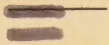
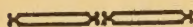


YVONNE DAVID-PEYRE



LE PERSONNAGE DU MÉDECIN  
ET LA RELATION MÉDECIN-MALADE  
DANS LA LITTÉRATURE IBÉRIQUE  
XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> SIÈCLE



Thèse présentée  
devant la Faculté des Lettres et Sciences Humaines  
de Paris en 1970



SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES  
DE L'UNIVERSITE DE LILLE III



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

[https://archive.org/details/IA41550210\\_0004](https://archive.org/details/IA41550210_0004)



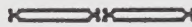






YVONNE DAVID-PEYRE

LE PERSONNAGE DU MÉDECIN  
ET LA RELATION MÉDECIN-MALADE  
DANS LA LITTÉRATURE IBÉRIQUE  
XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> SIÈCLE



Thèse présentée  
devant la Faculté des Lettres et Sciences Humaines  
de Paris en 1970

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES  
DE L'UNIVERSITE DE LILLE III

YOUNG & RUBIN

IN RESPONSE TO REQUEST  
ET LA SELECTION AINSI QUE  
L'AMBIANT INTERIEUR  
ET LE VUE



UNIV. LEIDEN  
BIBL.

UNIV. LEIDEN  
BIBL.

« S'il est possible de trouver quelque  
moyen qui rende les hommes plus  
sages et plus habiles qu'ils n'ont été  
jusqu'ici, je crois que c'est dans la  
médecine qu'on doit le chercher. »

DESCARTES.

## *PRINCIPALES ABRÉVIATIONS UTILISÉES*

---

|                |                                                            |
|----------------|------------------------------------------------------------|
| B. A. E.       | Biblioteca de Autores Españoles.                           |
| B. B. U. C.    | Boletim da Biblioteca da Universidade de Coimbra           |
| B. C. M. E.    | Biblioteca Clásica de Medicina Española.                   |
| B. E. P.       | Bulletin des Etudes Portugaises.                           |
| B. Hi.         | Bulletin Hispanique.                                       |
| B. H. M. H.    | Bulletin d'Histoire de la Médecine Hébraïque.              |
| B. N.          | Bibliothèque Nationale (Paris).                            |
| B. N. L.       | Biblioteca Nacional de Lisboa.                             |
| B. N. M.       | Biblioteca Nacional de Madrid.                             |
| C. R. I. E. H. | Centre de Recherches de l'Institut des Etudes Hispaniques. |
| C. S. I. R.    | Consejo Superior de Investigación Científica.              |
| Hi. R.         | Hispanic Review.                                           |
| N. B. A. E.    | Nueva Biblioteca de Autores Españoles.                     |
| R. A. E.       | Real Academia Española.                                    |
| R. Hi.         | Revue Hispanique.                                          |
| R. Ph.         | Romance Philology.                                         |



## PREFACE

*Le renouveau d'intérêt suscité de nos jours, chez les psychologues et les historiens de la médecine, par la relation médecin-malade et l'homme devant la maladie, m'a décidée à terminer un travail commencé depuis fort longtemps et dont le but initial était de mettre en lumière la richesse d'une littérature qui s'est particulièrement attachée, et cela, d'une manière ininterrompue, à l'étude de ces thèmes. Des monographies et des articles ont été publiés ; la plupart sont de la plume de médecins et l'on doit au Professeur Luis Granjel, de la Faculté de Médecine de Salamanque, une collection d'études faites par des spécialistes, sur la médecine dans la littérature espagnole, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.*

*Ces travaux me furent d'une extrême utilité, mais les recherches s'arrêtaient souvent au seuil de la création artistique. J'ai pensé qu'il serait intéressant de franchir ce seuil, à la lumière de la critique littéraire, cette fois, et de pénétrer au cœur des œuvres étudiées ; d'observer comment et pourquoi l'écrivain utilisait la matière médicale et l'introduisait dans ses fictions ; par quelles motivations la maladie et les personnages du médecin et du malade se trouvaient si souvent représentés dans un essai, un roman, une pièce de théâtre.*

*Ce que j'avais réalisé, dans une première étude concernant l'influence de la peste et du mal vénérien sur le comportement des habitants de la péninsule Ibérique, et, partant, sur sa littérature au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, m'avait permis de déceler des constantes et d'apercevoir en Espagne mais aussi au Portugal, une originalité, la marque d'un tempérament national, que l'unité illusoire de la péninsule ne pouvait effacer. J'ai voulu, par contre, dans la présente étude, observer, non plus les épidémies et autres manifestations collectives, mais les cas individuels présentés par des écrivains ; suivre le cheminement de connaissances réunies et divulguées par des spécialistes et peu à peu incorporées à la littérature didactique, pour devenir finalement matière littéraire. J'ai essayé de mettre en lumière les mérites respectifs des Espagnols et des Portugais afin que des chercheurs éventuels accordent une plus grande attention à une littérature médicale souvent méconnue.*

Ce fut aussi, pour moi, un angle assez neuf sous lequel on pouvait étudier le mécanisme de la création littéraire. Elle y gagnait de nouveaux aspects et, tel un paysage familier dont le survol révèle des reliefs mal connus et des profondeurs inexplorées, la littérature, dans cette optique, proposait de nouvelles matières à réflexion sur ce que l'on croyait bien connaître.

L'abondance des documents réunis m'a obligée à amputer ce travail de toute une partie traitant spécialement du malade aux prises avec l'amour, depuis la naissance du mal d'amour jusqu'à l'évasion dans la folie, réelle ou simulée, en passant par les aberrations de l'esprit qui conduisent à l'empoisonnement, au suicide, aux paradis artificiels et aux obsessions des barbons et des femmes mûres délaissés par Eros ou blessés par Vénus. Cette partie fera l'objet de publications ultérieures.

Je ne connais que trop les failles, les faiblesses et les imperfections d'une tentative qui reste incomplète. Mais elle eût été pour moi impossible sans les ouvrages de Gregorio Marañón, du Professeur Pedro Laín Entralgo et des travaux publiés à Salamanque ; sans ceux de Rocha Brito et du Pr Luis de Pina au Portugal. Tous ces éminents spécialistes m'ont encouragée à poursuivre dans cette voie et c'est à la lumière de leurs connaissances médicales et psychologiques que j'ai pu franchir le seuil de l'Histoire et aborder l'influence de la médecine sur la gestation littéraire d'un pays. Qu'ils en soient remerciés.

Je veux dire aussi toute ma reconnaissance aux maîtres et amis qui m'ont aidée de leurs encouragements et de leurs conseils éclairés : MM. Marcel Bataillon, Léon Bourdon, Michel Darbord, ainsi que le Dr Marcel Lerat de Nantes. Je n'oublierai pas en la personne de son Président, M. José de Azeredo Perdigão, de MM. Joaquim Veríssimo Serrão et Antonio Coimbra Martins, l'aide que m'a apportée la Bibliothèque portugaise du Centre Gulbenkian.

Je remercie enfin mon mari de la patience, de l'intérêt et de la compréhension dont il a fait preuve, à l'égard de mon travail.

*A LA MEMOIRE DE MES PARENTS  
ET DE MON BEAU-PERE  
1e DOCTEUR G. DAVID*





## INTRODUCTION

En France, lorsque nous pensons au personnage du médecin dans la littérature de la période classique, qu'évoquons-nous ? Immanquablement les Purgons et les Diafoirus représentés par Molière, et le côté comique de la relation médecin-malade. Est-ce parce que les écrivains de notre pays ne s'intéressaient pas à ces rapports, ne les introduisaient pas volontiers dans des ouvrages de caractère sérieux ou récréatif ? Montaigne, Descartes, Boileau, le sieur Sonnet de Courval seraient là pour nous contredire. Mais pour nous, le médecin vu à travers la littérature de l'époque reste le plus souvent un personnage type, que l'éloignement, la perspective à la fois littéraire et historique ont simplifié afin de l'appréhender plus facilement, au risque aussi, de le schématiser outre-mesure.

Il semble bien qu'il ait été difficile de se débarrasser d'un certain nombre de notions imputables au grand talent de Molière, d'oublier la charge systématique que l'on retrouve également chez Boileau et Sonnet, et de faire table rase d'une satire parfois amère et presque toujours déformante chez notre grand comique.

C'est peut-être pour cela que la façon dont les écrivains espagnols et portugais de la péninsule réagissaient devant les mêmes thèmes nous a frappée davantage et nous a retenue. Leur approche du personnage était en effet plus nuancée et leurs appréciations plus complexes. Ils ne forçaient pas toujours le trait caricatural, les notations et les impressions, plus riches par leur nombre et leur variété témoignaient en outre, au long des deux siècles qui nous occupent, d'un intérêt constant vis-à-vis du médecin et de son malade, d'une préoccupation qui s'étendait à tous les genres littéraires et qui habitait tous les esprits.

Il y avait sans doute des raisons profondes dans cette manière de traiter le thème du médecin, seul ou devant son malade, d'y revenir sans cesse, comme s'il se fût agi de données primordiales susceptibles d'intéresser et de captiver le lettré, l'érudit mais aussi le public, le grand public de l'époque qui se tenait pendant des heures, debout dans les *corrales* (théâtre de jadis) ou qui lisait

à la chandelle et fort tard dans la nuit les romans d'évasion à la mode.

Nous étions d'autant plus captivée par cet examen, que notre précédente étude présentée en 1967 à Poitiers ouvrait en quelque sorte la voie à celle-ci. Les épidémies et les endémies que connut la péninsule à la même époque avaient sensibilisé de telle sorte les esprits que la littérature fut souvent le reflet d'une période particulièrement marquée par la peste et par le mal vénérien. Il nous avait semblé, en étudiant tous les genres littéraires où sont traités ces thèmes, que la péninsule reflétait, plus encore que les autres pays d'Europe, cette dualité surnaturelle et terre à terre du péché puni par deux fléaux, péché collectif qui entraîne l'ire céleste et péché individuel qui transforme le pécheur en être ridicule et pitoyable. Le médecin, le prêtre, le théologien, l'écrivain, romancier, poète, ou dramaturge, étaient en quelque sorte mobilisés par le fléau de la peste, obsédés par celui du mal vénérien.

Or, nous nous retrouvions devant la même richesse et la même variété de documents, lorsqu'il s'agissait du personnage du médecin.

Ce personnage type, tel qu'il apparut dans la péninsule, nous avons tenté alors de le cerner, non comme le ferait un Historien de la médecine, c'est-à-dire dès l'instant où il commence à recevoir l'enseignement de l'Université jusqu'à celui où sa carrière prend fin, mais comme le ferait un lecteur, c'est-à-dire à travers la création de l'écrivain, ce qui suppose une méthode toute différente.

Tel le reporter ou le cameraman moderne, nous l'avons suivi à travers les œuvres innombrables qui l'évoquent et le peignent. Nous l'avons donc observé, ce personnage, dans les rues, venant de chez ses patients, conversant avec ses confrères, ses assistants et ses valets, à pied ou au pas de sa mule. Nous l'avons retrouvé, ergotant au chevet du malade, sur un cas douteux ou difficile. Mais nous l'avons suivi également après son travail, souvent harassant, dans sa bibliothèque. Parfois les livres, assoupis depuis des années sur les rayons, sont recouverts de poussière ; parfois, le médecin désireux d'y relire Hippocrate ou Galien, a toutes les peines du monde à éloigner sa femme qui l'importune de ses récriminations ou de ses soucis quotidiens.

Reporter et non juge, nous n'avons pas tranché le débat et avons préféré faire connaître ce qu'un célèbre médecin, Rodrigo de Castro, conseillait de lire à ses jeunes confrères, en un chapitre de son *Medicus*.

Si le personnage vu par les écrivains n'est pas toujours l'émule de ce *Medicus* idéal, c'est parce que souvent ces derniers en même temps juges et parties ont souvent été victimes de praticiens imprudents ou ignorants. Car le médecin est reconnaissable par certaines

qualités et aussi par certains défauts et l'on peut comparer en cela la peinture du médecin à celle des sujets religieux ; dans l'un et l'autre cas les peintres, pour être explicites, doivent suivre un véritable code. Pour les uns il s'agit de la représentation, suivant des normes fixées par l'Eglise, des symboles, allégories et paraboles évoqués par la peinture ; pour les médecins, il s'agit du code de déontologie médicale, code qui a influé également sur l'idée que se faisait directement ou indirectement du praticien le patient sans qui le médecin n'existerait pas.

Nous avons pu, à la lumière de cette déontologie, analyser les Dialogues qui, durant plus d'un siècle, s'en inspirèrent mettant en présence, suivant la méthode dialectique en honneur depuis Erasme, détracteurs et défenseurs de l'*Ars medica* ou plus exactement de ses représentants. Nous avons suivi cette véritable mode, d'abord chez les spécialistes désireux de contribuer à la vulgarisation de leurs connaissances, de faire connaître les grandeurs mais aussi les servitudes de leur Art et d'en éloigner les charlatans.

Cette tentative didactique dans laquelle nous essayons de mettre en lumière le double courant judéo-chrétien ne resta pas limitée au camp des médecins ; bien vite, et sans doute du fait de l'importance de la population néo-chrétienne ou crypto-juive implantée dans la péninsule, malgré les efforts conjugués de la politique et de l'Eglise, le débat s'étend, fait tache d'huile, s'ouvre aux défenseurs et aux détracteurs non médecins, impliqués davantage encore dans l'affaire depuis la recrudescence des épidémies et l'apparition de maladies encore non cataloguées ; nous voulons parler des écrivains qui utilisèrent dans les œuvres de caractère récréatif toute l'ample moisson répertoriée et classée que leur offraient les auteurs-médecins et leur propre observation, afin de châtier les mœurs tout en riant, ou afin de donner plus de vie et de vraisemblance aux personnages imaginés.

Le médecin, dans ces nombreux cas, n'est plus seul : on l'y voit en face à face parfois dramatique, parfois comique, avec un ou plusieurs malades. Mais à la différence du malade qui peut être multiforme du fait qu'il n'a pas à se couler, comme le praticien, dans le moule idéal de la déontologie, et n'a pas non plus à répondre à des exigences multiples, le médecin, dans l'esprit de son patient, et de ce fait même dans celui de l'écrivain, malade en puissance s'il ne l'a déjà été, doit rester le plus près possible des normes que l'éthique et la Foi ont élaborées de concert. Et c'est justement cette optique qui rend différentes une étude d'histoire de la médecine et celle que nous avons tenté de mener à bien.

Afin de rester dans les strictes limites de notre sujet et de ne pas revenir sur des recherches antérieures, nous nous en sommes



tenue aux ouvrages qui se sont attachés à la peinture du médecin, soit seul, soit impliqué dans une intrigue le mettant aux prises avec son ou ses malades. Mais alors que l'Historien de la médecine s'attache aux implications de l'*Ars medica* dans une collectivité réelle ou chez des individus appartenant à l'Histoire, nous nous sommes contentée d'en étudier le reflet, la réfraction, avec ce que cela suppose de mirage et de virtualité : c'était, à notre avis une façon moins classique d'aborder la psychologie des personnages de fiction et celle, par la même occasion, des écrivains mis en cause. C'est pourquoi certains noms prestigieux ou tenus maintenant comme tels, n'apparaissent pas dans notre examen, car nous n'avons recours à l'œuvre des médecins célèbres que dans la mesure où leur influence sur l'ouvrage littéraire était évidente, sinon certaine. C'est donc dans la mesure où le médecin et son Art apparaissant dans l'intrigue d'une pièce, la trame d'un roman, l'illustration d'une poésie ou la conduite d'un essai leur conférait plus de profondeur et de vérité humaine, qu'ils nous ont intéressée et retenue.

On pourrait peut-être nous reprocher d'avoir accordé trop de place au comique et à la satire. Ce serait reprocher à la littérature de préférer aux parangons de vertu, aux routes droites et aux portes étroites, les créatures imparfaites, les écoles buissonnières et les jardins des Délices, car à quel moment le médecin devient-il réellement sujet littéraire ? Il le devient dès l'instant où il ne ressemble plus tout à fait au *modèle* du médecin idéal qu'un code élaboré par Hippocrate puis par les trois religions hébraïque, musulmane et chrétienne, a fixé à l'usage de toute l'Europe. Ces motifs peuvent être sociaux, moraux ou psychologiques : le médecin n'a pu remplir les conditions imposées par la société, à travers les normes universitaires, soit par pauvreté, soit par incapacité, soit parce qu'il a été écarté pour des motifs religieux de la Faculté ; il a failli à ce que l'Université lui avait enseigné, malgré le serment traditionnel et n'a pas respecté l'éthique de la profession ; son tempérament n'a pu se plier aux exigences de celle-ci, et il s'est laissé tenter par la facilité ou l'intérêt que lui offraient d'autres activités, parce que, psychologiquement, il n'était pas armé pour exercer son art.

Mais aussi, il pouvait arriver qu'un médecin en parfait accord avec la déontologie médicale et la Foi qu'il professait, se trouvât un jour dans sa vie, devant un obstacle inattendu, une tentation soudaine qu'il ne savait ou ne pouvait surmonter : ce conflit dramatique entre l'homme et le médecin, nous l'avons maintes fois retrouvé sous la plume des grands dramaturges du Siècle d'Or.

Si donc, le *xvi<sup>e</sup>* siècle s'est réservé de magnifier les qualités du médecin idéal avec un enthousiasme accru par les progrès de l'anatomie et de la chirurgie d'une part, les connaissances relatives



à la matière médicale et pharmaceutique de l'autre, le xvii<sup>e</sup> siècle s'est intéressé au médecin toutes les fois que le personnage faisait éclater le cadre où la Foi et la déontologie le tenaient enfermé, c'est-à-dire toutes les fois qu'il se passait quelque chose : mort du patient causée involontairement ou non, soins insuffisants, manque de connaissances, désir de prolonger une cure ; manque de conscience professionnelle, orgueil qui empêche de reconnaître une erreur, attrait du gain... les causes sont multiples.

Parfois il n'y a pas drame mais comédie. Le médecin peut être séducteur ou séduit. Il peut même feindre d'être médecin, par amour ou pour aider un ami amoureux à pénétrer chez celle qu'il aime. Or ce thème du faux médecin est si fréquent qu'il nous a paru intéressant d'étudier ce phénomène. C'est au xvii<sup>e</sup> siècle que fleurit le déguisement et plus précisément le déguisement en médecin, parfois doublé d'un travesti. L'amour, l'amitié, la cupidité sont en général les trois motifs qui incitent un personnage à usurper le titre et à revêtir la robe. Mais aussi, il peut s'agir d'un subterfuge pour se tirer d'un mauvais pas. Lorsque le travesti se superpose au déguisement, c'est le cas de l'*Amour médecin* de Tirso, le déguisement n'est pas fatalement une duperie et l'héroïne a fait de solides études à Coimbre. La femme apparaît dans ce cas et grâce au travesti, sous un jour nouveau ; elle y voit un moyen de s'affirmer, de rompre avec les tabous de l'époque concernant la femme dans la société. Elle rappelle les protagonistes féminines des Nouvelles de María de Zaya y Sotomayor ou les travestis évoqués par Cervantès dans *D. Quichotte*. Devant les personnages des femmes chirurgiens et femmes médecins du Siècle d'Or espagnol, nous sommes loin des empiriques, dignes émules de la Celestina, femmes intéressées et rusées, autant ou plus qu'amoureuses mais que les écrivains satiriques ne peuvent s'empêcher de dépeindre avec une pointe d'admiration gaillarde et narquoise à la fois.

La satire apparaît lorsque le praticien devient ridicule par manque de lucidité vis-à-vis de lui-même, par fatuité et outrecuidance. Si le Portugal a préféré garder le silence plutôt que de ternir la haute idée qu'il avait de l'*Ars medica* et la réputation des Portugais, crypto-juifs ou non, qui s'y sont illustrés, l'Espagne connaît une évolution continue qui va du comique de bon aloi dont la truculence rappelle le Moyen Age, à une satire grinçante. Avec la satire systématique d'Enríquez Gómez, on s'aperçoit du chemin parcouru, de la désillusion et de l'amertume qui caractérisent le xvii<sup>e</sup> siècle. La peinture devient de plus en plus sévère et impitoyable à mesure que la désillusion prend le pas sur l'enthousiasme et que l'empirique rejoint le charlatan, traduisant la confusion des deux personnages qui constituent une véritable plaie sociale.

Il était en outre logique, à notre avis, de donner, après cette revue de la satire du médecin dans la péninsule, le tableau de la situation universitaire telle qu'elle apparaît à travers des documents dignes de foi. Le plaidoyer ne venant qu'après l'exposé du procès, il nous a semblé que cette étude finale éclairait les reproches que le médecin a parfois mérité sans doute mais dont beaucoup peuvent se justifier. Nous avons essayé, ainsi, de nous replacer devant l'état d'esprit du patient et par la même occasion, du lecteur, différent, répétons-le, de celui de l'homme de la profession ou de l'historien.

Cette approche de la littérature nous a permis d'insister sur le fonds commun de connaissances, d'efforts, de découvertes qui a pu unir l'Espagne et le Portugal, de démontrer que la notion de frontières imposée par des politiques nationales n'existait ni devant la maladie ni devant ceux qui la soignaient ; que la dispersion des Juifs avait joué, dans la péninsule, un rôle de vecteur de connaissances extraordinaire et avait réintroduit, au cœur de la Renaissance, un ferment d'inquiétude intellectuelle dont l'action fut différente selon le pays. Mais nous espérons aussi avoir mis l'accent sur les caractères respectifs de deux nations que ni l'Histoire ni la politique n'ont réussi à confondre, malgré les longues années pendant lesquelles leur vie fut liée, et sur l'originalité de chacune d'elles, à travers leur vision littéraire du médecin et de ses patients.

*Première Partie*

# LE MÉDECIN





## CHAPITRE I

### LE PERSONNAGE DU MEDECIN

#### *L'Apparence.*

Comment apparaît le personnage du médecin, dans la littérature péninsulaire ? Fréquemment évoqué, il n'est pas toujours dépeint sous le même jour. Tantôt il semble surgir de la réalité ou se détacher des estampes de l'époque, tantôt l'humour ou une inimitié parfois féroce incite l'écrivain à brosser une charge où la fantaisie et les traits inventés viennent se superposer à la réalité.

Les historiens de la médecine ne s'arrêtent guère au côté pittoresque et plastique du personnage ; dans les ouvrages généraux qui consacrent un paragraphe au costume du médecin en Europe, c'est tout juste si l'on mentionne l'Espagne ou le Portugal. Le Docteur Cabanès évoque, dans son étude sur *Le Costume du médecin à l'étranger*, la tenue de l'un de ses confrères de Madrid ; mais il s'agit d'un médecin du début du XIX<sup>e</sup> siècle, décrit, dans une lettre à sa fille, par le Dr Dominique Larrey, lors de son séjour dans la capitale espagnole :

...Dans des carrosses qui remontent au temps de Charles Quint, sont entassés des femmes, des moines, des prêtres et des ministres. Les femmes jouent de l'éventail, les hommes rient, causent, s'arrêtent pour boire de l'eau que des porteurs vendent fort cher. Il faut y voir les grands Docteurs de la Faculté, avec leur perruque aux trente-six marteaux, un petit chapeau à la Basile, le manteau à la Crispin, et des bas de soie avec des bouffettes cramoisies, se promener à pas comptés, en tenant dans la main gauche une canne à bec de corbin en or... Je les retrouve dans le même costume, allant faire leurs visites, dans les rues de la ville. Mais là, ils sont dignement juchés sur des mules qui les mènent à pas cadencé à la porte de leurs clients. Celles-ci s'arrêtent d'elles-mêmes et attendent patiemment le retour de leur maître <sup>(1)</sup>.

---

(1) *Le costume du médecin à l'étranger*, Ed. P. Longuet, Paris, s.d. p. 26-27.

Ce curieux portrait qui semble extrait d'une lettre de Madame d'Aulnoy n'est pas très différent, la perruque mise à part, de celui que nous offre Quevedo et ses contemporains ; car il s'agit bien de mettre en évidence l'allure souvent guindée, parfois hautaine, de l'homme qui se sait observé et admiré.

Les écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle restent assez vagues dans leurs descriptions. Tel est le cas de Gil Vicente dans *a Farsa dos físicos* <sup>(2)</sup> ; il ne donne aucune indication ayant trait au costume, lorsque les personnages entrent en scène. Lope de Rueda, à la même époque, fait reconnaître le praticien de *El médico simple* par son bonnet <sup>(3)</sup> ; le Portugais Jerónimo Ribeiro lui impose le port de la « loba e barreta » dans *a Farsa do Físico* <sup>(4)</sup>. Les prosateurs sont-ils plus explicites ? Le médecin campé par João de Barros, dans *Ropica Pnefma*, est caractérisé par le bonnet et l'anneau orné d'une pierre.

...Porque também andava eu pera isso mui autorizado com minha beca de veludo e par des anéis com suas turquesas pera as quedas da mula <sup>(5)</sup>.

Il ne semble donc pas qu'il y ait eu un costume spécial mais les médecins, pour se différencier de leurs concitoyens, devaient porter ostensiblement certaines pièces du vêtement et témoigner, grâce à celles-ci et à l'anneau, d'une certaine aisance.

Le XVII<sup>e</sup> siècle semble moins parcimonieux. Du côté des dramaturges, Lope de Vega, dans *La hermosura aborrecida*, indique comment doit apparaître Doña Juana, l'héroïne devenue médecin renommé, après avoir exercé le métier de barbier, puis de chirurgien. Voici comment, au début de l'acte III, elle doit paraître en scène :

Sale doña Juana con herreruelo y sombrero, o con una gorra si le estuviere bien, y un vaquero negro, y sus guantes de médico <sup>(6)</sup>.

Tirso de Molina, dans *El Amor médico*, donne une description assez précise du personnage principal, jeune amoureuse qui, pour suivre celui qu'elle aime, se déguise en homme et devient médecin sous ce déguisement :

---

(2) Gil Vicente, *Auto Chamado Farsa dos físicos*, Ed. Laboratórios de Bemfica, Lisboa, 1946.

(3) Lope de Rueda, *Entremeses*. Madrid, 1908, 2 vol.

(4) Jerónimo Ribeiro, *A farsa do Físico*, Lisboa, 1918.

(5) João de Barros, *Ropica Pnefma*, Ed. de I.S. Revah, Lisbonne, 1952-1955, t. II.

(6) Lope de Vega, *La hermosura aborrecida*, B.A.E. (t. 35) A. III p. 110.

Doña Jerónima, de médico, cuello abierto, pequeña sotana negra, capa larga de gorgorán, con capilla y guante <sup>(7)</sup>.

Ces deux exemples, il est vrai, sont assez exceptionnels, puisqu'il s'agit de deux travestis et qu'un minimum de mise en scène requiert le changement de costume des deux héroïnes. Lorsqu'il s'agit de personnages masculins, les indications redeviennent presque schématiques ; le faux-médecin Beltrán, dans *El acero de Madrid* de Lope, entre en scène « con gorra, guantes y sortijas <sup>(8)</sup> » et lorsque Tirso, dans deux passages de ses comedias <sup>(9)</sup> veut une fois de plus évoquer le personnage, il ne choisit que quelques caractéristiques, lui aussi :

Caramanchel : Un mes serví, nõ cumplido,  
Un médico muy barbado,  
belfo, sin ser alemán,  
guantes de ámbar, gorgorán,  
mula de felpa, engomado... <sup>(10)</sup>

Dans les récits de Carnaval qui composent *Deleitar aprovechando*, Tirso nous fait entrevoir le médecin monté sur sa mule :

mulas en mulas, gorgorán y guantes <sup>(11)</sup>.

Tirso est le seul à insister sur le gourgouran dont les médecins de l'époque se faisaient faire des manteaux. Or cette étoffe était une soie des Indes qui dut être à la mode à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas étonnant que Fray Gabriel Tellez fût quelque peu choqué par l'apparat coûteux que représentaient la soie, les gants d'ambre, les pierres richement serties, le caparaçon de peluche réservé aux mules.

Comme chez Tirso, Gongora et les romanciers du siècle, il est rare de voir, chez Quevedo, le médecin déambuler à pied. Si l'on peut l'apercevoir de temps en temps « con ropilla y ferreruelo y receta <sup>(12)</sup> », comme dans *El mundo por de dentro*, on peut l'observer plus souvent monté sur une mule caparaçonnée de noir, ce qui explique la cape courte et le manteau à manches relevées, moins encombrant lorsqu'il faut tenir les rênes. Tantôt il chausse ses

---

(7) Tirso de Molina, *El amor médico*, T.C., t. 2, A. II, sc. 8, p. 989. Ed. Blanco de los Ríos, Madrid.

(8) Lope de Vega, *El acero de Madrid*, éd. cit., (t. 24) A. I, sc. 4, p. 367.

(9) *La fingida Arcadia* et *Don Gil de las Calzas verdes*. T.C. éd. cit.

(10) Tirso de Molina, *Don Gil de las Calzas verdes*, T. C., t. 1, A. I, sc. 2, pp. 1716-1717.

(11) Cité par Sancho de San Román dans son ouvrage *La medicina y los médicos en la obra de Tirso de Molina*, Salamanca, 1962, p. 66.

(12) Quevedo, *Sueños*, II, p. 53, Ed. Espasa-Calpe, *El mundo por de dentro*.

gants, tantôt il en replie un « a usanza de médico », de sorte que l'on peut apercevoir à son doigt l'énorme bague, car :

si quieres ser médico, lo primero, linda mula, sortijón de esmeralda en el pulgar, guantes doblados <sup>(13)</sup>.

En ce qui concerne le gant, aucun des écrivains cités ne donne la raison de son utilité. On pourrait penser à une mesure d'hygiène, recommandable plus particulièrement dans le cas qui nous occupe ; c'est le Dr Leyva y Aguilar, à qui le XVII<sup>e</sup> siècle est redevable d'une étude fort amène intitulée *Desengaño contra el mal uso del tabaco*, qui souligne la nécessité, pour le médecin, de porter des gants, et déplore l'usage purement somptuaire que l'on en fait. Celui qui exerce la médecine a en effet besoin de ses cinq sens :

porque la conjetura, que el Médico haze, cae sobre lo que en el enfermo siente con todos sus cinco sentidos (que por ellos le han de entrar las señales), y estos están en un viejo muy estragados y defectuosos, y más el tacto para sentir el pulso, que está por el temperamento frío y seco ; y por la dureza de las carnes, y falta de espíritus animales, muy inepto y grosero, y no blando, qual dize Galeno, que deve estar para conocer el pulso ; pues en orden a conservarlo assí, usa el médico el guante, que guarde la mano, y no la mano que guarde al guante doblado, como es más ordinario en los que piensan que desta insignia y de una Barba larga se haze un Médico <sup>(14)</sup>.

Il est vrai que le rituel universitaire, toujours en vigueur, confère à ce que l'on considèrerait comme les emblèmes de l'art une valeur symbolique différente de leur valeur pratique. Peut-être les contemporains connaissaient-ils la signification de tels symboles. A. Rocha Brito, dans un article intitulé *De minimis curo*, transcrit les paragraphes de ce rituel traditionnellement énoncés au moment où l'on procède à l'imposition des insignes, lors de la soutenance de thèse. L'un des professeurs présents remet d'abord au nouveau médecin la barrette ornée d'un pompon jaune qui symbolise le laurier, ainsi qu'un livre, « le livre de médecine », et, à cette occasion, il prononce les paroles suivantes :

Recibe el libro de medicina, primero abierto y después cerrado, para que constantemente sustentas las nociones de las palabras, su valor, propiedades y significación, y los enseñas a los demás...

---

(13) *Libro de todas las cosas y otras muchas más*, B.A.E., t. 33, 477.

(14) Dr Leyva y Aguilar, *Desengaño contra el mal uso del tabaco*, Córdoba, 1634. p. 134/v.



Il passe alors un anneau au doigt du récipiendaire :

Toma el anillo de oro como si fueses esposo de la Medicina, en señal de nobleza, conquistado a costa de tantas vigiliass y esfuerzos, y para que pueda sellar y confirmar tus respuestas.

Ensuite, reprenant des mains de l'étudiant la barrette à floche jaune, le professeur l'en coiffe en disant :

... Vuelvo a darte la borla que ya recibiste, pues te es debida como excelsa corona...

C'est alors que le nouveau docteur s'assied à la chaire, « la cátedra doctoral », tandis que le Doyen lui adresse ces mots :

... Concedidas estas insignias, sube a la cátedra superior y nunca olvides que los doctores no serán dignos de los honores de la cátedra, sino después que hayan demostrado a las personas de bien que, además de la pericia en la enseñanza, poseen elocuencia en el decir, sutileza en la interpretación y abundancia en el saber.

Après ce discours, il ne manque plus au nouveau docteur que les gants :

Toma los guantes, no sólo en señal de caballero, sino también para que, en las explicaciones de los libros y en el desempeño de tu cargo, te conduzcas siempre con integridad y rectitud <sup>(15)</sup>.

On conçoit aisément que les médecins aient été fiers de leurs emblèmes et qu'ils ne s'en soient pas départis facilement. Mais, comme nous sommes loin, souvent, de ces symboles, dans les portraits-charge que nous donnent de ces doctes personnages les écrivains du VI  et surtout du XVII  siècle ! Les énormes pierres les mettaient en verve et tout particulièrement lorsqu'il s'agissait de la plus c teuse : l' meraude. Nous évoquions, dans une étude sur Jo o de Barros <sup>(16)</sup>, les croyances en l'action bénéfique de certaines gemmes telles que la turquoise appelée à tort  meraude, ainsi que le spécifie Garcia da Orta dans ses *Colóquios dos simples e drogas da India* <sup>(17)</sup>. Cette confusion explique sans doute pourquoi certains écrivains citent la turquoise, tandis que d'autres

---

(15) Rocha Brito, *De minimis curo, O vexame*, Coimbra, 1948.

(16) Y. David-Peyre, *Maladie et Médecin dans « Ropica Pnefma »*, Bull. des Et. Portugaises, N.S. XXVII, 1966, p. 110.

(17) Garcia da Orta, *Colóquios dos Simples e Drogas da India*, II, Lisbonne, 1895, pp. 220-228.

évoquent l'émeraude, lorsqu'ils décrivent le personnage<sup>(18)</sup>. Les *Œuvres pharmaceutiques* de Jean de Renou, traduites du latin en français en 1638 par Jean de Serres, nous apprennent que le lapis lazuli fortifie le cœur et la vue, qu'il purge l'humeur mélancolique, mais que l'émeraude est de loin la pierre la plus bénéfique, puisqu'elle veille sur la Sagesse et la Vertu ; et ce n'est pas sa seule qualité car,

(elle) préserve du mal caduc tous ceux qui la portant au doigt, enchassée d'or, mais aussi fortifie la mémoire, et résiste aux efforts de la concupiscence<sup>(19)</sup>.

Sa vertu contre le mal caduc nous permet de comprendre le jeu de mot de João de Barros qui prétend que le médecin porte une turquoise pour se préserver des chutes. Compte tenu de la confusion entre turquoise et émeraude, comprenons que le danger qui menace le praticien sont les chutes du haut de sa mule, plus fréquentes que celles causées par l'épilepsie ! Le XVIII<sup>e</sup> siècle conservait pieusement ces croyances, puisque Lemery rappelle alors certaines propriétés attribuées à cette pierre :

... On prétend qu'elles sont bonnes pour l'épilepsie et qu'elles hâtent l'accouchement, étant portées en amulettes ; mais ces dernières qualités ne sont qu'imaginaires<sup>(20)</sup>.

Les écrivains ne se bornent pas à attaquer l'emblème dans lequel il est difficile de faire la part de ce qui revient à la magie et de ce qui a trait à la thérapeutique. Dans *La vista de los chistes*, Quevedo s'en prend au personnage tout entier :

Fueron entrando unos médicos a caballo o en mulas... El paso era divertido, torpe y desigual de manera que los dueños iban encima en maretas, y algunos vaivenes de serradores. La vista asquerosa de puro pasear los ojos por orinales y servicios, las bocas emboscadas en barbas, que apenas se las hallara un braco, sayos con resabios de vaqueros, guantes en infusión, doblados,

---

(18) Nous renvoyons au livre divertissant de H. Brabant, *Médecins, maladies et maladies de la Renaissance*, Bruxelles, 1966. Il rappelle que Mondanella, professeur à Padoue, écrivait à Fracastor en 1533 qu'il jugeait les émeraudes totalement inefficaces comme médicaments (p. 203).

(19) Ce même Jean de Renou savait à merveille concilier l'esprit pratique et le scepticisme. Il réclama un jour à un riche client six écus d'or pour avoir « nourri deux sangsues pendant un mois avec une liqueur de perles » (cité par Brabant, p. 203). Cela ne l'empêchait pas d'écrire au sujet de ce genre de remèdes « Ce sont vrais contes à dormir debout, desquels les charlatans ont accoutumé de se servir pour appigeonner et tromper les idiots (*Pharmacopée*, ed. cit.).

(20) Lemery Nicolas. *Cours général de Pharmacie*, Paris, 1675.

como los que curan; sortijón en el pulgar, con piedra tan grande que cuando toca el pulso, pronostica al enfermo losa <sup>(21)</sup>.

Un élément semble envahir le visage : la barbe qui n'est pas indispensable mais qu'il est recommandé de porter. Elle donnait une gravité de bon aloi au sujet, le parait d'une maturité nécessaire à la profession et que ne peuvent acquérir qu'avec le temps les jeunes blancs-becs frais émoulus de la Faculté. Tous les écrivains sont unanimes à prétendre que, faute de connaissances, beaucoup s'imposaient par cet ornement. Dans son livre *De todas las cosas y otras más*, Quevedo avertit tous les médecins en puissance :

... y sobre todo advierte que traigas gran barba, porque no se usan médicos lampiños, y no ganarás un cuarto si no parecieras limpiadera <sup>(22)</sup>.

Quevedo, il est vrai, insiste sur le côté ridicule et sale de cet appendice qui balaye tout sur son passage, y compris les services, conservant de cette pratique des effluves nauséabonds. Par contre, lorsque Quiñones de Benavente évoque la barbe dans son Intermède chanté *El Doctor*, c'est pour souligner qu'elle remplace la science et permet de s'enrichir plus vite :

... mas un doctor, aunque tenga  
las letras de ayer acá,  
con dos guantes y una barba  
empieza luego a ganar <sup>(23)</sup>.

Balthasar Gracián va renchérir sur les traits ridicules du praticien dont la barbe mal soignée n'est pas l'un des moins grotesques et répugnants. Mais il y ajoutera un détail féroce :

... los ojos más asquerosos que los de un médico y sea de la Cámara... <sup>(24)</sup>.

Nous abordons, avec Gracián, non plus seulement le portrait extérieur mais le comportement du médecin, car la description est constamment assortie d'adjectifs et de métaphores qui dépassent l'observation formelle et impliquent des jugements de valeur que nous nous réservons d'analyser en leur temps.

Pour en rester aux apparences, nous pouvons nous demander s'il n'y a pas eu d'écrivains, fils ou parents de médecins, à moins

---

(21) Quevedo, *Visita de ols chistes, o Sueño de la Muerte*, O.C. Madrid Aguilar, 1966, p. 175 à 197.

(22) *Id.*, *De todas las cosas y otras muchas más*.

(23) Quiñones de Benavente, *El Doctor*, N.B.A.E., t. 18.

(24) Balthasar Gracián, *El Criticón*, Cejador, Madrid, 1913.



qu'ils ne l'eussent été eux-mêmes, pour prendre leur défense et démontrer que l'importance attribuée à l'extérieur du personnage était imputable aux malades et à la société en général. C'est en effet parce que les contemporains confondent *être* et *paraître* qu'ils incitent les médecins à les maintenir dans cette illusion. On peut rencontrer aussi, parmi les membres de l'Université, cette attitude vis-à-vis de leurs jeunes confrères ! Malheur à celui qui croira que sa seule renommée va suffire à le faire agréer parmi la clientèle ! Nous en avons trouvé un écho dans les *Discursos medicinales* de Méndez Nieto <sup>(25)</sup>. Ce médecin, dont la vie embrasse la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, faillit être la victime, si nous l'en croyons, de cette attitude regrettable. Il est certes difficile, lorsqu'il s'agit de Méndez Nieto, de faire la part entre l'anecdote romancée et la biographie, car il en est de cet auteur comme de Fernão Mendes Pinto au Portugal et d'Andrés Laguna en Espagne. L'autobiographie, le roman documenté, les observations personnelles, travestis avec humour, tantôt par jeu, tantôt par prudence et désir de n'en point trop dire, rendent chez lui, comme chez les deux autres écrivains, un son si composite qu'il est difficile d'assurer quoi que ce soit. Nous retiendrons l'anecdote pour ce qu'elle reflète des tendances de l'époque. Méndez Nieto, donc, nous apprend qu'après avoir passé des examens de Lettres afin de devenir juriste, il décide de devenir médecin et entreprend alors de nouvelles études à Salamanque <sup>(26)</sup>, où sa soutenance de thèse fait quelque bruit. Bien vu de ses confrères, malgré son jeune âge <sup>(27)</sup>, il est proposé parmi d'autres candidats afin d'occuper un poste de médecin salarié à Arévalo, ville où habitent pourtant quatre praticiens. Rien d'étonnant, puisque le typhus, encore très mal connu, et la peste, causent de véritables ravages parmi la population de la Castille <sup>(28)</sup>. La peur de l'épidémie décide donc le Regidor de la ville et l'apothicaire à tenter cette démarche auprès des autorités médicales de l'Université. C'est le médecin-régent lui-même qui leur indique le nom de Méndez Nieto. L'offre était alléchante pour ce dernier : le salaire était élevé, la clientèle assurée. Or, lorsque le Regidor et l'apothicaire se présentèrent inopinément au domicile de notre jeune Esculape, ils le trouvèrent en compagnie d'un ténor léger, jouant de la harpe et chantant. Ebahis par une telle fantaisie, ils n'osèrent lui exposer leur

---

(25) Mendez Nieto, *Discursos medicinales*, Madrid, 1957, pp. 80-82 (première édition, 1607).

(26) *Id.*, *ibid.*, p. 24 et suiv.

(27) *Id.*, *ibid.*, p. 28 et suiv.

(28) *Id.*, *ibid.*, le « Discurso 8 » a pour titre : Trata de la preservación de la pestilencia y de su cura, con algunos avisos necesarios a ella que hasta agora no están escritos ni sabidos. pp. 94-95.



requête, motivant leur présence à sa porte par leur goût de la musique. De retour chez le médecin-régent, ils lui demandèrent s'il s'agissait bien du même individu :

... un mancebo muy mozo, alto de cuerpo y de poca barba <sup>(29)</sup> ...

Cette simple phrase prouve bien que la jeunesse et le manque de barbe, chez un individu qui se souciait en outre fort peu des apparences, étaient un défaut déplorable et même choquant. Le médecin de Salamanque, plus intelligent que ses interlocuteurs, se réjouit fort de l'aventure avec ses confrères de l'Université. Les deux notables, sans doute étonnés de leur réaction, repartirent donc vers le logis du médecin mélomane. Celui-ci allait sortir lorsqu'il les retrouva sur son seuil :

Volvieron los portadores muy de mañana a mi casa para no errar como la primera vez y hallándome ya vestido para salir fuera con mi garbacha o ropa francesa, como agora traen los oidores, que en aquel tiempo era común a todos, y aun en éste la he usado yo hasta que me cansé de traerla y la dejé habré tres años y no más <sup>(30)</sup>... y como yo tenía gentil disposición y la ropa era de raso fino aforrado de felpa, desconociéronme del todo y preguntándome a mí mismo por mí les dije : — ¿Pues tan presto me desconocen ? Yo soy el de la música de ayer <sup>(31)</sup>.

Quelle que soit sa valeur autobiographique, cette anecdote témoigne de l'importance accordée à l'aspect extérieur, mais elle démontre aussi qu'il n'y avait pas de costume spécial et que le médecin suivait la mode de l'époque. Ce qu'on lui demandait, c'est d'être bien vêtu. Méndez Nieto revient d'ailleurs sur ce thème lorsqu'il raconte son arrivée à Tolède avec le Duc d'Arévalo qu'il va débarrasser d'une fièvre quarte récalcitrante, malgré la méfiance des médecins du Roi <sup>(32)</sup>. Pendant une entrevue avec eux, l'auteur, blessé par leur condescendance, répond qu'il ne doit pas être le médecin qu'ils cherchent,

porque si yo fuera quien lo había de curar no me tratara Vm. desa manera. Y con esto hice otra reverencia y salíme del aposento sin aguardar más razones. Le Duquesa Y Princesa de Melito, que estaba a los pies de la cama, hubo de reventar de risa y, no aprovechándole abanillo ni otra cosa, le fue necesario levantarse y volver las espaldas y meterse en la recámara <sup>(33)</sup>.

---

(29) *Id.*, *ibid.*, pp. 80-82.

(30) *Id.*, *ibid.*

(31) *Id.*, *ibid.*

(32) *Id.*, *ibid.* pp. 124-127.

(33) *Id.*, *ibid.*, p.129.

Les médecins, fort confus, répondirent alors au Duc qui ne cessait de louer ses mérites :

Señor, no sabíamos nada deso, y vimosle en hábito que tenía mas talle de lacayo que de médico y así no se hizo con el cosa que no debía <sup>(34)</sup>.

Ainsi, parce que le jeune praticien venait d'arriver, parce qu'il avait encore sur lui ses vêtements de voyage et son chapeau, parce qu'il avait fait une promenade dans Tolède qu'il ne connaissait pas et admiré la mécanique de Juanelo <sup>(35)</sup> au lieu d'aller se changer, les médecins du Roi le traitaient suivant les apparences et trouvaient cela très normal. Méndez Nieto ne leur en tint pas rigueur ; il fit ouvrir ses bagages et, nous dit-il :

... sacando mi ropa me puse una de manga ancha, como las que usan agora los oidores, de raso, aforrada toda en felpa, con mi gorra y zapatos de terciopelo, calzas enteras y sayo de lo mismo, con una grande cadena de oro que me mandó la duquesa me la pusiese para el efeto, que se me quedó para siempre, une sortija que después vendí en 400 ducados, que era de un rubí y un zafiro parejos engastados juntos, que me había dado la hermana del Comendador Velón y la apreciaron todos los que de ello entendían en 500 ducados, guantes de ámbar muy ricos, que también me envió la Duquesa, para haber de salir a la fiesta o comedia, que tal parecía ella, y dos pajes tras de mí bien vestidos <sup>(36)</sup>.

C'est dans cet appareil que le jeune Méndez fit son apparition :

en un gran estruendo de tafetanes y de toda la gente de casa que iban a ver la comedia.

Ses confrères lui firent alors une profonde révérence :

Agora trae Vm. talle de médico y de poder curar a un Príncipe como es el Señor Ruy Gómez de Silva — Pues el mismo soy que el de ayer, respondí yo, sino que en este tiempo, por la gracia de Dios, más honra se hace al vestido que a la persona <sup>(37)</sup>.

Etant donné l'importance du costume et l'influence de l'aspect sur le malade, il est naturel que le jeune assistant désireux de se constituer rapidement une clientèle ait été tenté d'acheter un

---

(34) *Id.*, *ibid.*

(35) Système qui élevait l'eau du Tage au niveau de la ville.

(36) Méndez Nieto, *Discursos medicinales*, op. cit., pp. 129-130.

(37) *Id.*, *ibid.*

costume de prix plutôt que d'enrichir de quelques volumes sa bibliothèque. Il fallait donc que la mise en garde contre un faste coûteux et trompeur vînt à la fois de l'Université et de la Couronne.

Au Portugal, ce fut le Roi D. João qui mit un terme aux dépenses de la Cour. D. Manuel le Fortuné aimait l'élégance, les fêtes, l'apparat, et n'eût rien fait pour modérer les dépenses de ses sujets. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Henrique Jorge Henriques dénonçait les dépenses inutiles engagées par ses jeunes disciples et déplorait, au nom du parfait médecin :

... que el médico usasse de muy costosos y superfluos ornamentos, porque cierto es muy gran locura todo su caudal echarlo en pãnos y sedas, y al tiempo de una necesidad, que se le ha ofrecido, no tener con que remedearla, y verse en ello en verguença, quanto mas que como dize el Poeta Petrarcha, el vestido demasiadamente costoso es nido de sensualidad, y estandarte de luxuria... Por esto tuvieron mucha razón los serenísimos Reyes de Portugal en hazer tantas leyes y pregmáticas sobre trajes e vestidos como se lee en sus sabias leyes (38).

Il ne se fût pas agi, durant le règne de D. Joaõ III, de porter de la soie ; mais après sa mort, les Portugais et les Espagnols contrevinrent aux décrets royaux :

Los Lacedemonios no admitían costumbres peregrinas en sus reynos, y conformes las leyes de Lycorgo no podían ir a tierras estrañas por no ver ni deprender novedades... no hazen assí los Españoles y Portugueses, que como van a Italia o a Francia, luego traen de allá nuevas invenciones, las quales los Príncipes no havían de permitir (39).

Les médecins tels qu'ils apparaissent chez Tirso étaient vêtus comme des gentilshommes ; or, Rocha Brito rappelle qu'il fallut attendre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, au Portugal, pour que les médecins fussent considérés sur pied d'égalité avec les « fidalgos ». Un document retrouvé par lui témoigne de la simplicité vestimentaire de Gil da Costa, cité par Mestre Tomás (40). Les tissus utilisés par les médecins d'alors étaient : le velours, la futaine et ces toiles dont

---

(38) *El retrato del Perfecto médico*, Salamanca, 1595, Dial. 3<sup>o</sup>.

(39) *Id.*, *ibid.*

(40) Gil Vicente, *A farsa dos físicos*, ed. cit., p. 92. Dans son commentaire, A. Rocha Brito écrit : « O nosso Gil da Costa, cirurgião-mor e físico de D. Manuel usava veludo como tecido mais caro. Diogo de Faria antecessor de Gil da Costa, como físico e cirurgião-mor também de D. Manuel, não vestia tão luxuosamente ». Tissu de La Rochelle, futaine, toile de Rouan, tels étaient les tissus nécessaires à ce médecin.



on faisait des chemises, telles les toiles de créés qui arrivaient par les bateaux français frêtés en Normandie, en Bretagne ou en Saintonge. Ces tissus de « arrochela » appelés en France rousselets, étaient tissés non loin de La Rochelle, dans la région des Sables-d'Olonne. Parfois, même, la toile venait de Hollande, ainsi que l'atteste le nom Ollanda. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de M. Henri Touchard, *Le commerce Maritime Breton à la fin du Moyen Age* <sup>(41)</sup>. L'historien fait revivre le trafic intense entre notre pays et le Portugal, puis entre la région de l'Ouest et les possessions maritimes des Portugais ; il y souligne l'importance des cargaisons de textiles. Le gourgouran, par contre, évoque une toute autre époque : celle où l'établissement des comptoirs d'outre-mer permettait à la péninsule d'acheter les riches soieries et les cachemires somptueux des Indes orientales ; il fallut, pour cela, attendre un siècle. Les mines d'argent et d'or des Indes occidentales permettaient aux tisserands de produire de magnifiques brochages. La finesse de la dentelle des Pays-Bas contribuait, de son côté, à la ruine des gentilhommes et à celle des médecins qui voulaient rivaliser d'élégance avec les nombreux « Don García » de l'époque <sup>(42)</sup>. On comprend que Philippe III, puis Philippe IV, aient réagi violemment, bien qu'un peu tard, contre ces modes dispendieuses. Le décret qui traite « de los trages y honestidad de las personas desta Universidad », il s'agit de Salamanque, exclut d'une façon péremptoire la soie, ainsi que toutes autres étoffes riches et que tous ornements à la mode. Ne pourront porter de couleurs que les « Mestrescuelas, doctores, maestros y Licenciados ». Pas de colifichets, pas de passementerie, pas de soutane pour les étudiants, seraient-ils en mesure de supporter ces dépenses. Ce décret, signé par Philippe II, date du 28 mai 1586, peu de temps après que Henrique Jorge Henriques eût écrit son *Retrato del Perfecto Médico*. On peut se demander jusqu'à quel point cet ouvrage non encore édité mais dont on discutait entre confrères, grâce à quelques copies mises en circulation, ne donna pas au Roi l'idée d'imiter D. João III. Après la mort du Roi d'Espagne en 1598, la réaction dut être brutale et il fallut une nouvelle Ordonnance, datée de 1611, pour réglementer « tratamien-

---

(41) *Op. cit.*, Paris, 1967, p. 283. Les toiles sont enveloppées de serpillères, cordées en paquet et soigneusement enfermées dans des tonneaux. Après avoir touché Restelle près de la tour de Belem, Lisbonne, Vilanova da Portimão em Algarve, le navire s'ancre au début d'avril à Puerto de Santa María. De là, au hasard des affaires, il va à Cadix, à San Lucar de Barameda, tandis que le marchand, à terre, circule de Cadix à San Lucar, de Medina Sidonia à Seville et de Villa Alna à Nova Sorte. Il vend ses marchandises en gros par pièces ou au détail.

(42) Alarcón, *La verdad sospechosa*, A.I., cs. 3. Ce personnage élégant, qui inspira le *Menteur* de Corneille, dépensait sans compter.



tos, ceremonias, trajes, bordados y tapados ». Ce n'est qu'en 1623, c'est-à-dire à la fin de son règne, alors que les difficultés de trésorerie sont de plus en plus grandes, que Philippe III réglemente les costumes et les cols des habits <sup>(43)</sup>.

L'achat de la mule posait un problème angoissant aux médecins peu fortunés. Il semble bien que le désir de posséder une mule suffisait aux médecins espagnols ; ils n'avaient pas de permission à demander ; le Portugal était plus pointilleux et l'Auto de Gil Vicente, *A farsa dos físicos*, le prouve. Le seul des quatre praticiens mis en scène par l'auteur à qui est concédé le droit d'utiliser une mule est le plus âgé de tous. Il jouissait d'une grande renommée et fut aussi Professeur de Faculté. C'est par lettre du 12 janvier 1510, nous apprend Rocha Brito, que ce médecin put utiliser ce mode de déplacement, exactement onze ans après avoir reçu le droit d'exercer à Lisbonne par le proto-médecin du Roi <sup>(44)</sup>.

Juan de Pineda, dans ses *Dialogues*, nous montre un médecin moyennement compétent mais sans fortune qui est très heureux de recevoir des cadeaux de son client et lui demande de quoi nourrir une mule dont il ne peut encore faire l'achat. Ce qui l'enchantait encore davantage est le don d'un costume et d'une robe pour lui et sa femme <sup>(45)</sup>.

Toutes les allusions faites aux mules des médecins concordent, au XVII<sup>e</sup> siècle, pour souligner leur maigreur et plaisanter le régime que leur maître leur fait subir <sup>(46)</sup>.

L'insistance des écrivains à décrire le costume, à se moquer de la mule du praticien, ne peut donc plus apparaître comme un lieu commun hérité d'un fonds de satire traditionnel, mais comme une réalité. Ces mules solennelles et de noir habillées pouvaient à juste titre inspirer les humoristes de l'époque. Elles étaient un signe extérieur de richesse et de notoriété, désagréable aux médecins besogneux et aux clients peu fortunés.

C'est pour toutes ces raisons qu'en 1614 Rodrigo de Castro ne craignait pas de consacrer plusieurs alinéas à un état de fait qui

---

(43) Deleito y Piñuela, *La Corte de Felipe IV*, Madrid, 1958.

(44) *Op. cit.*, p. 27.

(45) Juan de Pineda, *Dialogos familiares*, B.A.E., Dial. XI (t. 163).

(46) Nous renvoyons au fameux dialogue des mules de Quevedo : Roman-  
ce LIX :

El oficio de mi amo  
por más que cura recelo  
que es oficio de difuntos  
y que está fuera del rezo.  
Ando toda despeada,  
un mes ha que no me yerro,  
que sólo yerra las curas  
el licenciado veneno...

portait tort à la profession et qui semblait général dans l'Europe entière. Dans son *Medicus politicus* <sup>(47)</sup>, il précise que les vêtements et les ornements doivent être discrets, et son disciple Zacuto reprendra les mêmes termes dans son *Introitus Medici, ad Praxin* de 1667 :

*Medicus vestitu ornetur decoro,*

ce qui prouve que, cinquante ans plus tard, les médecins continuaient à suivre les modes les plus ruineuses.

Le médecin, poursuit Rodrigo de Castro, doit donner par sa présentation une bonne opinion de soi, révélant ainsi un esprit équilibré ; en outre, les tenues somptueuses peuvent dissimuler chez celui qui les porte charlatanisme et ineptie. Il convient aussi que le médecin ait les mains propres, ainsi que les ongles, le visage, les cheveux et la barbe. Quevedo, par conséquent, ne faisait que généraliser des cas d'espèces lorsqu'il fustigeait les cheveux et les barbes sales et puants. Que tout soit décent et agréable à qui l'observe ; que l'expression du visage soit grave, légèrement austère, mais pas au point de paraître taciturne ou lugubre : par conséquent l'arrogance et la désinvolture sont à proscrire autant que le fauxsemblant contre lequel se sont élevés avec véhémence Quevedo et Gracián. Tous ces conseils, nous les retrouvons dans l'ouvrage de Zacuto que l'on peut considérer, sous cet aspect, comme un compendium du *Medicus politicus*.

Le moyen de remédier au manque d'hygiène était de se parfumer. Sans doute le médecin avait-il quelque raison de dissimuler ainsi à son propre odorat les émanations nauséabondes de certaines alcôves. Mais, remarque Rodrigo de Castro, il ne faut pas cacher, par ce biais, une mauvaise odeur ou corriger une haleine fétide <sup>(48)</sup>. Que le médecin évite également de sentir le vin ou l'ail, afin de ne pas motiver les plaintes du client, comme ce fut le cas à Rome pour le médecin Quintus <sup>(49)</sup>. Or, cette mise en garde contre les

---

(47) Hamburgi, 1614, cap. 3 p. 124.

(48) L'haleine fétide provoquée par des dents cariées ou par une mauvaise digestion revient souvent sous la plume des écrivains satiriques, comme l'une des raisons que les jeunes femmes avaient de se plaindre de leurs maris barbons. Dans *El Juez de los divorcios* de Cervantès, elle provoque une introduction de demande en divorce. Elle est aussi causée par la chute des dents et la présence de chancres dans le gosier ou la bouche, dans des cas de syphilis, et ce thème a été souvent choisi, ainsi que nous l'avons signalé dans *La peste et le mal vénérien dans la Péninsule ibérique au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles*.

(49) Après avoir mangé de l'ail, Quintus rendit visite à un malade qui souffrait de la fièvre. Le client, incommodé par l'odeur, lui demande de rédiger son ordonnance un peu plus loin. Le médecin, piqué par cette remarque, rétorque qu'il pouvait bien faire comme lui qui supportait d'une âme égale l'odeur fétide que dégageait la peau fiévreuse du malade. (*Op. cit.*, p. 125).

parfums, et même contre l'habitude, chez certains médecins, d'en fabriquer et d'en vendre <sup>(50)</sup> n'apparaît pas, que nous sachions, dans la littérature. C'était une coutume au demeurant plaisante ; cependant Zacuto reprend l'avertissement à son compte :

*Medicus in gerendis odoribus sibi temperet.*

L'influence physiologique des parfums était connue et souvent discutée, ainsi que leurs vertus aphrodisiaques <sup>(51)</sup>. Ils étaient coûteux, au même titre que les gants et les socques parfumés d'ambre. De ce point de vue ils accompagnaient l'élégant ou l'élégante et pouvaient être considérés, au même titre que l'ornement et le train de vie, comme une preuve extérieure de richesse. Sur le plan éthique, ils sont une provocation à la luxure ; auxiliaires du marivaudage et de la galanterie, stimulateurs de rêves érotiques, ils dépassent alors la portée du chapitre que nous traitons.

#### *L'acte médical.*

Ce médecin, qui avance gravement sur sa mule au caparaçon de peluche noire, est arrivé devant la demeure d'un malade. Il met pied à terre, drape sur son épaule la cape de gourgouran, découvrant ainsi le pourpoint de taffetas aux manches ouvragées, bordées parfois de dentelles. Tandis que le serviteur surveille la mule, son maître rentre chez son client. S'il est fortuné, un assistant l'accom-

---

(50) Ce sujet est traité par Rodrigo de Castro au chap. IV du livre II du *Medicus politicus* sous le titre : *Indecens esse medicum seplasiarii munus exercere*. Il est vrai que *seplasiarius* signifie herboriste distillateur, fabricant d'onguents. Le seplase était un parfum vendu à Capoue. Les seplasiarii de R. de Castro vendaient aussi bien de l'onguent, du baume, que de la thériaque, ils savaient préparer des cosmétiques, distiller des parfums et confectionner des médicaments, pilules, pastilles ou poudres. D'après R. de Castro, il s'agissait d'une profession subalterne peu digne du médecin.

(51) C'est à Amador Arrais que nous devons un des plus intéressants débats concernant l'emploi des parfums. Il s'agit entre Antioco et Apolonio, les deux interlocuteurs du *Diálogo 1º*, *Da queixa dos enfermos e cura dos Médicos*, de savoir si les parfums sont à recommander ou à déconseiller. Antioco le mélancolique réagit très violemment aux parfums de son médecin Apolonio :

Apol. Se dormireis em um leito como esse, alegraram os sonhos vosso coração.

Antioc. Mais por certo de que me recrearam os perfumes a que me cheirais. Quanto melhor fora sair de vós o cheiro suavíssimo das virtudes, e o cheiro de requiem celebrado nas divinas escrituras ?

Du point de vue moral, cf. chap. XI « Da natureza e do uso dos cheiros (*Id., ibid.*) » (2<sup>e</sup> éd.), Coimbra, 1604.



pagne. Le voici qui s'approche du lit et adresse quelques paroles de réconfort : c'est alors que va commencer la consultation.

Nous essaierons de la suivre à travers les principaux écrivains de l'époque, mais il est utile, auparavant, de faire quelques remarques de méthode.

Si l'on veut rester dans le domaine de l'observation objective, il faut s'adresser à la littérature déontologique qui a pour but de réglementer une profession que le facteur humain rend difficile à exercer, d'en fixer les normes à la lumière de la morale et de la religion, et de dégager les lois qui doivent régir la relation médecin-malade. Nous examinerons, dans une partie qui lui est réservée, l'importance et le volume extraordinaire des ouvrages que Portugais et Espagnols consacrèrent à la déontologie médicale. Pour l'instant, qu'il nous suffise de suivre le déroulement de la consultation à travers deux siècles fort riches en la matière, dans la péninsule ibérique.

Mais il s'agit là d'un reflet, d'une interprétation littéraire, qu'elle soit dramatique, romanesque ou poétique ; et, lorsque l'écrivain décrit un personnage, il est rare de n'y point déceler un parti-pris qui le détourne d'une objectivité absolue. Désireux de divertir, de faire rire, de satiriser, il utilise sans doute des données véritables, mais a tôt fait de présenter le protagoniste selon une optique nécessaire au déroulement et au rebondissement de l'action. Etant donné, d'autre part, que la satire médicale, dans son ensemble, a déjà mérité de nombreuses études et que Quevedo a suscité l'intérêt de bon nombre de médecins-écrivains, nous essaierons, pour notre part, de renvoyer le plus possible le lecteur à ces travaux et d'analyser sous une autre forme les éléments de satire qui visent notre personnage. Il serait en effet intéressant de voir les déformations successives apportées, au cours de deux siècles, à la consultation du médecin, les traits caricaturaux qui, petit à petit, chargent un croquis pris sur le vif, de sorte que la satire se transforme en pamphlet mais qu'aussi les traits en arrivent à manquer leur but et la vision caricaturale à se détacher radicalement du modèle, pour tomber dans la farce et la bourde.

La consultation, dans *A Farsa dos físicos* de Gil Vicente, est l'une des plus intéressantes de la littérature péninsulaire. C'est pourquoi elle a retenu l'attention d'éminents spécialistes tels que Braancamp, Ricardo Jorge, Maximiano Lemos et Rocha Brito <sup>(52)</sup>.

---

(52) Braancamp, *Gil Vicente*, p. 135, 1<sup>o</sup> éd.

Ricardo Jorge, *Gil Vicente e a medicina*, « A medicina contemporânea » Lisboa, 1902.

Maximiano Lemos, *O « auto dos físicos » de Gil Vicente*, *Comentário*, « A medicina contemporânea », Lisboa, 1920.



Augusta F. Gersão Ventura s'est intéressée aux données astrologiques de la pièce et a réfuté certains arguments admis concernant les connaissances médicales de Gil Vicente<sup>(53)</sup>. Par contre, Rocha Brito a trouvé, dans les Archives de la Faculté de Médecine de Coimbre, un grand nombre d'éléments nouveaux, en particulier des documents administratifs susceptibles de lever certains doutes concernant la personnalité des quatre « physiciens » dépeints par le dramaturge<sup>(54)</sup>.

Marques Braga, l'annotateur de Gil Vicente dans l'édition Sa da Costa, s'est contenté de répéter différentes remarques de Braancamp, dépassées et infirmées aujourd'hui ; par exemple, il considère que le titre de Mestre était donné aux chirurgiens et que, par conséquent, on ne compte qu'un seul médecin véritable, qui est Tomáz de Torres.

Marques Braga semble ignorer l'existence, parfaitement légale, de médecins chirurgiens, à côté des chirurgiens non médecins. La lecture du *Medicus Politicus* nous éclaire sur la façon dont le grand chirurgien Valcarcel, professeur titulaire de la Chaire de Chirurgie à Salamanque dans la deuxième partie du XVI<sup>e</sup> siècle, détournait de cet art les médecins qui ne pouvaient supporter la vue des plaies ou des ulcères, alors qu'il conseillait cette étude à ceux de ses meilleurs disciples déjà licenciés en médecine<sup>(55)</sup>.

Il s'agit donc bien de quatre consultations successives, par quatre médecins, chez le même malade, un abbé malade d'amour soigné habituellement par une donneuse de clystères.

Le premier est Mestre Felipe ; le plus âgé, puisqu'il doit avoir cinquante-cinq ans lorsqu'est représentée la farce. Médecin du Roi, il fut aussi nommé professeur d'Astronomie. Il avait suivi les cours de la Faculté de Médecine qui se trouvait alors à Lisbonne et jouissait d'une grande notoriété que les plaisanteries de Gil Vicente ne pouvaient ternir<sup>(56)</sup>. Maximiano Lemos fait remarquer pour sa part que Gil Vicente le fait parler comme un méthodique, admirateur des œuvres de Soranus traduites et divulguées par Célius Aurelianus, et dont le XVI<sup>e</sup> siècle connut plusieurs rééditions<sup>(57)</sup>.

---

(53) Augusta Faria Gersão Ventura, *Notas acerca de alguns simples em Gil Vicente*.

*Id.*, *Estudos vicentinos Astronomia-Astrologia*, 1927.

(54) Ed. citée de *A farsa dos físicos* com um estudo do Pr. Doutor A. Da Rocha Brito e desenhos de João Carlos.

(55) *Medicus Politicus*, Hamburgi, 1614, p. 38.

(56) *Farsa dos Físicos*, ed. cit. pp. 27 à 35.

(57) La Faculté de Médecine de Porto possède l'édition de Lyon de 1569 du *De acutis morbis*, lib. III *De diuturnis* lib. V.

M. Fe. Fazey o que vos eu digo  
que essa febre é velhaca.  
Procede da cardiaca,  
atentaes no que vos digo  
atee vermos se se apraca.  
Face elle embora as ourinas  
e pola manhaam eu virey  
entendeis, e vos direy  
entendeis, se sam sanguinhas  
entendeis, entam virey <sup>(58)</sup>.

La prudence, la réflexion le caractérisent : pas de précipitation dans le diagnostic ; pas de thérapeutique audacieuse avant de connaître les causes du mal. Répétons-le, il s'agit du plus âgé, ainsi que Rocha Brito l'a démontré, textes en main.

Mestre Fernando est un néo-chrétien qui a dû apprendre le latin afin d'avoir le droit d'exercer la médecine. Il reste marqué par son origine et signe en quelque sorte le régime qu'il préconise à son malade : régime habituel des juifs, même s'ils ne sont pas souffrants, et qui exclut les viandes et les poissons interdits par la Thora, dont les lois sont autant de règles d'hygiène et de santé. Médecin, il tient à démontrer qu'il n'est pas de ces « romancistas » à qui l'on confie les besognes subalternes, et c'est avec fierté qu'il citera un latin estropié. Sa présence remet en mémoire la querelle des médecins et des chirurgiens ; en outre, l'habitude d'opérer chez lui est telle qu'il demande :

Nam está ferido <sup>(59)</sup> ?

Sera-t-il de la même école que Mestre Felipe ? Le propos de Gil Vicente est de représenter une fresque médicale, et, après le méthodique de l'ancienne école, Mestre Fernando incarnera l'humoriste à la façon d'Hippocrate et de Galien, puisqu'il attribue la maladie du prêtre, ainsi que l'a écrit Rocha Brito, à la surabondance du flegme, c'est-à-dire de l'une des quatre humeurs qui circulent dans notre corps <sup>(60)</sup>.

Bon médecin, Mestre Fernando est prêt à revenir chez son client, quand bien même il devrait renoncer à son jeu favori, le jeu de dés. Rappelons qu'Henrique Jorge Henriques réprouve, chez le praticien, l'amour du jeu de hasard ; sans doute parce que le joueur endetté risque de faire payer au patient, par des visites inutiles, ce qu'il doit à son partenaire ; peut-être aussi parce qu'il

---

(58) *Op. cit.*, p. 116.

(59) *Id.*, p. 118.

(60) *Id.*, pp. 35 à 40.

lui arrive d'oublier l'heure de ses visites alors qu'il termine une partie difficile ; ce n'est pas le cas, nous le voyons, de ce médecin sourcilleux, digne et rigide, qui sourit lui-même du surnom qu'on lui donne, « vento assomado » <sup>(61)</sup>.

Les documents trouvés par Rocha Brito depuis l'étude de Braancamp, permettent de voir en la personne de Mestre Anrique Henrique de Cuellar dont la renommée n'était plus à faire <sup>(62)</sup>. D'origine espagnole, il est le seul, parmi les quatre médecins, à parler en castillan ; ancien étudiant de l'Université de Paris, où il reçut son grade de Docteur, il fut appelé par D. Joaõ III afin d'occuper la chaire de *Primes*, la plus enviée, à l'Université de Lisbonne, puis afin de réformer les Etudes Générales transférées en 1537 à Coimbre. Il devait avoir quarante ans lorsque Gil Vicente écrit la *Farsa*. C'est le médecin dont l'auscultation est la plus complète ; tout d'abord il reconforte le malade dolent et lui promet une guérison rapide avec l'aide de Dieu ; sa gaité, son enjouement devaient être connus, car Gil Vicente lui fait fredonner un refrain qui laisse entendre que Mestre Enrique perçoit la vérité ; mais bientôt il va se perdre dans une démonstration savante où toutes les fièvres possibles sont mentionnées pêle-mêle. Cet homme, peut-être un peu trop sûr de lui, fait un véritable cours et met en œuvre tous les remèdes que la science lui propose. Ce médecin de quarante ans ne peut être considéré comme vieux et Gil Vicente rappelle, en l'opposant au premier, le problème déontologique fréquemment évoqué : est-il préférable de choisir un jeune médecin plutôt qu'un médecin âgé. Henrique Jorge Henriques réserve un alinéa à cette question, développée ensuite par les écrivains médicaux du XVII<sup>e</sup> siècle <sup>(63)</sup>.

Le quatrième praticien, Tomáz de Torres, offre une particularité qui ne pouvait manquer d'être évoquée à l'époque où la pièce fut composée. Il est médecin, mais aussi astrologue, et ses soins sont très demandés ; la clientèle de la Cour l'empêche même de donner ses leçons d'Astronomie, ce qui lui vaut quelques désagréments de la part du médecin-régent de l'Université <sup>(64)</sup>. Il est celui dont la déformation professionnelle est la plus marquée et que Gil Vicente plaisante avec le plus de plaisir. Connaissant fort bien l'emploi de l'astrologie en médecine, adversaire lui-même de cette astrologie judiciaire, l'auteur va faire en sorte que tous les pronos-

---

(61) *Id.*, *ibid.*

(62) *Id.*, pp. 40 à 44.

(63) Henrique Jorge Henriques, *El Retrato del Perfecto Médico*, Salamanca, 1595.

Rodrigo de Castro, *op. cit.*, p. 92.

Leyva y Aguilar, *op. cit.*, p. 133 et suiv.

(64) Rocha Brito, *op. cit.*, p. 52 et suiv.

tics du médecin soient en contradiction avec l'œuvre de divulgation de Tornamira <sup>(65)</sup>. En outre, Gil Vicente le montre comme méconnaissant la loi hippocratique suivant laquelle il ne faut pas saigner en hiver, quelle que soit la conjoncture astrale. De nouveau le public est mis en présence d'une autre querelle : celle qui opposait les médecins astrologues à ceux qui n'avaient que méfiance pour les jours décrétoires, celle aussi qui opposait les tenants de la saignée aux arabistes plus circonspects en la matière.

Enfin, en introduisant Tomáz de Torres, Gil Vicente introduisait les deux sciences que certains voulaient connues du médecin : les mathématiques, pour les calculs astronomiques, et la musique. Un siècle plus tard, le *Medicus Politicus* développait en trois chapitres le thème de la musique en tant que thérapeutique <sup>(66)</sup>. C'était là ce que requerrait le pauvre prêtre amoureux : de la musique afin de chasser sa mélancolie et ses obsessions !

Sans doute la farce exigeait-elle une erreur totale de diagnostic de la part de ces quatre sommités. Aujourd'hui l'on ferait remarquer que les dérèglements des névropathes peuvent faire croire à toutes sortes de maladies organiques et même à des lésions. Mais ce n'était pas le propos de Gil Vicente. Contentons-nous d'admirer le naturel des dialogues entre médecin et malade ; naturel renforcé par le tic de chacun, que le public de la Cour connaissait et qui était une autre signature. Il sera difficile, après une telle fresque, de retrouver, dans la littérature péninsulaire, des témoignages aussi vivants de ce qu'était la consultation.

*Les consultations de la « Farsa dos Físicos »  
et l'arrière-plan des connaissances.*

Gil Vicente n'a pas choisi au hasard, parmi les médecins connus à l'Université et à la Cour, les personnages de sa Farce. Les documents d'archives retrouvés par Rocha Brito ont permis de reconstituer l'atmosphère dans laquelle vivaient, discutaient, s'informaient les personnalités mises en scène, et tout particulièrement Enrique de Coelhar et Tomáz de Torres.

S'il est vrai que l'élimination des erreurs est une façon de se rapprocher de la vérité, quel que soit le chemin qui reste à parcou-

---

(65) Cf. Augusta Faria Gersão Ventura, *op. cit.*  
Tornamira, *Chronographia y Repertorio de los Tiempos...* donde se conforma la Astrologia con la Medicina, 1585.

(66) *Op. cit.*, pp. Lib. IV, cap. XIII, XV, XVI. Cf. article *Rodrigo de Castro et la musicothérapie*, à paraître dans le B. des Et. Port.



rir, la Renaissance médicale portugaise est une période féconde, de par le nombre d'éléments nouveaux qu'un monde récemment observé, à l'Est comme à l'Ouest de l'Europe, offrait à la réflexion des penseurs et des savants. Or, que demandait-on aux médecins, si ce n'est d'être le plus possible tout ensemble philosophes et physiciens, selon le terme ambitieux de l'époque. Le domaine de la géographie, de l'astronomie, de l'histoire naturelle, le renouveau de la cosmographie, les nouvelles connaissances ethniques et l'art de la navigation dont dépendaient plus ou moins toutes ces sciences, allaient être examinés à la lumière de la culture gréco-latine retrouvée. Comme l'écrit Joaquim de Carvalho, « estes extraordinários acontecimentos desentranharam novo rumo à civilização, mas pelo que à mentalidade portuguesa respeita, geraram duas espécies de saber, o saber de restituição e o saber original e inédito <sup>(67)</sup> ».

Lorsqu'on parcourt les écrits du Moyen Age, qu'ils soient d'intérêt médical ou littéraire, on s'aperçoit de l'importance accordée à l'astrologie judiciaire. Or, cette importance ne se dément pas au XVI<sup>e</sup> siècle. Peut-on régler la question en évoquant une survivance médiévale ou une superstition fortement enracinée ? Comme le note Joaquim de Carvalho <sup>(68)</sup>, il faut distinguer plusieurs phases dans la remise en honneur de l'astrologie : Hippocrate, dans ses œuvres, tendait à faire le plus possible abstraction de l'astrologie médicale et à se pencher davantage sur le cas des malades, préférant l'observation des cas concrets aux méthodes dialectiques. Galien, par contre, réintroduisit une conception philosophique dont Hippocrate se méfiait, et c'est justement à Galien que se sont référés la plupart des médecins du Moyen Age. C'est Henrique de Cuellar, Coelhar en portugais, qui rétablit au Portugal, et dans toute sa pureté, la doctrine d'Hippocrate. Premier professeur à la Faculté de Médecine de Coimbre, il eut certes des concurrents et des adversaires, mais l'ardeur des discussions pour ou contre le retour à l'Antiquité n'en était que plus enrichissante. Le fait de vouloir remplacer le théocentrisme par l'anthropocentrisme n'empêchait pas les hommes de l'époque de vouloir offrir à leurs contemporains une vision renouvelée du monde et, si l'ancienne opposition Microcosme-Macrocosme ramenait tout à Dieu, la Renaissance tenta, de son côté, une vaste synthèse dont ne pouvait être exclue ni l'astronomie, ni l'astrologie que l'on essayait de rattacher à la précédente en la rendant moins précaire et moins sujette à erreur ; on essaya de lui conférer plus de rigueur scientifique en introduisant, dans les calculs des horos-

---

(67) Joaquim de Carvalho, *Estudos sobre a cultura portuguesa do século XVI*, vol. 1, Coimbra, 1947, p. 11.

(68) *Id.*, *ibid.*

copes, les méthodes mathématiques qui présidaient au développement de l'astronomie. Les méthodes divulguées par le livre imprimé n'étaient pas nouvelles. Elles étaient l'œuvre de savants du Moyen Age, dont nous connaissons le mérite grâce à des chercheurs tels que MM. Millás Villacrosa et Guy Beaujouan <sup>(68 b<sup>1</sup>)</sup>.

De toute façon, les progrès scientifiques de la Renaissance permettaient une discussion passionnante, un enrichissement d'exemples, une diversité d'hypothèse, auxquels allaient se consacrer les écrivains et les philosophes. João de Barros, dans *Ropica Pnefma* (1532) s'en fait l'écho, et l'étude de ce dialogue permet de voir comment les idées nouvelles pénètrent dans des sphères où la science n'avait accès qu'avec l'assentiment et la permission des théologiens et des pouvoirs religieux <sup>(69)</sup>. En ce qui concerne la médecine, tout un passage de *Ropica Pnefma* a pour sujet la comparaison du corps malade et de l'âme douloureuse affaiblie par le péché, comme le corps l'est par la maladie et la souffrance physique. Pourquoi ces comparaisons, si ce n'est pour nous éclairer, si ce n'est pour nous prouver que la connaissance du corps est un sujet de curiosité et d'intérêt au même titre que la connaissance du macrocosme, qu'elle est capable de revigorer la littérature philosophico-théologique et de lui insuffler la vie dont elle s'était peu à peu vidée.

Ce désir de ne rien amputer des systèmes antérieurs mais de revenir sur les prises de position dépassées, à la lumière des connaissances nouvelles, se réalise dans la confrontation, au chevet du même malade, des opinions de Mestre Anrique et de Tomáz de Torres. Le public non averti trouvait dans le comique des situations et des erreurs de diagnostic un divertissement à son goût, le public

---

(68 bis) Nous signalons la communication de M. Guy Beaujouan, *l'Astronomie dans la péninsule Ibérique à la fin du Moyen Age*, in « Revista da Universidade de Coimbra », vol. XXIX, Coimbra, 1969 (20 p.). L'auteur nous donne des renseignements précieux sur les connaissances scientifiques, astronomiques et astrologiques de l'époque qui vit naître Abraham Zacut et sur le rôle que joua l'Espagne, à la veille des Grandes Découvertes. Il nous met aussi en garde contre de nouvelles légendes, lorsqu'il écrit :

Après que Bensaude ait ruiné la « légende allemande » qui prétendait attribuer à Regiomontanus et à Behaim tout le mérite des connaissances scientifiques mises en œuvre par les Grandes Découvertes, il s'est créé ce qu'on pourrait appeler, en schématisant, « la légende catalane » selon laquelle le Juif converti Jacques de Majorque aurait apporté à l'Infant Henri, vers 1420-1427, tous les éléments d'une astronomie nautique déjà constituée ou sur le point de l'être ».

Pour G. Beaujouan, en effet, « ce savoir astronomique n'est pas un produit d'importation », mais la résultante de connaissances juives, castillanes et portugaises.

(69) Chez João de Barros, nourri de la *Theologia naturalis* de Raymond Sebond, ce passage se fait encore timidement (cf. note 16).

plus érudit y décelait bien autre chose ; deux thèses s'affrontaient, tandis que Tomás de Torres témoignait, non sans un certain orgueil, d'une science aussi récente que précaire. Il s'agit de l'*Arte de Leste e Oeste* qu'un Espagnol, Felipe Guillén, avait présenté au Roi <sup>(70)</sup>. A l'époque où écrit Gil Vicente, on n'avait pas encore pu prouver que Guillén, malgré ses titres d'astronome et de mathématicien, n'était qu'un audacieux charlatan <sup>(71)</sup>. On ne peut donc conclure à un désir malicieux, chez Gil Vicente, d'évoquer sur scène la crédulité de ses contemporains. Mais l'intérêt porté par des hommes tels que Mestre Gil et Mestre Luiz Mendes, à l'*Arte de Leste e Oeste* témoigne d'une curiosité qui mérite examen.

Comment, en effet, se répartissent les avis touchant l'astrologie judiciaire ? D'un côté Coelhar, qui eut en la personne de Gil da Costa un redoutable concurrent sur le plan professoral, puisque tous deux briguaient la même chaire, et Nicoleau Coronel cité avec mépris par ses adversaires. Tous deux se refusent à utiliser une science à laquelle ils ne croient pas. De l'autre côté, Gil da Costa qui revient de Montpellier tout auréolé du renom de l'Université française, Luiz Mendes, cité par Gil Vicente et enfin Torres ; le débat est donc

---

(70) Cf. Rocha Brito, *Farsa dos Físicos*, ed. cit., p. 57.

« ... por agora esmiucemos o que era isto do Leste e Oeste. E o proprio Gil Vicente que no-lo explica noutra sua composição, como o descobriu o prof. Teófilo Braga. Tal passagem se refere à *Arte de Leste e Oeste*, que um certo espanhol Felipe Guilhem tinha achado e com ela presenteara o monarca... Teve a sua aura de notoriedade o castelhano, mixto de filósofo, astrólogo e matemático, que imbuíu o proprio Francisco de Melo um dos grandes sábios do tempo, em cuja boa informação se escudou el-Rei para dar a Guilhem uma tença de 100 esc. com o hábito e a corre tagem da casa da India.

No fundo o inventor não passava dum charlatão como o demonstrou Simão Fernandes, matemático algarvio, o que deu lugar à prisão do falso astrónomo em Aldeia Galega, quando este fugia à Justiça del-rei ».

Une fois de plus, l'on peut parler d'actualité, car toute la Cour était au courant de ce fait divers et Gil Vicente lui-même adressait au prisonnier des Trovas dont voici un passage :

.....  
Ansi que por esta vía  
es de los sabios el cabo,  
que sin ver astrolomía  
el toma el sol por el rabo  
en cualquier hora del día.  
Respondieron al contrario,  
diciendo : No es verdad ;  
porque dende chica edad  
no fue sino boticario  
hasta ver esta ciudad.  
.....

(Sa da Costa, O.C., v. VI, pp. 197 à 200).

(71) Ecoutons plutôt Gil Vicente, *op. cit.* : *id.*, *ibid.*

... Neste tempo mandou, S.A. chamar ao Algarve a hum Simão Fernandes, grande astrologo, mathematico ; tanto que o castelhano falou com elle que vio que o entendia, e que lhe fazia de tudo falso, quis fugir para Castela... »



magistralement présenté par la voix de protagonistes connus et à peine travestis pour les besoins de la cause. Comment un tel thème pouvait-il, autour de 1530, passionner un public de théâtre?

Augusta Gersão Ventura rappelle justement, dans ses *Estudos vicentinos, I. Astronomia, astrologia* <sup>(72)</sup>, l'influence qu'un Allemand, Müller de Königsber, plus connu sous le nom de Regiomontano, exerça sur l'Europe au début du XVI<sup>e</sup> siècle, avec ses *Tabulae* et ses *Ephemerides* <sup>(73)</sup>. Il eut un émule en la personne d'Abraham Zacuto dont Joaquim de Carvalho publia *El tradato breve en las influencias del cielo* dans *Estudo sobre a cultura portuguesa do Século XVI*. Abraham Zacuto mourut probablement, selon le philosophe portugais, vers 1510. A l'époque, son *Almanach perpetuum coelestium motuum* <sup>(74)</sup> était bien connu. Par contre, le traité découvert par J. de Carvalho était un inédit composé sur l'ordre de D. Juan de Zuñiga. Le deuxième inédit signalé par l'auteur est intitulé *Abrahe Zacuti tractatus Astronomie manu et hispanico sermone scriptus*. Le fait qu'il ait été composé indique l'intérêt des Grands vis à vis de l'astrologie médicale. L'inédit ne porte pas de date, malheureusement <sup>(75)</sup>. L'écrivain qui relança le débat, au Portugal, fut Frei Antonio de Beja dont le livre *Contra os juizos dos astrólogos* <sup>(76)</sup>, dénonce les méfaits des pronostics et de l'utilisation médicale des jugements astrologiques. Ainsi que le souligne J. de Carvalho, Beja fut le seul Portugais à participer au vaste mouvement d'opinion condamnant ces pratiques ; Gil Vicente devait être au courant de cette attaque, publiée, ainsi qu'en fait foi la reproduction du frontispice de l'édition de 1524, « por mandado da sua alteza », c'est-à-dire, par ordre de D. Manuel <sup>(77)</sup>. Il était donc le second à manifester publiquement son peu de confiance en cette pseudo-science,

---

(72) Coimbra, Biblos, 1937, pp. 15-24.

(73) Regio Monte, *Clarissimi doctoris D. Joannis de möteregio Germani Tabulae directionum. Per egregium doctorem. Lucam Gauricum nea politanum*. Venetiis, 1524.

*Tabulae*, 1558 a condito mundo, 5520 (cité par A. Gersão Ventura), ainsi qu'une autre édition de 1504 mais sans provenance.

(74) J. de Carvalho, *op. cit.*, p. 95 et p. 109 et suiv.

(75) Ce traité est divisé comme suit :

1. Importance de l'astrologie pour la médecine. Pourquoi ce traité fut écrit. Sa division en trois parties (fol. 1 à 5).

2. Première partie : Introduction aux jugements. Signes, planètes, leurs dignités ; étoiles (fol. 5-36).

3. Deuxième partie : Applications à la médecine (fol. 36-58).

4. Troisième partie : Changements de temps et d'air. Des vingt-huit maisons de la lune ; des naissances et des révolutions des années (fol. 58-119).

V. Appendice : des éclipses (fol. 119-128).

(76) in « Boletim da biblioteca da Universidade de Coimbra » vol. VI, Coimbra, 1944, pp. 181-290.

(77) Cf. Reproduction, p. 196-197 (*id.*, *ibid.*).



et cela, très peu de temps après la parution du livre de Fr. Antonio de Beja. Nous renvoyons à l'étude et aux notes de J. de Carvalho concernant cet ouvrage dont les deux sources sont les traités polémiques de Pic de la Mirandole et Augustin de Niphe.

Fr. Antonio de Beja fala na « parisiana sciencia » como expressão suprema do saber ; é, possivelmente, une frase feita ou pelo menos, vulgar, na gente culta do Portugal seu contemporâneo, em contraste com a realidade que o seu livro testemunha, pois os escritos em que fartamente colheu idéias, citações livrescas e factos, não são de autores franceses mas da pena de dois italianos : Agostinho Nifo (1473-1546) e João Pico della Mirandola (1463-1494) <sup>(78)</sup>.

Si l'on examine le développement du mouvement parallèle en France, on s'aperçoit que Beja, et par voie de conséquence, Gil Vicente, étaient en avance sur notre pays. Durant la Renaissance, Jacques Peletier du Mans fut l'un des défenseurs de l'astrologie judiciaire. Il était médecin, latiniste et mathématicien. A. M. Schmidt, dans son ouvrage sur la poésie scientifique en France, au XVI<sup>e</sup> siècle, cite un passage d'une lettre écrite par Peletier à son frère Jean :

... Denique ad Deum Optimum maximum suscipiendum animos nostros erigit rerum cœlestium contemplatio. Quamquam scio te in eo a me valde dissentire. Mihi enim per litteras declarasti, Mathematicas vestrae Theologiae alienas et prope contrarias esse <sup>(79)</sup>.

En 1563, Jacques écrivait un *De constitutione Horoscopi commentarium* ; il citait fréquemment Jean de l'Espine qui fréquentait chez son père. Jean de l'Espine, mage et traducteur, fut aussi médecin de Marguerite de Navarre. Si Jacques Peletier fut principal du Collège du Mans, son frère Jean fut grand Maître du Collège de Navarre. Rappelons à ce propos que le cosmographe navarrais Tornamira, né à Tudela, devait connaître la célébrité par sa *Chronographia y repertorio de los Tiempos, a lo moderno* publiée à Pamplune en 1585. Il devait répondre aux polémiques européennes parmi lesquelles on retrouve, outre le nom de Pic de la Mirandole, Niphe et Antonio de Beja, celui de Jean Peletier du Mans, Melin de Saint-Gelay (1546) et Caloni (1549) <sup>(80)</sup>. Il rouvrait en quelque sorte le débat évoqué dans tous les dialogues des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles

---

(78) *Id.*, *ibid.*, p. 284.

(79) Albert-Marie Schmidt, *La poésie scientifique en France au XVI<sup>e</sup>*, Paris, 1939, p. 11.

(80) *Id.*, *ibid.*, pp. 68 et suivantes.

et reflété dans le théâtre, le roman, l'essai et la poésie. C'est Tornamira qui écrivait, au sujet du médecin :

... El médico tiene necesidad de Gramática para saber declarar y entender lo que lee... de Dialéctica par conocer las causas y entender la razón de las enfermedades para disputarlas, distinguiendo lo cierto de lo incierto y curarlas. De la Retórica para definir con verdaderos argumentos lo que la ciencia trata, y razonar con orden y adorno de ella. De la Aritmética para entender los números de las horas, de los días, de los aumentos y de los críticos y para las cantidades de lo que ordenan. De la Geometría para saber las calidades de las regiones, y sitios de los lugares, y calidad de los climas y paralelos... De la música para el compás del pulso : y porque hay muchas dolencias que se curan con ellas, como los mordidos de la Tarántula... Y finalmente de la Astrología para saber el movimiento de los cielos y influencias de los Planetas y estrellas fixas, la mutación de los tiempos idóneos para saber aplicar sus medicinas y pronosticar el suceso de sus enfermos <sup>(81)</sup>.

Nous voilà donc au même point que lorsque, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Abraham Zacuto démontrait la nécessité des connaissances astrologiques, tout en mettant en garde contre l'imperfection de l'homme :

Ansy mesmo es la perfection del médico que sepa la influencia de los cielos y su ynpression que hazen en los hombres por que con esto sabrá disponer... Pero porque las vidas son breves segun dixo ypocras cada una de las sciencias es muy larga y no llega la perfecion de cada una de las sciencias salvo con muchas partes de una sola sciencia. Quanto mas de anbas por la brevedad de la vida. Y por esto paresce ynpossible de hallarse un nombre que las comprehenda anbas perfectamente y hallandose seria maravilla y lo mejor es al hombre que sea perfecto maestro en una fija sciencia que no ser imperfecto de muchas y por esto se halla pocas veces medico que sepa perfectamente en esta sciencia aun que es mucho necessario para su arte segun el dicho e se dira <sup>(82)</sup>.

Ces deux textes écrits à peu près à un siècle de distance font ressortir la confiance démesurée que les hommes de la Renaissance témoignaient à l'esprit humain, l'enthousiasme avec lequel ils tentaient de promouvoir un « être » capable d'embrasser l'univers et

---

(81) Cité par A. Gersão Ventura *op. cit.*, p. 131. Le passage se trouve aux pp. 12 et 13 de la *Chronographia*.

(82) Abraham Zacuto, *Tratado breve en las ynfluencias del cielo*, ed. cit., p. 110.

de guérir l'individu, intermédiaire idéal entre Dieu et sa créature. L'esprit lucide de Gil Vicente se chargea, dans *A Farsa dos fisicos*, d'en démontrer les humaines limites.

*La visite du médecin et l'observation critique.*

Au Portugal, la visite du médecin n'a pas inspiré uniquement les dramaturges et le contemporain de Gil Vicente, João de Barros, évoque, avec la même verve légère, la consultation du médecin à la mode, plus désireux de se faire un nom et de gagner rapidement de l'argent que de paraître sourcilieux et guindé comme Mestre Anrique chez son compatriote ; au cours du débat ouvert entre la Raison, la Volonté et l'Entendement, ce dernier raconte comment il lui arrivait de procéder, après être devenu médecin <sup>(83)</sup> : lorsqu'il sentait le malade soucieux et prêt au découragement, il lui prenait la main puis, après avoir compté les pulsations, il montrait au patient les lignes de sa paume, suivait avec lui la ligne de vie, lui indiquait la ligne de chance, créant une diversion à la douleur et à l'inquiétude, car ce sont ces « graças e fábulas que obram mais na saude que duas oitavas de escamonea <sup>(84)</sup> ».

Peut-on lui reprocher de ne pas trop croire en certaines médications ? Un patient se tordait de douleur, en proie au choléra ; le fait de voir, de ses propres yeux, une longue ligne de chance et d'apprendre par le médecin qu'il est appelé à de hautes fonctions après un remariage heureux, lui donne la force de réagir : écoutons plutôt l'Entendement médecin :

E já me aconceceu ter um infermo à morte de cólica passe e como disse que lhe achava pela mão aquele ano muita medrança com el-Rei e que havia de casar outra vez mais rico, empregou tanto a fantasia em preguntar se era em cousa de seu proveito, e a segunda mulher se havia de viver muito, que lhe arrincou mais presto a dor que uma untura de alacrães <sup>(85)</sup>.

Ces rapports flagrants entre physiologie et psychisme sont de nos jours indéniables. Quelques lustres plus tard, Jérónimo Arrais, frère d'Amador, devait trouver cette anecdote à son goût puisqu'elle figure au chapitre XX de son *Dialogo 1º das queixas dos enfermos e curas dos médicos* <sup>(86)</sup>. Jerónimo était lui-même médecin et collabora

---

(83) *Ropica Pnefma*, ed. cit., p. 46.

(84) *Id.*, *ibid.*

(85) *Id.*, *ibid.*

(86) Coimbra, 1589, 2<sup>e</sup> ed. 1604.

avec son frère à la rédaction des dialogues. Cet emprunt de la part d'un spécialiste suffit pour que nous puissions en déduire que la charge de João de Barros s'appuie sur des faits en relation avec les connaissances de l'époque.

La visite que le célèbre Erasistrate fait au fils du Roi Seleucus dans la pièce de Camões qui en porte le nom, est, par contre, toute à la louange du praticien. L'ami intime de Garcia da Orta, connaissait fort bien le milieu universitaire et médical. Son évocation est sobre ; peu de mots sont échangés ; la maladie d'Antiochus est insidieuse et lente, et le médecin vient souvent au chevet du jeune homme ; il a pris le temps de l'observer et le hasard a voulu que, tandis qu'il prenait le pouls du jeune garçon, le nom de Stratonice fût prononcé, en accélérant curieusement la cadence ; le phénomène de vait se répéter lorsque Stratonice elle-même pénétrait dans la chambre : le diagnostic était établi, la consultation magistralement terminée.

Si l'on suppose que cette pièce a été écrite peu après 1540 <sup>(87)</sup>, c'est une quarantaine d'années plus tard que Jerónimo Ribeiro choisissait à son tour le médecin, comme personnage central d'une comédie. La consultation est donnée au domicile du praticien car le malade n'est pas à toute extrémité : il feint la maladie pour le rencontrer et rencontrer son unique remède, la fille de ce dernier. Encore une fois la consultation est menée rapidement et avec sobriété :

Mostre aqui, verey logo,  
mostre me o braço direyto...  
Tem febre mas he pequena ;  
Senhor, a imaginação  
faz causa ; não deis a mão,  
que isto he texto de Avicena  
de morbis do coração <sup>(88)</sup>.

Le médecin ne se laisse pas abuser, comme ceux de la *Farsa dos Físicos*. Comme Camoens, Jerónimo Ribeiro cite avec à propos Avicenne : « Dorme, come, e bem regido ». L'étude du médecin arabe sur la mélancolie amoureuse devait inspirer les médecins du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle <sup>(89)</sup>. Il s'agit d'un cas de mélancolie : le malade sera suivi et réconforté. Il n'y a, chez Ribeiro, aucune tenta-

---

(87) Saraiva e Lopes, *História da literatura portuguesa*, p. 354, pensent que *El Rei Seleuco* fut écrit à partir de cette date. Cf. *El-Rei Seleuco*, O.C., ed. Sà da Costa, vol. III, pp. 118 et suiv.

(88) *Auto dos Físicos*, Ed. Monumentos da literatura dramática portuguesa, III, Lisboa, 1918, p. 36.

(89) Avicenne, *Canon*, Rome, 1593, p. 316. Cf. Edward G. Browne, *La Médecine arabe*, Trad. fr. Paris, 1933, pp. 96-97.



tive de satire. Si, quelques années plus tard, les frères Arrais choisissent de donner au médecin et au malade les premiers rôles dans leur *Diálogo* déjà cité, c'est pour approfondir la psychologie des deux protagonistes. Il s'agit alors d'une étude qui dépasse les consultations évoquées par leurs prédécesseurs ; c'est pourquoi nous réservons une étude ultérieure à l'examen des rapports « médecin-malade » dans ce cas de mélancolie que nous proposent les frères Arrais <sup>(90)</sup>.

Si le Portugal, au XVI<sup>e</sup> siècle, offre au lecteur, sous l'apparence aimable et humoristique de la consultation, une nourriture substantielle dont chacun prend ce qu'il est en mesure d'assimiler, l'Espagne se manifeste sous un jour plus spécialement didactique, la visite du médecin, y est évoquée dans les Dialogues, mais sous un angle plus déontologique que descriptif. Elle n'offre de véritable intérêt qu'à travers la *comedia* et le roman du XVII<sup>e</sup> siècle.

Alors que Gil Vicente a voulu personnaliser chacun des protagonistes, non seulement par ses tics de langage <sup>(91)</sup> mais aussi par la conception de la médecine de chacun d'eux, Quevedo, dans *El Libro de todas las cosas...* écrit probablement vers 1624, s'attache à présenter le *médecin type*. « Si tu veux être un médecin de renom », écrit-il comme s'il s'agissait d'une recette. Car l'auteur va présenter une espèce de rituel : tout d'abord deux proverbes ; cela pose un homme. Peut-être s'agit-il d'une phrase attribuée à Hippocrate ou à Avicenne. Puis la phrase consacrée : Qué tenemos ? Ce « qué tenemos » lie dans la même personne malade et patient : le lien une fois créé, on prendra le pouls sans oublier de pencher la tête de côté pour mieux entendre. On peut commencer l'interrogatoire : « ¿Ha tenido frío ? » Avec quelque chance, le malade répond que oui : le médecin doit sans doute hocher le chef d'un air entendu : « Cela se voit du premier coup d'œil » ; à chaque réponse du patient, on reprendra avec assurance par une phrase lapidaire. Remarquons que le « ¿qué tenemos ? » est obligatoire, mais que le « venga el pulso » ne l'est pas moins. Les phrases courtes laissent la place au silence qui rehausse la scène, mais aussi aux réponses et peut-être aux questions du malade.

Ce premier acte une fois terminé, le second sera l'acte de la thérapeutique ; prudente certes, puisque la diète, le régime et un premier stade d'attaque prépareront la mobilisation de tous les

---

(90) Cf. notre étude sur les Névropathies (article à paraître).

(91) Chacun des médecins répète une expression favorite :

Mestre Filipe : Entendéis

Mestre Fernando : Ovi-lo

Mestre Anrique : Habéis mirado

Mestre Torres, lui, ne jure que par l'astrologie.

traitements : le lavement (ayuda) est bénin, ainsi que les pâtes et les sirops (lamerós y jarabes). L'est bien moins la saignée renforcée de ventouses scarifiées. Ceci dit et fait, nous nous trouvons devant une alternative fatale : ou le malade guérit, ou il meurt, ce qui met fin, dramatiquement, à la pièce ! Si, par bonheur pour les deux protagonistes, le malade en réchappe, le praticien pourra revenir en un troisième acte : on secouera la tête, en proie à la perplexité, on demandera à examiner les urines, ce qui vaudra une suite de gestes rituels, eux aussi, accompagnés de la mimique adéquate : Abraham Bosse et Laignet n'ont fait que reprendre, avec un luxe de détails pleins d'esprit et de malice, les gravures du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècles, où l'on voit un mire en train de regarder en transparence un récipient d'urines : « míralos a las claras ». Quevedo, dans ce morceau de prose, utilise les procédés du théâtre. La perplexité croissante du médecin lui réserve un suspense lucratif. Il va pouvoir renchérir sur la maladie, la faire traîner <sup>(92)</sup>. Le fait d'envoyer quérir le prêtre lui permet de prendre une assurance sur un proche avenir, dans le cas où il laisserait son client trépasser. Cela constitue donc la consultation. Mais pour qu'elle se multiplie, il faut trouver de nombreux malades, qui plus est, des malades aisés, susceptibles de bien payer et de payer longtemps. Quevedo aura recours à des moyens que les relations publiques actuelles ne désavoueraient pas. Il faut orchestrer une publicité bien faite : d'abord, trouver des amis sûrs, peut-être même les intéresser par ce que l'on appelle aujourd'hui la dicotomie <sup>(93)</sup>. Ceux-ci devront venir frapper à l'huis du praticien, fort tard dans la nuit, et annoncer à haute voix que le comte, la duchesse, l'évêque ont besoin de ses services. La voix populaire se chargera de répandre la nouvelle, fût-elle fausse. Le médecin lui-même ne devra pas rester inactif : il pénétrera dans les couloirs des maisons connues ; mais il prendra soin de ne pas en sortir trop vite : le temps d'uriner, précise Quevedo, et cela sans aucune hâte ; ainsi, non seulement ne perdra-

---

(92) Les écrivains du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle se sont inspirés souvent du texte de Saint Grégoire, auquel se réfère le Père Antonio Vieira :

« Para que melhor me declare, oiçamos a S. Gregório Nazianzeno, fallando dos médicos do seu tempo. Vistes ja um dedico tomar o pulso ao enfermo, e arqueando as sobranceiras com gestos de admiracão fazer o compasso com a cabeça aos golpes do mesmo pulso ? Pois aquelles movimento da cabeça do médico, diz Nazianzeno, são os da balança, em que elle está pesando duas coizas : de uma parte a difficuldade da doença e da outra o preço que lhe hão-de dar pela cura, e por isso a difficulta.

(Sermão do Evangelista s. Lucas, in *Sermões*, vol. 8, Porto, 1951, p. 431).

(93) Le spécialiste partage ses honoraires avec le médecin traitant qui lui a envoyé le malade. L'apothicaire reverse une somme d'argent au médecin dont les prescriptions lui sont favorables.

t-il pas son temps, mais il aura fait acte de bonne publicité, car ceux qui le verront sortir penseront qu'il a visité un client et ceux qui l'ont également vu rentrer, qu'il est allé simplement prendre de ses nouvelles.

Enfin, dernier conseil, dans la rue, avoir l'air pressé, sortir à des heures indues, même si la journée a été calme, car c'est ainsi qu'il sera jugé bon médecin, et même médecin renommé et recherché.

Si nous laissons de côté les quelques allusions aux possibilités fatales du dénouement, pouvons-nous parler de satire ? Il me semble que non. Car tous ces gestes, cette publicité, ne les avons-nous pas remarqués nous-mêmes chez certains contemporains ?

De Lope de Vega, déjà étudié par M. Augustin Albarracín Teulón, nous nous bornerons à rappeler la scène de consultation donnée par un médecin véritable dans *De cosario a cosario* et dans *El valiente Céspedes*.

L'interrogatoire y est plus varié :

No has visto preguntar luego  
a un doctor « ¿ Vuesa Merced  
tiene basca ? ¿ Tiene sed ?  
¿ Siente algún desasosiego ?  
¿ Saque la lengua y así  
otras cosas semejantes ? <sup>(94)</sup>.

ou bien :

... Un médico ¿ No dice  
cada día al que está enfermo ?  
« ¿ Cómo ha estado aquesta noche ?  
¿ Durmió bien ? ¿ Hízose aquello ?  
¿ Adonde siente el dolor ?  
¿ Purgó ? ¿ Qué cursos ha hecho ?  
¿ A qué hora le dio el frío ? <sup>(95)</sup>.

Il ne s'agit pas non plus de satire, mais de l'évocation la plus proche possible de la réalité. Le médecin de Lope, comme les autres, demande l'heure à laquelle le malade a senti le froid. Ce trait mérite que l'on s'y arrête car, s'il peut s'agir d'un refroidissement, comme nous l'avons indiqué dans l'évocation précédente,

---

(94) *De Cosario a Cosario*, III, p. 498-499, B.A.E., 3, cité par Albarracín Teulón, *op. cit.*, p. 373.

(95) *El valiente Céspedes*, II, p. 215, M. y P., 12, cité par Albarracín Teulón, *id.*, *ibid.*

cette question, telle que Lope la fait poser au protagoniste, peut avoir pour but de délimiter le temps des poussées fébriles qui perturbent le pouls à peu près de la même façon, mais qui offrent une courbe de température différente suivant les maladies qui les déterminent ; c'était, à l'époque, un des rares symptômes que le médecin pouvait déceler à l'aide des nombreuses observations consignées depuis Hippocrate.

Si Lope a décoché des traits aux praticiens, il l'a fait avec mesure, ainsi que l'a fort bien fait ressortir M. Albarracín Teulón. Il n'a méconnu ni leur travail, ni leurs vertus, ni leur abnégation.

La consultation de Da Jerónima, dans *El amor médico*, dépasse, par son importance, le tableau de mœurs, puisqu'elle met en scène toutes les règles déontologiques en vigueur. Mais, la description traditionnelle y a sa place : on y trouve la phrase toute faite que l'on prononce en guise de salutation : « Dios sea en aquesta casa » et un aimable compliment destiné à la jeune fille malade : sa beauté devrait être une preuve de santé, puisqu'elle témoigne de l'harmonie du corps et des humeurs qui l'habitent, selon la théorie de Galien. Notre Docteur est très bavard : il se pavane pour attirer l'attention admirative de D. Gaspar. Mais, étant donné le travesti, D. Jerónima ne réussit qu'à allumer la passion dans le cœur de Da Estefania, tout en l'agaçant par son bavardage :

No gasteis Señor Doctor  
de aforismos tanta copia  
que es almacén ordinario  
de todo médico broma.  
Ved si tengo calentura <sup>(96)</sup>.

Le pouls ne s'entend pas nettement, aussi D. Jerónima demande-t-elle l'autre poignet :

Vena obtusa, dadme esotra.

Ensuite l'interrogatoire se déroule suivant les règles :

D.J. Duéleos algo ?  
D.E. El corazón.  
D.J. ¿ Ahora ?  
D.E. No, estando sola...  
D.J. ¿ Y qué sentís más ?  
D.E. Me ahoga  
no sé yo qué que me estorba...  
D.J. ¿ El escupir ?

---

(96) *El amor médico*, éd. cit.



D.E.                      No, el hablar.  
D.J. Mucilago es pituitosa.  
..... (97).

Assez bavarde, quelque peu femme savante, D. Jerónima accentue dans sa consultation les traits que Tirso veut mettre en évidence. Il s'agit d'une remarquable démonstration suivant les usages des théoriques. Mais il s'agit aussi d'un langage à double sens, d'un duel entre Estefania et Jerónima

Con dieta flemagona  
y algo colagoga, enfrene cualidades  
licenciosas ... (98).

Ne serait-ce pas une réponse à ce que disait tout bas Estefania :

... amorosa  
sangre, decidle mi mal  
sirva la arteria de boca  
pues viene del corazón (99).

Estefania, de nouveau agacée, lui répond :

¡ Doctor, habladme en romance !

Donc, après un régime de préparation, l'on soignera par des sirops et des pilules, l'on prescrira des promenades, de l'exercice. Jerónima ne s'y trompe pas et applique un traitement léger et prudent. Mais elle citera ses auteurs, parlera latin, un fort bon latin d'ailleurs, digne des docteurs de l'Université de Coimbre et de Tirso de Molina.

De tous les exemples choisis, celui-ci est le plus complexe parce que le mieux lié à l'intrigue. Sans doute, l'examen des faux-médecins nous offrira-t-il un exemple d'aussi réelle valeur dans *El acero de Madrid*, mais il s'agira d'une feinte. Avec Tirso, cette scène permet à l'imbroglio de se nouer davantage, puisqu'au jeu de l'amoureuse et de l'indifférent, Da Jerónima - D. Gaspar, s'ajoute celui de l'amoureuse et du travesti, Da Estefania - Da Jerónima. devenue indifférente à son tour, et pour cause : marivaudage avant la lettre, fait de faux-semblant et d'apparences, langage du cœur travesti en langage médical, avec tout ce que cela peut évoquer de préoccupations sur le plan des passions et des humeurs, de la circulation du sang, des régimes de santé et de la déontologie. Tirso, remar-

---

(97) *Id.*, *ibid.*

(98) *Id.*, *ibid.*

(99) *Id.*, *ibid.*

quons-le en passant, a choisi, non sans un certain sourire, comme lieu où se déroule l'action, le pays où l'amour et la médecine avaient acquis une égale renommée.

Si la critique, au début du siècle, a été trop sévère avec Enriquez Gomez, ne voyant en lui que l'imitateur de Quevedo, un passage comme celui de la *Huitième Transmigration*, que nous allons analyser maintenant, ne fait malheureusement que corroborer son jugement :

Como se halló esta noche, (le decía)  
Muy mal el pobre Diablo respondía.  
Durmió ? — de ningún modo.  
— El pulso me la va diciendo todo <sup>(100)</sup>.

Il s'agit de la paraphrase versifiée du texte de Quevedo :

Primero se echa de ver ... Bien se conoce.

« Échese una jeringa de contado », poursuit le médecin de la *Transmigration* : « — Jeringa ni por pienso he de admitilla », répond le malade ; « — pues haga por recibirla » ... rétorque le premier <sup>(101)</sup>. On croit entendre Quevedo :

Escarolita y una ayuda ; y si dirce que no la puede recibir,  
pues haga por recibirla <sup>(102)</sup>.

Les conseils de publicité sont également paraphrasés : des amis viennent le chercher pour le duc et la comtesse :

Tenía dos amigos platicantes  
(báculos de la mula sino estantes)  
los cuales a la una de la noche,  
metidos en un coche,  
alborotando el barrio le llamaban  
y por acreditarle, articulaban  
Señor Doctor, levántese al momento,  
que el Duque mi señor no tiene aliento  
otro decía, ¡ Salga de la cama,  
la condesa le llama !  
y con esta invención forjada a gritos  
acudían a él como mosquitos <sup>(103)</sup>.

---

(100) *Transmigración* 8 de *El siglo pitagórico*, Rouen, 1644, p. 184.

(101) *Id.*, *ibid.*, p. 185.

(102) *Ei libro de muchas cosas y otras más*, Clas. cast. éd. cit.

(103) *Transmigración*, *id.*, *ibid.*

*Les collèges de médecins.*

Parmi les usages en butte aux critiques, la réunion de plusieurs médecins au chevet du malade devient un *leit-motiv* dont l'intérêt finit par s'émousser. João De Barros l'évoque à travers le personnage de l'Entendement-médecin :

E com esta sagacidade, quando nos ajuntavamos vinte e trinta em conselho de uma efímera dalgum príncipe, todos à uma voz se iam com a minha <sup>(104)</sup>.

On croit voir et entendre le chœur d'ignorants si impressionnés par l'apparence et les citations de l'Entendement qu'ils répètent d'une seule voix l'opinion de leur confrère à la mode.

L'évocation qu'en donne Antonio de Guevara dans sa célèbre lettre au docteur Melgar oppose, par contre, à une telle unanimité, des conceptions diverses :

Quéjome a vós, Sr Doctor, de que generalmente todos los que sois médicos os quereis mal unos a otros, siendo diferentes en las condiciones y contrarios en las opiniones ; lo cual parece claro en que unos siguen a Hipocras, otros a Avicena, otros a Galeno, otros a Rasis, otros al Conciliador, otros a Ficino, y aun otros a ninguno, sino a su parecer propio ; y la que en esto más de lastimar es, que todo este daño no cae sino sobre el triste del enfermo ; porque al tiempo que le habíades de curar, os ponéis a disputar <sup>(105)</sup>.

La meilleure définition satirique qui ait été donnée à ces collèges de médecins est celle de Gracián ; pour lui,

La consulta de médicos es una manera que tienen los médicos de buscar otro que les ayude a llevar el ataud <sup>(106)</sup>.

Enfin, vers la même époque, Enríquez Gómez, dans sa *Visita 4 de El peregrino*, consacre soixante-six vers à cet usage.

En un raccourci d'un humour mordant, il évoque ce collègue par l'intermédiaire des six mules réunies dans l'écurie du malade : Le malade est jaune et maigre ; la mort elle-même ne saurait comment atteindre son but, tant les saignées répétées l'ont rendu transparent.

---

(104) *Ropica Pnefma*, ed. cit., p. 46.

(105) Antonio de Guevara, *Epistolae familiares*, Epist. L, B.A.E., (t. 13), p. 158.

(106) *El Criticón*, 3<sup>e</sup> partie, Cr. XI.

Juntáronse los seis (médicos) para una junta,  
y en una y otra, al parecer, pregunta,  
uno dijo : « catorce le hemos hecho,  
y de ninguna se sacó provecho ».  
Otro le replicó : « no hay que sangrarle »  
y dijo la verdad, sin preguntarle  
que como el pobre no tenía,  
en vano le ordenara la sangría.  
« Purgarle será bien » dijo un anciano.  
« Ese remedio me parece sano » le replicó el primero.  
¿ Qué ha de purgar aqueste caballero  
viviendo de milagro ? » ¿ Pues qué haremos ?  
replicaron los cuatro. ¿ Nos iremos  
sin recetar bebida ? »  
yo entonces dije (en esto está su vida) :  
obre naturaleza por ahora.  
Ella está dentro, sabe lo que pasa ;  
dejadla gobernar su propia casa ;  
no provoquéis a guerra los humores.  
Miráronse con ira los doctores ...  
..... (107).

Le disciple de Quevedo n'a retenu que la saignée et la purge parmi les thérapeutiques possibles ; il souligne aussi l'impuissance des médecins à sauver leur client. On comprend aisément la révolte des patients et de leur entourage, devant le manque de moyens d'investigation, l'ignorance des maladies microbiennes et des virus. Tout cela, on l'imputait facilement à la Faculté, faute de trouver un responsable. Pourtant, le collège de médecins était nécessaire : lorsque, sur un cas relativement connu, deux praticiens étaient en désaccord, la venue d'un troisième pouvait départager les deux premiers. Enríquez Gómez résume en quelque sorte l'opinion de l'époque : dans bien des cas la nature arrive à ce que la Faculté ne peut obtenir, surtout après avoir affaibli le malade de telle sorte qu'aucune réaction salutaire n'est plus possible. Mais c'est aux dramaturges que nous demanderons un peu plus d'originalité.

Lope de Vega, dans quatre vers de la comedia *La ley ejecutada*, se fait le reflet de l'époque en indiquant que plus un malade était important, plus nombreux étaient les praticiens appelés à son chevet, mais il ne porte nulle critique ; il sourit peut-être de cette preuve extérieure de richesses :

Cuando enferma un gran señor,  
no viene un médico solo,

---

(107) *El peregrino*, B.A.E., t. 42, p. 575.



vienen mil y el mismo Apolo  
que dicen que es dotor <sup>(108)</sup>.

Les trois meilleures scènes que nous ayons trouvées, et sans doute pourrait-on en découvrir beaucoup d'autres, sont dues à la plume de Tirso de Molina, à celle de Moreto et à celle de Castillo y Solórzano.

Tirso, dans la *Venganza de Tamar*, fait se réunir six médecins au chevet de Déborah malade :

Eliazer : Juntáronse ayer en casa  
de Débora seis doctores,  
que ha días que está muy mala,  
para consultarse entre ellos  
la enfermedad y aplicarla  
algún remedio eficaz.  
Apartáronse en una sala  
echando la gente de ella ; <sup>(109)</sup>

or, au moment où, croyait-on, des décisions importantes allaient être prises, voici ce qu'entendit une servante curieuse :

¿ Señor Doctor, qué ganancia  
sacará vuestra merced  
una con otra semana ?  
Respondió : « cincuenta escudos,  
con que he comprado una granja,  
veinte aranzadas de viña,  
y un soto en que tengo vacas ;  
pero no me descontenta  
el buen gusto de las casas  
que tuvo vuesa merced,  
(dijo otro) : son celebradas.  
No sé qué hacer del dinero  
que gano. ¿ Cosa extremada  
es ver que, sin ser verdugo  
porque matamos nos pagan !  
— Dejad eso (replicó  
otro) y decid de qué traza  
os fue en el juego anoche.  
— Perdi, son suertes voltarias.  
Pero, teneis muchos libros ?  
— Doscientos cuerpos nos bastan,  
con cuatro dedos de polvo

---

(108) *La ley ejecutada*, III, p. 194, B.A.E., 3. cité par Albarracin Teulón, *op. cit.*, p. 375.

(109) Ed. Blanca de los Rios, t. III, acte II, sc. 1, p. 375-377.

que ni ellos hablan palabra  
ni yo las que encierran miro.  
Ostentación e ignorancia  
nos han dado de comer ;  
más ha de cuatro semanas  
que no hojeo, si no son  
pechugas de pavos, blancas ...

.....

Pero lo parlado basta ;  
Vamos a ver nuestra enferma,  
que estará muy confiada  
en nuestra consulta . Fueron  
y dijo el de mayor barba :  
« Lo que se saca de aquí  
es que al momento se haga  
una fricación de piernas,  
y por todas las espaldas  
la echen catorce ventosas  
las tres o cuatro sajas.  
Pónganla en el corazón  
un socrocio, y fomentada  
con manteca de azahar,  
tenga en el cielo esperanza  
que la consulta de hoy  
le ha de dar muy presto sana »  
Diéronles doscientos reales  
y volviéronse a su casa  
bien medrados de la junta  
como te he contado » ... (110).

Avec João de Barros, la discussion est basée sur l'ignorance, mais il y a consultation. Avec Antonio de Guevara, il s'agit de médecins qui connaissent leurs auteurs, même s'ils ne se mettent pas d'accord et s'avèrent théoriciens savants et piètres thérapeutes. Henriquez Gomez, qui a sans doute lu *La venganza de Tamar*, ne veut retenir de ces réunions que les hésitations et le manque de compétence. Tirso se place à un tout autre point de vue : tout en dépayasant ses auditeurs, puisque la pièce est censée se dérouler en Palestine et à une époque fort reculée, il n'oublie pas l'actualité : voici six médecins réunis pour traiter d'un cas sérieux. Ils profitent de ce qu'ils sont seuls pour transformer le collège en réunion mondaine. Les médecins sont perplexes : ils ne savent que faire de leur argent : l'un achète des terres et une ferme, l'autre acquiert

---

(110) *Id., ibid.*

des maisons de campagne que ses confrères sont unanimes à admirer. Le troisième ne sait dans quoi investir ce qu'il gagne. Cette conversation nous éclaire sur les raisons que les étudiants avaient d'abandonner la carrière des armes, puis la philosophie, au profit de la médecine.

Alors qu'Henrique Jorge Henriques réproouve le jeu de hasard qui détourne le médecin de ses occupations et l'incite à gagner davantage pour payer ses dettes de jeu, nous voyons que l'un des six confrères est un habitué et que, s'il gagne souvent, il lui arrive aussi de perdre. Il le fait en grand seigneur pour qui l'argent ne compte pas. Avec esprit, Tirso laisse à son public le soin de faire la liaison entre ces pertes au jeu et la question concernant la bibliothèque. Ne serait-il pas mieux, en effet, d'employer ces gains à l'achat de livres, ainsi que le conseille Rodrigo de Castro dans le *Medicus politicus* ? Le médecin questionné n'en est pas dépourvu : deux cents livres, à l'époque, représentaient déjà une certaine somme de connaissances. Ce que Tirso reproche, c'est le temps perdu pour les clients et la médecine, les livres couverts de deux doigts de poussière, l'impudence de qui ose se vanter de ne jamais les consulter, de s'enrichir facilement aux dépens du malade, de composer non des ordonnances, mais des repas plantureux et recherchés.

Les voici qui reviennent au chevet et prescrivent les remèdes les plus banals : une friction, des ventouses dont quelques-unes seront scarifiées, un emplâtre réconfortant, le tout pour deux cents réaux <sup>(111)</sup>. La cause est entendue.

Malgré les lieux communs inhérents au thème, la scène apporte un élément nouveau, car l'auteur nous convie à pénétrer dans l'intimité des médecins. On les voit chez eux, confortablement installés, s'entourant de luxe et mangeant plus qu'à leur faim alors que le Royaume connaît la misère, que le Trésor s'endette, que l'usure, les expédients, les impôts nouveaux repoussent pour quelque temps la banqueroute... Ces médecins sont sages, sans doute : ils investissent en terre et en maison, demandent à l'agriculture et à l'élevage ce que bien des courtisans quémandeurs sollicitent d'une Cour démunie. Ce tableau complète celui que Tirso nous offre dans *Don Gil de las Calzas verdes*, du médecin affairé, tiraillé entre ses malades trop nombreux et une femme plus attachée au gain qu'à la science de son mari <sup>(112)</sup>. Tirso est, croyons-nous, le seul à apporter sur la vie de son époque une si vaste et si diverse moisson de renseignements. Il ressemble en cela à Gil Vicente : tous deux, par un

---

(111) *Id.*, *ibid.*

(112) Ed. cit. t. 1, acte I, sc. 2, p. 1716-1717.

geste, une phrase, une bribe de conversation, font revivre avec une lucidité sans fiel les usages et les travers d'une société.

Le deuxième exemple digne d'être rapporté est celui que Moreto inclut dans *Antioco y Seleuco*

Pero no es nada la orina ;  
con verlos hechos orates  
en juntas, más disparates  
no dijo Juan de la Encina.  
Júntanse todos, y luego,  
sobre si el pulso indicó  
si hay fiebre en la arteria o no  
Se hacen pedazos en griego.  
Lo que uno habla, otro trabuca  
Otro empata la cuestión  
y cuando arde la opinión  
con que todo la bazuca  
y cuando anda el morbo insano,  
crecen los gritos atroces,  
otro medio cirujano  
se arrima al que da más voces  
Otro calla y da atención,  
otro no es contra ninguno,  
todo lo aprueba ; y si alguno  
sale con una opinión,  
él dice ; pese o no pese,  
yo soy de ese parecer.  
Dice otro : no puede ser ;  
y el dice, también soy de ése ;  
y cuando por varios modos  
los cascos se están quebrando,  
el que no habla está callando  
más desatinos que todos.  
Y después que a troche y moche  
se han hartado de gritar,  
lo que resulta es mandar  
que no cene aquella noche <sup>(113)</sup>.

Moreto réussit, sans citer un seul remède, sans évoquer un seul nom, sans utiliser le moindre topique, à donner une impression purement auditive de cris, d'ergotages, de discussions oiseuses relevées de mots grec, accompagnés sans doute de gestes, d'attitudes compassées ; nous devinons les jeux de physionomie reflétant la réflexion, le doute, l'incertitude, le désaccord, alors que le mot

---

(113) Agustín Moreto, *Antioco y Seleuco*, cité par Carlos María Cortezo *Discursos leídos ante la Real Academia de España*, p. 65.



seul est maître et que le verbiage cache l'ignorance la plus crasse. Nous sommes, grâce à lui, devant une réunion de « fâcheux », bruyants, bavards et ridicules.

Le troisième exemple est un reflet de ce que le burlesque peut donner au théâtre, lorsqu'il est accompagné de verve et d'humour. Il s'agit de la *Prueba de los Doctores* de Castillo y Solórzano.

Ginés confie à son ami Truchado qu'il veut mettre à l'épreuve l'amour de sa femme Brígida. Il se fait passer pour malade. Vient à son chevet trois médecins : Ribete, Matanga et Rebenque, aux noms évocateurs. Ginés profitera de l'occasion pour se rendre compte de la science médicale de son époque :

Y con eso veré la oculta ciencia  
de los archiesculapios de este tiempo  
por quien un gran poeta de retruécanos  
y coplas revoltosas, cobró fama  
haciendo este satírico epigrama :  
« De médicos está lleno  
malos el mundo, y por Dios,  
que diera Galeno el bueno  
heno a más de veinte y dos  
que visten veintidoseno <sup>(114)</sup>.

Chacun des trois s'astreint au rite consacré et tâte le pouls de Ginés. Ensuite, seulement, ce dernier pourra prendre la parole :

Ribete : pues hemos tomado el pulso  
el enfermo agora puede  
informarnos de su achaque.

Le récit de Ginés est une satire burlesque du gongorisme qui introduit la réponse non moins gongorisante du Dr Ribete :

Ribete : Reconcéntrese en los renes  
esta intención dolencial ?

Les questions de Rebenque et Matanga sont si obscures que Ginés s'avoue battu :

Ginès No puedo hacer responsión  
si clara no me hablan mente <sup>(115)</sup>.

Après le jargon médico-gongorique, les latinismes pédants stimulent l'ironie de Solórzano ; *ad in vicem, ex corpore suo expelet, grave*

---

(114) N.B.A.E., t. 17.

(115) *Id. ibid.*

*morbo, utroque, fimbria ventris* rehaussent des phrases pompeuses mais dépourvues de sens. L'auteur, comme Molière, veut faire rire : Hippocrate sera cité, mais à travers l'*Enéide*, et Rhazès, à travers la *Thébaïde* de Stace. Quant à Galien, le voilà auteur involontaire des *Verrines*, les célèbres discours que Cicéron prononça contre Verrès. Mais Ribete en fait un nom commun : le verrat. Malgré ce parti-pris burlesque, le déroulement de la consultation collective est respecté :

Ribete : menester es ver la orina. (sacan un orinal con vano)

Truch. : Aquí está

Ribete : Galeno *in verrem*  
y Rasis en su Tebaída  
dice que en el peligro teme  
del enfermo que esta orina  
*ex corpore suo expelet.* <sup>(116)</sup>

Solórzano, comme Mateo Alemán, comme Tirso de Molina, utilise des anecdotes que l'on retrouve chez les conteurs italiens et chez les conteurs français du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle. Tel est le cas du malade qui, pour égarer les médecins, remplace son urine par du vin et boit devant eux <sup>(117)</sup>. C'est une sotie française utilisée ensuite par différents conteurs et auteurs comiques du bassin méditerranéen <sup>(118)</sup>.

Les trois médecins, décontenancés par le cas, se retirent :

... El mal es tan grave  
que retirarnos conviene  
a hacer los tres una junta  
sobre lo que hacer se debe  
que la orina nos indica  
estar el cuerpo doliente  
de grave morbo ... <sup>(119)</sup>

---

(116) *Id.*, *ibid.*

(117) Cf. Dr Witkowski, *Les médecins au théâtre, de l'antiquité au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1905. Il s'agit de la *farce joyeuse d'un amoureux*, qui date du XV<sup>e</sup> siècle. Dans ce cas le mari lourdaut, Roger, va porter une fiole d'urine de sa femme, au médecin. Mais il s'agit d'une bouteille que l'amoureux de la femme avait apportée et qui contenait alors du vin « pour faire le banquet avant qu'on se couche ». La femme l'utilise ensuite pour uriner ; mais lors de l'arrivée inopinée du mari elle l'éloigne en lui confiant la bouteille, car, dit-elle, elle a « mal aux reins et partout ». Le mari, altéré par la course, boit avidement et trouve que « ce pissat a tel goût de vin ».

(118) Cf. *Les cent nouvelles nouvelles*, Ed. Elzevirienne.

(119) Castillo Solórzano, *op. cit.*, ed. cit.

A la façon de la servante curieuse de *La venganza de Tamar*, Ginés écoute leur conversation : ce qui les occupe est leur clientèle, non par l'intérêt médical qu'elle leur inspire mais pour leur nombre et l'intérêt financier qu'elle représente.

Rebenque : ¿ Tiene muchos sufragáneos  
el señor Doctor Ribete  
en que su ciencia se ocupe ?

Ribete : Tendré como diez y nueve.  
Y Ud señor ?

Rebenque : En mi lista doce o trece.  
Y en la del Doctor Mortaja ?

Ribete : Diez y ocho, que está ausente.  
Y vuesarced señor Doctor ?

Matanga : El primer enfermo es éste  
que en este mes me ha venido.

Ribete : Y en el pasado ?

Matanga : Hasta veinte  
Encaminé a la otra vida.

Ginès : ¡ Malos garfios te desuellen  
hasta verse las entrañas !  
¿ Tu eres médico ? Eres peste  
y contagio universal <sup>(120)</sup>.

Le burlesque, ici, rejoint l'humour macabre. Le Docteur Ribete s'impose par une longue liste de malades. L'absent, qui a toujours tort, en a presque autant, mais la pointe venimeuse n'est-elle pas d'affirmer que s'il en compte autant, c'est parce qu'absent il n'a pas eu le temps de les conduire au tombeau ? Ce qui nous fait pencher pour cette explication est la réputation de médisance qu'ont les médecins, quand ils parlent de leurs confrères. C'est aussi la suite de la conversation : Matanga a fait table rase : sur les vingt clients traités, il ne lui reste plus que Ginés.

L'humour macabre est renforcé par la suite de la scène :

Ribete : pues sin curar ¿ en qué entiende ?

Matanga : Tomo lecciones de esgrima.

---

(120) *Id.*, *ibid.*

Va-t-on enfin s'occuper de Ginés ? Nullement. C'est à qui vantera les exploits de sa mule :

Ribete : A dar mordiscones puede  
apostarselas a todos.  
Sabe curar diestramente  
todo mal de lobanillo  
por lo diestro como muerde (121).

Mieux vaudrait en effet être soigné par cette mule que par Rebenque qui veut appliquer cent ventouses scarifiées ; ou par Ribete, qui prescrit douze lavements additionnés de résine et d'eau-forte ; ou par Matanga qui ajoute douze purges. Lorsque tous trois rentrent dans la chambre du malade c'est pour établir un diagnostic différent pour chaque partie de son anatomie. Ginés boit alors le vin de l'urinal et met fin à la farce par ces mots :

Señores protoidiotas  
esta orina orinó en Yepes  
el cuerpo de una tinaja ;  
y cada cuartillo puede  
resucitar cuatro muertos.  
Ya examiné sus caletres,  
tan doctos que es compasión  
que a galeras no les echen.  
..... (122)

Les médecins honteux et confus font contre mauvaise fortune bon cœur.

Ginés invite les musiciens à jouer et la pièce, comme celle de Gil Vicente, se termine en musique :

Doctores hay, pistoletas  
que al primer récipe, parte  
el enfermo a otra vida  
sin que remedios les basten.  
Oigan y callen ...  
Doctores hay almaradas  
que, sacando poca sangre  
al que cogen de antuvión  
no hay miedo que se escape.  
Oigon y callen ...  
Doctores hay carniceros  
que tronchan, cortan y raen  
y éstos, por lo criminal,

---

(121) *Id.*, *ibid.*

(122) *Id.*, *ibid.*



son de la muerte montantes.  
Oigan y callen ...  
El doctor y el albéitar siempre compiten  
en quien mata más hombres y más rocines.  
En su récipe funda su ciencia el doctor  
más en lo que recibe que en lo que ordene.  
Las navajas parecen a los doctores  
que lo agudo no muestram y el filo esconden <sup>(123)</sup>.

L  vocation de la scène par l'expression, le mouvement de la phrase, la magie du mot, gagne en intensité visuelle ce qu'elle perd en objectivité de l'information, elle suscite chez l'auditeur ou le lecteur la critique du langage.

#### *Le langage des médecins.*

L'introduction de mots et d'expressions latines, dans cette dernière pièce, témoigne d'une certaine continuité de la tradition comique médiévale <sup>(124)</sup>, apparente déjà dans le théâtre de Gil Vicente et cultivée particulièrement par Molière. Est-ce à dire qu'il faille oublier, sous une satire systématique et quasi générale en Europe, les raisons qui ont opposé, jusqu'au XVIII  e siècle, les tenants du latin aux adeptes des langues romanes ?

Les critiques adressées aux médecins de l'époque, du point de vue de leur façon de s'exprimer, sont de deux sortes. On leur reproche, en effet, d'employer des mots savants, d'exprimer les actes les plus simples de leur profession en un style ampoulé et pompeux et de vouloir, par ce biais, se faire valoir auprès de leurs clients, mais il ne s'agit là que du style et l'anecdote relatée par Vicente Espinel illustre parfaitement ce qui leur est reproché. Le comte de Lemos, Pedro de Castro, donne au pédant une leçon méritée lorsqu'il lui reproche d'appeler orifice ce que tout bon castillan désigne d'un mot plus imagé :

El conde aunque enfermo pereciendo de risa, le dijo : Pues este deste modo se llama en castellano (nombr  ndole por su nombre) andad, que no sois buen médico pues lo echais todo en ret  rica vana (...) Yo creo cierto — ajoute Vicente Espinel — que es alivio para los enfermos que el médico hable un lenguaje que le entiendan, para no poner en cuidado al pobre paciente <sup>(125)</sup>.

---

(123) *Id.*, *ibid.*

(124) Cf. Witkowsky, *Les Médecins au théâtre*, Paris, 1905.

(125) Marcos de Obregón, B.A.E., t. 18, p. 386.

Le second reproche fait aux médecins est d'employer trop de mots et d'expressions en latin, de rédiger leur ordonnance en latin et d'orner leurs discours de citations que personne ne comprend. De la critique au burlesque, le pas est aisé à franchir : on n'a plus qu'à émailler une conversation de mots estropiés, de citations fausses, de latin macaronique, afin que le sens soit compris du public le moins averti, et le tour est joué, comme dans la pièce de Castillo y Solórzano.

Le style ampoulé, le manque de simplicité, le jargon de métier ne sont pas l'apanage des siècles qui nous occupent et l'on retrouve ces excès à toutes les époques ; mais les étudiants en médecine étaient étudiants en Lettres et la rhétorique, dans l'art de la « *disputatio* », jouait un rôle privilégié. En outre, la secte des dogmatiques rationnels entretenait ce genre de langage inculqué dès les premières années d'études par des exercices d'école. Il ne s'agissait pas uniquement de guérir, mais d'expliquer le pourquoi et le comment de chaque maladie et de chaque remède. Le médecin avait enfin un auditoire de choix lorsqu'il fallait réunir plusieurs confrères ; faute de mieux, il y avait le « platicante », jeune assistant non docteur et le barbier chirurgien. Il était tentant de montrer son érudition et son talent oratoire à des comparses non initiés et tout béats d'admiration.

En ce qui concerne le second reproche, les choses ne sont pas aussi simples que Molière tendait à le faire croire. Comment lire Hippocrate et Galien sans connaître le latin, faute du grec ? Car ces traductions étaient les seuls textes à peu près dignes de foi que pouvait trouver l'étudiant. Rodrigo de Castro nous éclairera sur les Commentaires d'une probité douteuse qui circulèrent jusqu'à la Renaissance, en Europe. Comment étudier Celse et Guy de Chauliac, Vésale, Mathhiole et tant d'autres alors que les traductions en langue romane n'étaient pas encore nombreuses <sup>(125 bis)</sup>. Certes, on a beaucoup ri des citations d'Homère, prises par les romanistes pour de l'Hippocrate ! Le père Vieira lui-même, en parlant du grand médecin que fut saint Luc, cite Homère au sujet de la médecine <sup>(126)</sup>, en le glosant il est vrai, pour que son auditoire portugais comprenne l'allusion : ce que l'on peut reprocher au médecin peu érudit, c'est de citer à tort et à travers pour se parer

---

(125 bis) On connaît de Guy de Chauliac une édition catalane (Barcelone, 1492), une édition castillane (Séville, 1493-1498).

(126) *Sermão do Evangelista S. Lucas*, Sermões, vol. 8, Porto, 1951, p. 420 : Para sentenciar com justicia as enfermidades, ou sem perigo os enfermos, as juntas não hão-de ser de muitos médicos, senão de muita sciencia em um só médico. Assim o entendeu Homero, quando disse : Vir medicus par et multorum millibus unus.

des plumes du paon. Mais cela est une autre affaire. Pour hâter les échanges entre toutes les Facultés d'Europe, comment ne pas prendre cette langue véhiculaire par excellence qu'était le latin. C'est en latin que furent écrites les lettres d'Erasme, de Clénard, de Laguna parfois, de Lobera de Avila et de tant d'autres. En latin fut rédigée l'œuvre de Amato Lusitano, de Zacuth et de Rodrigo de Castro. Cela permettait aussi, il est vrai, de conserver pour un petit nombre, une œuvre que l'on ne voulait pas divulguer. A ce sujet, souvenons-nous de ce qu'écrivait le Père Feijoo en 1726. Il convient, avoue-t-il, d'utiliser le castillan lorsqu'aucune raison valable ne s'y oppose :

No niego que hay verdades que deben ocultarse al vulgo cuya flaqueza más peligra tal vez en la noticia que en la ignorancia. Pero éstas ni en latín deben salir al público pues hartó vulgo hay entre los que entienden este idioma : facilmente pasan de estos a los que no saben más que el castellano <sup>(127)</sup>.

Cette phrase nous éclaire sur un point que la satire du XVII<sup>e</sup> siècle laissait dans l'ombre. Nous verrons avec quel à propos Tirso critique l'abus de certaines argumentations dans *El amor médico*. Le latin de Da Jerónima n'en est pas moins excellent et s'inscrit dans le texte espagnol avec naturel et aisance. L'auteur ne s'est aventuré dans le comique facile qu'au niveau du *Gracioso* pour qui latin et portugais sont aussi pleins d'embûches et de mystères linguistiques l'un que l'autre <sup>(128)</sup> !

Etant donné, enfin, la prolifération des empiriques, formuler en latin apparaissait comme une double précaution : certains ingrédients toxiques ne pouvaient être manipulés que par les apothicaires exercés et rompus aux appellations latines ; ces ordonnances revêtaient d'une part un lustre qui plaisait au client ; d'autre part elles pouvaient être difficilement copiées et détournées de leur utilisation par des charlatans et des herboristes.

Les raisons qui poussèrent aussi des chirurgiens à apprendre le latin, des assistants ou praticiens non docteurs à s'initier à son maniement, furent d'ordre moral et social, car bien des médecins *conversos* lisaient les traductions hébraïques ou arabes et formulaient dans leur langue ancestrale. En effet, pour le médecin juif <sup>(129)</sup>, parler latin était non seulement une précaution, mais un brevet de catholicisme.

Etant donné la dégradation des études médicales, la proliféra-

---

(127) Feijoo, *Teatro Critico Universal*, t. 1, 1726.

(128) *El amor Médico*, acte I, sc. 1.

(129) Cf. infra.

tion des empiriques et le départ des sommités poursuivies par l'Inquisition, la Péninsule allait se trouver, au XVII<sup>e</sup> siècle, dans une situation précaire : les règles de protection de la profession éclatèrent sous la pression des nécessités de l'heure, afin d'accueillir des esprits très cultivés et très compétents, et de leur permettre d'accéder à la profession médicale. Les grands courants de traduction qui allaient parcourir l'Europe rendraient alors possible la diffusion des connaissances indispensables.

### *Les honoraires.*

Qu'il s'agisse des ouvrages de déontologie ou de la littérature, l'un des points constamment évoqué est celui des honoraires. Comment doit-on rétribuer un médecin ? <sup>(130)</sup>

En général, la littérature reprend ce que les Dialogues nous apprennent : le médecin doit ne faire payer que les patients aisés et soigner gratuitement les pauvres. Il peut accepter des dons en nature, lorsque le client n'a pas d'argent. Il ne doit pas y avoir collusion entre le médecin et l'apothicaire, lors de la prescription et de la préparation d'une ordonnance. L'amour du gain est, chez les praticiens, hautement répréhensible. D'autre part, le malade ne doit pas oublier, après sa guérison, ce qu'il doit à qui l'a soigné. C'est pourquoi Mateo Alemán, médecin et fils de médecin, fait allusion au triple visage du praticien :

Tal se me presentó su cara como la del deseado médico al enfermo. Digo deseado, porque como habrás oído decir, tiene tres caras el médico : de hombre cuando le vemos y no le habemos menester ; de ángel cuando dél tenemos necesidad, y de diablo, cuando se acaban a un tiempo la enfermedad y la bolsa, y él por su interés persevera a visitar <sup>(131)</sup>.

Il illustre ses dires par une anecdote : celle du malade qui, une fois guéri, va à la messe. Le médecin habitué à venir prendre de ses nouvelles et à empocher un écu, se rend à l'église afin de lui reprocher son imprudence :

---

(130) Comme il s'agit d'un usage et non d'une règle qui relève de l'éthique, les auteurs qui traitent de ce sujet évoquent les exemples des Rois et des Empereurs, celui entre autres d'Érasistrate, à qui Ptolémée avait donné 100 talents, et les passages de la Bible où il est recommandé de récompenser le médecin suivant ses mérites. Rodrigo de Castro traite assez longuement de la rémunération du praticien, dans son *Medicus politicus* (chap. VIII, p. 138).

(131) Mateo Alemán, *Guyzmán de Alfarache*, 1<sup>re</sup> partie, chap. IV.



El caballero, que entendió lo que buscaba, y viendo que ya no le había menester, echando mano a la bolsa, sacó un escudo y dijo :

— Tome señor Doctor, que a fé de quien soy, que para con vuesa merced, no me ha de valer sagrado.

Ved a donde llega la codicia de un médico necio <sup>(132)</sup>.

Mateo Alemán insiste sur la cupidité de certains lorsqu'il conte comment Guzmán de Alfarache, s'étant fabriqué de fausses plaies, est pris en pitié par un Cardinal qui le fait soigner par deux chirurgiens, et comment ces derniers, après un long conciliabule et à la prière de Guzmán, soignent ces plaies comme s'il se fût agi d'ulcères véritables, afin de ne pas perdre une telle aubaine <sup>(133)</sup>.

Dans différentes lettres, Antonio de Guevara avait fait le procès des médecins qui gagnent de l'argent sans rendre la santé, qui font dépenser une fortune en visites inutiles et en prescriptions coûteuses. Il rappelle qu'avant Aristrate les médecins ne réclamaient aucun salaire <sup>(134)</sup>. Ne faudrait-il pas payer le médecin que lorsque la cure est terminée, ne le payer que suivant la guérison et suivant le mal qu'il s'est donné ? Toutes ces questions reviennent comme des *leit-motiv* sous la plume des médecins écrivains et des écrivains non médecins. Jacques Laignet, dans une de ses gravures, représente un homme de l'art se dirigeant vers la porte de son client tout en tendant l'une de ses mains derrière son dos. La légende qui l'accompagne est la suivante :

Bien souvent l'on voudrait tenir  
ce qu'honnêtement on refuse ;  
mais l'honnêteté nous abuse,  
car il le faut entretenir,  
le saigner, le purger et, s'il meurt, l'enterrer.  
Le médecin, le confesseur et l'avocat  
ne trompe pas, c'est-à-dire ne leur  
cèle la vérité : cracher au bassin.

Compte tenu des anecdotes qui, depuis l'Antiquité, circulent en s'adaptant au goût du jour et d'une satire traditionnelle depuis Juvénal et Martial, comment payait-on les médecins au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle ?

Il y avait, d'une part, les sommités attachées à la Maison du Roi et médecins des Grands ; ceux-là touchaient une pension et

---

(132) *Id.*, *ibid.*

(133) *Id.*, *ibid.*, chap. V.

(134) Antonio de Guevara, *Cartas familiares*, Epist. XXI et Carta al Dr Melgar (epist. L).

vivaient très largement. Ce fut le cas, malgré ses récriminations, de Villalobos. Certains autres étaient salariés et devaient soigner les habitants d'une ville, à la demande des autorités de celle-ci <sup>(135)</sup>. Ce fut une façon très courante de rétribuer les services des praticiens pendant les épidémies. Il y avait aussi les médecins qui vivaient de la clientèle qu'ils se constituaient et qui devaient soigner gratuitement les indigents. Ils recevaient parfois des cadeaux, ainsi que Juan de Pineda l'indique dans ses *Dialogues*. Le médecin bachelier, devenu licencié grâce à un Comte palatin, fut tout content, à la suite d'une cure heureuse, de recevoir du tissu pour un costume et une robe et un tonneau de bon vin <sup>(136)</sup>. Mendez Nieto était très fier d'une bague de grande valeur et d'un magnifique pourpoint de taffetas, dons d'une riche cliente <sup>(137)</sup>.

Mais il y avait autant de médecins peu fortunés qui se vouaient à une clientèle pauvre, parfois intéressée et ingrate ; ceux qui se contentaient de dons en nature, tel ce juif qui acceptait, selon Laguna, dans *El Viaje de Turquía*, du lard et des boudins. Certains recevaient une oie, d'autres du poisson. C'était le lot des médecins de campagne <sup>(138)</sup>.

Tirso évoque les collèges de médecins. Ceux qu'il porte à la scène sont riches, nous l'avons vu, et investissent en biens fonciers et en immeubles. Ils prennent cependant, à trois, deux cents réaux, alors qu'un chirurgien-barbier se contente de trois réaux pour une saignée et que, selon Guevara, un apothicaire en prend six pour préparer un emplâtre révulsif. Le cas le plus curieux de rétribution est cité par Mendez Nieto :

Quiero, pues viene aquí a propósito, decir una cosa rara y maravillosa que este caballero hacía con el médico que le curaba a él y a su casa, que podría ser de mucho provecho para señores y hombres ricos que tienen mucha cuenta con su salud y la estiman como es razón, y es que daba 30 ducados de salario ordinario al catedrático de Prima de Medicina, que se entendía era el mejor médico porque lo curase a él y a su casa todo un año y que el año que su persona no estuviese enferma le daba 60, mediante la cual condición Alderete lo visitaba muchas veces en salud dando orden y avisos para no enfermar en muchos años, como lo hacía, y se llevaba el salario doblado con mucho contento y gusto del que se lo pagaba y

---

(135) Ce fut le cas de Mendez Nieto, demandé par la ville d'Arévalo durant l'épidémie de typhus. Sur Villalobos, voir « infra ».

(136) Juan de Pineda, *Diálogos familiares*, cf. *infra*.

(137) Mendez Nieto, *op. cit.*, cf. *supra*.

(138) Cf. Quiñones de Benavente et avant lui Jerónimo Ribeiro au Portugal et Timoneda en Espagne ; le paysan ou la paysanne viennent se faire soigner en apportant de la volaille ou du gibier.

aun por ventura con harto más provecho que si estuviera enfermo <sup>(139)</sup>.

Le médecin intéressé était fort connu et réputé comme l'un des meilleurs de Salamanque, par Nieto mais aussi par Rodrigo de Castro.

La satire, de Gongora à Enriquez Gomez, n'a cessé de s'emparer des multiples arguments que les indécis suscitaient alors que la médecine était devenue un moyen de s'enrichir. Cela devint un lieu-commun tel que cette satire finit par manquer son but faute d'avoir écouté l'avertissement d'Erasme : ne pas transformer en calomnie de l'Art les vices des individus <sup>(140)</sup>.

### *L'âge du médecin.*

Ce défilé de personnages, que nous avons tenté de faire surgir et de faire revivre quelques instants, nous a incitée à une comparaison avec l'ensemble des médecins peints ou dessinés par les petits maîtres flamands et hollandais d'une part, les graveurs français de l'autre, qu'il s'agisse d'Abraham Bosse ou de Jacques Laigret ; or, malgré certaines différences dans le costume et dans le maintien, une constante nous est apparue : l'âge moyen du personnage mis en scène, décrit ou représenté. Sans doute, lorsqu'il s'agit de théâtre, faudrait-il connaître l'âge du comédien à qui l'auteur lui-même confia le rôle la première fois, ce qui demande de longues recherches. Lorsqu'il s'agit d'une transposition à la scène d'un personnage connu, et c'est le cas des médecins de la *Farsa dos Fisicos*, on arrive assez facilement à un résultat. Gil Vicente, par exemple, évoque des sommités dont l'âge est toujours supérieur à la trentaine et parfois à la quarantaine <sup>(141)</sup>. Les romanciers font en sorte que le lecteur puisse donner un âge approximatif au héros, c'est le cas de Vicente Espinel et de Jerónimo de Alcalá. Mendez Nieto, dans ses *Discursos* nous raconte une mésaventure de jeunesse. Les proto-médecins écrit-il, le traitaient avec étonnement de « mancebo » <sup>(142)</sup>. D. Gaspar, dans *El amor médico*, remarque qu'un médecin imberbe

---

(139) Mendez Nieto, *op. cit.*, p. 65.

(140) Erasme, *De laude medicinae*. Nous avons utilisé l'édition Aguilar, en espagnol : *Erasmus, obras escogidas*, trad. de Lorenzo Riber d'après un texte de l'édition de Bâle de 1529 de Jean Froben (p. 415-427).

(141) Cf. *ed. citée*, introduction.

(142) *Loc. cit.* supra.

fait bien jeune, et Quevedo, dans sa recette infaillible, considère comme une tare la jeunesse apparente du praticien. Mais ce qui frappe bien davantage est l'importance donnée, dans la littérature déontologique comme dans la littérature d'agrément, aux discussions sur l'âge que doit avoir un bon médecin. Ce qui apparaît donc comme un topique et même un poncif, reflète en fait une inquiétude de la part de chaque malade en puissance, c'est-à-dire de chaque lecteur.

Si nous nous référons à l'un des premiers livres de vulgarisation de diététique et de santé écrit avec talent, *El banquete de nobles caballeros* de Luis Lobera de Avila <sup>(143)</sup>, nous constatons que, même au début du XVI<sup>e</sup> siècle (1530), alors que la critique du médecin n'est ni acerbe ni désabusée, on considérait que quinze à vingt ans de pratique étaient nécessaires :

El buen físico ha de ser de buena estimativa, ha de haber curado muchas personas y dado buena cuenta de ellas, y por eso ha de haber curado por lo menos de quince a veinte años arriba y ha de haber visto practica de hombres doctos, o conferido muchas veces con ellos... <sup>(144)</sup>.

Lorsque Henrique Jorge Henriques écrit son *Retrato*, vers 1580, la Faculté de Salamanque et celle de Coimbre sont en plein essor et l'opinion de l'auteur est plus nuancée :

Esta experiencia que deve tener el médico para hacer bien su officio, engañanse los que piensan que deve ser de muy largo tiempo : que bueno sería que el médico tuviesse tanta experiencia como tuvo la madre de Evandro : basta que siendo el muy leydo (como arriba ya diximos) aya algunos años que cura, que aya tenido en este tiempo cargo de muchos enfermos, porque si quisiera alguno que el Médico sea muy viejo, hame de conceder que la faltarán otras muchas cosas necessarias para el perfecto médico <sup>(145)</sup>.

Il est vrai que, selon Henrique Jorge Henriques, l'expérience s'acquiert par les voyages et que, dans ces conditions, il est difficile à un médecin qui n'a pas trente ans d'être un grand médecin ; c'est pourquoi il fait dire à l'Archidiacre du dialogue 5<sup>o</sup> :

Sería también la pregerinación muy necessaria a nuestro Médico, porque con ella se oyen muchas cosas, y ven y saben que en ellas no se daban de deprender. Esto no consideran los médicos

---

(143) *El banquete de Nobles caballeros*, 1530, ed. fac-simile Madrid, 1957.

(144) *Id.*, *ibid.*, p. 147.

(145) *Retrato*, *op. cit.*, p. 127.



deste tiempo, los quales piensan que bastan tres o quatro solecismos, que deprendieron en la Universidad más vecina, con otras tantas recetas rancias, para irse corriendo sangre y hazer continua y capital guerra a su patria <sup>(146)</sup>.

Dans ce sens la vie de Luis Lobera de Avila fut exemplaire. Après avoir étudié à Salamanque sous les Rois Catholiques, il entreprit de voyager pour renforcer ses connaissances : il séjourna en France probablement. Après quelques années de pratique à Ariza (Navarre), il s'embarqua pour les Flandres en 1520. Il avait alors entre trente et quarante ans, et ne devait écrire le *Banquete* que dix ans plus tard <sup>(147)</sup>.

La jeunesse de l'auteur du *Retrato* alors qu'il l'écrivait, fait comprendre l'impatience du jeune médecin à exercer et être pris au sérieux, puisqu'en 1580, il avait une vingtaine d'années.

En 1614, alors que Rodrigo de Castro écrit le *Medicus* il a soixante-huit ans. Cela ne l'empêche nullement de plaider en faveur des jeunes praticiens et d'introduire un facteur de maturité que les autres écrivains prennent rarement en considération : si les médecins âgés sont supérieurs aux jeunes par le jugement et par la pratique de l'art, les deux premières qualités peuvent se trouver chez des jeunes médecins qui seront utiles à la nation par leur science et leur enseignement, malgré leur manque d'expérience pratique ; car pour le philosophe qu'est Rodrigo de Castro, les dispositions naturelles compensent les années et l'esprit vieillit parfois plus vite que le menton ne blanchit ; certains acquièrent en un temps très bref la science que d'autres mettent longtemps à acquérir. Par contre, remarque-t-il non sans une certaine ironie, il en est qui, comme les Grecs, resteront toujours jeunes, ainsi que l'écrivait Platon dans *le Timée* et qui ne gagneront aucune maturité, et ceux-là seront toujours inutiles. La jeunesse l'emporte par la patience, l'habileté dans le métier, l'âge mûr par la science et le jugement <sup>(148)</sup>.

Leyva y Aguilar, adepte en cela de Huarte de San Juan et de son *Examen de Ingenios*, examine jeunesse et maturité sous l'angle à la fois physiologique et psychologique, ajoutant quelques touches aux portraits de médecins. A l'inverse de Marcos de Obregón échaudé par une thérapeutique imprudente et par les rodomontades d'amis qui le soignèrent sans le guérir, il reconnaît à l'homme jeune des qualités d'imagination et de sens pratique, une plus grande souplesse de jugement, des capacités de mémoire, d'observation et de

---

(146) *Id., ibid.*, p. 262-263.

(147) *Id., ibid.*, Intr. X-XI.

(148) *Medicus, op. cit.*, Lib. II ; cap. 10, p. 93.

déduction, supérieures à celles de ses aînés. Il insiste enfin sur la plus grande sensibilité du tact, pour l'auscultation et la prise du pouls et de tous les autres sens qui sont les seuls détecteurs de bien des symptômes <sup>(149)</sup>.

Dans son *Desengaño contra el mal del tabaco*, écrit en 1634, il apporte une précision sur les assistants des médecins :

y así viene a ser necessario que le acompañe otro más mozo que sienta más bien con la blandura de sus manos e informe, como Relator, de cuanto sintiere el enfermo, para que el Médico viejo, que ha de ser el juez, dé buena y acordada sentencia ;...  
<sup>(150)</sup>.

Si, comme nous l'avons indiqué en ce qui concerne les Collèges de médecins, Leyva y Aguilar se méfie des réunions trop nombreuses autour du malade, il accorde la préférence aux Collèges réduits où les médecins d'âge s'associeraient un ou deux jeunes médecins :

por lo cual en todas las juntas importantes, pertenecientes a cualquiera materia, est necessarísimo que se hallen algunos más mozos, los que fueren más perspicazes de ingenio, más fundados y más estudiosos... <sup>(151)</sup>.

Alors que, de Lobera à Leyva y Aguilar, les opinions se nuancent de plus en plus, quant à l'âge du bon médecin, la littérature maintient farouchement sa position et le médecin d'âge y est préféré par prudence. Tant pis si ce n'est qu'un leurre et si l'on se fie trop à la barbe et à une feinte maturité, tant pis aussi pour le médecin qui ne joue pas le jeu. Quevedo, Gracián et, en général, le théâtre burlesque du XVII<sup>e</sup> siècle, y trouveront une source intarissable d'effets satiriques.

Nous avons invoqué en cela la prudence du malade ; il faudrait y ajouter la prudence de la famille, lorsque la malade est une jolie femme ou une toute jeune fille aux prises avec les premiers symptômes de l'amour. Tirso a eu l'idée originale de *El Amor médico* où le travesti protège à la fois Estefania et Jerónima. Nous verrons cependant comment les écrivains introduisent dans leur intrigue les jeunes praticiens. Il s'agira de faux-médecins qui veulent, par amour ou par intérêt, se glisser dans la place.

Il semble bien que cette remarque vaille également pour l'iconographie et ceci dans toute l'Europe. Nous renvoyons aux ouvrages

---

(149) *Loc. cit., supra.*

(150) *Id., ibid.*, fol. 134/v.

(151) *Id., ibid.*

de Paul Richer, *l'art et la Médecine* <sup>(152)</sup>, du Docteur Cabanès *Le costume du Médecin* et *La médecine en caricature* <sup>(153)</sup> ainsi qu'à l'article du Dr Benjamin Bord, *la femme malade dans l'œuvre des Maîtres hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle* <sup>(154)</sup>. Pour la France, nous avons feuilleté les recueils d'estampes d'Abraham Bosse et les *Proverbes* de Laignet. Sur une vingtaine de portraits de médecins, un seul pouvait avoir une trentaine d'années : *Le médecin*, de Jan Steen. Le praticien du tableau intitulé *Fièvre d'Amour*, de Gabriel Metsu n'est pas vieux non plus, mais il semble avoir dépassé la trentaine. Tous les autres portraits, variés dans le costume et l'apparence, prouvent que tous les médecins ne portaient pas la barbe ; tous par contre portaient la moustache, ce qui ne les vieillissait pas. Malgré tout, l'âge moyen apparent varie entre quarante et soixante ans. Est-ce à dire que les médecins plus jeunes ne gagnaient pas assez pour s'offrir un portrait dans l'exercice de leurs fonctions, ou que leur clientèle était assez modeste et ne commandait pas non plus de tableaux aux maîtres de leur pays ? Nous pencherions pour cette explication. Sans doute Abraham Bosse fait-il, dans *Le clystère*, le portrait d'un homme jeune, mais ainsi que l'indique la légende, il s'agit d'un apothicaire. C'est sans doute à cause de sa jeunesse que la servante s'empresse de lui prendre des mains le clystère, afin de l'administrer elle-même à sa maîtresse <sup>(155)</sup>.

Qu'il s'agisse du portrait de John Chamber, médecin ordinaire de Henri VIII dont Holbein a rendu « les bourrelets et les vallonements des chairs effondrées, les innombrables sillons et les mille craquelures d'une peau parcheminée et contractée <sup>(156)</sup> », ou du médecin de la *Femme malade* de Steen, nous retrouvons la même gravité dans l'expression, la même dignité. Le praticien de Steen a, en outre, un visage empreint de douceur et de bonhomie tandis qu'il prend le pouls de la jeune femme. Parfois surgit une note insolite : le débraillé du personnage dans *la Jeune malade* dont Jan Steen est aussi l'auteur. Mais on peut se demander s'il ne s'agit pas du barbier-chirurgien, car, en arrière-plan, apparaît un homme

---

(152) Paul Richer, *l'Art et la médecine*. s. d.

(153) Ed. Longuet, Paris, s. d.

(154) in AESCULAPE, n° 4 ; avril 1935, pp. 108-119.

(155) L'apothicaire : J'ai la seringue en main ; hâtez-vous donc Madame,  
de prendre pour le mieux ce petit lavement ;  
Il vous raffraichira, car vous n'êtes que flamme  
et l'outil que je tiens entrera doucement.

La servante : Tout beau, Monsieur, tout beau ! Madame est trop  
[modeste  
Pour souffrir votre abord. Allez un peu plus loing.  
Donnez-moi la seringue et je ferai le reste,  
car c'est un instrument dont je m'aide au besoin.

(156) Loc. citée par Cabanès, *op. cit.*, dans *Holbein* de Pierre Gauthiez.

au visage fin, à la barbe blanche, en train de mirer l'urine. N'est-ce pas lui, le véritable médecin ?

La caractéristique générale qui se dégage et des descriptions littéraires et de l'iconographie est une certaine dignité d'homme d'étude, partagé entre ses consultations et des veilles prolongées dans son cabinet de travail ; or, ce cabinet de travail, on l'imagine pourvu d'une librairie où le médecin puisera et rafraîchira sa science, où il consignera ses observations et enrichira sa culture : c'est donc dans sa bibliothèque que nous allons retrouver notre personnage.



## CHAPITRE II

### LE MEDECIN DEVANT SA BIBLIOTHEQUE

La préoccupation de savoir à quelles lectures pouvait se consacrer un médecin, nous l'avons retrouvée à la fois chez Henrique Jorge Henriques et chez Rodrigo de Castro, médecins nés l'un et l'autre au Portugal. Mais étant donné que le second a réservé un chapitre entier du *Medicus politicus* à ce sujet c'est à lui que nous allons laisser la parole.

Peu nombreux sont encore les travaux consacrés à Rodrigo de Castro, Portugais d'origine juive né à Lisbonne vers 1546, qui embrassa la carrière médicale mais se voulait surtout philosophe. Après de brillantes études à Salamanque, il revint exercer au Portugal, d'abord à Evora puis à Lisbonne. Mais, craignant d'être inquiété par l'Inquisition à cause de son ascendance judaïque, il alla s'installer à Hambourg en 1594. Rapidement devenu un des médecins les plus réputés d'Europe septentrionale, il se signala dès 1596 par un *Tractatus brevis de natura et causis pestis* <sup>(1)</sup> car la peste, cette année-là, frappa durement la ville de Hambourg, et ensuite, par un *De universa mulierum medicina* <sup>(2)</sup>, publié dans la même ville en 1603 et en 1604 ; ce traité lui valut d'être considéré comme le pionnier de la gynécologie. En 1614 enfin, une quinzaine d'années avant sa mort, il fit paraître, toujours à Hambourg, le *Medicus politicus* <sup>(3)</sup>, véritable testament médical dédié à ses deux fils Bento et Daniel, l'un et l'autre médecins comme lui.

---

(1) *Tractatus brevis de natura, et causis pestis, quae hoc anno MDXCVI Hamburgensem civitatem affligit, Per Rodericum a Castro, Hamburgi, 1596.*

(2) Ce livre, après la première édition de 1603-1604 imprimée à Hambourg, s'intitule, dans les éditions de 1617 et 1628 imprimées dans la même ville, dans celle de Venise (1644), celle de Hambourg (1622), de Cologne (1689) : *De universa muliebrium morborum* ; suit comme dans la première édition la mention : *novo et antehac a nemine tentato ordine opus absolutissimum.*

(3) La première édition est de 1614 et sort des presses de Hambourg. L'ouvrage fut réimprimé à Hambourg, en 1662.

Une introduction à la traduction portugaise du livre de Maurice de Fleury, *Le médecin* <sup>(4)</sup>, avait éveillé notre curiosité vis à vis de l'ouvrage de Rodrigo de Castro. L'auteur de l'introduction, Rocha Brito, est, avec Maximiano Lemos <sup>(5)</sup>, un des rares auteurs à s'être intéressé à ce savant portugais exilé comme tant d'autres et pour les mêmes raisons. Rocha Brito rappelle, dans son introduction, que des Portugais à la fois médecins et philosophes tels que Henrique Jorge Henriques et Zacuto Lusitano, tous deux de même sang que Rodrigo de Castro, avaient brossé du médecin idéal un mémorable portrait <sup>(6)</sup>. Nous les retrouvons, du point de vue strictement déontologique <sup>(7)</sup>. Pour le moment, nous nous contenterons de nous arrêter quelques instants au chapitre IX dont on trouvera le texte en appendice <sup>(8)</sup>.

Les huit pages qui composent le chapitre retiennent notre attention pour diverses raisons. D'abord, parce que l'inventaire de la bibliothèque d'un érudit est toujours riche d'enseignements, cette bibliothèque fût-elle idéale, et, dans le cas présent, il est loisible de se demander si, à quelques volumes près, elle n'est pas en réalité celle qu'avait rassemblée Rodrigo de Castro lui-même. Ensuite parce que les conseils donnés aux futurs médecins dans le *Medicus politicus* rappellent un passage du *Retrato del Perfecto Médico* où les interlocuteurs discutent des livres indispensables à la culture du praticien <sup>(9)</sup>. Un examen, même rapide, des idées exposées, dans les deux cas, par deux médecins célèbres, tous deux formés à Salamanque <sup>(10)</sup>, tous deux d'origine judéo-portugaise et

---

(4) Maurice de Fleury, *Le médecin*, Paris. Traduction et préface de A. da Rocha Brito, Coimbre, 1937.

(5) *Estudos de História da medicina peninsular*, Porto, 1916, pp. 1-40.

(6) Rocha Brito cite également Jerónimo de Miranda et son *Diálogo da perfeição e partes de bom médico*, Lisboa, 1562, écrit en espagnol, comme celui de Henrique Jorge Henriques. Les doutes qui subsistent sur la paternité du Dialogue, d'une part, et le fait que l'auteur supposé, Jérónimo de Miranda, ne soit pas d'origine juive, du moins le pensons-nous, nous incite à ne pas l'utiliser dans notre comparaison. Rocha Brito ne l'a cependant pas oublié dans sa préface, dédiée : « à memória dos médicos portugueses que ha quatro séculos escreveram livros como o de Maurice de Fleury : Jerónimo de Miranda, Henrique Jorge Henriques, Rodrigo de Castro, Zacuto Lusitano, e aos estudantes deste tempo que desejem ser médicos dedico o prefácio e a introdução de *Le médecin* » (Préf. *op. cit.*).

(7) Chap. 3, p. 128 *infra*.

(8) *Op. cit.*, pp. 84 à 92.

(9) *Op. cit.*, Diálogo primero.

(10) Cf. Maximiano Lemos, *op. cit.*, pp. 36-40. Si Henriques déplore les facilités accordées aux étudiants qui voulaient devenir médecins sans trop de travail, il s'en prend à l'administration de la Faculté et à la corruption des mœurs universitaires et non à la valeur des maîtres qui y enseignaient.

semblablement attirés par la philosophie, témoigne en faveur d'une affinité certaine entre Henrique Jorge Henriques et Rodrigo de Castro, mais il ne semble pas impossible qu'une patiente analyse comparative des deux ouvrages, qui, croyons-nous, n'a jamais été tentée, fasse ressortir ce que le *Medicus politicus* a, malgré tout, d'original par rapport au *Retrato*. Lorsque ce dernier livre parut, en 1595, plus de dix ans s'étaient écoulés depuis que Henrique Jorge Henriques, alors âgé, selon Rocha Brito, d'un peu plus de vingt ans, s'occupait à le rédiger. Le corps médical s'était donc renouvelé quand, vers 1610, la soixantaine passée, Rodrigo de Castro proposa aux futurs médecins des noms prestigieux que n'avait pu connaître son prédécesseur. Ce qui, d'ailleurs, caractérise au premier chef le chapitre que nous allons étudier, est l'ordre et la méthode d'un auteur qui a longuement réfléchi à son sujet. Là, plus qu'en tout autre endroit peut-être, on se rend compte à l'évidence que, si le *Retrato* est une œuvre de jeunesse, le *Medicus politicus* est une œuvre de maturité.

### *Les Anciens.*

Procédant par ordre chronologique, notre auteur commence par examiner quels doivent être les livres de base indispensables à tout médecin, qu'ils soient écrits en grec, en latin ou en arabe. Viennent ensuite ceux qu'il appelle les *neoterici scriptores*, dont certains appartiennent au Moyen Age mais sont cependant considérés comme modernes par opposition aux Grecs et aux Latins. Rodrigo de Castro divise ces *neoterici scriptores* selon leurs spécialités : anatomistes, botanistes, chirurgiens, généralistes, sans oublier ceux qui ont développé l'étude des sciences naturelles. Il accorde une place spéciale à ceux qui se sont signalés par leurs commentaires d'Hippocrate et de Galien, évoquant ensuite les auteurs de controverses médicales et de Traités sur la pratique de l'*Ars medica* ; enfin, sont énumérés les monographies médicales, les traités sur les médicaments <sup>(11)</sup> et les régimes de santé. Le dernier paragraphe est consacré, non plus aux médecins, mais aux écrivains de toute sorte qu'un esprit cultivé se doit de connaître : nous verrons avec quel éclectisme Rodrigo de Castro les a choisis.

---

(11) Rodrigo de Castro les appelle *dispensatores*, en quelque sorte les intendants de la médecine, qui établissent la composition des drogues à base de plantes et d'éléments organiques, et qu'il ne faut pas confondre avec les apothicaires qui préparent les remèdes et les vendent, d'après les ordonnances médicales.



En ce qui concerne les Anciens, l'auteur n'a d'autre critère que le temps, ce temps qui a passé au crible des années un nombre infini d'ouvrages ; ainsi, parmi les Grecs, retient-il l'œuvre intégrale d'Hippocrate, celle de Platon, le philosophe sans qui tout savoir est incomplet, Aristote, maître à penser universel, Théophraste, le père de la botanique, et Dioscoride sans l'œuvre duquel la nature serait restée méconnue. Galien, le Byzantin, retient particulièrement Rodrigo de Castro, car son œuvre, précise-t-il, « est à compulser jour et nuit » (12). Le fait qu'il ait été plus connu comme philosophe que comme médecin pendant tout le Moyen Age, ne peut laisser le médecin portugais indifférent, car il tenait lui aussi au titre de philosophe, comme en témoigne le titre complet de son ouvrage : *Roderici a Castro lusitani philosophiae ac medicinae doctoris peu Europam notissimi Medicus politicus*, où l'on pourra remarquer la priorité donnée à la philosophie sur la médecine. Henrique Jorge Henriques écrivait dans ses Dialogues :

En un libro que Galeno compuso, en el cual muy sucintamente tocó algunas cosas necesarias al médico, afirma que para salir un perfecto médico ha de ser un muy gran filósofo, sino aun todos los modernos que han florecido y florecen hoy en día en la medicina alcanzarán mucho de la filosofía, y cierto que no pudieron alcanzar tanto nombre en la medicina si en la filosofía fueran negligentes (13).

Après avoir mentionné Arétée et Oribase, l'auteur cite Alexandre de Tralles, Paul d'Egine et Aetius, principaux auteurs de l'Ecole d'Alexandrie. Alexandrie était alors une ville cosmopolite dont le quart de la population était juif et qui joua, comme on le sait, un rôle prépondérant dans le brassage et la diffusion des idées philosophiques et religieuses de l'époque. Mais le principal attrait de cette Ecole, pour des hommes de la Renaissance, était d'avoir contribué au développement de l'esprit d'observation, indispensable au médecin désireux d'approfondir un thème de recherche ou de se consacrer, ainsi que le faisaient déjà les Egyptiens, à une spécialité. C'est pourquoi l'époque alexandrine fut différente des autres : ainsi que le souligne J.-M. Millás Vallicrosa, cette Ecole fut la première à faire comprendre à l'Europe ce qu'était la science telle qu'on l'entend de nos jours (14).

---

(12) *Op. cit.*, p. 85 : « Galenus vero is est quem nocturnâ diurnâque manu versare oportet, ejusque opera accurate evolvere, ex quibus justam concipere medicinae notitiam possis ».

(13) *Op. cit.*, Diálogo Quinto, p. 283.

(14) *Estudios sobre historia de la ciencia española*, Barcelona, 1949, pp. 11-12.



Quels noms propose Rodrigo de Castro chez les Latins ? Le premier mentionné, Cornelius Celse, mérite examen : oublié jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, il connaît, grâce à son *livre sur la Médecine* <sup>(15)</sup>, un véritable renouveau. A l'époque où l'Anatomie, jusqu'alors méprisée parce que soumise à des interdits théologiques, était mise en honneur par Léonard de Vinci, Mathiole et Vésale, on s'aperçut que les vues de Celse sur l'anatomie et la chirurgie n'avaient rien perdu de leur valeur. Son œuvre est relue, commentée et fréquemment citée en Europe et particulièrement par des auteurs péninsulaires qui ne sont pas tous médecins. Rappelons le Père franciscain Juan de Pineda <sup>(16)</sup> et les frères Arraís. Le premier s'y réfère dans ses *Diálogos familiares*, les deux Portugais dans leur *Diálogo 1<sup>o</sup> Das queixas dos enfermos e cura dos médicos* <sup>(17)</sup>. Henrique Jorge Henriques le mentionne, naturellement, lorsqu'il évoque l'étude de la chirurgie, mais Rodrigo de Castro est, pensons-nous, l'un de ceux qui l'ont étudié le plus attentivement, qui lui ont aussi le plus emprunté, non seulement du point de vue de l'art chirurgical, mais dans l'exposition des différentes sectes qui opposèrent, depuis Hippocrate, des médecins très réputés <sup>(18)</sup>. Celse fut d'ailleurs surnommé l'Hippocrate latin.

Les autres auteurs, Scribon, Pline le Jeune, Quintus Serenus, sont, Pline mis à part, moins connus. Ils n'en sont pas moins cités par les humanistes à des titres parfois étrangers à la médecine. Ainsi, l'Espagnol Juan de Pineda, dans son *Diálogo III*, le fait mentionner, non par le médecin Filaletes, mais par le militaire Andrónico, évoquant simplement les propriétés de l'ail <sup>(19)</sup> ! Quant à Henrique Jorge Henriques, il le tient en haute estime pour ses

---

(15) *De re medica libri octo*/Q. Sereni Medicinale poëma/Rhemni Poëma Pond. et mensuris/cum adnotationibus et correctionibus R. Constantini, 1566, Venetiis, apud Hyeronimum Scotum.

Cette édition, comme nous le verrons, a dû être celle qu'a connue Rodrigo de Castro.

(16) *Diálogos familiares de Agricultura cristiana*, B.A.E., I, 161.

Pineda fait figurer le nom de Celse dans la liste scrupuleusement établie de la plupart des auteurs qu'il cite au long de ces trente cinq dialogues qui composent l'ouvrage.

(17) A. Arraís, *Diálogo primeiro das queixas dos enfermos e cura de médicos*. éd. de 1604, publiée à Coimbre.

(18) Nous renvoyons à la traduction faite par M. Ninnin et publiée à Paris en 1753 (2 vol.).

Arraís utilise particulièrement le passage qui a trait aux blessures (ch. 26, livre 5) en le modifiant quelque peu, puisque le Portugais envisage non les blessures mais les maladies (Dial. cité).

(19) *Op. cit.*, *Diálogo III*, (1) p. 194 « ... no le quiero probar, aunque diga Quinto Sereno (12) que aprovecha al casco de la cabeza en emplastro con lana ... ». La note 12 indique : Q. Serenus, in *Praeceptis medicinalibus*.

dons de versificateur et d'écrivain, il est vrai <sup>(20)</sup>. Qu'il s'agisse de Cornelius Celse ou de Quintus Serenus, Rodrigo de Castro dût les connaître alors qu'il étudiait à Salamanque, car l'édition précitée, contemporaine de l'auteur, est de 1566 ; peut-être même l'avait-il acquise. Il lui était loisible de relire dans ce même volume le *De re medica* de Celse <sup>(21)</sup> et le poème médicinal de Quintus <sup>(22)</sup>, enrichi d'annotations et de corrections dues à Constantin. Lors de la rédaction du *Retrato*, Henriques en avait sans doute eu connaissance.

En ce qui concerne Caelius Aurelianus, il était accessible dans une édition lyonnaise qui date à peu près de la même époque, puisqu'elle est de 1569 <sup>(23)</sup>. Toutes ces éditions se trouvent actuellement à Salamanque et à Porto <sup>(24)</sup>.

### *La médecine arabe.*

La liste des livres arabes n'offre aucune surprise. Le *Canon* d'Avicenne était toujours enseigné à l'Université, et son œuvre commentée ; sa doctrine philosophique inspirée principalement d'Aristote mais influencée par Platon, sa confiance en l'éternité du monde et en la permanence individuelle de l'âme humaine, son essai de conciliation entre la foi et la raison, sa vision enfin de l'univers et de l'homme, faisaient de lui le « Prince de la Médecine, à la fois philosophe et médecin, poète et mathématicien » <sup>(25)</sup>. Comment n'aurait-il pas été placé au premier rang par Rodrigo de Castro ? Cependant, et nous y voyons une originalité, c'est Averroès

---

(20) *Op. cit.*, Diálogo V « Licenciado : ... y Quinto Sereno Amónico, del cual hacen mención Spartiano y Macrobio, trató de las enfermedades en versos ... Arcediano : ... Será luego la poesia necesaria a nuestro médico ? » ... C'est bien l'opinion du Licencié, on connaît la vogue qu'eurent, dès le Moyen Age et dans toute l'Europe, les Traités de Médecine en vers, tels que le *Traité de Préservation de la Peste* de Jean Jacme, en France au XIV<sup>e</sup> siècle, celui de *las bubas* de Villalobos en Espagne, au XVI<sup>e</sup> siècle, celui de Fracastor, sur la syphilis également, au XVI<sup>e</sup> siècle, en Italie.

(21) Aurelii Cornelii Celsi *De Re medica Libri Octo*/Q. Sereni *Medicinale poëma*, Venitiis, 1566.

(22) *Id.*, *ibid.*

(23) *Caelii Aureliani ciccensis, medici vetusti, et in tractanda morborum curatione diligentissimi, secta methodici/De acutis morbis. Lib. III. De Diuturnis. lib. V.* Lyon, 1569.

(24) On peut consulter, outre le fonds de livres sur la médecine de la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Salamanque, le *Catálogo dos livros de medicina dos séculos XV e XVI, expostos por occasião do III<sup>o</sup> congresso internacional de História das ciências*. Coimbra, 1934 (Boletim da biblioteca geral da Universidade de Coimbra, Director M.J. da Providência Costa-Supl. ao vol. XI) et le *Catálogo das obras dos séc. XV - XVI - XVII. Fac. de Medicina do Porto*, Porto, 1951.

(25) Marcel Sandrail, la *Pensée Médicale de l'Iran*. « Cahier des marottes et violons d'Ingres » 33, n. série, Sept.-Oct. 1954.

qui retient encore davantage le philosophe, malgré la suprématie accordée à Avicenne en médecine. Ce Cordouan, disciple d'Abenzoar, témoigne de sa science dans cette somme que représente le *Koulliyat* où il ose formuler de nouvelles théories sur les localisations cérébrales (26). En outre, son *Grand commentaire d'Aristote* le plaçait au premier rang dans l'Histoire de la philosophie de source arabe. On sait le combat que lui livrèrent des philosophes du Moyen Age tels que Raymond Lull, Albert le Grand ou saint Thomas d'Aquin. Son influence, Rodrigo de Castro va la combattre parfois à travers ceux qui tentèrent, comme le Cordouan, d'harmoniser les théories aristotéliennes et platoniciennes. C'est sans doute dans cette optique que le Portugais s'attache à l'œuvre de Pierre d'Abane (27), rééditée en même temps que celle de Marcile Ficin au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais, bien qu'à plusieurs reprises Petrus Aponensis, dit le Conciliateur pour la raison qui vient d'être donnée, soit violemment pris à partie dans le cours du *Medicus politicus*, l'auteur lui accorde une place dans la bibliothèque idéale du médecin. C'est qu'il connaît, depuis sa réédition, une vogue ininterrompue au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles.

Comme celle de ses prédécesseurs, l'œuvre de Rhazès (28) est encyclopédique. Ainsi que la plupart des Arabes, il commente Galien et se considère comme son disciple, bien qu'il fût appelé « l'Hippocrate arabe ». Abenzoar et Mésué sont, comme Serapion (29), connus

---

(26) *Id.*, *ibid.*

(27) Cf. note de H. Brabant, *Médecins, malades et maladies de la Renaissance*, Bruxelles, 1966, p. 109. Surnommé le Conciliator, il voyagea en Grèce et à Constantinople, où il apprit à fond la langue grecque. Il vint à Paris où il étudia la philosophie et la médecine. Chimiste, astrologue et médecin, il fut un des disciples de la médecine arabe; l'Inquisition le dénonça comme magicien en 1306, mais en 1313 l'Université de Paris lui accorda l'absolution. Après sa mort, vers 1315-16, l'Inquisition, passant outre les ordres de Philippe IV, le fit exhumer et brûler. Son *De venenis eorumque remediis* ne vit le jour qu'en 1472, à Mantoue.

(28) Rhazès ou Rasis naquit à Khorāṣān, ville où vit le jour le célèbre Haroun-Al-Rachid. Après avoir été changeur de monnaie, mathématicien, philosophe et poète, il étudia la médecine. Chirurgien et médecin, érudit et polyglotte, il publia deux cents ouvrages dont l'un porte le nom évocateur de *Le continent*. Ses remèdes et ses préparations ont eu une grande vogue pendant le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle. Il mourut vers 923-24 de notre ère.

(29) *Abenzoar*, surnommé le Sage de Séville, savait donner à ses traitements des présentations inattendues, discerner, dans les compositions traditionnelles, ce qui devait être gardé et ce que l'on pouvait changer. Mort vers 1161-1162.

*Mésué* fut accessible au XVI<sup>e</sup> siècle par une réimpression de ses œuvres faite à Venise en 1581. Mort en 1015.

*Serapion* ainsi que Mésué, Rhazis, Isaac et Avicenne, est cité par le Toledan Alvaro de Castro, comme source de diverses pratiques thérapeutiques reprises dans les nombreux *Antidotaires* et réunies dans l'*Antidotarium* du célèbre médecin. Cf. Millás Vallicrosa, *op. cit.*, p. 450. (Il s'agit de Sérapion d'Ancien - 2<sup>e</sup> moitié du IX<sup>e</sup> siècle).



pour leur art de composer les médicaments ; *dispensatores*, ils resteront longtemps comme les maîtres de la pharmacopée. Avec Serapion, considéré par Celse comme l'un des premiers empiriques <sup>(30)</sup>, ces médecins sont cités dans la *Janua vite* (sic) et l'*Antidotarium*, ouvrages inédits du célèbre médecin tolédan Alvaro de Castro, dont Millás Villacrosa nous entretient dans ses *Estudios sobre Historia de la ciencia española* <sup>(31)</sup>.

Le seul étonnement que l'évocation des auteurs arabes peut causer est l'omission de l'un des plus grands : Maïmonide, que les Espagnols viennent de fêter il y a quelques années, en lui érigeant une statue dans la *Judería* de Cordoue et en apposant, dans la cour de la charmante synagogue ouverte au public, une plaque commémorative. Maïmonide était, comme l'on sait, le disciple d'Averroès, mais encore plus indépendant que lui vis-à-vis des Anciens, il se montra souvent en total désaccord avec la *Physique* et la *Métaphysique* d'Aristote, alors que dans la plus grande partie de son œuvre il s'avère aristotélicien convaincu. Le danger de ses théories, ses doutes théologiques, inquiétaient-ils Rodrigo de Castro, aussi éloigné fût-il des menaces inquisitoriales ? Nous renvoyons, en ce qui concerne la pensée de Maïmonide, à l'étude extrêmement fouillée de Millás Villacrosa <sup>(32)</sup>.

Quelles que soient ses opinions personnelles, et même lorsqu'il n'est pas en accord avec leur philosophie, Rodrigo de Castro ne tombe jamais dans l'erreur de ceux qui flétrissent toute une science parce qu'elle eut le malheur de fleurir « tempore iniquo » <sup>(33)</sup>. En outre, et notre médecin se plaît à le rappeler, Grecs, Arabes, Latins ou Hébreux, ces auteurs n'enseignent pas une religion, ils enseignent la médecine ; écoutons-le plutôt :

Peu importe qui a dit telle chose, fût-il Grec, Arabe, Hébreu ou Latin, pourvu qu'il ait dit vrai : tous enseignent, non une religion, mais la médecine.

« J'aime Platon, j'aime Socrate, mais j'aime plus encore la vérité » et d'un sol sans gloire sortent souvent de glorieuses moissons <sup>(34)</sup>.

Il s'arroge en outre le droit de choisir, ainsi que l'abeille, ce qu'il y a de meilleur chez ceux qui l'ont précédé, et de ne pas prendre pour parole d'Evangile ce que les maîtres grecs, Hippocrate ou Galien, ont écrit, lorsque leur erreur est démontrable, sagesse dont

---

(30) Traduction de M. Ninnin, Livre I, préface.

(31) Millás Vallicrosa, *op. cit.*, p. 443.

(32) *Id.*, *ibid.*, pp. 430 - 434 - 435 - 439 - 440 - 443.

(33) Rodrigo de Castro, *op. cit.*, p. 85.

(34) *Id.*, *ibid.*, p. 85.



ont fait preuve les Arabes eux-mêmes dans leurs commentaires <sup>(35)</sup>. Rien n'est très original, dira-t-on, et depuis Vésale et la critique qu'il fit de l'anatomie vue par Galien, les médecins et les philosophes tendaient à ne plus confondre l'observation personnelle et les références aveugles aux Anciens. L'originalité de ce passage apparaît dans les jugements de valeur, non seulement du fond mais de la forme, portés par Rodrigo de Castro sur les écrits de Galien, d'Avicenne et d'Averroès :

*Amicus plato, amicus Socrates, magis amica veritas, et ex illaudato solo laudatae fruges saepenumero proveniunt. Nec desunt viri praestantes qui ordinem in scribendo, quem Galenum nullum servare constat, Averroi tribuant et Avicennae quorum incultam dictionem animadvertens Fernelius, superiori saeculo eorum nomina obscurare decrevit, edito egregio atque eleganti opere, quo universam fere medicinam complexus est, absolute quidem, si de Crisibus et diebus decretoriis tractationes ex Galeno aut aliunde suppleas, ac morborum curationes ex Raza vel Avicenna, et si novas aliquot opiniones quas interdum inserit diligenter examines* <sup>(36)</sup>.

Ce passage met en relief l'esprit méthodique et ordonné de Rodrigo de Castro. Il reflète aussi la carence depuis longtemps dénoncée, des bonnes traductions indispensables lorsqu'il s'agit de l'arabe. Clénard, dans une célèbre lettre à Latomus, démontre l'intérêt primordial de la connaissance de l'arabe pour le médecin, les erreurs que cela éviterait, erreurs graves qui se perpétuent d'édition en édition : en cela, il se fait l'écho, non seulement d'Henrique Jorge Henriques <sup>(37)</sup> mais de Juan de Pineda qui condamne les traductions en latin barbare des ouvrages d'Avicenne <sup>(38)</sup> ; de Simon Abril, dans une lettre adressée à Philippe II <sup>(39)</sup> ; de Fernel, enfin, qui essaya de se substituer à Avicenne :

*Librum autem scripsisse videtur sperans fore ut aliquando in Academiis loco Avicennae enarraretur, quos tandem post mortem in Germania obtinuit, nam Pascitur in vivis livor post fata quiescit* <sup>(40)</sup>

---

(35) *Id.*, *ibid.*, pp. 85-86. Cf. Hist. Générale des Sciences. (Dr. M.-René Taton) 3 t. Paris 1965. (En particulier t. I et II)

(36) *Id.*, *ibid.*, p. 86.

(37) *Op. cit.*, Dial. 3<sup>o</sup>, p. 187. Le Licenciado déplore les erreurs des traducteurs et cite un cas précis de compréhension erronée d'un texte important de la Fen III d'Avicenne, concernant la préservation contre la peste.

(38) B.A.E., 163, III Dial. XXXI.

(39) B.A.E., 65, p. 296. Dans ses « Errores de la Medicina », Simón Abril cite un autre cas précis d'erreur qui entraîne la mort du patient ; cette erreur, dit-il, aurait été évitée si les textes arabes eussent été directement traduits en espagnol, et non en un latin barbare.

(40) Rodrigo de Castro, *op. cit.*, p. 86.

Rodrigo de Castro reconnaît que la méthode et les connaissances des Arabes ne sont pas en cause, qu'il s'agit du style, de la forme gauche et embarrassée, uniquement imputable aux mauvais traducteurs, bien que cette distinction entre le style des Arabes et le latin des traductions n'apparaisse pas très clairement ; nous le déduisons de la phrase suivante : « il ne manque pas d'hommes éminents pour attribuer à Averroès et à Avicenne une bonne ordonnance du discours, qualité, c'est un fait reconnu, que Galien n'observe pas »<sup>(41)</sup>. Afin de démontrer que l'on peut être à la fois médecin et lettré, ne mépriser ni le fond, ni la forme, Rodrigo de Castro nous donne un échantillon plaisant de ses propres connaissances littéraires en citant à la fois Ammonios Saccas et Ovide<sup>(42)</sup>.

#### *Les commentateurs d'Hippocrate et de Galien.*

Avant d'aborder les auteurs modernes, une remarque s'impose : par deux fois il a été fait mention d'Hippocrate et de Galien : la première fois lors de l'évocation des médecins de l'Antiquité, la seconde fois dans le paragraphe réservé aux commentateurs. Quelle conclusion pouvons-nous tirer sur la position de l'auteur vis-à-vis des sommités de l'Antiquité grecque ? Il semble en effet curieux, à la première lecture, de ne voir accorder à Hippocrate que quelques lignes, alors que Galien et ses commentateurs méritent une analyse de près de trois pages. Faut-il conclure qu'il faille classer Rodrigo de Castro parmi les galénistes ?

Il va sans dire que seuls Hippocrate et Galien méritent, selon lui, le titre de *auctores*<sup>(43)</sup>, ce qui signifie tout ensemble en latin,

---

(41) Nous remercions notre ami et collègue M. P. Orioux, d'avoir éclairci et précisé certains points fort embarrassants du texte latin. Il nous a indiqué, en particulier, les différentes sources de « *Amicus Plato* ». C'est Platon qui, le premier a dit « J'aime Homère mais j'aime plus encore la vérité » (*République* X, 595 c.). Aristote retourne la formule contre Platon : « J'aime Platon, mais j'aime plus encore la vérité » (*Ethique à Nicomaque*). Puis, Ammonios Saccas (III<sup>e</sup> siècle après J.C.), dans une *vie d'Aristote* en latin, répète le philosophe sous la forme classique et sans cesse reprise : « *Amicus Plato, sed magis amica veritas* ». Rodrigo de Castro se plaît à ajouter de son cru, en accord avec l'esprit éclectique du texte « *amicus Socrates* ».

(42) En ce qui concerne la deuxième citation, tout à fait exacte : *Pascitur in vivis livor...*, elle se trouve dans les *Amours d'Ovide*, I, 15, 39. Or, parmi les livres de culture préconisés par l'auteur, Ovide ne figure pas ; sans doute le considère-t-il comme trop léger, trop voyant aussi, en dehors des *Métamorphoses* ? Il le cite donc par coquetterie, mais préfère, ici, taire des sources, connues alors, de tout esprit cultivé. Par contre il le cite abondamment dans son chapitre sur les Philtres (pp. 221 - 222 - 223).

(43) *Medicus Politicus*, p. 85.

modèles, maîtres, fondateurs et écrivains. En outre, il réserve à Hippocrate la qualité de père de la médecine :

*Est enim Hippocrates magnus profecto atque adeo maximus medicinae parens* <sup>(44)</sup>.

La réserve qui suit pourrait induire en erreur un lecteur du XX<sup>e</sup> siècle ; l'auteur déplore, en effet, pour ses jeunes confrères, la brièveté, la concision avec laquelle Hippocrate rédigea ses principaux Traités :

*... sed cujus animi sensa, praeclara illa quidem, verum concisa nimis brevitate, et aetate illa fortasse usitata litteris tradita fuerunt* <sup>(45)</sup>.

Le jeune praticien qui ne peut lire directement Hippocrate en grec et ne jouit, d'autre part, que d'une courte expérience, risque de mal interpréter les observations consignées, d'hésiter devant certains diagnostics et même de commettre des erreurs. Rodrigo de Castro conseillera donc quelques bons commentaires enrichis de l'expérience des commentateurs. Cela n'empêchera pas le médecin novice de connaître par cœur les ouvrages du maître :

*Hujus itaque magni viri aphorismi, prognostica, prorrhetica et epidemiorum libri ac de morbis acutis non solum perlegendi saepius sunt, sed memoriae commendandi. Galenus vero is est quem nocturna diurnaue manu versare oportet* <sup>(46)</sup>.

Qui de plus indiqué parmi les commentateurs que Galien lui-même, dépositaire et continuateur de toute la science hippocratique ? Le médecin de Pergame qualifiait son maître *de divin* et s'y référait sans cesse, de sorte que la polémique qui opposa, durant la Renaissance, les sectateurs d'Hippocrate à ceux de Galien, peut paraître étrange aujourd'hui. C'est pourquoi l'examen des paragraphes les concernant est pour nous de quelque intérêt. Il en fut des Commentaires et des plagiats d'Hippocrate comme des Romans de Chevalerie, et le tri auquel se livre notre médecin n'est pas sans rappeler celui du Curé, parmi les livres de Don Quichotte. Car, si les commentateurs d'Hippocrate faussaient rarement la pensée de l'auteur, toujours claire et précise, bien que parfois difficile à appliquer, ceux de Galien se trouvèrent devant une somme effarante de

---

(44) *Id.*, *ibid.*, p. 84. Rappelons que Galien, né à Byzance, croyait en un Dieu unique et tout-puissant, position qui lui valut la sympathie des différentes religions monothéistes.

(45) *Id.*, *ibid.*

(46) *Id.*, *ibid.*



connaissances qui étaient aussi éloignées de la médecine que possible ; en outre, la philosophie empiétait souvent sur l'observation du malade et de la maladie et la verbosité de Galien incitait aux exégèses les moins rigoureuses et aux erreurs les plus regrettables, ainsi qu'en témoignent quatorze siècles de commentaires et de traductions erronées, de larcins impudents commis souvent par des empiriques sans culture et sans envergure :

Les médecins grecs du Bas-Empire construisirent la renommée de Galien en le citant abondamment et en le pillant davantage. Oribase transmet textuellement de nombreux extraits, Aetius d'Amida emprunte avec beaucoup de conscience ; Alexandre de Tralles se permet quelquefois, au nom de la vérité, de corriger Galien. Paul d'Egine, enfin, tire la substance de son *Manuel médico-chirurgical* de Galien, d'Oribase, c'est-à-dire le plus souvent de Galien, et des meilleurs auteurs, ce qui signifie encore, dans de nombreux cas, de Galien, mais comme ce *Manuel* est écrit à la première personne, il devient difficile, dans certains cas, de distinguer les larcins et plus d'un s'y est laissé prendre <sup>(47)</sup>.

Cette citation de Boussel, dans son livre *Présence de Galien*, témoigne, en même temps, en faveur des écrivains évoqués — Oribase, Alexandre de Tralles, Aetius, Paul d'Egine, tous disciples de l'Ecole d'Alexandrie — et de Rodrigo de Castro qui les conseille à ses jeunes confrères. Lorsqu'ils démarquent Galien, ils le font avec talent et conservent ainsi dans sa pureté la pensée du médecin. Mais à côté de ces fervents disciples, que de contrefacteurs ! On a compté dès le IX<sup>e</sup> siècle, cent-vingt-neuf *Traités de Galien*. Il n'est donc pas étonnant qu'au XVI<sup>e</sup> siècle le retour aux sources antiques et les bonnes traductions faites d'une œuvre relativement courte aient permis de retrouver dans toute sa clarté et son dépouillement une pensée hippocratique d'autant plus actuelle qu'elle s'interdisait de mêler la philosophie et le sacré à l'observation clinique des malades. Entre cette œuvre d'une haute tenue scientifique et les divagations qui offusquaient le meilleur de Galien, le choix était facile. Charles Daremberg, traducteur et exégète du médecin-philosophe, écrit en effet :

ses doctrines vraiment scientifiques et progressives, ses découvertes utiles, sa philosophie médicale surtout, restèrent complètement incomprises et infructueuses ; au contraire, toutes ses idées fausses ou ridicules, toutes ses théories à perte de vue, tous ses problèmes oiseux, toutes ses explications les plus

---

(47) Patrice Boussel, *Présence de Galien*, Paris, 1961, p. 39.



singulières, furent suivis avec une incroyable ardeur. Et puis, au moment où la médecine devenait apte à profiter des inépuisables richesses accumulées dans les volumineux écrits de Galien, le goût de l'érudition s'effaçait ; les restaurateurs de la science, dédaignant les sources pures de l'Antiquité, ne crurent plus qu'en eux seuls, et firent reculer la médecine en prétendant l'avancer <sup>(48)</sup>.

Or, tout cela, Rodrigo de Castro semble l'avoir compris et ne rejette pas d'emblée les commentaires. Il est étonnant qu'il ne cite pas ceux d'un *converso* comme lui, mais d'un *converso* qui connaissait assez de grec pour traduire Galien et qui avait assez d'expérience pour le commenter : Andrès Laguna, évoqué cependant mais pour d'autres raisons, dans le *Medicus politicus* <sup>(49)</sup>.

Donc, après avoir lu à plusieurs reprises les principaux ouvrages concernant la médecine, après avoir médité sur l'examen que Galien fait des sectes de son époque, après avoir assimilé ses exposés sur la dissection et la description des principales maladies, le novice ne se sentira pas galéniste mais tout simplement bon médecin, ce qui est bien préférable :

*Est enim hic instar omnium, ex cujus operibus exsurgit absolutissima Idea quaedam qua quis non tam Galenicus quam medicus bonus dici possit* <sup>(50)</sup>.

Mais Rodrigo de Castro se montre prudent et, tandis qu'il conseille onze commentateurs d'Hippocrate, il ne préconise que cinq auteurs ayant traité de l'œuvre de Galien. Nous pouvons donc conclure que, si la lecture directe des traductions latines est à recommander, il faut se montrer circonspect quant au choix des commentaires. Par contre, ceux concernant l'œuvre d'Hippocrate offrent souvent une réelle valeur.

Rodrigo de Castro fait abstraction de toute la production philosophique de Galien, ne retenant, parmi les Traités médicaux, que seize titres sur les trente-six habituellement énumérés par les historiens de la médecine ; ces seize Traités donnent une idée assez nette de ce que Boussel appelle « l'essai constructif de coordination d'éléments épars » que Galien nous propose. Dans cette optique, Rodrigo de Castro apparaît comme un précurseur des critiques du XVIII<sup>e</sup>, du XIX<sup>e</sup> siècle et même du XX<sup>e</sup> siècle, car les jugements qu'il porte ne sont pas très différents des leurs. Dans le *De usu*

---

(48) Ch. Daremberg, *Exposition des connaissances de Galien sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux*, Thèse, Paris, 1841, pp. 6-7.

(49) Il s'agit, dans le même chapitre, de ses commentaires sur Dioscoride.

(50) *Medicus Politicus*, p. 85.

*partium*, il souligne le génie, la pénétration du jugement, l'ampleur des connaissances tant théoriques que pratiques de l'auteur. Le *de constitutione artis medicae* et l'*Ars Medica* mettent en lumière son diagnostic qui était réputé comme infaillible. Ce dernier Traité était d'ailleurs, avec les *Aphorismes* d'Hippocrate, le texte choisi par Rabelais, lors de son séjour à Montpellier. Il commentait l'un et l'autre auteur à partir du grec et l'on sait que la position qu'il adopta dans ses leçons de 1531, vis-à-vis des Grecs, porta un coup à l'Arabisme en honneur à l'époque. Ni Rabelais, ni ses contemporains n'opposaient alors Hippocrate à Galien. Dans une édition de la *Thérapeutique* de Galien, imprimée à Lyon en 1537, on trouve cet avertissement en guise de prologue :

... te suppliant, lecteur, ne laysser point la claire et pure fontaine pour boyre des ruisseaulx troubles et pleins de boue... <sup>(51)</sup>

Boussel, qui cite cette phrase, y voit, non une attaque contre les Arabes, comme chez Rabelais, mais contre Paracelse. La position de Rodrigo de Castro est très proche de celle de l'auteur, car on trouvera également, dans le *Medicus politicus*, une longue réfutation de Paracelse et de l'iatrochimie <sup>(52)</sup>. 1537-1614, un siècle s'est presque écoulé et les opinions sur Hippocrate et Galien n'ont pas varié. Nous avons traité le médecin portugais de « précurseur ». Parmi les nombreuses preuves de désaffections que le XVIII<sup>e</sup> siècle donna, en ce qui touche Galien, ainsi que le souligne Charles Daremberg dans un cours au Collège de France <sup>(53)</sup>, surgit une preuve contraire; l'historien de la médecine Bordeu écrivait :

Galien fut un très grand homme. Si vous lui ôtiez ses commentateurs qui lui ont gâté sa mémoire, il resterait très recommandable par lui-même... Ses ouvrages sont si chargés de choses importantes qu'ils doivent être regardés comme un corps de médecin complet et comme une encyclopédie plus fournie que celle d'Hippocrate. Galien a presque tout dit, presque tout vu, presque tout appris par sa pratique et ses observations, de même que par l'étude des opinions de ses prédécesseurs, qu'il a recueillies avec attention <sup>(54)</sup>.

On croirait lire le jugement de Rodrigo de Castro. Qu'il s'agisse du *De sanitate tuenda*, du *De differentiis et causis morborum ac*

---

(51) Cité par P. Boussel, *op. cit.*, p. 44.

(52) *Medicus Politicus*, Lib. 1, Cap. V et VI ; p. 12 et suiv.

(53) Ch. Daremberg, *Cours sur l'Histoire des sciences médicales* (Collège de France), 1867-1868.

(54) Th. Bordeu, *Recherches sur l'Histoire de la Médecine*, Paris, 1882, 2 v., t. 2, p. 579 (cité par Boussel).

*symptomatum*, du *De differentis febrium* ou *De locis affectu*, nous retrouvons les mêmes éloges : clarté, richesse des exemples, expérience chevronnée. Il est vrai, ajoute l'auteur, que Galien écrivit le dernier traité alors qu'il avait un âge avancé et que cet ouvrage doit être :

estimé à très juste titre, tantôt pour la supériorité de la théorie, tantôt pour la clarté de la présentation d'idées très remarquables, étant donné que ce livre expose d'une façon très appropriée les sièges et la véritable source des affections internes, ce qui est très difficile <sup>(55)</sup>.

Sans le *Methodum medendi* ou *Thérapeutique*, impossible de « faire quelque chose de bien en médecine » <sup>(56)</sup>. Le *De crisis* retient particulièrement l'attention de R. de Castro, car c'est grâce à ses enseignements sur les caractères spécifiques des malades et les circonstances favorables dont le médecin doit profiter que l'on peut établir un bon diagnostic. Détail amusant, R. de Castro, si mesuré et si modeste, semble chausser les cothurnes de Galien et ressentir la même fierté que lui dans l'établissement d'un bon diagnostic car, écrit-il « c'est principalement en cela que le médecin est admiré » (*quod medicum admirandum inprimis facit*)., Galien aimait raconter qu'il avait surpris des confrères et des amis par des diagnostics rapides et exacts ; l'anecdote qui met en scène Galien, le philosophe Glaucôn et un confrère Sicilien atteint d'une hépatite, est connue <sup>(57)</sup>. Andrés Laguna, moins scrupuleux que Rodrigo de Castro, prend souvent à son compte les cas proposés par son modèle et la fierté de Pedro de Urdemalas devenu médecin du Pacha, dans le *Voyage en Turquie*, rappelle étonnamment, à travers Laguna, celle du médecin de Pergame : même désir d'étonner, même cabotinage devant les courtisans d'un illustre malade, même affirmation tacite de supériorité quelque peu condescendante <sup>(58)</sup>.

Le Galien herborisateur et fabricant de drogues n'est pas moins apprécié par R. de Castro, qui se fait une fois encore l'écho de Laguna médecin et de Laguna romancier ; si Andrés Laguna fut

---

(55) *Medicus Politicus*, pp. 86-87.

(56) *Medicus Politicus*, p. 87.

(57) Dès qu'il pénétra chez le malade, il observa tout ce qu'il pouvait apercevoir ; il eut le temps de voir la nature des déjections que le valet emportait, de reconnaître une décoction qui refroidissait sur la fenêtre et d'en supposer l'emploi qu'en voulait faire le malade, médecin lui-même. Par analyse et déduction, il prouva au patient que lui-même s'était trompé dans son diagnostic, abusé par des symptômes voisins et qu'en réalité il souffrait d'une hépatite, ce qui était exact.

(58) Cf. *Viaje de Turquía* attribué longtemps à Villalón. Cf. également l'ouvrage de Marcel Bataillon *Le Dr Laguna, auteur du Viaje de Turquía*, Paris, 1958.



l'un des meilleurs commentateurs de Dioscoride, c'est parce qu'il aimait à cueillir lui-même les plantes du bassin méditerranéen, à l'instar de son célèbre modèle. Galien, on le sait, se faisait envoyer par ses amis, des plantes, des minéraux, des produits rares. Lui-même fit de longs voyages pour se documenter sur place et composer des drogues efficaces<sup>(59)</sup>. Dans un autre chapitre du *Medicus politicus*, R. de Castro met en garde les jeunes médecins contre les parfumeurs et fabricants d'onguents, contre les droguistes sans vergogne qui cueillent n'importe quelle plante et ne pensent qu'à gagner de l'argent à bon compte<sup>(60)</sup>.

Rodrigo de Castro n'est pas cependant un admirateur inconditionnel et il met en garde contre trois erreurs qui portent préjudice à Galien aussi bien qu'à ceux qui les commettent. La querelle qui opposait souvent à tort hippocratiques et galéniques avait principalement pour origine la théorie de l'équilibre humoral, mais aussi elle naquit de l'admiration aveugle de certains médecins qui n'osaient absolument pas critiquer Galien et préféraient fermer les yeux à la vérité scientifique ; c'est pourquoi l'auteur du *Medicus* écrit :

*Primum Iquod supra innuimus ne existimet quispiam Galenum nunquam falli et propterea in ipsius verbis quasi oraculis iurandum esse, si praesertim a posteriore aliquo auctore solidis rationibus id elevatur de quo agitur* <sup>(61)</sup>.

A maintes reprises, R. de Castro mettra en pratique ce sage conseil. La deuxième remarque a trait aux contradictions souvent relevées dans une œuvre immense et dont la moitié fut brûlée lors d'un incendie. Castro rappelle que l'œuvre de Galien fut écrite au cours d'une longue carrière et que, par conséquent, le médecin pouvait avoir changé d'opinion à la suite d'études et d'observations ultérieures. En ce cas, précise-t-il :

*quo in casu exploranda semper erit potior ac verior ipsius sententia, quaeque pluribus in locis legitur et rationi magis consona videtur* <sup>(62)</sup>.

Castro ajoutera une attitude courtoise et humaine, digne également du parfait médecin. On a beaucoup écrit sur le caractère dogmatique et intransigeant de Galien, sur son tempérament irascible qui lui faisait prononcer, vis-à-vis de confrères plus âgés et aussi instruits, des mots regrettables. L'auteur du *Medicus* met en garde

---

(59) Cf. Boussel, *op. cit.*, pp 30-31.

(60) *Medicus politicus*, lib. 2, cap. IV, p. 69.

(61) *Id.*, *ibid.*, p. 87.

(62) *Id.*, *ibid.*, p. 88.



contre ces écarts de langage ses jeunes confrères. C'est pourquoi il écrit la troisième remarque :

*Tertio rejicienda semper esse pleraque convicia et acerbiora verba ac inutilia in qua plerumque prolabitur alios refutandi libidine atque pruritu, quo fere semper laborasse videtur : quod in cunctis scriptoribus rejiciendum semper est et peregrina theoremata opinionesve, si quae apud ipsos reperiuntur* <sup>(63)</sup>.

Tels sont le bon sens, l'esprit critique, la mesure d'un médecin qui unit dans la même admiration Hippocrate et Galien.

Si tous les noms examinés jusqu'ici sont, à quelques variantes près, ceux que l'on retrouve alors chez la plupart des humanistes, médecins ou non, il n'en est pas de même pour les *neoterici*, dont la notoriété était pour certains assez nouvelle.

#### *Les médecins modernes.*

Les premiers cités sont les anatomistes, contemporains de l'auteur ou tout au moins de ses maîtres, grâce auxquels la médecine a franchi un pas décisif. Or, on est surpris de trouver, entre le nom d'André Vésale et de Realdo Colombo, celui de ... Rufus d'Ephèse ! Cette erreur apparente de classement nous incite encore davantage à penser que, au fur et à mesure que Rodrigo de Castro écrivait ce chapitre, il allait consulter les livres de sa propre bibliothèque. On l'imagine fort bien retirant des rayons, après l'ouvrage renfermant à la fois Cornelius Celse et Quintus Serenus, l'édition de l'*Anatomia* de Vésale <sup>(64)</sup> publiée à Venise en 1604 et reliée sous la même couverture que l'*Universa antiquorum anatome ex Rupho Ephésio, Medico antiquissimo*, publié la même année et à Venise également. Après Realdo Colombo, dont les observations anatomiques permirent à Harvey de progresser dans ses conclusions sur la circulation du sang <sup>(65)</sup>, Castro cite Gabriel Fallope dont le nom reste, de nos jours, attaché à la découverte des trompes de l'utérus ; le précurseur de la gynécologie ne pouvait manquer de s'y intéresser. Viennent ensuite Valverde, Jean Vassès et André Du Laurens : après trois Italiens apparaissent donc un Espagnol et deux Français. En ce qui concerne Valverde, nous renvoyons à l'étude très complète de Luis Alberti Lopez, *La anatomía y los anato-*

---

(63) *Id.*, *ibid.*, p. 88.

(64) Cf. *Catálogo das obras dos sec. XVI e XVII*, éd. cit., p. 174.

(65) Cf. Rocha Brito, *Harvey e a circulação do sangue*, Porto, 1944, pp. 44 et suiv.

*mistas españoles del renacimiento* <sup>(66)</sup>. L'anatomiste s'inspire, dans son *Historia de la composición del cuerpo humano* <sup>(67)</sup> des planches de Vésale qu'il contribua à faire connaître en Espagne. Toutes les éditions furent publiées durant la vie de Rodrigo de Castro. Celui-ci a quelques raisons de mentionner les ouvrages de Vassès de Meaux (Vassaeus en latin), mort en 1550, et qui fut le professeur de Vésale alors qu'il était, vers 1522, Doyen de la Faculté de Paris. si Du Laurens (Laurentius) est évoqué à cette place, ce n'est pas pour sa théorie de l'homme-microcosme, dont notre médecin s'occupe en un autre chapitre, mais parce qu'il fut l'auteur d'*Opera anatomica* publiées à Lyon en 1593 <sup>(68)</sup>.

Dans la sélection des botanistes, l'on retrouve le même souci de présenter des auteurs de pays divers ; ainsi, après Dioscoride et ses commentateurs dont les plus célèbres sont Mathiole <sup>(69)</sup>, Amato Lusitano <sup>(70)</sup> et Andrés Laguna <sup>(71)</sup>, ces derniers néo-chrétiens <sup>(72)</sup>, il conseille l'œuvre d'un Allemand, Léonard Fuchs, dont il connaît le *De historia stirpium commentarii insignes* publié en 1542 <sup>(73)</sup>. Il mentionne enfin l'Italien Léonicène, professeur de

---

(66) Madrid, 1948. 275 p.

Cf. également Dr Rafael Navarro, *El doctor Juan de Valverde de Amusco*, in « Boletín del Colegio de Médicos », n<sup>os</sup> 209 et 210, Palencia 1927, 14 p.

(67) L'édition que nous avons feuilletée est celle de Venise, 1586, de la bibl. de la Fac. de médecine de Porto.

(68) *Andreae Laurentii doctoris medici et in celeberrima Monspeliensi Academia Regii professoris opera anatomica in quinque libros divisa ...* Cf. *Catal. cit.*, p. 45.

(69) *Discorsi di M. Pietro Andrea Matthioli sanese ... nelli sei libri di Pedacio Dioscoride Anazarbeo della Materia Medicinale*, hora di nuovo dal suo stesso autore, ricorretti, (...) 1568, Venetia.

(70) *In Dioscoridis anazerbei de medica materia libros quinque, Amati Lusitani doctoris Medici ac Philosophi Celeberrimi enarrationes eruditissimae. Accesserunt huic operi praeter Correctiones Lemmatum, etiam Adnotationes R. Constantini. Necnon simplicium picturae ex Leonharto Fuchsio Jacobo Dalechampio, atque aliis.* 1558, Dugduni...

Encore une coïncidence, Castro cite Fuchs après Mathiole et Amato Lusitano...

(71) *Pedacio Dioscorides Anazarbeo, acerca de la materia medicinal y de los venenos mortíferos*, traduzido de lengua griega, en la vulgar castellana e ilustrado con claras y substanciales *Annotaciones*, y con las figuras de innúmeras plantas exquisitas y raras, por el Doctor Andrés de Laguna, médico de Julio III. Pont. Max...-1566, Salamanca.

On a vivement reproché à Laguna d'avoir utilisé, en les reproduisant, les planches de Mathiole, sans en indiquer la provenance.

(72) Nous renvoyons aux études de Maximiano Lemos sur Amato Lusitano, de M. Marcel Bataillon, sur Andrés Laguna.

(73) Il en existe une autre édition de Lyon, 1547.

Léonard Fuchs a beaucoup écrit : trente-deux ouvrages dont certains ont défié les ans. Sans doute qu'avec plus de recul Rodrigo de Castro eût choisi des auteurs moins prolifiques peut-être, mais de grande valeur, comme Félix Platter qu'il évoquera dans son *Medicus*, mais à d'autres titres, ou comme Conrad Gessner, dont il reparlera en fin de chapitre.

Manardi et de Paracelse. A Rembert Dodonée il demandait surtout la connaissance des céréales, légumineuses et graminées champêtres et aquatiques <sup>(74)</sup>, richesse souvent mal étudiée de l'Europe occidentale et septentrionale ; cette étude devait avoir pour un Portugais habitué à manier les ouvrages de Garcia da Orta, de Cristovão da Costa et de Monardes <sup>(75)</sup>, un charme nouveau. Charles de l'Ecluse ne s'était pas trompé sur son utilité puisqu'il donnait de ce livre une fort bonne édition. Rappelons que c'est à ce Français que l'on doit la traduction en latin de Monardes, Cristovão da Costa et Garcia da Orta, qu'Antoine Collin traduisit ensuite en notre langue <sup>(76)</sup>. On est plus surpris de trouver parmi des noms qui ont défié le temps celui de notre Mathias de Lobel de Lille qui connut durant sa vie une certaine notoriété. Mort en 1616, il fut contemporain de Rodrigo de Castro, ce qui explique sa présence dans ce chapitre. L'actualité même de la bibliothèque idéale de Castro prouvait sa curiosité d'esprit ; il ne pouvait être en même temps curieux des écrits de son époque et à l'abri de fausses réputations ; mais accordons-lui que son choix s'égare rarement. Admirateur, enfin, de Charles de l'Ecluse à la fois traducteur, annotateur et éditeur, il souligne aussi l'importance de Jean de Ruel dont le *De natura stirpium* publié en 1536 était une source de renseignements inédits sur un grand nombre de plantes mal connues jusque là ; pensons aux descriptions inexactes et extravagantes qu'en donnèrent certains auteurs anciens.

Un autre thème prend, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, une grande importance au fur et à mesure que la science anatomique se développe : il s'agit de la chirurgie que les guerres de Charles Quint et les

---

(74) Il s'agit de Dodoens ou Dodonée, suivant les auteurs. Cf. R. Dodoens, *Histoire des plantes*, Anvers, 1557, in-fol. C'est la traduction qu'en donna Charles de Lescluse. Il en existe une autre en latin, plus tardive, et que put connaître R. de Castro : c'est l'*Historia frumentorum, leguminum palustrium et aquatilium herbarum, ac eorum quae eo pertinent.*, Antuerpiae, 1569.

(75) Garcia da Orta, *Colóquios dos simples e das drogas*. Le livre fut traduit en latin par de Lescluse et édité chez Plantin, à Anvers en 1574. La traduction française date de 1619 et fut éditée à Lyon.

Cristovão da Costa, *Tratado de las drogas y medicinas de las Indias orientales*, con sus plantas debuxadas al bivo por Christoval Acosta médico y cirujano que las vio ocularmente, en el qual se verifica mucho delo que escrivió el Doctor Garcia de Orta ... Burgos, 1578.

L'édition en français se trouve avec celle de Garcia da Orta (Lyon, 1619).

Nicolás Monardes, *Primera y segunda y tercera partes de la historia medicinal de las cosas que se traen de nuestras Indias occidentales que sirven en Medicina*. Tratado de la Piedra Bezaar, y de la yerva escuerçonera. Diálogo de las grandezas del hierro y de sus virtudes medicinales, Tratado de la nieve y del bever frío. Hechos por el Doctor Monardes, Médico de Sevilla ... Sevilla, 1574.

(76) (Mêmes remarques que ci-dessus pour les traductions en latin et en français).



blessures provenant d'armes à feu remettaient en question après une longue éclipse. Rodrigo de Castro reprend à son compte la polémique qui opposait les médecins partisans d'une connaissance approfondie de cet art et ceux qui abandonnaient cette partie de la médecine aux chirurgiens barbiers habiles, certes, mais sans instruction suffisante. Notre médecin réserve la pratique chirurgicale aux chirurgiens, mais sous la direction du médecin qui devra connaître l'anatomie, la théorie de l'art, les divers instruments en usage et les meilleurs ouvrages en la matière.

Cette réserve une fois faite, R. de Castro fait preuve du même éclectisme. Guy de Chauliac et Ambroise Paré sont trop connus pour que l'on s'y arrête ; par contre, Antonin Chaumette dut bénéficier d'une édition récente qui le rendit célèbre en Europe septentrionale à l'égal de Tagault dont la renommée fut européenne <sup>(77)</sup>. La première édition du *De chirurgica Institutione libri quinque* date de 1547 et, parmi les diverses rééditions de cette œuvre, celle de Lyon (1567) fut largement diffusée. Tagault fut sans doute connu de Rodrigo de Castro pendant son séjour à Salamanque ou au Portugal. Le Génois Jean de Vigo publia en 1511 sa *Practica copiosa in arte chirurgica* et confectionna des instruments de son invention <sup>(78)</sup>. Quant à Juan Fragoso, il était l'un des chirurgiens espagnols les plus connus de son temps ; considéré dans son pays comme le maître incontesté de la chirurgie, il publia sa *Cirujía universal* en 1610. Cette date démontre l'actualité des connaissances de Rodrigo de Castro, mais il est vrai que, dans ce cas précis, Fragoso lui fut connu dès son séjour à Salamanque ; il était normal qu'il ne perdît pas ses traces. C'est cependant à son maître espagnol, à Andrés Valcarcel, qu'il réserve, dans son livre et dans la bibliothèque du jeune médecin, une place privilégiée. Cette distinction n'apparaît pas dans le chapitre qui nous intéresse, puisque notre médecin écrit simplement :

*In chirurgia laudantur imprimis Guido de Cauliaco, Joannes de Vigo, Tagautius, Andréas Valcarcer, Ambrosius Pareus, Antonius Calmeteus et Joannes Fragosus, siquis ejus utilia opera ex Hispano in latinum vertat* <sup>(79)</sup>.

---

(77) Antonin Chaumette se lia d'amitié avec Rondelet, dont il fut l'élève à Montpellier, alors que Saporta y enseignait.

De nombreuses éditions de son *Enchiridion chirurgicum* lui valurent une certaine célébrité. Il fut édité à Lyon en 1570, puis à Padoue en 1593-1594.

Il publia aussi, en même temps que les éditions du XVI<sup>e</sup> s. de l'*Enchiridion*, un additif : *Addita instrumentorum et ferramentorum*.

(78) Vigo fut beaucoup plus connu par son ouvrage sur le mal vénérien et par l'emplâtre qu'il composa et auquel on donna son nom. (Cf. Y. David-Peyre *La peste et le mal vénérien dans la littérature ibérique au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle*, Thèse 3<sup>e</sup> cycle, soutenue à Poitiers en 1967).

(79) *Medicus, op. cit.*, p. 68.



Une telle phrase démontre tout au plus que Rodrigo de Castro, à l'inverse de beaucoup de ses confrères d'alors, préfère le latin aux langues romanes comme vecteur des connaissances médicales. L'admiration du disciple pour le maître, nous la trouvons au livre II P. 68 du *Medicus politicus*. Le passage mérite d'être cité *in-extenso* car il explique l'absence de noms allemands et portugais, parmi les anatomistes et les chirurgiens dont il recommande les ouvrages ; omission surprenante lorsqu'il s'agit d'un Portugais vivant en Allemagne :

*Utramque consuetudinem diversis in locis adhuc hodie servari videmus : nom maximo abusu per totam ferè Germaniam barbitonsoribus praestantissimam hanc medicinae partem concreditam cernimus, idque ferè in Lusitaniâ observatur ; econverso vero in Hispaniâ Galliâ et Italiâ medici Chirurgi inveniuntur, qui omnia ac singula artis praecepta, tum ad manus operam, tum ad victus rationem rectè instituendam, tum ad corpus pro necessitate evacuandum, sufficienter callent. Et tametsi plerique eorum medici sint physici, chirurgiam potius exercent, quando unus solus in pluribus excellere omnino nequeat : idcirco laudabili quidem instituto in celeberrima Salmanticensi Academia Chirurgiae cathedra amplissimo assignato annuo salario fuit constituta, in qua meo tempore professor erat peritissimus Andreas Valcarcer praeceptor meus exercitatissimus... (80).*

Selon lui, seuls les Espagnols, les Français, les Italiens, sont dignes du titre de chirurgien ; ils sont habiles en l'art de manier le scalpel, mais aussi de conseiller le malade sur son régime et sur la façon d'évacuer les humeurs, c'est-à-dire la façon de purger et de saigner. Les autres ne sont que des barbiers, habiles mais sans connaissances suffisantes. Disciple en cela de Cornelius Celse qui fut un des premiers défenseurs de l'art chirurgical, il se félicite d'avoir été l'élève d'un éminent praticien ; personne mieux que Valcarcel ne sut décrire les blessures de la tête et de la poitrine. Dans une Université qui possédait une chaire de chirurgie le futur médecin devait suivre ses cours pendant au moins deux ans ; après ces deux années, les protomédecins décidaient de la véritable vocation des étudiants. Rodrigo de Castro nous avoue qu'il ne pouvait supporter la vue des plaies et des ulcères et que, pour cette raison, tout en connaissant l'art de la chirurgie il choisit d'être médecin <sup>(81)</sup>.

Dans le paragraphe réservé aux Traités généraux de médecine, la préférence est encore donnée aux Espagnols, aux Français et aux Italiens ; le nom de Gonthier d'Andernach peut, il est vrai, être considéré comme une exception : Andernach, d'origine rhénane,

---

(80) - (81) *Id., ibid.,* p. 68.

vécut longtemps en France et y enseigna. Doit-on le considérer comme Allemand ? Helléniste, professeur de grec à Louvain, médecin et anatomiste, il traduisait avec facilité les textes de l'Antiquité. Humaniste, d'esprit extrêmement indépendant, on peut le considérer comme l'*homo europeus* par excellence, à l'égal d'un Erasme, d'un Clénard ou d'un Gouveia. Il fut, avec Fernel, Jacques Dubois et Jean Vassés de Meaux, le professeur de Vésale, lorsque celui-ci fréquentait l'Université de Paris. Comme Gorris (Gorreus en latin), il était protestant et se vit dans l'obligation de s'éloigner, à cause de ses croyances religieuses, de la Cour de François I<sup>er</sup>. Quant à Jean de Gorris, cité également par Rodrigo de Castro, on raconte qu'après avoir écrit une demi-douzaine d'ouvrages médicaux, il ne publia plus rien ; un jour, ce protestant fut arrêté par des soldats pour une raison pourtant étrangère à ses croyances. Il eut cependant si peur qu'il n'écrivit plus jamais tant « ses sens en restèrent perclus » ! Ses convictions le tenaient, il est vrai, sans cesse sur le qui vive et il se sentait à la merci d'une arrestation <sup>(82)</sup>. On savait qu'Ambroise Paré eut, pour la même raison, à subir maintes tracasseries. Cela n'empêche nullement Rodrigo de Castro de conseiller les ouvrages des réformateurs. Il savait, personnellement, à quoi s'en tenir. En ce qui concerne les noms de Nicolao Fiorentino, de Valleriola, parmi les Espagnols, nous renvoyons au livre de Brabant. Valleriola et Vega connurent de nombreuses éditions <sup>(83)</sup>, que Rodrigo de Castro compulsa probablement alors qu'il vivait dans la péninsule. Le cas de Luis Mercado est un peu différent, car si une partie de ses œuvres fut publiée à la même époque, l'autre partie le fut alors que Rodrigo de Castro était déjà à Hambourg. Le fait, enfin, d'évoquer dans le même paragraphe Arétée de Cappadoce, corrobore la méthode de dépouillement utilisée par notre médecin et l'existence d'une bibliothèque qu'il devait avoir devant les yeux lorsqu'il écrivait <sup>(84)</sup>.

---

(82) Cf. H. Brabant, *Médecins, malades et maladies de la Renaissance*, Bruxelles, 1966, p. 263.

(83) Le *Loci medicinae communes*, lib. 3, de Valleriola a été imprimé entre autres éditions, à Lyon, en 1589, un an après ses *Observationes medicinalium*, lib. VI. Ce dernier a été réédité dans la même ville en 1605.

Cristóbal de Vega publia les commentaires du livre de Galien sur les différentes fièvres et le commentaire des aphorismes d'Hippocrate. Porto possède les *Commentaria in librum Galeni de differentia februm*, 1153, Compluti, et les *Commentaria in librum aphorismorum Hippocratis*, 1571, Venetiis.

(84) Nous n'avons pas trouvé d'édition contemporaine d'Arétée de Cappadoce, mais une édition de Lausanne, faite au XVIII<sup>e</sup> s. par von Haller réunissant les noms les plus prestigieux l'y fait figurer : il s'agit de l'*Artis medicae principes, Hippocrates, Aetius, Alexander, Aurelianus, Celsus, Rhazes*, Lausanne, 1769-1774. Les recueils d'auteurs divers imprimés collectivement furent en effet chose courante au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle.

Nous mentionnerons enfin un auteur cité dans le même passage, après Avicenne et Averroès. Il s'agit d'Isac, que beaucoup d'auteurs orthographient Isaac et Ishaq ; ce nom est très répandu et prête à confusions ; mais il s'agit ici d'Isaac Israeli, l'un des prestigieux médecins judéo-arabes du Moyen Age, sur lequel nous renseigne Millás Vallicrosa <sup>(85)</sup>. L'historien de la science espagnole nous rappelle qu'il s'intéressait non seulement à la philosophie, à la théologie et à la médecine, mais encore à l'Histoire de l'astronomie, à la géographie et au Comput. En tant que médecin, il était fort connu par son *Traité sur les Urines* traduit par Constantin l'Africain et repris ensuite par Hispano qui devint le Pape Jean XXI <sup>(86)</sup>. Rodrigo de Castro reviendra sur cet auteur.

Comme la botanique, la zoologie a sa place dans la bibliothèque. Après Aristote, Pline, Aelianus, y figurent Conrad Gessner et Guillaume Rondelet, le Rondibilis de Rabelais, polygraphe de renommée européenne. Conrad Gessner dit le myope était un Zürichois. Certaines éditions de ses œuvres sont reliées avec celles d'Aelianus, d'où cette nouvelle association d'idées chez notre médecin. Rondelet s'intéressa effectivement aux poissons, comme en témoigne le texte :

... *Guilelmus Rondeletius de piscibus* <sup>(87)</sup>.

Nous nous sommes assez étendue sur les commentateurs d'Hippocrate et de Galien, pour ne pas insister davantage sur l'intérêt de ces commentaires repris et revus par les médecins modernes. Nous ferons remarquer simplement que chacun des auteurs cités : Musa Brassavola, Brachelius connu sous le nom de Driverio ou Thriverio ainsi que l'atteste une phrase de la *Dorotea* de Lope de Vega <sup>(88)</sup>, Fuchs, Hollier, Feventino, Vallés se sont attachés plus particulièrement à l'un des aspects de l'œuvre d'Hippo-

---

(85) *Op., cit.*, pp. 134, 136, 137, 140, 250, 445, 447, 449, 450 et Hist. Générale des Sciences. *Op., cit.*

(86) Cf. Karl Sudhoff, *Pedro Hispano, ou melhor, Pedro Lusitano, professor de medicina e filosofia e, finalmente Papa João XXI*, Coimbra, 1935, 14 pp.

(87) Cf. *Catalogue méthodique de la Bibliothèque de la ville de Nantes*, 1861, vol. II, Zoologie, p. 117.

*Conradi Gesneri Historiae animalium*, Tiguri, 1551-58.

*Guilielmi Rondeletii libri des Piscibus marinis, etc. Ejusdem Universae aquatiliū historiae pars altera, etc...* Lugduni, 1554-55.

Trad. en français de Laurent Joubert, Lyon, 1558.

(88) Cf. Lope de Vega, *La Dorotea* Acte I, sc. V : « Lo que yo sé es que aquel gran médico Triverio dijo de su método, que la buena figura de la cabeza indicaba el temperamento del cerebro ». Il s'agit du Français Jérémie Drivière, dit Triverius Brachelius, dont on peut consulter, à Nantes, l'*Epitome sur les trois livres des Tempéraments de Galien*, Lyon, 1577.



crate ou de Galien<sup>(89)</sup>. En outre, si Francisco Vallés<sup>(90)</sup> est espagnol, Tomás Rodrigo da Veiga<sup>(91)</sup>, Ambrosio Nunes<sup>(92)</sup> et Luis de Lemos<sup>(93)</sup>, également évoqués, sont tous trois des Portugais. Les épîtres médicales mériteraient sans doute que l'on s'y arrêât, car elles sont riches en observations de toutes sortes et présentées sous une forme plus aimable que les Traités<sup>(94)</sup>. Mais, comme elles reprennent souvent des thèmes évoqués par les auteurs précités, nous avons préféré nous étendre davantage sur le paragraphe intitulé : *De morbis particularibus*.

Le choix des monographies nécessite en effet quelque réflexion. Alors que les médecins italiens et espagnols se signalèrent par leurs travaux et leurs observations concernant le *Morbus gallicus* ; alors que les ouvrages de López Villalobos, Francisco Vallés, Ruy Díaz de Isla, Fracastor et Jean de Vigo connaissaient une diffusion européenne ; alors que Fernel lui-même, si longuement commenté par Rodrigo de Castro avait écrit sur cette maladie, pourquoi conseiller Julius Palmarius, à peu près inconnu des historiens de la médecine ? D'abord, qui était-il ? Ce Jules Paumier était né à Fécamp ; disciple de Fernel au point de vivre pendant dix ans à ses côtés, il composa un *De morbis contagiosis* qui devait probablement beaucoup aux lectures et aux travaux de son maître. Publié à Paris en 1578, il venait sans doute un peu tard, après les monographies célèbres, mais devait présenter un intérêt majeur : celui de les résumer toutes ! En outre, une réédition de ce livre imprimée à Francfort en 1601 valut sans doute à Palmarius, qui écrivait en latin, d'être connu et apprécié par Rodrigo de Castro. Celui-ci mentionne par contre une autre étude comme étant du même Paumier,

---

(89) Emile Péhant, *op. cit.*, II, Polygraphes. Cette bibliothèque possède presque tous les livres conseillés par Rodrigo de Castro et dans les éditions qu'il a pu se procurer ou consulter autour de lui, c'est-à-dire publiées entre 1525 et 1595. Il en est d'autres qui datent de la première moitié du XVII<sup>e</sup> s., et d'autres enfin du XVII<sup>e</sup> s. ; ce qui prouve que les noms avancés n'avaient encore rien perdu de leur audience.

(90) *Francisco Valles, Galeni ars medicinalis, commentariis*, Alcalá de Henares, 1567.

(91) Tomás Rodrigues da Veiga étudia à Salamanque avant d'aller enseigner à Coimbre, où il eut comme disciple Henrique Jorge Henriques, auteur du *Perfecto Médico*. Il vécut à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> s. Porto possède une réédition de 1668 publiée à Lisbonne, de sa *Practica medica*.

(92) Ambrósio Nunes, *Enarrationum in (prioris tres) libros aphorismorum Hippocratis*, Coimbre, 1603.

(93) Luis de Lemos, *De optima praedicendi ratione, libri sex, et Judicium operum magni Hippocratis*, Venise, 1592.

(94) Cf. Emile Péhant, *op. cit.*, vol. II. Emaillées d'historiettes, d'exemples, de souvenirs, ces Epîtres se rapprochent souvent de l'œuvre littéraire et ont pu servir de sources aux écrivains de l'époque. Nous ne citerons que le cas de Laguna, médecin et chez Dioscoride. Mais il se les attribue.



sur la morsure du chien enragé. Sans doute est-elle incluse dans les sept livres de l'ouvrage précité.

Luis Mercado, souvent évoqué au cours du *Medicus politicus*, fut surtout célèbre grâce à son *De Peste* que Philippe II lui demanda de traduire en espagnol<sup>(95)</sup>. Son nom fut prononcé, aussi, au cours d'un procès retentissant, puisqu'on l'accusa de s'être prêté aux intentions criminelles de Rodrigo Calderón, secrétaire du Duc de Lerma, lors de la cabale montée par ce dernier contre la Reine, femme de Philippe III<sup>(96)</sup>. Il aurait, dit-on, administré un médicament toxique qui aurait hâté sa mort. Si Mercado ne fut pas estimé à sa juste valeur par les praticiens de son époque et les historiens de la médecine du siècle dernier<sup>(97)</sup>, reconnaissons que Rodrigo de Castro ne le mésestime pas en tant que gynécologue. Il lui rend au contraire hommage, en se réservant à lui-même la seconde place parmi les auteurs ayant traité des maladies de la femme :

... *Ludovici Mercati et nostrum de universa mulierum medicina opus* <sup>(98)</sup>.

En effet, les *Opera Omnia Ludovici Mercati* comprennent dans la 1<sup>re</sup> partie du tome III quatre livres intitulés *De mulierum affectionibus* <sup>(99)</sup>.

Il était normal de faire suivre ces deux ouvrages des Traités concernant les maladies des enfants : ce sont deux Italiens, Mercuriale et Leonello Faventino<sup>(100)</sup> que choisit Rodrigo de Castro. Il eût pu y joindre le nom de Damián Cabrón, tout particulièrement versé en obstétrique ; mais notre médecin ne semble pas le connaître, peut-être parce que son livre, écrit à l'intention des sages-femmes, est rédigé en espagnol et non en latin<sup>(101)</sup>. Il n'en garde, non plus, d'omettre un bon Traité sur la purge et sur la saignée,

---

(95) Cf. *El libro de la peste de Luis Mercado*, con un estudio preliminar acerca del autor y sus obras por el Dr Nicasio Mariscal. Madrid, 1921.

La première édition en latin date de 1598, Madrid, et la première édition en espagnol en 1599, à Madrid également.

(96) Nous nous référons au scandale soulevé, du temps de Philippe III, par le duc de Lerma et son secrétaire Rodrigo Calderón, à qui la Reine Marguerite d'Autriche avait déclaré une guerre ouverte. Le bruit courut que Rodrigo Calderón avait tenté d'empoisonner la souveraine, par personne interposée. La mort de celle-ci, des suites d'un mauvais accouchement, avait donc été attribuée pendant un certain temps au médecin attaché à la Cour, Luis Mercado.

(97) Cf. Nicasio Mariscal, *op. cit.*, pp. 80-95.

(98) *Op. cit.*, p. 90.

(99) Venise, 1594.

(100) Gerolamo Mercuriale, *De morbis puerorum*, Venise, 1601.

Leonello Faventino : Cf. Juan Mendez Nieto. *Op. cit.* 450 et suiv.

(101) Il s'agit du *Libro del arte de comadres, comadronas y del regimiento de las preñadas y paridas*, Mallorca, 1541.

et rend hommage à l'un des maîtres en la matière : Juan Bravo, professeur à Salamanque, mais qu'il nomme par erreur Pedro Bravo. Il lui avait déjà consacré un paragraphe au chapitre précédent<sup>(102)</sup> en tant que commentateur d'Hippocrate et qu'inlassable chercheur. Ce Juan Bravo fut aussi le maître de Zacuto Lusitano et considéré comme un véritable savant<sup>(103)</sup>. C'est à Botal que Rodrigo de Castro demande des compléments d'observation sur la saignée. Botal, bien qu'Italien, francise son nom, car il vécut longtemps à Paris ; il fut l'un des premiers, avec Ambroise Paré, à contester l'action empoisonnée des armes à feu. Partisan des saignées nombreuses et répétées, il nous fait songer à la thérapeutique préconisée par Pedro de Urdemalas, dans le *Viaje de Turquía*<sup>(104)</sup>.

L'importance attachée à la connaissance des simples et des drogues apparaît au paragraphe suivant. Parmi les meilleurs formulaires sont cités ceux de Mesué<sup>(105)</sup> et de ses compilateurs, Manlius et Valerius Cordius, ainsi que les *Trésors* et *Antidotaires* tels que ceux de Jacques Wecker<sup>(106)</sup> et de Joseph Duchesne (Quercetanus)<sup>(107)</sup>. L'œuvre de Wecker eut de nombreuses rééditions pendant le XVII<sup>e</sup> siècle et fut en outre répandue dans toute l'Europe. Le personnage de Duchesne ne manque pas de truculence : disciple et admirateur de Paracelse, il fut aussi homme de lettres et sa plume, souvent acérée, lui valut l'inimitié d'un confrère également rompu à la polémique, Guy Patin, l'ennemi acharné de Théophraste Renaudot<sup>(108)</sup>. Il semble que Rodrigo de Castro eut un penchant marqué pour les hommes de forte personnalité et d'esprit indépendant, voire combatif.

Fidèle enfin aux vues hippocratiques selon lesquelles une diète bien menée protège, plus que les drogues, des déséquilibres humoraux et partant des maladies, notre médecin termine sa revue par certains conseils sur les Régimes de Santé. Deux noms méritent d'être retenus : Isaac Israeli et Pedro Hispano, d'origine portugaise

---

(102) *Medicus Politicus*, p. 83, 83. « *Petrus Bravus, praeceptor meus, qui luculentissimis Commentariis Hippocrat. prognostica illustravit et cujus pleraque alia doctissima extant scripti in arte medica, posteaquam ultra viginti annos professor fuisset in Salmanticensi Academia, cum semel aliquid mihi referret, quod ei cum esset studiosis acciderat verbum corrigens (inquit) cum auditor essem, non studiosus adhuc sum* ».

(103) Cf. Zacuto Lusitani, *Opera*, Lugduni, 1642, cité par Maximiano Lemos, *op. cit.*, p. 28. « *Alter, Joannes Bravus Petrasitanus, in Galeni doctrina versatissimus, por ut praeclara ejus opera in plures Galeni libros contestatur* ».

(104) Andrés Laguna, *Viaje de Turquía*, N.B.A.E., pp. 40 à 50.

(105) Mesué, *Opera*, Venetiis, 1581. *De re medica*, lib. tres. Lugduni, 1548.

(106) Johann-Jakob Wecker, *Antidotarium generale et speciale*. Basiliae, 1642.

(107) Joseph Du Chesne, *Pharmacopoea dogmaticorum restituta*, Francoforti, 1607.

(108) Cf. H. Brabant, *op. cit.*, p. 266.

malgré son nom. Ce rapprochement n'étonne plus lorsqu'on sait que Pedro Hispano évoque le médecin hébreu dans ses célèbres *Quaestiones* <sup>(109)</sup>. Rodrigo de Castro n'est pas le seul à maintenir la tradition judéo-arabe en médecine, puisqu'à la même époque, à Tolède, la famille Alvaro de Castro (qui n'a aucun lien de parenté avec l'auteur) s'applique à recueillir toutes les données scientifiques issues de cette tradition <sup>(110)</sup>. Non seulement on y retrouve la trace d'Isaac Israeli, mais encore toute la science de la pharmacologie. Isaac s'intéressa également aux Régimes de Santé dans ses *Opera Omnia* et eut les honneurs de la réédition, tout comme Pedro Hispano dont on connaissait le *De dietae*, à l'époque de Rodrigo de Castro. Les *Opera Omnia* furent notamment réimprimés à Lyon en 1515, le *De dietae* à Bâle en 1575 et 1577, puis à Anvers, en 1608, quelques années, donc, avant la rédaction du *Medicus politicus*. Manoel Brudo (Brutus Lusitanicus) connut également un certain succès avec son *De ratione victu in singulis febribus secundum Hippocratem*, succès qui lui valut deux éditions assez rapprochées, puisque l'une est de 1544 et l'autre de 1559.

Rodrigo de Castro a cependant l'impression d'avoir commis des injustices, par omission, le plus souvent, dans ce choix très varié qu'il offre à la curiosité du jeune médecin. Aussi conclut-il cet exposé par des conseils fort judicieux. Chaque médecin devra, au gré de ses recherches et de ses lectures ou des nécessités de la pratique médicale, noter soigneusement dans un répertoire tout auteur qu'il estimera original dans sa thérapeutique ou dans l'observation de symptômes plus rares ou moins connus. Il indiquera l'enchaînement du raisonnement et donnera des références exactes sur des points précis afin d'éviter un travail de compulsation superflu, le jour où il aura besoin de ces références :

... *ut oblata occasionem non sit necesse cum laborioso temporis dispendio omnes evolvere autores, sed scopum statim petas* <sup>(111)</sup>.

Mieux encore, il pensait donner ultérieurement le résultat de ses observations personnelles réunies durant sa vie, afin d'aider ses jeunes confrères. Il serait intéressant de rechercher à Hambourg, où il mourut, s'il n'existe pas de feuillets manuscrits témoignant

---

(109) Cf. Karl Sudhoff, *op. cit.* Les *questiones super libro de urina*; *Scriptum et questiones super libro de diaetis particularibus* et *Questiones super libro de diaetis universalibus* ne font pas partie de l'*Ars medica*, mais sont incluses dans ce que devait savoir tout étudiant, selon Pedro Lusitano.

(110) Millás Vallicrosa, *op. cit.*, pp. 443 à 455.

(111) - (112) *Medicus politicus*, p. 91.

de cette intention. Il incite enfin les autres à procéder de la même manière afin d'être utiles à la communauté :

... *idemque velim faciant quicumque publicam utilitatem promovere cupiunt* <sup>(112)</sup>.

Il voulait en quelque sorte, suivant en cela la tradition humaniste, composer une espèce de Dictionnaire des références médicales, à l'instar des recueils d'Erasme ou de Ravisius Textor, et du point de vue médical, du *De miraculis* de Levinus Lemnus, mais à des fins plus scientifiques et selon une méthode plus rigoureuse <sup>(113)</sup>.

#### *Les livres non médicaux.*

Cette bibliothèque suffirait-elle vraiment au praticien, si l'on ne lui adjoignait pas un ensemble de volumes, sinon indispensables, tout au moins nécessaires à sa culture et à un délassement bien mérité ? Avec la même méthode et selon des normes mûrement réfléchies, Rodrigo de Castro suit encore l'ordre chronologique.

Il nous rappelle qu'Homère, Virgile et Lucrèce sont des auteurs souvent cités. Il les classe ensemble, certes, en tant que poètes, mais aussi parce que leurs trois noms réunis résument l'épopée, la poésie lyrique et la poésie philosophique et qu'ils évoquent tout ensemble le goût de l'aventure par terre et par mer, le goût de l'enracinement et des travaux rustiques et enfin, le plaisir de la spéculation devant le monde créé. Rodrigo de Castro nous a prouvé souvent, au cours du *Medicus*, qu'il était un fervent lecteur des Anciens.

Un deuxième groupe comprend les observateurs de la vie paysanne avec Caton l'Ancien, Varron, Palladius qui écrivit une curieuse *Vie des Pères du Désert*, Columelle à qui l'on doit un *Traité sur l'Agriculture* <sup>(114)</sup>.

Les historiens sont nombreux : à côté de Tite-Live, de Tacite et de Justin, qui s'attachent tous trois à l'histoire des guerres, des conquêtes et de la politique du peuple romain, Rodrigo de Castro trouve chez Hérodote mille détails sur les différents peuples de la terre, et se penche en sa compagnie, avide et passionné, sur toutes les légendes et sur toutes les ethnies. A Plutarque, il demande de lui faire connaître plus que l'Histoire dans son sens classique, la

---

(113) Il s'agit du *De Miraculis oculis naturae et de vitae recta instituenda*, 1559, et du *Officina*, 1522 de Ravisius Textor.

(114) Cf. Michaud, *Biographie Universelle*, Paris - Leipzig, s. d.



vie des héros pris en tant qu'individus. Strabon va compléter la vision que tout homme doit avoir sur le milieu et l'époque où vécurent ses semblables, par ses connaissances géographiques de l'univers connu.

De même que Rodrigo de Castro sépare les Anciens et les Modernes en médecine, de même sépare-t-il les écrivains, récents ou contemporains, de leurs aînés. Ainsi, afin que le médecin soit au courant de l'Histoire contemporaine de la France, conseille-t-il l'ouvrage publié par le magistrat de Thou (Thuanus), mort en 1598 et qui écrivit l'*Histoire de mon temps* <sup>(115)</sup>. Au Père Mariana il demande la connaissance de l'Histoire d'Espagne, à Saxo Grammaticus celle du Danemark au Moyen Age ; l'Allemagne est représentée par Sleidan, qui fut à la fois historien et humaniste ; il écrivit les *Annales des Réformateurs*, lors de l'alliance des protestants allemands contre Charles Quint. En 1542, Sleidan s'établit à Strasbourg et commença à rédiger son *Histoire* à partir de 1545. Quant à celui que Rodrigo de Castro appelle Tracagnota, il n'est autre que le célèbre Giovanni Tarcagnota, cité par Manuel de Melo dans son Dialogue *O hospital das Letras*. Il écrivit une *Histoire du monde des débuts jusqu'à 1513* qui fut fort appréciée de ses contemporains, puisque Melo écrit au siècle suivant :

A razão é clara porque aqueles que escrevem histórias gerais, como Barónio, Eusébio, Pineda, *Tarcanhota*, Carrilho e outros semelhantes, com a grande variedade de matérias que nos oferecem e trazem à memória, nos ensinam e deleitam, que são os dois honestos fins de toda a lição boa <sup>(116)</sup>.

Emmanuel Van Meteren, que Rodrigo de Castro conseille pour son *Histoire des Pays-Bas*, publiée en latin à Amsterdam en 1597, fut aussi un réformateur né à Anvers en 1535. Avec Paul Jove, nous nous retrouvons en pays de connaissance. Recherché pour ses connaissances sur la Turquie, il écrivit une *Histoire* de son temps ; Laguna s'inspirera largement dans le *Viaje de Turquía*, comme il

---

(115) *Id.*, *ibid.*, de Thou fait un vibrant éloge de Antonio Gouveia, dans ce même livre, cf. J. Verissioro-Serrão *Gouveia e o seu tempo*, loc. cit., Coimbra, 1966.

(116) Texte et notes de l'édition établie par Jean Colomès. Th. doct. 3<sup>e</sup> cycle, Poitiers, 1966, p. 157.

D'autres noms sont cités par Francisco Manuel de Melo et évoqués par Rodrigo de Castro : ce sont ceux de Giovanni Botero, fort estimé dans la Péninsule Ibérique, de Lúcio Marineo Sículo, de João de Barros, Damião de Gois. Quant à Flavius, M. Colomès l'a identifié comme étant l'historien du peuple juif, le même par conséquent que l'auteur mentionné par R. de Castro. Notre collègue rappelle, dans ses notes, que Sículo résida à Salamanque et qu'il y laissa un excellent souvenir. Une édition de son *De Laudibus Hispaniae* fut publiée à Saragosse en 1509.

l'avait fait auparavant lorsqu'il rédigea l'*Histoire des Turcs*<sup>(117)</sup>, de son *Comentario delle cose dei Turchi*, que Paolo Giovio composa en italien. Il en existe une édition latine de Strasbourg qui date de 1537 : *Turcicarum rerum Commentarius Pauli Jovii Nucérini ad Carlos V*<sup>(118)</sup>. Si nous n'avons trouvé aucun renseignement sur Petrus Bizarus<sup>(119)</sup>, nous avons relevé dans la *Biographie universelle*<sup>(120)</sup> des renseignements sur Thomas Minadous ; ce praticien italien, né vers 1540, fut attaché pendant sept ans comme médecin au consulat Vénitien, soit à Constantinople, soit en Syrie. Il réunit des matériaux qu'il publia après 1588 sur les guerres qui opposèrent les Persans et les Turcs. Mais notre Portugais réserve quelques lignes à ses compatriotes ou à ceux qui, en même temps qu'eux, ont navigué vers les côtes asiatiques. Il conseille de compléter les renseignements que nous offre João de Barros dans ses *Decades* par les relations de voyages de Pierre de Maffei, parues en 1598. Ce Pierre de Maffei se montra fort sceptique vis-à-vis des *Peregrinações* de Fernão Mendes Pinto et contribua, sans doute par un excès de prudence, à perpétuer le calembour en vogue à l'époque : Fernaõ, mentes ? Minto<sup>(121)</sup>. Damião de Gois figure tout naturellement à côté des deux célèbres voyageurs. L'esprit indépendant de ce grand ami d'Érasme dont on a gardé fort heureusement, la correspondance qui lui était adressée, ne pouvait que plaire à Rodrigo de Castro. Vient ensuite le nom de Pierre Martyr. Il s'agit ici de Pierre Martyr d'Anghieri qui fut le chroniqueur des découvertes de son temps et recueillit des témoignages passionnants de la propre

---

(117) Paolo Giovo était aussi naturaliste et médecin, ce qui explique, d'une part, que R. de Castro s'y intéresse, d'autre part, que Laguna, dont on sait qu'il séjourna quelque temps à Bologne, grâce aux recherches de M. Marcel Bataillon, s'en soit inspiré.

(118) Voici ce qu'écrivit M. Bataillon à ce sujet : « Un peu confus peut-être de diffuser en latin ce petit roman, Laguna y avait joint, pour donner plus de poids matériel et intellectuel à l'opuscule, un aperçu de l'Histoire des Turcs, de leur façon de faire la guerre et de leurs mœurs (*De prima tructulentissimorum Turccarum origine, deque eorum tyrannico bellandi ritu et gestis, brevis et compendiosa expositio*). Notons en passant que, enclin à faire valoir sa marchandise, au besoin en mystifiant le lecteur, il avait dissimulé que cet aperçu était un abrégé pur et simple d'un traité de Paolo Giovio déjà très répandu en italien et en latin (*Comentario...*) ». Ce petit roman en question, Laguna l'avait écrit pour redonner du courage aux chrétiens que les progrès turcs démoralisaient ; il l'avait pompeusement appelé : *Rerum prodigiosarum, quae in urbi Constantinopolitana et in aliis ei finitimis acciderunt Anno a Christo nato MDXLII*. Cf. M.B. Sur l'Humanisme du Dr Laguna, « Romance Philology », XVII, n° 2, nov. 1963, pp. 208 à 234.

Cf. Marcel Bataillon, *Le Docteur Laguna auteur du Voyage en Turquie*, Paris, 1958.

(119) R. de Castro le cite avec Minadous, comme historien du peuple Perse.

(120) *Op. cit.*

(121) Cf. Damião Peres, *Descobrimentos portugueses*, Porto, 1943, p. 487.

bouche de Vicente Yañez Pinzón. Par conséquent, la dénomination *indica* se réfère, dans le texte du *Medicus*, à la fois aux Indes orientales et aux Indes occidentales. Avec son sens de l'équilibre, Rodrigo de Castro a choisi deux historiens, tous deux auteurs de *Decades*, pour renseigner le lecteur sur ces deux Continents <sup>(122)</sup>.

Après la connaissance de l'Europe contemporaine, de l'Asie, et de l'Amérique (nous remarquerons que l'auteur semble se désintéresser de l'Afrique), le lecteur pourra se renseigner sur le peuple juif dans l'*Histoire* qu'en écrivit Flavius Josephus, ou Joseph, historien du 1<sup>er</sup> siècle. Enfin, les *Relations universelles* de Giovanni Botero, dont nous connaissons l'existence de l'édition de 1598, à Brescia, viennent compléter et élargir cette vision de l'homme quelle que soit son époque ou son origine, dans le sens le plus large que les humanistes surent donner à ce mot.

Pourquoi cette connaissance ? Parce que, poursuit Rodrigo de Castro, les œuvres littéraires sont un ornement de l'esprit, parce qu'elles nous proposent des exemples susceptibles de consoler les malades et de leur redonner du courage, parce qu'aussi elles exercent la mémoire, cette mémoire si importante pour un médecin qui ne peut toujours avoir près de lui, pour les consulter, les ouvrages dont il aurait besoin. En outre, pour conserver ce patrimoine que nous emportons toujours avec nous et dans lequel nous puisons à notre gré, il faudra s'astreindre à la double gymnastique de la copie et de la répétition. D'où l'intérêt de procéder, pour les ouvrages de culture générale, comme Rodrigo de Castro l'indique pour les ouvrages de médecine : il faudra dresser des promptuaires des passages qui auront frappé l'esprit, parce que souvent cités ou particulièrement intéressants. Sans doute cette méthode permet-elle trop souvent de jeter de la poudre aux yeux et de faire passer pour de la science ce qui n'est qu'un vernis. M. Bataillon nous en a donné la preuve dans son étude sur l'humanisme de Laguna <sup>(123)</sup>, et Castro lui-même nous met en garde contre le faux savoir et ce qu'il appelle la logomachie. Il s'agit cependant pour lui, qui s'adresse au véritable savant, d'un exercice et d'une nécessité.

Quels enseignements pouvons-nous tirer de la façon dont Rodrigo de Castro compose la bibliothèque idéale ?

Du point de vue médical, ce choix nous aide, semble-t-il, à situer le médecin par rapport à la conspiration antigalénique que connut son époque. Nous avons eu l'occasion, au cours d'une autre étude,

---

(122) L'œuvre de J. de Barros : *Decadas*. L'œuvre de Pietro Martyr de Anghiera : *Decades de Orbe novo*.

(123) Marcel Bataillon, *Sur l'humanisme du Docteur Laguna, Deux petits livres latins de 1543* ; in « Romance Philology », vol. XVII, n° 2, nov. 1963, U. S. A.



de souligner l'importance accordée à Paracelse dans le *Medicus politicus* <sup>(124)</sup>. Le chapitre qui est consacré à la réfutation systématique de l'iatrochimie témoigne de l'intérêt que notre médecin porta à la polémique suscitée par cette théorie. Rodrigo de Castro y voyait un danger certain qu'il tenta de souligner, malheureusement par des raisons théologiques et philosophiques <sup>(125)</sup>. Il est vrai, à la décharge de l'auteur, que Paracelse défendait lui aussi fort mal ses positions car sa façon d'aborder la chimie tenait plus des rêveries alchimiques que de la méthode scientifique. Remplaçant le raisonnement par l'intuition, l'observation par des expériences extravagantes, Paracelse rassemblait malencontreusement autour de lui les adeptes des sciences maudites. Son geste spectaculaire bien connu, il brûla devant ses étudiants le Canon d'Avicenne, n'était pas concluant et ressemblait plus à une fanfaronnade d'homme turbulent qu'à la révolte motivée d'un esprit à la fois révolutionnaire et constructif. Aussi, Rodrigo de Castro ne le fait-il pas figurer dans sa bibliothèque alors que le maître Marcile Ficin y a sa place en compagnie de Pierre d'Apone, pourtant très combattu dans le *Médecus politicus* <sup>(126)</sup>. C'est donc aux côtés de Fernel qu'il faut situer, dans la bataille galénique, le médecin portugais. Comme pour Fernel, la science du XVI<sup>e</sup> siècle reste un art qui fait partie de la Physique, codifié par des lois philosophiques. Le médecin raisonnera donc à partir de ces lois, maniant la synthèse ou l'analyse, tout en tenant compte, fort heureusement, des observations recueillies auprès du patient, ce qui ne fut pas toujours le cas avant les progrès de l'anatomie. Fernel, à qui l'on doit le remaniement de la classification désuète du trivium et du quadrivium, n'osa pas, cependant, aller aussi loin que Rodrigo de Castro dans la voie de l'observation critique et scientifique. La médecine restera longtemps l'*universa medicina* régie par les principes aristotéliens, combinés à ceux d'Hippocrate et de Galien, inspirée également des Arabes et plus particulièrement d'Averroès. Le Portugais, en effet, tout en ne tournant pas délibérément le dos au passé, reste libre dans ses jugements sur Galien et s'il conseille de posséder toute son œuvre, il le fait avec prudence. Les louanges adressées à Ambroise Paré au chapitre de la chirurgie et à Vésale, dans sa critique de Galien, renforcent notre opinion autant que ses réflexions sur ceux qui n'acceptent du présent aucun changement, fût-il motivé par de solides expériences, et qui souvent rejettent tout ce qui revient aux Arabes, tant leur souci de fidélité à Galien est grand. Ces réflexions

---

(124) *Op. cit.*, pp. 14, 15, 19.

(125) *Op. cit.*, p. 15. *Paracelsi errores*.

(126) *Op. cit.*, p. 5 : *Petri Aponensis error*. p. 6 : *Petri Aponensis refutatio*.



tiennent à cœur à Rodrigo de Castro, car nous en retrouvons l'écho, à peu près dans les mêmes termes, au livre II du *Medicus politicus* <sup>(127)</sup>.

Nous avons souligné la chaleur avec laquelle il discute la théorie iatrochimique et rejette les intuitions de Paracelse et de tous ceux qui confondent magie, superstitions et sciences d'observations. Il semble bien que la lecture non seulement de Paracelse, mais de Pierre d'Apone, tous deux disciples de Marcile Ficin, aient durci sa position concernant les influences astrologiques. Sans doute reconnaît-il toujours que l'étude des Crises et des jours décroîtaires est utile au médecin, que les astres et les planètes peuvent « incliner ». Luis de Pina rappelle, dans son étude sur *Acultura anatómica em Portugal*, que son illustre compatriote présentait, dans son *Universa mulierum medicina*, des tables de calculs astronomiques spéciaux pour le moment de la naissance <sup>(128)</sup>; mais l'auteur du *Medicus politicus* insiste encore davantage sur les abus de ceux qu'il nomme astromanciens et qu'il considère comme très pernicieux <sup>(129)</sup>. Si le *De Crisibus* doit figurer sur les rayons de la « librairie », il n'est fait mention ni du livre de Pedro Ciruelo, ni de celui de Martín del Rio, pourtant en latin contre les pratiques superstitieuses. Il laisse au médecin sa liberté de jugement et ne fait que le mettre en garde. Ce respect pour le jugement d'autrui apparaît aussi pour le Conciliateur dont il combat les erreurs mais dont il apprécie la science.

Autre remarque à faire : qu'il s'agisse de médecine ou de culture, une large place est accordée aux réformateurs, qu'ils soient médecins, diplomates, théologiens ou mémorialistes. Son établissement à Hambourg, sa fréquentation des Allemands protestants auxquels vinrent se joindre des Français lui a permis de passer de longues heures en leur compagnie et de lire librement leurs œuvres et c'est, à notre avis, sous cet angle que la Bibliothèque idéale est différente de ce qu'elle aurait pu être dans la péninsule ibérique. Lorsqu'il s'agit de croyances religieuses, aucune barrière n'y apparaît : réaction normale de compréhension pour un esprit tel que celui de Rodrigo de Castro. Par contre, nous pouvons nous étonner de ne pas trouver comme complément spirituel un

---

(127) *Op. cit.*, p. 95 : *Conclusio : argumenta contra auctoritatem - Error quorundam et Arabes medici non sunt rejiciendi.*

(128) Luis de Pina, *A cultura anatómica em Portugal*, « O Instituto », Coimbra, 106-107.

(129) *Op. cit.*, p. 64. « *Non igitur de iis medicis, qui heac exacte norunt, et in doctrina Hipp. apprime versati sunt, ac plerumque vera praedicunt, sed de illis aliis Astromanticis et temerariis, qui nihil minus sciunt, quam quod profitentur, verum esse veterem illum sermonem existimo; praestare a sexaginta medicis, quam a sex jureconsultis daminari.* »

ensemble de livres sacrés ou traitant de sujets théologiques ou métaphysiques ; en effet, si l'*Ancien Testament* et plus spécialement l'*Ecclésiastique* est invoqué comme preuve de l'utilité et de la grandeur de la médecine<sup>(130)</sup>, il ne semble pas que Rodrigo de Castro se soit senti la vocation de catéchiste : omission inconsciente, sans doute, car la déontologie médicale d'après le *Medicus politicus*, est des plus strictes en ce qui concerne les rapports du médecin et de l'Eglise d'une part, le médecin et le patient d'autre part. Il ne s'agit donc pas chez lui d'un parti pris que l'on pourrait attribuer à ses origines, mais tout au plus d'une tendance à ne pas insister sur ce qui sera, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, quelque peu mis à l'écart : la relation étroite entre médecine et théologie au profit d'une laïcisation de la profession médicale, sans transgression, cependant, de la morale religieuse<sup>(131)</sup>.

Mais ce serait n'entrevoir qu'un des aspects de la personnalité de Rodrigo de Castro, que de ne pas s'arrêter à une autre constante de son ouvrage : le souci de la forme et du style.

Comme Fernel, notre médecin a suivi la filière des belles-lettres. Aussi attache-t-il à la manière de présenter un sujet une importance primordiale. D'abord, par le plan, la construction qui obéit aux règles de la rhétorique, les divisions et les sous-divisions, les arguments pour ou contre dans un débat, Rodrigo de Castro essaie de rendre sa pensée avec une grande clarté. Ensuite lui-même écrit, dans le chapitre sur la Bibliothèque, qu'il vaut mieux choisir les auteurs répondant aux quatre qualités primordiales de l'écrivain :

*quatuor perficiunt scriptorem bonum : materia, res, nervus et phrasis, sive stylus* <sup>(132)</sup>.

Ce sont ces qualités qui mettent en valeur l'utilité et l'intérêt de leurs écrits.

Combien de fois ne revient-il pas sur l'élégance — *eleganter* — dit-il en parlant du style de Fernel. Il oppose aussi ses ouvrages dont la pureté latine était proverbiale, au latin barbare de certaines

---

(130) *Op. cit.*, pp. 29 à 33.

(131) *Id. ibid.*, nous renvoyons aux passages traitant des sujets suivants :

p. 56 *Anima et corpus suos morbos invicem communicant.*

p. 33 *Auxilium a Deo implorandum et praesidia humana non omit-tenda.*

p. 121 *Bibliorum sacrorum lectio Medico necessaria.*

p. 59 *Loca scripturae contra astrologos.*

p. 241 *Moralis philosophia et medicina adque quid inventa.*

p. 63 *Scripturae sacrae loca pro Astrologis allata explicantur.* (Index alphabétique).

Cf. Pedro Lain Entralgo *La relación Médico-Enfermo*, Madrid, 1964, chap. II « Cristianismo et relación médica ».

(132) *Id., ibid.*, p. 88.

traductions, insistant enfin sur le but de cette bibliothèque qui est d'orner l'esprit et non de la charger :

*et exorneretur potius quam oneretur* <sup>(133)</sup>.

Ces conseils, il tente sans cesse de les mettre en pratique, choisit des citations tantôt poétiques, telles celles d'Horace ou d'Ovide, tantôt humoristiques aussi, se plaisant, comme nous le voyons dans la citation précédente, à des effets de style ou même à des pastiches reconnaissables ou qu'il nous permet de reconnaître <sup>(134)</sup>. Le ton est chaleureux et vif lorsque l'auteur, oubliant de s'effacer devant son propos, laisse percer l'intérêt qu'il porte à un personnage, la passion qui l'anime dans une polémique, et cela apparaît, malgré l'austérité de la matière et les embûches d'une phrase latine étonnamment synthétique.

Son choix, enfin, présente de nombreuses similitudes avec celui que nous offrent les bibliothèques du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, non seulement en Espagne et au Portugal, ce qui ne saurait surprendre, mais en France. C'est ce qui ressort de la comparaison de cette bibliothèque idéale et de celle de Nantes, dont le fonds remonte à la création de l'Université et dont le nombre de volumes s'accrut sans cesse jusqu'à la Révolution <sup>(135)</sup>. Si Nantes ne se trouve pas sur les deux grands axes universitaires Francfort-Lyon-Montpellier et Montpellier-Toulouse-Bordeaux, pour ne pas parler de l'Italie, elle se situe, par contre, sur l'axe que l'on pourrait appeler l'axe de l'exil et de la diaspora. Comme Bordeaux, ce fut une ville de transit pour beaucoup de médecins désireux de s'établir aux Pays-Bas ou en Allemagne. Est-ce pour cela que nous y retrouvons le *Traité de gynécologie* de Castro, les ouvrages d'Amato, de Zacuto Lusitano, les commentaires de Galien par Laguna ? Rappelons que l'un des premiers hôpitaux de contagieux fut édifié dans une île de la Loire, sur les conseils d'un autre médecin portugais de la famille des Melo <sup>(136)</sup>, que les archives sont riches en documents concernant les Portugais et leur séjour en France. Ce ne sont peut-être que des coïncidences, mais des coïncidences qui mériteraient d'être examinées de plus près. Un fait, en tous cas, est certain : Rodrigo de Castro avait fait un choix qu'aucune Université n'aurait désavoué,

---

(133) *Id.*, *ibid.*, p. 88.

(134) C'est le cas de l'adage cité p. 64 et appliqué aux Astromanciens. Cf. note 100.

(135) La Bulle de Pie II fondant l'Université de Nantes et accordant à ses membres les droits et privilèges dont jouissaient les autres Facultés, date de 1460. La confirmation des privilèges fut signée par le Roi Charles VIII en 1491.

(136) Ce renseignement nous a été donné par le Professeur Pierre Kerneis, de l'Université de Nantes.

à condition de pouvoir le faire en toute liberté d'esprit et d'opinions.

Ce chapitre, que nous avons peut-être trop minutieusement analysé, permet, croyons-nous, de mesurer avec plus de sûreté l'énorme effort recommandé aux médecins, étant donné la limitation des procédés d'observation et de diffusions dont l'époque disposait. Il nous incite à nous demander si, au demeurant, le volume d'érudition et de connaissances acquises directement par le praticien d'aujourd'hui requiert une telle somme d'efforts. Il nous met en mesure, d'autre part, d'estimer les hommes suivant leur degré de curiosité, dans une société, comme la nôtre aujourd'hui, en complète transformation et dans un univers dont les limites s'éloignent de plus en plus.

Les innombrables renseignements fournis par Rodrigo de Castro nous permettent enfin de mieux comprendre les évocations, les citations et les interpolations érudites dont les écrivains, qu'ils fussent prosateurs ou poètes, ornent ou illustrent leurs écrits. Il ne s'agit en aucune manière d'une érudition morte, mais d'une réactualisation des connaissances de l'Antiquité à la lumière des apports nouveaux, en médecine, en sciences naturelles, en géographie ou en astronomie. C'est une façon, pour les esprits cultivés, de remettre à jour sans cesse et de progresser, sans tourner le dos pour autant à leur siècle et à l'avenir. Et ces noms qui paraissent maintenant fort éloignés de notre propos, ces œuvres dont on n'a gardé que de vagues réminiscences, nous allons les retrouver dans toute cette littérature où le personnage du médecin ou du malade occupe une place privilégiée.



### CHAPITRE III

#### UNE TRADITION DEONTOLOGIQUE

Le Docteur Agustin de Amezua y Mayo publiait en 1942 un article intitulé : *Tres humanistas españoles del Siglo XVI frente a la medicina* <sup>(1)</sup>. Ces trois humanistes étaient Fray Antonio de Guevara, Antonio de Torquemada et Pedro Mexía. L'auteur faisait très justement remarquer que l'intérêt manifesté par les « escritores no profesionales y literatos » se traduisait par deux sortes d'ouvrages, les uns satiriques et comiques, les autres graves et mesurés dans leurs jugements, de sorte que :

... no hubo en el siglo de Oro de nuestras letras y hasta fines del siglo XVIII ninguna profesión liberal que fuese objeto de tantos y porfiados vituperios... Mas junto a esta fase de la literatura amena antimédica, había otra mas grave y formal ; la de los escritores que prodíamos llamar ensayistas, los cuales, dejando de lado las burlas e ironías como cosa indigna de su prosopopeya e importancia, trataron también del valor de la medicina y de la estimación que debía darse tanto a la ciencia en si misma como a sus profesionales seguidores <sup>(2)</sup>.

De son côté, le Professeur Rocha Brito étudiait, au Portugal, un curieux dialogue écrit en espagnol malgré son titre en portugais, et attribué à l'humaniste lusitan Jérónimo de Miranda <sup>(3)</sup>. Ces deux études parallèles tentées par deux médecins de la péninsule nous inciterent à lire attentivement les essais écrits tant en Espagne qu'au Portugal, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, et à comparer les mérites respectifs des essayistes. N'y avait-il pas, en effet, une tradition commune, une inspiration unique, susceptible de nourrir un tel courant littéraire ? Plusieurs études du Professeur Luis de Pina

---

(1) A. de Amezua y Mayo, in « Medicamenta » 135, nov. 1942, pp. 227-230.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 227.

(3) Traduction en portugais du *Diálogo da perfeição e partes que sam necessárias ao bom médico*, avec Introduction, Porto, 1945.

devaient nous mettre sur la voie : Il s'agissait de l'examen d'un ensemble de serments médicaux écrits après celui d'Hippocrate ; nous nous référons aux serments médicaux d'Assaph, de Maïmonide, de J. Zahalon et d'Amato Lusito (4).

*Assaph, Maïmonide, Zahalon.*

Assaph fut un médecin juif du VII<sup>e</sup> siècle, auteur d'un *Livre de Médecine* et à qui Sussman Muntner consacrait, en 1949, une étude intitulée *The book of medecine by Assaph* (5). C'est au Docteur I. Simon que l'on doit la traduction du serment médical, ainsi que de la prière médicale attribuée à Maïmonide. Les règles exprimées sont, ainsi que le fait remarquer l'auteur, très différentes de celles d'Hippocrate. Alors qu'Hippocrate énonce brièvement certains interdits, tel celui de donner du poison susceptible de tuer un malade ou l'enfant porté par une femme :

Je ne conseillerai jamais à personne d'avoir recours au poison, et j'en refuserai à ceux qui m'en demanderont. Je ne donnerai jamais à aucune femme de remèdes pour la faire accoucher avant son terme ; ...

Assaph s'étend plus longuement et à plusieurs reprises sur l'obligation d'éviter toute blessure ou empoisonnement volontaire ; de faire la sourde oreille à toute requête extérieure dans ce sens ; de se refuser à toute mutilation :

Vous ne vous chargerez pas intentionnellement de sang (de crimes) dans la pratique de la profession médicale.  
Vous ne provoquerez pas intentionnellement une maladie à un être humain.

Vous ne provoquerez pas davantage une infirmité à l'homme (6).  
Ce qui différencie Assaph d'Hippocrate c'est surtout le rappel incessant, dans les obligations du médecin, du monothéisme juif,

---

(4) Luis de Pina, *Juramentos médicos. A propósito da oração ética de Assafe*. in « Imprensa medica » de Lisboa, 1952.

Dr I. Simon, *Le « serment médical » d'Assaph, médecin juif du VII<sup>e</sup> s.*, avec une étude comparative du serment d'Hippocrate, de la prière médicale de Maïmonide et du serment de Montpellier, in « Revue d'Histoire de la médecine hébraïque », IX (1951), Paris.

(5) *The book of Medicine*, in « Abraham Levinson anniv. vol. studies in pediatric and medical History » Froben press inc. New York, 1949.

(6) I. Simon, *art. cité* p. 43.

de l'attachement à Dieu et à la Thora seuls capables d'éloigner « la tentation de commettre des actes malhonnêtes, par l'âpreté au gain ou par rancune » (7). Un passage, à notre sens, fort instructif, ne semble pas avoir attiré l'attention des commentateurs : ce Serment — le seul connu dans la littérature médicale du Moyen Age — illustre une prise de position que l'on retrouve également dans l'Europe d'alors, vis-à-vis de médecins n'appartenant pas à la même religion que les malades.

N'ayez jamais recours à l'art des idolâtres pour soigner quiconque et n'ayez aucune confiance en leur thérapeutique. Plus encore, vous aurez en horreur et vous détesterez et haïrez tous les serviteurs et ceux qui croient en eux, et aussi ceux à qui ils inspirent confiance ... (8).

Suit une véritable prédication contre les idoles, contre ceux qui veulent les imposer, un avertissement salutaire et une exhortation à suivre le chemin marqué par le vrai Dieu :

Pensez tout le temps à Lui et servez-Le dans la vérité, la droiture et la perfection ... (9).

Assaph veut mettre en garde l'homme contre ses faiblesses et contre les faiblesses d'autrui, et cette attitude n'est pas éloignée de celle de Ibn Abdun vis-à-vis de médecins d'une autre race, et en général de celles des chrétiens vis-à-vis des médecins maures ou juifs. Or, il ne s'agit aucunement d'une prise de position comparable à celle que l'expulsion des Maures et des Juifs d'une part, et la création de l'Inquisition de l'autre, purent motiver. Cependant, et ce fut sa faiblesse, cette attitude prêtait le flanc à un antisémitisme naissant. Nous approfondirons ce débat dans le chapitre que nous consacrons au médecin juif (10).

M. I. Simon s'est penché sur la *Prière médicale d'un médecin Juif d'Egypte du XII<sup>e</sup> siècle* et sur son attribution à Maïmonide (11) concluant cependant qu'elle « correspond bien à l'esprit du grand savant et à l'esprit des médecins juifs du Moyen Age » (12). C'est pourquoi nous l'évoquons dans cette étude. Quant à la prière de Zahalon, médecin juif de Rome et auteur de plusieurs traités médicaux hébreux (13), elle appartient également à l'époque qui nous

---

(7) *Id.*, *ibid.*, p. 40.

(8) *Id.*, *ibid.*, p. 39.

(9) *Id.*, *ibid.*, p. 39.

(10) *Infra*, p. 287.

(11) I. Simon, *art. cité*, p. 43.

(12) *Id.*, *ibid.*, p. 37.

(13) *Id.*, *ibid.*, pp. 41-42.

occupe puisqu'elle fut publiée, sans doute bien après sa composition, en 1682, à Venise.

Assaph, Maïmonide, Zahalon ne cherchent pas uniquement à proposer un code et à susciter chez le médecin un simple engagement déontologique. Ils veulent lui inculquer l'amour de l'être humain, ainsi que l'écrit M. Simon, et aussi la crainte et l'amour de Dieu. Le médecin implorera Dieu pour en recevoir force et courage contre les tentations ; il soignera le corps sans le séparer de sa vocation spirituelle, utilisant la croyance et la foi pour en décupler la résistance : c'est pourquoi il s'agit tout autant de prière que de serment.

*Amato Lusitano, Rodrigo de Castro et Zacuto Lusitano.*

Cette tradition ne devait pas s'arrêter au seuil du XVI<sup>e</sup> siècle, car Amato Lusitano, de retour au pays de ses ancêtres, allait la continuer par son admirable Testament écrit à Salonique en 1559 <sup>(14)</sup>, alors qu'il était revenu au judaïsme. Il s'agit donc bien d'une constante qui n'a pas échappé à Julio Caro Baroja :

... Los médicos judeo-peninsulares, en general, parecen haber tenido especial predilección por esta rama de la medicina. Acaso tal gusto se halle condicionado, en gran parte por la misma necesidad de combatir leyendas... que circulaban desde la Edad Media, contra los médicos y boticarios judíos. Acaso también, porque el médico judío es, con más frecuencia que el cristiano, hombre metido de lleno en la vida religiosa de su comunidad, tan preocupada siempre por problemas éticos <sup>(15)</sup>.

Les prières médicales, nous semble-t-il, illustrent ce jugement et bien que la première raison invoquée par Caro Baroja ne soit pas à écarter, nous nous rallions plutôt à la seconde.

En outre, aucune allusion n'est faite, jusqu'à Amato Lusitano, à un possible antisémitisme, et l'attitude de méfiance vis-à-vis des médecins et des thérapeutiques d'un autre pays est courante, répétons-le, dans toute l'Europe du Moyen Age, comme elle est admise chez les Juifs et chez les Musulmans. Maïmonide se place, comme ses compatriotes, sur un plan humain et spirituel lorsqu'il demande à Dieu de fortifier son cœur :

---

(14) *Thessalonica datum Anno Mundi 5319* (1559) : telle est l'indication que l'on trouve au bas du texte latin.

(15) Julio Caro Baroja, *Los judíos en las España moderna y contemporánea*, Madrid, 1961, t. II, p. 187 et suiv.



Mon Dieu remplis mon âme d'amour pour l'art et pour toutes les créatures... Soutiens la force de mon cœur, pour qu'il soit toujours prêt à servir le pauvre et le riche, l'ami et l'ennemi, le bon et le mauvais <sup>(16)</sup>.

Il suit en cela le texte d'Assaph où il est dit :

Ne gardez pas de rancune ni d'animosité vengeresse envers un malade <sup>(17)</sup>.

Par contre, lorsqu'Amato Lusitano rédige son testament spirituel, le climat est tout autre. Les persécutions contre les crypto-juifs, les légendes divulguées et savamment entretenues par l'Inquisition et le Pouvoir, l'incitent à manifester publiquement, par son exemple, la fausseté de certaines généralisations :

J'ai toujours accordé aux hommes la même place, quelle que soit leur religion ; qu'ils fussent Hébreux, Chrétiens ou adeptes de la loi musulmane <sup>(18)</sup>.

Le texte intégral, dont nous donnons la traduction en appendice, est l'attestation de la mise en pratique, par l'un des leurs, de tous les conseils donnés par les médecins juifs du Moyen Age à leurs coreligionnaires. Maïmonide, on le sait, était à Cordoue à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Il vécut entre 1135 et 1204 et fut, par conséquent, le contemporain de l'Ecole de Médecine de Santa Cruz à Coimbre. Si, d'autre part, on prend en considération deux autres médecins d'origine juive, éminents par l'aspect déontologique de leurs œuvres, Rodrigo de Castro et Zacuto Lusitano, on se trouve en présence d'une tradition de près de cinq siècles pour la seule péninsule ibérique.

Qu'une telle tradition ait été renforcée par les polémiques suscitées au cours des persécutions et du fait de légendes colportées à plaisir, ne fait aucun doute. Ces polémiques, par ailleurs, ont été servies par des courants qu'il serait injuste de minimiser ; l'établissement des grandes imprimeries en Europe, la publication et la réédition d'œuvres encore manuscrites ou épuisées, l'éveil de l'esprit critique, enfin, ainsi que de la curiosité vis-à-vis de l'Antiquité, se situent avant le XVI<sup>e</sup> siècle, et sont déjà le fait d'une société pré-renaissante à la fin du XV<sup>e</sup>.

---

(16) I. Simon, *art. cité*, p. 43.

(17) I. Simon, *art. cité*, p. 40.

(18) « *eodemque loco semper, apud me fuisse, cujus vis religionis homines, sive ii Hebraei, sive Christiani aut arabicae legis sectatores essent.*

in *Centuria septima de Curationum medicinalium Amati, Lusitani lusitani medici Physici*, Venise, 1566.

Il conviendra donc, avant de considérer le XVI<sup>e</sup> siècle, époque d'émancipation et de retour aux sources classiques, de rendre aux décennies qui le précèdent la justice qu'elles méritent. L'influence d'Erasme, la place accordée, grâce à lui, au dialogue didactique, la floraison en Espagne et au Portugal des colloques et des essais <sup>(19)</sup>, l'intérêt renouvelé témoigné au médecin et à la médecine, puisent vraisemblablement aux sources de la sagesse grecque et de la sagesse rabbinique, à travers Hippocrate, Galien et les auteurs précédemment cités ; elle puise également aux sources de l'Écriture et des Pères de l'Église, transmises par la littérature latine du Moyen Âge trop longtemps oubliée mais fort heureusement mise en lumière par l'Allemand Curtius <sup>(20)</sup>. L'époque troublée de Juan II, d'Enrique III et des Rois catholiques ne fut pas moins féconde et, de même que *La Celestina*, le *Leal Conselheiro* et l'*Amadis de Gaula* vont retenir notre attention dans leur influence sur la littérature du XVI<sup>e</sup> siècle dans ses rapports avec l'introspection et l'analyse des sentiments, de même l'œuvre de Chirino de Cuenca mérite d'être évoquée en tant que point de départ d'une tradition péninsulaire, non plus judaïque, mais catholique. Chirino de Cuenca représente assez bien le médecin vieux chrétien désireux d'assumer une tâche à la fois éthique et humaine équivalente à celle de la pensée rabbinique, capable de la valoir, mais aussi antagonique lorsqu'il s'agit de choisir son médecin, ainsi que le prouvent certains passages de l'*Espejo de Medicina*.

On aura alors tous les éléments qui permettront au siècle suivant de produire cette floraison de littérature didactique dans laquelle s'illustrèrent, avec autant de bonheur, *conversos* et catholiques.

#### *Chirino de Cuenca.*

Il a fallu attendre 1945 pour que l'œuvre de Chirino fût divulguée. C'est, en effet, à Angel Gonzalez Palencia et au Docteur Luis Contreras que l'on doit une édition accompagnée d'une étude préliminaire importante, du *Menor Daño de Medicina*, suivi de l'*Espejo de Medicina* et d'une double réponse polémique aux attaques dirigées contre le *Menor Daño*, intitulée *Replicación* et *Triplicación* <sup>(21)</sup>.

---

(19) Cf. Marcel Bataillon, *Erasme et l'Espagne*, Paris, 1937.

(20) Ernst Robert Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, trad. P.U.F. Paris, 1956.

(21) Alonso Chirino, *Menor daño de la medicina, Espejo de la medicina*, con un estudio preliminar acerca del autor, por D. Angel Gonzalez Palencia y Dr Luis Contreras Poza, Bibl. clas. de la Med. Española, Madrid, 1945.

Pourtant, seul le premier de ces manuscrits antérieurs à 1479 fût imprimé dès que le procédé typographique eût pénétré en Espagne. Les commentateurs indiquent les nombreuses éditions qui circulèrent en Europe : 1506, 1515, 1535, 1536, 1538, 1542, ainsi que d'autres éditions mentionnées par des bibliographes : 1505, 1511, 1547, 1549, 1551. Ces dates démontrent que la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle est jalonnée par ces impressions et que, par conséquent, il était facile de se les procurer.

S'il est vrai que l'on ne connaît de l'*Espejo de Medicina* aucune édition jusqu'en 1945, l'ouvrage semble cependant avoir joui d'une diffusion certaine grâce à des copies manuscrites, puisque, par deux fois, Chirino prend la peine de répondre, dans une *Replicación* suivie d'une *Triplicación*, aux attaques que suscita, de la part des médecins de l'époque, la divulgation de l'*Espejo*. La diffusion manuscrite ou orale devait être non seulement fréquente, mais efficace, ainsi que le prouve la transmission d'anecdotes que le Docteur Lopez de Villalobos se plaisait à raconter dans des lettres adressées à ses familiers et répétées de proche en proche.

L'intérêt de l'*Espejo* et des suites que constituent la *Replicación* et la *Triplicación* est d'avoir éveillé la curiosité des lettrés pour la campagne menée par Alonso de Chirino contre les faux-savants, les soi-disant médecins, les charlatans, les astrologues désireux de gagner leur argent en flattant les penchants de leurs malades plutôt qu'en les guérissant. Cette contestation ouverte, cette diatribe sévère, ne restait pas lettre morte, puisque la *Replicación* et la *Triplicación* furent, comme nous l'avons fait remarquer, le résultat d'une polémique soutenue. On ne peut que renvoyer le lecteur à l'étude fouillée d'Angel Gonzalez Palencia et Luis Contreras, qui permet de situer Chirino au rang qui lui est dû, en tant que précurseur d'un genre hybride tenant à la fois de l'exposé didactique, de l'épître et du dialogue ; car si l'*Espejo* est un Traité de déontologie, il s'orne d'exemples, d'histoires et d'anecdotes prises sur le vif dans le style de Galien, ce qui le rapproche de l'essai tel qu'Antonio de Guevara nous l'a fait connaître. La *Replicación* et la *Triplicación* sont écrites en un style si alerte, si passionné, qu'elles annoncent celui du précepteur de Philippe II, aussi heureux dans l'essai que dans les Epîtres, et de Lopez de Villalobos, digne successeur, ainsi que nous le verrons, de Chirino de Cuenca.

Nous citerons, sans nous y arrêter, le *Menor daño de Medicina*, médecin de papier que tout foyer aura à demeure, ainsi que l'écrit l'auteur qui voulut donner aux familles les plus modestes la possibilité de se soigner ; elles n'auront qu'à suivre à la lettre ce nouveau *Trésor des Pauvres*, qui n'est pas sans rappeler le *Thesaurus pau-*



*perum* de Pedro Hispano et celui d'Arnaud de Villeneuve<sup>(22)</sup>. Il annonce également le *Sumario de Medicina* de Villalobos, écrit en castillan, mais en vers.

*El Espejo de Medicina* a pour but de montrer ce que doit être un médecin idéal dans ses rapports avec la science qu'il professe et avec la société et les individus qui se confient à ses soins. C'est par conséquent un *Medicus politicus* écrit près de cent cinquante ans avant celui de Rodrigo de Castro.

*El Espejo* est divisé en sept chapitres. Dans le premier, Chirino insiste sur l'incertitude des données médicales, les erreurs inévitables et l'ignorance humaine, paraphrasant en quelque sorte Hippocrate, « porque natura nin el juicio humano no le pudo dar más ». Il déplore le manque de preuves, la pauvreté des expériences pratiques, le secret insondable de la nature. Dans le second chapitre, l'auteur s'attaque aux médecins peu instruits mais pleins de vanité et de suffisance ; ceux-là n'avouent jamais leurs erreurs, prolongent les cures, donnent des soins inutiles, des remèdes dangereux. Ils mentent aux riches pour s'enrichir, en flattant leurs instincts et leurs inclinations, fussent-elles néfastes à leur santé. Il met en garde aussi contre les médecins juifs enclins à dénigrer ce que font les chrétiens afin qu'on croit ceux-ci inférieurs à ceux-là. Il remarque que les païens, les Juifs et les Maures ne s'attachent pas à faire respecter par les malades la morale chrétienne : ainsi les laissent-ils rompre le jeûne qui ne leur était pas contraire, et incitent-ils les patients à pécher contre les lois de l'Eglise sans leur redonner pour autant la santé. Mais, si le médecin met en garde contre les Juifs, l'homme de science ne craint pas, lorsque cela lui paraît nécessaire, de citer en exemple les talmudistes et les commentateurs du Coran. Chirino de Cuenca s'en prend ensuite à l'astrologie judiciaire, car, écrit-il, deux sciences incertaines réunies rendent la guérison deux fois plus incertaine. Le troisième chapitre est un appel à la modération dans les purges comme dans les saignées. Les uns sont contre et les autres sont pour sans aucun examen critique préalable, sans avoir observé les réactions du patient. Que vaut alors l'intervention ou la non intervention ? L'uromancie est aussi une pratique à la mode et Chirino traite certains confrères de « prophètes de l'urinal »<sup>(23)</sup>. Lorsqu'il fulmine contre les mauvais médecins, il brosse un portrait digne des *Caractères* de La Bruyère :

---

(22) Le *Thesaurus Pauperum* d'Arnaldo de Villanova a été souvent confondu avec celui de Petrus Hispanus. Nous renvoyons, pour les diverses éditions connues, à la *Bibliografia geral portuguesa, século XV*, p. 311-347.

(23) Chirino de Cuenca, *op. cit.*, p. 415.



Quando muere el enfermo; dizen que ante moriera si non porque ellos lo detovieron fasta que pudiese fazer testamento; si guaresce, agravian en su dezir la enfermedat más de la que era, por poner grand carga al enfermo e grand loor a si. E a las vezes disputan porque sanó contra los decretos de la medicina, o porque murió que non deviera. Non dizen bien de lo que otros fazen, dado que sea bien fecho. Quando non sana la enfermedat, dizen que fue de hechizos; quando el enfermo muere sin lo entender ellos e non lo han pronosticado, o que muere súbito, dizen que algunt su contrario le dio venino, porque así fue arrebatado. Quando dañan con lo que fazen, achácanlo a culpa del enfermo o que las medecinas no eran finas. E este mal común a todos los estados, que más nos plaze desculpar nuestro vicios que echarlos de nós... Pronostican vida e muerte sin verguença diziendo a unos que muere el enfermo e a otros que sanará. Si contesce que aciertan, tómanlo por testimonio de aquellos a quien lo dixieron, para se loar dello en muchos lugares. E como son llenos de palabras, si mienten no fallisce achaques con que se defender, e quando todos los achaques no caben, ponen que ellos no son obligados de saber sinon lo natural, non lo que Dios tenía hordenado... E la final destos es quel que más cabeloso miente, éste es más famaso e verdadero, los quales son enfermos de ánima más que físicos de cuerpo... (24).

La satire a d'autant plus de poids qu'elle est motivée par la mort de Henri III de Castille :

E quien más largamente quisiere estos engaños conoscer, vea el quaderno que yo escreví para nuestro noble rey Don Enrique de buena memoria (25).

Le quatrième chapitre s'applique à démontrer que :

en los tres estados de los omnes, que son : dignidades, oficios, sciencias, non es en ninguno tan gran engaño e yerro e daño como en el de la medicina.

On retiendra du chapitre l'apostrophe que l'auteur adresse au malade :

pues el buen físico non avemos su definición ayamos su discripción. E digo que el que non es bueno omne puede ser físico, más non buen físico, e será buen físico seyendo primero buen omne virtuoso, ca si esto tuviere non usara de engaños et si fuere mucho sabio non usara de peligros; e si fuere mucho

---

(24) *Id.*, *ibid.*, p. 417.

(25) *Id.*, *ibid.*, p. 419.

físico, non usara, salvo de las obras mucho seguras de medicina. E si tal lo fallades, podedes atrever a llamarle buen físico de onde deveades considerar qual físico es buen varón virtuoso <sup>(26)</sup>.

C'est ce que répèteront presque textuellement tous les écrivains soucieux de déontologie. Mais alors, demandera le malade, quand la douleur et la mort menacent, que doit-on faire ? C'est à cette question que répond le chapitre V. Rien ni personne ne peut allonger le cours d'une vie. Un mauvais médecin peut, par contre, l'abréger. Aussi ne faut-il avoir recours au praticien que quand la douleur est trop forte, car il est humain de chercher à adoucir la souffrance. Dans ce cas, Chirino offre au malade *un medecin de papier* : son *Menor Daño de la medicina*. Le chapitre VI traite des sept dommages causés par les médecins aux riches et aux grands de ce monde. Il mériterait d'être cité *in extenso*. Nous y trouvons déjà la raison développée savamment par R. de Castro en 1614 : le philosophe doit réfréner le médecin. Et si Chirino demande aux Grands de s'adjoindre un philosophe, c'est afin que le philosophe impose au Grand ce que le médecin ne saura que suggérer. Les riches et les Grands sont habitués à être obéis, à régenter les autres et à croire que l'argent et la puissance mènent le monde. En outre, ils sont sensibles à la flatterie. C'est pour cela, répétons-le, que Chirino déconseille les services d'un médecin juif, car leurs malades « se dejan vencer por la lisonja, sobre todo si los médicos son judíos » <sup>(27)</sup>. On comprend aisément que de tels propos dressèrent contre l'auteur une partie de ses confrères et de ses clients.

La particularité du VII<sup>e</sup> et dernier chapitre réside dans la forme sous laquelle il est présenté ; il s'agit d'un Dialogue qui annonce *Ropica Pnerma* de João de Barros. Les deux interlocuteurs sont la Vérité et l'Auteur ; mais à la différence de *Ropica*, l'auteur imagine qu'il s'agit d'un songe au cours duquel la vérité lui est révélée <sup>(28)</sup>. C'est la Vérité qui, après avoir entendu ses doléances, lui dictera les dix commandements de la santé, à la manière de ceux que Arnaud de Villeneuve avait composés dans ses *Parábolos de meditación* <sup>(29)</sup>.

La *Replicación* et la *Triplicación* complètent les assertions de Chirino et motivent ses attaques. Ainsi, en ce qui concerne le problème juif, il nous aide à percevoir la différence entre l'accueil

---

(26) *Id.*, *ibid.*, p. 425.

(27) *Id.*, *ibid.*, p. 449.

(28) *Id.*, *ibid.*, pp. 449-456.

(29) *Parábolos de deditación del maestro Arnaldo de Villanova*, con un estudio preliminar acerca del autor y sus obras, por el Dr Eduardo García del Real, Bibl. Clas. de la Med. Española, Madrid, 1936, (en latin : *Parabola medicationis*).

réserve, à l'époque, à la culture judéo-arabe traditionnelle depuis le début du Moyen Age, et aux Juifs pris individuellement d'une part, d'autre part aux collectivités juives. Autant la médecine ibérique est nourrie de traditions hébraïques, autant les médecins semblent réticents, dans la vie courante, vis-à-vis de leurs confrères juifs ou maures. Il n'est pas de chapitre où Chirino ne se fasse le porte-parole des griefs habituellement colportés, où il ne mette en garde le lecteur contre la morale, les pratiques, les coutumes du médecin juif ou maure <sup>(30)</sup>. Cependant, disions-nous, il cite abondamment le musulman Averroès et son *Kullyat* (ou *Colliget*). Maïmonide, Rhazès, dont il connaît respectivement le *Guide des égarés* et le *Livre d'Almansour*. Sans doute est-ce pour mettre en garde contre les arguties et les subtilités du Talmud qu'il écrit :

E esto mesmo se fallará mas largamente en aquellas llamadas ciencias de muchos actores, que son avidas por baldías por sentencias de grandes varones, así como aquella vanidad de las sotilezas del Talmud de los judíos que han escriptura allende de dozientas manos de papel <sup>(31)</sup>.

mais c'est aussi pour corroborer son sentiment qu'il cite Maïmonide ou Rhazès :

E esto mesmo dixo el judío Maestre Muysen de Egipto, en muchos logares <sup>(32)</sup>.

.....

E eso mesmo el moro Rasies, e todas sus obras ... <sup>(33)</sup>.

Il a gardé de cette tradition l'art de soigner par compositions, drogues, onguents, élixirs, les trouvant moins dangereux que la purge et la saignée. *Replicación* et *Triplicación* parfont enfin le portrait extérieur et moral du médecin, ses outrances, ses manquements, ses erreurs.

Que bien des éléments de l'œuvre de Chirino soient inspirés d'Hippocrate, de Galien, d'Arnaud de Villeneuve et des commentateurs des trois religions que connut le Moyen Age, il va sans dire. Mais cet argumentaire, unique à l'époque, a le mérite d'être écrit en castillan, et d'avoir été recopié maintes fois. La clarté, la simplicité du style, la passion qui anime l'auteur en font un ouvrage facile à lire et captivant, accessible à tous les écrivains désireux de se documenter sur les relations qui unissent et opposent le médecin et le malade.

---

(30) Chirino de Cuenca, *op. cit.*, pp. 501-507.

(31) *Id.*, *ibid.*, p. 505.

(32) *Id.*, *ibid.*, p. 502.

(33) *Id.*, *ibid.*, p. 502.

Ce qui est à retenir d'Alonso Chirino est sa position devant la douleur, position théologique rattachée aux dictats du Moyen Age. L'auteur représente assez bien ce que M. Pedro Laín Entralgo définit dans sa *Relación médico-enfermo*, comme le passage de l'attitude chrétienne médiévale qui conçoit l'homme comme un microcosme substantiel figuratif, à celle de l'âge moderne pour qui l'homme est un microcosme opératif, c'est-à-dire un *mundus minor*. Or ce *mundus minor* est capable, non seulement d'entendement rationnel, mais de libre volonté, susceptible de jouer par lui-même un rôle décisif dans la destinée de la création entière<sup>(34)</sup>. N'en est-il pas moins chrétien ? On sait que Paracelse, si fortement attaqué par les galénistes, et en particulier par Rodrigo de Castro, pensait être bon chrétien et par cela même bon médecin. Sans doute les usages n'ont-ils pas changé au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle. L'état d'esprit est cependant différent : la passivité devant la maladie rappelle étonnamment, chez Chirino, la position des Arabes pour qui tout était déjà écrit et dont la thérapeutique n'avait pour but que d'atténuer la douleur de l'homme, en aucun cas à s'opposer au *fatum*. Le ton véhément du médecin, chaque fois qu'il incite le malade à suivre les mandements de l'Eglise, à vivre chrétiennement sa maladie, à assumer lucidement ses souffrances, diffère de celui de son successeur Villalobos, nouveau chrétien et tourné vers l'humanisme naissant. Pour les médecins du XVI<sup>e</sup> siècle, tout ce qui a trait à l'obédience catholique apparaît plutôt comme un souci obligatoire, un rite auquel on doit se plier, mais vis-à-vis duquel on prend, à part soi, bien des libertés. Ce qui apparaît par contre comme une constante, c'est la relation amicale entre médecin et patient, relation qui risque de se détériorer si l'homme et le médecin échappent également aux lois chrétiennes et utilisent, sous le couvert de la maladie, les facilités que confère l'ascendance qu'un médecin non catholique ou en révolte contre le dogme, peut avoir et sur le corps et sur l'esprit du patient.

*Abraham Zacuto.*

C'est également à la fin du XV<sup>e</sup> siècle que fut composé *El tratado breve de las influencias del cielo*, ainsi qu'un *Tratado en los juizios*. Ces deux inédits d'Abraham Zacuto ont été l'objet d'une étude de Joaquim de Carvalho<sup>(35)</sup>. Nous ne ferons qu'évoquer ce

---

(34) Cf. Pedro Laín Entralgo, *La Relación médico-enfermo*, Madrid, 1964.

(35) J. de Carvalho, *Estudos sobre a cultura portuguesa do século XVI*, vol. 1 et 2, Acta Universitatis conimbrigenensis, 1947, pp. 95 et s.



mathématicien qui a réservé, dans ces deux inédits, un paragraphe aux médecins. Le premier recueil étant consacré aux connaissances astrologiques du bon médecin, Abraham insiste particulièrement sur « la perfeccion del médico que sepa de la propiedad de la influencia de los cielos, y su impresión que hacen en los hombres... ». Après avoir précisé, dans la même introduction, que son livre fut écrit sur la demande de Don Juan de Zúñiga, « amador de todas las ciencias y sabidor en ellas que a su fama todos los sabios y letrados dejan su tierra y su nacimiento por buscar sosiego verdadero y perfección complida... »<sup>(36)</sup>, Rabi Abraham Zacuto, astrologue de Salamanque, annonce le plan de son travail ; c'est ainsi qu'il réserve la seconde partie : « a todas las cosas que son necesarias de guardar a los médicos y se aprovechar de esta ciencia »<sup>(37)</sup>. Le second ouvrage, véritable traité d'astrologie médicale, comprend un chapitre intitulé *Regimiento de los físicos*<sup>(38)</sup>.

Etant donné que Zacuto mourut en 1510, on peut le considérer comme faisant partie de ce groupe de médecins humanistes dont le plus attachant et le plus ancien est Lopez de Villalobos.

### *Lopez de Villalobos.*

Que n'a-t-on deux portraits dignes de foi, l'un de Chirino, chrétien de vieille souche ou qui se considère comme tel en vertu de statuts médiévaux qui lui en donnent le droit<sup>(39)</sup>, l'autre de Villa-

---

(36) *Id.*, *ibid.*, p. 110. Cf. Cantera Burgos.

(37) *Id.*, *ibid.*, p. 110.

(38) *Id.*, *ibid.*

(39) Chirino de Cuenca était-il juif, bien qu'il se fit l'écho des Espagnols les plus pointilleux en matière de pureté de sang ? Il est difficile de se faire une idée exacte de ce que l'on appelait un « cristiano viejo » à l'époque où vécurent Chirino et Villalobos.

Ainsi que nous l'a fait remarquer M. Guy Beaujouan, Gonzalez Palencia et Luis Contreras (éd. cit.) insistent sur l'anoblissement du petit-fils de Chirino sans souffler mot du médecin Diego de Valera. Cet anoblissement d'un descendant de Chirino prouverait, selon eux, qu'après l'enquête menée à cet effet, la pureté de sang des ancêtres aurait été reconnue. Or, des études récentes mettent par contre l'accent sur le judaïsme de Mosen Diego de Valera, fils de Chirino, et de son grand-père Pedro Almíndez ; nous renvoyons aux recherches de José Simón Díaz. *El Judaísmo de Mosen Diego de Valera*, in « Revista de Bibliografía nacional » VI (1945) — pp. 98-101 — et de Américo Castro, *España en su Historia*, Buenos Aires, Losada, 1948, p. 578. Voir également dans la revue *Guía* du 20 avril 1944, n° 171, l'étude sur la famille Chirino de Cuenca. On y trouve un document dans lequel Pedro Almíndez est dénoncé comme *confeso*. Cf. : Archivo Histórico Nacional ; Inquisición : leg. 1399, N° 12 (Cuenca 1631). A laquelle des deux enquêtes contradictoires doit-on accorder plus de crédit ?

Albert A. Sicroff, qui s'est penché sur les lignées de *conversos* de la région de Cuenca, dans son livre *Controverses des statuts de pureté de sang en Espa-*

lobos, médecin des Rois catholiques et de Charles Quint, nouveau chrétien résolument tourné vers ce siècle qui s'ouvre à tous les espoirs ! On pourrait les examiner et les comparer suivant la méthode du médecin de St-Jean-Pied-de-Port, Huarte de San Juan, auteur de l'*Examen de Ingenios*. Il est rare de trouver deux caractères si opposés et consacrés cependant aux mêmes tâches : médecins, écrivains, moralistes, ils le furent tous deux, tous deux exercèrent leur esprit critique, leur observation, leur goût de la recherche ; mais Chirino, moins souple, moins courtisan peut-être que son successeur, ne connaît qu'indifférence et inimitié, excepté de la part de Villena, avec qui il échange de longs épîtres. A la fin de sa vie, cependant, grâce aux marques d'estime de Juan II, il accède à la notoriété et meurt entouré de considération. Mais la correspondance qu'il échangea avec Enrique de Villena est émaillée de récriminations qu'il reprend dans *El espejo de la Medicina*.

Los reyes fazen de la física dignidades, aviendo a uno por obispo de ella e a otro por racionero, seyendo engañados en el uno e en el otro <sup>(39 bis)</sup>.

ou, encore :

E non fallé boz nin escuchador nin quien lo quisiese bien entender, los unos por pocos sensibles e menos racionales, los otros, porque su sciencia non les acostumbró querer verdat nin buscarla <sup>(40)</sup>.

Villalobos, au contraire, aimait les bons mots, la plaisanterie, l'anecdote qui détend les relations les plus tendues. Recherché pour sa conversation et son esprit, il écrivait beaucoup et ses lettres circulaient, parfois sous forme de copies. Cependant, de par son ascendance juive et sa situation privilégiée auprès des Grands et

---

gne au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, Paris, 1960, ne mentionne pas la famille de Chirino, et lorsqu'il évoque le *Memorial de diversas hazanās* de Mosen Diego de Valera, il semble ignorer sa possible ascendance juive. Par contre, l'auteur mentionne les divers statuts de pureté de sang institués au Moyen Age et les considérations des théologiens de l'époque, sur ceux qui pouvaient être appelés *cristianos viejos* ou *cristianos finos*, ceux-ci pouvant être des vieux chrétiens d'origine hébraïque : en Espagne, on considère comme vieux-chrétiens tous les ascendants des Juifs et des Maures qui se sont convertis au Christianisme dans des temps reculés et dont les ancêtres n'ont laissé aucune trace d'apostasie. Mais les *conversos* de fraîche date qui se firent chrétiens malgré eux, ont été souvent coupables d'apostasie et leur infidélité justifie l'institution d'un statut de pureté de sang, tout au moins pour l'Eglise de Tolède. (p. 130) (Considérations trouvées dans les MS 1752 (B.N.M.) fol. 290.) Cf. également ce que Sicroff a écrit aux pages 235 et 243 de son livre.

(39 bis) *Id.*, *ibid.*, p. 442.

(40) *Replicación*, *ibid.*, p. 606.

ensuite des Souverains, il fut à la fois décrié et envié ; Monsieur Marcel Bataillon, dans une conférence prononcée à Paris en 1967, évoquait ainsi le milieu où vivait le médecin de Cour :

C'est le temps où le Cardinal Cisneros est Inquisiteur Général et a dû tempérer le zèle par trop meurtrier de l'Inquisiteur de Cordoue, Lucero, contre les conversos d'Andalousie. Le Dr Villalobos est nouveau chrétien. Tout le monde le sait et son noble patient (le duc d'Albe), rendu irritable par la fièvre quarte, ne lui permettait pas de l'oublier si le médecin en avait envie. C'est le sujet du duel verbal le plus serré du dialogue, dont l'escrime dialectique enchantait, quand il fut publié, les collègues de Villalobos à la Cour impériale... Entre le malade et son patient auquel il est uni par un lien de domesticité héréditaire, règne une sorte d'égalité dans la dépendance réciproque <sup>(41)</sup>.

Cette dépendance, cette fausse égalité, Villalobos l'assuma souvent sans trop de mal, grâce à son esprit enjoué, spirituel, gaillard, suivant les cas. Dans le Dialogue évoqué par M. Bataillon, Villalobos tient le rôle difficile de bouffon dans une histoire digne de figurer entre le fabliau et le conte italien, par la truculence et aussi par l'art plein de verve de la narration.

Hors du palais, Villalobos eut à subir bien des déboires et des insolences de la part des Grands et de ses confrères. Le visage souriant, il savait manier l'ironie et laissait entrevoir une certaine amertume dans ses propos. Mais en général, il faisait face sans éclats. Eduardo Garcia del Real a recueilli dans son étude préliminaire au *Sumario de Medicina con un tratado sobre las pestíferas bubas* <sup>(43)</sup> maints traits révélateurs de ses déboires, dans la correspondance de Villalobos. Nous ne transcrivons que ces quelques lignes désabusées, qui évoquent les rumeurs selon lesquelles le médecin devait les faveurs de la Cour à des sortilèges et des pratiques de sorcellerie !

De ninguno de estos avisos me curé, yo el más insensato de los hombres ; antes, enredado en los lazos del engañosos mundo,

---

(41) Dialogue entre Villalobos et le Duc d'Albe au sujet d'un clystère. *Curiosidades bibliográficas*, B.A.E., t. 36, p. 403 et suiv.

M. Guy Beaujouan nous a fait remarquer que l'édition peu technique de Séville, due au fils de Christophe Colomb et utilisée par J. de Carvalho, donne une idée inexacte de Zacuth.

La photocopie de la conférence m'a été donnée par M. M. Bataillon sans indication de date.

(42) Cf. *El sumario de Medicina...* con un estudio preliminar acerca del autor y sus obras, por Eduardo García del Real, Bibl. clas. de la Med. española, Madrid, 1948, pp. 162 et suiv.

(43) *Id.*, *ibid.*



no me aparté de la vía de perdición en que los malos reciben castigo y por donde caminan a los infiernos. Así que hinchado de vanidad por mi calidad de cortesano y médico del Rey, ofrecime al ludibrio de la plebe, que me señalaba con el dedo. Totavía esta mísera condición despertó la envidia de hombres por demás miserables y necios, que me llamaron mago conocedor de filtros y maleficios, cual si de otro modo hubiera sido imposible alcanzar tan alto grado de fortuna. De aquí surgió la sospecha, y llegando la voz a los sagrados oídos de los inquisidores, fui preso y tenido en estrecha cárcel con gran dolor de mi amada mujer y lástima de mis amigos ... (44).

Il fallut l'assurance hautaine du Commandeur grec, Hernán Nuñez, pour que le médecin se départit, une fois dans sa vie, de son calme. Le différend qui opposa les deux hommes naquit de *Commentaires de Plinie* publiés par Villalobos. Hernán Nuñez lui reprocha sa méconnaissance du grec, le traitant avec un certain mépris, dans une lettre que García del Real publie presque *in extenso* dans l'étude précédemment citée. L'intérêt de la lettre du Commandeur et de la réponse de Villalobos est appréciable car il met en lumière la personnalité de Hernán Nuñez, son caractère irascible et son esprit mordant (45). Nous reviendrons sur ce que l'on pourrait considérer comme la genèse du dialogue attribué au médecin humaniste Jerónimo de Miranda : *Da perfeição e partes que sam necessárias ao bom médico*, et dans lequel le Commandeur joue un premier rôle.

Ces *Comentarios* de Plinio témoignent de la place occupée par le médecin, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, et de la direction nouvelle prise par la pléiade d'humanistes dont pouvait s'enorgueillir la Cour de Charles Quint. On y comptait Navagiero, ambassadeur de Venise à qui Fracastor avait dédié son poème sur la syphilis postérieur aux *Pestíferas bubas* de Villalobos. Le Maître Falcon, de Montpellier, Baltasar Castiglione nonce du Pape, Lucio Marineo Sículo, Pedro Martir de Anghiera, de renommée européenne et bien d'autres encore, qu'ils fussent espagnols ou étrangers. García del Real pense que ces *Commentaires* furent la première tentative de rénovation réalisée en Espagne, tentative reprise par Valles, Gomez Pereira et Francisco Sanchez, l'auteur de *Quod nihil scitur* contre la domination de la médecine arabe (46).

---

(44) *Id.*, *ibid.*, p. 18, trad. d'après le texte latin des *Congressiones*, Salamanca, 1514.

(45) *El sumario de medicina*, éd. cit., passages de la correspondance entre Hernán Nuñez et Villalobos cités par G. del Real, p. 63-65.

(46) Cf. Wickersheimer, *Dictionnaire bibliographique des médecins en France au Moyen Age*, I., p. 998-999 ainsi que *El sumario de medicina*, éd. cit., p. 153-154



Les préoccupations morales et déontologiques apparaissent dans presque toute l'œuvre de Villalobos, y compris ses *Problemas* (47). Suivant la méthode en honneur à l'époque, il passe en revue toutes les classes, toutes les catégories sociales, résolvant les problèmes soulevés par chacune d'elles. Les médecins ne sont pas oubliés : voici Maître Falcon, de Montpellier ; il n'entend ni cloches ni trompettes, mais tous les sourds viennent se faire soigner par lui sous prétexte qu'il connaît parfaitement leur infirmité (48). En quelques vers sont évoqués aussi les médecins médisants qui s'entre-déchirent sans pitié ni retenue (49), tandis que dans un autre problème le médecin prend la place du militaire dans la querelle des armes et des lettres (50). Les tableaux sont à peine esquissés, mais cependant ils constitueraient d'excellentes légendes pour estampes comme celles qui accompagnent les *Proverbes* de Jacques Laignet (51).

En outre, certains Mètres des *Problèmes* ont sans doute inspiré les écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle. Le médecin malade qui ne parvient pas à se soigner et prescrit d'horribles remèdes au patient réapparaîtra chez Enríquez Gómez (52) et chez bien d'autres poètes satiriques.

*Luis Lobera de Avila.*

Villalobos venait probablement de mourir lorsque Luis Lobera de Avila dressait une liste des plus grands médecins de son temps

---

(47) *Curiosidades Bibliopgráficas*, B.A.E., t. 36.

(48) *Id.*, *ibid.*, Metro XXIV : Yo vi en Montpellier un físico que llamaban maestro Falcón y era tan sordo que no podía oír campanas ni trompetas...

(49) *Id.*, *ibid.*, XXI et XXVI.

(50) *Id.*, *ibid.*, Metro XXXVI.

(51) *Id.*, *ibid.*, Para qué un médico quiere  
con malicia o con locura  
ganar honra de la cura  
si el doliente no se muere ?  
Diciendo si yo creyera  
lo que estos otros mandaban,  
malamente le mataban  
por mal recaudo muriera.

(52) *Id.*, *ibid.*, Porqué el médico doliente  
del mal que en si nunca sana  
promete de buena gana  
la salud a otro paciente ?  
Mándale al triste que coma  
lo que él no quiere tragar  
y las purgas que él no toma  
al otro manda tomar.

en 1549, puisqu'il n'y figure pas <sup>(53)</sup>. Lobera de Avila était alors en pleine gloire et avait derrière lui une partie de son œuvre. Nous renvoyons aux différents travaux publiés sur lui. Luis Granjel lui consacre quarante huit pages dans ses *Estudios de Historia de la Medicina* <sup>(54)</sup>. Nous croyons nous rappeler que le chapitre réservé au même médecin dans *Humanismo y medicina* <sup>(55)</sup> présente quelques variantes intéressantes. M. Juan de Oriol y de la Madrid écrivait, en 1952, un prologue très détaillé sur l'auteur du *Banquete de nobles caballeros*, réédité par les soins des « Reimpresiones bibliográficas » <sup>(56)</sup>. Le *Banquete* date de 1530 et offre un chapitre particulièrement instructif, puisqu'il s'agit des qualités que doit avoir un médecin. On avait demandé à l'auteur d'inclure dans ce Traité de diététique quelques chapitres sur la préservation de la peste. Le cinquante-troisième, intitulé « Del regimiento preservativo y curativo, breve y compendioso, utilísimo en todo tiempo de pestilencia y en todas partes, dividido por sus cánones y capítulos », comprend trois pages consacrées à la déontologie. La position de Lobera est celle d'un dogmatique rationnel ; il attaque donc les empiriques en prenant un exemple lu dans Galien, *De ingenio sanitatis*. Après avoir fait le procès des mauvais médecins :

físicos de apariencia no de obra que dan a entender al vulgo que saben algo, sin saberlo, y muerenseles cuantos dolientes toman en las manos por falta de no saberlos curar <sup>(57)</sup> ...

et vitupéré contre les mauvais chrétiens, les coureurs de jupons :

enamoradizos que en cualquiera casa que van a curar se enamoran, teniendo deshonestos pensamientos ... <sup>(58)</sup>.

Lobera fait un portrait du médecin idéal, passant en revue sa valeur morale et religieuse, ses connaissances, son amour pour son prochain et les règles d'hygiène qu'il doit respecter. Comme Chirino et comme Villalobos, il dut supporter l'envie et la médisance de ses confrères. Dès 1544 il déplorait les usages peu orthodoxes de son époque :

y en verdad yo he visto uno que se llamó bachiller en un barrio y mudándose a otro sin haver más títulos se llamó doctor : que

---

(53) *Sumario de medicina*, éd. cit., pp. 139-141.

(54) Luis Granjel, *Estudios de Historia de la Medicina Española*, I Médicos del siglo XVI, Salamanca, 1967.

(55) *Estudios de Historia de la Medicina* (nueva serie), t. 1, n° 4, s. d.

(56) Luis Lobera de Avila, *El banquete de nobles caballeros* (1530), Madrid, 1952.

(57) *Id.*, *ibid.*, p. 145.

(58) *Id.*, *ibid.*, p. 147.

no quiso parar en licenciado : y otro conozco que ayer fue ropavejero y otro día de mañana fue físico y çurujano ; teniendo licencia para ello de protomédico ; y asi anda la cosa tan corrupta que si no se prevé de remedios havrá mucho trabajo <sup>(59)</sup>.

Cette constatation désabusée se trouve dans son *Libro de las quatro enfermedades cortesanas*. On pourrait, en feuilletant l'ouvrage, trouver bien d'autres jugements sévères. Ainsi, à ceux qui médisaient de lui il répondit :

Yo por tanto me he puesto a trabajar por hacer algunos libros en lo cual no he hecho ningún placer a algunos médicos idiotas, envidiosos, que los que son doctos y buenos cristianos y de buena parte y no envidiosos ni maliciosos, huelgan con todas las obras que se escriben y no murmuran de ninguna... y si algunos médicos garruladores acostumbrados a morder por detrás dixeran mal desta obra, les ruego se ocupen de hacer otra cosa que sea mejor, y no curen de garrulaciones que dan muy poco fructo ... <sup>(60)</sup>.

Le livre, après avoir évoqué les médecins qui tiennent table ouverte, les médisants, les bavards, les arrivistes, se termine par un Traité de déontologie. Tirso de Molina, au siècle suivant, semble s'être inspiré de Lobera de Avila dans son évocation des praticiens plus enclins à la bonne chère et à la spéculation qu'à l'étude <sup>(61)</sup>.

Ce médecin, qui avait soigné les plus grands princes, y compris ceux de l'Eglise, qui avait voyagé dans toute l'Europe en compagnie de Charles Quint et connaissait, disait-on, tous les ouvrages médicaux publiés à son époque, joua aussi un rôle de premier plan comme vulgarisateur, puisqu'il fut le premier, avant Montaña de Montserrat (1550) et Falcão de Resende (1615) à présenter sous forme de songe allégorique les connaissances anatomiques des débuts de la Renaissance. M. Luis de Pina, au Portugal et M. Luis Alberti Lopez, en Espagne, ont donné sur ce point d'excellentes études <sup>(62)</sup>.

---

(59) *Las quatro enfermedades cortesanas*, 1544, fol. 82 v et 83 v.

(60) *Id.*, *ibid.*, fol. 83 v.

(61) Cf. Tirso de Molina et la déontologie, *infra*.

(62) Luis de Pina, *As « anatomias » de Avila (1542) e Monserrate (1550) e a « Microcosmografia » de Falcão de Resende*. Separata do « Jornal do médico » n° 41 de 1 de Agosto de 1942. Porto.

Et *A cultura anatómica em Portugal no século XVI e a « Microcosmografia » de André Falcão de Resende*, in « O Instituto » Coimbra, 106-107.

Luis Alberti Lopez, *La anatomía y los anatomistas españoles del Renacimiento*, Madrid, 1948.

### *Tornamira.*

A peu près à la même époque, Tornamira médecin navarrais, publiait son *Traité d'Astrologie et d'Astronomie*, dans lequel il s'attacha spécialement à l'Astrologie judiciaire. Sans doute connaissait-il l'œuvre d'Abraham Zacuto et se crut-il obligé de l'imiter, en brossant le portrait du parfait médecin. Nous renvoyons à la citation qui en est faite précédemment <sup>(63)</sup>. Il s'agit bien là d'une mode qui tend à parer le médecin de perfections telles qu'il dépasse l'idée que l'on pouvait se faire de l'honnête homme selon les canons de la Renaissance. Malgré l'intérêt mineur de cet aspect, dans l'œuvre de Tornamira, nous avons cru bon de ne pas passer sous silence ce nom fort connu dans toute la péninsule. Augusta Gersão Ventura n'omet pas de le citer dans ses *Estudos Vicentinos* <sup>(64)</sup>.

### *L'influence d'Amato Lusitano.*

Lorsqu'il s'agit du *De introitu medici ad infirmos*, on ne peut parler de mode. Cet ouvrage fait partie de la *Centuria prima curationum medicinalium* d'Amato Lusitano et traite de la conduite que le médecin doit observer vis-à-vis de ses malades, sans oublier l'attitude réciproque : celle du malade vis-à-vis du médecin. L'étude la plus complète sur Juan Rodigo de Castel Branco dit Amato Lusitano est la biographie critique qu'en a donné Ricardo Jorge <sup>(65)</sup>. Dans ses *Curiosidades Médicas* <sup>(66)</sup>, Luis Comenge lui consacre des pages fort intéressantes en particulier au sujet des *Centuriae medicae* et d'un dialogue qu'il écrivit à Raguse sur les plaies de la tête. Etant donné qu'après avoir étudié à Salamanque et exercé quelque temps à Lisbonne, il dût s'expatrier et publier toutes ses œuvres en dehors de la péninsule, son influence ne fut pas immédiate. Il faut attendre le début du XVII<sup>e</sup> siècle et le *Medicus politicus* pour retrouver une filiation directe du point de vue de son éthique médicale. Nous l'avons indiqué en évoquant Rodrigo de Castro ; ce dernier put avoir entre les mains les travaux d'un compatriote qu'il avait sûrement connu à Lisbonne sinon même à Salamanque. En outre, il lui était facile de se procurer à Hambourg

---

(63) Chapitre : Le personnage du médecin, La consultation. *supra*, p. 29.

(64) *Estudos Vicentinos* - Astrologia, astronomia, Coimbra, 1937, p. 131.

(65) Ricardo Jorge, *Amato e os mestres humanistas de Salamanca* - in « Medicina contemporânea » - 1908.

(66) Luis Comenge, *Curiosidades médicas*, Madrid, 1886.



les œuvres rédigées en latin d'Amato Lusitano. Rappelons que le père de Rodrigo <sup>(67)</sup> alors qu'il étudiait à l'Université salmantine, était le disciple, comme le fut Castel Branco, du professeur Alderete. L'influence d'Amato Lusitano sur son cadet est par conséquent très vraisemblable.

*Jerónimo de Miranda.*

Au moment où Amato Lusitano allait quitter ce monde, un humaniste portugais faisait publier le *Diálogo da perfeição* <sup>(68)</sup>, en entourant cet ouvrage d'un certain mystère. De nombreux historiens de la médecine se sont appliqués à le percer mais sans grand résultat. Si l'on attribue ce livre à Alonso de Miranda, « contador do reyno », il devrait figurer parmi les ouvrages d'auteurs non médecins. Si par contre on l'attribue au fils d'Alonso, Jerónimo, il doit figurer après la *Centuria prima* d'Amato Lusitano. Dans la préface à sa traduction en portugais <sup>(69)</sup>, Rocha Brito examine les diverses opinions émises à ce sujet ; comme Ricardo Jorge il ne croit guère qu'Alonso de Miranda ait trouvé dans les papiers de son fils un manuscrit en latin qu'il fit traduire en castillan, sans oser le publier, confiant cette tâche après sa mort, à son fils Jerónimo humaniste et médecin. En outre, Ricardo Jorge <sup>(70)</sup> attire l'attention sur le sonnet liminaire composé à la louange du Doctor Miranda qui ne peut être autre que ce dernier. Il reste sans doute à examiner la langue de cet ouvrage. M. Bataillon, s'appuyant sur le manuscrit espagnol qui se trouve à la bibliothèque de Séville, croit plutôt que le Dialogue fut rédigé en espagnol et imprimé ensuite au Portugal. Nous avons personnellement essayé de comparer le texte de 1561 et la copie manuscrite aimablement prêtée par M. Bataillon. On peut tout aussi bien mettre certains lusismes sur le compte d'un Portugais écrivant l'espagnol que d'un typographe portugais imprimant un texte espagnol. En outre, l'emploi des pronoms personnels en proclise ou en enclise, offrait au Portugal comme en Espagne une souplesse qui se traduisait par les mêmes formes ; on en retrouve parfois chez Henrique Jorge Henriques, d'origine portugaise mais écrivant en Espagne. Nous retiendrons donc, faute de preuves concluantes, ce qu'écrit Rocha Brito : « Aquele manuscrito é da mão do presbítero Loayza que em minha opinião o copiou do

---

(67) *De Universa mulierum medicina*, op. cit.

(68) Jerónimo de Miranda, op. cit.

(69) Trad. Rocha Brito, Porto, 1945.

(70) Cf. Rocha Brito, op. cit., préf. p. 5 à 16 sur la paternité du *Diálogo da Perfeição*, R. Jorge y est abondamment cité.

livrinho português » <sup>(71)</sup>. L'Espagnol en est meilleur et peut-être les corrections sont-elles dues au copiste. Le dernier point de discussion à rappeler est celui concernant l'un des protagonistes le Commandeur grec. Est-il vraiment nécessaire que le célèbre humaniste aît été encore vivant, lors de la rédaction du dialogue ? C'est ce que semble penser Maximiano Lemos lorsqu'il écrit :

Se nêste colóquio fictício ha rigor cronológico, é claro que êle só podia ter lugar antes de 1553, data da morte do famoso comendador grego <sup>(72)</sup>.

Maximiliano Lemos trouve curieux que le Commandeur, mort en 1553, évoque une chaire d'anatomie créée selon des documents d'archives, entre 1556 et 1561. Nous croyons plutôt que Jérónimo de Miranda a voulu faire revivre devant ses lecteurs une polémique et des débats auxquels il avait assisté lorsqu'il était à Salamanque <sup>(73)</sup>, sans se soucier de faire œuvre d'historien et sans tenir compte d'une chronologie sans faille. Il choisit donc un personnage bien connu des Portugais et des Espagnols et capable de susciter le plus vif intérêt. En outre, eût-il été prudent, lorsqu'on connaît le caractère vindicatif d'Hernan Núñez, de le mettre en cause, de le faire parler, à moins d'être l'un de ses familiers ? Nous ne pouvons offrir aucune preuve de poids si ce n'est un ensemble de présomptions, quant au choix fait par Jerónimo de Miranda.

La personnalité du Commandeur commence à se dessiner lors des guerres dites des « Comunidades » dans lesquelles il prend parti contre Charles Quint. Banni d'Alcalá de Henares il est bien accueilli à Salamanque où il devient célèbre comme professeur de grec, mais aussi comme adversaire déclaré de la médecine. Ses mots circulent ainsi que ses jugements à l'emporte-pièce. Ce qui contribue à sa légende est le différend qui l'oppose à l'un des plus grands médecins du Royaume, Lopez Villalobos. Lorsque notre médecin publie en 1526 les *Commentaires de Pline*, il envoie à Hernan Núñez un exemplaire de son travail lui demandant son avis d'helléniste. Le Commandeur lui répond d'une manière discourtoise et méprisante. García del Real, dans son introduction au *Sumario de la medicina* cite un passage qui mérite d'être transcrit :

El que ha de entender a Plinio, y mostrarse parte competente para escribir sobre él, ha de tener si no me engaño estas partes : ha de ser mediano filósofo y más natural que moral pues que el escribió historia natural, y filósofo no de burlas,

---

(71) *Id.*, *ibid.*

(72) Maximiano Lemos, *op. cit.*, p. 35.

(73) *Id.*, *ibid.*

ni de Joanes Andrés, ni de Versorio, ni de Coronel, sino filósofo aristotélico y que haya visto todas sus obras... sobre todo esto y lo más principal, ha de ser gran latino y griego, que sepa muy bien todos los rincones y particularidades de entrambas lenguas... De las susodichas cosas, ¿qué parte os toca, señor, a vos ? Nadie hay que mejor lo sepa que vos mismo, que pues curais las enfermedades ajenas, de creer es que no ignorais las vuestras (74).

On croirait lire un passage du *Diálogo da Perfeição*. Villalobos répondit avec une certaine vivacité, non seulement aux reproches qui lui étaient faits mais aux attaques concernant son honneur et l'argent perdu dans la publication de l'ouvrage, attaques aussi insolentes que déplacées (75). L'incident ne pouvait passer inaperçu.

Dès lors, le Commandeur continue à être évoqué par tous ceux qui l'ont connu : ainsi le retrouvons-nous chez Antonio de Guevara (76) chez Henrique Jorge Henriques (77) en tant qu'adversaire déclaré des médecins. Par contre Amato Lusitano lui confie ses doutes sur la traduction de certains mots grecs, lorsqu'il rédige ses commentaires sur Dioscoride (78). Rodrigo de Castro, enfin, le cite sans omettre de rappeler, à côté de ses mérites, son caractère désagréable (79).

Jerónimo de Miranda put avoir la possibilité de recueillir assez d'anecdotes, pour les attribuer ensuite à ce personnage peu ordinaire.

La façon, enfin, dont est construit le dialogue témoigne d'une connaissance précise des querelles qui opposaient les professeurs et les médecins les uns aux autres, et lorsque l'on compare sa teneur avec celle des essais écrits par des auteurs non médecins, on se rend compte des connaissances que le *Diálogo da Perfeição* implique ; d'abord, Miranda attribue à la maladie l'acrimonie naturelle d'un homme qui mourut à quatre-vingt-dix ans : il souffre de la goutte, comme Antonio de Guevara, aussi peu aimable avec Melgar et ses confrères que l'est Hernan Núñez avec Philiâtre ; on comprendra mieux, en l'excusant, cet esprit plus tranchant que mesuré. Si l'on fait abstraction de l'exercice d'école sur l'ancienneté et la nécessité de la médecine suivant l'Ancien Testament, on pénètre dès le folio 9, dans le vif du sujet. La connaissance des drogues et les plantes requiert celle du latin, du grec et de l'arabe, et en

---

(74) *Sumario de la medicina*, éd. cit., p. 64.

(75) *Id., ibid.*, p. 64-65.

(76) *Carta al Dr Melgar*, B.A.E., 13 - L.

(77) *Diálogo Iº*, p. 15.

(78) Maximiano Lemos, *op. cit.*

(79) *Medicus Politicus*, Hamburgi, 1614.



même temps une comparaison critique des traductions souvent mauvaises (fol. 10) ; la philosophie naturelle, l'astrologie, la musique ne doivent pas être inconnues du médecin ; tout cela est illustré d'anecdotes que l'on retrouve dans Pline. C'est en 1540 que Hernan Núñez publiait ses leçons sur les Histoires Naturelles. Miranda n'avait donc qu'à s'y référer ainsi qu'à l'étude de Villalobos ; mais il pouvait le faire sans être médecin.

Par contre la partie concernant l'astrologie judiciaire (fol. 12-13), celle où l'auteur fait le panégyrique de l'expérience et des voyages nécessitent la connaissance des ouvrages d'Hippocrate, de Galien et des Commentaires postérieurs (fol. 14). Les discussions sur l'anatomie, la pratique chirurgicale, l'urologie, la saignée, les diverses écoles en présence, évoquent la vie à Salamanque et aussi la guerre des saignées déclenchée par l'arrivée de Brissot au Portugal<sup>(80)</sup>.

Le débat sur le bon sens nécessaire dans un bon diagnostic, sur l'intérêt de la culture générale et l'aperçu de déontologie qui termine le dialogue font de cet ouvrage une source possible sinon probable à laquelle on doit se rapporter pour étudier les deux autres grands médecins d'origine portugaise : Henrique Jorge Henriques et Rodrigo de Castro. La date de parution du *Diálogo da Perfeição* est de 1562 ; il était loisible à l'un et à l'autre de se procurer le petit livre imprimé à Lisbonne, ou même, une copie de celles qui pouvaient circuler en Espagne et de s'en inspirer. Si le fait de citer le dialogue en l'attribuant au Commandeur est une preuve irréfutable de son influence sur Jorge Henriques<sup>(81)</sup>, il est difficile de savoir lequel d'Hernan Núñez ou de Jorge Henriques a donné à Rodrigo de Castro l'idée d'entreprendre une étude plus systématique de la relation médecin-malade.

*Andrés de Laguna.*

Si Laguna mérite un chapitre à part comme romancier, dans la création d'un personnage ambigu, héros du *Viaje de Turquía*, il doit être mentionné comme l'une des sources certaines de tous ceux que la nature intéresse, grâce à ses *Commentaires de Dioscoride*<sup>(82)</sup>, dont le texte émaillé d'anecdotes et de réflexions sur le

---

(80) Pierre Brissot démontra qu'Hippocrate saignait du même côté que la pleurésie. Arrivé à Evora en 1518, après l'épidémie de pleuro-pneumonie qui sévit en France, il soigne et guérit le roi du Portugal, ce qui déclenche une véritable polémique. Il mourut à Evora en 1522. Cf. Ricardo Jorge, *Pierre Brissot e a Renascença Médica* in « Lusitania », 1925.

(81) Hernan Núñez est cité deux fois au cours du 1<sup>o</sup> Dialogue du *Retrato*.

(82) Pedacio Dioscorides Anazarbeo, *Acerca de la Materia médica...*, trad. por el Doctor Andrés de Laguna, Salamanca, 1566.



comportement de ses contemporains et sur les usages de l'époque est d'une lecture agréable et instructive à la fois.

Publiés en 1566, ils offrent aux médecins et aux curieux de nombreux thèmes dont s'inspirent leurs écrits. En 1584 Henrique Jorge Henriques avait lu attentivement ces *Commentaires*. Nous en avons une preuve dans le 5<sup>e</sup> Dialogue : l'archidiacre y répète mot pour mot ce que Laguna nous dit dans sa préface ; le médecin de Ségovie y écrit en effet :

Mirad pues en qué peligro están nuestras vidas pendientes del albedrío de algunos idiotas, que en lugar de remedio y confortativo os dan muy eficaz ponzoña ... Mas a ninguno sirve tanto el peregrinar como al médico : dado que muy pocos dellos son los que peregrinan : pues les parece que bastan tres o cuatro solecismos o barbarismos, que aprendieron en la universidad más vecina con otras recetas rancias para irse corriendo sangre y hacer continua y capital guerra a la patria <sup>(83)</sup>.

Henriques, qui a cité Laguna au début du Dialogue, ne juge pas utile d'indiquer ses sources lorsqu'il fait dire à l'Archidiacre :

Sería también la peregrinación muy necesaria a mucho médico, porque con ella se oyen muchas cosas y van y saben que en las escuelas no se acaban de deprender. Esto no consideran los médicos de este tiempo, los cuales piensan que bastan tres o cuatro solecismos o barbarismos que deprendieron en la Universidad más vecina, y otras tantas recetas rancias para irse corriendo sangre a hacer continua y capital guerra a su patria, como perros que en bebiendo del río Nilo buelven luego rabiando a morder cuantos encuentran <sup>(84)</sup>.

Mais l'auteur ne s'est pas inspiré de la suite où Laguna, avec une ironie assez cinglante, estime que, pendant ses voyages, le médecin inexpérimenté a le devoir de s'exercer sur les étrangers ou les ennemis de la nation, pendant au moins sept ans <sup>(85)</sup>. N'est-ce pas, finalement, le cas de Pedro de Urdemalas ?

L'importance de Laguna comme moraliste est trop grande pour que son influence n'ait pas été alors considérable. Traducteur et commentateur de Galien, il reprend, au gré de ses réflexions, les idées de celui-ci sur la médecine et le médecin, mais en l'actualisant et en nous faisant oublier l'origine de ses conceptions déontologiques. C'est ainsi qu'il met en garde les jeunes médecins contre la vanité, leur rappelant qu'ils sont souvent des incapables

---

(83) *Id.*, *ibid.* Prefacio.

(84) *Retrato del Perfecto Médico*, *op. cit.*, Diálogo Quinto, p. 262-263.

(85) Laguna, *op. cit.*, *id.*, *ibid.*

par ignorance de la matière médicale, et qu'ils sont si imbus de leur profession qu'ils promènent leurs anneaux comme les « trophées et les dépouilles des malheureux qu'ils ont anéantis, tandis que leur costume ne fait que dissimuler « effronterie et audace »<sup>(86)</sup>. Il incite les médecins excellents qui honorent la profession à l'étude approfondie de cette matière médicale que Dioscoride a réunie ; or cela, nous le retrouvons dans le *Viaje de Turquía* lorsque Pedro de Urdemalas témoigne de ses connaissances en botanique et confond l'entourage du Pacha<sup>(87)</sup>.

Nous n'approfondirons pas davantage une étude qui dépasserait les limites de notre sujet et dont Américo Pires de Lima a démontré l'intérêt dans une conférence intitulée *O Dr Andrés de Laguna moralista e filósofo*<sup>(88)</sup>. Moraliste et philosophe, ami également des humanistes de son temps, Andrés Laguna illustre à la fois la tradition péninsulaire d'origine judaïque et le courant littéraire qui, parallèlement, introduit dans le monde de la fiction des préoccupations jusque là réservées à l'*Ars medica*.

#### *Pedro Mercado.*

On ne peut passer sous silence les *Diálogos de Philosophia natural y moral*<sup>(89)</sup> de Pedro Mercado dont le Professeur Luis Granjel a fait une analyse d'une dizaine de pages, dans un article publié à Lisbonne en 1957 par la « Revista Portuguesa de Medicina »<sup>(90)</sup>. Si le Docteur Pedro Mercado, qu'il ne faut pas confondre avec Luis Mercado, attire l'attention des neurologues et des psychologues grâce à une étude sur la mélancolie, sujet du 6<sup>e</sup> dialogue, il consacre une bonne partie du 5<sup>e</sup> et du 7<sup>e</sup> au médecin.

Le 5<sup>e</sup> dialogue oppose un licencié en droit et un médecin du nom de Joanicio, en un débat auquel prennent part un mathématicien, Julian, et Basilio, un théologien. L'auteur reprend donc une tradition déjà bien établie. En effet, la première édition probable des *Dialogues* date de 1558, selon Morejón et Chinchilla. Ullersperger et Granjel citent à leur tour ces deux historiens de la médecine. L'édition dont s'est servi L. Granjel est de 1574. L'une et l'autre

---

(86) *Id.*, *ibid.* Prefacio.

(87) *Viaje de Turquía*, *op. cit.*, p. 31 et suiv.

(88) Américo Pires de Lima, *O Dr Andrés de Laguna moralista e filósofo*, in « Journal do Médico » VIII (182) 189. 196. 1946, Porto.

(89) *Diálogos de Philosophia natural y moral*, Granada, 1558.

(90) « Revista portuguesa de medicina » V. 12, 225-34 et *Médicos españoles*, t. 1, Salamanca, 1967.

ont été publiées à Grenade<sup>(91)</sup>. L'auteur, né à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, fut longtemps professeur à Grenade et dut connaître, à l'image de Pedro Mexía, une certaine notoriété auprès de ses confrères andalous. Pour tous les détails concernant sa vie et l'entourage qui constituait ses relations, nous renvoyons aux études de Luis Granjel et au commentaire que fit de ce dialogue Julio Masip Acevedo<sup>(92)</sup>.

La présence dans ce débat d'un juriste licencié permet à l'auteur d'introduire la querelle devenue traditionnelle, dans ce genre littéraire, entre les tenants du Droit et ceux de la Médecine. Si Pedro Mercado défend l'érudition par l'intermédiaire de Joancio, il fait un grand éloge de l'expérience, nécessaire et indispensable au praticien ; lorsque le juriste rappelle les méfaits des arguties médicales, Basilio s'empresse de citer un exemple bien connu : la façon de pratiquer la saignée fit naître une polémique à laquelle le Roi lui-même s'intéressa, puisque ce fut « por mandato de su majestad » que des praticiens et des professeurs se réunirent à Salamanque, afin de savoir si l'on devait effectuer les saignées du côté de la partie affectée ou du côté opposé ; Joancio n'en disconvient pas et il sait pertinemment que rien de définitif ne fut décidé, en dépit de Brissot dont la présence au Portugal quelque trente ans auparavant contribua à imposer la saignée du côté même de la pleurésie et à susciter de ce fait les attaques des opposants.

C'est à cette mémorable et interminable querelle que se réfère Pedro Mercado, lorsqu'il écrit :

Essa culpa ni está en la física ni en los médicos que la escrivieron ; sino en los trasladadores que la trasladaron del mismo lado, y otros la trasladaron del contrario y los que ay delante, veyan estas translaciones las tenían por verdaderas. Y los unos y los otros hallaron tantas razones por ambas cosas que aunque aparecida la verdad original no lá reciben<sup>(93)</sup>.

Il n'a garde, remarquons-le, de trancher la question, d'abord parce que le caractère du Dialogue incite l'auteur à ne traiter que des généralités concernant le médecin et la médecine, ensuite parce que la saignée, révulsive du côté opposé à l'affection, était considérée comme dérivative, lorsqu'elle était pratiquée du même côté, ce

---

(91) *Diálogos de philosophia natural y moral*, Granada, 1574. Cf. Morejón y Chinchilla, *Historia de la medicina española*, II, 62, et *Historia de la psiquiatría y de la psicología en España*, de Ullersperger, nouv. édit. avec prologue et notes du Dr V. Peset, Madrid, 1954, p. 68.

(92) Julio Masip Acevedo, *Comentario al quinto diálogo de filosofía natural y moral*, de Pedro Mercado, un « Revista de la Universidad de Oviedo », I, 3, 39-69, Oviedo, 1940.

(93) *Op. cit.*, éd. de 1574, Diálogo V, fol. 97 r/v.

qui ne faisait que compliquer le débat. Si Pedro Mercado met l'accent sur les causes funestes que peut avoir une traduction erronée, il omet de nous dire que la double utilisation pouvait être licitement défendue selon la thérapeutique recherchée.

*Henrique Jorge Henriques et Rodrigo de Castro.*

Evoquer le *Retrato del Perfecto médico* <sup>(94)</sup> pose un problème de chronologie et partant, de méthode. Si l'on tient compte de l'époque où l'auteur le rédigea, vers 1584, selon Rocha Brito <sup>(95)</sup> et de la date de parution, 1595, on s'aperçoit qu'au moment où les Dialogues qui composent l'ouvrage peuvent exercer une influence littéraire, les médecins qui y sont évoqués sont morts ou ont été remplacés par de nouveaux professeurs et de nouveaux confrères ; des livres plus récents se sont substitués à ceux que préconise l'auteur et de nouvelles doctrines sont apparues, telles celles des chimiâtres comme Paracelse et des *néotericos* disciples de Brissot qui abandonnent la thérapeutique lente et prudente pour la purge et la saignée.

Il y a donc un décalage entre la teneur du livre et l'époque où il est publié ; en outre, Henrique Jorge Henriques devait avoir une expérience bien supérieure en 1595 à celle qu'il avait alors qu'il était à peine sorti de l'Université.

D'autre part, l'ouvrage paraît une vingtaine d'années après le livre attribué à Jerónimo de Miranda <sup>(96)</sup>. Remarquons en passant que l'Archidiacre du 1<sup>er</sup> Dialogue considère Hernan Núñez, le Commandeur grec, comme l'auteur du *Diálogo da perfeição* <sup>(97)</sup>. Henrique Jorge Henriques a pu connaître ce dialogue soit par l'édition publiée à Lisbonne en espagnol, soit par la copie manuscrite quelque peu différente qui circulait en Espagne et dont M. le Professeur Bataillon a bien voulu nous communiquer un double <sup>(98)</sup>. Cela prouve certainement que cette œuvrette circulait dans l'anonymat.

Etant donné que, jusqu'en 1595, le *Retrato* ne put être connu que de la même façon, nous ne pensons pas qu'il ait inspiré beaucoup d'écrivains, sauf Lope, qui lui dédia deux sonnets, bien placés

---

(94) Henrique Jorge Henriques, *op. cit.*

(95) Préface à la trad. de *Médecin*, *op. cit.*

(96) Jerónimo de Miranda, *op. cit.*

(97) *Id.*, *ibid.*, dial. 1<sup>o</sup>, fol. 15 v.

Arcediano : El Comendador Griego en el tratadillo que hizo contra los médicos o en su favor, dice ...

(98) Cf. Rocha Brito, préf. de la trad. portugaise du Dialogue, *op. cit.*



en tête de l'édition. Par contre, dès 1595, date à laquelle Rodrigo de Castro quittait la péninsule, son rayonnement pouvait être assez facile. Curieusement, nous n'avons pas trouvé son nom dans le *Medicus*, alors que l'influence paraît certaine. Ce qui est plus difficile à évaluer est la part de chacun dans la vulgarisation déontologique en Espagne. Pour des écrivains tels que Espinel, Jerónimo de Alcalá ou Tirso, la langue latine ne constituait pas une barrière et l'un et l'autre ouvrages pouvaient être, dans leur cas, lus et utilisés avec la même facilité.

C'est pour cette raison que nous avons cru bon d'étudier simultanément ces deux auteurs, les considérant l'un et l'autre comme sources à retenir, chez les écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle.

C'est en 1614 que Rodrigo de Castro écrit le *Medicus Politicus*<sup>(99)</sup>. La période d'enthousiasme suscitée en Europe par la Renaissance est révolue et, avec le XVII<sup>e</sup> siècle, l'impulsion donnée à l'étude de la médecine va connaître un ralentissement jusqu'à l'invention du microscope et aux recherches de Leibniz<sup>(100)</sup>. La médecine considérée comme science de l'homme apparaît de plus en plus comme une profession dans laquelle on peut s'enrichir ; l'état d'esprit qu'éclaire le thème maintes fois repris de la querelle qui oppose les armes et les lettres, s'accroît : de même que la noblesse et la bourgeoisie témoignent d'un intérêt croissant pour les lettres au détriment de la carrière des armes, de même la philosophie perd-elle de son audience au profit des deux professions plus lucratives que sont la médecine et la jurisprudence. João de Barros, dans *Ropica Pnema*, Jorge Ferreira de Vasconcelos dans

---

(99) Hambourg, 1614. Le titre exact est : *Roderici a Castro Lusitani/Philos. ac Medic. Doct. per Europam notissimi/Medicus Politicus : sive/ de officiis demodo politicis tractatus, quatuor distinctus Libris :/ in quibus non solum bonorum medicorum mores ac virtutes exprimentur, malorum vero fraudes et imposturae deteguntur : verum etiam pleraque alia circa novum hoc argumentum utilia/ atque jucunda exactissime proponuntur.*

(100) « L'anatomie, grâce à la découverte, dans la deuxième partie du XVII<sup>e</sup> siècle, du microscope, prend un essor nouveau. Les grands micrographes sont Hooke et Grew qui étudient surtout les végétaux ; Malpighi (biologiste italien, 1628-1694) observateur d'une rare habileté, découvre la circulation du sang à travers les capillaires, la structure de la peau et des glandes et il montre par des recherches sur l'anatomie des vers à soie que les plus petits animaux, que l'on croyait dépourvus d'organisation interne, apparaissent sous le microscope doués d'une complexité d'organes comparable à celle qui existe chez les grands animaux. Leeuwenhoeck (biologiste hollandais, 1632-1723) découvre les globules du sang, la striation des fibres musculaires, la structure microscopique des tissus ; il est le fondateur de l'histologie. Enfin Jean Swammerdam (biologiste hollandais, fils d'un apothicaire d'Amsterdam, 1637-1680) se livre sur les insectes à des études remarquables de microanatomie : ses dissections du système nerveux sont des chefs-d'œuvre d'adresse ». (Monique de Montvaillant, Dipl. d'Etudes sup. de Philosophie : *La biologie chez Leibnitz*, Paris, 1941).

la *Comédia Eufrosina* <sup>(101)</sup>, dénonçaient, au Portugal, cet intéressement au détriment des armes et de la philosophie, ainsi que le fera plus tard Cervantès. La médecine et le droit connaissent en effet une vogue grandissante et ces prééminences successives qui témoignent d'un déplacement des valeurs, s'expliquent en partie par la promotion de la classe bourgeoise et son accès à la noblesse de robe. Les écrivains soulignent par contre, et non sans malignité, que le malade a souvent besoin d'un médecin, mais que seul le juriste est mieux placé, puisque l'homme n'est pas malade sa vie durant, tandis que durant toute sa vie il peut ester, chicaner, faire appel et enrichir de ce fait l'homme de loi ! <sup>(102)</sup>.

Rodrigo de Castro n'ignore pas cet état de choses et il n'ignore pas, non plus, que la boutade de João de Barros sur le nombre effarant de médecins formés à Salamanque ne fait qu'illustrer une réalité dont le chien Berganza se fait plus tard l'écho, dans le *Coloquio de los Perros* de Cervantès <sup>(103)</sup>. C'est sans doute ce qui a incité l'auteur à écrire le *Medicus*, car il répond aux questions dont la littérature ne cesse, au Portugal comme en Espagne, et comme dans les autres pays d'Europe, de rappeler l'actualité. Il va mettre en garde ceux qui sont tentés de juger le médecin sur ses seules qualifications techniques et professionnelles et demandera en premier lieu que l'on tienne compte de deux qualités majeures : la sagesse et la générosité, sans lesquelles la médecine est un métier comme un autre. Afin d'étayer sa thèse, il rappelle qu'Hippocrate mit en lumière ses qualités humaines en traitant de ce qu'il nommait l'*œconomia*, c'est-à-dire de la place et du rôle du médecin dans la société. On pressent aussitôt la réplique : que requiert-on du médecin ? des capacités professionnelles ou des qualités d'homme ? Car c'est souvent ainsi, écrit Rodrigo de Castro, que l'on opposait des vertus nullement inconciliables ; en effet, sous prétexte que le signe du Taureau favorisait les qualités médicales au détriment des qualités morales, on excusait chez le praticien né sous ce signe, des manquements graves à la déontologie <sup>(104)</sup>. La relation *médecin-malade* n'en était pas moins faussée et il n'y avait plus d'économie possible au sens où Hippocrate l'entendait. Le praticien devra donc entretenir, chez son patient, une confiance susceptible

---

(101) *Ropica Pnefma*, éd. cit., p. 47.

*Comédia Eufrosina*, éd. et prologue de Eugenio Asensio, Madrid, 1951.

(102) *Ropica Pnefma*, id., *ibid.*, « (as leis) são de inverno a verão, não esperam corrupçam dos ares nem os efeitos dos eclipses pera haver boa novidade de enfermos ».

(103) *Coloquio de los Perros*, Ed. Clásicos castellanos, XXXVI-2, p. 212.

Cervantès fait dire au chien Berganza que « de cinco mil estudiantes que cursaban aquel año en la Universidad, los dos mil oían medicina ».

(104) *Medicus Politicus*, *Liber I*, *caput. I*, p. 1-2.

de renforcer l'efficacité de la thérapeutique. Rodrigo de Castro, prévoyant les réserves de ceux qui ne croient pas en une telle efficacité hors des sommités citées en exemple, répond que la postérité ne retient que les plus grands noms, se désintéressant de ceux qui, sans atteindre une telle perfection, ne peuvent aucunement être considérés comme médiocres. Pour Rodrigo de Castro, le mauvais médecin est celui qui s'écarte des enseignements d'Hippocrate, *que non tenet eum cursum* <sup>(105)</sup>.

La méfiance de ses contemporains vis-à-vis des médecins a comme autre cause le nombre et la disparité des sectes : il y a les empiriques, les doctrinaires, les méthodiques, les rationnels <sup>(106)</sup>. Que doit-on penser de toutes ces doctrines qui s'affrontent en des luttes longues et stériles ? Que peut-on conclure des exposés que Galien et Cornelius Celse nous ont laissés sur ces différentes sectes que des noms pourtant prestigieux ont illustrées ? <sup>(107)</sup>. Depuis cette époque lointaine <sup>(108)</sup>, les médecins ne cessèrent de s'entre-déchirer, d'opposer des conceptions parfois hasardeuses pour la vie des malades. Souvenons-nous, en France, des querelles dont Montpellier et Paris furent le théâtre, des attaques de Guy Patin contre Renaudot, des escarmouches entre partisans et détracteurs de la saignée <sup>(109)</sup>. Rappelons l'intelligente satire de Gil Vicente, dans *A farsa dos Físicos*, sa peinture, sur le vif, de physiciens dissertant au chevet du prêtre malade d'amour <sup>(110)</sup>. La pièce, écrite au XVI<sup>e</sup> siècle, rappelle étrangement les débats évoqués par Cornelius Celse, dont l'œuvre fut justement divulguée à la même époque. Ce qui ressort du *Medicus Politicus* est le mépris de l'auteur pour ceux qui, dédaignant les connaissances théoriques et l'étude réfléchie d'Hippocrate, de Galien ou d'Avicenne, veulent, par leur seule expérience et au prix de fatales erreurs, devenir célèbres et mériter leur titre <sup>(111)</sup>.

---

(105) *Id.*, *ibid.*

(106) *Id.*, *caput IV et V*, p. 8-13.

(107) Galien, *Des sectes, aux étudiants*. Trad. du Dr Daremberg, in *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, t. II, pp. 706-784, Paris, 1854-1856.

Deux éditions latines du XVI<sup>e</sup> siècle sont connues : H. Stephanus, Paris, 1518, et S. Colinaeus, Paris, 1528.

Cornelius Celse, *Traité de Médecine*, trad. par M. Ninnin, 2 vol., Paris, 1753, vol. I, pp. 16-34.

(108) Galien est né entre 129 et 131. Celse vécut également au II<sup>e</sup> siècle après J.C.

(109) Cf. Paul Hélot, *Contribution à l'existence effervescente de Théophraste Renaudot, Un siècle de querelles entre Paris et Montpellier*, in « Histoire de la Médecine », mars 1964.

Cf. également le *Dictionnaire des Sciences Médicales*, Paris, 1816, à l'article *Saignée*, t. 14, p. 451.

(110) *Ed. cit.* pp. 115 et suiv.

(111) *Liber III, capita XXIII-XXIV.*



Après avoir réfuté les arguments d'ordre général, Rodrigo de Castro s'intéresse au médecin et au malade en tant qu'individus susceptibles de s'affronter en un dialogue tantôt tragique, tantôt comique, mais toujours empreint de la subjectivité qu'un semblable affrontement implique. C'est peut-être pourquoi, malgré une certaine systématisation, le débat ne perd jamais de son humanité, pourquoi il apparaît, malgré les procédés classiques d'argumentation et de réfutation, comme le reflet des querelles et des débats d'une époque précise. C'est bien parce que la relation *médecin-malade* dépend de la psychologie du premier que Castro le veut avant tout philosophe, ce que le titre même de l'ouvrage nous révèle. Philosophe d'abord, médecin ensuite, tel se voulait l'auteur. Cette prééminence, il la maintiendra tout au long du livre, puisqu'il veut démontrer qu'il n'y a pas à opérer de choix entre l'un et l'autre, mais à essayer de devenir l'un et l'autre, car, précise Rodrigo de Castro, on ne peut mettre en doute l'excellence des esprits philosophiques ni les qualités que la philosophie développe chez le praticien<sup>(112)</sup>. C'est en philosophe que Rodrigo de Castro tente de résoudre les problèmes qui se posent à la conscience de ses confrères d'une part, d'autre part à la société, car s'il y a de mauvais médecins cupides et impudents, à qui en revient la faute ? Elle revient d'abord à ceux qui confèrent le droit de vie ou de mort sur leurs semblables aux étudiants sans vocation, c'est-à-dire aux examinateurs qui ferment les yeux sur l'insuffisance d'un candidat fortuné ou puissant ; elle revient ensuite aux malades qui sont plus sensibles à la morgue et aux apparences qu'à la véritable compétence, à ceux aussi qui, par avarice, se prêtent inconsidérément à la comédie des rebouteux, des charlatans ou des théraclieurs. Rodrigo de Castro ne manque pas, comme ses prédécesseurs, de stigmatiser les lois, insuffisantes et rarement appliquées, qui régissent la pratique médicale et ne peuvent mettre un terme aux agissements des usurpateurs de titres. Afin de se faire mieux comprendre, il choisit de les comparer aux personnages de la comédie qui jouent un rôle de médecin : ils en revêtent l'habit, en prennent les manières, en imitent le langage, mais ne sont que le reflet du héros qu'ils incarnent<sup>(113)</sup>.

---

(112) Ce passage rappelle par bien des points le traité de Galien, intitulé *Que le bon médecin est philosophe*. Nous avons eu sous les yeux la traduction de Charles Daremberg, éd. cit.

Il est intéressant de lire le *caput III* du *liber I* et le *caput IX liber II*.

(113) *Op. cit.*, p. 195, *Lib. III cap. XXIII*

« *Pro hujus difficultatis explicatione sciendum prius, medicos alios quidem re, alios nomine dumtaxat esse : idque ob vulgi ruditatem, quod promiscuè omnes pro medicis habet, cum tamen plerique non plus medicis sint quam personae, quae in coemediis introducuntur : quemadmodum enim illi figuram*



L'auteur, avons-nous dit, n'est pas le premier à réclamer plus de sévérité contre les fautes déontologiques. Maximiano Lemos, dans ses *Estudos de História de Medicina peninsular* <sup>(104)</sup>, brosse un tableau de la vie intellectuelle à Salamanque et évoque les critiques adressées aux contemporains de Rodrigo de Castro. Il y avait, parmi eux, un grand nombre de professeurs célèbres et d'étudiants qui le sont devenus, mais combien d'incapables dont on retrouvera un portrait impitoyable dans le roman et la poésie satirique du siècle suivant !

Qu'il nous soit permis, à la lumière des renseignements donnés par Maximiano Lemos, de redresser une erreur trouvée dans l'*Histoire de la médecine espagnole*, de García del Real. Ce dernier écrit, en effet, que Zacuth Lusitano inspira le *Medicus politicus*. Il s'agit certainement d'un lapsus, car l'ouvrage de Zacuth qui aurait pu influencer Rodrigo de Castro, n'avait pas encore été publié en 1614 <sup>(116)</sup>. Son œuvre est antérieure à celle de Castro et citée d'ailleurs à plusieurs reprises dans le *Medicus*. Ce qui le situe encore plus exactement par rapport à son compatriote est le fait qu'il ait été le disciple d'Alderete, l'un des plus grands professeurs et cliniciens de l'époque, ainsi que l'attestent différents passages du *Curationum medicinalium*. Lorsque Rodrigo de Castro le cite, il précise qu'Alderete avait été le professeur de son père et que ce dernier avait conservé précieusement ses cours <sup>(117)</sup>.

Qu'il s'agisse de voix autorisées comme celles d'Amato Lusitano, d'Henrique Jorge Henriques ou de Rodrigo de Castro, elles sont

---

*quidem et habitum ac personam habent eorum, quos referunt, illi ipsi autem vere non sunt ... »*

(114) Porto, 1916, pp. 1 - 40.

(115) Zacuto Lusitano, *Praxis Historiarum*, Amstelodami, 1641-1642. Il existe aussi une édition plus ancienne du livre *Praxi medica admiranda, libri III*, Amstelodami, 1634.

Le Dr Luis de Pina a extrait les passages les plus importants de l'édition de 1667 et les a publiés dans un article intitulé *Juramentos médicos*, in « Imprensa Médica », Lisboa, 1952, pp. 30-35.

Zacuto, ainsi que le fait remarquer Luis de Pina, cite parmi les autorités dont il se réclame, Hippocrate et Galien, Henrique Jorge Henriques et Rodrigo de Castro, ce qui infirme absolument le jugement erroné de García del Real.

(116) Rodrigo de Castro évoque son œuvre de naturaliste (commentaire de Dioscoride) et son œuvre de médecin dans le chapitre sur la bibliothèque que doit avoir le médecin, Liber II cap. IX.

(117) Cf. *Curationem medicinalium*, cent. IV, cur. 19, p. 544, Burdigalae, 1620, cité par Maximiano Lemos, *op. cit.*, p. 22.

Amato appelle Alderete *medico clarissimo et praeceptor meo doctissimo*.

Cf. Rodrigo de Castro, *Medicina Mulierum*, Hamburgi, 1617.

« Aldeterus veró vir in praxi exercitatissimus et olim primarius Salmanticae professor hos experimento utebatur ut reperio in ab eo dictatis scriptis obesrvantissimi, ac piaae memiriae patris mei Andreae Fernandes, cui sit pax » (2<sup>e</sup> partie, p. 352), cité par Maximiano Lemos, *op. cit.*, p. 23, n.

unanimement à déclarer que la spécialisation de l'enseignement et de la pratique médicale avait fait de Salamanque un centre privilégié. Cependant, Henrique Jorge Henriques reprochait déjà au jury sa bienveillance coupable et demandait, dans le *Retrato*, que l'on n'accordât pas le titre de bachelier en médecine au mauvais comme au bon étudiant. Comme on faisait la sourde oreille à ses suggestions, il se contenta d'observer : « y debe ser porque se mete de por medio un poco del triste interés », constatation désabusée qui trouve un écho dans le chapitre du *Medicus* intitulé *Possitne medicus, ob mal administrata remedia, in jus vocari, et poenâ aliquâ affici* <sup>(118)</sup>.

Malgré l'hommage rendu dans ce même chapitre à l'organisation des études, hommage que n'aurait pas désavoué l'auteur du *Retrato...*, la facilité avec laquelle les imposteurs pouvaient trouver leur place et tenir leur rôle témoigne du manque de surveillance de la part des protomédecins et ceci aussi bien au Portugal qu'en Espagne, ce qui faisait s'écrier à Henrique Jorge Henriques, portugais d'origine, « que los veo en manos de médicos que curan sin letras, hablan sin vergüenza, quieren ser rogados no sanando sino

---

(118) Il est intéressant de comparer les deux ouvrages.

Au *Dialogo Primero*, p. 110, H. Jorge Henriques écrit : « ... y contodo veo los Ilustres señores protomédicos dar muy facilmente licencia a dos mil idiotas que ay en este reyno para curar y tractar cosas tocantes a esta arte tan excelente. Sino se remedia esto para que nos damos a la philosophia y Medicina con tanto estudio ; con tanto gasto. Y para que con tanto dispendio de nuestra salud andamos perdiento el tiempo, y en ello nos envejecemos, está en la mano del médico la vida y muerte y a cada qual que se haga médico, le dan credito, y a cada qual que curse quatro medios años en Medicina hazen las Universidades bachilleres ».

Nous remarquerons que le chiffre avancé par Cervantès dans le *Coloquio de los perros* est celui que donne notre médecin. Son *Retrato* fut peut-être la source de l'écrivain.

Henriques poursuit : « Acuerdome que quando estuve en Salamanca, hize una oracion en lengua latina al Claustro de los Médicos, encargandoles que no hiziessen assi, y que no premiassen al ruyn estudiante como al bueno que sièmpre estudiava, mas veo que no aprovecha nada, y deve de ser por que se mete de por medio un poco del triste interés. O quan bien dicho el Eclesiástico. *Pecuniae obediunt omnia...* »

Après une longue apologie de l'organisation universitaire médicale de Salamanque, Rodrigo de Castro essaie d'expliquer comment les imposteurs peuvent se livrer à un véritable commerce : « *Viderint tamen professores, qui postremis testimonia praeberint, ne si corrupti, aut pretio vel amore ducti id concesserunt, complices fiant homicidiorum, quae ipsis inposterum hoc ipso testimonio freti patrare possunt ; ad magistratum enim non pertinet cognoscere, quinam indonei sint, sed eorum inspicere tesimonia : neque etiam tenetu judicare de rebus sibi ignotis, quia artificii in sua arte credendum est. Itaque multorum nocumentorum culpa ex academiis oritur quae titulos ac dignitates interdum tribuunt ineptissimis, unde ineffabiles clades in republica sequi necesse est* ». (*Medicus*, Lib. III, cap. XXIII).

Cependant, Castro s'empresse d'ajouter que Salamanque est au-dessus de tout soupçon, ce que ne fait pas Henriques.

matando, y si sucede alguna vez bien, es como dicen *rectum ab errore* (119).

Si nous nous replaçons à l'époque où Rodrigo de Castro écrivit son *Medicus* en 1614, nous nous rendons compte que la situation ne s'était pas améliorée, bien au contraire, et qu'en une trentaine d'années (120), l'état de l'enseignement s'était encore dégradé : l'intérêt primait sur la vocation, de sorte que la médecine était de plus en plus visée par la satire. Il nous appartiendra, ultérieurement, de faire le bilan de ces deux siècles de médecine dans la péninsule ibérique. Rodrigo de Castro, pour sa part, avait connu bon nombre de sommités et se gardait de généraliser ainsi que le faisaient trop hâtivement les écrivains heureux de tenir un sujet à l'épreuve du temps.

Pourquoi ce livre, si utile par sa mesure et par son objectivité, a-t-il été écrit en latin, alors que le *Perfecto Médico* de Henrique Jorge Henriques a connu une vaste audience, grâce, peut-être, à sa rédaction en espagnol ? Rodrigo de Castro craignait les effets d'une seconde *Diaspora* et, quittant le Portugal où il s'était installé, choisissait Hambourg pour y vivre le reste de ses jours. Les Universités du Nord de l'Europe accueillaient tous ceux que leur religion ou leurs convictions mettaient en péril. C'est ainsi que le nouveau-chrétien portugais connut de célèbres médecins protestants, des hérétiques de toutes tendances, des alchimistes qui, eux aussi, y trouvèrent un havre, pour y écrire et publier leurs œuvres. L'Europe septentrionale ne fut pas épargnée par les charlatans, les astrologues ; mais les abus, les coteries, les extravagances ne pouvaient faire oublier les savants, les chercheurs et les philosophes illustres qui s'y étaient expatriés. C'est sans doute pour ces esprits éclairés, pour ces confrères venus de tous les horizons, que le Portugais choisit le latin, langue de culture et langue de science, alors que l'espagnol de Henrique Jorge Henriques restait, malgré tout, la langue de la péninsule. De nos jours, par contre, le *Retrato* est plus accessible et assez souvent cité par les médecins et les historiens. Il est

---

(119) *Retrato del Perfecto Médico*, op. cit., p. 280.

Rodrigo de Castro n'est pas resté assez longtemps à Salamanque pour pouvoir, comme son prédécesseur, juger avec un recul suffisant et s'apercevoir de certains abus. En outre, parti depuis longtemps de la péninsule, il semble bien que le tableau soit embelli par le souvenir.

(120) Le *Retrato* fut publié onze ans environ après qu'il fut écrit, ce qui situe sa rédaction autour de 1584, soit trente ans avant la publication du *Medicus Politicus*. Or, comme nous venons de le faire remarquer, Rodrigo de Castro, établi à Hambourg, ne peut évoquer qu'une situation ancienne et paraît méconnaître la réalité. Sur la dégradation de la médecine, cf. les ordonnances royales de Philippe III et de Philippe IV in « *Historia pragmática e interna de la Universidad de Salamanca*, por Enrique Esperabé Arteaga, Salamanca, 1914.



vrai que, malgré le petit nombre d'exemplaires existant encore dans les bibliothèques, ces Dialogues sont moins rares que le *Medicus politicus* ; ils sont en outre d'un abord plus facile et d'une conception plus amène pour le lecteur. Une patiente étude comparative pourrait faire ressortir ce que le *Medicus* a d'original malgré tout ce qu'il semble devoir à son prédécesseur, car, répétons-le, il s'agit d'une œuvre de maturité puisque l'auteur avait soixante-huit ans lorsque la première édition parut à Hambourg, tandis que si le *Retrato* fut publié en 1595, il fut rédigé, semble-t-il, bien avant. Selon Rocha Brito, Henrique Jorge Henriques devait avoir une vingtaine d'années<sup>(121)</sup>. Le *Medicus* apparaît donc comme le testament médical de l'auteur ; mais la rigueur de la composition, la systématisation voulue, sont compensées par la vivacité du style, la passion contenue de la réfutation et de l'argumentation.

Si le plan et la manière d'envisager l'étude du médecin et du malade sont différents chez l'un et chez l'autre, une même humanité s'en dégage. Henriques établit, dans le premier dialogue, un portrait spirituel et psychologique du médecin en tant qu'homme et suggère en même temps les obligations morales de sa charge. Castro trace, en premier lieu, le cadre dans lequel doit évoluer le médecin, puis, se plaçant sur un plan plus doctrinal, il énumère les arguments favorables ou défavorables à la médecine, réfutant au passage ceux qui entraveraient sa démonstration. C'est après, seulement, qu'il replace l'homme devant ses responsabilités et ses obligations. Il s'agit chez Castro d'un livre de doctrine plus que de vulgarisation et, de ce point de vue, le latin convient parfaitement.

On pourrait multiplier les exemples où nos deux auteurs sont d'accord. Nous nous bornerons aux aspects, à notre avis, les plus remarquables. Ainsi, l'un et l'autre utilisent la forme de débat devenue tradition littéraire : la querelle des armes et des lettres : H. Jorge Henriques compare le médecin au capitaine<sup>(122)</sup>, alors que R. de Castro intitule un chapitre : *Medica ars cum militari confer-tur*<sup>(123)</sup> ; mais il l'enrichit d'une seconde comparaison, rapprochant cette fois le médecin et l'agriculteur<sup>(124)</sup>. Dans le premier cas, la maladie est considérée comme l'agresseur, dans le second le patient devient une terre à soigner et maintenir en état selon les principes galéniques. Dans l'un et l'autre cas, et chez les deux auteurs, le problème posé est celui de la chance ; la chance qui favorise un stratège ou qui épargne une terre peut-elle être mise en cause lors-

---

(121) Rocha Brito, Int. à la Trad. du *Médecin* de M. de Fleury, *op. cit.*

(122) *Retrato*, Dial. 1<sup>o</sup>, pp. 82-83.

(123) *Medicus*, Lib. II, cap. XIV.

(124) *Id.*, *ibid.*



qu'il s'agit de médecine ?<sup>(125)</sup>. Le développement des termes de la comparaison est identique et tend à prouver que la *Fortuna* n'est autre que la sagesse, qualité qui fait prévoir les thérapeutiques à appliquer suivant les cas et les malades, même si les symptômes sont très voisins<sup>(126)</sup>.

L'apologie des voyages reflète, chez les deux auteurs, l'opinion partagée par tous les humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle et en particulier celle de Montaigne<sup>(127)</sup>, dont tant de pages rappellent les conversations du licencié et du praticien mis en scènes dans le *Retrato*. Mais alors que Henriques s'y réfère très clairement au Dialogo 2<sup>e</sup><sup>(128)</sup> où il précise que le médecin doit avoir vécu assez longtemps en terre étrangère afin d'y étudier, Rodrigo de Castro nous offre un voyage autour de son Cabinet de Lectures<sup>(129)</sup>, par le truchement de ceux qui ont parcouru le monde. Est-ce pour éviter de se mettre en scène, de rappeler qu'il est un de ces nouveaux-chrétiens dont les voyages se divisent en deux groupes, ceux du voyageur humaniste et ceux auxquels l'ont poussé la nécessité ? Plus dogmatique que son confrère, peut-être pensait-il que le témoignage des autres était d'un enrichissement comparable aux longs et fatigants voyages, tels que les décrit avec humour et talent Nicolas Clénard<sup>(130)</sup>.

L'âge du médecin a toujours été également une préoccupation majeure ; aussi offre-t-il matière à un chapitre du *Medicus* après avoir été abordé dans le 2<sup>e</sup> Dialogue du *Retrato*. Vingt ans plus tard, le Dr Leyva y Aguilar reprendra les mêmes arguments dans son *Desengaño contra el mal uso del tabaco*, mais en les développant. Ainsi les cinq sens indispensables au praticien pour l'auscultation, la palpation et l'appréciation des divers symptômes décelés dans les déjections ou sur la personne du malade, sont bien plus déliés chez un homme jeune, en particulier le toucher, d'où l'importance du gant<sup>(131)</sup>.

Outre l'âge suivant lequel se répartissent les qualités et les défauts inhérents à la profession, le tempérament jouera un rôle décisif dans le choix de la carrière ; Henriques et Castro considèrent cet aspect en disciples avertis de Huarte de San Juan, l'auteur de

---

(125) *Medicus*, Lib. I, cap. XI, p. 38.

(126) *Id.*, *ibid.*, Lib. II, cap. XIV, p. 103. *Retrato*, dial. 1, pp. 81-82.

(127) Montaigne, *Voyage en Italie*, Intr. et notes d'Edmond Pilon, éd. « Hier », Paris, 1932.

(128) *Retrato*, Dial. 2<sup>e</sup>, p. 120.

(129) Cf. livres conseillés par R. de Castro dans le chap. sur la bibliothèque, *supra*.

(130) Cf. *Correspondance de Nicolas Clénard*, lorsqu'il écrit à son ami Latomus, in Alphonse Roersch, Bruxelles, 1940, t. III.

(131) *Desengaño contra el mal uso del tabaco*, Córdoba, 1634, fol. 134-135.

*l'Examen de Ingenios* <sup>(132)</sup> dont s'inspira en le citant le moins possible l'auteur de *l'Esprit des Lois* <sup>(133)</sup>.

Le troisième dialogue, code de déontologie classique, trouve un écho fidèle chez Rodrigo de Castro. Henriques traite avec plus d'insistance que son compatriote de l'avantage offert par l'étude de la langue arabe et de l'interprétation des textes d'Avicenne. Ce n'est point coquetterie de philologue. Il s'agit plutôt d'un véritable cri d'alarme. Simon Abril avait déjà mis en garde ses contemporains sur les traductions erronées des livres grecs :

... y porque cada uno traduce más propia y claramente en su misma lengua que en la extraña, convendría traducir los libros, de los médicos griegos en lengua castellana, como los Arabes en España los tradujeron en arábigo, porque de no entender bien la lengua extraña no acaezca lo que acaeció a un médico, que no entendiendo lo que significaba este vocablo *calybs* que quiere decir *acero*, tomándolo por *cal*, aplicó a un enfermo de cámara de sangre un clíster de leche que había de ser acerada, en que le hizo matar dos piedras de cal vivas, con que le agravó la corrosión de las tripas y acabó con él <sup>(134)</sup>.

Pineda y revient à plusieurs reprises dans ses *Diálogos familiares de la agricultura cristiana*. Mais c'est Nicolas Clénard qui s'est montré le plus enthousiaste pour l'étude de l'arabe. Dans sa lettre à Arnold Streyers, en 1541, il écrivait :

*Est, inquit, apud Christianos solemne docere Graecas et Hebraeas literas, volo adjicere arabicas : nam est apud nos Avicenna, est Averrois et multi item auctores, non satis fideliter versi in latinum. Quod si calleremus linguam Arabicam, rectius istos auctores perciperemus* <sup>(135)</sup>.

On déplore unanimement le manque de bonnes traductions, les erreurs graves qui se perpétuent d'édition en édition et se multiplient dans la pratique <sup>(136)</sup>.

Au IV<sup>e</sup> dialogue, Henriques réserve un paragraphe à l'importance de l'anatomie et de la chirurgie : depuis le bruxellois Vésale et l'italien Matthiole, l'accord s'est fait sur ce point. Mais Castro développe le thème à plusieurs reprises. Non seulement le chapitre III du livre II du *Medicus* est consacré à la chirurgie, mais encore

---

(132) Cf. M. de Iriarte S.I., *El doctor Huarte de San Juan y su examen de Ingenios*, Santander - Madrid, 1939.

(133) *Id.*, *ibid.*, pp. 344-345.

(134) *Obras escogidas de filósofos*, B.A.E., t. 65, p. 296.

(135) Clénard, *op. cit.*, I, 185. Lettre du 12 avril 1541, de Fez.

(136) Cf. *Medicus*, p. 86, loc. cit. note 36 « Le médecin devant sa bibliothèque ». *Retrato*, Dial. 3<sup>e</sup>, p. 187. Pineda, Dial. XXXI, B.A.E., t. 163, III.

l'apologie des anatomistes fait-elle l'objet d'un paragraphe du chapitre IX.

Depuis l'époque où Henrique Jorge Henriques composa son *Retrato*, les éditions de Cornelius Celse se multiplièrent et son *De re medica* fut de plus en plus compulsé. Il est possible que Valcarcel fit connaître à son disciple l'édition de 1566 publiée à Venise, car Valcarcel était, à Salamanque, le professeur titulaire de la chaire de chirurgie, fondée en 1556<sup>(137)</sup>. Si, depuis l'invention des armes à feu, les soins à apporter aux blessés étaient différents de ceux en usage après une blessure faite par arme de trait, la dextérité du chirurgien et les connaissances anatomiques étaient tout aussi nécessaires ; et lorsque Castro reprend à son compte la polémique qui opposait les médecins capables d'actes chirurgicaux et ceux qui délaissaient cette pratique par orgueil ou par incapacité, avait-il en mémoire le portrait tracé par Cornelius Celse, du bon chirurgien, et ceci au II<sup>e</sup> siècle de notre ère :

Un chirurgien doit être jeune, ou du moins peu avancé en âge. Il faut qu'il ait la main ferme, adroite, et jamais tremblante ; qu'il se serve de la gauche comme de la droite ; qu'il ait la vue claire, perçante ; qu'il soit intrépide, impitoyable, de façon qu'il veuille guérir celui qui se met entre ses mains, et que sans être touché de ses cris il ne se presse point trop, et ne coupe pas moins qu'il ne faut, mais qu'il fasse son opération sans s'émouvoir et comme si les plaintes du patient ne faisaient aucune impression sur lui. On peut demander ici quelles sont les maladies qui sont du ressort de la chirurgie, parce que les chirurgiens revendiquent le traitement de quantités de plaies et d'ulcères dont j'ai parlé ailleurs. Pour moi, je crois qu'un même homme peut faire les trois professions, et puisqu'on les a divisées, je fais surtout cas de celui qui fait le plus. J'ai laissé à la chirurgie les cas où le chirurgien fait lui-même la plaie et non point celle où il la trouve toute faite ; j'ai aussi abandonné à cet art les plaies et les ulcères que j'ai cru avoir plus besoin de secours de la main que de celui des médicaments<sup>(138)</sup>.

L'originalité véritable de Rodrigo de Castro s'affirme, par contre, au cours des différents chapitres qui traitent de la nouvelle secte, l'iatrochimie, et de l'astrologie judiciaire ; elle transparaît également dans la façon d'analyser les erreurs que les rééditions des œuvres de Pierre d'Abane ont remises en circulation, et les connaissances magiques ou cabalistiques, de s'intéresser, enfin, à l'influence de la musique dans la thérapeutique.

---

(137) Maximiano Lemos, *op. cit.*

(138) Trad. de M. Ninnin, 2 vol., Paris, 1753, t. 2, pp. 214-215.



Alors qu'Henrique Jorge Henriques s'appliquait à opposer suivant l'usage les rationnels aux empiriques, il ne semblait pas particulièrement intéressé par les querelles qui divisèrent les sectes et dont Galien et Cornelius Celse évoquèrent avec précision les différences <sup>(139)</sup>. En outre, il n'est nullement question dans son *Retrato*, de la médecine telle que Paracelse voulait la pratiquer ; sans doute, parce que le scandale déclenché par l'autodafé des œuvres de Galien et d'Avicenne par lequel il se rendit célèbre n'avait pas encore fait de lui le médecin maudit ou parce que, tout simplement, il n'était pas recommandé de citer ses œuvres. Paracelse, on le sait, avait parcouru l'Espagne à la recherche de manuscrits et de grimoires arabes ou hébreux mais alors l'Inquisition ne l'inquiétait pas. En 1614, le panorama est tout différent et la chimie a fait irruption dans la thérapeutique : le plomb, le soufre, l'antimoine, le mercure remplacent, parmi les panacées, le gaïac, la salsepareille, la quinine que le XVI<sup>e</sup> siècle avait littéralement lancés sur le marché mondial, avec la colonisation des deux Indes. En outre le médecin zurichois écrit la plupart de ses livres en Allemand et l'Europe du Nord est envahie par ses ouvrages. Castro, loin de la péninsule, peut écrire en toute tranquillité et sa réfutation systématique démontre qu'il connaît parfaitement les théories de Paracelse. Il connaît aussi bien sa philosophie et c'est elle qu'il combat encore plus violemment. Comment eût-il pu apprécier cet esprit sans méthode, cet intuitif mystique qui mêle sans ordre ni lucidité toutes les idées prises aux médecins, aux alchimistes et aux astrologues ? Comment le philosophe aristotélicien, le médecin rationnel pouvait-il admettre qu'un confrère vint se renseigner auprès des empiriques de toutes conditions, car, ainsi qu'il le rapporte dans un ouvrage, il discutait aussi bien avec des barbiers, des rebouteux, des baigneurs, des paysans qu'avec des cabalistes, des mages ou des astrologues ; selon sa *philosophia sagax*, « la nature peut tout ... parce qu'elle est tout ». En s'attaquant à l'iatrochimie, encore incertaine et par conséquent dangereuse, Castro s'attaquait à Paracelse dont les théories commençaient à contaminer les plus célèbres Facultés ; par contre Van Helmont n'est pas cité : il n'a que trente sept ans lorsque le *Medicus* est publié. Peut-être que Castro n'aurait pas été si violent dans ses attaques, vis-à-vis de ce confrère plus méthodique et galéniste que Paracelse.

En combattant l'astrologie, c'est à la deuxième colonne de ce temple philosophique qu'il s'attaque ; il ne lui laissera que l'astronomie et la sagesse. Encore semble-t-il mettre en doute cette sagesse dont Paracelse ne fut pas toujours démuné. Dans son 3<sup>e</sup> *Dialogue*,

---

(139) Celse, *id.*, *ibid.*, et Galien *Des sectes*, *op. cit.*



Henrique Jorge Henriques expose les points de vue respectifs des détracteurs et des tenants de la science des astres, surtout lorsqu'il ne s'agit pas des connaissances mathématiques requises par l'Astronomie. Le médecin doit-il connaître l'astrologie et plus particulièrement l'astrologie judiciaire ? Avec beaucoup d'à-propos et pour démontrer qu'un jugement définitif en la matière serait hasardeux, l'auteur distribue entre le Licencié et le médecin les arguments contraires ; mais ils sont si bien défendus de part et d'autre qu'à la fin du dialogue chacun en arrive à prendre la position de l'autre <sup>(140)</sup>. Chez Castro la méthode qui prime tout fera abstraction de l'humour. Il semble que la confusion soit encore plus grande au XVII<sup>e</sup> siècle et que les astrologues vrais ou faux, aient une tendance marquée à s'immiscer à tort et à travers dans le monde médical. La curiosité vis-à-vis du monde occulte se trouve renforcée, dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, avec la réédition des œuvres de Marcile Ficin, des néo-platoniciens et d'un disciple, Pierre d'Abane, et enfin avec les adeptes de Paracelse. La philosophie de la nature qui peut tout, la vision d'un microcosme fait à l'image du macrocosme, les théories de la Cabale, reprises dans l'étude des magnétismes, des sympathies et des signatures, créent un état de confusion philosophique, de méfiance aussi, car l'Inquisition et les théologiens guettent les atteintes de l'hérésie alors que les chercheurs et les philosophes ne se sentent pas davantage en sécurité. Ce tableau d'une actualité brûlante, d'une richesse parfois inquiétante, Rodrigo de Castro l'insère dans son *Medicus politicus*, non seulement lorsqu'il réfute les arguments en faveur de l'astrologie judiciaire, ou qu'il attaque cette « fausse science », mais quand il fait une critique serrée des erreurs de Pierre d'Abane — ou d'Apone — dit le Conciliateur. Il est important de remarquer que Rodrigo de Castro ne rejette pas en bloc l'œuvre du Conciliateur car il conseille au médecin de l'avoir dans sa bibliothèque. Adeptes d'Aristote mais nouveaux chrétiens, Castro est attiré par Averroès et le cite abondamment : il devait retrouver en Pierre d'Abane le continuateur du philosophe et médecin juif, puisque comme celui-ci, Abane voulut concilier les deux philosophies, aristotélicienne et platonicienne.

Qu'apporte donc cette réfutation absolue — et rare chez Castro — de certaines thèses astrologiques du Conciliateur, de l'astrologie et de l'iatrochimie en général, pour la connaissance du XVII<sup>e</sup> siècle ?

On pourrait y voir, tout d'abord une attitude de prudence car, s'il est admis que la recherche incite à l'hétérodoxie dans le domaine de l'esprit, dans le domaine de la médecine cette hétérodoxie est

---

(140) Ce passage rappelle le 2<sup>e</sup> *Diálogo de los médicos*, de Pedro Mexía, *op. cit.*, dans la manière de rapprocher les deux adversaires.

une arme à double tranchant et Castro, dans son *Medicus*, a un seul objectif : la relation médecin-malade, dans la société de son temps. On aperçoit, derrière le philosophe, un esprit préoccupé par cette fermentation spirituelle qui caractérise le XVII<sup>e</sup> siècle et qui échappe à la mesure, à l'équilibre caractéristiques du siècle précédent. On y perçoit aussi le médecin désireux d'éviter au malade de graves désillusions.

L'astrologie était sans doute admise depuis longtemps par l'Eglise et accompagnait la science du médecin. Mais elle devait rester en tutelle. L'imprimerie et les almanachs qui commençaient à circuler et représentaient assez bien un début de littérature bon marché, lancèrent, parfois inconsidérément, des idées mal assimilées, des recettes alléchantes. Le mystère auréolait l'astrologue souvent doublé d'un alchimiste. Jérôme Bosch illustre parfaitement cette mode qui élevait au pinacle un nombre effarant de Paracelses en herbe ou de pseudo-Conciliateurs, mais tant que la recherche des alchimistes se bornait à la pierre philosophale et au déchiffrement des grimoires, le malade et la société n'avaient rien à craindre, tandis que Paracelse était pour R. de Castro l'apprenti sorcier : il tentait de libérer inconsidérément des forces plus ou moins contrôlées et semait le trouble dans les esprits.

En tout état de cause, Castro veut prévenir les méfaits conjugués de l'astrologie et de l'iatrochimie encore mal fondée et mobilise contre ces deux colonnes de la *philosophia sagax* la dialectique de l'époque. On a dit de Paracelse qu'il était le Luther de la Médecine : l'attaque de R. de Castro témoigne en effet qu'une page de l'Histoire de la Médecine est définitivement tournée, ce qui n'apparaît pas dans les Dialogues de Henriques, écrits trop tôt pour en rendre compte. Castro est l'observateur d'un fait social, le témoin d'une querelle qui durera plus d'un siècle et opposera les défenseurs de l'antimoine, du soufre, du plomb, du mercure aux humoristes partisans de la saignée et de la purge.

Une dernière particularité du *Medicus politicus* <sup>(141)</sup> est l'importance concédée à la musique et à son influence psychothérapeutique. Sans doute, depuis Orphée, le pouvoir de la musique a-t-il été souvent évoqué et souvent aussi l'exemple du Roi David a-t-il illustré l'effet calmant des voix et des instruments sur les mélancoliques. Personne, que nous sachions, n'avait, avant Castro, classé avec autant de rigueur et érigé en système un ensemble d'observations psychologiques et pathologiques concernant cet art <sup>(142)</sup>.

---

(141) *Medicus*, pp. 270-277.

(142) Nous venons de terminer une étude sur les deux chapitres qui s'y rapportent : *La musicothérapie chez Rodrigo de Castro*. (à paraître prochainement).

*Le Medicus Politicus.*

Cet ouvrage que l'auteur écrivit à la fin de sa vie, non par obligation mais par plaisir, par jeu, dira-t-il, afin d'occuper de rares loisirs, laisse entrevoir le caractère de Rodrigo de Castro, une sagesse, une mesure, un intérêt naturel et sans contrainte pour l'homme et les problèmes que pose la maladie, pour la médecine qui ne vaut que par l'homme qui l'exerce. Il ne pouvait laisser indifférents ceux qui ressentaient le même désir de relever la médecine, et de la préserver de la dégradation. Alors que Rodrigo de Castro vivait à Hambourg, un autre Portugais, surveillé puis dénoncé à l'Inquisition, s'installait à Amsterdam où il se reconvertit au Judaïsme et mourut en 1642. Il s'agit du plus prestigieux médecin de la péninsule, Zacuto Lusitano. Maximianos Lemos a donné de sa vie et de son œuvre une étude très détaillée à laquelle nous renvoyons <sup>(143)</sup>. De la même famille que l'illustre mathématicien et astrologue Abraham Zacuto, il naquit à Lisbonne, fit de brillantes études en Médecine et en Philosophie et reçut à Sahagún le grade de Docteur alors qu'il avait dix-huit ans. Il pratiqua la médecine pendant trente ans dans son pays puis s'installa à Amsterdam.

Alors qu'il venait de faire paraître le premier livre de son *Medicorum principium Historia*, en 1629, il dut en envoyer un exemplaire à Rodrigo de Castro, alors âgé, malade et usé, si l'on en croit ce que l'auteur du *Medicus* répondit à Zacuto pour le féliciter de son ouvrage. Cette lettre se trouve dans l'édition de Lyon de 1644 qui réunit toutes les œuvres de Zacuto, précédées des pièces de vers et des lettres de l'auteur ; Zacuto, en effet, ne devait pas connaître cette édition. Il avait composé une dédicace à Louis XIII avant 1642, puisqu'elle figure dans l'édition lyonnaise. Par contre la date de la lettre écrite par Rodrigo de Castro prouve qu'il était encore en vie le 16 juillet 1629. Il eut encore la force de le féliciter, de s'excuser de ne pas pouvoir entretenir avec ses amis des relations suivies et de lui offrir son *Medicus Politicus*.

Nous transcrivons de cette lettre l'essentiel :

*Clarissime ac sapientissime vir, literis tuis copia aut eruditione non satisfaciam : nam aetas gravis, continua studia, ex maximi labores ita animi vigorem debilitarunt, ut jam nec amicis satisfacere nec ea praestare possim, quae maxime vellem. Omis-  
sis igitur laudibus quas pro tua in me benevolentia, nec ullo tamen meo merito, mihi tribuis, pro commentariis quos in*

---

(143) Maximiano Lemos, *Zacuto Lusitano*, Porto, 1909.



*libros de universa mulierum medicina conscripsimus, exemplar de Medico Politico, ad te potissimum medicum transmittito.*

*Fuit senectutis lusus, in quo quae inter seria studia occurrerent, quaeve longas dies mihi monstraverat, posteritati communicare decrevi...*

Même en tenant compte d'un genre épistolaire où la louange est de mise, cette lettre d'un homme qui va bientôt mourir après une vie bien remplie, témoigne de l'amitié et de l'admiration réciproque de ces deux compatriotes dont la vie connut les mêmes tribulations. Elle témoigne également des liens qui unissaient à travers toute l'Europe, les médecins *conversos* ou crypto-juifs dissimulés, sans doute, mais solidaires. Nous rappellerons, à cet égard, les lettres adressées par le Père Vieira, alors qu'il se trouvait en mission diplomatique à La Haye, à la communauté juive de Rouen. Cette lettre datée du 20 juin 1646 et adressée aux riches marchands prêts à aider financièrement le Portugal en butte aux attaques Hollandaises, nous invite à réfléchir sur l'appui qu'ils étaient en mesure d'accorder en vue de publications, d'éditions et également de diffusion des livres, en dehors et à l'intérieur de la péninsule, malgré la bureaucratie diligente du Saint-Office.

Si l'on examine avec attention l'*Histoire médicale* de Zacuto, on est étonné du nombre de références anciennes et modernes données à la fin de chaque chapitre entre l'observation du médecin cité et la paraphrase qu'en donne le commentateur. Mendez Nieto apporte une preuve de plus de ces réseaux de diffusion qui parcouraient l'Europe, lorsqu'il écrit :

(El Dr Laguna) informándose quién tenía Galeones de Antonio Musa y otros libros necesarios para estudiar sus lecciones le dijeron que no había otro en toda la cibdad dino solamente unos que yo tenía que había enviado por ellos á Lisbos, que no los había en Salamanca, porque como eran nuevamente impresos y de la segunda edición no más, todos se habían gastado en Italia y Flandes y aún no habían llegado a España, sino estos que vinieron a Lisboa (p. 69).

Sans doute est-ce à de telles facilités que l'on doit les *Opera omnia* de Zacuto Lusitano. Chinchilla, oubliant sa nationalité portugaise le qualifie de Galien espagnol. Nous l'étudierons en tant que continuateur de l'œuvre déontologique entreprise par ses aînés, Amato Lusitano et Rodrigo de Castro.

Outre les règles réunies dans l'*Introitus medici, ad Praxim* les préceptes du Livre III du *Medica admiranda* ont pour but d'éviter aux futurs médecins les erreurs commises par leurs prédécesseurs. Les chapitres ont pour titre : *De inscitia medicorum* et *De incuria*



*ministorum*. Mais au cours de la *Medicorum Principum Historia*, l'auteur n'oublie jamais la relation médecin-malade et émaille son récit de rappels salutaires :

|                                                                                            |         |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Medicina à Legislatoribus, foeminis non interdicta</i>                                  | p. 11   |
| <i>Medicina Ars cur impraesentiarum vilescit</i>                                           | 114     |
| <i>Medici prudentia in rimandis occultis aegrorum affectibus</i>                           | 67-68   |
| <i>Medicus circa desperatos morbos generosus esse debet</i>                                | 111-112 |
| <i>Medicus inscius aegrotanti altera fera</i>                                              | 113     |
| <i>Medici garruli et nugaces à consiliis explodendi</i>                                    | 113     |
| <i>Medicus naturae operum gnarus et minister esse debet</i>                                | 114     |
| <i>Medicus an pulsus omnes partes percipere possit</i>                                     | 887     |
| <i>Medicus venenum, nec propinare nec indicare debet quod illustri exemplo comprobatur</i> | 903     |
| <i>Medici Dii tutelares et deorum filii dicti</i>                                          | 904     |
| <i>Medicamenta Deorum manus</i>                                                            | 904     |
| <i>Medicis an anatomica pernecessaria</i>                                                  | 922     |
| <i>Medice cura te ipsum. Prov. explicatur</i>                                              | 624     |
| <i>Medicos ex intemperantia, gula, ingluvie, concessationibus, aegrotare vitiosum.</i>     |         |
| <i>Medico an anatomica cognitio magis necessaria quam chirurgo.</i>                        |         |
| <i>Medicus aegrorum calliditates et versentias callere debet</i>                           | 954     |

Il semblerait que Zacuto, après la lecture du *Medicus Politicus*, ait voulu résumer brièvement dans ses préceptes écrits postérieurement aux premiers livres de son Histoire médicale, la matière que le livre lui avait inspiré.

Parmi ces médecins qui ont écrit sur leur art et sur la relation médecin-malade, il manquait un écrivain susceptible de refléter, dans son œuvre, les tribulations de ceux qui s'expatrièrent soit par nécessité soit par goût de l'aventure. Deux noms retiendront notre attention : celui de Juan Mendez Nieto et celui de Simão Pinheiro Morão. Malgré le grand nombre d'années qui séparent la rédaction des deux ouvrages restés inédits, 1607-1683, nous avons cru bon de les évoquer sans tenir compte de la chronologie. En effet, ni l'un ni l'autre ne purent avoir d'influence sur leurs contemporains ou leurs descendants puisque les manuscrits restèrent longtemps ignorés. Par contre ils offrent l'un et l'autre des points communs qui nous permettent de les rapprocher.

### *Mendez Nieto.*

Les premières recherches et les premières études sur Mendez Nieto dont le manuscrit n'est pas encore intégralement publié, sont

dues à M. Bataillon <sup>(144)</sup>. On peut d'ores et déjà tenir comme certaine l'existence de l'auteur en tant que médecin et son passage à l'Université de Salamanque :

Rien de plus banal, de plus normal que les études de ce pseudo-licencié — en réalité bachelier — de Salamanque, telles qu'elles sont attestées par les registres de l'Université. Trois ans à la Faculté des Arts, trois ans à la Faculté de Médecine, avec, pendant la troisième année, quelques mois de pratique médicale aux côtés d'un professeur qu'il accompagne chez ses clients, le Dr Alderete. Deux ans après, à l'automne de 1559, grâce à un autre document, nous le voyons entré petitement dans la carrière, médecin de village à Astudillo, localité obscure du district d'Arévalo, se targuant de l'offre d'une situation meilleure, annonçant sa vague intention de retourner à Salamanque en finir avec sa licence <sup>(145)</sup>.

Cette mise au point infirme les espoirs de l'américaniste Jimenez de la Espada, qui, il y a quatre vingts ans, voyait dans ce manuscrit retrouvé une source d'information directe sur l'histoire d'une époque <sup>(146)</sup>. L'épisode publié par lui : la guérison de la fièvre quarte du prince d'Eboli, est une preuve de l'art de l'écrivain, car le romanesque, l'affabulation, la mythomanie de l'auteur, pour reprendre une expression de M. Bataillon, sont assortis de tant de faits réels ou tout au moins vraisemblables qu'il est difficile de faire le départ entre le vrai et le faux. Mais c'est justement cet arrière-plan réel qui fait le prix des *Discursos medicinales* en tant que reflets du monde médical à une époque donnée.

Alors que dans *El Viaje de Turquía* Laguna nous propose un roman et utilise tous les subterfuges possibles pour dissimuler sa personnalité, nous incitant sans cesse à oublier sa profession et à le prendre pour un imposteur, dans ses *Discursos medicinales* Mendez Nieto veut au contraire tenir le premier rôle, insister sur sa qualité de médecin, et qui plus est, de médecin gentilhomme et nous écarter le plus possible d'une réalité médiocre dans laquelle il pourrait faire figure de *converso*. En outre, il ne veut aucunement que nous prenions son œuvre pour du roman et alors que M. Bataillon voit dans ces *Discursos* « un livre hybride encombré par un étalage d'ordonnances <sup>(147)</sup>, une œuvre disparate dans laquelle l'auteur ne craint pas « de ralentir ses plus alertes récits

---

(144) Marcel Bataillon, *La profession médicale et son langage devant la littérature* (Problèmes espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle), Paris (17 p.).

(145) *Id.*, *ibid.*, p. 8.

(146) Mendez Nieto, *op. cit.*

(147) Marcel Bataillon, *art. cité*, p. 14.

avec de massives ordonnances, où une riche pharmacopée s'étale », nous y voyons plutôt un répertoire tel que, quelques années plus tard, Rodrigo de Castro recommandera d'en composer aux médecins au fur et à mesure de leurs expériences et de leurs lectures. C'est là le propos de l'auteur ; qu'ensuite, pour rendre ses *Discursos* plus agréables, il entre en scène, parle à la première personne, émaille ce traité à la fois clinique et thérapeutique d'anecdotes véritablement entendues, il ne fait qu'imiter l'illustre médecin de Pergame, comme le fit, dans ses *Commentaires sur Dioscoride*, le Docteur Andrés Laguna.

Il s'agit, pour Mendez Nieto, de personnaliser l'art de soigner et de guérir, de faire revivre de façon attachante l'acte médical ; il y parvient grâce à la saveur et au tour alerte des dialogues, aux scènes véritablement jouées devant les yeux du lecteur. On saura pourquoi et comment le médecin a été sollicité, quelles ont été les réactions de ses confrères, l'accueil réservé au jeune Mendez par le patient guéri. Il dramatise parfois par une habile mise en scène ce qui ne serait que simple traitement de routine. Ainsi, cette préparation que le Professeur Alderete a tenue secrète, ne la confiant qu'à deux disciples parmi lesquels se trouve l'auteur, Mendez va-t-il l'administrer en rappelant qu'il a recueilli de la bouche de son maître mourant la recette de la mixture (el bocado) <sup>(148)</sup>.

Dans sa manière de multiplier des *exempla*, d'indiquer la voie que devra suivre tout jeune médecin, on reconnaît la tendance traditionnelle que nous tentons de dégager, tendance renforcée par l'apport des Juifs et des Conversos de la péninsule. Dans cette optique, Mendez Nieto peut figurer aux côtés de Villalobos et de Laguna, ainsi que le prouve M. Bataillon, dans un récent article publié en 1969 dans l'« *Hispanic Review* » : *Riesgo y ventura del Licenciado Mendez Nieto* <sup>(149)</sup>. Certes, la part d'autobiographie romancée, fort importante dans les *Discursos medicinales*, soulevait maintes questions dont on pouvait trouver les réponses dans le fait même d'une possible ascendance juive : méfiance, surveillance, tracasseries de la part des autorités de Saint-Domingue ; besoin continuel chez l'auteur d'expliquer sa conduite, de se justifier, sans que l'on sache trop pourquoi. Or, l'article cité offre tous les renseignements nécessaires à l'éclaircissement de certains passages. Pièces à l'appui, M. Bataillon précise les dates, prouve l'origine portugaise du médecin probablement *converso* comme la plupart des descendants de la famille des Ulloa, donne des détails sur ses démarches et ses démêlés avec la couronne, lors de son passage

---

(148) Mendez Nieto, *op. cit.*, p. 109.

(149) *Id. ibid.*, p. 46 et suiv.



aux Indes Occidentales où il va s'installer. Nous renvoyons donc à cette étude complétée par l'article signé du même auteur dans les « *Arquivos do Centro cultural português* » sous le titre *Mendez Nieto à l'Université de Salamanque* <sup>(151)</sup>.

Les *Discursos* actuellement publiés se divisent en deux parties : dans la première, le médecin remémore sa vie d'étudiant et de jeune praticien avant son embarquement à Séville. Dans la seconde, il évoque ses années de pratique dans l'île de Saint-Domingue. Si notre voyageur se pare souvent d'oripeaux d'emprunt, se donne le beau rôle et s'ingénie à laisser à la postérité l'image d'un médecin exceptionnel, il ne manque pas d'inclure dans les épisodes les plus romanesques bon nombre de renseignements précieux et vraisemblablement exacts. Il se dit le disciple d'Alderete après avoir pris soin de mentionner la date de 1553 <sup>(149)</sup> comme étant celle où il terminait ses études à la Faculté des Arts. Maximiano Lemos, dans ses *Estudos de Medicina peninsular*, écrit d'autre part que Rodrigo de Castro avait quelques années à la mort d'Alderete. Nous savons que Castro naquit en 1546. Il aurait eu sept ans lorsque Nieto commença à fréquenter les cours de médecine. Alderete était-il encore vivant ? Si ce dernier vivait encore entre 1557-1558, Rodrigo de Castro n'était plus un enfant. Maximiano Lemos ne s'est-il pas trompé ? En outre, si nous en croyons Mendez Nieto, Laguna passa par Salamanque, où il fit quelques conférences. M. Bataillon, dans *Le docteur Laguna auteur du Voyage de Turquie* <sup>(152)</sup> indique que Laguna devait être revenu à Segovie entre 1557-1558. Dans ce cas, la mort d'Alderete est postérieure à l'époque suggérée par Maximiano Lemos. De toute façon, Rodrigo de Castro, dans son *Medicus* ou son *De universa mulierum medicina* <sup>(153)</sup> ne précise nullement la date où Alderete mourut. On sait seulement que son père l'eut comme professeur. Les dates de 1557-1558 sont donc vraisemblables en ce qui concerne la rencontre Nieto, Laguna, Alderete. Y a-t-il eu un décalage de quelques années de la part de l'auteur ? Il serait difficile de l'affirmer. Par contre l'affabulation apparaît clairement dans le désir de se faire passer pour le disciple favori du Maître. La préparation qui permettait la guérison assurée des fièvres quartes était un vomitif fort efficace dont on retrouve la recette dans le *De universa mulierum medicina* de Rodrigo de Castro :

---

(150) M. Bataillon, *Riesgo y ventura del Licenciado Mendez Nieto*, in « *Hispanic Review* », V. 37, janv. 1969, n° 1 (38 p.).

(151) M. Bataillon, *Mendez Nieto à l'Université de Salamanque*, in « *Arquivos del Centro Cultural Português* », Paris, 1970, v. II, pp. 181 à 191.

(152) Paris, 1958.

(153) *De universa mulierum medicina*, Hambourg, 1617, p. 116, p. 218.



Solus Aldereti per Hispanias vulgariter nuncupatur quia hoc remedio primarius ille, ac suo tempore celeberrimus Salmanticis medicinae professor mira operatus dicitur. Porro innoxius foeminae praesertim melancholicae valida haec et similia medicamenta ferunt ob crassa et viscida excrementa <sup>(154)</sup>.

Ce « *bolus celeberrimus* » est ce que Mendez Nieto appelait « bocado de Alderete ». L'exemple démontre qu'Alderete ne faisait pas un secret de ses préparations. Dans le même volume, Rodrigo de Castro indique la composition d'un pessaire fort apprécié dans les maladies de l'utérus, formule qu'il avait trouvée dans les papiers de son père André Fernandes.

Un autre détail, et qui n'est pas une invention, est la confusion que Mendez avait faite entre Leonello et Benedetto Faventino. Leonello était un célèbre médecin de Bologne, mort en 1520, bien connu à l'époque où Alderete vivait. Par contre Benedetto, neveu du premier et étudiant à Bologne où il reçut son diplôme de médecin, dut sa notoriété à son *Empírica Medicina de curandis morbis totius corporis et febribus*, publié à Venise en 1550 <sup>(155)</sup>. Était-il déjà connu à Salamanque entre 1553 et 1557 ? C'est, en tous cas, dans ce livre que Mendez Nieto devait trouver une thérapeutique efficace pour guérir son propre père d'une hydropisie avancée. Comment n'aurait-on pas confiance en des remèdes qu'un fils attentionné applique à son père, alors que les médecins de Salamanque s'avouent impuissants et que les meilleurs auteurs n'offrent rien d'efficace ! En dernier recours, il va consulter un livre inconnu et trouver, miraculeusement, de quoi sauver son père ; mais, derrière le cas personnalisé et dramatisé, apparaît une leçon de déontologie ; il ne faut rien rejeter et ne pas se limiter aux noms connus :

... que era la Empérica de Benedito Vitorio Faventino, que por tener el título de Empérico nadie hace caso dél, que los empéricos es seta reprobada entre los buenos médicos y por tanto no he visto este práctico en cincuenta años que hace que ha que curo en poder de ningun médico ni librero aunque lo he procurado, que parece que no había más de aquel en todo el mundo y ése lo tenía Dios guardado para instrumento de lo que había de obrar por mis manos <sup>(156)</sup>.

Lorsque Pinheiro Morão, pourtant adversaire convaincu de l'empirisme, écrira ses *Queixas*, il citera également Benedetto Faven-

---

(154) *De universa mulierum medicina*, p. 116.

(155) Mendez Nieto, *op. cit.*, p. 51.

(156) *Id.*, *ibid.*, p. 52.

tino <sup>(157)</sup>. C'est qu'en effet, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, l'idée que l'on se faisait des empiriques avait beaucoup évolué, car, ainsi que nous essayons de le démontrer, la secte des empiriques comprenait un nombre incroyable de charlatans venus aux Amériques pour des raisons souvent obscures, poussés par la nécessité plus que par l'amour de la pratique médicale.

Les autres médecins connus, qu'il s'agisse de Ambrosio Nunes, de Luis de Lemos ou de Juan Bravo évoqués par Mendez Nieto, exerçaient effectivement à Salamanque pendant cette période et Maximiano Lemos les cite parmi les praticiens les plus renommés. Rodrigo de Castro et Zacuto Lusitano en font, pour leur part, de grands éloges.

Sur le plan déontologique, un détail peut surprendre ; alors que l'auteur déplore la qualité médiocre des études littéraires et de l'enseignement du latin, il se remémore la silhouette d'un jeune garçon, un Africain, qui savait si parfaitement le latin qu'il le parlait couramment :

... acabé mi gramática y latín prósperamente ; porque me cupieron en suerte en los postreros años dos estudiantes africanos por compañeros que habían estudiado Latín y Artes en Coimbra, en el tiempo que allá más floreció y tuvieron por maestro al famoso Bucanaire y a Reisende [sic] y otros eminentes hombres que el Rey de Portugal D. Juan II había traído de Paris a mucha costa suya para leer en aquella universidad ; y estos dos estudiantes que tengo dicho, fueron sus discípulos más aventajados... Eran ambos hermanos, y el más pequeño no hablaba jamás sino latín, y no como quiera sino todo ciceroniano, y tan elegante que los maestros de Salamanca temblaban y rehusaban de hablar con él <sup>(158)</sup>.

Voilà un bien long détour pour nous faire apprécier ses poèmes en latin, et tout spécialement le poème laudatoire qu'il adresse aux Maîtres et Docteurs de l'Université : inconscience ou flagornerie ? Sans doute cette longue tirade qu'ils transcrit de mémoire ne s'adressait pas aux latinistes qu'il vient de décrier. Voici donc notre gentilhomme latiniste distingué, à l'encontre de bien des *conversos* expatriés plus savants en hébreu qu'en latin ou en grec. Mais revenons au texte des *Discursos*. Ces deux jeunes Africains élèves de Buchanan et d'André de Resende, car il s'agit bien de ces deux humanistes, avaient attiré l'attention de Clénard qui rapporte, dans ses *Lettres*, l'étonnement des maîtres de Coimbre devant la perfec-

---

(157) *Queixas repetidas em ecos* ... Lisboa, 1965, p. 121.

(158) Mendez Nieto, *op. cit.*, p. 26.

tion de leur langage<sup>(159)</sup>. Mendez Nieto évoque Juan II alors qu'il s'agit de Juan III. Mais lorsqu'il rappelle que le Maître aveugle, Juan de la Torre, obtient la chaire brigüée par Hernán Nuñez<sup>(160)</sup>, cela est également vraisemblable, malgré une certaine imprécision dans les dates. Celles qu'il nous donne prouvent qu'il était à Salamanque à huit ans, donc en 1539. C'est en 1533 que La Torre obtint la chaire de latin. C'est en 1533 que Clénard se trouvait à Salamanque. Les Africains étaient alors plus jeunes, ce qui corroborerait la vraisemblance d'une rencontre entre ceux-ci et Mendez Nieto<sup>(161)</sup>. La toile de fond sur laquelle l'auteur des *Discursos* fait défiler ses personnages n'est en aucun cas anachronique ; le doute subsiste de savoir si Nieto fut un simple spectateur, un figurant, ou enfin un protagoniste, parmi tant d'hommes célèbres. Pour des lecteurs moins attentifs à la chronologie, il pouvait certainement passer pour un médecin en vue, un témoin non négligeable d'une époque exceptionnelle.

Lorsque l'on compare les transpositions littéraires des collègues de médecins et les descriptions qu'en font certains praticiens, on aperçoit difficilement ce qui sépare réalité et fiction. Mendez Nieto, à deux reprises, a traité ce sujet d'une façon si pleine d'esprit que l'on se demande une fois encore jusqu'à quel point l'élaboration a pu transformer l'observation directe : il s'agit d'un pronostic fait à la légère par Mendez Nieto et qui se révéla exact. Le malade arrivait au jour critique de la maladie :

hízola (la crisis) tan mala desde el principio del seteno que luego por las malas señales que consigo trujo se entendió claramente que no viviría<sup>(162)</sup>.

Les deux autres médecins, Cubillas et Gallego<sup>(163)</sup> qui traitaient le malade, annoncèrent qu'il mourrait à minuit. Mendez Nieto qui lui prenait le pouls déclara qu'il ne le pensait pas. Suit un pari proposé par Cubillas et accepté par le jeune homme. L'enjeu est de six perdrix. Mendez Nieto se rend alors compte de sa témérité. Le hasard voulut que le malade ne mourût que le neuvième jour. Jusqu'ici, nous croyons lire ce qu'écrit Galien dans son *Traité Des lieux affectés*<sup>(164)</sup>. Ce qui en faisait l'intérêt, ce sont les conclusions

---

(159) Cf. M. Bataillon, *Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme*, Coimbre, 1952.

(160) Mendez Nieto, *op. cit.*, p. 25.

(161) *Correspondance*, trad. par Alphonse Roersch, Bruxelles, éd. cit.

(162) Mendez Nieto, *op. cit.*, p. 64.

(163) *Id.*, *ibid.*

(164) Cf. Boussel, *Présence de Galien*, *op. cit.*

déontologiques. Alderete admoneste son élève, et lorsque ce dernier fait amende honorable :

Yo, señor, lo dije medio a tienta y no pensé que se hiciese tanto caudal dello como lo hizo el dotor, que no hube bien arrojado la palabra o quier que fue cuando luego me echó mano della <sup>(165)</sup>,

le maître lui fait mesurer son imprudence :

Ese quier que fue me contenta mucho, que parece que se conoce del yerro y atrevimiento que cometió <sup>(166)</sup>.

Un autre passage illustre également ce qui a été dit sur les médecins qui aiment à plaisanter et à faire de l'esprit, à étaler leurs connaissances. Mendez Nieto est arrivé à Séville et, afin de se faire connaître, il invite quelques confrères à venir discuter avec lui de certains points médicaux, ce qu'il appelle « sostener algunas conclusiones », et que nous appellerions aujourd'hui un débat médical. A l'en croire, il proposait une véritable réforme de la médecine, tant ses vues sur la saignée étaient nouvelles. C'était une façon habile d'introduire, au milieu de conseils thérapeutiques, la querelle qui opposa quelque temps auparavant Brissotins et antibrissotins. Mais le docteur Morillo, son adversaire, se mit à lui parler latin avec humour : « *Nondum treginta (sic) annos habes et Abraham vidiste - Bona verba quaeso*, répondi yo, sr dotor, que somos médicos et per consequens, Abrahamiste » <sup>(167)</sup>. Tout allait se terminer dans la bonne humeur, lorsqu'un jeune médecin, désireux de profiter de l'occasion qui lui était donnée de se faire connaître, commença en latin à lui poser des questions sur le mouvement, le temps ; lui demandant de définir la maladie, la cause, le symptôme et bien d'autres choses encore. L'auditoire était lassé autant que Mendez Nieto :

y viendo su disparate y que ya tenía a todos enfadados con sus preguntas, respondíle a una de ellas, y en preguntado *¿quid est angina ?* dije yo — *¿ Quid est guadamecí ?*, que era lo que más a mano tenía. Fue tanta la risa de toda la gente e el bullicio, que no nos dejaron más entrar en juego ni hablar palabra, y así tuvieron fin las conclusiones, habiendo largas tres horas que duraban <sup>(168)</sup>.

---

(165) Mendez Nieto, *op. cit.*, p. 65.

(166) *Id.*, *ibid.*

(167) *Id.*, *ibid.*, p. 158-159.

(168) *Id.*, *ibid.*, 159.



Cet exemple, qui rappelle ce que raconte Villarroel dans sa *Vida*, témoigne de ce que la réalité pouvait offrir aux écrivains comiques et satiriques de l'époque.

Mais il s'agit, pour Mendez Nieto, d'arriver aux Indes Occidentales et, pour ce faire, d'obtenir les papiers nécessaires ; car, Mendez Nieto prend la précaution de nous dire que la seule récompense qu'il demandait était un laissez-passer pour les Indes. Or, écrit M. Bataillon, « Peu de mois après, si l'on sait lire son autobiographie, il est déjà à Saint-Domingue en proie aux difficultés classiques d'un médecin colonial en situation irrégulière, hors d'état de montrer aux autorités sa licence de passage aux Indes. On la lui a volée, assure-t-il... » <sup>(169)</sup>.

Tous les démêlés que l'auteur a avec la justice, durant son séjour à Saint-Domingue, ne sont pas sans rappeler les tribulations qu'eut à supporter Pinheiro Morão lorsqu'il fut installé à Pernambouc. On y aperçoit un monde où la soif de pouvoir, l'intérêt, la délation sont monnaie courante, où les bons médecins sont si rares qu'un praticien sérieux fait d'autant plus d'envieux que sa clientèle devient abondante. On se rend compte, chez Mendez Nieto, de la crainte de se faire taxer de judaïsme, aussi, à plusieurs reprises va-t-il proférer des paroles désobligeantes contre les mauvais médecins nouveaux-chrétiens<sup>(170)</sup>, se mettre du côté des rieurs et transcrire un couplet satirique qui circulait alors contre un juif portugais<sup>(171)</sup> enfin, mettre en garde ceux qui se font soigner par des *conversos*<sup>(172)</sup>. Sans cesse il invoque Dieu qui l'inspire, dans ses pronostics et dans ses cures, rappelant l'origine divine du médecin et citant, s'il le faut, la Bible. C'est là le côté grinçant du personnage. Le deuxième volume offrira certainement une moisson aussi riche, en ce qui concerne le séjour du médecin à Cartagena de las Indias. Sa tendance à se tresser des couronnes est compréhensible dans un pays où les charlatans, les rebouteux et les sorciers conservaient assez de crédit pour faire mourir une partie de la population et où les louanges adressées à un véritable médecin parvenaient à lui faire croire au personnage qu'il aurait tant voulu être. Seule la publication du deuxième volume des *Discursos medicinales* permettra d'infirmier ou de confirmer cette impression.

---

(169) M. Bataillon, *art. cité*, p. 9.

(170) Mendez Nieto, *op. cit.*, p. 222-227.

(171) *Id.*, *ibid.*, p. 209.

(172) *Id.*, *ibid.*, p. 232 : « ... que ningún cristiano se debe ni puede curar con médico bajo de mala conciencia y peor casta, y esto so pena, demás de poner en riesgo la vida, de excomunión lata sentencia, como consta de los sacros cánones ... »

*Pinheiro Morão.*

De même que nous avons évoqué l'ouvrage de Mendez Nieto <sup>(173)</sup>, médecin d'origine portugaise et juive, venu étudier la médecine à Salamanque et parti exercer à Cartagena de las Indias, nous nous arrêterons maintenant à un ouvrage peu connu, puisqu'il resta manuscrit jusqu'en 1965. Il s'agit d'un traité de vulgarisation médicale écrit en 1677 à Pernambouc, par Simão Pinheiro Morão <sup>(174)</sup>, dont M. Jaime Walter a annoté une édition récente <sup>(175)</sup>. Il ne s'agit pas d'une œuvre littéraire et, sous cet aspect, les *Discursos medicinales* de Mendez Nieto sont beaucoup plus riches en pages dont l'intérêt est de nous renseigner sur les mœurs et les coutumes de l'époque. Malgré cette restriction, Pinheiro Morão, néo-chrétien comme le fut sans doute Mendez Nieto, exilé comme ce dernier, présente l'avantage de renforcer notre thèse sur l'importance des judéo-portugais dans la littérature déontologique de la péninsule.

Ce traité porte un nom curieux : *Queixas repetidas em ecos dos arrecifes de Pernambuco, contra os abusos médicos que nas suas capitánias se observam tanto em dano das vidas de seus habitantes*. Sans doute était-ce pour attirer l'attention d'un public simple, peu enclin aux efforts intellectuels que l'auteur avait choisi un titre aussi lyrique. Le contenu démentirait-il ou non un tel choix ?

Pinheiro Morão ne présente pas son étude comme un traité curatif traditionnel, mais comme un plaidoyer, au nom des habitants de Pernambouc, pour une plus grande conscience des médecins et une thérapeutique moins empirique, et contre les charlatans et les piêtres apothicaires qui mettent en péril la vie de ceux qui font appel à eux. C'est pour obvier à de graves lacunes, pour redresser les erreurs et mettre un terme aux abus commis qu'il écrira ce traité où les meilleurs professeurs et les médecins les plus connus sont cités. Pinheiro Morão se désigne lui-même sous le nom de « Peregrino ; il est bien le voyageur étranger tel que l'a évoqué Rodrigues Lobo dans le poème qui fait suite à la *Primavera* ; l'étranger qui, après maints périls, aborde à un littoral inconnu de lui, mais dont il a entendu vanter l'air et le climat. Heureux d'arriver à bon port et dans des zones où l'océan est moins courroucé, il

---

(173) *Discursos medicinales del licenciado Juan Mendez Nieto*, Documentos inéditos para la Historia de España, t. XIII, Madrid, 1957.

(174) Simão Pinheiro Morão, *Queixas repetidas em ecos, dos Arrecifes de Pernambuco ...* Leitura, aplicação e notas do Dr Jaime Walter, Lisboa, 1965.

(175) M. Correia da Silva, professeur à la Faculté de Pharmacie de Porto, m'a fait parvenir l'édition précitée. Je l'en remercie vivement.

s'apprête à jouir de cette quiétude. Or, voici qu'il se trouve devant la muraille que forment de hautes falaises. Cette muraille renvoie l'écho des plaintes exhalées par les habitants ; l'étranger écoute, inquiet, ces échos qui accompagnent de leur triste mélodie le ressac rythmé des vagues ; ce rythme, nous le retrouvons dans le style de l'auteur : le premier paragraphe de l'ouvrage est en effet un véritable poème en prose où la cadence, les répétitions, les alliterations, peut-être inconsciemment utilisées, soutiennent le *crescendo* des plaintes, ponctué par les verbes tels que clamer, se lamenter, déplorer, élever ses plaintes vers le ciel. Écoutons-le plutôt :

Combatido de varias tempestades do mundo, compelido com os ventos contrários do tempo e submergido das ondas mais encrespadas dos mares, um pobre médico peregrino tomou porto nas praias de Pernambuco, duvidoso se nelas acharia aquele sossego com que a sue esperança o animava... (176).

Malgré son inquiétude, l'étranger prête attention à ces plaintes. Elles sont motivées et méritent qu'on essaie de porter remède à tous les abus qu'elles dénoncent. L'étranger restera. Telle est la façon allégorique dont Pinheiro Morão va introduire son plaidoyer et proclamer l'incapacité des nouveaux habitants à tirer parti des richesses naturelles du pays.

Ce qui frappe donc, dès l'introduction de ce Traité, c'est l'allure littéraire et poétique donnée à un ouvrage modeste mais écrit par un médecin de renom. Qui était, en effet, Simão Pihenro Morão ?

Si nous feuilletons le Catalogue de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Porto, nous trouvons son nom attaché à une étude sur la variole et la rougeole : *Trattado unico das bexigas e sarampo, offerecido a D. João de Sousa, composto por Romão Mõsia Rein-hipo*, 1683, Lisboa, na. off. de João Galvão (177). Pourquoi cet anagramme ? Certes, les tribulations dont sa vie fut remplie en sont une explication suffisante et l'opprobre qui s'attacha à son nom a sans doute dicté à l'éditeur cette précaution. Jaime Walter, dans le Prologue à l'édition du Traité (178), nous apprend que l'auteur fit ses études à Coimbre, proche de Covilhão, sa ville natale. Il y resta de 1635 à 1638, date à laquelle il partit pour Salamanque, puis revint au Portugal en 1641. Nous passerons sous silence les démêlés qu'il eut avec la justice, à cause d'une promesse de mariage non tenue. Il n'en termina pas moins ses études à Coimbre, toujours

---

(176) S. Pinheiro Morão, *op. cit.*, p. 5.

(177) *Catálogo das obras dos séculos XV - XVI - XVII*, Porto, 1951.

(178) Jaime Walter, *éd. cit.*, pp. VII à XI.



célibataire. En 1649, on le retrouve à Covilhão, comme médecin, mais comme il est encore célibataire, le Roi le mande dans ses possessions africaines. Protégé par la Reine, Morão se contente de traverser non la Méditerranée, mais le Tage, et va exercer à Almada. Jaime Walter ne nous dit pas à quoi il devait une si haute protection. Peut-être était-ce à cause de ses études, car si l'on relève les noms des médecins cités à l'appui de ses conseils thérapeutiques, on s'aperçoit de la sûreté de ses connaissances par les maîtres qu'il évoque et les ouvrages dont il donne les références<sup>(179)</sup>. Les notules de Jaime Walter sont malheureusement très brèves et nous ne pouvons guère, dans les limites de notre sujet, nous étendre outre-mesure sur les connaissances de Morão. Nous nous bornerons à faire remarquer que la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Porto réunit tous les éléments nécessaires à une étude des sources où Morão puisa son savoir. En effet, à l'exception de certains auteurs comme Zacchia<sup>(180)</sup>, Fernando Alvares<sup>(181)</sup>, Quental Vieira, tous les autres sont répertoriés dans le catalogue. Zacchia était italien ; Quental Vieira, portugais de Santarém, dut se trouver à Coimbre avec Morão. Son traité sur la saignée intéressait spécialement les chirurgiens barbiers. Il s'intitulait *Guia dos Sangradores* et mérita, un an après sa publication, en 1769, une seconde édition en 1770. Morão, adepte de la saignée, se devait de le mentionner. Les noms cités sont parmi les plus connus du siècle<sup>(182)</sup>. Outre Hippocrate, Galien et Avicenne, dont les œuvres étaient à la base de toute carrière médicale, Morão, comme Rodrigo de Castro, cite à plusieurs reprises Celse, méconnu, comme nous l'avons déjà indiqué<sup>(183)</sup>, jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, mais que les auteurs du XVII<sup>e</sup> ont découvert. Rivière, un médecin français, l'évoque également et la lecture du Traité de Morão nous prouve que l'œuvre de

---

(179) Le père de l'auteur était de Nisa et son fils entretenait de bonnes relations avec l'illustre famille du Marquis de Nisa. Peut-être est-ce là une des causes de la protection dont il jouit, lorsqu'il était jeune.

(180) Zacchia était né à Rome (1584-1635). La Faculté de Porto ne possède qu'une édition tardive (1726) de l'ouvrage qui le rendit célèbre : *Questiones medico-legales*, éditées à Rome dès 1621.

(181) La lignée des Alvares est fort longue et fidèle à la profession médicale. Il est possible que le proto-médecin de Toulouse, Manuel Alvares, ait été un lointain parent de Fernando Alvares.

(182) Un autre médecin cité par Morão, mérite notre attention : Francisco Franco (p. 13, *éd. cit.*) « o nosso português ». Il était, comme Antonio de Castro, cité également (p. 16, *id.*), attaché à la Cour. Il fut professeur à l'Université de Séville (Colegio Mayor de Santa María de Jesús) après avoir enseigné à Alcalá de Henares, puis avoir été élu à une chaire de Coimbre où il devint célèbre et fut remarqué par João III, qui en fit son médecin. Mais malgré la phrase de Morão, Francisco Franco n'était pas Portugais. Il était né, en effet, à San Felipe de Játive (Valencia). Il est connu par son *Libro de enfermedades contagiosas y de la preservación de ellas*, 1569, Sevilla (livre très rare).

(183) Cf. Chapitre sur Rodrigo de Castro et la déontologie (cf. n. 111).



ce médecin transpyrénéen lui était familière<sup>(184)</sup> ; Rivière est, avec un anglais, John Jhonstone<sup>(185)</sup>, le plus mentionné après Zacuto Lusitano qui fut, sans aucun doute, et d'après les dates données par Jaime Walter, le maître de Morão, comme il le fut de Rodrigo de Castro. Un peu moins invoqués mais, malgré tout, souvent cités, seront Daniel Sennert, Massaria, Duarte Madeira Arrais, Antonio Ferreira, Miguel Heredia et Pison<sup>(186)</sup>. Ce dernier mérite une mention spéciale, car ce fut le premier médecin qui se consacra à une étude méthodique des richesses botaniques et thérapeutiques du Brésil. Il n'y avait donc pas de meilleure référence, à l'époque, que les deux ouvrages de ce médecin hollandais. Nous les trouvons également dans le supplément au Catalogue de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Porto<sup>(187)</sup>.

Morão s'excuse presque de citer un médecin à la solde du Prince de Nassau, lorsqu'il écrit : « ... abusos que já ha muitos anos

---

(184) Lazare Rivière (1589-1655). De cet auteur, Morão cite la *Praxis*, p. 16, les *Instituições médicas*, p. 11, 17. C'est en citant la *Praxis* de ce même auteur que Morão mentionne par deux fois Celse :

o mesmo Lázaro Rivério no lugar citado traz a Celso que diz... Também adverte o mesmo Celso, citado por Rivério, que... (p. 116, *éd. cit.*).

(185) Morão l'écrit João Honston. Son ouvrage *Idea universa medicinae practicae*, Venetiis, 1647, se trouve à Porto.

(186) Daniel Sennert écrivit son *Hypomnemata Physica* éditée en 1636 à Francfort. On connaît de lui, également, le *Compendium institutionum medicarum* publié, sans date, à Venise.

Ses *Opera omnia* furent publiées à Lyon en 1680. Ces trois éditions figurent au Catalogue de Porto.

Massaria : les éditions que nous connaissons, grâce à la Bibliothèque de Porto, sont lyonnaises : *Liber responsorum et consultationum medicinalium*, Lugduni, 1622. *Disputationes duae descopis mittendi sanguinem, et de prga-tione principio morborum*, Lugduni, 1622.

*Tractatus quatuor utilissime*, Lugduni, 1616, devait offrir à l'adepte de la saignée et la purge, qu'était Pinheiro Marão, un intérêt moindre.

Duarte Madeira Arrais intéresse notre auteur, non point tellement par son célèbre ouvrage *Methodo de conhecer e curar o morbo gallico*, dont deux éditions, celles de 1642 et 1683, de Lisbonne, se trouvent à Porto, mais son *Apologia en que se defendem huas sangrias de pes*, dadas em hua inflamação de olhos complicada com gonorrhoea purulenta de seis dias ... Lisboa, 1638.

(Le supplément du catalogue cité mentionne deux autres éditions, la première sur le mal vénérien, Lisbonne, 1674 ; la seconde de sa *Novae philosophiae*, 1650.)

Antonio Ferreira (1626-1679) fut chirurgien au célèbre Hôpital de Todos os Santos de Lisbonne, le plus grand hôpital d'Europe, spécialisé dans les soins donnés aux syphilitiques. Il écrivit *A luz verdadeira e recopilado exame de toda a cirurgia* (Lisboa, 1670), Morão lui donne son titre de Chirurgien de l'Hôpital Royal de Lisbonne (p. 61, *éd. cit.*).

Miguel de Heredia naquit en Espagne et mourut en 1659. Professeur à Alcalá, il soigna Philippe IV. Il écrivit ses *Operum medicorum quatuor Volumina* publiés après sa mort en 1665, à Leyde. Nous en connaissons l'édition de 1690 à Anvers, que possède la Bibliothèque de Porto.

(187) Pison, à la fois naturaliste et médecin, écrivit une *Historia Naturalis Brasiliae*, 1648, Lugduni ; *Batavorum et Amstelodami* ; et son *De Indiae utriusque re naturalis et medica*, 1658, Amstelodami.

reprovou neste Pernambuco o Doutor Guilherme Pisão, médico do Conde Nassau quando injustamente governava estas capitanias, como podem ver os curiosos no livro que aqui fez da história natural no livro 2º do capítulo 8º ... » (188). S'il semble fort bien connaître les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle, il n'ignore pas pour autant ceux du XVI<sup>e</sup>. Mercado, Faventino, Mercuriali lui sont familiers (189). Il dut être, par conséquent, fort estimé comme praticien.

Mais il s'était signalé à l'attention des juges en ne se mariant que douze ans après la semonce qui lui avait été faite. Est-ce vengeance, est-ce envie ? Ainsi que le rappelle Jaime Walter, il fut dénoncé à l'Inquisition en 1656, ce qui lui valut d'être incarcéré pendant plus de deux ans. Relâché, il fut de nouveau inquiété à la suite d'une autre dénonciation qui touchait son père. La peine fut lourde, car, après un acte de foi dit de conciliation où il fit amende honorable, il se vit obligé de porter à vie le Sambenito et d'assister au propre auto da fé de son père qui avait alors quatre vingt trois ans.

Marqué par ces épreuves, il préféra émigrer au Brésil, d'autant plus qu'un néo-chrétien condamné au port du Sambenito ne pouvait plus exercer la médecine sur le continent. Dans une telle perspective, la phrase de l'introduction prend tout son sens. Les accusations portées contre lui lui valurent encore bien des vexations, même au Brésil, puisqu'il demandait en 1675 à ne plus porter de marque infamante et pouvoir pratiquer en paix la médecine.

Qu'il ait été marqué du point de vue intellectuel par son ascendance juive, nous croyons en trouver la preuve dans la manière de présenter son *Traité*, dans sa façon d'écrire et d'utiliser l'allégorie ou la parabole. Alors que le sujet demande de la concision et un style dépouillé, Morão s'abandonne à un lyrisme qui lui semble naturel. Sans doute, l'époque où il étudia à Coimbre n'était pas si éloignée de celle où le roman pastoral et la poésie bucolique régnaient sur le Portugal. Imprégné d'un lyrisme traditionnel particulièrement cultivé sur les bords du Mondego, il en conserve les accents. Il s'appelle lui-même Peregrino, évoquant par ce nom un autre néo-chrétien du début du siècle, Rodrigues Lobo. Nous avons essayé de mettre en lumière le pastoralisme de Lobo, sa façon particulière de rappeler, derrière les fictions, l'histoire des hébreux,

---

(188) *Op. cit.*, p. 62.

(189) Luis Mercado (1520-1606), médecin de Philippe II et Philippe III, fut un des plus célèbres praticiens de l'Espagne. Cf. son *Libro de la Peste*, Madrid, 1595 - Rééd. et étude, Madrid, 1921.

Mesué, *de Re medica*, 1548, Lugduni et *Opera omnia*, 1581, Venetii.

Faventino Benedetto.

Gerolamo Mercuriale (1530-1606) professa à Padoue, Bologne et Pise. Lyon et Venise publient son œuvre, que l'on peut consulter à Porto.

leurs pérégrinations et leurs souffrances<sup>(190)</sup>. A Samuel Usque, Bernaldim Ribeiro et Rodrigues Lobo, nous pouvons ajouter, croyons-nous, Simão Pinheiro Morão. Ne se compare-t-il pas à ses aïeux, ce voyageur, cet étranger qui « a essuyé les diverses tempêtes du monde, poussé par les vents contraires de l'époque, submergé par les flots courroucés des mers » ? Comme ses aïeux, comme le fit, sans doute en s'en cachant sous une autobiographie romancée Mendez Nieto, il a cherché un havre dans la capitainerie de Pernambuco. Y trouvera-t-il le repos et la paix ? Lorsqu'il voit se dresser devant lui la muraille des Récifs, c'est au Mur des lamentations qu'il pensera aussitôt ; il imaginera les gémissements et les plaintes et nous les fera entendre sous la forme, en vogue à l'époque, dans son lyrisme baroque, de la poésie en échos<sup>(191)</sup>. Ce nouveau mur de Jérusalem, qui protège la ville des flots en courroux, ne protège pas les habitants de la maladie et de la mort ; ce sera alors le rôle de l'étranger, Messie méconnu de tous, injurié, rabaissé par sa patrie, de prendre la défense des habitants, de leur ouvrir les yeux sur leur propre ignorance, de chasser les marchands du Temple. Le rythme même de sa prose rappelle celui des *Psaumes* et des *Lamentations de Jérémie* et il avoue ne pas se faire d'illusions sur l'utilité de son Traité. Mais, dût-il clamer dans le désert<sup>(192)</sup>, il le fera par devoir et parce que tel est le rôle du médecin. Nous retrouvons ici la haute conception de la Médecine qu'avaient, depuis Assaph, des hommes tels que Amato Lusitano, Zacuto, Rodrigo de Castro, pour citer les principaux écrivains déontologiques de l'époque.

Nous avons souligné, dans notre étude de Rodrigues Lobo<sup>(193)</sup> chancre de l'épidémie de peste dont il fut, tout jeune, le témoin, son tempérament lyrique, l'hypersensibilité héritée, sans doute de son ascendance hébraïque, son goût développé, comme chez tous ceux qui se sont imprégnés des lectures bibliques, du symbole, de la parabole et de l'allégorie. Sans aller jusqu'à voir, dans l'ouvrage de Pinheiro Morão, un poème en puissance, nous avons été surprise du choix heureux de ses exemples, véritables paraboles destinées à

---

(190) *La peste et le mal vénérien*... Rodrigues Lobo, p. 173 et suiv.

(191) La poésie en échos fut très peu cultivée en Portugal, si l'on en croit Carolina Micaelis de Vasconcelos, jusqu'à Sà de Miranda. Marques Braga, dans son édition de la *Comedia de Rubena*, rappelle que cette mode, selon le célèbre critique littéraire, fut introduite par Gil Vicente dans cette pièce, après un défi lancé par les dames du palais. Menendez y Pelayo trouva dans la scène de Gil Vicente, pp. 73-78, où Felicio dialogue avec la Nymphé Echo, des réminiscences de la Farsa de Plácido y Victoriano, de Juan del Encina. Nous retrouvons cette mode dans une Eglogue de Bernaldim Ribeiro (Ecolga 3 a).

(192) *Op. cit.*, p. 18 : « E. suposto que aquela e este clamam a emenda e a sua reformação, contudo são vozes que clamam no deserto ».

(193) *La peste et le mal vénérien*... pp. 173-183.



mieux faire comprendre une démonstration. Nous pourrions intituler « Parabole de l'étang et des eaux pestilentielles », « Parabole de la fabrique de sucre », « Parabole de la source et du ruisseau », les trois exemples dont il illustre trois cas qui lui semblent particulièrement importants.

Pour Pinheiro Morão, prétendre que les ventosités sont causes de nombreux malaises est pécher contre les lois de la médecine, car ces ventosités elles-mêmes proviennent des humeurs et c'est par conséquent aux humeurs qu'il faut s'attaquer. Voici comment l'auteur va rendre très claire cette déclaration :

Sirva de exemplo uma grossaria e suponhamos estar uma pessoa a uma janela ao pé da qual haja um charco de águas podres e mal cheirosas, do qual se levantam flatos, ventosidades e fumaças (que tudo é o mesmo) muito mal cheirosas, a estas acodem os empíricos com perfumes de benjoim, de pastilhas, de pivetes e outros cheiros vazios com que se rebatem as más fumações por algum espaço, porém todos estes perfumes são baldados, porque só por algum instantes se rebatem, logo do mesmo charco nascem outras de mesma qualidade. Porém os homens racionais desprezando os perfumes e mezinhas cheirosas, vão alimpar o charco das águas podres e as imundícias que nele há e tanto que lhe tiram do charco as águas podres logo se não levantam as tais fumaças. Assim nem mais nem menos sucede nas ventosidades do cospo humano ... (194).

En même temps, l'auteur définit parfaitement la différence qui sépare empiriques et rationnels, rendant abordable au public la fameuse querelle qui opposa, depuis Galien, les différents théoriciens de la médecine. L'exemple est d'autant mieux choisi que dans les zones torrides du Brésil, nombreux étaient ces marais pestilentiels dont la faune microbienne était d'autant plus redoutable qu'elle était méconnue.

Le deuxième exemple ou parabole, si nous nous limitons au sens strict du mot : juxtaposition, est encore plus typique, puisque des Européens non initiés à la fabrication du sucre au Brésil ne pourraient en saisir la signification et la portée. Afin de démontrer l'erreur des empiriques qui soignent localement une maladie au lieu de remonter à la cause initiale, il examinera le cas des hémorroïdes, qui proviennent des humeurs qui coulent dans les veines. Ce sont celles-là qu'il faudra saigner, les hémorroïdes disparaîtront d'elles-mêmes. Pinheiro Morão choisira, comme illustration les fabriques de sucre, ce qui nous vaut un paragraphe qui mérite

---

(194) *Op. cit.*, p. 20.



d'être rapporté en note <sup>(195)</sup>. Le suc de la canne broyée est conduit dans un chaudron où il se déverse par des conduits. Là il y est bouilli à grand feu ; des chaudrons il s'écoule dans de vastes bassines où il prendra la consistance du miel.

Suponhamos (écrit alors l'auteur), logo querer alguém esgotar a caldeira, ou limpá-la do caldo que para ela correu o que parece impossível enquanto as bicas estão correndo para a mesma caldeira e enquanto a moenda estiver mandando o caldo pelas bicas para ela ; pois assim nem mais nem menos sucede quando o figado que é a moenda, e as veias, que são as bicas estão mandando o caldo, que são os humores para as partes que padecem no nosso corpo, ou estes humores corram para dentro ou para fora dele e conforme a isto mal andam os empíricos em quererem esgotar os humores que têm corrido para as partes ofendidas som medicamentos oleosos... <sup>(196)</sup>.

Sans doute l'auteur se rend-il compte, en composant son *Traité*, que de nombreux citadins d'origine portugaise ne saisiront pas les analogies. Il enchaînera alors avec un exemple encore plus simple, celui que nous avons appelé la parabole de la source et du ruisseau :

E porque o exemplo do engenho é menos notório a todos, julgamos por mais facil o da fonte e do regato, afirmando com certeza que é impossível esgotar-se este, estando a fonte manando água, e correndo para ele, e que quando o queremos esgotar é força acudir à fonte, e desviar a que não corra mais água para ele pois assim devemos considerar no corpo humano, todas as vezes que os humores correm das veias, que são as fontes para alguma parte do corpo, e nelas causam dores, postemas, chagas e muitas outras enfermidades, que não é possível referirmos por serem quase infinitas... <sup>(197)</sup>.

Le style même, dans ces trois paragraphes, nous remet en mémoire le chapitre 12 de l'*Ecclésiaste* où, bien avant qu'un Montaña

---

(195) *Op. cit.*, p. 76, 108° - Para isto sabem eles muito bem, e saibamos nos todos, que trazida a cana dos canaviais de açúcar, em manojos, ou feixes pequenos para o engenho, a metem os negros feixe a feixe, entre o instrumento que os expremem (sic) que são três eixos todos três movediços, e vestidos todos de lâminas, ou argolas de ferro, e metida a cana entre eixo, a espremem de maneira que lhe não fica mais que um bagaço seco sem substância alguma, e o sumo, ou o caldo dela (que assim se chama) cai da moenda em um vaso que chamam coxa que é de pau semelhante a um tabuleiro, ou masseira, em o qual está um ralo, que serve de não cair nela mais que o caldo limpo dos bagaços ; este caldo vai da coxa correndo por umas bicas para as caldeiras aonde se coze este caldo a fogo grande, e das caldeiras para as tachas, aonde se põem em ponto, e na consistência de açúcar o de mel.

(196) *Op. cit.*, p. 77.

(197) *Id.*, *ibid.*

de Montserrat ou un Lobera de Avila, en Espagne, et qu'un Falcão de Resende au Portugal, ne reprennent l'allégorie de la tour pour expliquer le fonctionnement du corps humain, les parties du corps sont comparées à des objets usuels :

Avant que la corde d'argent se rompe, que le vase d'or se casse, que la cruche se brise sur la fontaine et que la roue se rompe sur la citerne ; que la poudre retourne dans la terre comme elle y avait été ; et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné<sup>(198)</sup>.

C'est à M. H. Holzhammer que l'on doit une exégèse fort intéressante intitulée *Réflexions sur le sens biologique du Ch. 12 de « l'Ecclésiaste »*, où la correspondance anatomique de chaque objet nous est donnée<sup>(199)</sup>. Il serait aventuré sur quelques exemples, de conclure à l'unique influence de l'ascendance hébraïque de Pinheiro Morão, comme explication à sa tendance marquée vers la symbologie. Le moyen âge témoigne d'une forte imprégnation, chez les chrétiens comme chez les Juifs des livres sacrés. Après l'Ecclésiaste, il faudrait citer le Cantique des Cantiques :

ton cou est comme la tour de David, bâtie à crénaux, à laquelle pendent mille boucliers, tous écus des vaillants hommes<sup>(200)</sup>.

Proche des textes sacrés est la description que Frei Heitor Pinto donne du corps humain dans son *Imagem da vida cristã*, lorsqu'il compare l'homme à une horloge :

... o corpo é a casa de taipa, e un cubelo de terra, em que está o relógio : a razão é o peso, que puxa e traz após si as rodas...<sup>(201)</sup>

M. Luis de Pina, dans sa suggestive étude *A cultura anatómica em Portugal*, nous permet de suivre, du moyen âge au XVI<sup>e</sup> siècle, avec André Falcão de Resende, le cheminement des symboles appliqués à l'âme et au corps. Nous y renvoyons le lecteur<sup>(202)</sup>. Un fait est certain : la propension des écrivains d'ascendance juive, qui ont maintenu jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle des relations toujours aussi étroites avec les textes de l'Ancien Testament, qui s'en sont constamment inspirés, de sorte qu'il n'est pas étonnant de retrouver toujours

---

(198) *Eccl.* 9 ; 12, 8-9.

(199) In « Revue d'Histoire de la Médecine hébraïque » n° 57 (octobre 1957).

(200) *Cant.* 2 ; 4.

(201) *Imagem da vida cristã*, Lisboa, 1940, vol. II, p. 315.

(202) Luis de Pina, *A cultura anatómica em Portugal*, in « O Instituto », vol. 107, 1946, pp. 101 à 245.

aussi actuel cet art de la symbologie, chez Andrés Laguna, Zacuto Lusitano et Antonio Ferreira <sup>(203)</sup> que notre auteur semble si bien connaître. Nous ne savons pas si ce dernier à des ascendances juives. Il était entouré, en tout cas, comme Frei Heitor Pinto, d'une pléiade de praticiens nés et entretenus dans la connaissance des Livres de l'Ancien Testament.

Chez Pinheiro Morão le procédé paraît inconsciemment utilisé et sans qu'il faille y voir une recherche stylistique. Lui-même s'en défend lorsqu'il écrit :

... contudo, esperamos em Deus olhem (os zoilos) mais para a verdade dos autores, que a tratam, do que para a pena que a escreve e quando ainda assim queiram obscurecer com o bafo da paixão, e não queiram ouvir os ecos do Arrecife, e as suas queixas, eles por si, se defenderão, pois quando as continuas ondas dos mares jamais puderam contrastar a sua firmeza, menos a ofenderão agora as ondas dos murmuradores, pois vivem cheias mais do ar da inveja, do que da luz da medicina e da verdade de que os autores tanto se acreditam <sup>(204)</sup>.

Il rapporte tout le mérite aux illustres médecins dont il invoque les noms, mais ne se départit pas pour autant de ce style imagé qui lui est propre. Reconnaissons, toutefois, que, dans le deuxième livre qui compose la seconde partie du recueil, l'avocat s'efface devant l'homme de science. Pinheiro Morão semble s'appliquer davantage à son sujet, oublier les charlatans et les mauvais apothicaires, les rebouteux et le Clergé qui, au lieu de couper court aux superstitions y incitent les malades <sup>(205)</sup>. Nous retrouvons le praticien, sans la Muse, le médecin préoccupé par son malade et la façon de le soulager. La fin du Traité le prouve : pas de conclusion, pas de rappel du sujet qui nous était proposé, alors que la 1<sup>re</sup> partie

---

(203) Andrés Laguna, dans son *Anatomica methodus, seu de sectione humani corporis contemplatio* (1535) emploie, ainsi que le fait remarquer Luis de Pina, *op. cit.*, p. 154, de multiples métaphores anatomiques.

Zacuto Lusitano, *De medicorum principum historia*, Amstelodami, 1636.

Antonio Ferreira, *Luz verdadeira e recopilado exame de toda a cirurgia*, Lisboa, 1670. Comme Zacuto, il aborde la comparaison de l'homme et de la nature. Sa théorie sur le Microcosme et le Macrocosme, et sa façon de la présenter, rappellent Raymond Sebond.

(204) *Op. cit.*, p. 77.

(205) *Id.*, *ibid.*, p. 15 - 21° - E o pior é que devendo os parocos e curas das almas atalhar este embustes, não faltou nessas capitánias que mandou consultar para um enfermo seu a um destes embusteiros, dizendo : agase el milagro, e agalo el diablo, e não reparou este paroco nas palavras mesmas de S. Jerónimo que no lugar citado diz estas palavras : et seducerunt populum meum in mendaciis suis et in miraculis suis, que em bom português quer dizer : estes embusteiros nas quais mentiras e nos seus falsos prognósticos enganaram o meu povo !

comporte une introduction et une conclusion traitées d'une façon littéraire <sup>(206)</sup>.

Cette fin abrupte nous incite à conclure, pour notre part, que Simão Pinheiro Morão s'était proposé de faire œuvre de déontologie, dans le 1<sup>er</sup> livre, de médecine pratique dans le second. En parlant de Rodrigues Lobo, nous écrivions : « C'est ainsi que nous voyons des poètes prendre la relève des mémorialistes, des médecins et des théologiens, prouvant ainsi que le lyrisme, malgré les déboires politiques, continuait à figurer au Portugal comme le genre le plus répandu ». Nous pourrions ajouter, maintenant, qu'il y avait très souvent, chez les mémorialistes ou les médecins portugais, des lyriques malgré eux.

Mais le Traité mérite notre attention pour une seconde raison d'ordre pratique. Les nouveaux arrivés, en l'occurrence les Portugais, ne se sont pas assez appliqués à observer la nature, le climat, à examiner la faune et la flore des capitainies, de sorte que les oiseaux qu'ils y ont transportés détruisent ce qui faisait la richesse du pays, que la terre reçoit des plantes qui ne peuvent y croître, que les habitants ne connaissent ni sa faune ni sa flore naturelle et que la médecine qui pourrait tirer profit des vertus des simples et des autres produits naturels, se trouve adultérée de telle sorte que de Mère elle devient Marâtre et de bienfaisante, bourreau de leur existence. Nous croyons lire ce que Amato et plus tard, son émule Rodrigo de Castro, enseignaient : qu'il ne doit pas y avoir de divorce entre la botanique et la médecine <sup>(207)</sup>. N'oublions pas qu'Amato fut, avec Andrés Laguna, l'un des deux grands traducteurs et adaptateurs de l'œuvre de Dioscoride <sup>(208)</sup>. Le médecin devra alors, selon Morão, reconnaître tout ce qui fait la différence entre le continent et le pays d'Amérique, observer la nature avec un regard neuf, replacer l'homme dans ce climat avant de vouloir le guérir. Il lui faudra adapter une science reçue à Coimbre et Salamanque à une autre réalité. Malheureusement, bien des charlatans qui n'ont fait aucune étude sérieuse masquent leur ignorance, imputant au climat leur incapacité à guérir les malades :

Querem salvar-se contudo alguns professores da cirurgia e os empíricos nas tábuas do clima da terra, dizendo que este é o

---

(206) Pour bien marquer la différence entre le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> livre, Morão termine ainsi : 57° - E com isto temos dado fim às queixas, que em ecos formam os nossos Arrecifes mediante Deus contra todos aqueles, que abusando, ou usando mal das regras gerais da medicina se precipitam a curar por todas estas capitánias aos enfermos delas tanto em dano das suas vidas e en cargo de suas consciências (p. 104).

(207) *Medicus Politicus* ; pour Zacuto, *op. cit.*

(208) Amato Lusitano, *op. cit.* Cf. *supra*.



que lhe faz variar os remédios na cura das enfermidades ; porém saibam eles e todos os habitantes de Pernambuco que o clima (a quem muitos deles não conhecem como ja disse), não faz variar o método geral da cura das doenças que vale o mesmo que dizer, que o clima não faz variar a aplicação de dois remédios grandes que a medicina só tem, que são a sangria e a purga, mas pode fazer variar as qualidades da purga e das mezinhas, ou remédios pequenos, e quem cuidar outra cousa é engano e cargo da consciência <sup>(209)</sup>.

En second lieu, Morão incite les habitants et les curieux de lecture à parcourir les ouvrages de Guillaume Pison, le Hollandais, à utiliser, dans leurs compositions, des plantes qui poussent au Brésil. Il citera la salsepareille, préconisera aux pauvres qui ne pourraient s'offrir de la salsepareille ou de la quinine, la salsa da praia <sup>(210)</sup> qui pousse sur le littoral. Il prescrit, dans le traitement de l'apoplexie, le jalapa en poudre <sup>(211)</sup>, la pomme de terre, le tapioca. Dans les accidents de paralysie il conseille des masticatoires tels que la feuille de tabac et la racine de jaborandi, mentionnée par Pison.

Enfin, Morão s'interroge sur deux sortes de maladies dont maints habitants des capitainies ont à souffrir. Ce sont d'abord les fièvres et ensuite la manie lunatique. Ces deux chapitres méritent qu'on s'y arrête, puisque l'auteur consigne toutes ses observations personnelles, et nous fait part de ses surprises de découvreur. Le climat torride du Brésil provoquera des fièvres inconnues en Europe :

porque como este humor (colérico) por quente e seco predomina tanto em toda américa e muito mais em Pernambuco, dela deveremos efeitos grandes, males e doenças muitos ordinárias nascidas em suas mas qualidades, quentura e sequidãos. E estas doenças são as que de contínuo acham os médicos em Pernambuco e em que vemos cometidos os mais abusos, de que os Arrecifes tanto se queixam e pretendem remediar <sup>(212)</sup>.

Le climat torride, tropical perturbe les humeurs :

E a região quasi toda do Brasil tão cálida em extremo que com justa causa lhe chamaram os cosmógraphos antigo zona tórrida, tendo para si que era então inabitada, principalmente este estado de Pernambuco em que hoje habitamos, que ao

---

(209) Simão Pinheiro Morão, *op. cit.*, p. 14.

(210) Salsa de praia : espèce de salsepareille (salsa vient de l'espagnol Zarza) du genre Smilax, plus commune que la *salsa das Indias* qui pousse à l'intérieur des terres.

(211) *Op. cit.*, p. 119.

(212) *Op. cit.*, p. 31.

depois mostrou a experiência serem as virações do mar o seu refrigério, e o remédio para a podermos habitar com tanta suavidade.

2º E como a variedade dos climas, fazem também variar os humores, que neles predominam, daqui nasce serem os humores, coléricos adustos, e o sangue torrado os dois principais, que neste nosso clima de Pernambuco reinam, fazem estes tais humores, muitas e várias doenças principalmente a da mania, que é um acidente repentino, de que neste capítulo queremos tratar a que uns autores chamam mania, e outros mal queremos ou mal de lua, pois nela, principalmente, são acomeditos os enfermos deste acidente <sup>(213)</sup>.

C'étaient là à notre avis, les principaux passages qui donnaient dans un Traité comme celui de Simão Pinheiro Morão, un son neuf et témoignaient d'une remise en question, méthodiquement menée, des idées reçues. Nous ne nous attarderons pas sur l'ensemble de l'ouvrage qui est une revue de toutes les erreurs faites par les mauvais médecins, erreurs déjà signalées par Zacuto Lusitano <sup>(214)</sup> et reprises sous forme d'essais assortis d'exemples, dans le *Medicus Politicus* de Rodrigo de Castro <sup>(215)</sup>.

Elle est un témoignage, enfin, de ce que l'Espagne et le Portugal ne se faisaient pas faute de proclamer, à travers la littérature : de la décadence des études médicales, de la facilité coupable des examens, du manque également de conscience professionnelle, encore plus scandaleux sur le nouveau continent.

Qu'il s'agisse de Mendez Nieto ou de Pinheiro Morão, l'un et l'autre font surgir aux regards du lecteur un monde nouveau. Le Brésil du XVII<sup>e</sup> siècle est encore bien proche de la terre ferme du XVI<sup>e</sup>. Si des médecins illustres y ont passé un certain temps de leur existence, c'était pour moins sentir l'oppression inquisitoriale. Mendez Nieto, humble médecin de Castille, eut de la peine à s'y faire admettre. Pinheiro Morão, plus heureux, obtint son passage. Mais l'un et l'autre furent tracassés, malgré les services signalés qu'ils rendaient à la population. Bon nombre de médecins que l'on croyait animés du goût de l'aventure savaient que l'examen de leur généalogie ne pourrait résister longtemps aux Familiers du Saint Office. Ce fut le cas de Garcia da Orta que Eustáquio Duarte, dans son excellente étude sur Morão, Rosa e Pimenta <sup>(216)</sup> considère

---

(213) *Op. cit.*, p. 360-361.

(214) Zacuto Lusitano, *De inscitia medicorum* in *De praxi Medic. admir.* Lib. III, p. 142-145 et de *incuria medicorum*, pp. 140-141.

(215) *Medicus Politicus*, lib. III.

(216) Morão Rosa e Pimenta, *notícia dos três primeiros livros em vernáculo sobre a medicina do Brasil*, Pernambuco, 1956, dont les deux commentateurs sont Gilberto Osório Andrade et Eustáquio Duarte.

comme un « emigrado espontâneo ». Comment se fait-il, malgré des noms prestigieux, que la médecine ne progressât que très lentement dans les colonies ? Eustáquio Duarte fait remarquer que durant ces deux siècles de colonisation, les auteurs scientifiques avaient le loisir de publier leurs observations sans que le Saint Office eût le droit d'intervenir. Ces travaux étaient laissés au « bom juízo e letras » des auteurs. Pinheiro Morão et Rosa écrivirent leurs *Tratados únicos* par ordre des autorités supérieures. Il arriva souvent, et ce fut le cas des *Discursos* et des *Queixas*, que bien de monographies ne virent jamais le jour pour des raisons ignorées. Ce fut le cas des *Historia de las Indias* de Las Casas, qui resta pendant trois siècles dans des archives avant d'être publiée <sup>(217)</sup>. Certains manuscrits attendent encore leur Mécène. Le tremblement de terre de Lisbonne, ainsi que de multiples incendies de bibliothèques, les destructions causées par les guerres, privèrent sans doute les chercheurs d'un grand nombre d'études et d'observations recueillies sur place. Le commentateur de Morão, Rosa et Pimenta, se référant à l'Inquisition, écrit : « a Inquisição, por seu turno, faria destruir um sem-número de trabalhos de observação e pesquisa, como fez ver Carlos França ; coleções inteiras de manuscritos e de obras já em circulação, que a sua propria censura, antes, permitira editar <sup>(218)</sup>. Junte-se a esses factores a circunstância, ainda não lembrada de que boa parte dos médicos assistentes nas colônias era composta de cristãos-novos » encobertos, de professionnels que émigravam para escaper às implacáveis devassas do Tribunal do Santo Ofício, e que por isso mesmo, obviamente, esquivavam-se de produzir » <sup>(219)</sup>.

Quelles qu'en soient les raisons, on peut mesurer, entre 1607 et 1683, la prolifération des empiriques dans le sens le plus large du terme, la dégradation chez certains médecins, de la notion de déontologie, ce qui explique, semble-t-il, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, le regain d'intérêt pour la réglementation de la profession médicale. Il nous reste à examiner si la tradition littéraire qui se développe parallèlement offre les mêmes caractéristiques.

---

(217) *Id., ibid.*, p. 44. (Cf. ce qu'écrit à ce sujet Eustaquio Duarte.)

(218) Cf. Carlos França, *Os portugueses no sec. XVI e a História natural do Brasil*, in « Revista de Historia », Lisboa, 1926.

(219) Morão, Rosa e Pimenta, p. 45.





## CHAPITRE IV

### REFLET LITTÉRAIRE D'UNE TRADITION

#### *Erasme et la médecine.*

La première édition du *Menor daño* commençait à circuler en Espagne lorsqu'Erasme composa un petit opuscule intitulé *l'Eloge de la Médecine* <sup>(1)</sup>. On peut considérer ces quelques pages comme l'une des premières manifestations d'intérêt vis-à-vis de la médecine et du médecin, de la part d'un écrivain humaniste. Est-ce un exercice d'école d'après des modèles latins ou grecs ? Il s'agit en tous cas d'une œuvrette de jeunesse, dont l'intérêt est de renfermer déjà les principaux points développés au cours du XVI<sup>e</sup> siècle.

La médecine, selon Erasme, est digne de louanges parce qu'elle permet aux mortels de vivre sans que la vie soit une perpétuelle crainte et parce qu'elle réduit les cas d'avortement des femmes en couches. Ce lieu commun apparent sur la conservation de l'espèce et sa prolifération, offre cependant quelque chose de neuf. Erasme s'intéresse au cas de la femme en gésine à une époque où l'accouchement était souvent dangereux, sinon mortel. Lorsque l'enfant était mort-né, les connaissances gynécologiques ne palliaient pas le manque d'hygiène et l'impuissance de la médecine devant les microbes pathogènes, de sorte que la mère mourait souvent de suites de couches ou devenait à trente ans une femme infirme. La médecine pouvait cependant prévoir et agir, avant que le fœtus ne mourût.

La médecine, en étroite liaison avec la théologie, protège l'être tout entier. Cette remarque, développée, conduit aux débats, nombreux au XVI<sup>e</sup> siècle, sur le rôle de l'âme et du corps, du théologien et du médecin dans l'équilibre de l'homme. Et, toujours sous l'angle spirituel, Erasme fait le panégyrique du médecin qui, par son action morale, peut prévenir bien des maux, inciter le patient

---

(1) Erasme, *éd. cit.*

à mettre son âme en paix avec Dieu, car, écrit Erasme, l'harmonie des humeurs est avantageuse pour l'âme et toute thérapeutique susceptible de la maintenir est salutaire.

L'homme est-il paralysé, ne peut-il plus parler ? Le théologien est impuissant devant lui, incapable de le confesser. Ce sera l'œuvre du médecin que de permettre au prêtre l'accomplissement de sa tâche.

Le tableau brossé par l'humaniste des maladies qui empêchent l'âme d'utiliser les cinq sens et par conséquent de remplir ses fonctions, rappelle étrangement celui que nous offre Raymond Sebond dans sa *Théologie Naturelle* <sup>(2)</sup>, au chapitre intitulé « De l'estimation de l'homme par la considération de son corps ».

Considérant ensuite les passions de l'homme, Erasme rappelle combien la maladie rend difficile l'obéissance de celles-ci à la raison, ainsi que Sebond l'expose également dans sa *Théologie*. D'où l'utilité des médecins dont les mérites devront être récompensés. Mais, ici encore, Erasme se place du point de vue du théologien, lorsqu'il met en garde les ingrats qui, une fois guéris, minimisent la part du médecin ; le manque de gratitude devient, précise-t-il, impiété.

Erasme revient ensuite à la comparaison de l'âme et du corps. Loin de le rejeter, le Christ a emprunté le corps de l'homme pour se manifester à lui.

La médecine a enfin, de nos jours, une nouvelle dignité, puisque les sentences du Roi et du Pape sont soumises à ses avis et puisque les informations du médecin peuvent orienter la sentence d'un juge <sup>(3)</sup>. Influence sociale donc, mais aussi occulte puisque, selon l'humaniste, l'Art peut avoir prise sur certains démons de basse catégorie.

Erasme poursuit par un panorama historique et une évocation des noms les plus célèbres en médecine, et par une réfutation des arguments adverses : il y a certainement des mauvais médecins et s'ils se manifestent plus que les bons, c'est parce que les bons praticiens, comme les oiseaux de Séleucie, n'apparaissent que lorsqu'on a besoin d'eux. Le mauvais médecin vous assaille. C'est ainsi que l'on reconnaîtra leur compétence pendant les épidémies de peste ou dans les cas de folie.

Cette digression amène l'auteur à faire le procès du patient. Souvent ceux qui ont discrédité la médecine, écrit-il en citant Caton,

---

(2) Traduction de Montaigne, Paris, 1612.

(3) Dans les cas de litige, tels que le mariage, les accouchements, la sorcellerie peuvent en soulever, le juge peut faire appel au médecin, avant de casser un mariage, reconnaître une grossesse, décider de la responsabilité de jeunes non pubères, etc.

sont ceux qui appellent à cor et à cri le médecin : regardons ceux qui les discréditent, si amis de la luxure, de la gourmandise, des excès qui les font se tortre, avec la goutte, aveugles avant la vieillesse, abêtis par la paralysie. En dernière instance, ils réclament le médecin, qui leur rend ainsi le bien pour le mal.

Certes, il y a ceux qui sont ignorants et administrent des toxiques, les obsédés de l'argent, les ambitieux, mais il ne s'agit pas de transformer en calomnie de l'art les vices des individus.

Erasmus, après avoir insisté sur l'efficacité et la nécessité de l'Art médical, exhorte ses contemporains à l'étude d'une science aussi indispensable à l'individu qu'à la société, moins pessimiste en cela qu'Alonso Chirino de Cuenca.

Trois points, semble-t-il, sont à retenir dans le *De laude medicinae* : l'importance attribuée au corps dans l'harmonie spirituelle qui permet à la raison de dominer les passions, la nécessité du médecin mise en lumière par les grandes épidémies et le mal vénérien qui se sont abattus sur l'Europe, lorsqu'Erasmus écrit cet Eloge, et enfin l'intérêt témoigné à la femme qui, lorsqu'elle est sur le point d'accoucher, doit « lutter de plus près avec la mort ». C'est ainsi que s'exprime dans un Dialogue où l'humaniste se propose d'ouvrir les yeux à ses contemporains, Fàbula, la jeune accouchée. C'est en effet dans « *Le Philosophe et la jeune accouchée* » qu'Erasmus compare la lutte des hommes qui vont à la guerre et des femmes qui, à chaque naissance, combattent avec la mort <sup>(4)</sup>. Eutraperlo s'en étonne et demande : « Tout cela, ce n'est pas la première fois que je l'entends, mais, en réalité, tout ceci se passait-il comme les femmes le disent ? ». A quoi Fabula répond : « Ce n'est que trop vrai ! Plût à Dieu que ce ne le fût pas autant ».

Cet aspect est assez nouveau pour que l'on y prête attention et pour que l'on consacre une étude aux textes où l'on trouve un écho de cette préoccupation au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle <sup>(5)</sup>.

En ce qui concerne le rôle des épidémies et du mal vénérien dans la révélation de ce qu'était, de ce que pouvait et devait être la pratique médicale, nous renvoyons à notre étude précitée. Qu'il s'agisse de la cécité, de la paralysie suivie de ramollissement cérébral ou de la folie, infirmités évoquées dans le même texte par Erasmus, elles étaient toutes trois une conséquence de ce mal dont humbles et puissants furent terrassés.

---

(4) Erasmus, *éd. cit.*, p. 1180.

(5) L'accouchement était évoqué au Moyen Age dans des *Mystères de la Vierge*. La mère y était représentée, en gésine et accouchant dans des conditions précaires. L'intervention de la Vierge était alors le seul remède. Gil Vicente a été, comme nous le verrons, l'un des premiers à porter en scène l'accouchement dramatique (article à paraître).

*Antonio de Guevara.*

Cet éloge dédié au Médecin Afinius Livanus et daté de 1518, avait été composé, aux dires de l'auteur, bien des années auparavant. Est-ce une coïncidence ? c'est en 1520 qu'Antonio de Guevara adressait au Docteur Melgar sa lettre bien connue contre la Médecine et les médecins <sup>(6)</sup>. Publiée en 1539, elle circula probablement manuscrite entre 1520 et cette date, comme circulaient les lettres et les dialogues de Villalobos. Le Dr Agustin Amezua y Mayo a fait de ce texte une pertinente étude dans un article publié par la revue « *Medicamenta* » <sup>(7)</sup>. Nous nous bornerons donc à compléter cet article par quelques remarques. Guevara, comme Erasme, nous donne le point de vue du patient. Une érudition de seconde main qui ne trompait personne à l'époque, mais déchaîna chez son commentateur Pedro de Rua d'acerbés critiques, une mémoire enviable, bien qu'elle ne fût pas à l'abri des confusions, alourdissent sans doute un texte d'une lecture au demeurant fort plaisante, car derrière les emprunts plus ou moins exacts apparaît l'expérience personnelle et douloureuse de l'évêque de Mondoñedo, perclus de rhumatismes, sujet à la goutte et torturé de surcroît d'une façon grotesque par les disciples d'Esculape. Alors que les médecins humanistes considèrent la maladie de l'extérieur, alors qu'Erasme fait l'apologie de la médecine en théologien, Guevara va reconstituer le thème du dedans et réunir la tradition littéraire, la théorie et l'expérience personnelle. Avec humour, il va se faire tour à tour spectateur de soi-même et plaignant, soumis et rebelle, ironique et lyrique, suivant le parti qu'il défend et l'attitude qu'il adopte. La vivacité du ton, l'art d'épistolier et le tempérament de Guevara donnent tout son prix à ce qu'Amezua considère à juste titre comme l'une des meilleures pages de l'Evêque de Mondoñedo, « *si no el primero en orden cronológico uno de nuestros insignes ensayistas* » <sup>(8)</sup>.

Quelle est la position de Guevara par rapport à Villalobos et à Erasme ? Ce qui le rapproche de ces deux auteurs est sa foi, son espoir en ce siècle naissant, et son enthousiasme qu'Amezua qualifie de progressiste :

Sin que él lo sospeche, pues el concepto no ha nacido aun en la ideología del tiempo, cabe decir de él que fue un tempera-

---

(6) *Cartas familiares* epist. L. B.A.E. (t. 13).

(7) Dr A. de Amezua y Mayo, *art. cit.*

(8) *Id.*, *ibid.*



mento francamente progresivo con todo lo que de honroso y plausible tiene este concepto para el hombre moderno <sup>(9)</sup>.

Ce qu'Amezua n'aborde pas, c'est l'influence possible de Chirino de Cuenca sur la composition de cette *Lettre Familière*, sur la façon d'aborder le pour et le contre, et de classer en sept points les aspects positifs et neuf points les aspects négatifs de la pratique médicale <sup>(10)</sup>. Le ton même n'est pas si éloigné de celui de l'*Espejo*, *Replicación* et *Triplicación*. Par contre, la facture des *Cartas familiares*, la manière d'y introduire des contes et des anecdotes, le ton plaisant et humoristique, le rapprochent de Villalobos qu'il eût maintes occasions de fréquenter ; tous deux en effet furent les spectateurs des mêmes événements, en particulier de la fin du règne des Rois Catholiques dont ils dépendaient l'un et l'autre, puis des « Comunidades » et du règne de Charles Quint. Il est assez plausible que Antonio de Guevara ait lu les lettres du médecin, et connu le Dialogue entre Villalobos et le Duc d'Albe.

Lorsque Guevara écrit, en 1520, la Faculté de Salamanque n'a pas encore acquis la renommée dont elle jouira vingt ans plus tard. Il semble que la médecine, telle que l'imaginait l'auteur, n'était pas sortie des couvents et c'est pourquoi l'épistolier évoque le Monastère de Guadalupe dont le Dr Pedro Laín Entralgo retrace l'histoire dans *La relación médico-enfermo* <sup>(11)</sup>. On peut se demander si Guevara ne confond pas Mérida, qu'il cite dans la Lettre, avec Lérída, l'une des plus anciennes Facultés d'Espagne, fondée au XIII<sup>e</sup> siècle. L'ouverture de ce centre universitaire fut à l'origine de la rivalité qui opposa la Castille et les provinces de l'Est, dont le proverbe, « Médicos de Valencia largas faldas y poca ciencia » est une illustration que se plaît à reprendre à son compte l'auteur de la lettre au Docteur Melgar. Rappelons que les relations entre Valence et Salamanque s'envenimèrent dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, alors que Brissot se trouvait au Portugal, à la suite d'une querelle

---

(9) *Id.*, *ibid.*

(10) Chirino de Cuenca divise ainsi son argumentation : cinq raisons de vouloir améliorer la médecine, sept chapitres pour développer les principaux arguments, cinq ou sept causes à envisager dans l'étude des maladies, etc.

(11) *Op. cit.*, p. 172 et suiv. L'auteur évoque la relation médecin-malade au Moyen Age, spécialement dans les hôpitaux tels que celui de Guadalupe et aussi de Mérida. Est-ce cela que voulait évoquer Guevara en traitant ce monastère-hôpital de Faculté ? Son ironie serait, dans ce cas, mal venue, car ce fut un des premiers centres hospitaliers dont les règles édictées par l'Evêque Masona, furent reprises, bien ultérieurement, par Fray Hernando de Talavera et appliquées à l'infirmierie de Grenade dépendant de l'Archevêché (vid. P. Laín Entralgo, *id.*, *ibid.*). Si l'on veut avoir une idée exacte de la situation du temps de Guevara, il faut se reporter à Wickers Leimer (*Dict. biogr.*, *op. cit.*). Il n'y a plus guère de moines médecins au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle. Et le cas du monastère de Guadalupe est une exception.

sur la saignée. Les professeurs de Valence étaient les plus enthousiastes et préconisaient des saignées abondantes, sinon répétées. Ils furent très rapidement considérés comme dangereux et la Castille ne se fit pas faute de propager tous les bruits alarmants sur leur façon de soigner les malades, ce qui, certainement, contribua au succès du proverbe <sup>(12)</sup>.

Le récit plaisant des traitements qui lui furent appliqués à l'occasion d'une sciatique rebelle, fait parfois oublier que Guevara décrit la réalité sans rien inventer et que la thérapeutique des pointes de feu était en honneur à l'époque. Les pointes de feu aux oreilles ordonnées par le Dr Soto n'avaient rien d'extravagant. Mendez Nieto connaissait fort bien ce traitement, qu'il appliqua à une jeune fille, après lui avoir prescrit des emplâtres et l'avoir abondamment saignée :

... y viniendo que vine, puse a calentar un chiquito y muy agudo cauterio que para aquel efeto hice hacer, y con él bien encendido le corté con mi mano las dos ternillas que atraviesan las orejas por encima del agujero por donde oímos, y poniéndole unos pañitos doblados con una poca de clara de huevos ... <sup>(13)</sup>

Mendez Nieto, dans ce traitement de la sciatique, donne ses sources. Ces cautères peuvent être appliqués aux oreilles, suivant Alonzo López Corella, aux doigts de pieds, suivant le Dr Farfán.

Guevara ne put connaître Corella, qui devint célèbre ultérieurement <sup>(14)</sup>. Mais la thérapeutique de la sciatique telle qu'il la décrit dans sa Lettre est tout à fait orthodoxe <sup>(15)</sup>. Certes, par l'accent qu'il met sur le côté grotesque et tragi-comique de son cas, il entraîne les rieurs de son côté, car, nous dit Amueza, « no busca polémicas ni aspira a conclusiones dogmáticas ; su objetivo principal mira al solaz y pasatiempo de quien tome sus libros ; y que la verdad histórica salga con frecuencia maltrecha de su pluma ... no le preocupaba cosa mayor ... » <sup>(16)</sup>. C'est d'ailleurs en ces termes

---

(12) Sur les querelles engendrées par la saignée du temps de Charles Quint, cf. Brabant, *Médecins, malades et maladies de la Renaissance*, Bruxelles, 1966, et Carlos Pereyra, *Monardes y el exotismo médico en el siglo XVI*, in « Biblioteca Pax », 15 janv. 1936, Madrid. Cf. García del Real, *Historia de la medicina española*.

(13) Mendez Nieto, *op. cit.*, p. 184.

(14) García del Real, *op. cit.*

(15) « Al Dotor Soto hablé aquí de una ciática que me dio en un muslo y mandóme dar unos botones de fuego en las orejas ; y el provecho que dello sentí fue dar a toda la Corte que reir y a mis orejas que sufrir ».

Quant à la composition de l'emplâtre préconisé, elle ressemble étrangement à celle que Montaigne nous donne dans ses *Essais*, L. II, chap. XXXVII.

(16) A. de Amezuza y Mayo, *art. cit.*

que Guevara répondit à son commentateur pointilleux et irritable, l'humaniste Pedro de Rua.

Lorsque, dans cette même lettre, l'Evêque de Mondoñedo rappelle à Melgar une boutade suivant laquelle le médecin le mettait en garde contre son manque de chance, puisque les membres de la famille des Ladrón de Guevara mouraient les uns après les autres entre ses mains, on croirait entendre Villalobos s'étonnant de ce que l'on vînt encore l'appeler, alors que certains le rendaient responsable de la mort de l'Impératrice. Fabié, commentateur de Villalobos souvent cité par García del Real, rapporte une anecdote qui se situe dans une église :

Un mozo llegóse al doctor Villalobos muy de prisa y díjole : « Señor, por amor de Dios, que vayaís, que está mi padre muy malo, a verle » ; respondió el Dr Villalobos — ¿ Hermano, no véis aquella que va allí vituperándome y llamándome judío porque maté a su marido ; y señalando al altar — y ésta que está aquí, está llorando y cabizbaja, porque dice que le maté a su hijo ; y quereis vos que vaya a matar a vuestro padre ? <sup>(17)</sup>

Bien qu'il ne s'agisse pas, dans le cas de Guevara, d'un médecin juif, l'humour n'en est pas moins sombre.

Ce qui réunit, enfin, Chirino et Guevara, c'est la même sévérité vis-à-vis de la médecine, et surtout des médecins, et un scepticisme marqué pour toutes les thérapeutiques nouvelles et pour les traitements de choc tels que la purge et la saignée, lorsqu'elles sont préconisées par la nouvelle école.

### *Pedro Mexía.*

C'est à partir de Pedro Mexía, à qui Amezua y Mayo a consacré un article <sup>(18)</sup>, qu'apparaît en Espagne le véritable dialogue déontologique, dialogue dont le sujet se limite strictement à la profession médicale, en vue de divulguer à l'usage des profanes les lois qui la régissent. Le Dialogue en deux parties de Pedro Mexía sur les médecins date de 1547, suivi de peu par celui de Torquemada, également étudié par A. de Amezua <sup>(19)</sup> et écrit en 1552. L'influence humaniste dans la Péninsule a été étudiée par M. M. Bataillon <sup>(20)</sup> et M. Luis

---

(17) Villalobos, *op. cit.*, p. 139.

(18) A. de Amezua, *art. cit.* Cf. Luis S. Granjel *Las ideas antropológico-médicas del magnífico Caballero Pero Mexía*, Salamanca, 1968.

(19) *Id.*, *ibid.*

(20) Marcel Bataillon, *Erasmus y España*, trad. espagnole revue et complétée, Mexico, 1950.



de Matos <sup>(21)</sup> ; nous ne pourrions que répéter ce qui a été dit à ce sujet et au sujet de la floraison des Dialogues dans toute l'Europe. Rappelons seulement que Pedro Mexía représentait aux yeux de ses contemporains le « magnífico caballero », le type parfait de l'humaniste, et que Séville, à l'époque, comptait un grand nombre de cénacles où les plus grands noms de l'Eglise, de la Noblesse et de l'Armée se trouvaient souvent réunis : théologiens, médecins, juristes, beaux esprits, faisaient assaut d'érudition et d'humour en des discussions qu'il n'y avait plus qu'à transcrire pour obtenir des Dialogues vivants, animés, parfois même passionnés, comme en témoignent certains passages, chez Mexía, Jerónimo de Miranda ou Amador Arraís.

Ce qui étonne A. de Amezua dans le Dialogue du Sévillan c'est la question que pose l'auteur, à travers ses personnages : la nécessité ou l'inutilité de la médecine dans le monde :

Increible parece que en pleno siglo XVI se pudiera plantear todavía semejante disyuntiva, cosa que tan sólo se explica por la influencia clásica en Mexía, que le llevaba a resucitar temas y cuestiones que la realidad tenía ya arrumbados hacia muchos siglos. Con todo esso Mexía exhuma-aunque sea a título tan sólo contencioso- aquellas viejas teorías que llamaríamos hoy naturalistas, porque se basaban en el empleo exclusivo de las solas fuerzas de la Naturaleza, y que hacían baldío el estudio y la aplicación de la Medicina docta <sup>(22)</sup>.

Cela prouve tout d'abord que ce genre de débat dont le Moyen Age faisait si grand cas n'a pas perdu de son crédit au XVI<sup>e</sup> siècle <sup>(23)</sup> et ensuite que, lorsqu'il s'agit pour un écrivain ou un lettré de s'emparer d'une science et de la transformer en matière littéraire, il y a toujours un décalage entre l'état de cette science au moment de sa vulgarisation et celui dont l'écrivain nous rend compte. Nous nous trouverons devant la même démarche lorsque Tirso disserte, dans son théâtre, des questions médicales. Loin de nous transmettre les dernières découvertes ou les dernières opinions sur une question, il se contente de reprendre à son compte ce que des ouvrages de vulgarisation voulaient bien en faire connaître <sup>(24)</sup>.

---

(21) Luis de Matos, *Les Portugais à l'Université de Paris entre 1500 et 1550*, Coimbra, 1950. *Les Portugais en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Coimbra, 1952.

(22) Amezua, art. cité.

(23) Cf. Robert Ricard, *Estudios de literatura religiosa española*, Gredos, Madrid, 1964.

Joaquim de Carvalho, *Estudos sobre a cultura portuguesa do século XVI*, vol. 1, Coimbra, 1947 et principalement, « O pensamento português da Idade Média e do Renascimento », pp. 1-18.

(24) Cf. chap. *infra* « La relation médecin-malade, à travers le théâtre ».



Un fait est cependant certain : si les humoristes, enthousiastes de la purge et de la saignée, n'avaient pas inquiété la société d'alors par leurs nouvelles doctrines, il est probable que la curiosité du public vis-à-vis du corps et de la maladie n'eût pas été aussi vive. C'est sans doute pour la même raison que Pedro Mexía va défendre avec subtilité et adresse la secte des empiriques, par la bouche de Gaspar. Ces empiriques, nous le verrons, étaient des gens fort expérimentés au début du XVI<sup>e</sup> siècle et Galien lui-même les tenait à son époque pour d'indispensables auxiliaires de la médecine. Comparés aux audacieux « neotéricos », ils étaient encore moins dangereux qu'eux, malgré leur méconnaissance des causes premières.

L'introduction de la querelle est en tous cas fort habile : le décor est familier à beaucoup : Gaspar et Bernardo, chacun de son côté, empruntent le dédale des ruelles noyées d'ombre du quartier de Santa Cruz pour aller rendre visite à leur ami commun D. Muño. Mexía évoque ces maisons d'un seul étage qui permettent au soleil de pénétrer de temps à autre dans les pièces vastes et obscures des demeures seigneuriales. Séville est très humide, et, comme deux promeneurs qui se rencontrent et s'enquièrent de leur santé, Bernardo et Gaspar parlent du temps et de la température. Ne vont-ils pas fatiguer leur ami D. Muño, à peine remis d'une sérieuse indisposition ? Sans doute que non, car le « letrado » Maître Velasquez est déjà avec lui. Sa mule, attachée devant la maison, en témoigne. Peut-être est-ce l'humidité de Séville ou son manque de salubrité qui est cause de la maladie de D. Muño. L'intérêt porté par Mexía à la salubrité d'une ville perd de sa saveur et de son actualité pour qui ignore que le chevalier souffrait d'un catarrhe chronique. Il fut l'illustre client de Lobera de Avila mais eut moins de chance que Gonzalo Chacón, ami du médecin, et ne fut pas guéri, comme lui, de ce mal. Mexía, sous le couvert du Dialogue, laisse entrevoir sa propre déception. Malgré les soins de Lobera, malgré les multiples bonnets dont il préservait sa tête, il devait mourir, bien plus tard, de ce catharre. Ses contemporains l'appelaient familièrement « Siete Bonetillos » <sup>(25)</sup>. Le début du Dialogue laisse pressentir un mal récalcitrant, car D. Muño est encore très bas.

Bern.        Pues a todo esto Vra Merced está muy rizio  
D. Nuño    No estoy por cierto sino todavía muy flaco, porque  
              como el mal tuvo muy largo y me sangraron tres

---

(25) Ce détail est rapporté par Juan de Oriol y La Madrid, dans le prologue du *Banquete de Nobles Caballeros*, éd. cit.

vezes no puedo acabar de convalescer, y hame quedado también una sed grande, que nunca me veo hartado de beber... porque la que tengo agora cierto me quedó de una purga que me dieron... <sup>(26)</sup>

Nous voici au cœur du débat ; comme D. Muño a eu le soin de rappeler que ses deux amis ne pouvaient se passer de discussions, le dialogue est ouvert sur la médecine et les médecins.

Ce qui nous a arrêtée, dans ce Dialogue, ce n'est donc ni le fait que l'auteur se demande si la médecine est utile ou non, car cela ressemble fort à une réponse, érudite et assortie des meilleurs exemples, aux boutades d'Antonio de Guevara ; ce n'est pas non plus le fait de défendre les empiriques contre les attaques de Bernardo, mais la façon dont Gaspar envisage la médecine ; écoutons-le :

No condeno la buena medicina que ya os dixe que me curo con dieta y buen regimiento, y aun con algunas yervas y cosas que tengo experimentadas. Pero condeno el mal uso della y a los malos médicos, que la hizieron gran tiempo a, arte y mercaduría, inventando y buscando medicinas y remedios violentos y estraños, implicando y escureciendo con opiniones y cautelas la facultad que más simple y mas clara devia ser, y de sí lo es fue en sus principios, donde los hombres se curavan unos a los otros por caridad y no por interés <sup>(27)</sup>.

C'est ainsi, comme nous le verrons au chapitre du médecin juif, la manière dont les Hébreux se soignaient, car personne ne vivait de la médecine mais d'un autre métier ou d'une autre profession ; les honoraires n'étaient pas indispensables et l'expérience était acquise de père en fils, renforcée par l'observation des plus âgés, par les voyages et la lecture d'anciens grimoires. Mais la médecine, ainsi que le remarque Gaspar, n'était pas réglementée :

sin venir a hazer la cosa artes y reglas y preceptos, como después hizo la malicia y cubdicia de los hombres y assi no hallamos cosa escripta en medicina de antes de hypocrates, que según Plinio por auctoridad de Marco Varron afirma, fue el primero que escrivio preceptos dellos <sup>(28)</sup>.

On a souvent reproché aux *conversos* d'être les adeptes des empiriques et par conséquent de méconnaître cette science codifiée par Hippocrate et enrichie par Galien ; de se contenter souvent des

---

(26) Pedro Mexía, *Diálogos*, Sevilla, 1548, p. 8.

(27) *Id.*, *ibid.*, p. 11.

(28) *Id.*, *ibid.*, p. 12.

préparations indiquées dans les dispensatoires de Mesué ou de Rhazès, d'être finalement à la remorque des Arabes et de fermer les yeux aux nouveautés médicales. Tous, bien entendu, n'étaient pas Amato, Zacuto ou Castro. C'est avec la même passion que l'adversaire, Bernardo, démontrera que méthodiques et théoriques sont supérieurs grâce aux connaissances que l'Antiquité grecque leur a légués. Rien de bien neuf sans doute, mais, dans son Prologue, Pedro Mexía fait remarquer au Marquis de Tarifa, D. Pero Afán de Ribera, à qui il dédie ses Dialogues, qu'il ne les avait écrits que pour passer le temps, durant ses nuits sans sommeil<sup>(29)</sup>, et qu'il voulait simplement faire profiter ses amis incapables de lire en latin de la doctrine des Anciens.

Le dernier mot revient à un arbitre, « el Maestro Velazquez », qui va faire la synthèse des deux opinions, de sorte que le médecin idéal sera caractérisé à la fois par la théorie et l'expérience acquise auprès des confrères plus âgés. C'est, d'une façon plaisante, faire accéder aux livres d'Hippocrate et de Galien. Parfois, aussi, une remarque sur la discussion inutile apporte une note critique, au milieu d'un enthousiasme général vis-à-vis de l'anatomisation : en effet, un cadavre subit des transformations dans la structure des tissus, dès que la vie disparaît ; en outre, un homme mort des suites de blessures multiples ou de souffrances corporelles intenses n'offre plus qu'une caricature du corps humain :

Porque si basta en un hombre sano e vivo un poco de frío o miedo o cansancio, u otra cualquier mediana pasión y alteración a hacer notorias mudanzas exteriores en la color y la postura del rostro ; mucho mas es verisímile, los interiores miembros que son más delicados mudarse y alterarse con el aire extraño que les da entonces y con las graves heridas y muerte y que no guarden el lugar ni orden ni concierto entre sí<sup>(30)</sup>.

Sans doute a-t-il trouvé cette critique chez Celse<sup>(31)</sup>, mais on ne peut reprocher à un profane une solide documentation. Il faudrait alors reprocher à Montaigne de prendre maints exemples se rappor-

---

(29) A cause de son catarrhe chronique.

(30) *Diálogos*, p. 28-29.

(31) Cornelius Celse, trad. fr. de Ninnin, *éd. cit.*, t. 1, p. 16.

Ni la couleur, ni la mollesse, ni la lubricité, ni la dureté, ni la plupart des choses de cette nature ne sont pas dans un corps qu'on vient d'ouvrir, telles qu'elles étaient dans ce même corps avant qu'on l'eût ouvert, car si la crainte, la douleur, la faim, une indigestion, la lassitude et mille autres légères incommodités sont capables de produire un changement à cet égard, sur les corps des personnes intactes, à combien plus forte raison les parties intérieures qui sont beaucoup plus molles et ne sont point faites à l'air doivent-elles changer sous le couteau et par une mort violente.



tant à la médecine et aux médecins chez Antonio de Guevara <sup>(32)</sup> et d'autres anecdotes dans les *Varias lecciones* <sup>(33)</sup> de ce même Pierre Messie, car tel est le nom sous lequel circulaient en France les Dialogues et autres ouvrages de l'humaniste andalou.

Pedro Mexía a le mérite, dans le dialogue des Médecins, de réunir d'une manière heureuse une somme de documents que ses successeurs pourront utiliser au besoin dans des œuvres profanes ; il reflète les préoccupations de l'heure sur la façon, chez le médecin, de concevoir sa profession, sur ses rapports avec les autres. M. Bataillon lui fait reproche d'accumuler un fatras d'érudition sans une suffisante discrimination <sup>(34)</sup>. Si nous nous limitons à notre optique, nous sommes d'un avis quelque peu différent car, à tout prendre, Guevara, Torquemada, Frei Heitor Pinto et bien d'autres pêchent par ce même désir d'accumulation d'exemples issus des mêmes sources directes et encore plus souvent des Répertoires et Scholies en vente dans toutes les capitales d'Europe.

#### *Torquemada et ses « Coloquios satíricos ».*

Le ton de Torquemada est bien différent et sa satire pourrait se situer au XVII<sup>e</sup> siècle. Après des aventures dignes d'un *picaro*, un séjour en Italie, un naufrage, les voyages dont on ne connaît pas toutes les péripéties, il devint le secrétaire du Comte de Benavente, étrangement semblable à ces héros de romans dont le XVII<sup>e</sup> siècle s'est complu à faire le portrait et à retracer la vie.

Déjà fort érudit lorsqu'il abandonna Salamanque, il lui fut possible de puiser son inspiration dans la bibliothèque bien fournie de son maître, car, dit-on, il fut un lecteur infatigable. Amezua y Mayo rappelle que ses *Coloquios satíricos* doivent leur titre soit à l'ouvrage d'Erasme : *Les Colloques* <sup>(35)</sup>, soit à celui de Pedro de Luján <sup>(36)</sup>. Tout un chapitre de *Erasme et l'Espagne* est consacré à la filiation spirituelle de tous ces Dialogues. Ainsi que le fait remar-

---

(32) Montaigne, on le sait, doit beaucoup à Guevara et utilise fréquemment les *Epîtres Dorées* comme source d'anecdotes et de références. Cf. entre autres *Essais*, éd. Textes Français, L. III, chap. IV, p. 60.

(33) En ce qui concerne Pedro Mexía, cf. L. 1, chap. XXI, p. 133, n. 2. Messie, *Diverses leçons* II, 7 et L. III, chap. V, p. une anecdote rapportée par Montaigne se trouve chez Du Verdier, continuateur de Pierre Messie (*Diverses leçons* V, 33).

(34) Marcel Bataillon, *op. cit.*, p. 652.

(35) Art. *cit.* et aussi, in « *Opúsculos histórico-literarios* », Vol. 1, Madrid, 1951, pp. 37 et suiv., et Luis S. Granjel, *Médicos y boticarios en un « Coloquio » de Torquemada*, Salamanca, 1968.

(36) *Id.*, *ibid.* Il s'agit des *Coloquios matrimoniales* publiées en 1552.



quer M. Bataillon, les quatre colloques satiriques de Torquemada rappellent par les thèmes traités ceux de Pedro Mexía, bien que leur étant supérieurs par le ton, le mouvement, la vivacité et la diversité des exemples choisis. Cette supériorité n'apparaît pas aussi clairement dans les dialogues qui nous occupent, car si l'on relit le Dialogue des apothicaires et celui des médecins après les nombreux autres composés par des médecins, on est quelque peu déçu par leur ressemblance. L'esprit érasmien transparaît sans doute par le fait même du choix que les auteurs ont exercé dans la façon de mener le débat et d'introduire, par le truchement de plusieurs personnages, une libre discussion, des observations critiques et parfois passionnées à l'encontre d'idées reçues et conservées envers et contre tout. Aujourd'hui, la synthèse proposée par Pedro Mexía ou par Torquemada, dans leur dialogue, entre empiriques et méthodiques, nous semble un lieu commun traité sous forme d'exercice d'école. C'était cependant se montrer hippocratique, puisque c'est à Hippocrate que l'on doit la secte réputée alors la plus parfaite et la plus complète, la secte rationnelle. C'était, sous forme de dialogue, reprendre l'opinion qu'un célèbre médecin de Valence formulait en 1596, après bien d'autres :

Son tres las dichas sectas : la empírica, la metódica y la racional. La primera sólo atiende a la experiencia singular, sin reducirla a leyes y sistemas. La llamada metódica es apriorística y racionalista y ajena a toda experimentación ; la racional es la única perfecta ; empieza con el estudio científico de la constitución somática, se basa en la experiencia, la contrasta con la razón y formula leyes que armonizan lo universal con lo particular. Hipócrates es el fundador y príncipe de esta escuela <sup>(37)</sup>.

L'originalité, chez Torquemada, consiste à opposer en deux dialogues consécutifs l'apothicaire et le médecin, entourés d'un malade, Gaspar, et d'un gentilhomme, Pimentel <sup>(38)</sup>. Dans le premier Dialogue <sup>(39)</sup>, le médecin fait le procès du mauvais apothicaire qui ne connaît ni le nom savant des plantes (psilio et çaracatona), ni les formules latines pourtant usitées (terra sigillata), dont les médecins émaillent leurs ordonnances. Il lui reproche de vouloir gagner de

---

(37) Cité par M. de Iriarte, *op. cit.*, p. 171. Il traduit du latin mais ne donne pas la citation latine originale, prise dans les *Commentarii physiologici*, Valence, 1596, de J. Segarra.

(38) Pimentel est le nom du Comte de Benavente dont il était le secrétaire (D. Antonio Alonso Pimentel).

(39) *Coloquios satíricos*, Mondoñedo, Casa de Augustín, La Paz, 1553.  
Coloquio n° 1 fol. XXIX - XLIII. Médico, Licenciado Lerma - Boticario, Dionisio - Enfermo, D. Gastar - Caballero, Pimentel.

Coloquio II° - fol. XLIII - fol. LVI. Mêmes personnages.

l'argent à tout prix en employant des plantes séchées qui ont perdu leurs vertus médicinales.

Dans le second, l'apothicaire attaque à son tour le médecin qui veut gagner beaucoup, consulte souvent, ordonne à tort et à travers, parcimonieux du temps qu'il passe au chevet du malade autant que de celui qu'il devrait consacrer à l'étude. Il déplore la coutume qui permet à certains médecins de passer directement de l'Université à la clientèle sans années de pratique préalable.

L'importance concédée à l'herborisation indique l'influence qu'a pu avoir sur Torquemada un Laguna ou un Garcia de Orta ou tout autre commentateur de Dioscoride. Mais aussi elle témoigne de la curiosité de l'auteur pour la nature et pour ce qu'elle révèle. Il devait, quelques années plus tard, consacrer plusieurs chapitres de son *Jardín de Flores Curiosas* à des descriptions aussi émerveillées que fantaisistes de la flore et de la faune que ses aventures et ses voyages lui avaient fait découvrir <sup>(40)</sup>.

### *Trois visages de la Renaissance espagnole.*

Ce survol de la tradition humaniste parallèle à la tradition médicale péninsulaire requiert la mention de trois noms qui dépassent sans doute, par leur importance, notre propos, mais qui synthétisent assez bien la nouvelle direction prise par la pensée péninsulaire dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de Juan Luis Vives, de Miguel Sabuco de Nantes et de Juan de Pineda. Le *de anima et vita* de Vives date de 1538, année où il fut publié à Bâle ; les *Diálogos de la vera medicina*, de Sabuco de Nantes, datent de 1588, suivi de très près par les *Diálogos familiares* de Juan de Pineda, publiés en 1589, à Salamanque. L'auteur le plus étudié étant sans conteste Juan Luis Vives, nous nous bornerons à quelques remarques au sujet de ce qui a le moins retenu l'attention de la critique littéraire mais n'a pas échappé aux historiens de la médecine. Appelé par Foster Watson « padre de la psicología moderna », Vives figure en appendice dans la *Historia de la Psiquiatría en España*, traduite de l'Allemand par le Dr V. Peset, et publiée à Madrid en 1954. L'original de J.B. Ullersperger date déjà de 1871, mais n'a rien perdu de son intérêt. Grâce au traducteur dont le père, également psychiatre, connut l'auteur, l'ouvrage est complété par plusieurs chapitres dont la bibliographie est scrupuleusement mise à jour. Le premier

---

(40) *Jardín de flores curiosas*, Salamanca, 1570.

appendice est révélateur, puisqu'il a pour titre « Tres figuras de la Psicología médica del Renacimiento español (Vives, Huarte, Sabuco de Nantes) » (41).

*Juan Luis Vives.*

M. de Iriarte consacre, de son côté, de nombreuses pages à l'influence de Juan Luis Vives, en particulier sur l'*Examen de Ingenios*, de Huarte de San Juan (42). Sa volonté d'éveiller le sens critique grâce à l'observation et à l'étude directe de la nature, fit de lui le défenseur d'un empirisme bien compris.

Agrada, en efecto, ver cómo Vives defiende el método empírico y adopta una actitud crítica frente a los asertos de las autoridades consagradas en la materia. Principalmente como dice Foster Watson « el consciente valor de la inducción como método de indagación y de descubrimiento en los problemas filosóficos, debe de retrotraerse dentro de la época del Renacimiento, más allá de Descartes y Bacon, y en un determinado aspecto hasta Juan Luis Vives (1492-1540) » (43).

Ce qui intéresse surtout M. V. Peset est l'application de cette méthode introspective à l'homme, à ses sentiments, ses volitions, ses perceptions et sa pensée. Il sut l'un des premiers entrevoir les phénomènes associatifs, ce qui lui valut l'admiration des psycho-

---

(41) Cf. Introduction de Ontañón à la traduction espagnole du *De anima et vita*, *Tratado del alma*, La lectura, Madrid, s. d.

Bonilla y San Martín, *Luis Vives y la filosofía del Renacimiento*, Madrid, 1929.

Obras completas de Vives, Aguilar, Madrid, 1947.

Marcel Bataillon, *op. cit.*, *passim*.

M. de Iriarte, *op. cit.*, *passim*.

Ullersperger, *op. cit.*, p. 161, 162 et suiv., 168, 179.

— Sur Huarte : M. de Iriarte, *op. cit.*, Gregorio Marañón, Introduction à l'*Examen de Ingenios* de Huarte de San Juan (éd. Austral).

Ed. de Rodrigo Sanz, in *Bibl. de Filósofos españoles*, Madrid, la Raza, 1930 - Pierre Mauriac, dans le *Figaro Littéraire*, a consacré un article sur Montesquieu et Huarte de San Juan en date du 8 août 1959.

— Ullersperger, pp. 168-178.

— Sur Sabuco de Nantes : *Nueva filosofía de la naturaleza de hombre*, Ed. de Martín Martínez, 1728.

— F.M. Torner, *Doña Oliva Sabuco de Nantes*, Aguilar, Madrid, s. d. - L'auteur véritable est le père de Da Oliva, le Bachelier Miguel Sabuco.

— Ullersperger, p. 179-182. M. de Iriarte, p. 278-282.

(42) *Examen de Ingenios*, B.A.E. LXV. L'édition princeps date de 1575. Elle fut publiée à Baeza.

(43) Ullersperger, *op. cit.*, p. 162.



logues du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, en particulier Coleridge, Hamilton et Dugald Stewart <sup>(44)</sup>.

Lorsque Vives étudie l'âme, il le fait à des fins pratiques :

El estudio del alma humana ejerce el influjo más útil en toda clase de indagaciones a causa de que nuestro conocimiento está determinado por la inteligencia y por el poder de nuestra mente <sup>(45)</sup>.

Tout individu dont la profession requiert un contact humain, qu'il soit éducateur, prêtre, politicien ou historien, a donc besoin d'appliquer cette méthode de connaissance. Nous retrouvons là les principaux protagonistes des nombreux Dialogues qui circulent au XVI<sup>e</sup> siècle. Le médecin n'est pas oublié car, selon Vives, son champ d'action est intermédiaire entre l'étude de la nature et celle de l'esprit ; en aucune façon il ne devra minimiser la part biologique de l'être ni le lien qui unit les fonctions de l'âme et leurs fondements somatiques. « No nos importa, écrit-il, saber qué es el alma, aunque sí, en gran manera saber cómo es y cuáles son sus operaciones <sup>(46)</sup> ». Ce que le philosophe exprimait d'une façon générale, Huarte semble le reprendre en illustrant d'exemples concrets, pris soit à l'histoire, soit à l'actualité les exposés du *De anima et vita*. Huarte démontrera plus pragmatiquement, grâce à ses observations médicales, que la chaleur et l'humidité du corps influent sur la mémoire, comme la mélancolie influe sur l'imagination et que l'âge pourra faire varier chez un même individu le facteur chaleur-humidité et de ce fait la mémoire ; le facteur mélancolie, et par conséquent la puissance imaginative, car la chaleur plus ou moins grande agit aussi sur la mélancolie <sup>(47)</sup>. D'où la possibilité d'agir par des régimes appropriés et des cures diététiques sur ces facteurs somatiques. On peut percevoir dès lors les horizons nouveaux ouverts par la philosophie de Vives et la mise en pratique médicale de Huarte, pour les soins à donner aux *mélancholiques*, c'est-à-dire aux névrotiques que la médecine rejetait ou remettait entre les

---

(44) Cf. Garrison, *History of Medicine*.

(45) *Tratado del alma*, éd. cit., in Ullersperger, op. cit., p. 163.

(46) *Id.*, *ibid.*, p. 5.

(47) Il est intéressant de voir comment Huarte décrit le mélancolique, dans son *Examen de Ingenios*. Le tempérament mélancolique est sec et chaud au troisième degré. Au chap. V, Huarte indique que si la chaleur dépasse le troisième degré, la raison du sujet est mise en péril, car l'*Ingenio*, force imaginative, dépend de la chaleur. Cervantès connaissait Huarte et sut en tirer un parti judicieux dans sa manière de concevoir le tempérament de D. Quichotte (cf. notre étude en hommage à M. Amédée Mas, Nantes, 1969, *L'observation psycho-pathologique et la fiction, dans la folie de D. Quichotte*).



maines des exorciseurs. On comprendra aussi plus aisément la floraison d'ouvrages tels que le *Banquete de nobles caballeros* de Lobera de Avila. Avila, remarquons-le, apparaît comme un précurseur, puisqu'il vécut à la même époque que Vives et que son ouvrage parut huit ans avant la publication du *De anima et vita* <sup>(48)</sup>.

#### *Sabuco de Nantes.*

C'est en 1587 que la *Nueva filosofía de la naturaleza del hombre* fut publiée. L'auteur n'était pas médecin, il n'était pas non plus capable de rivaliser avec Vives. Ce bachelier n'en suivit pas moins ses traces, en s'inspirant sans doute de Huarte de San Juan. Les Dialogues renferment un grand nombre de naïvetés qui ont motivé les critiques de Marañón à l'égard de Sabuco. Nous ne retiendrons que certains aspects se référant au rôle du médecin vis-à-vis du malade. C'est Sabuco qui écrivait, au début d'un de ces dialogues sur la Vraie médecine :

Qué haces médico entregado todo al vientre ? Limpia el cerebro, confórtalo alégralo ; crea en él la esperanza del bien con palabras oportunas, quítale los graves cuidados, el tedio, el miedo, las tristezas y toda discordia del alma <sup>(49)</sup>.

Sabuco va ainsi développer ce que Vives écrivait dans le *Traité des Passions* :

Viene a continuación la parte del alma referente a las pasiones, que es difícil en extremo por la diversidad de éstas, y a la vez necesaria para poner remedio a los grandes males que causan y medicina para las gravísimas enfermedades que son su resultado <sup>(50)</sup>.

Il reprendra comme lui, comme Huarte, la doctrine grecque selon laquelle régime et diététique peuvent agir, à travers le corps, sur ces passions et leurs conséquences psychiques. Il rappellera après Pline que l'on peut mourir de chagrin ou de colère et que la manière de maintenir ou de rétablir un équilibre animique rompu par ces deux facteurs doit être l'un des buts poursuivis par le médecin.

---

(48) Lobera de Avila fut en contact avec les plus grands noms de l'humanisme européen, grâce à ses nombreux voyages, alors que, médecin de l'Empeleur, il le suivait dans tous ses déplacements.

(49) Sabuco de Nantes, *op. cit.*, p. 238. Cf. G. Marañón, *Las ideas biológicas del Padre Feijoo*, Madrid, 1942, p. 113.

(50) Juan Luis Vives, *Tratado del Alma*, chap. « de las pasiones ».

Conózcase el hombre en esto, que no solamente el enojo y pesar cuando es cierto y verdadero lo mata, pero aun también cuando es falso y fingido con sola la sospecha <sup>(51)</sup>.

De l'imagination, Sabuco écrit :

Y así si la imaginación es de afecto que mata, también mata como si fuera verdad <sup>(52)</sup>.

Le médecin devra donc être psychologue et adapter sa consultation à l'état du patient ; devant un cas pathologique causé par la colère il devra employer ce que Sabuco appelle l'insinuation réthorique :

Dícese insinuación porque el que pone esta medicina se hace de la voluntad, seno y bando del agraviado que quiere curar, y dice « ¿ que ese agravio os hizo ? ¿ esas palabras os dijo ? De la paciencia que teneis me espanto ; yo no lo pudiera sufrir. Cuando ya está metida en el seno del agraviado y ya le da crédito, entonces pone dilaciones en el negocio, como : Señor, no hagais cosa sin mí, mañana o de aquí a tal hora iremos a tomar venganza. Y pasado aquel rato, vuelve la hoja, y dirás : Ahora, Señor, miremos los fines en que pueden parar estas nuestras iras, que quien no mira el fin, no usa de razón de hombre ; puédese seguir este daño, y este, que serán cuanto mayores que el que tenemos ... Y como ya le da crédito, por ser de su voluntad y seno, luego a la hora lo toma y es persuadido <sup>(53)</sup>.

Il s'agit bien, selon la formule de M. V. Peset, d'une psychotérapie dialectique, d'autant plus importante que les névropathies héritées ou accidentelles vont se multiplier tout au long du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. Depuis la peste noire suivie des nouvelles épidémies de peste bubonique et pulmonaire, souvent accompagnées de typhus, depuis l'irruption en Europe et tout particulièrement dans la péninsule ibérique, du mal vénérien et de ses séquelles, l'Europe était un terrain d'élection pour les dérangements nerveux et psychiques. Les guerres, les famines ne firent qu'aggraver des névroses non soignées : on ne pouvait plus ignorer cette zone incertaine qui séparait l'homme équilibré du fou, l'harmonie spirituelle du chaos démentiel. La psycho-pathologie avait, pour faire ses premiers pas, un matériel humain d'une incroyable variété, une cour des miracles de névrotiques. Les Espagnols furent parmi les premiers à jeter les premiers fondements d'une nouvelle science médicale. Sabuco, avec son intuition, des

---

(51) Sabuco de Nantes, *op. cit.*, p. 12.

(52) *Id. ibid.*, p. 89.

(53) *Id., i bid.*, p. 17.

connaissances livresques et un don d'observation aigu, pouvait alors écrire :

Baylan los hombres a este son del cremento y decremento (bienestar y malestar) del cerebro y no lo sienten. Acontéceles lo que a los que miram de lejos baylar, do no se oye el son, a cuya consonancia se mueven, y no suya de su albedrío. Assí nosotros baylamos al son de estos crementos y decrementos del cerebro ; y como no entendemos el son, ni le oymos, parécenos que son nuestros aquellos meneos, y de nuestros albedrío, y no movidos a la consonancia de aquella causa que los hace <sup>(54)</sup>.

M. de Iriarte reconnaît les erreurs d'un profane en matière médicale ; il souligne cependant l'intérêt que l'ouvrage éveilla chez les contemporains du Bachelier :

*La nueva filosofía* y los *Coloquios* que la completan forman un conjunto curiosísimo en que alternan rasgos geniales con la más rústica simplicidad, inquietud científica con afán moralizador, alta espiritualidad con una fisiología inconsciente, fárrago indigesto con sentencias de hechura estilística ejemplar <sup>(55)</sup>.

Ce que le lecteur doit en retenir, c'est la finesse et l'originalité des réflexions qui émaillent l'ouvrage. M. Luis Granjel, professeur d'Histoire de la médecine de la Faculté de Salamanque, a consacré récemment à Sabuco de Nantes une étude à laquelle nous renvoyons le lecteur curieux. Il s'agit de *La doctrina antropológico-médica de Miguel Sabuco*, publiée dans *Humanismo y Medicina* en même temps que *Las ideas antropológico-médicas del « Magnífico Caballero Pero Mexía »* et *Médicos y boticarios en un « Coloquio » de Torquemada* <sup>(56)</sup>.

L'importance actuellement accordée aux thérapeutiques psychosomatiques ne pouvait que donner un nouveau lustre à ce que M. de Iriarte considérait, en 1948, comme une intuition géniale par laquelle fut révélé le rôle transcendantal exercé par les phénomènes affectifs sur la structure des processus psycho-physiologiques <sup>(57)</sup>.

#### *Le franciscain Juan de Pineda.*

Il manquait à cette analyse spectrale de l'homme le point de vue du théologien ; Juan de Pineda, en 1589, publiait ses *Diálogos Fa-*

---

(54) Sabuco de Nantes, *Coloquio de la naturaleza del hombre*, tit. LXV, fol. 121.

(55) M. de Iriarte, *op. cit.*, p. 279.

(56) Luis S. Granjel, *Humanismo y medicina*, Salamanca, 1968.

(57) M. de Iriarte, *op. cit.*, p. 281.

*miliares* ou *Agricultura cristiana* qu'il fit précéder de la liste de tous les auteurs cités et des références exactes des ouvrages utilisés.

Si le nom que Juan de Pineda a donné à l'ensemble de ses trente-cinq *Diálogos familiares* semble curieux, il nous permet au moins d'entrevoir la différence entre ces derniers et les dialogues écrits selon une optique plus limitée<sup>(58)</sup>. Ce Père franciscain prétend, en effet, donner à son lecteur des notions à la fois précises et complexes sur tout ce qui a trait à l'homme, à sa vie et à sa mort, à son équilibre spirituel et physique, en vue de son perfectionnement éthique. Cette agriculture chrétienne a donc pour champ : l'homme en tant que microcosme et qu'individu, innombrable et unique à la fois.

Or, tout au long de ces trente-cinq Dialogues, apparaît l'auteur, Filaletes, accompagné de ses familiers, Policronio, vieillard plein d'expérience sinon de sagesse, Panfilo, jeune garçon aimable bien qu'espiègle, d'intelligence vive et de belle prestance. Sauf dans quelques dialogues où sont accueillis de nouveaux interlocuteurs, Filótimo, médecin d'âge moyen et de médiocre réputation, vient donner aux débats de la vivacité et apporter aux réunions amicales une jovialité de bon aloi. Que vient faire un médecin en des Dialogues qui traitent des sujets les plus variés ?

C'est là, à notre avis, la particularité, sinon l'originalité de l'ouvrage. La présence de Filótimo permet à Juan de Pineda d'aborder des sujets dans lesquels il s'avoue ignorant mais dont la matière est indispensable à son propos ; écoutons parler Filótimo, dans le *Dialogo X* :

Como el teólogo sea el médico del alma y el médico sea teólogo del cuerpo, mucho se puede ayudar el uno de la facultad del otro, y para responder a todo lo que significastes, digo que no se debe dudar, sino creer que Dios tiene cuenta con la compleción y disposición corporal del hombre algunas veces, para le comunicar algunas gracias, en lo cual se procede con más dulzura que si las gracias repugnasen a la naturaleza ...<sup>(59)</sup>

Ce passage démontre, par conséquent, la nécessité d'introduire un médecin qui coopèrera, aux côtés du théologien, à l'élaboration d'une âme équilibrée dans un corps sain et harmonieux. En outre, l'anthro-

---

(58) En général, les dialogues traitent d'un thème précis, normalement d'un sujet chacun, en vue d'un enseignement plus limité ou d'une conception d'ensemble moins vaste. Garcia da Orta, dans ses *Colóquios dos simples e das drogas*, veut faire œuvre de vulgarisateur scientifique, mais, malgré de multiples interpolations, son unique objet est de faire connaître les plantes des Indes orientales et leur usage thérapeutique.

(59) B.A.E. t. II (162), p. 304 b.



pologiste à la manière de Fray Luis de Granada se révèle souvent naturaliste dans sa façon de décrire le microcosme qu'est l'homme. A la même époque l'idée était maintes fois reprises en Europe et la péninsule produisait trois grands noms : Lobera de Avila, Montaña de Montserrat en Espagne, Falcão de Resende au Portugal <sup>(60)</sup>. Or seul, des trois, Falcão de Resende n'était pas médecin et son chant lyrique à la gloire de la création et de sa créature, *A Microcosmografia*, n'offrait pas la complexité des *Dialogues* de Pineda d'une part ni d'autre part la difficulté qu'implique la conduite d'un débat ; sans doute Pineda veut-il se montrer modeste, lorsque, dans son prologue il écrit :

... por lo dicho conocerán los señores médicos y maestros en otras ciencias que me deben perdonar las ignorancias y el atrevimiento de haber picado en tantas facultades literarias en que no sé principios ... <sup>(61)</sup>.

Théologien, humaniste, philosophe, Pineda apparaît comme l'un des auteurs les plus érudits de son époque. Nous renvoyons à l'étude qu'en a faite le Père Juan Meseguer Fernandez, O.F.M., dans le tome 161 de la B. A. E. qui vient de publier les *Diálogos Familiares* <sup>(62)</sup>. C'est à Salamanque qu'il étudia et c'est à Salamanque, après avoir voyagé dans toute la péninsule et s'être fixé à Séville, qu'il publia la première édition de cet ouvrage, dont il soigna et surveilla lui-même l'impression. Devant son propos, qui était de cultiver l'âme régénérée par le baptême <sup>(63)</sup>, on l'a souvent comparé à Erasme, car n'est-ce pas, en effet, l'Enchiridion du Chevalier chrétien qu'il projette de donner aux lecteurs <sup>(64)</sup> ?

---

(60) Luis de Pina a consacré une longue étude à *a Cultura anatómica em Portugal*, dans « *O Instituto* » vol. 107, 1946, pp. 101 à 246), dans laquelle et rappelle l'influence de Luis Lobera de Avila, *Libro de anatomía* (1542) et celle de Bernardino de Montserrat, *Libro de la anatomia del hombre* (1550) sur *A microcosmografia* écrit entre 1580 et 1599. Voir également de Luis de Pina, As « *Anatomías* » de Avila (1542) e Montserrate (1550), e a « *Microcosmografia* » de Falcão de Resende, dans le « *Jornal do médico* » n° 41, 1942, Porto.

(61) *Prólogo* (B.A.E.), t. 1 (1963), p. 6.

(62) B.A.E. (5 vol.) 161 - 162 - 163 - 164 - 165.

(63) *Id.*, *ibid.*, p. XCIII : « El autor se propone cultivar el alma humana regenerada por el bautismo. La parábola del viñador que se lee el domingo de septuagésima, le brinda el punto de arranque » (Meseguer).

(64) *Id.*, *ibid.*, p. XCIV : « Erasmo escribe el *Enchiridion del caballero cristiano*, Castiglione enseña como se forma un cortesano. Pineda como se forma y educa un cristiano. Mas se diferencia de ellos en que los tratados ascéticos y los manuales renacentistas no se preocupan del cuerpo humano ni de la formación cultural del hombre ; dando por supuesto se fijan en el elemento cristiano del hombre y en su educación cortesana. Pineda, en cambio, abarca el hombre en todas sus dimensiones : física, el cuerpo ; intelectual, animal, racional, el alma ; y sobrenatural, alma cristiana. » (Meseguer).

Malgré son érudition, malgré les innombrables lectures de livres sur la médecine et les médecins, qu'il avoue lui-même avoir faites et cite avec un scrupule rare à l'époque, l'auteur a tenu à utiliser les compétences d'un homme de l'art, qui était probablement son ami. Il est convenu, en effet, de considérer ces personnages familiers non comme des fictions, mais comme des individus bien réels que Pineda voulut maintenir dans l'anonymat, grâce à d'habiles supercheries littéraires. L'individu, en effet, transparait au gré des discussions et des dialogues ; nous allons tenter de cerner quelques aspects fort intéressants de la vie quotidienne d'un médecin, dont la célébrité est due uniquement à son ami Filaletes-Pineda.

A la différence d'Henrique Jorge Henriques, de Jerónimo de Miranda, de Mexía, de Torquemada <sup>(65)</sup> et de tous ceux qui ont traité de la déontologie médicale au cours d'un dialogue qui lui est réservé, l'auteur reprend le thème du médecin au gré des conversations et ne réservera un dialogue qu'à l'histoire de la médecine, et à l'histoire des trois grands classiques : Hippocrate, Galien et Avicenne. Autant l'historique de cette science est développé d'une façon traditionnelle et impersonnelle, autant le thème du médecin proprement dit apparaît comme inséparable du contexte. Rappelons, pour mémoire, ce que Juan de Pineda écrit de la médecine : si l'on ne tient pas compte de l'ordre des dialogues, on trouve un historique à peu près complet : origine divine de la médecine, et symbole que représente le Caducée, le bien et mal qu'on en a dit dans l'Antiquité — l'éloge qu'en fait l'Ancien Testament, les trois grands noms dont se réclame cet art : Hippocrate, Galien, Avicenne, les diverses sectes et écoles.

La description du Microcosme permet à Juan de Pineda d'enseigner au lecteur l'anatomie et la physiologie du corps humain. L'évocation des tempéraments et des complexions rappelle, en plus concis, l'*Examen de Ingenios* de Huarte, rapprochement non fortuit si l'on pense que Juan de Pineda cite à plusieurs reprises l'ouvrage fort connu de Levinus Lemnius, dont Huarte se montre le disciple<sup>(66)</sup>.

Une partie du *Diálogo XVIII* est consacrée à l'art d'être médecin selon le code moral et chrétien en vigueur <sup>(67)</sup>. Le Père Franciscain suivra les règles en usage depuis l'Antiquité en les assortissant d'attendus trouvés dans tous les recueils de droit canon depuis le Moyen Age. Ces attendus insistent sur les responsabilités morales et

---

(65) Henrique Jorge Henriques, *Retrato del Perfecto médico*, Jerónimo de Miranda, *Da perfeição e partes do bom médico*, Pedro Mexía, *Diálogos eruditos*, Torquemada, *Jardín de flores curiosas*.

(66) C'est au Dialogue XVIII, B.A.E. t. III, p. 261, que l'auteur cite le *De Oculis Miraculis Naturae*, de Levinus Lemnius.

(67) *Op. cit.*, dial. XVIII, p. 270-271.

religieuses des médecins, responsabilités qui, considérées à la légère, mettent le praticien en état de péché ; pêche celui qui laisse mourir le malade faute de visites fréquentes, pêche celui qui ordonne un médicament sans vertu ou inconnu de la plupart <sup>(68)</sup>. Pêche le médecin qui détourne un malade du jeûne, le pousse à pécher lui-même, ou fait mourir volontairement un fœtus pour sauver la mère. Pêche également le médecin qui néglige ses obligations vis-à-vis de l'Eglise et omet de conseiller le Saint Sacrement à un malade en danger de mort. Pêche enfin celui que n'aide pas le malade à mettre ses affaires en ordre et à tester.

Sous cet angle, Juan de Pineda nous rappelle que les relations médecin-malade sont telles qu'elles étaient pendant le Bas Moyen Age et, tout naturellement, dans l'optique chrétienne de ses Dialogues, il met l'accent sur des règles qui vont être les premières atteintes avec la sécularisation de la médecine. Ces règles datent de 1250, et parmi les nombreux recueils qui vont guider les praticiens, nous citerons la *Summa conservationis et curationis* de Guillaume de Salicet et les *Cautelae medicorum* d'Arnaud de Villeneuve. Parmi les obligations du médecin, les devoirs religieux ne sont pas les moindres et la législation médiévale espagnole à laquelle se réfère Juan de Pineda est très stricte. C'est au médecin de faire confesser au malade ses péchés dès qu'il est frappé par la maladie :

« Como deve el enfermo primero pensar en su alma, que de melezinar su cuerpo ; y qué pena meresce el físico que de otra manera lo melezina », car : « las almas son mejores que los cuerpos e más preciadas » et les hommes peuvent, s'ils ne se confessent pas, voir leur maladie empirer, « por los pecados en que están » <sup>(69)</sup>.

Lorsque Juan de Pineda répète que le médecin pêche, pour telle ou telle raison, il évoque pour ses contemporains des peines ecclésiastiques, car si le médecin contrevenait aux prescriptions de l'Eglise, celle-ci l'excommuniait :

« ... que fuesse echado de la Eglesia porque face contra su defendimiento » <sup>(70)</sup>. « ... Otrrossi defiende Santa Eglesia, so pena

---

(68) Luis Mercado avait été accusé d'empoisonnement, lorsque la femme de Philippe III mourut de suite de couches. Les confrères du médecin du Roi prétendaient n'avoir jamais entendu parler de la thérapeutique qu'il avait essayé sur la malheureuse patiente, alors qu'elle était tout à fait classique, bien que dangereuse sur des corps affaiblis. Mercado avait tenté la dernière chance ; ses rivaux voulurent y voir un homicide (cf. Etude de Nicasio Mariscal à l'édition du *Libro de la peste* de Luis Mercado, Madrid, 1921).

(69) Cité par Pedro Laín Entralgo, *La relación médico-enfermo*, Madrid, 1964, p. 175.

(70) *Id.*, *ibid.*, cité par Pedro Laín Entralgo, p. 175, *Primera Partida*, ley XXXVII, Título IV.



de descomuni3n, que los f3sicos, por saber que han de sanar los enfermos, que non les consejen que faga cosa que sea pecado mortal » <sup>(71)</sup>.

On croirait entendre Filaletes. Mais, au fur et 2 mesure que la notion d'Etat se renforce, c'est l'Etat qui ch2tie le m3decin, sous une forme qui lui rapporte davantage : l'amende. Les Rois Catholiques publi3rent des ordonnances allant dans ce sens. D'apr3s Juan de Pineda, les peines pouvaient consister en des restitutions d'argent, en l'occurrence, d'honoraires abusifs <sup>(72)</sup>. En outre, si le P3re Franciscain rappelle certaines r3gles d3ontologiques qui paraissent aller de soi, c'est que les ordonnances royales avaient souvent insist3 sur les abus oppos3s. Ainsi, sous pr3texte que :

no menos deber2s abstenerte de las visitas muy frecuentes porque con ellas te har2s sospechoso y extinguir2s la cautela del paciente, <sup>(73)</sup>

un m3decin point trop sourcilieux abandonnait rapidement le patient d3muni. Parce que Salicet indique que prendre le pouls avec s3rieux et attention plaidera en faveur du m3decin et lui gagnera la confiance du malade et de son entourage, les m3decins, au si3cle suivant, transformeront ce conseil en v3ritable moyen, et les faits et gestes du m3decin Fil3timo le d3montrent parfaitement. Comment les Dialogues le d3peignent-ils ?

En bon philologue, Juan de Pineda explique, dans son Prologue, le sens de chacun des noms :

Fil3timo quiere decir ambicioso, por se representar tal este m3dico y hombre liviano y no muy sabio en su arte ; m2s es regocijado y bien acondicionado que a veces con el pecado de su ambici3n, conque se deshace por verse honrado, da molestia, y a veces con su buena conversaci3n regocija la pl2tica ; y 3l es el que se da dellas con P2nfilo y a veces con el viejo Policronio, por sufrirlo el decoro de un mancebo y de un viejo r3spido y desenvuelto, mas nunca con el Maestro Filaletes, var3n sabio y grave y religioso <sup>(74)</sup>.

Il ajoutera que ces noms ont pour but de « garder el decoro » des amis qui se r3unissent habituellement autour de lui.

L'auteur donne, dans ce Prologue, une id3e exacte de ce que

---

(71) *Id.*, *ibid.*

(72) *Id.*, *ibid.*

(73) *Summa conservationis et curationis*, Placentiae, 1475, cit3 en espagnol par La3n Entralgo, *op. cit.*, p. 158.

(74) B.A.E., t. 1 Pr3logo, p. 5.



va être ce personnage du médecin. D'un savoir médiocre, il n'est pas, en effet, docteur et raconte avec humour comment il abandonna la théologie pour la médecine :

Yo cursé primero bien en teología, y, oponiéndome a beneficios nunca me dieron alguno y me moría de hambre ; y por remediarme, cursé otros tres años en medicina hasta graduarme de bachiller, y por no tener caudal para la costa de licenciamiento, quiso Dios que topé con un conde palatino tan hambriento como yo en la venta de la Palomera, y convidéle a un lomo costil y a una bota de vino de Robleda de Chavela, y allí me graduó de Licenciado, deslante de los venteros y de los recueros, y tocaron la campana que tienen en la chimenea para llamar con ella a los descarriados en tiempo de nieves, y después he ganado bien de comer <sup>(75)</sup>.

L'anecdote vaut surtout par le tableau de mœurs qu'elle évoque, l'auberge grouillante de muletiers et de voyageurs, le fumet du mouton grillé, l'odeur de poix des outres pleines de vin du crû, et, faisant face au Bachelier, par le plus grand des hasards, un personnage plus important par son titre que par ses rentes. Certes, si l'histoire nous semble un peu grosse, les vers d'une *Letrilla* de Gongóra nous incitent à un jugement moins hâtif :

Que habrá gran copia, imagino,  
de médicos y letrados  
los más dellos graduados  
por un conde palatino ;  
on la fe de un pergamino  
destruyen media Castilla,  
uno en su mula, otro en silla <sup>(76)</sup>.

Voltaire rappelle que le titre de comte palatin fut donné à des Docteurs dans des Universités <sup>(77)</sup>. Ils avaient, comme les autres comtes palatins, tout pouvoir pour user de leur signature. Ayant reçu quelque office au Palais, ils étaient souvent chargés des fonctions judiciaires, les causes civiles opposant les princes à leurs sujets leur étant confiés. Ceux que citent Filótimo et Gongóra n'avaient qu'à apposer leur signature sur un parchemin pour qu'il acquît une incontestable validité. Celui-là était affamé et gourmand, Filaletes, amoureux de la vérité mais aussi des jeux de mots, n'a-t-il pas joué sur le double sens de « palatino », semblable en cela au « palais » français ? Cela n'aurait rien d'extraordinaire. En outre, la

---

(75) *Id.*, *Dial.* 1<sup>o</sup>, p. 19 a.

(76) Gongora, *Letrilla*, *Será lo que Dios quisiere* ... B.A.E. (t. 32), p. 499.

(77) *Mœurs*, 98.

scène rappelle celle de l'auberge où Don Quichotte se fait armer chevalier.

Filótimo n'a pas beaucoup de clients ; ses habits sont usés et, lorsque Policronio lui demande de soigner un parent, il part aussitôt ; rien ne le retient. Malgré son ambition, il accueille les compliments de ses amis, après avoir guéri le malade de sa pneumonie, d'assez modeste façon, rendant grâces à Dieu de lui avoir permis de soigner des cas semblables, nombreux en Castille. Policronio est riche et généreux, aussi va-t-il habiller son ami, promettre une robe à sa femme, et lui remettre en sus quelques tuiles d'or qui raviront l'un et l'autre. Filótimo se fait ainsi pardonner sa négligence, le temps qu'il passe à dissenter, temps perdu que sa femme lui reproche, car ils vivent chichement <sup>(78)</sup>.

On sent fort bien ce complexe d'infériorité qui pousse parfois notre médecin à vouloir paraître, mal à propos. Mais, dès qu'il est habillé de neuf, le climat change autour de lui : on le salue, on l'honore. C'est une véritable réussite sociale ; Filaletes, devant sa prestance, lui fait compliment de cette transformation :

... de lo cual huelgo sobremanera, por ver vuestra persona arreada como merece, y también por mí que recibía pena de la que vos padecíades en veros menos bien tratado de lo que lleva vuestro deseo <sup>(79)</sup>.

Quelque temps après, Pánfilo, aussi généreux que Policronio, fait don au licencié d'une mule et d'un mantelet « para cuando saliere a curar por los lugares » <sup>(80)</sup>. Filótimo nous fait penser au « gorrón » à l'étudiant quémandeur que le roman a éternisé. Non content de toutes ces largesses, il aisse entrevoir qu'un caparaçon de velours parferait le cadeau ; le voilà paré pour conquérir une clientèle. Ce n'est pas sans quelque candeur touchante qu'il vient caracoler dès le lendemain devant les fenêtres de son bienfaiteur :

No me puedo dejar de reir, oyendo crujir el chamelote, y agora en la calle venía gozando de las caperuzadas que todos me daban, y tengo por muy acertado que los hombres se trayan bien, porque como no llevan escritos sus nombres en las frentes, son honrados como los ven tratados y la honra es bien divino y de tal manera me parece tal, que este grado, que hoy gozo, más que ayer, me hace tener por cuasi otro <sup>(81)</sup>.

---

(78) B.A.E., t. II, dial. VIII, « Por vida de todos tres que no me dio a cenar más de una poca de ensalada y un huevo cocido frío, ... ladrando y bufando que quien gana tanto como yo a curar no espere mejor cena ... », p. 150.

(79) *Id.*, *ibid.*, Dial. XI.

(80) *Id.*, *ibid.*, Dial. X, p. 317 b.

(81) *Id.*, *ibid.*, Dial. XI, p. 335 b.

Ce ne sera, hélas ! que question d'amour-propre, et jusqu'au bout l'on verra Filótimo aux prises avec la pauvreté. Avec esprit il maniera le « sablazo ». Ainsi, par l'intérêt et la vie qu'il sait donner aux conversations, il recevra des gratifications : un gobelet d'or, un tonneau de vin vieux, des victuailles et, même, de l'avoine pour sa mule. Il donne la mesure de ce que peut être l'existence d'un médecin et de sa famille, lorsqu'il n'est pas fortuné.

Filótemo est fidèle à lui-même dans les propos qu'il tient sur l'art d'être médecin. Il faut avant tout, selon lui, donner une haute idée de la science que l'on pratique, même au prix de quelque comédie :

... en lo de recetar cosas impertinentes, como no sean dañosas ni muy costosas, digo que se hace y que es práctica de sabios y temerosos de Dios, cuya razón es el crédito de la medicina ; que si no hiciésemos algunas diligencias y aplicásemos algunos remedios cada vez que visitamos al enfermo, dirán que la medicina es cosa de burla, y que los médicos no sabemos más que purgar y sangrar y no nos llamarían otro día ; y más vale nuestra reputación que un real o dos que les echamos de costas, lo cual va conforme a justicia, porque aquél me infamaría sin razón ; y porque no lo haga, bien es que pague algo de su bolsa <sup>(82)</sup>.

Malgré le ton narquois, nous y retrouvons l'écho de certains conseils de Salicet concernant les honoraires :

Il ne sera pas mauvais de demander les honoraires les plus élevés pour l'assistance du médecin, en prétextant l'examen des selles et des urines <sup>(83)</sup>.

ou encore, selon Lanfranc, chirurgien du XIII<sup>e</sup> siècle :

Que le médecin aide les pauvres autant qu'il le pourra, mais qu'il n'hésite pas à réclamer ses honoraires aux riches ! *a divitibus bona salaria petere non formidet...* <sup>(84)</sup>.

Quelques phrases de latin peuvent aussi rehausser l'idée que le malade se fait de son médecin :

... y especialmente, cuando tomo el pulso o miro alguna orina, que alego algun texto para probar lo que se descubre de bien o de mal en la enfermedad, y todos me están mirando y se espantan que sepa yo por letras lo que el otro tiene en el cuerpo,

---

(82) *Id., ibid.*, t. 1, Dial. IV, p. 298 a.

(83) Cité par Pedro Laín Entralgo, *op. cit.*, p. 157.

(84) *Id., ibid.*, p. 159.

aunque digo mi culpa que a veces digo *femina* más que *genus* o *nomen quod sit in a*, y aun es según el arte de la medicina para tener buen crédito con el enfermo, que hace mucho para qué lo que el hombre hace con él, le aproveche más <sup>(85)</sup>.

Encore cette même naïveté, dans la façon de jeter de la poudre aux yeux pour le plus grand renom de la médecine, naïveté et contentement de soi, comme dans ce jugement qu'il porte, dans un autre dialogue, sur sa propre personne : « Todos los que me conocen dicen de mi entendimiento que es hábil para hacer verdadera la mentira de la verdad » <sup>(86)</sup>. Naïveté qui, cependant, tient compte des conseils de Arnaud de Villeneuve dans ses *Cautelae medicorum* :

« Decimaquarta cautela cum fueris vocatus ad patientem prius tangas pulsum quam respicias urinam et fac eos loqui ut tibi appareat dispositio animalis virtutis quibus cognitis melius et certius poteris facere iudicium de urina et sic procedas... »

... « Alias deceptio non potest fieri an sint iste tum teneant ista in mente et caveas tibi quam magnus honor est medico si sciat sibi cavere quam multoties interrogat. »

... Nota que medicus debet esse in cognoscendo stidiosus, in precipiendo cautus et ordinatus, in respondendo circumspectus et providus, in pronosticando ambiguus, in promittendo justus et non promittat sanitatem ; que tunc extirparet divinum officium et facit deo injuriam, sed promittat fidelitatem et diligentias ; sit in visitando discretus et diligens ; in sermone modestus, in affectione benivulus patientis debet esse »... <sup>(87)</sup>

Il est évident qu'un pauvre diable, mal habillé et peu sûr de son savoir, était tenté de recourir à de petites comédies pour maintenir une partie du décorum voulu. Filótimo le reconnaît, il est prudent, et, lorsqu'il choisit un mot latin, il le choisit plutôt de la première déclinaison, plus facile que la troisième, que les mauvais latinistes écorchent (*nomen quod sit in a*...). L'étymologiste ne perd pas ses droits et, en choisissant son exemple, Juan de Pineda a soin de faire un jeu de mot sur *femina* qui veut aussi dire *cuisses* et sur *genus* forme usitée à l'époque décadente, à la place de *Genu* qui veut dire genou. De cette façon, l'auteur introduit, à côté de l'insuffisance du latiniste, celle de l'anatomiste qui cite la *cuisse* à la place du *genou*.

Sous la plaisanterie, les interlocuteurs du praticien laisseront percer quand même leur inquiétude : la médecine est le seul art non intelligible pour les mortels, le médecin veut être cru sans

---

(85) Juan de Pineda, *op. cit.*, XV (XXXI), p. 118 b.

(86) *Id.*, *ibid.*, I, p. 19 a.

(87) Arnaldus Villanova, *Parabole meditationis* (sic), éd. de 1532, p. 215 (*De cautelis medicorum*).



donner de preuves, suivi sans prouver son savoir ! <sup>(88)</sup>. Là encore les instructions précises ont induit les médecins en tentation, celle de tabler sur la psychosomatique plus que sur leurs propres moyens :

Qu'a fait le médecin ? écrivait Archimatée. Au moyen de sirops, d'onctions, de fermentations, sachons donner l'impression que la santé — œuvre de la nature — est revenue par nos soins. Nous dirons ensuite que, sans l'aide de la médecine, une nouvelle attaque eût aggravé la maladie ; ainsi on attribuera au médecin ce que la nature a été seule à faire <sup>(89)</sup>.

L'espoir de la santé rend le malade crédule, et Charcot n'inventait rien, lorsqu'il parlait de la foi qui guérit. Salicet, Villeneuve l'ont écrit bien avant lui <sup>(90)</sup>.

Nous concluons donc que Filótimo est le portrait du médecin moyen dont la bonne humeur et l'amabilité gagnent la sympathie, que, vivant au XVI<sup>e</sup> siècle et dans une société policée, son intelligence vive lui permettait de discuter avec brio et qu'il essayait de mettre en pratique la déontologie médicale, plus attiré cependant par le personnage extérieur que par sa véritable qualification. Juan de Pineda est le seul à avoir décrit sans désir de satire et sans ironie mordante le médecin pauvre dont l'apparente médiocrité est le fait, avant tout, d'un climat économique et social désastreux et de la dégradation de l'enseignement médical. Cette vision du médecin rappelle, par certains aspects, celle que nous en donne João de Barros quelques décennies auparavant : même style alerte dans les remarques, même familiarité dans le dialogue malgré les interpolations didactiques ou sentencieuses inspirées de la *Theologia naturalis* de Raymond Sebond. L'un et l'autre témoignent de leur intérêt vis-à-vis de la médecine à *lo divino* et du rôle imparti au médecin du corps et au médecin de l'âme, de leur propension à une légère satire sociale traitée avec une ironie légère et de bon aloi. Chez l'un et l'autre la *Moria* d'Erasme et le *De laude medicinae* semblent avoir laissé leur empreinte <sup>(91)</sup>. Ni l'un ni l'autre ne se montrent agressifs ; riches de la sagesse d'Erasme ils mettent en garde le praticien contre un certain nombre de tics et de défauts à éviter, contre leurs malades eux-mêmes plus sensibles à la flatterie qu'à la

---

(88) Juan de Pineda, *op. cit.*, XVIII, p. 267.

(89) Cité par Pedro Laín Entralgo, *op. cit.*, p. 156.

(90) *Id.*, *ibid.*, p. 157-158. Salicet conseille en effet : « Il convient toujours de promettre la santé au malade, même si tu ne le crois pas, pour que son esprit ne cesse d'imaginer qu'il est en bonnes dispositions pour recouvrer la santé. (*Summa conservationis et curationis, Placentiae*, 1475).

(91) Bulletin des Etudes Portugaises, 27, Lisbonne, 1966, p. 113 et suiv. Notre étude sur J. de Barros et la médecine (*art. cit.*).

vérité, enclins à l'ingratitude, plus attirés par l'apparence que par le savoir, ennemis d'eux-mêmes si le médecin ne sait leur imposer ce dont ils ont besoin. L'un et l'autre croient encore avec un certain enthousiasme au rôle exceptionnel de la médecine, dans l'optique de l'éthique chrétienne.

M. Bataillon a indiqué en notes de son ouvrage *Erasme et l'Espagne* une référence à l'érasmeisme de Juan de Pineda<sup>(92)</sup>. Il s'agit de sa conception de l'honneur et quelques pages plus loin, de l'efficacité de la prière, indiscutable d'où qu'elle vienne, lorsqu'elle exprime un sentiment réel et non une habitude mécanique. Il nous semble que les dialogues que nous venons d'évoquer sont encore plus probants, car ils se situent dans cette tradition parallèle dont nous avons essayé de suivre les différents jalons qui vont d'Erasme à Cervantès. Le fait que Pineda, malgré les interdits qui venaient de frapper Erasme et Vives, n'ait pas jugé bon de rayer ces deux noms de sa liste d'auteurs cités, en est certes une preuve supplémentaire. Ce philosophe chrétien allait offrir au siècle suivant une somme incroyable d'éléments bien plus variés que ceux des Scholies et des Répertoires tels que les *Adages* d'Erasme et l'*Officina* de Ravisius Textor. Les écrivains profanes purent y puiser largement, assurés qu'ils étaient de l'exactitude des faits évoqués, et des citations consignées dans ce nouvel Enchiridion de l'honnête homme.

*Les dialogues au Portugal : João de Barros.*

1531-1589 : plus de cinquante ans séparent *Ropica Pnefma* des *Diálogos familiares* ; or, ce demi-siècle prend une importance particulière lorsque l'on sait que l'Inquisition s'établit au Portugal en 1547 et que, dès 1536, Aires Barbosa publiait son *Antimória* contre les érasmistes ; autant dire que, de 1536 à 1547, l'Inquisition était déjà dans la place<sup>(93)</sup>. En 1541, Damião de Gois était visé à son tour, puisque son livre *La foi, la religion et les mœurs des Ethiopiens sujets du Prêtre Jean* fut prohibé et qu'il fut lui-même dénoncé en 1545<sup>(94)</sup>. *Ropica Pnefma* ne fut mis à l'index qu'en 1581. Le ton de João de Barros, sa façon de présenter et de développer une apologétique qui, pourtant, s'adressait aux nouveaux chrétiens pour l'assimilation desquels rien n'était prévu, était trop proche de celui d'Erasme. M.I.S. Revah, dans son étude *Le colloque de « Ropica*

---

(92) *Erasmus y España*, éd. cit., p. 725, n.

(93) Voir M. Bataillon, *Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme* (op. cit.) et *Erasme et l'Espagne*, op. cit., passim.

(94) *Id.*, *ibid.*

*Pnefma* » de João de Barros. Genèse, structure et technique, précise « que l'on peut commettre la plus grave des erreurs sur le sens profond de l'ouvrage si l'on veut y voir un exercice intemporel d'un apologiste et d'un moraliste peu soucieux d'actualité » (95). Cette actualité embrasse en effet la société telle qu'elle apparaît à l'époque, tout comme la *Moria* d'Erasme, et il est fatal que le médecin y figure, parce que médecin du corps, parce qu'aussi très souvent d'origine juive, au Portugal. Il s'agit donc d'un personnage doublement attachant, dont la réalité sociale se projette en ombre inquiétante sur le fond spirituel de *Ropica Pnefma*.

João de Barros s'en explique, dans sa Lettre Préface adressée à Duarte de Resende, évoquant cette Europe où l'on ne veut plus accepter, sans réflexion, une religion pensée et réglée par l'Eglise<sup>(96)</sup>. La possibilité de critiquer suivant la Raison, de repenser des problèmes réservés aux théologiens lui tient à cœur, puisqu'il la reprend et la développe dans un colloque adressé à son fils<sup>(97)</sup>. Ce fut encore, à la fin du siècle, la position du Père Franciscain, Juan de Pineda, dans un de ses *Dialogues familiers* (98).

Cette libre discussion des idées reçues, J. de Barros l'étend bien entendu à la médecine ; il déplore en effet le manque de curiosité, d'initiative, d'esprit d'observation qui font vénérer Hippocrate ou Galien comme des Dieux. Il met donc au service de la médecine et du médecin la technique du paradoxe et du colloque qui permet de démontrer d'une façon à la fois plaisante et ironique les fondements illusoire de certaines opinions que l'art de la dialectique peut aussi bien défendre qu'anéantir, mais aussi d'énoncer, tout en semblant les combattre, des idées qui sont en elles-mêmes une critique sous-jacente adressée aux initiés. C'est pourquoi, sans doute, il est si difficile d'analyser une œuvre telle que *Ropica Pnefma* (99). L'Inquisition ne s'y trompait pas, malgré les déclarations liminaires les plus rassurantes.

Si João de Barros ne fait pas preuve d'originalité dans sa conception de la relation « médecin-malade », il est l'un des quelques écrivains portugais non-médecins qui se soit attaché à ce genre

---

(95) I.S. Revah, in *Mélanges Bataillon*, Bordeaux, 1962, pp. 572-592.

(96) Ed. modernisée de I.S. Revah, *op. cit.*, p. 5.

(97) Cité par I.S. Revah, *Mélanges Bataillon*, p. 584.

(98) « Sí, con tal que este rezo no sea una formalidad mecánicamente cumplida sino que exprese in íntimo sentimiento religioso », telle est la réponse du théologien à la question : « si les prêtres et les frères sont plus agréables à Dieu que les séculiers, du fait qu'ils récitent l'office divin » (cité par M. Bataillon, *Erasmus y España*, p. 725, note fol. 45-45 d'après éd. de Salamanque de 1589).

(99) Voir notes de I.S. Revah, *Mélanges Bataillon*, sur les divergences d'opinion (José Saraiva, Joaquim de Carvalho), p. 588.



de débat allégorique où la Raison s'efforce de démontrer que le corps, auquel la Renaissance a voué un véritable culte, n'est pas ce qu'il y a de plus important. L'âme vit, souffre, guérit et meurt tout comme le corps et requiert un médecin spirituel. La Raison, s'inspirant de Raymond Sebond, et peut-être de Juan Luis Vives, s'étonne que tant de découvertes aient eu, à côté de fins évangéliques avouées, celle de trouver de nouvelles drogues susceptibles de soulager le corps, fins qui risquaient de détourner l'âme des véritables richesses. Dans une seconde partie du développement, l'Entendement offre à la Raison des arguments que celle-ci va réfuter : alors que, dans l'abstrait, le médecin apparaît sous un jour favorable dont bénéficie le médecin juif lui-même, dans la réalité il descend de son piédestal et la mission salubre que Dieu lui a confiée devient dérisoire entre ses mains. La pratique médicale se transforme, elle aussi, en négoce, et se trouve ravalée aux dimensions d'un commerce où l'enjeu est l'homme et son âme <sup>(100)</sup>.

Si le corps peut être affecté par les tribulations de l'âme, l'âme, par contre, peut avoir raison des tribulations du corps. Comme, d'autre part, l'Entendement avoue que les influences des astres, de l'air et peut-être du ciel peuvent être supérieures à celle des thérapeutiques en usage, que reste-t-il de l'importance capitale attribuée, dans la première partie du débat, au médecin du corps ? N'est-ce pas ce que *Ropica Pnefma* tentait de prouver ? Ce thème, donc, qui pouvait être considéré comme une interpolation à la fois didactique et satirique, un jeu de l'esprit fait d'érudition et d'humour, se révèle comme une partie essentielle d'un plan initial, dans une tradition érasmisante et humaniste que d'autres Portugais vont maintenir à leur tour.

#### *Frei Heitor Pinto.*

De même que l'édition modernisée de M. I. S. Revah <sup>(101)</sup> a donné un regain d'actualité, depuis quelques années, à João de Barros humaniste, de même l'édition en espagnol des six premiers Dialogues de Frei Heitor Pinto, *Imagem da vida cristã* <sup>(102)</sup> a-t-elle incité la critique à reconsidérer cet autre apologiste portugais, né lui aussi sous le signe de l'Humanisme et dont le *Diálogo da verdadeira amizade* comporte deux chapitres qui mettent en scène un médecin :

---

(100) Cf. notre étude *La maladie et le malade dans Ropica Pnefma*, éd. cit.

(101) Cette édition date de 1952.

(102) Fray Hétor Pinto, *Imagem de la vida cristiana*, Introducción, edición y notas de Edward Glaser, Juan Flors, Editor, Barcelona, 1967.



le chapitre XIX : « de uma disputa sobre qual é mais excelente, se a Medicina se o Direito Civil », et le chapitre XX : « Do inventor da Medicina e dos louvores do Direito Civil, e qual é mais nobre coisa, amar ou ser amado »<sup>(103)</sup>. Malheureusement, la réédition réalisée sous la direction de D. Pedro Sainz Rodriguez, dans la collection « Espirituales Españoles » a été faite d'après la première édition espagnole de la Renaissance ; il s'agit de celle de Saragosse, de 1571, qui ne comprenait que la première partie des Dialogues, la seconde ayant été publiée en 1572. Nous pensions trouver dans les chapitres cités une raison de plus de considérer Frei Heitor Pinto comme le continuateur du mouvement humaniste ; en réalité, malgré certains noms habilement distribués tout au long du dialogue et que l'on retrouve sous la plume des érasmistes, le passage n'offre ni l'intérêt de *Ropica Pnefma*, ni celui du *Dialogue* de Pedro Mexía. Il réunit un négociant, un théologien, un juriste et un médecin. Le négociant a acheté à un gamin de Madrid un petit carnet où étaient recopiées des lettres. Ce sont ces lettres, leur lecture et leur commentaire qui servent de fondement aux débats. L'auteur d'une des lettres du carnet est un prêtre ; il rappelle à son correspondant que les tribulations peuvent être soignées par la ferveur de la prière et l'étude de la Théologie, véritable médecine de l'esprit, et il ajoute : « A medicina de Galeno é para curar os corpos, e esta para curar a alma ». Cette phrase éveille la curiosité du négociant : que vient faire Galien, au milieu des philosophes et des théologiens, lui qui fut médecin ?

« Que proporção tem a física com a teologia ? »<sup>(104)</sup>. La manière de poser le débat rappelle João de Barros, d'autant plus que la présence du négociant, celle du médecin et celle du théologien évoquent les sujets traités par l'auteur du *Colloque*. L'importance donnée au Droit renforce même la thèse d'un Heitor Pinto humaniste, lorsqu'on se souvient du rôle que joua un juriste éminent, António de Gouveia, considéré à juste titre comme « le seul a qui fut donnée la gloire, si rare en ce siècle d'avoir été en même temps excellent poète, grand philosophe et savant juriste<sup>(105)</sup> ». Le Dialogue fut écrit après la mort de Gouveia, qui s'éteignit en 1565, sans être revenu au Portugal. Etait-ce un hommage voilé rendu par Frei Heitor Pinto à son

---

(103) Frei Heitor Pinto, *Imagem da vida cristã*, Sa da Costa, s.d., t. III, pp. 209-225.

(104) *Id.*, *ibid.*, p. 209.

(105) Cf. Joaquim Veríssimo Serrão, *António de Gouveia e o seu tempo*, Coimbra, 1966, loc. cit. p. 11 d'après Jaccbus Augustus Thuanus, *Historia sui temporis*, liber XXXVIII, Londres, 1732, « *Unus rara hoc aevo gloria communi doctorum suffragio hoc adsequutus, ut et poeta elegantissimus, et summus Philosophus et praestantissimus juris Interpres simul haberetur ...* »

compatriote, ceci est, nous l'avouons, une simple hypothèse. L'auteur a utilisé dans ce passage non seulement la technique du Dialogue mais celle du débat : querelle des armes et des lettres, querelle de la médecine et de la théologie, ou de la médecine et du droit... cette technique se multiplie. Nous l'avions signalée chez João de Barros qui avait pu s'inspirer d'Erasme, chez Pineda, chez Rodrigo de Castro ; on la retrouvera chez Arrais <sup>(106)</sup>. Mais alors que d'après bon nombre d'écrivains, médecins et hommes de lois rivalisent de cupidité, d'ambition et de vaine gloire, le propos de Frei Heitor Pinto est de prouver que toutes les disciplines sont ministres de Dieu et utiles à ses créatures.

On ne peut reprocher à l'auteur d'avoir, dans ce passage, escamoté les dialogues, car le temps de parole est réparti avec soin entre les divers interlocuteurs, nous dirions même, avec trop de soin, ce qui enlève du naturel à la discussion. Heitor Pinto, ainsi que le fait remarquer justement Marquês Alves Correia <sup>(107)</sup>, a plutôt l'habitude de prendre la parole et de ne faire de ses compagnons que des comparses qui lui suggèrent de temps en temps une nouvelle digression. Peut-être a-t-il lu, avant la composition de ces deux chapitres, le dialogue de Mexía ? On y retrouve les mêmes arguments, les mêmes thèmes sur la nécessité de la médecine mise en doute par le négociant, sur les empiriques, les bons et les mauvais médecins, l'ancienneté de la médecine, son histoire et ses historiens. Il y reprend les exemples tirés de l'Antiquité gréco-latine, puis ceux qu'offrent les Pères de l'Eglise et les Livres de la Bible. On ne trouve pas, entre les rappels érudits, ces phrases harmonieuses, ces évocations de la nature, de la solitude qui rendent *A imagem da vida cristã* si attachante par endroits ; Frei Heitor Pinto n'est pas dans son élément. Nous préférerions les éclats passionnés dont vibrent les discussions dans *Da verdadeira filosofia*, ou la bibliophilie du Lyonnais ou du Florentin dans le dialogue *Da discreta ignorância* <sup>(108)</sup>.

Ces réserves faites, Heitor Pinto méritait une place entre João

---

(106) *Diálogo das queixas do enfermo e curas dos médicos*, éd. de 1604. Dans son introduction à la *Comédia Eufrosina* de Ferreiro de Vasconcelos, Eugenio Asencio écrit : Los veteranos de África e Indias veían con disgusto esta real inclinación (hacia et derecho) y en su odio les acompañaban los humanistas postergados (p. XXXIX dans l'éd. du C.S.I.C., Madrid, 1951). Mais comme on le voit, on avait introduit un moyen terme entre les armes et les lettres : celui de la médecine, profession qui comptait très peu de gentilhommes. Mendez Nieto rappelle la rareté du médecin hidalgo. Nous renvoyons au paragraphe réservé par Asencio aux topiques et particulièrement à la « Contienda de las armas y las letras », p. XXXV - XL.

(107) *Imagem da vida cristã*, Sa da Costa, intr. t. 1.

(108) *Id.*, t. III, pp. 1666.

de Barros et Amador Arrais pour son introduction du médecin du corps auprès du médecin de l'âme, pour la conception didactique et théologique d'un moraliste marqué par son époque et digne d'elle. Nous n'avons pas eu entre les mains l'édition espagnole précédée d'une longue introduction due à Edward Glaser ; mais nous laisserons la parole à M. José V. de Pina Martins, qui donne de cet ouvrage une longue analyse dans le 1<sup>er</sup> volume des *Arquivos do centro cultural português* <sup>(109)</sup>, les chapitres *Da discreta ignorância* n'infirmen en rien, bien au contraire, son jugement : « A tese de António José Saraiva, segundo a qual Fr. Heitor Pinto teria exibido ambíguamente uma cultura humanística para afirmar uma posição medieval, é insustentável à luz de um conhecimento verdadeiramente crítico da cultura teológica do Renascimento. E ninguém está mais preparado do que o professor Glaser para nos apresentar a obra de Fr. Heitor Pinto como um luminoso exemplo — moral, teológico et artístico — de mensagem do homem renascentista » <sup>(110)</sup>.

*Jerónimo et Amador Arrais.*

Alors que l'on garde du Dialogue de Frei Heitor Pinto une impression décevante, on découvre aux *Queixas dos enfermos e curas dos médicos* des mérites divers. Les Dialogues, Arrais nous le confirme lui-même <sup>(111)</sup>, ont été d'abord esquissés par son frère Jerónimo, médecin de son état, ce qui expliquerait peut-être l'heureuse conception de ce colloque qui met en présence un jeune gentilhomme neurasthénique Antioco, et son médecin Apolonio, juif converti mais totalement assimilé et bon catholique, malgré certaines rumeurs dont il nous est fait part dans le second dialogue. Antioco l'estime et a confiance en lui, en dépit de certaines boutades adressées non au *converso*, mais au médecin. Malheureusement, les deux éditions que nous avons consultées à Coimbre ne sont pas identiques et la seconde, de 1604 <sup>(112)</sup>, ne comporte pas l'un des passages les plus divertissants de la conversation à batons rompus qui réunit Antioco et Apolonio. Au chapitre III de la première édition (fol. 5), Antioco plaisante la thérapeutique du médecin et l'on assiste à une joute où dictons portugais et espagnols se croi-

---

(109) Vol. 1, Gulbenkian, Paris, 1969, pp. 504-508.

(110) *Id.*, *ibid.*, p. 508.

(111) *Diálogos*, *éd. cit.* introduction.

(112) La première édition date de 1589, Coimbre.



sent, faisant oublier qu'il s'agit souvent de traductions d'après le *Flos medicinae* <sup>(112 bis)</sup>. Or, si Apolonio parle portugais, il cite des proverbes en espagnol et non des proverbes en latin. Était-ce une façon de souligner sa qualité de *converso* moins enclin que les autres aux citations latines ? Ce détail disparaît dans la seconde édition et, en même temps, un exemple savoureux de conversation familière. « Dios de salud que no maestro Baru » dit Antioco d'un ton sentencieux. La plaisanterie est lancée avec à propos et rappelle certains vers satiriques ou certains bons mots attribués à Góngora, vis-à-vis de son médecin <sup>(113)</sup>. Baruch est le nom du père de Spinoza et de bon nombre de Juifs, convertis ou non, expatriés en Hollande. C'était rappeler, sans méchanceté, l'ascendance d'Apolonio. Nous citerons aussi : « o médico que cura, finado o paciente, o deixa sem quentura », et encore : « Recipe, re, re, Roba tu que robaré », et enfin : « Quando o enfermo diz ay, o médico diz dai » <sup>(114)</sup>.

Tout le paragraphe rappelle l'humour et la facture de João de Barros, faisant relater par l'Entendement la façon dont il était devenu médecin.

Malgré le jugement défavorable porté par Saraiva sur les auteurs, il nous semble que Jerónimo et Amador Arrais peuvent figurer comme l'un des derniers maillons, non seulement de la tradition déontologique littéraire, mais de cette tradition humaniste

---

(112 bis) *Flos medicinal, Scolae Salerni*, attribué à Jean le Milanais. Cf. incunable de 1493 : *Regimen sanitatis salernitanu : nec non magistri Arnoldi de Nova Villa feliciter incepit* ;

« *Explicit regimen sanitatis compositum seu ordinatu a magistro Arnaldo de Villa Nova : cathalano omnius medico viventiu gemma - Impressus parisii per Felice balligault XV Kal. Decebris anno domini Millesimo quadragentesimonagesimotertio.*

*Hoc opus optatur quod flos medicine vocatur.* »

(113) Cf. chapitre : « Gongora et le Dr Carlino », *infra*.

(114) Fol. 5, éd. de 1589. La plupart des proverbes et des conseils aux médecins que l'on retrouve dans la littérature de l'époque sont inspirés et parfois traduits de ce précieux recueil que fut le *Flos Medicinae*, attribué à Jean le Milanais. Arturo Castiglioni dans l'édition espagnole de son *Historia de la Medicina*, Buanos Espasa-Calpe, p. 367, cite le vers 3466 du *Flos medicinae Scolae Salernitanae*, S. de Renzi, Col. Salern. V., p. 103 :

Ut dicatur da, da, dum profert languidus ha ! ha !

Nous y retrouvons l'origine du proverbe cité dans la première édition des *Diálogos* d'Arrais : « quando o enfermo diz ay, o médico diz dai ». Le médecin intéressé est de tous les temps : Res dare pro rebus, pro verbis verba solemus (*Col. Salern, ibid.*).

Ces proverbes ne se trouvent pas dans l'édition que nous avons compulsée à la Bibl. Mun. de Nantes n° 15106. Par contre, nous y avons relevé ce distique, digne de Baltasar Gracián :

Cum medicus tu sis, tu scis medicamina tussis.

Tussio non tussis, sum male, tu bene scis.

(*Opera*, de Arnaldus Villanova, pp. 16-17).



portugaise si bien représentée par la famille des Gouveia <sup>(115)</sup>. Et si Saraiva et Lopes déplorent les emprunts faits aux *Panegyriques* de João de Barros, sans en citer l'auteur, ils oublient de mentionner les emprunts faits par João de Barros à Raymond Sebond, ainsi que M.I.S. Revah et nous-même l'avons fait remarquer dans des études antérieures <sup>(116)</sup>. Il est, nous le reconnaissons, un fait certain : Amador Arrais se rattache à la lignée des humanistes par des emprunts adroitement faits, non seulement aux *Panegíricos*, mais à *Ropica Pnefma* dont plusieurs paragraphes ont été intégralement recopiés, et dont le propos initial a été repris <sup>(117)</sup>.

Arrais situe le Dialogue dans l'optique de l'apologétique. Il s'adresse spécialement, comme son compatriote, aux Juifs convertis, mais laissés à eux-mêmes, sans encadrement spirituel ; comme J. de Barros, il introduit le personnage du médecin, ce qui amène la comparaison entre médecin du corps et médecin de l'âme, par le biais des deux chapitres <sup>(118)</sup> *O médico do céu* et *Os médicos da terra*, en élargissant encore davantage un débat qui témoigne de la parfaite orthodoxie d'Apolonio et des excellentes dispositions spirituelles d'Antioco. Sous cet angle, on peut se demander si Raymond Sebond a influencé directement Arrais ou si sa *Theologia naturalis* ne lui a été connue qu'à travers J. de Barros. Il est vrai qu'elle aurait pu l'être à travers la conception de la philosophie naturelle de Juan Luis Vives qu'Antioco cite au chapitre XIII <sup>(119)</sup>.

Le Dialogue peut enfin apparaître comme un Compendium de déontologie, esquissé par un spécialiste, et digne à tous égards de ce qu'écrivit Rodrigo de Castro une dizaine d'années plus tard, dans son *Medicus*. Il offre cependant une nouveauté sur la littérature précédente. Cornelius Celse, nous l'avons souligné, fut redécouvert au début du XVI<sup>e</sup> siècle ; or Arrais est le seul, semble-t-il, à avoir utilisé l'unique ouvrage de ce Latin du IV<sup>e</sup> siècle comme source déontologique, à la même enseigne qu'Hippocrate et Galien.

C'est au chapitre XIII *Da cura dos médicos da terra e da sua ignorância e enganos* qu'Antioco fait le procès des mauvais médecins ; il choisit le moment où Apolonio, demandant du papier et de l'encre, va parachever, par une ordonnance, son acte médical :

---

(115) Cf. Luis de Matos, J. Veríssimo Serrão et M. Bataillon, *op. cit.*

(116) I.S. Revah, *Mélanges Bataillon*, et *Une source de la spiritualité péninsulaire au XVI<sup>e</sup> siècle : « La théologie naturelle » de Raymond Sebond*, Academia das Ciências de Lisboa, Bibl. de Altos Estudos, 1953, 63 p.

(117) Cf. notre étude sur João de Barros, *éd. cit.* Ces passages se retrouvent chez Arrais, éd. de 1604, fol. 28-29, chap. XX-XXI (une erreur de pagination fait passer du fol. 22 au fol. 29).

(118) Chap. XII, fol. 13/v et 14 et chap. XIII, fol. 15 et 16.

(119) Chap. XIII, fol. 16. « Lembrame muytas vezes o que tenho lido em Ludovico Vives ... » et en note marginale De Civit. Dei, C. 16.

Ja me tomastes o pulso, e porque determinaes, segundo vejo, de me purgar e enxaropar a esse fim pedis tinta e papel : confesso minha culpa, que me fio de poucos médicos <sup>(120)</sup>.

Les griefs majeurs, pour Antioco, sont l'habitude de dissenter au chevet du malade, comme s'il était un cobaye, de préférer le raisonnement à l'expérience, l'exégèse des livres à l'observation. En un mot, on discute sur la médecine plus qu'on ne la pratique. Le grief est de poids de la part d'un patient que les médecins n'ont pas réussi à guérir. En outre, pourquoi, demande Antioco, les médecins croient-ils que les malades rabaissent la valeur curative des thérapeutiques qui leur sont familières ? Pourquoi gribouiller ce que l'on peut écrire, si ce n'est pour rendre aux remèdes prescrits une valeur quasi magique ? Pline s'en était déjà inquiété, ainsi qu'en fait foi l'évocation d'Antioco :

No qual lugar chorou o mesmo phylosopho outra miséria humana, qual he não crerem os enfermos nas mezinhas que pertencem à sua saude, se dellas têm notícias. Donde por ventura vejo o costume de receitar por cifras e palavras interuptas <sup>(121)</sup>.

Il rappelle aussi que ce dernier voulait inscrire : *Perii turba medicorum* sur son mausolée <sup>(122)</sup>.

Apolonio reconnaît le bien fondé de ces récriminations, mais il incite son patient à ne pas condamner en bloc tous les médecins, rappelant ainsi ce qu'avait écrit Erasme, et à se souvenir de ceux qui font preuve :

de muita erudição e de boa consciência, ornados de muitas e boas partes e tão tementes a Deus e amigos de seu próximo que o que menos lhes lembra e esperão dos enfermos he o interesse, não pretendendo mais em suas curas que darlhes saude : e curando muytas vezes de graça, e alguas à sua custa se são pobres <sup>(123)</sup>.

On retrouve un écho de ce que le théologien de Fr. Heitor Pinto recommandait au premier chef : le médecin n'a cure de la maladie, il doit rechercher la santé, comme le juriste doit rechercher la paix. Mais c'est à Cornelius Celse qu'Antioco demande ses principaux arguments, car Celse ne prisait pas l'Art médical tel qu'il était pratiqué à son époque et il eût été offensé d'être confondu avec

---

(120) Chap. XIII, fol. 15/r.

(121) *Id.*, *ibid.*

(122) Citation attribuée à un grand nombre d'auteurs.

(123) *Id.*, *ibid.*, fol. 15/v.

certain médecins de son siècle. Fut-il lui-même praticien ? Les historiens ne sont pas d'accord sur ce point, car on a très peu de renseignements sur ce Latin d'une famille patricienne qui fut assez passionné de médecine pour écrire en l'an 300 son *De re medica*. Ce compilateur étonnant fut après Hippocrate et Galien le plus ancien auteur traitant de la médecine. Le Dialogue *das queixas* ... est le seul où Celse soit aussi abondamment cité et il faudra attendre Rodrigo de Castro pour retrouver, chez un médecin cette fois, une aussi parfaite connaissance de son œuvre. Henrique Jorge Henriques ne l'évoque ni ne le fait figurer dans les notes marginales du *Perfecto Médico*. Le commandeur grec, dans le Dialogue de Jerónimo de Miranda, le cite pour son art d'écrire le latin, ce que n'est pas, de sa part, une louange négligeable :

Primeramente ha de ser grande Latino y Griego y ha de entender al latinísimo Cornelio Celso <sup>(124)</sup>.

Si Miranda s'en inspire lorsqu'il détermine les qualités du médecin ou du chirurgien, il ne donne aucune référence. C'est dans le chapitre où il évoque la chirurgie, que Rodrigo de Castro fait le panégyrique de Cornelius. Il est vrai que l'une des éditions les plus en vogue du *De re medica* est l'édition vénitienne de 1566 <sup>(125)</sup>. Nous trouvons donc avec Celse et grâce à Arrais une source possible des formules déontologiques répétées avec quelques variantes par les médecins et les écrivains de la fin du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, Amato Lusitano, Castro et Zacuto en particulier.

Mais alors que ces préceptes ont, dans le texte original, la froideur dépouillée d'un code ou d'un traité juridique, ils sont présentés par Antioco dans le ton que l'on attend d'un malade anxieux, inquiet, découragé par le peu de résultats obtenus jusqu'alors. Il insiste sur le manque d'humanité de certains praticiens qui font bon marché des fausses espérances ou des craintes non motivées qu'ils inspirent souvent à la légère à un malade :

Enganos de médicos não se podem sofrer. Quam seguros prometem a vida a quem está em vigília de morte ? Como enchem o peito que está arrancando e expirando de doces e falsas esperanças ? Como fazem leves as dores vehementes e acceledadas, e os priorizes agudos e mortaes ? Mais estimão o cruel ganho que nossas vidas <sup>(126)</sup>.

---

(124) *Diálogo da perfeição e partes* ... op. cit.

(125) Ce fut l'une des éditions les plus utilisées en Europe.

(126) Arrais, fol. 15/v.



Quelle sera la réponse à ces accusations ? :

sempre o interesse baralhou o mundo <sup>(127)</sup>.

Apolonio ne s'insurge pas, comme dans le débat qui oppose le médecin et le juriste, chez Frei Heitor Pinto. Il constate simplement que dans le monde « mal e velho », c'est l'intérêt qui monnaya les empires les plus florissants, confondit les valeurs sacrées et les valeurs profanes, fit perdre de leur prix à la conscience et à la réserve. Doit-on s'étonner de ce que les médecins ne fassent pas exception ? On peut attribuer les réponses mesurées du médecin à deux causes : d'abord Apolonio vient pour tenter de guérir son client et non pour l'exaspérer. Antioco lui-même raconte comment il fut soigné et comment toutes les cures : herbes bétoniques, purges et sirop furent sans effet, si ce n'est celui de le rendre plus malade encore et de lui faire dépenser son argent. Apolonio remarque seulement, non sans quelque amertume, qu'Antioco hait les médecins et qu'il se méfie d'eux par principe. Il reconnaît le bien-fondé de certaines récriminations et fait en sorte que le débat devienne une méthode : il fixe l'hypocondrie de son malade, il la cristallise sur un point qui est cher à Antioco : la déception que lui a causé la médecine. Or, cette cure rappelle étrangement celle que préconise Sabuco de Nantes dans sa *Nueva filosofía*, inspirée elle-même des théories sur les passions développées par Juan Luis Vives <sup>(128)</sup>. De même que dans l'exemple donné par Sabuco, le médecin va glisser du particulier au général, et envisager objectivement les conséquences du courroux de son malade, de même Apolonio va-t-il dépersonnaliser le débat, l'objectiver, en le replaçant sur le terrain de l'Histoire ; il parlera d'Hippocrate et de Galien. Il sait qu'il a devant lui un esprit cultivé, intelligent, susceptible de curiosité intellectuelle. Grâce à cela, la discussion prend une tout autre direction. Antioco reconnaît l'excellence de l'un et de l'autre et s'incline devant l'adage : *Amicus Plato ...* La vérité triomphe, mais l'humour n'est pas exclu : Antioco évalue la ruse de son interlocuteur et admire sa psychologie : la louange de la part de l'ennemi est d'autant plus valable qu'elle est plus rare. Apolonio, émerveillé des connaissances de son malade, déplore que de pareils dons soient ternis par une névrose. En effet, l'hypocondrie du jeune homme est telle qu'à la seule évocation de l'enfant dans les entrailles maternelles, il retombe dans son obsession et se remet à gémir de plus belle. A cette phase clinique Apolonio n'a plus qu'à reprendre son interrogatoire interrompu et à

---

(127) *Id.*, *ibid.*, fol. 16/r.

(128) Antioco dit avoir lu Vives. Cf. Note 119. Cf. *supra* : Sabuco de Nantes.



essayer de psychanalyser son patient. Nous avons examiné l'une des causes de la mesure et de l'adresse du praticien qui utilise un débat, sans le passionner et à des fins curatives. La seconde est d'ordre purement didactique, croyons-nous. Apolonio reconnaît les limites d'un art en qui le XVI<sup>e</sup> siècle a mis une confiance enthousiaste. Si Antioco est injuste dans sa manie de généraliser, la pratique lui donne souvent raison. Cette mesure, de la part du personnage du médecin, cette lucidité dans la manière de poser les problèmes et de les examiner, milite plus en la faveur de la médecine et du praticien que le dithyrambe unilatéral de certains débats.

Mais ce Dialogue présente, à notre point de vue, le double mérite d'examiner la valeur du médecin et de la médecine, et aussi d'établir la relation médecin-malade, au cours d'un acte médical magistralement développé, puisqu'il s'agit d'un cas caractérisé de mélancolie dépressive. C'est peut-être sous cet aspect, qui rappelle la campagne menée par médecins et écrivains contre la façon inhumaine de traiter la « melancholia », que le Dialogue se rattache au XVI<sup>e</sup> siècle ; et c'est sous cet angle que l'on reprendra, ultérieurement, l'étude du personnage d'Antioco <sup>(129)</sup>.

*F. Manuel de Melo et F. Rodrigues Lobo.*

Une tradition aussi enracinée ne pouvait, au Portugal, laisser la place à la satire sans conserver quelques prérogatives. Francisco Manuel de Melo s'en fait l'écho dans *A visita das fontes* et *O hospital das letras* <sup>(130)</sup>, mais il utilise la tradition déontologique d'une façon allégorique, ainsi qu'en témoigne le titre du second Dialogue. La médecine et les médecins sont pour lui des termes de comparaison qui, depuis le Moyen Age, sont devenus classiques, qu'ils soient considérés « a lo divino » ou « a lo profano » suivant le caractère de l'œuvre où ils s'insèrent. Les références les plus intéressantes se trouvent dans *O hospital das letras* et arrivent à lui conférer une certaine unité ; mais elles ne dépassent pas le lieu-commun. Par contre, Francisco Manuel de Melo utilise l'évocation médicale d'une manière inattendue et divertissante lorsqu'il la rapporte à l'un des personnages du Dialogue, ennemi juré de la profession, Francisco de Quevedo.

Dans ce colloque digne de l'époque des humanistes, par sa forme et par la personnalité des interlocuteurs cités : Juste Lipse et

---

(129) Cf. *infra*.

(130) Cf. Thèse complémentaire de M. Colomès, soutenue à Poitiers en 1966.

Bocalino en particulier, les livres, accompagnés de leurs auteurs, vont visiter la Bibliothèque convertie en hôpital, écouter les malades, s'informer de leurs maladies et tenter d'y porter remède.

Ainsi Bocalino propose de réunir les philosophes grecs et latins et d'admettre à cette réunion les médecins, qu'ils soient maures ou païens, afin de trouver plus facilement un remède. Devant ce collègue en perspective, Quevedo intervient alors :

Médicos e Quevedo não podem ajuntar em um proprio caso e menos em uma casa propria : ou eu ou eles havemos de assistir neste congresso <sup>(131)</sup>.

C'est d'un ton coupant que Quevedo répond à l'auteur qui veut lui imposer une commune discipline :

Aos princípios toca a consideração e medida das pessoas que elege, e aos eleitos só servir e obedecer <sup>(132)</sup>.

Juste Lipse aime, plus que les autres, à emprunter ses comparaisons à l'art médical. Sans doute Francisco Manuel de Melo se souvient-il que, lorsque Clénard, Juste Lipse et bien d'autres humanistes échangeaient des lettres, ils abordaient très souvent ce sujet :

Os autores não sómente se parecem com os médicos na na fé que se tem com eles, mas também com as proprias mēzinhas ; está ardendo em ânsias um febricitante e lhe lançam sangue-xugas ! que coisa menos parecida com mēzinha, que um bicho feio e goloso do sangue humano : Vem a opinião e nos faz recebêlas, pedilas e estimálas por diligência saudável <sup>(133)</sup>.

L'évocation du Commandeur grec l'y incite, une fois encore :

Foi justa e antiga queixa de Hipocrates, quando exclamou Oh arte como es longa, oh vida como es breve ! <sup>(134)</sup>.

Naturellement, Quevedo sursaute :

Pois que queria esse físico ? Viver ainda mais para que vivessemos ainda menos <sup>(135)</sup> ?

puis, s'adressant à Bocalino qui constate sa haine des médecins, il répond qu'il a été toujours cruel avec eux :

---

(131) Francisco Manuel de Melo, *O Hospital das Letras* in *Apólogos dialogais*, éd. de 1900 (l'apologue fut écrit en 1657), p. 301.

(132) *Id.*, *ibid.*

(133) *Id.*, *ibid.*

(134) *Id.*, *ibid.*, p. 318.

(135) *Id.*, *ibid.*

como vós insofrível com os venezianos ; mas os Médicos todavia são mais crueis para mim, e para o mundo todo <sup>(136)</sup>.

L'utilisation faite par Francisco Manuel de Melo des arguments pour ou contre la médecine ne dépasse pas, dans ce cas, un divertissement qui a pour but, surtout, de rappeler l'un des traits de la satire chez Quevedo, et de redonner au personnage un regain de vie et d'actualité.

On retrouvera également chez Francisco Rodrigues Lobo quelques références éparses à la médecine et aux médecins dans *A corte na aldeia* et *O Hospital de Cupido* <sup>(137)</sup>, sans que cela réponde de la part de l'auteur à une curiosité particulière. Par contre, Antonio Vieira dont nous avons, dans une autre étude, souligné l'originalité, lors d'un sermon où la description de la lèpre telle qu'elle lui a apparu au Maranhon est bouleversante d'horreur et de réalité, consacre l'une de ses plus belles prédications au médecin que fut saint Luc Evangéliste <sup>(138)</sup>.

*Antonio Vieira.*

Il s'agit, bien sûr aussi, du médecin « a lo divino », aspect assez souvent traité par les poètes et les théologiens pour qu'il mérite une étude à part ; nous n'examinerons ici que les références du Père Vieira à la vie et aux coutumes médicales vues à travers l'Histoire ou observées d'après la réalité.

Ce sermon en l'honneur du patron des médecins fut prononcé le jour de la saint Luc, sur le thème suivant :

*Curate infirmos, et dicite illis : Appropinquavit in vos Regnum Dei* <sup>(139)</sup>.

En une première partie, le Père reprend l'argumentation classique suivant laquelle la médecine est d'origine divine et qu'elle a mérité, ainsi que le médecin, une place dans l'Ecriture ; mais au lieu de s'appuyer sur l'*Ecclésiastique* ainsi que le font tous les auteurs qui ont illustré la tradition déontologique, il se limitera à l'exégèse des Evangiles. C'est par conséquent aux sources chrétiennes du Nouveau

---

(136) *Id.*, *ibid.*

(137) Francisco Rodrigues Lobo, *O Hospital de Cupido*. Ed. Ricardo Jorge, Coimbra, 1920, p. 374-380.

(138) Sermão do Evangelista S. Lucas, pregado em Lisboa, vol. 8 des *Sermões*. Ed. de Porto, 1951, pp. 404-441.

(139) *Id.*, *ibid.*, p. 404.

Testament qu'il demande son inspiration. Mais, avant toute démonstration, Vieira, d'une phrase, humanise son sujet :

Respondo que o tema não só fala da medicina sobrenatural senão também da natural <sup>(140)</sup>.

Les apôtres figurent parmi les premiers médecins, sans qu'il soit question de miracles. Nous les voyons comme des hommes ordinaires prenant le pouls, conseillant, préconisant des remèdes à la portée de tous. Nous pensons à la célèbre phrase de sainte Thérèse : « mes sœurs, si vous êtes à la cuisine, c'est parmi les marmites qu'est le Seigneur ». Voici Pierre, dont la belle-mère est alitée. De fortes fièvres la clouent sur sa couche. Pierre ne fera aucun miracle ; sans doute parce qu'il est préférable que la belle-mère ne s'immisce pas dans les affaires domestiques de son gendre ! <sup>(141)</sup>.

Quanto à sogra de S. Pedro, dizia em outra ocasião que ainda em prudência económica e política se podia deixar estar enferma só por ser sogra <sup>(142)</sup>.

Un sourire, sans nul doute, parcourt l'auditoire... mais le Père Vieira avec gravité, cette fois, enchaîne :

Mas agora digo que a deixava S. Pedro estar assim, para que ela exercitasse a paciência e ele a caridade <sup>(143)</sup>.

De même, lorsque saint Paul, si compatissant pour les douleurs d'autrui, répond à son disciple Timothée, affligé de fréquentes maladies, il lui donne des conseils de diététique :

*Noli adhuc aquam libere, sed modico vino utere propter stomachum tuum, et frequentes tuas infirmitates* <sup>(144)</sup>.

car il pense au perfectionnement spirituel de son ami :

porque ainda que na saude teria mais livres as acções em que aperfeiçoar a virtude : *Nam virtus in infirmitate perficitur*, diz o mesmo S. Paulo <sup>(145)</sup>.

Le cas de saint Luc est différent, puisqu'il s'agit d'un véritable médecin qui, sans abandonner la médecine, s'est consacré à la santé de

---

(140) *Id.*, *ibid.*, p. 406.

(141) *Id.*, *ibid.*, p. 406.

(142) *Id.*, *ibid.*, p. 407.

(143) *Id.*, *ibid.*, p. 407.

(144) *Id.*, *ibid.*, p. 406.

(145) *Id.*, *ibid.*, p. 406.



l'âme. Mais Jésus lui a dit : *curate infirmos*, et il soigne les hommes avec des médicaments, comme le font tous les médecins de la terre.

Dans une seconde partie, Antonio Vieira va tenter d'expliquer comment la médecine est née ici-bas. Partant du symbole de l'arbre de vie, il l'élargit, l'actualise en une métamorphose audacieuse ; cet arbre qui, d'après la Genèse, fut créé au milieu du Paradis, comment pourrait-il étendre ses bienfaits à l'homme chassé, à Adam et à sa descendance, lui qui plonge ses racines au cœur de la terre et se nourrit de toutes les richesses minérales et végétales de l'univers ? Il sera remplacé par la médecine, qui requiert elle aussi les richesses minérales, végétales et animales susceptibles de guérir tous les maux de l'homme déchu, inexistant au Paradis.

On se demande jusqu'à quel point cette vision n'a pas été suggérée, chez Vieira, par celle du mythe indien de l'arbre « ceiba » à la fois protecteur, nourricier et magique par ses propriétés multiples, lui aussi « plantado no meio das quatro partes do mundo » <sup>(146)</sup>. Lope de Vega s'était enhardi à comparer le bois de la croix qui donne la santé de l'âme au « palo santo » de l'Amérique nouvellement découverte. Le providencialisme de Vieira est renforcé par celui de Galien et par les exemples multiples qui s'offrirent à ses yeux au Brésil. Il y a connu des maladies ignorées en Europe, mais en même temps des plantes, des baumes, des résines curatives utilisés par les Indiens.

Vieira développe sa comparaison : de même que pour garder l'arbre de vie Dieu avait prévu un ange armé d'une épée flamboyante, il mit auprès de la médecine le Chérubin, ce qui veut dire, en hébreu, celui qui a la science : *plenitudo scientiae* <sup>(147)</sup>. Car, si chacune des autres facultés est une science, la médecine les renferme toutes. Quel en sera le modèle sinon saint Luc ? Saint Luc, dont le nom veut dire lumière, ne défendra pas cette science comme l'ange à l'épée de feu défend l'arbre de vie, il apportera sa lumière aux hommes. Le prédicateur développe alors le thème du *Physicus* tel que les humanistes l'ont entrevu, un et multiple, dans sa *plenitudo scientiae*, capable d'harmoniser microcosme et macrocosme, capable aussi d'embrasser la complexité de l'univers aussi bien que celle du corps humain <sup>(148)</sup>.

Vieira passe ensuite à l'examen de ce que doit être la pratique médicale, toujours dans l'optique théologique : avant tout, et nous

---

(146) *Id.*, *ibid.*, p. 411.

(147) *Id.*, *ibid.*, p. 414.

(148) *Id.*, *ibid.*, p. 414. « O homem chama-se mundo pequeno, e S. Gregório Nazianzeno diz que o pequeno é o mundo, e o homem o grande ; porque mais dificultosamente se pode comprehender o que ha dentro n'ele. Tertuliano refere de certo médico que fez anatomia em seiscentos mortos, e não acabou de entender a fábrica do corpo humano ».

retrouvons l'argumentation de Frei Heitor Pinto, le médecin ne doit pas s'attacher à la médication, mais à la santé. Il est inutile de s'entourer d'une foule de médecins, cette *turba medicorum* qui fit périr l'Empereur : un seul médecin suffit s'il possède toutes les sciences ; et le prédicateur, pour corroborer son exégèse, cite Martial :

Nem foi menor a observação de Marcial, o qual visitado do médico Symmacho, com toda a multidão dos discipulos que levava consigo à pratica, ao uso de Roma, em um achaque leve, lisso jocosamente :  
Centum me tetigere manus aquilone gelatae ;  
non habui febrem, Symmache, nunc habeo <sup>(149)</sup>.

Comme ses prédécesseurs, il évoque la spécialisation, telle que les Egyptiens la pratiquaient, et la difficulté pour le médecin d'exercer son art. Plus que les écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle, il insiste sur le fait que la médecine est une science conjecturale ; c'est pour cela qu'il est plus facile d'être bon juriste que bon médecin. Nous nous retrouvons, comme dans les débats précédemment évoqués, devant l'alternative : que doit-on préférer, la médecine ou le droit ? Un autre nom bien connu va réactualiser le passage. Il s'agit de Baldo, aussi célèbre que Bartolo :

Baldo, depois de estudar a medicina, experimentando que não acertava a curar umas maleitas, passou ao geral das leis, e foi na jurisprudência tão eminente que se pos hombro por hombro com Bartolo. Tanto mais necessita uma ciencia que a outra ! O jurista, para dar ou tirar a vida a um homem, vê as leis e vê os autos : o mécido vê as leis, mas dos autos não se lhe da vista <sup>(150)</sup>.

Or, dans des cas où la conjecture est la seule manière d'aborder la maladie, que faire sinon avoir recours à l'art divinatoire ? Vieira évoque l'anneau que portent les médecins et auquel certains attribuaient des vertus médicinales ; mais il va développer cette idée d'une façon originale et même paradoxale :

Se eu houvesse de fazer o anel ao médico, o metal do círculo não havia de ser ouro senão electro ; e a perda não havia de ser diamante, ou rubi, senão ametisto. Porque ambos estes simples têm virtude de adivinhar e descobrir o veneno, ou por suor, ou por outro efeito extraordinario, de quem o tem no dedo, sendo o dedo anular o que tem maior correspondência co o coração<sup>(151)</sup>.

---

(149) *Id.*, *ibid.*, p. 419.

(150) *Id.*, *ibid.*, p. 421.

(151) *Id.*, *ibid.*, p. 421.

Rien de neuf jusqu'ici; et cette phrase donne raison à Hernani Cidade lorsqu'il écrivait que : « Quanto às sciencias da natureza, à física, à astronomia, um que outro passo dos sermões nos mostra a sua formação escolástica, que não vai além dos horizontes iluminados por Plínio e pelo *Cursus philosophicus* (1649) do Jesuita da sua convivência, Pero Soares Lusitano »<sup>(152)</sup>. Mais Vieira poursuit :

Os Americanos, com serem bárbaros, deram em uma notável política, e foi, que debaixo do mesmo nome *pagé* ajuntaram o ofício de médico com o de feiticeiro, entendendo que só quem souber adivinhar, pode curar com acerto. Com a mesma prudência ou astúcia (não sei se antes, se depois) os Egípcios na África, os Gregos na Europa e os Bracmanes na Ásia uniram a ciência mágica com a médica, para que o que não podia alcançar a medicina, suprisse a magia adivinhando<sup>(153)</sup>.

Ce sermon prêché à Lisbonne apportait à l'auditoire des notions nouvelles pour lui, lui faisant entrevoir un court instant les réalités d'une terre lointaine. Dans ce sens on peut souscrire à l'opinion de M. Luis de Pina, pour qui « Antonio Vieira se montre un génial commentateur et propagateur des connaissances philosophiques et scientifiques de son époque »<sup>(154)</sup>. C'est donc par une observation directe que le prédicateur va introduire son paradoxe :

E se o médico cristão duvidar, se em algum caso se poderá valer de arte mágica para adivinhar o que a sua não alcança ; respondo que sim, se o instrumento fôr S. Lucas<sup>(155)</sup>.

Pour qui se rappelle la mise en garde de l'Ecriture contre les arts magiques, il y avait de quoi surprendre et de quoi stimuler l'attention. Vieira fait appel à tous les arguments de l'Ecriture utiles à sa démonstration : saint Luc, envoyé de Dieu pour guérir les hommes, possède par la grâce divine cette vertu qui reste en dehors « da jurisdição e esfera da vista, que é o que faz mais dificultosos os acertos da medicina. Ditoso pois aquele médico que por devoção de S. Lucas merecer que ele o admita à participação desta graça tão particular sua ... »<sup>(156)</sup>. On ne peut mieux gloser la célèbre formule, attribuée d'une façon un peu partielle à Ambroise Paré : « je l'ai soigné, Dieu l'a guéri ».

Une fois tracées les grandes lignes de ce que représente la médecine et le médecin par rapport à Dieu et aux hommes, Vieira va

---

(152) Hernani Cidade, *Estudo biográfico e crítico*, Lisboa, 1940, p. 6-7.

(153) *Sermão de S. Lucas*, p. 421.

(154) Luis de Pina, *S. Francisco Xavier na lição de psicologia do Padre Vieira* in « Revista de Guimaraës », LXIV, Dez. 1954.

(155) *Sermão de S. Lucas*, p. 421.

(156) *Id.*, *ibid.*, p. 424.



analyser les qualités du praticien, aux yeux du protomédecin par excellence : Saint Luc. Généreux et charitable, le médecin ne devra pas avoir d'argent : *nolite portare sacculum* <sup>(157)</sup>. Comment, dans ce cas, expliquer que le médecin fut de tout temps considéré comme un homme promis aux richesses ?

O fim que ordinariamente leva ás universidades os candidatos da ciência médica, é aquela promessa vulgar do seu Galeno, *Dat Galenus opes*. A Teologia e S. Tomás, promete dignidades eclesiásticas ; a jurisprudência e Justiniano honras seculares ; a medicina e Galeno, riquezas <sup>(158)</sup>.

Comment nous étonner de l'attrait du vêtement sur la clientèle si l'on se réfère à Esaïe :

Conta Isaiás perfeitamente, que os pequenos se levantaram contra os grandes, e elegeram por governador do povo um homem, só porque tinha bom vestido para representar o cargo : *Vestimentum tibi est ; princeps esto noster*. E o tal homem, que responderia ? *Nom sum medicus, et in domo mea non est panis, nolite constituere me principem populi* <sup>(159)</sup>.

Le débat, à une seule voix sans doute, mais si vivant que l'on oublie l'absence d'interlocuteurs, mériterait à lui seul une analyse, lorsque Vieira traite de la question si brûlante des honoraires, de la richesse ou de la pauvreté des médecins, à une époque où la satire devient virulente et injuste. La médecine est la science qui doit être la plus généreuse, la plus éloignée de la vénalité et Vieira va en donner une preuve : la seule personne qui faisait tort à ceux qui l'exerçaient était le Christ, or jamais il ne fut poursuivi et lapidé par eux, mais par les représentants de l'Eglise et les patriciens ! Et ce fut toujours vrai, même avant le christianisme : Hippocrate en est un exemple.

Reprenant toutes les phrases de l'apôtre, le prédicateur tisse inlassablement un fil qui va de l'Evangile à la réalité quotidienne, des préceptes de l'Evangéliste aux règles déontologiques en vigueur, de telle sorte que l'auditoire n'a plus cette impression d'entendre raconter une histoire bien dépassée, mais plutôt celle de revivre la parole du Christ et des apôtres, de connaître, personnellement, les mêmes difficultés, de faire face aux mêmes problèmes : Vieira a aboli le temps.

Cet homme qui perd des instants précieux à faire sa cour aux Grands n'est pas un bon médecin, car ce temps, il le vole aux

---

(157) *Id., ibid.*, p. 424.

(158) *Id., ibid.*, p. 424.

(159) *Id., ibid.*, p. 424.



malades qui l'attendent, aux moribonds qui gémissent sans réconfort... car le protomédecin saint Luc l'a dit : *Neminem per viam salutaveritis* <sup>(160)</sup>. N'est pas bon médecin celui qui préfère la louange et la flatterie à la vérité, et entretient de fallacieux espoirs chez un mourant et chez son entourage :

O médico não cura a púrpura, nem a coroa, senão o homem despido, e o corpo que em todos é do mesmo barro : e aonde o médico quis fazer distinção de barro a barro, ali se perdeu <sup>(161)</sup>.

Tout ce passage, traité suivant les lois de l'apologétique et de la morale chrétienne, rappelle l'un des meilleurs Dialogues de Juan de Pineda <sup>(162)</sup>, aussi bien par le style vivant, enlevé, que par l'art d'utiliser le mot, la science philologique qui caractérisent l'Espagnol et le Portugais. Comme Pineda, Vieira envisage alors le rôle du médecin vis-à-vis du malade, parallèlement à celui du prêtre. L'un et l'autre doivent aider le malade à mourir, lui ouvrir les yeux s'il le faut sur l'urgence de cette mise en ordre intérieure recommandée au moribond. C'est au Livre d'Esaïe que le prédicateur nous renvoie, au moment de la mort d'Ezechias. Il termine enfin sa péroraison sur l'évocation de ce double sauveur d'hommes qu'est saint Luc, rappelant le proverbe cité par Jésus à ses disciples : « mais vous me direz sans doute, médecin, soigne-toi toi-même ».

para que nenhum médico seja tão descuidado, que curando aos outros, se não cure a si : *Medico cura te ipsum* <sup>(163)</sup>.

Egas Moniz écrivait de Vieira : « sabia exprimir com nitidez as suas opiniões, por vezes matizadas de imprevistos que o genio lhe emprestava no decorrer do discurso. Quando uma ideia original lhe atravessava o cérebro, logo lhe media o valor, ao divulgá-là não a alge-mava, deixava-a seguir livremente, deprendida dos liames das conveniências enturpadoras » <sup>(164)</sup>. Tel est le cas de ce sermon que l'on peut considérer comme une illustration exégétique de la morale qui régit la médecine et le médecin.

---

(160) *Id.*, *ibid.*, p. 429.

(161) *Id.*, *ibid.*, p. 433.

(162) *Diálogos familiares*, B.A.E. t. 105, v. III, dial. XVIII, p. 270.

(163) *Sermão de S. Lucas*, p. 440.

(164) Egas Moniz, *Sobre uma frase do Padre António Vieira*, in « Medicina contemporânea », 1, 1952, Lisboa, p. 10.



LA RELATION  
MEDECIN-MALADE





## CHAPITRE I

### a) *LE MEDECIN JUIF DANS LA LITTERATURE*

Nous avons évoqué le médecin en tant que personnage, tantôt dans une scène de comédie, tantôt dans un chapitre de roman. Nous l'avons retrouvé dans des mémoires, des correspondances, et l'avons suivi chez ses malades et dans sa demeure, parmi les siens, ou dans son cabinet de lecture.

La littérature didactique s'est emparée du personnage, lui faisant subir une comparaison difficile à soutenir avec le modèle idéal proposé. Ce médecin pouvait être chrétien de vieille souche, converti ou même crypto-juif, l'important était qu'il s'imposât par une haute valeur morale ou un diagnostic excellent ; c'étaient, bien plus que ses croyances, sa cupidité, ou son manque de connaissance, l'un n'excluant pas l'autre, qui l'exposaient aux critiques de ses clients et de ses confrères.

Dans tous ces cas le médecin tenait le premier rôle, comme sujet ou comme objet. Il nous reste à découvrir sous l'angle de la relation médecin-malade, comment il apparaît au sein de la société, en tant que protagoniste dans une trame littéraire où le malade occupe une place privilégiée.

Il nous a semblé préférable d'étudier en premier lieu un ensemble d'œuvres où le médecin apparaît, non plus comme chrétien, mais comme juif ou *converso*, et où sa caractérisation joue un rôle prépondérant dans l'intrigue, qu'elle soit romanesque ou dramatique. Il s'agit donc d'un type littéraire marqué, exploité avec bonheur au cours des deux siècles qui nous intéressent, et dont l'importance est considérable plus du fait des problèmes posés par la réalité qu'il incarne, que par les allusions plus ou moins fréquentes dont il est l'objet : il s'agit du médecin juif.

En tant que tel, il pouvait continuer à exercer, après la Diaspora, dans les pays qui accueillirent les fils d'Israël expulsés d'Espagne et de Portugal ; il pouvait aussi appartenir à la société crypto-juive

dont M. I. S. Revah n'a cessé de nous faire découvrir l'importance ; il pouvait enfin être un nouveau-chrétien convaincu, ce qui n'empêchait nullement ses contemporains de se défier de lui.

Nous ne suivrons pas, dans cette étude, la méthode appliquée à l'examen du médecin péninsulaire, en tant que personnage littéraire, mais tenterons d'en dégager les caractères, au fur et à mesure de son évolution et des fluctuations de l'histoire ; ce sont, en effet, les événements historiques et sociaux qui créent chez les contemporains non juifs de véritables courants d'opinion, tantôt favorables, tantôt défavorables au médecin de descendance hébraïque.

Il faut remonter à l'époque de D. João II et aux faits relatés par les chroniqueurs Rui de Pina et Garcia de Resende <sup>(1)</sup> pour expliquer la prolifération des médecins juifs au Portugal, après 1493. Rui de Pina rappelle comment fut négociée, entre les Juifs et le Roi, leur entrée dans le royaume : « Mais le Roi, faisant fi de tous les avis contraires, décréta que tous les Juifs étrangers pourraient, en payant une capitation en cruzados, venir dans son royaume, y rester jusqu'à huit mois, pendant lesquels ils pourraient disposer, pour leur transport, d'embarcations suffisantes à destination de toutes les parties du monde qu'ils voudraient » <sup>(2)</sup>. Cela représentait un certain danger, car, étant donné la faible population du Portugal, ce ferment spirituel que constituait le judaïsme risquait d'avoir une action non négligeable ; aussi, le Conseil n'était-il pas unanime à approuver cette mesure. Garcia de Resende <sup>(3)</sup> ne fait que nuancer le récit de Rui de Pina, présentant à l'avantage du Roi les raisons qu'il avait de percevoir la capitation des Juifs auxquels il donnait asile, pendant huit mois, dans son Royaume. Le malheur voulut que cette arrivée massive fût accompagnée d'une épidémie de peste. Il était facile, ainsi que nous l'avons exposé dans notre étude sur la peste au Portugal <sup>(4)</sup>, d'y voir une preuve du courroux céleste.

Il fut aisé à certains médecins dont la renommée était grande, de rester au Portugal et d'y faire souche après une conversion plus ou moins librement consentie <sup>(5)</sup> ; on ne peut comprendre, sans cela, leur nombre extraordinaire. Les travaux de chercheurs tels que Caro Baroja en Espagne, Maximiano Lemos et Luis de Pina au Portugal,

---

(1) Rui de Pina, *Chroniqua Del rey Dom Johan II*, Coimbra, 1950. García de Resende, *Crónica de D. João II*, Lisboa, 1902, vol. 3.

(2) Rui de Pina, *op. cit.*, p. 182.

(3) García de Resende, *op. cit.*, vol. 3, chap. CLXIII, p. 17-18.

(4) Rui de Pina, *op. cit.*, p. 183. cf. Y. David-Peyre in « Arquivos do Centro Cultural Português » - Gulbenkian - 1-1961, pp. 195-207.

(5) Antonio Simões Baião :

— *Episódios dramáticos da Inquisição portuguesa*, Lisboa, 1936, vol. 1.

— *Homens de letras e ciências por ela condenados*, Lisboa, 1936, vol. 2 et 3.

— *Escarvando o passado*, in « Rev. Ocidente », LVI, Lisboa, 1958-1959.

et en France les études de M. Marcel Bataillon et M. I. S. Revah, nous en découvrent sans cesse davantage <sup>(6)</sup>.

Pourquoi le médecin a-t-il une telle importance en tant que personnage littéraire ? De par son rôle et sa culture il entre en contact avec tous les milieux et toutes les classes sociales. Il est bien reçu dans tous les foyers, sa conversation est recherchée, il est écouté avec attention. Si on préfère le médecin Juif au médecin Chrétien c'est à cause de sa science et d'un diagnostic sûr. Si on le choisit, c'est parce qu'il est supérieur à son confrère, moins cupide, moins imbu de ses connaissances, en un mot, plus humain ; sans cela la préférence ne lui était pas donnée. Huarte de San Juan ne s'y trompait pas lorsque, dans son *Examen de Ingenios*, il rapportait l'anecdote attribuée au Roi François 1<sup>er</sup> qui réclamait à son chevet un médecin juif. Le Roi d'Espagne lui ayant envoyé un médecin nouveau-chrétien, il demanda à celui-ci de s'en retourner d'où il venait <sup>(7)</sup>.

Le médecin pouvait plus librement que d'autres parler de maints sujets, répandre des idées réputées dangereuses sinon hérétiques. Quelle tentation pour les délateurs ou les agents de l'Inquisition ! Rapporter une conversation pouvait suffire à les mettre sur une piste. Souvenons-nous de la façon dont l'un des frères Gouveia fut convaincu d'hérésie par un livre qu'il avait remis à un ami et dont il avait dit grand bien <sup>(8)</sup>. Le médecin marrane, plus que tout autre

---

(6) Julio Caro Baroja, *Los Judíos en la España moderna y contemporánea*, Madrid, 1962, vol. 3.

Maximiano Lemos, *Estudos de história de Medicina em Portugal*, Porto, 1916.

*Zacuto Lusitano*, Porto, 1808.

Luis de Pina, *Juramentos médicos, a propósito da oração ética de Assafe*, Imprensa médica, Lisboa, 1952. - Ainsi qu'un grand nombre d'articles, sur Garcia da Orta, Amato Lusitano, Zacuto Lusitano, et Francisco Sanches.

Marcel Bataillon, *le Docteur Laguna auteur du Voyage en Turquie*, Paris, 1958, et aussi : *Etude du Portugal au temps de l'Humanisme*, Coimbra, 1950.

M.I.S. Revah, *Ropica Pnefma*, reprodução fac-similada da edição de 1532, leitura modernizada, notas e estudo de I.S. Revah, vol. 2, Lisboa, 1952-1955.

*Le colloque Ropica Pnefma, de João de Barros*, Genèse structure et technique, « Bulletin Hispanique », LXIV bis, 1962 - Mélanges offerts à Marcel Bataillon, p. 572-592.

*Cours du Collège de France*, 1967.

(7) *Examen de Ingenios*, B.A.E., t. 75, p. 403. François 1<sup>er</sup> fit venir de Constantinople un Juif non converti qui le guérit en lui faisant boire du lait d'ânesse.

(8) Cf. A.S. Baião, *Escarvando o passado*, p. 22, rapporte que lors du procès intenté aux frères Martial et André de Gouveia, certains délateurs avaient fait remarquer qu'André mangeait parfois de la viande lorsque c'était jour de vigile. Afin de répondre à cette accusation : « falou na sua queda em Nápoles e da sua cefalia, o que explica comer carne em dias defesos e assim por sua má disposição não jejuava, confessava-se e comungava mui secretamente, e se não ouvia a missa completa é por « lhe virem fraquesas » ... ». En 1548, l'Inqui-



coreligionnaire, pouvait préoccuper l'opinion, lui donner parfois mauvaise conscience et susciter des débats dont la littérature s'est fait l'écho. L'utilité du médecin, son dévouement, son désintéressement, le rendaient plus sympathique qu'un autre personnage reflété dans la littérature : celui de l'usurier, juif par tradition, antipathique parce que cupide, débrouillard et non moins utile par les prêts qu'il consentait. Mais il était aisé de le tourner en ridicule et de créer un type grotesque et inhumain. La satire de ce type social apparut, cela va sans dire, après la première Diaspora, alors que les esprits étaient montés contre les Juifs et les Maures. Car, si nous nous référons à une époque antérieure, rien d'ironique ou de blessant n'entoure leur négoce : rappelons Raquel et Vidas, les célèbres prêteurs du Cid.

Il était bien plus délicat d'attaquer ceux qui ne faisaient que du bien et qui entretenaient avec la meilleure société de fort bonnes relations.

#### *Le Praticien Juif à travers les Dialogues Portugais.*

Dans une étude sur *Ropica Pnefma* <sup>(9)</sup>, nous faisons remarquer que, chez des auteurs catholiques tels que João de Barros et Amador Arrais, l'intérêt porté au personnage du médecin permettait d'introduire, plus ou moins ouvertement, un débat où apparaît en arrière-plan le praticien juif, comme apparaît, dans leurs œuvres respectives, le passionnant problème des Juifs non convertis et des nouveaux chrétiens, que personne n'essaie de maintenir ou d'affermir dans leur nouvelle croyance. Si nous examinons le cas de João de Barros en tant qu'apologéticien, nous remarquons que sa position anti-juive est assez nuancée puisque, dans ce dialogue de *Ropica Pnefma*, il ne donne pas toujours le mauvais rôle aux Juifs et aux Musulmans. Il reconnaît, par la voix de la Volonté, la valeur de la loi de Moïse, ne serait-ce que pour faire ressortir par comparaison les imperfections de la Société du XVI<sup>e</sup> siècle et les insuffisances de certains chrétiens. M. I. S. Revah souligne fort justement que « l'exposé des excellences de la loi de Moïse sert surtout à véhiculer

---

sition s'apprêtait à lui intenter ce fameux procès. Elle avait interrogé un Portugais à qui il avait donné un livre traduit par Erasme. Il s'agissait du Nouveau Testament. André mourait brusquement en juin 1548 de « colica e sem confissão », ce qui lui évita de tomber dans le piège qui l'attendait. Cf. à ce sujet, Marcel Bataillon, *André de Gouveia, Principal du Collège de Guyenne*, O Instituto, n° 78.

(9) *Le thème de la maladie et le personnage du médecin dans « Ropica Pnefma »*, Bull. des Et. Portugaises, nouv. série, 27, 1966.



une critique virulente, dans le style érasmique, de la religion et de la société chrétienne du XVI<sup>e</sup> siècle » <sup>(10)</sup>. Il n'en reste pas moins que ce colloque s'adresse aux nouveaux chrétiens parmi lesquels un grand nombre, de l'avis même des Juifs, ne sont pas véritablement convertis ; c'est ce que confirme Alexandre Herculano dans son *História da origem e estabelecimento da Inquisição em Portugal* <sup>(11)</sup>.

M. I. S. Revah a évoqué avec bonheur, dans l'étude précédemment citée, le climat spirituel qui régnait alors au Portugal et en Espagne, lorsque João de Barros écrivit ce colloque. En ce qui concerne les médecins, nous rappellerons qu'Averroès et après lui Maïmonide ont exercé, du point de vue philosophique, une extrême influence sur ceux de leur religion et que l'œuvre de Maïmonide ne cessa d'être étudiée jusqu'au siècle d'Or :

« Chez les Juifs comme chez les Latins, c'était la formation philosophique et intellectuelle par l'aristotélisme qui était responsable de l'indifférence en matière religieuse. Par ces intellectuels juifs, qui interprétaient le maimonidisme de manière radicale ou puisaient directement à la source averroïste, les préceptes de la loi religieuse étaient jugés égaux ou même inférieurs à ceux du droit naturel... ». Selon Baer, dans aucun pays comme en Espagne, pas même dans l'Italie de la Renaissance, on ne rencontre aussi fréquemment le type juif « averroïste » <sup>(12)</sup>.

Etant donné cet arrière-plan du colloque, on ne peut, lorsque João de Barros évoque la médecine et le personnage du médecin, oublier que cette science avait reçu l'influence des penseurs et médecins juifs, et qu'elle était pratiquée par un nombre infini d'entre eux. L'auteur fait dire à l'Entendement qu'un malade voyait apparaître avec plus de joie un médecin juif à son chevet qu'un confesseur chrétien ; cela n'était certes pas sans préoccuper certains directeurs de conscience : l'ennemi d'une orthodoxie sans tache n'était-il pas alors dans la place ?

Si l'auteur ne nous laisse entrevoir qu'une silhouette dont l'évocation permet au dialogue de s'engager dans un sens bien précis, il n'en est pas de même avec Amador Arrais. Nous devrions dire : avec Jerónimo et Amador Arrais. Nous avons indiqué précédemment que les *Diálogos* furent conçus par Jerónimo, médecin lui-même, et qu'ils furent repris et terminés par son frère, le théologien Amador Arrais. Deux dialogues nous intéressent particulièrement : *O Diálogo das queixas do enfermo e conselhos do médico* et *O Diálogo da gente judaica*. Ce qui relie les dialogues des frères Arrais à l'œuvre de João de Barros, c'est le même désir de cathéchiser les nouveaux

---

(10) Mélanges Bataillon, *op. cit.*, p. 581.

(11) 10<sup>e</sup> Edition, t. 1, p. 292-293, cité par I.S. Revah in « Mélanges Bataillon »

(12) *Id.*, *ibid.*, p. 586.

chrétiens, de ne pas les abandonner à un vague théïsme et de chercher à arrêter l'hémorragie, le départ en masse de ceux qui, ne voulant pas se convertir, s'étaient laissés entraîner à la conversion mais s'étaient bien vite repris et repentis. Le *Colloque* de João de Barros date de 1532. La première édition des *Diálogos* est de 1589. Elle est postérieure au grand départ des Marannes vers Salonique, départ qui se situe entre les publications de ces ouvrages. Une comparaison attentive des textes nous a démontré que les frères Arrais avaient une connaissance très poussée de *Ropica Pnefma*. Il semble qu'à la suite de l'exode vers Salonique d'une élite incontestable, ils eussent voulu rappeler à l'ordre les Chrétiens. Qu'ils se soient inspirés de *Ropica*, nous en avons une preuve dans la transcription mot à mot de paragraphes entiers que nous recopions en note<sup>(13)</sup>. Il

---

(13) João de Barros faisait dire à la Volonté : « Pregunta ao sacerdocio que se vanagloria deste nome « medico espiritual » de que substancia é a alma composta... se está formada com duzentos corenta e oito ossos, trezentas sessenta e seis veas, e como se causam as digestões nutritivas, quem as distribui per todos los membros, onde se deposita o humido radical, quanto tempo se podera manter e conservar nele o calor natural, displacendo-lhe o cibo e o mantimento ? Certo não acharás medicos tão diligentes de teu espirito como eu tenho do corpo, se ouvires falar na composição e natomia do género humano ; nas quatro complixões, nos espiritos vitais, e como tem repartido entre si seus officios, e quantos ventriculos ha no cérebro, e se é parte mais principal que o coração e outras mil repartições tão ordenadas que parece o mais alto regimento da republica que ha em toda a terra » (*Op. cit.*, p. 117-118).

Dans le *Diálogo 1<sup>o</sup>* de Arrais, Apolónio, médecin, disserte devant son malade, Antioco, en ces termes : « chegaram a saber que o corpo humano e formado de dunzentos quarenta e oito ossos, e de trezentas e sessenta vêas, e de que modo se causam as digestões, das quais pende sua saude e quem distribui o alimento per todos los membros, onde se deposita o humido radical, quanto tempo se pode manter e cevar nelle o calor natural, faltando-lhe mantimento. Pois se não ouvirdes falar na sua composição e anatomia, nas suas quatro complixões, nos spiritus vitales e quomo tem repartido entre si os officios, e quantos ventriculos a no cérebro, e se ha parte mais principal que o coração, e em outra repartição dos membros, pasmareis da nossa especulação e vereis descuberta no corpo de um homem o melhor ordem, e o mais alto regimento que se pode achar, em uma republica bem ordenada ». (Edit. de Coimbra, 1604 chap. 20, fol. 29/4).

Remarquons que ce nombre d'os et de veines se trouve consigné chez les Arabes, qui le tiennent des Hébreux. (Cf. Rev. d'Hist. de la Méd. hébraïque, 37, oct. 1957, p. 111). (Note de la rédaction) : « D'ailleurs, de nos jours, personne n'ose plus mettre en doute les connaissances anatomiques des Hébreux. N'étaient-ils pas parmi les premiers à faire des études anatomiques ? En effet, nous lisons dans le Talmud de Babylone (Traité Beck, 45 a), que les élèves de Rabbi Ismaël ont examiné (nous dirions disséqué) le cadavre d'une femme et ont trouvé deux-cent-cinquante-deux os (membres), c'est-à-dire quatre de plus que chez l'homme. Or, le chiffre de deux-cent-quarante-huit membres a été adopté ensuite par les médecins arabes... ».

Le rédacteur de cette note est le Docteur Simon. Il s'agissait d'un article d'Henri Holzhammer : « *Réflexion sur le sens biologique du chapitre 12 de l'Ecclesiaste* ». Il prend soin de traduire entre parenthèses os par membres, car beaucoup de cartilages étaient en effet considérés comme des os. Nous pensons donc que les connaissances de João de Barros ont été puisées dans des livres de médecine de l'Ecole arabe.

s'agit de la corrélation entre la physiologie du corps et celle de l'âme. Rien d'étonnant qu'un médecin tel que Jerónimo se fût particulièrement intéressé à ce passage. Il reprit de la même façon une anecdote divertissante que João de Barros relate dans son portrait-charge du médecin incarné par l'Entendement. Celui-ci ne fait que lire dans les lignes de la main de ses patients, il fait aussi, avant l'heure, de la véritable psychosomatique. Antioco vitupère, de son côté, contre la médecine et les médecins qui font périr de faim et de soif leurs malades, qui citent à tort et à travers le latin et même le grec et racontent finalement des sornettes qu'ils disent voir dans les lignes de la main. A quoi le médecin Apolonio répond à son tour par l'anecdote citée dans *Ropica Pnefma* <sup>(14)</sup>.

Nous pouvons, sans risque d'erreur, dire que Jerónimo Arrais, le médecin, dut trouver un vif intérêt à la lecture de ce colloque puisqu'il s'en inspire de si près et à plusieurs reprises <sup>(15)</sup>. N'est-ce pas finalement à João de Barros qu'il doit l'idée esquissée par ce dernier, du médecin d'origine juive, demandé et recherché par les Grands ?

Dans le *premier dialogue*, il prend soin de faire d'Apolonio un médecin soupçonné de judaïsme. En effet, dans le troisième dialogue *Da gente Judaica*, Aureliano rencontre son ami Antioco, et l'aborde par ces paroles :

« Que Dieu vous garde, Antioco et qu'il vous donne la santé que vous désirez. J'ai rencontré aujourd'hui le Docteur Apolonio qui m'a appris que vous étiez malade. J'ai compati à votre sort comme la raison et la connaissance le demandent. Mais pardonnez-moi si ce que je vais dire vous offense : quelle santé peut attendre d'un suspect un homme d'honneur et

---

(14) Texte de João de Barros : « E ja me aconteceu ter um enfermo a morte de colica passe, e como disse que lhe achava pela mão aquele ano muita medrança com el-Rei e que havia de casar outra vez mais rico, empregou tanto a fantasia em preguntar se era em cousa de seu proveito, e a segunda mulher se havia de viver muito, que lhe arrincou mais preste a dor que ua untura de alacrães » (p. 46).

Texte d'Arrais : « Não zombeis Antiocho, porque ja me aconteceu estar hum enfermo à morte da colica passio, e fingindo eu achar pela sua mão, aquella anno avia de ter muita privança co Rey, e que avia de cazar a segunda vez mais rico, empregou tanta a phantasia em preguntar se era cousa que lhe armasse, e si a segunda molher avia de viver moito ; que a minha fabula lhe arrancou a dor, e lhe aproveitou mais que uma untura de alacrães, e não vos pareça que gracejo, porque a dor obedece ao temor, e o amor he senhor da dor e do temor » (Chap. XX, p. 29, Ed. de Coimbra, 1604).

(15) Nous pouvons dire que la majeure partie de ce chapitre est reprise de João de Barros, les frères Arrais étant coutumiers du fait, puisque, comme l'indiquent Antonio José Saraiva et Oscar Lopes, dans leur *História da literatura portuguesa*, Porto, 4<sup>e</sup> Ed. s.d., les réminiscences livresques d'Amador Arrais étaient innombrables et des pages entières de certains dialogues sont transcrites des *Panegíricos* de João de Barros.



d'esprit d'une autorité telle que la vôtre ? Vous lui confiez votre vie comme si cela vous était légal de la perdre <sup>(16)</sup>.

Le problème à peine évoqué par João de Barros est donc posé chez les frères Arrais dans toute sa netteté :

« Dites-moi ? ne vaudrait-il pas mieux que vous preniez un plus grand soin de votre santé et que vous considériez, sans y mêler l'affection, les qualités de la personne à qui vous confiez votre vie ? N'avez-vous jamais vu brûler de Juifs au Portugal ? Ne savez-vous pas que l'expérience a démontré que ceux qui donnaient les plus belles preuves de christianisme étaient les plus attachés au judaïsme perfide ? Et remarquez bien que, tout obstinés qu'ils soient dans leur erreur, on n'en a pas encore trouvé qui mettent en péril, au nom de celle-ci, leur femme, leurs fils, leurs biens ou même leur vie ; au contraire, pour ne rien perdre de tout cela, ils cachent, dissimulent autant qu'ils le peuvent et font tout ce qu'on leur ordonne de faire, persuadés que ce n'est pas pécher que de nier oralement le judaïsme qu'ils conservent en leur cœur et considèrent comme la seule croyance véritable. »

Mais Antioco fait la différence entre les *conversos* et les *crypto-Juifs* :

« Ceux-là étaient des Juifs. Mais je tiens tous les autres qui vivent actuellement pour des Chrétiens, tant qu'on n'aura pas fait la preuve du contraire ; en particulier dans le cas du Docteur Apolonio, mon médecin » <sup>(17)</sup>.

Ce dialogue nous donne les raisons pour lesquelles bon nombre d'esprits cultivés et chrétiens se défiaient des *conversos* et leur faisaient la guerre. Il nous présente face à face, en la personne d'Aureliano et d'Antioco, les deux opinions qui partageaient alors le Portugal et qui partageront également quelques années plus tard l'Espagne tout entière.

La deuxième édition des *Diálogos* parut en 1604. Il se peut que le Dialogue sur les Juifs ait eu un renouveau d'actualité à cause d'une mesure prise en 1593 par les Jésuites. En effet, c'est à cette date et « sous la pression de la majorité des Pères espagnols et portugais » que fut adopté un nouveau statut, en contradiction avec l'esprit de la Compagnie et l'antiracisme de son fondateur. Jusque là, ainsi que M.I.S. Revah nous l'a communiqué lors du 3<sup>e</sup> Congrès des Hispanistes Français <sup>(18)</sup>, tout converti pouvait avoir accès à cet

---

(16) Sa da Costa, p. 12.

(17) *Id.*, *ibid.*, p. 14-18.

(18) Du 18 au 20 mars 1967, titre de la communication : *Les origines juives de quelques jésuites hispano-portugais du XVI<sup>e</sup> siècle.*



Ordre. A partir de 1593, un « Statut de la pureté de sang » interdisait l'accès à la Compagnie aux nouveaux-chrétiens d'origine juive, c'est-à-dire à ceux qui n'avaient pas au moins quatre ou cinq générations de catholiques derrière eux, et par leur père, après la conversion de leur ancêtre. Cette mesure prouve qu'il n'était pas si simple de faire la part entre une conversion mûrement réfléchie et le mouvement d'une âme inquiète et tourmentée, prête à se reprendre dès qu'elle se sentait plus forte ; pouvait-on parler d'une nouvelle nature due à l'éducation et au climat spirituel de l'entourage chez des êtres écartelés entre « la fidélité judaïsante et la répression inquisitoriale » pour reprendre une heureuse expression de M.I.S. Revah ?

Chez Arrais, la position d'Antioco est sans équivoque. Il éprouve de l'amitié et de l'admiration pour son médecin ; il le traite de chrétien à chrétien, au point de parler ouvertement avec lui de sujets philosophiques et religieux. Devant les éloges que le praticien décerne à Avicenne, il s'écrie :

« Je suis vraiment surpris de vous voir suivre ainsi, aveuglément, un tel ennemi de notre foi, et ne jurer que par ses dires. Je passe sur les erreurs contenues dans la traduction en langue vulgaire de ses œuvres, erreurs causées par l'ignorance que l'on a de la véritable langue arabe. Est-ce votre amour pour ce chien qui causera ma perte ? ou alors, retarderiez-vous ma guérison parce que vous flairez mon argent ? » (19).

Antioco se permet d'ironiser sur le goût de l'argent qu'on attribue aux médecins. Il ne se permettrait pas de l'accuser de judaïsme ou d'adepte de Mahomet. Les traits qu'il lui décoche atteignent les médecins en général, aucunement le néo-chrétien.

Examinons plus attentivement la pensée d'Arrais sous ses deux aspects : d'après des Portugais comme Antioco, les Juifs convertis ne peuvent manquer aux lois de la charité chrétienne et ne tenteraient aucune action au détriment de leurs patients ; ce qui implique que le Juif non converti doit être regardé comme l'ennemi de chaque individu dont la santé est entre ses mains. De l'avis d'Aureliano, le converti reste Juif malgré les apparences et est deux fois plus dangereux, puisqu'ennemi dissimulé des chrétiens. Ces deux opinions, reflétées dans les œuvres de l'époque, ne laissent aucune possibilité, lorsqu'il s'agit en particulier du médecin, de voir en ce dernier un être dont les règles spirituelles et morales, imposées par le Talmud, sont aussi strictes que celles du christianisme.

---

(19) *Op. cit.*, *Diálogo 1º*, chapitre XX.

C'est Maïmonide (1135-1204) qui a donné sur la position du médecin juif vis-à-vis de sa religion, les informations les plus nettes. Ses *huit chapitres* constituent une Introduction à la « Mischna » d'Aaboth, c'est-à-dire aux Maximes des Pères de la Synagogue. Ils nous éclairent sur le rôle du praticien et sur ses devoirs spirituels envers la profession qu'il exerce et le Judaïsme.

La « Mischna » est l'enseignement oral des Lois, transmises et réunies par Rabbi Yunde ; en quelque sorte, la somme des mandements du Talmud de Babylone et de Palestine. Cette matière enseignée se distingue de la « Mighra » ou lecture de ce qui est écrit dans la Bible <sup>(20)</sup>. Selon Maïmonide :

« de même que la médecine qui traite les corps a besoin de connaître préalablement le corps qu'il a à traiter dans son ensemble et dans ses différentes parties, ainsi que ce qui est nuisible au corps et par conséquent doit être évité, et ce qui le conserve en santé et par conséquent doit être recherché, ainsi celui qui veut guérir l'âme et redresser les mœurs, doit connaître l'âme dans son ensemble et dans ses parties, ce qui la rend malade et ce qui la conserve en santé » <sup>(21)</sup>.

d'où la nécessité de ne jamais envisager séparément l'âme et le corps. D'autre part, Maïmonide définit l'obligation spirituelle (*mistva*) du médecin, enjoint par la Tora de guérir les malades d'Israël, injonction que l'on retrouve dans le Deutéronome <sup>(22)</sup>.

Nous renvoyons à l'étude de S.W. Silberstein sur le traité *Sanhedrin* et sur Maïmonide. Il en retient les points suivants :

- a) - Il est interdit d'habiter une ville où il n'y a pas de médecin.
- b) - Le médecin a le devoir de restituer la santé par tout soin médical prodigué au malade.
- c) - Le médecin ne doit pas hésiter, par crainte d'erreur, à se servir des remèdes reconnus efficaces contre la maladie décelée. S'il y a conflit entre la position spirituelle et l'injonction, c'est la guérison qui doit l'emporter sur les autres considérations.

Werner Silberstein cite, à ce sujet, la réponse faite par le Rabbi Isaac Chalom Basile, de Mantoue (1680-1743) à la question : Qui faut-il écouter ? : « Le Dieu qui a insufflé l'âme dans toutes les créatures

---

(20) Cf. Pr Werner Silberstein : *La médecine et la Halakha*, in « Revue d'histoire de la Méd. Hébraïque », 60, 1964, p. 73 et suiv.

(21) Cf. Pr Walter Riese, *La pensée morale de Maïmonide, interprétée par les « Huit chapitres »*, in Rev. d'hist. de la Méd. hébraïque, 54, 1961, p. 149 et suiv.

(22) Le Deutéronome reprend le Décalogue. Cf. exégèse du « tu ne tueras point ».

de chair et nous a sanctifiés par ses commandements et nous enjoint de transgresser le Sabbat en sauvant le malade du danger qu'il court » (23).

Si, à la lumière de ces textes, nous essayons de nous expliquer les hésitations des chrétiens, nous remarquerons que les problèmes que ces derniers soulèvent, découlent de la pensée juive. Nous nous référons, bien entendu, à ceux, théologiens ou philosophes, qui ont eu connaissance de la pensée de Maïmonide, et non aux lecteurs profanes du XVI<sup>e</sup> siècle à qui l'Index interdisait de telles connaissances. Pouvait-on être sûr que tout médecin juif enfreindrait le Sabbat pour soigner son prochain ? Si l'on s'en tient à l'expression de Rabbi Isaac Chalom, oui, car il est question de sauver tout être de chair à qui Dieu a insufflé l'âme; ou si l'on se rapporte au verset du Deutéronome : « tu ne tueras point ». Le fait de ne pas guérir sciemment est semblable à celui de donner la mort. C'est ce qui ressort du *Lévitique* où il est dit : « Observez et suivez les lois, faites pour que l'homme vive en la pratiquant (24) ». Pour qu'il n'y ait pas d'hésitation dans l'interprétation de cette injonction, la Mischna spécifie : « car il faut guérir *les malades d'Israël* ». Malheureusement les chrétiens y voyaient une restriction qui les plaçait en dehors de ceux que le médecin se devait de guérir. Les défenseurs de la médecine juive auraient pu rétorquer, citant toujours Maïmonide, que « La Tora n'est pas vengeresse, qu'elle est pitié, charité et paix (25) ».

Si la discussion restait ouverte en dépit ou à cause des textes que l'on était en droit d'alléguer de part et d'autre, il semble bien que, dans la pratique, la méfiance eût été atténuée. À côté d'une orchestration d'arguments, dont les fins étaient politiques et tendaient à écarter systématiquement le plus grand nombre de *conversos* possible de certaines professions et de certaines charges, dont la médecine, apparaissait une coutume très enracinée parmi les nobles et les prélats : celle de se faire soigner, de préférence, par des médecins juifs.

D'où vient donc cette incohérence ? La défiance chez les Portugais et les Espagnols était si couramment pratiquée, qu'un humaniste comme Clénard (26), pour qui la Péninsule n'a guère de secrets, proteste véhémentement, dans sa correspondance, contre ce parti pris. Il ne s'agit donc pas d'un parti pris populaire, car Clénard a cotoyé les plus grandes familles. Maximiano Lemos, Antonio Baiaõ, M. M.

---

(23) Cf. Silberstein, *op. cit.*, p. 75.

(24) *Lévitique*, XVIII, 5.

(25) Cf. Silberstein, *op. cit.*, *ibid.*

(26) Clénard, *Correspondance*, trad. et étude d'Alphonse Roersch, Bruxelles. *Op. cit.*

Bataillon, M. Revah, M. Julio Caro Baroja, nous révèlent dans leurs études le nombre déconcertant de médecins conversos attachés aux familles les plus en vue. Huarte de San Juan, répétons-le, ne se trompait pas sur les hautes capacités de ces praticiens, capacités qu'il attribue aux principaux caractères de la race.

Si à la question : Un chrétien peut-il sans imprudence confier sa santé à un médecin d'origine juive, Barros répond par la boutade que nous savons, Arrais nuance à l'extrême son opinion, qui nous paraît, en fin de compte, ne pas être favorable à ce choix. Est-ce à dire qu'il met en doute ses capacités ? Si nous examinons le cas d'Apolonio, qui représente le psychanalyste avant la lettre, nous lui découvrons de multiples qualités : façon judicieuse de faire un diagnostic, de laisser parler le malade, de ne décider qu'avec prudence et réserve de ce diagnostic, d'en déduire la meilleure façon de guérir. Nous ajouterons que sa conversation est celle d'un homme très cultivé, passionné de son métier, psychologue par surcroît. Mesuré dans ses jugements, calme devant les traits que lui décoche le malade, il incarne le parfait médecin selon la littérature déontologique de son temps.

Sans doute ce dialogue doit-il beaucoup au praticien qu'était Jerónimo d'Arrais. Il eût été intéressant de savoir si, dans la première ébauche du *Diálogo Primeiro*, Arrais entrevoyait déjà la possibilité de faire de son médecin un *converso*, ou si cette idée est venue ensuite à Amador lors de la composition du *Diálogo Terceiro*. Car, selon toute vraisemblance, si une partie du *Diálogo Primeiro* est due au médecin, le *Diálogo III*, plus purement apologétique, doit être imputé au théologien. Etant donné le portrait qui se dégage des deux dialogues, Amador a très bien pu accentuer les qualités du médecin et du médecin d'origine juive en particulier, et les tendances à l'analyse et à l'examen psycho-physiologique auquel Apolonio se livre sur le névropathe caractérisé qu'est Antioco. Si la critique ne porte pas sur la valeur médicale de l'homme, elle s'exerce sur la pensée religieuse de ce dernier.

Nous remarquerons que cette critique s'exerce au Portugal et non en Espagne, car à l'époque, c'est au Portugal que les Juifs sont les plus nombreux ; c'est au Portugal que les médecins soupçonnés d'hérésie partiront vers les Universités étrangères telles que celles de France ou de Hollande, où leur notoriété les a précédés.

#### *Le médecin juif dans le théâtre de Gil Vicente.*

C'est à Gil Vicente que nous devons, à la même époque, une peinture divertissante et humoristique du médecin « converso »,



car, comme ses confrères chrétiens, il a des habitudes, des manies et des tics.

N'eussent été les recherches de plusieurs médecins portugais qui ont voulu retrouver, sous le déguisement comique, les personnalités désignées, on risquait de passer, sans s'en rendre compte, à côté d'un savoureux croquis. La personnalité de Mestre Fernando n'est pas aussi remarquable que celle du célèbre médecin astrologue auquel Gil Vicente accorde plus d'importance ; mais, étant donné l'esprit d'observation de l'écrivain et sa parfaite connaissance du monde juif observé particulièrement à Lisbonne, le texte même de la pièce nous apparaît plus riche en allusions qu'ont semblé le croire Braancamp, Maximiano Lemos et, après eux, Egas Moniz et Rocha Brito <sup>(27)</sup>. A partir des recherches de Braancamp, il a été justement répété que Lisbonne octroyait la citoyenneté aux résidents juifs tout en les exemptant des tributs imposés aux Juifs des autres villes. D'autre part, l'existence de Mestre Fernando et les différents examens qu'il a dû subir pour exercer, d'abord comme chirurgien, ensuite comme médecin, ont été attestés par des papiers d'archives que Braancamp et Rocha Brito ont retrouvés. Le fait que les médecins « conversos » ne sachent pas, souvent, le latin est corroboré par d'autres textes : *El viaje de Turquía*, par exemple. Rocha Brito rappelle à ce sujet que le Roi du Portugal, D. Manoel dut édicter le 13 mai 1497 la loi suivante :

E asy mesmo nos praz que os fysicos e solurgiães, que sam convertidos e se converterem, e senão souberem latim, possam ter livros de artes em abraico, e isto se emtendera nos que aguora são solurgiães e fysicos, amtes de serem convertidos e se tornarem chrisptãos, e outros nenhûs não <sup>(28)</sup>.

Malgré cette loi qui devait permettre une période de transition après laquelle tout médecin devrait formuler en latin ou en langue romane <sup>(29)</sup>, il semble que les Médecins, les Chirurgiens, et Apothicaires du Portugal continuèrent, au siècle suivant, à utiliser leur langue ancestrale et à formuler en hébreu ; ainsi fut-il demandé à João IV, en 1641, d'exiger le portugais pour la rédaction des ordonnances <sup>(30)</sup>.

---

(27) Braancamp Freire, in « Revista de Historia », VI, 133.  
Maximiano Lemos, *O Auto dos Físicos, de Gil Vicente*, Comento Medico, 1921.

Egas Moniz, *Gil Vicente*, Lisboa, 1938.  
A da Rocha Brito, *Auto chamado « Farsa dos Físicos », de Gil Vicente*, Lisboa, 1946.

(28) Rocha Brito, *op. cit.*, cité p. 39.

(29) Cf. A. Laguna, *Viaje de Turquía*, portrait du médecin juif et aussi évocation par le narrateur d'un petit livre en « lengua romance ».

(30) Rocha Brito, *op. cit.*, p. 171.

Dans son commentaire du texte de Gil Vicente, Rocha Brito explique en médecin la portée de certains diagnostics connus du public. Il nous semble que, dans le cas de Mestre Fernando, Gil Vicente ait préféré l'humour à la vraisemblance. Quand le médecin apprend par Brázia que le malade a mangé du pâté de lièvre, il se récrie ; certes les mets qu'il défend au patient sont très mauvais dans des cas d'affection rénale, maladie diagnostiquée par Mestre Fernando : « Isto procede dos rins ». Mais si nous les examinons avec attention, nous trouvons : lebre, coelho, porco, caçam. Or, les animaux qui ont été tués au cours d'une chasse et dont le sang n'a pas été vidé, sont considérés comme impurs par la loi mosaïque. Interdiction est faite de manger de la viande de porc ; quant aux poissons, Gil Vicente ne les a pas choisis au hasard. Si le requin, par sa taille et la place insolite qu'il occupe auprès de deux poissons comestibles crée un effet comique et inattendu, il a la particularité, avec le congre et l'anguille, d'être sans écailles. Il est de ce fait considéré comme animal impur de par la même loi. Mestre Fernando austère et guindé, n'a pas oublié les coutumes ancestrales. Lapsus, réminiscence involontaire ? Le trait est lancé et les spectateurs se rendent compte de ses origines, grâce à celà, plus que grâce au latin macaronique qu'il cite.

Le pois chiche a sans doute, ainsi que le souligne Rocha Brito dans son étude de la pièce <sup>(31)</sup>, des propriétés aphrodisiaques. Il serait plus exact de dire qu'il rend prolifique, qualité que personne ne déniait aux fils d'Israël, car selon Amatus Lusitanus, il est « Semi-ni generando aptum ». Le pois chiche grillé, comme les châtaignes et les glands doux, est un aliment courant chez les Juifs. Et c'est ce que conseille Mestre Fernando à son malade.

Il nous semble, enfin, que la façon dont Brázia accueille le praticien, ne manque pas de drôlerie. Alors que chaque entrée de médecin provoque un salut où le nom de Dieu est invoqué <sup>(32)</sup>, la servante préfère celui de Jésus-Christ. Le hasard malicieux, que nous croirions aisément guidé par Gil Vicente, fait coïncider l'arrivée du *converso*, avec cette salutation plus rare : « Venhades com Jesu-christo » !

Cette impression que nous venons d'analyser est en partie corroborée par des textes recueillis dans le tome II du livre de Julio

---

(31) *Id.*, *ibid.*, p. 39. Rocha Brito cite d'ailleurs un texte d'Amatus Lusitanus, « De Cicere », lib. II, Enarratio XCVIII) :

« *Legumen est flatuosum, copiosi nutrimenti, alvo movendae habile, ciendae urinae idoneum, lacti et semini generando aptum, prolicet vero efficacius urinam provocat ; cujus decoctum renum calculos frangit* ».

(32) Le mot Dieu est généralement transcrit sous la forme de Dio ou Deu, chez les Juifs. Cf. à ce sujet, Paul Teyssier, *La langue de Gil Vicente*, Paris, 1959, p. 217-218.

Caro Baroja. Le régime des Juifs était fort connu dès le Moyen Age par toute la chrétienté, et c'était souvent en voyant ce que mangeait un homme que les délateurs à la solde de l'Inquisition étayaient ou non des soupçons encore vagues <sup>(33)</sup>. Parmi ces textes, nous citerons celui recueilli par Menendez y Pelayo dans son *Historia de la poesía castellana en la Edad Media* :

Trobad nunca con anguila  
ni mucho menos con liebre ;  
trobad en ser carnicero  
como la ley ordenó ;

.....  
en culantro y berengenas  
y castañas adobadas.  
Trobad en lindo sosiego  
en estos tales guisados  
en bellotas tras el fuego.

.....  
Trobad no comer tocino  
puès la ley os lo devieda <sup>(34)</sup>.

Rodrigo de Cota, dans une satire, décrit une noce de crypto-Juifs :

En la boda desta aljama  
no se comió peliaguda,  
ni pescado sin escama,  
con quanto el marido pudo,  
sino mucha berengena  
y açafrán con acelguilla <sup>(35)</sup>.

L'allusion de Gil Vicente est, semble-t-il, fort claire.

Si le médecin juif, par son importance numérique et ses éminentes qualités, a mérité des éloges et suscité l'envie dans son pays d'adoption, le Portugal, il n'en a pas pour autant déserté l'Espagne et nombreux sont les médecins qui y sont restés, par la volonté du Roi et des Grands autant que par protection spéciale des prélats. Qu'il nous suffise de citer le cas de Villalobos, médecin et écrivain attaché à l'empereur après avoir été le médecin des Rois catholiques. Henrique Jorge Henriques, né au Portugal, vint par contre se fixer en Espagne où il écrivit *El retrato del Perfecto Médico* qui lui

---

(33) Cf. note 8.

(34) Menendez y pelayo, *Historia de la poesía castellana en la Edad media II*, p. 310-312.

(35) *Cancionero Castellano del siglo XV*, p. 590.

valut deux sonnets laudatoires de Lope de Vega<sup>(36)</sup>. Citons enfin Andrès Laguna, fils de médecin converso, qui, dans son *Viaje de Turquía*<sup>(37)</sup> nous dépeint un médecin juif d'origine catalane.

*Le médecin Juif dans le Viaje de Turquía d'Andrès Laguna.*

Nous connaissons maintenant, grâce aux recherches de M. Marcel Bataillon, l'ascendance juive du médecin de Ségovie<sup>(38)</sup>. Nous savons également que son érudition, son art de conteur et d'orateur, le rendirent aussi célèbre que ses études sur Dioscoride et son combat incessant contre la peste<sup>(39)</sup>. Il nous retient ici par la peinture qu'il fait d'un médecin juif dans le roman documenté que certains continuent à attribuer à Villalón, malgré les travaux publiés à son sujet par M. Marcel Bataillon.

Le Pacha, nous dit Laguna, était malade et l'on fit venir différents sorciers et charlatans afin de le guérir. Puis, « vino un médico judío de quien no reçaaba la iglesia, que se llamaba el licenciado ». Ce titre il le tenait de son frère qui avait étudié dans les livres du grand-père, lui-même étudiant à Salamanque et licencié de cette Université, avant l'expulsion des Juifs ; ce qui fait dire de lui : « como nos echaron de Españã, vínose acá »<sup>(40)</sup>. Ces médecins « *cum libro* », on les retrouvait aussi sur le Nouveau continent. Simão Pinheiro Morão le déplore dans son livre *Queixas repetidas en ecos dos Arrecifes de Pernambuco*. L'auteur, un néo-chrétien dénoncé par l'Inquisition, attaque les empiriques qui n'ont pas fait d'études et

---

(36) Nous en transcrivons un :

Traspuesta planta al castellano suelo  
del venturoso suelo lusitano  
a quien debe el lenguaje castellano  
tanto, como al ingenio, al noble celo.  
Verde laurel que de la envidia el yelo  
y el largo tiempo ofenderán en vano,  
ingenio milagroso, pluma y mano,  
enriquecida del favor del cielo.  
Envidie vuestra fama y firme agravio,  
que siendo vos su Enríquez, enriquezca  
la nuestra, vuestra ciencia y escritura,  
y al médico perfecto heroico y sabio  
que sois vos mismo, la una y la otra ofrezca  
Fama immortal, para los dos segura.

(37) *Viaje de Turquía*, N.B.A.E., t. II, Madrid, 1905, p. 1-149.

(38) Marcel Bataillon : « *Les nouveaux chrétiens de Ségovie en 1510* », in *Bulletin Hispanique*, LVIII, 2, avril-juin 1956.

(39) Cf. Yvonne David-Peyre, *La peste et le mal vénérien dans la littérature ibérique du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle*. Poitiers, 1967, p. 132-136 (Ronéotypie).

(40) *Viaje de Turquía*, op. cit., p. 50 d.



ne savent pas le latin. Il n'ajoute certes pas qu'ils sont d'origine juive ; mais la façon dont il nous en parle rappelle les paroles de Pedro de Urdemalas :

Queixam-se em a quererem professar (a medicina) muitos que apenas sabem ler, nem escrever ; outros que por acharem em português um livro médico, se constituíram doutores naquela ciência ; outros que por ouvirem algumas mezinhas a seus antepassados, se consideraram os mais cientes nelas ... (41).

Matalascallando, autre personnage du *Viaje de Turquía*, traite ces Juifs de « mediconazos viejos » ; il les décrit « con las chinelas y bonetes de damasco y mangas de terciopelo raso pegadas al sayo ; tomando morcillas y todo si se le dan ». « Unos cabellazos de a tres varas de pescuezo » pendent sous le bonnet (42). Nous n'avons trouvé que chez Laguna un portrait aussi complet. Leur apparence, leurs habitudes, dénotent à la fois le relâchement et le respect vis-à-vis du Talmud : relâchement, si nous considérons la facilité avec laquelle ils acceptent le boudin qu'on leur offre, alors qu'il leur est défendu de manger du porc ; respect, si nous en croyons la mèche traditionnelle qu'il est interdit de couper. Rappelons que les praticiens juifs avaient, la plupart du temps, une autre occupation lucrative et acceptaient qu'on les dédommageât de leurs soins en nature. Force leur était d'accepter ce qu'on leur offrait.

Laguna leur adresse également des reproches d'ordre déontologique : ils visitent gratuitement les malades, prennent des airs ironiques lorsqu'ils parlent à leurs confrères ; ils sont condescendants. La possibilité d'exercer un métier permettait en effet aux médecins aisés une certaine générosité. La notoriété accordée traditionnellement aux disciples de l'Ecole de Cordoue, où Juifs et Arabes se côtoyaient, devait susciter chez quelques-uns de la morgue, insupportable pour des Espagnols eux-mêmes assez hautains. Laguna évoque aussi leur côté mystérieux, renforcé par l'habitude de rédiger leurs ordonnances en caractères hébreux, de conserver certaines traditions, dues, selon l'opinion courante, à ce qu'ils continuaient à pratiquer en cachette leur première religion, malgré une conversion faite souvent du bout des lèvres. Une expression, enfin, est assez curieuse, sous la plume de Laguna ; il leur reproche un certain mépris de la nouvelle génération, de ces jeunes « médicos de templecillo » (43), qui ont leurs chapelles et leurs disciples, « amigos de setas nuevas ». En outre, « sumisos los buenos letrados en los rin-

---

(41) Cf. *Simão Pinheiro Morão, op., cit., p. 6 et supra p. 148.*

(42) *Viaje de Turquía, op. cit.*

(43) *Id., ibid.*

cones », les judaïsants usurpaient constamment la place des chrétiens ; mais tout cela ne serait rien s'il n'y avait leur défaut majeur : la déloyauté. Telle est la critique la plus répandue et que recueille Laguna. Ce dernier paraît parfaitement documenté. Certains lui ont fait reproche de judaïsme, malgré la conversion de son père et les idées qu'il a toujours défendues. On peut donc se demander si, d'une part, le passage que nous venons d'analyser n'est pas un stratagème, si, d'autre part, Laguna donne sa propre opinion ou si, une fois de plus, il ne fait que recueillir les témoignages des voyageurs revenant de Turquie, afin de parfaire ce roman documenté, et de renforcer la supercherie.

Nous nous interrogeons d'abord sur la source possible de sa documentation. Les renseignements recueillis par M. Marcel Bataillon nous sont, en la circonstance, très précieux : ce fut dans la « Judería » de Ségovie que naquit, vers 1511, le fils du licencié Diego Fernandez de Laguna, médecin « converso ». Jeune étudiant, il fut en contact avec le professeur de dialectique Henrique de Cuellar, médecin portugais. En 1536, Laguna se trouvait à Rouen, ville refuge d'un grand nombre de « conversos » <sup>(44)</sup>.

La même année, il embarquait à Rouen sur un navire portugais. Il devait se mêler aux passagers ; parmi ceux-ci, n'y avait-il pas des médecins qui se rendaient à Salonique ou en Turquie et qui devaient conserver des traditions hébraïques : bonnet rouge, longue mèche, casaques aux manches appuyées, longues robes ? Lui-même avait failli s'embarquer pour l'Orient, où il voulait exercer la médecine. Or, ce fut l'ambassadeur Vargas qui l'en dissuada. Ce fait conduisit M. Marcel Bataillon à faire la remarque suivante :

« Le danger contre lequel Vargas dut mettre Laguna en garde était, plus que le risque physique d'un voyage maritime lointain (sur un navire vénitien, donc neutre, le danger inhérent à l'état de guerre était réduit), le risque moral d'être suspect de marranisme. L'exode des marranes hispano-portugais vers l'empire turc était arrivé à sa phase ultime et spectaculaire. Depuis plusieurs années, le cristiano nuevo espagnol était plus ou moins suspect, a priori, de vouloir rejoindre en Orient ceux dont il était le coreligionnaire secret » <sup>(45)</sup>.

Enfin, lors de son séjour à Venise, Laguna avait pu recueillir tous les détails dont il avait besoin par des voyageurs et des Juifs qui s'y trouvaient en même temps que lui. Le portrait ne repose-t-il

---

(44) *Op. cit.*, qui contient également un autre article : *Andrés Laguna, auteur du « Viaje de Turquía », à la lumière de recherches récentes.*

(45) Marcel Bataillon, *Le Docteur Laguna, auteur du voyage en Turquie*, *op. cit.*, p. 61.

alors que sur des anecdotes colportées et embellies, ou est-ce au contraire une peinture fort proche de la réalité ?

A ce sujet, M. Joseph Nehama a publié un fort intéressant article intitulé : *Les médecins juifs à Salonique* <sup>(46)</sup>, qui corrobore les indications données, à l'époque, par Laguna. L'auteur rappelle tout d'abord l'engouement des sultans pour les médecins juifs. Dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, ils s'attachent des familles de médecins qui constituent de véritables lignées. Sous Mourad III (1574-1595), quarante médecins juifs étaient appointés à la Cour, dont huit avec le rang de Pachas <sup>(47)</sup>. L'habillement était somptueux : Kalpak de samour, c'est-à-dire bonnet de zibeline, cafetan de soie, chaussures jaunes, privilèges réservés, cependant, aux seuls croyants. Mais lorsqu'il s'agissait de médecins moins privilégiés, ils gardaient la tenue des médecins ibériques : ample houppelande, bonnet traditionnel (« loba y bonete »); lorsqu'ils venaient de Salamanque ou d'Alcalá, « manteo de paño pardo » et « gorra » et « beca » lorsqu'ils avaient suivi les cours de la Faculté de Coimbre. Que ce soit à Salonique ou en Turquie, les marranes affluèrent. Au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, ils avaient souvent une formation complète. Laguna reconnaît d'ailleurs que le grand-père du soi-disant licencié avait étudié à Salamanque. Mais, dès la génération suivante, ainsi que le fait remarquer M. Joseph Nehama, « presque partout ... la profession de médecin est libre et s'allie souvent à d'autres occupations »; cela explique le nombre de praticiens qui exerçait gratuitement sans même, parfois, recevoir des dons en nature. La phrase de Laguna concernant les livres qui avaient appartenu au grand-père et qui étaient la seule source de connaissance du petit-fils, s'éclaire lorsque M. Joseph Nehama souligne l'importance des livres dans les familles de médecins. Ces médecins étaient de deux sortes : il y avait les professionnels, recherchés particulièrement par les Grecs, et les Hekims juifs, qui pratiquaient n'importe quelle profession mais étaient cependant considérés par les Turcs comme les seuls dignes de confiance, sans doute parce que l'argent n'était pas en cause. Aussi bien que les premiers, les seconds conservaient une véritable somme de toutes les connaissances à la fois hébraïques et arabes. Toute personne cultivée se devait de posséder les trois langues clés de la science : l'hébreu, l'arabe et le latin. En effet, les Juifs de Byzance s'étaient réfugiés auprès des Kalifes, lorsque Héraclius avait décidé de les persécuter ; c'est ainsi que les Juifs et les Moines étaient les seuls à pouvoir véhiculer, dans le bassin méditerranéen,

---

(46) Joseph Nehama, *Les médecins Juifs à Salonique*, in « Revue d'histoire de la médecine hébraïque », 8, avril 1951.

(47) *Id.*, *ibid.*, p. 30.

tout ce savoir dont Alphonse X le Sage sut tirer un si grand profit, à Tolède, grâce aux différents traducteurs accueillis en Castille. Chaque famille avait en sa possession les grimoires transcrits en hébreu. La péninsule en connut la valeur puisque, lors du décret d'expulsion de 1496, une ordonnance autorisa les médecins marranes à conserver, pendant trente ans, les grimoires et manuscrits qu'ils possédaient<sup>(48)</sup>. Après ce laps de temps, ils devaient être brûlés. Ceux qui, par contre, préférèrent s'expatrier, emportèrent ce patrimoine de culture. C'étaient là des connaissances bien livresques et Pedro le fait remarquer avec un sourire narquois. La chirurgie et l'anatomie ne devaient pas être la spécialité de ces médecins amateurs. L'acrimonie des confrères, et en particulier des chrétiens, transparait également lorsque les malades délaissent les spécialistes pour pouvoir se faire soigner presque gratuitement. M. Joseph Nehama nous apporte enfin de précieux renseignements sur la décadence de l'esprit médical parmi les « Hekims ». Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la Kabbale fait des ravages parmi les jeunes. Les amulettes et les talismans distribués par les « carmaderas » — jeteuses ou faiseuses de sorts — et les sorcières qui entretiennent avec Satan (Cheïtan) des relations suspectes, créent un climat de mystère et d'ésotérisme qui nuit alors à la pratique et à la science médicale. C'est, sans nul doute, à la Kabbale et à l'esprit de celle-ci que Laguna se réfère, lorsqu'il évoque les « setas nuevas » contre lesquelles les Hébreux eux-mêmes eurent à lutter, et leurs adeptes « los médicos de templecillos ».

Laguna semblait donc très documenté sur le médecin juif ou le Hekim de Turquie. Mais il fait en sorte que son traitement ne réussisse pas à guérir le Pacha et à lui faire perdre, dans ce roman, le prestige auquel on s'attendait. S'agit-il d'une supercherie destinée à éloigner les soupçons de ses ennemis ou d'une opinion véritable ? Pedro de Urdemalas, le conteur, n'est pas forcément la réplique de l'auteur. Il peut en avoir les connaissances sans en être constamment le porte-parole. Parmi les confrères juifs qu'il a côtoyés en Italie, tous n'étaient pas de la valeur d'Amatus Lusitanus, qui s'y trouvait en même temps que lui, avant de partir pour Raguse et ensuite pour Salonique<sup>(49)</sup>. Il a pu discuter des qualités et des défauts du bon médecin avec David de Pomis, qui laissa de son passage en Italie

---

(48) *Id.*, *ibid.*

(49) Cf. Harry Friedenwald, *Amatus Lusitanus*, in *Bull. of the Institute of History of Medicine*, vol. V, n° 7, juil. 1937, p. 603-653.

C'est en 1559 que le médecin s'installa à Salonique. Peu de temps avant sa mort, il écrivait le magnifique serment qui, par sa beauté morale et religieuse, semble être une réponse à toutes les rumeurs qui commençaient à circuler sur les marranes et sur les Juifs.



un souvenir impérissable. Il put se souvenir aussi des conseils de Jorge Henriques, l'auteur du *Diálogo del perfecto médico* qui devait être imprimé à Salamanque en 1595. Laguna avait suivi ses cours à cette même Université. Avait-il connu le *Ropica Pnefma* de João de Barros, à travers Enrique del Cuellar, d'origine portugaise comme le précédent médecin ? Lorsqu'il fait la satire du praticien juif, Pedro de Urdemalas prononce des vers d'Homère que son interlocuteur prend pour une citation médicale. Rappelons que João de Barros fait dire à l'Entendement, désireux de gagner quelque argent grâce à l'exercice d'une profession tenue pour lucrative, des vers d'Homère, également, lorsqu'il s'adresse à des confrères latinistes, ceux-ci s'y méprennent aussi <sup>(50)</sup>. Inspiration ou simple lieu commun qui circule dans tous les pays et parmi tous les médecins ? Nous ne pourrions en décider, étant donné le manque d'originalité de notre exemple. Le trait ressemble à celui que nous avons relevé chez Gil Vicente. Mestre Fernando veut démontrer ses connaissances de latiniste, se hausser d'un degré au-dessus de son premier métier de chirurgien « romancista », se démontrer médecin chrétien ; tant pis si la fin de la phrase latine n'a aucun sens.

Evoqué en filigrane par João de Barros, étudié et combattu par Arrais, voilà notre médecin devenu personnage de comédie avec Gil Vicente et protagoniste de roman documenté grâce à Laguna. Il faudra attendre le siècle suivant pour qu'il joue, grâce à Tirso de Molina, un rôle de premier plan. En effet, la psychologie que l'on prête au personnage et les agissements qu'on lui attribue influenceront directement sur l'action de la pièce et dans une direction inattendue.

*Le personnage est repris par la « Comedia » espagnole.*

Tirso dramatise, dans la *Prudencia en la Mujer*, la croyance qui circulait en Europe et qui avait, dans la péninsule, des partisans aussi nombreux au XVII<sup>e</sup> siècle qu'au XVI<sup>e</sup>, ainsi que nous avons pu le voir : la déloyauté d'un médecin capable de faire passer sa haine du chrétien avant l'obéissance à la déontologie médicale. Tirso allait reprendre le thème et l'intensifier, en chargeant le personnage de toute la haine qu'un peuple persécuté eût été en droit de ressentir vis-à-vis de ses persécuteurs. Rappelons l'intrigue : Tirso place au chevet d'un enfant un médecin juif qui accepte, par haine, par intérêt et par esprit de vengeance, de le faire mourir <sup>(51)</sup>. Ismaël,

---

(50) *Op. cit.*, p. 46.

(51) *La prudencia en la mujer*, B.A.E., p. 294. Le passage se trouve à la scène I de l'acte I.

car tel est son nom, accepte cette proposition faite par l'infant D. Juan <sup>(52)</sup> et explique les raisons de cette vengeance implacable. Son personnage se dédouble : cupide, il est aussi le défenseur de sa foi et de sa race. La rancœur, la tristesse, la colère apparaissent à côté de l'ambition, de l'intérêt et de la vengeance. Il lance ce trait :

« et ma loi me saura gré au plus haut point, de causer la mort d'un chrétien » <sup>(53)</sup>.

Tirso situe ce personnage inquiétant et ambigu dans un éclairage qui le dédouble ainsi que nous venons de le suggérer, mais aussi, le déforme et le travestit, comme en un jeu baroque d'ombres et de lumières. Victime et bourreau, capable de grandeur et de bassesse, véhément et cynique, ce n'est plus le personnage simplifié ou même stylisé, tout bon ou tout mauvais, pittoresque ou ridicule :

« tu peux appeler les médecins Ganimèdes de la mort, car ils la donnent en breuvage » <sup>(54)</sup>.

A cette vision tourmentée, il oppose le personnage allégorique de la Castille décrite par D. Juan. Le vocabulaire médical habille de douleur et de maladie cette Castille, enlaidie et rabaissée à plaisir :

« Purge par ce breuvage la maladie qui l'affaiblit. Il est monstrueux qu'un si grand corps veuille avoir un chef si petit... Purge la pour qu'elle ne meurt pas d'une humeur si pestilentielle » <sup>(55)</sup>.

Cette vision que nous donne D. Juan de lui-même rend moins noir, par comparaison, le personnage d'Ismaël. D. Juan, bourreau par personne interposée, est plus abject encore. Par contre, Ismaël, tourmenté et déchiré par un reste de pitié, se déchire encore davantage, en rabaissant la profession médicale qui devient profession de bourreau lorsque le médecin est mauvais. Il se déchire enfin, en

---

(52) 1295-1312, Fernando IV a neuf ans lorsqu'il est élevé au trône. Contre lui, une minorité composée de l'Infant D. Juan, des Haro des Lara, des Lacerda, conspire. Vient se joindre à eux D. Enrique, à qui l'on confie la Régence.

(53) Tirso de Molina, *op. cit.*, p. 294 : « ... y estimara tanto mi ley a que dé muerte a un cristiano ».

(54) *Id.*, *ibid.* « llamar de la muerte puedes los médicos Ganimedes porque la dan a beber ».

(55) *Id.*, *ibid.* « Purga con esta bebida la enfermedad que la daña. Monstruosidad es que intente su cuerpo de tal grandeza tener tan chica cabeza »...

s'adressant à lui-même des injures que les chrétiens profèrent en général contre ceux de sa race :

« Mais je ne serais pas Juif, si je ne craignais, ni ne tremblais ! » (56).

Rien n'y fait et les qualités humaines sont plus fortes en lui que l'esprit de vengeance qu'il croyait incarner. Son propre malheur le rend plus accessible aux malheurs des autres, et la beauté de la Reine l'émeut. Il ne se résoud pas à tuer le jeune Infant.

La richesse psychologique, la complexité du personnage victime et martyr d'une cause, méritent que l'on s'y arrête un instant. Tirso en a fouillé l'étude comme s'il avait spécialement étudié son cas. Il semble se faire l'écho de toutes les opinions répandues alors. N'oublions pas qu'en France, le médecin Jean Bunel, descendant de Guillaume Bunel, médecin familial de Montaigne, à qui ce dernier dut la connaissance de Raymond Sebond et de sa *Theologia naturalis* (57), rappelle, dans un poème sur la peste, l'élémentaire prudence qui consiste à ne pas se laisser soigner par un médecin juif :

Après, acointer il se faut  
d'un bon médecin catholique,  
non pas marrane, ni ribauld ...  
pour ce vous pry, ne croyés mye  
juif ne marrane médecin  
car ils ont promis sur leur vie  
de mettre les Crestiens affin.  
C'est leur serment, il est ainsin,  
et pour ce, gardés-vous bien d'eulx,  
car marranes sont dangereux (58).

Cette opinion est au centre du drame de Tirso. Mais la compassion et la pitié d'Ismaël y apparaissent, d'autant plus louables qu'il accumule toutes les bonnes raisons de se laisser conduire par la vengeance. Tirso dut connaître l'importante littérature déontologique qui circulait alors et qui est l'œuvre, ainsi que nous avons tenté de le démontrer en un précédent chapitre, de célèbres médecins juifs ou néo-chrétiens, tout au moins dans sa plus grande partie. Coïncidence ou conséquence logique, Tirso est l'auteur espagnol qui a le mieux connu le Portugal et y a le plus longtemps séjourné. Nous renvoyons à l'étude de M. Raymond Cantel sur l'arrière-plan portu-

---

(56) *Id., ibid.*, « mas no fuera yo judío a no temer y temblar ».

(57) *Theologia naturalis sive Liber Creaturatum*, Lyon, 1648.

(58) Cité par Pascal Pia, *Bouquets poétiques de médecins, chirurgiens, dentistes et apothicaires*, Paris, 1933, p. 99-105.

gais, dans les *comedias* de Tirso de Molina <sup>(59)</sup>. Mis en contact avec les ouvrages où s'affrontaient détracteurs et défenseurs, il sentit probablement le drame sous-jacent, sous l'apologétique ou le discours ; aussi devons-nous essayer de suivre, chez Tirso, le cheminement d'une pensée qui nous permet de voir, traduite à la scène, un drame qui se déroula quatre siècles auparavant.

L'apparition, au XVII<sup>e</sup> siècle et dans une pièce qui met en scène un épisode de l'histoire d'Espagne, du médecin juif, nous incite à poser différentes questions. Tout d'abord, ce médecin est-il vraisemblable à l'époque où est censée se dérouler l'action ? Ensuite, ce personnage, pour les contemporains de l'auteur, garde-t-il quelque vraisemblance ? Quelle opinion Tirso pouvait-il avoir à ce sujet ? Était-elle le reflet de l'opinion communément répandue à l'époque en Espagne, ou celui de son long séjour au Portugal ?

La pièce met en scène les difficultés surmontées par Doña María de Molina, afin de maintenir sur le trône le jeune Infant qui avait alors neuf ans, et de déjouer les complots ourdis par son entourage, afin que D. Juan puisse accéder au pouvoir. Nous sommes au XIII<sup>e</sup> siècle, après le règne pacifique d'Alfonso el Sabio, et de Sancho IV el Bravo. Les dissensions entre Juifs et Chrétiens n'agitent pas encore le royaume, et la capitale, Tolède, connaît une paix et un enrichissement culturel uniques dans son histoire. Le climat est donc tout différent, du point de vue spirituel, et les écrits anti-juifs ne sont pas encore répandus. En effet, il faut attendre 1470-1480 pour que la première Diaspora soit préparée par une propagande politique et religieuse qui tendait à prendre le contre-pied de la tolérance dont le XIII<sup>e</sup> siècle put s'enorgueillir. L'exégèse talmudique et l'apologétique feront tant et si bien que les griefs, vrais ou faux, les faits réels ou inventés, commenceront par être répétés, puis, recopiés et grossis, constitueront en quelque sorte une tradition littéraire : on aura des catalogues de griefs, des listes de raisons pour que, convertis, les Juifs soient soupçonnés, non convertis, ils soient brûlés, et pour que certains convertis se prouvent à eux-mêmes le bien-fondé de leurs délations à l'Inquisition, même lorsqu'il s'agit de membres de leur propre famille. Et cela, après un moment d'apaisement qui va jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, reprendra de plus belle, lors d'une seconde vague de persécutions qui constitue l'arrière-plan politique et religieux de la *Prudencia en la Mujer*.

Si le climat du XIII<sup>e</sup> siècle ne correspond pas à celui du médecin assassin, les chroniques de l'époque sont écrites pour la plupart postérieurement, puisque les *Partidas* qui incluent la *Crónica de Don*

---

(59) Raymond Cantel. *Le Portugal dans l'œuvre de Tirso de Molina* (Mélanges d'études portugaises offerts à M. G. Le Gentil, Lisboa, 1959).



*Fernando IV* datent du XIV<sup>e</sup> siècle, époque d'Alfonso XI. Tirso a sans doute connu l'édition de Valladolid, de 1554. Quant à l'*Histoire* du Padre Mariana <sup>(60)</sup>, elle est contemporaine du dramaturge. La chronique de Fernando IV ne mentionne que l'existence d'un Juif qui menait guerre ouverte contre María de Molina. Elle ne fait pas mention de l'empoisonnement. Par contre, depuis la première Diaspora, les légendes viennent se greffer sur les faits réels et le médecin juif prend peu à peu un relief particulièrement dramatique. A une époque où la tolérance ne faisait aucun doute, il arrivait que les praticiens confiassent leur vie avec une certaine réticence à des praticiens d'une religion différente de la leur. Ibn'Abdun, nous dit Julio Caro Baroja <sup>(61)</sup>, préférerait, pour les Musulmans, des médecins qui ne fussent ni Juifs, ni Chrétiens, et les différents Conciles, celui de Zamora, en 1313, de Valladolid, en 1322, de Salamanque, en 1335, évoquaient dans le même esprit ce délicat problème. C'est un peu plus tard, en 1390, que, suivant la chronique de D. Juan II, la Reine Doña Leonor conta à son frère, Jean 1<sup>er</sup> de Castille, que le médecin juif du Roi de Navarre avait voulu l'empoisonner. Au XV<sup>e</sup> siècle, enfin, le médecin de Henri III de Castille, don Mair (ou Meir) était accusé à son tour d'avoir voulu empoisonner le Roi. Et cette accusation est reprise et colportée par Alonso Espina, qui composa, vers les années 1458, son livre : *Fortalitium Fidei contra Judeos : Sarracenos : aliosque christianae fidei inimicos* <sup>(62)</sup>, où il réunit toutes les charges possibles contre les Juifs. Nous pouvons trouver dans l'ouvrage de Julio Caro Baroja <sup>(63)</sup> d'abondantes citations et les références exactes à ce livre assez rare, dans lequel « se acumulan los cargos clásicos de que los judíos son traidores, asesinos de niños para cometer ritos nefandos, asesinos deliberados de los cristianos,

---

(60) Obras del Padre Juan de Mariana, B.A.E., XXX, pp. 425-435.

(61) *Op. cit.*, II, p. 163-172 et Levi-Provençal, Garcia Gomez, *Sevilla a comienzos del siglo XII. El Tratado de Ibn'Abdun* (n° 26) sont cités.

(62) Ed. de Lyon, E. Gueynard, 1511. Voici comment nous est transmis ce cas d'empoisonnement dans la *Crónica de Don Juan Primero* :

La reine de Navarre s'adresse en ces termes au roi D. Juan : « ... que despues que yo fui en el Regno de Navarra non fui acogida nin tratada como debia, nin los mismos que conmigo fueron fallaron y aquel acogimiento que debieran ; é el ordenó cierta quantia que yo debia aver cada mes... que nunca me fue pagado... Y después, Señor, fui en el su Regno e en la su casa muy enferma, é segund creo, é me dicen, fueron dadas yervas por un judío su físico, que curaba de mi en aquella dolencia, en guisa que ove de morir. E Señor, yo non digo nin creo que estas yervas fuesen dadas à mí por mandamiento del Rey mi señor e mi marido, nin Dios quiera que yo tal pensase ; mas so querellosa por quanto él non fizo toda su diligencia en saber qué obra fue aquella, pues yo me querellaba de aquel judío su físico. E después que yo vi que mi enfermedad era tal que la muerte se me llegaba, pedile por merced que me dexase venir a vós al vuestro Regno quando sope que erades cerca dende » (B.A.E. *Crónica de los Reyes de Castilla*, t. 88, vo. II, p. 135).

(63) *Op. cit.*, p. 395-397.

a los que matan por medio de sus médicos y de envenenadores expertísimos-» (64). C'est sans doute chez Alonso de Espina (65) que le dramaturge Salustio del Poyo, cité par Blanca de los Ríos dans son édition critique des œuvres de Tirso, a été chercher son inspiration pour camper le personnage de Don Mair, empoisonneur de Henri III de Castille ; Del Poyo était contemporain de Gabriel Tellez.

Il était tentant d'oublier la face positive de l'Histoire pour ne retenir que la face inquiétante et éminemment dramatique. Pourtant nous n'avons que l'embarras du choix dans les exemples à produire sur tous les grands noms qui illustrèrent, en tant que médecins, la Péninsule Ibérique et qui, à la Cour d'Espagne et de Portugal aussi bien que dans les Palais des Grands de toute l'Europe sans oublier ceux des Papes et des Cardinaux, dispensèrent leurs soins et leur science.

C'est Morel-Fatio qui, dans ses *Etudes sur l'Espagne*, a étudié avec le plus de clairvoyance le problème de la vraisemblance historique du drame (66). Il s'arrête assez longuement sur le cas du médecin juif Ismaël, et sur les sources possibles de Tirso. L'optique de Morel-Fatio est principalement historique, comme celle de Blanca de Los Ríos. Or, Ismaël, tel qu'il apparaît au 2<sup>e</sup> acte, est-il un personnage historiquement plausible ? Pourquoi, au surplus, Tirso a-t-il choisi un médecin juif ? (67). Avant de reconsidérer cette question, essayons de faire le point des conclusions de Morel-Fatio et de Blanca de Los Ríos. Pour Morel-Fatio, « il n'ignorait point que les rois de Castille au Moyen Age, recouraient volontiers aux lumières des physiciens de la race réprouvée ». Certes, Ibn'Abdun en est une preuve, et nous pourrions ajouter encore le cas de Juan Manuel qui évoque la personnalité de Don Çag, son propre médecin, et celle de Don Habraam, médecin de Sancho IV (68). Il s'agirait de recréer, dans ce cas, au moyen d'une inexactitude historique, un climat des plus réels. C'est aussi l'avis de Blanca de Los Ríos (69). Il s'agissait ensuite, pour Tirso, de minimiser l'inexactitude par un rapprochement avec l'histoire : il existait, d'après la *Crónica de D. Fernando IV*, un jeune juif appelé Simuel « que era muy su privado y buscava

---

(64) *Id.*, *ibid.*, p. 396.

(65) *Próspera Fortuna de Rui Lopez Dávalos* cité par Blanca de Los Ríos. *op. cit.*, 1, p. 134-135.

(66) *Etudes sur l'Espagne*, 3<sup>e</sup> série, p. 27-72.

(67) Si Tirso fait de Jerónima un médecin de grand renom, dans *El amor médico*, il n'épargne pas toujours ceux qu'il met en scène. Cf. *Don Gil de las Calzes verdes*, *La fingida Arcadia*, *La venganza de Tamar*.

(68) Cf. *Escritores en prosa anteriores al siglo XV*. Bibl. Rivadeneyra, p. 262 b.

(69) *Edition crítica de las obras de T. de M.*, *op. cit.*

mucho mal a la reyna con el rey, y aconsejóle que nunca tornase a su poder de la reyna, Y esto hazia el porque era toda la hazienda del rey » (70). Ce juif était si détesté par l'entourage du roi qu'on essaya de l'assassiner. On le manqua, à la grande joie du souverain qui le pleura beaucoup lorsque, peu de temps après, il mourut à Atienza où il était tombé malade (71). Si donc la chronique pouvait inciter Tirso de Molina à créer le personnage du médecin juif à partir de deux autres personnages différents pris à l'histoire, cette création n'était pas inédite, puisque nous la retrouvons dans une pièce du début du XVII<sup>e</sup> siècle et dont l'auteur est Damián Salucio (ou Salustio) del Poyo (72). Quant au personnage de Don Meir, il se trouve déjà, nous l'avons dit, chez Alonso Espina.

Morel-Fatio pense, sans l'affirmer, que Poyo a servi de modèle à Tirso : il suit en cela l'opinion d'Hartzenbusch à qui l'on doit l'édition intitulée *Teatro escogido de Gabriel Tellez* (73). Blanca de Los Ríos, de son côté, rappelle que la pièce de Poyo publiée, selon Morel-Fatio, antérieurement à 1612 (74), fut représentée dès 1605, époque à laquelle Tirso n'avait pas encore fait connaître ses talents de dramaturge. L'inspiration est donc parfaitement plausible. Blanca de Los Ríos fait un pas de plus dans l'étude critique et historique de la pièce lorsqu'elle examine les personnages ; elle nous rappelle en effet la similitude entre la *comedia* et l'histoire contemporaine de Tirso. Ce dernier, en effet, semble vouloir rapprocher, dans une œuvre que l'on peut qualifier d'opposition, l'époque troublée de Philippe IV, les luttes entre partisans du Duc de Lerma et d'Olivares et celle non moins troublée et divisée de María de Molina. Les menées sourdes de l'Infant contre le jeune roi Fernando IV, sa tentative d'empoisonnement par personne interposée pouvaient remémorer à Tirso le scandale soulevé, du temps de Philippe III, par Lerma et son secrétaire, Rodrigo Calderón, à qui la Reine elle-même avait déclaré une guerre ouverte (75). La destitution de l'un

---

(70) *Crónica de Don Fernando IV*, fol. XXX/v. (R. p. 125 a).

(71) *Ibid.*, fol. XXXIV (R. p. 129 b).

(72) *Obras de Lope de Vega*, tercera parte, Ac. Esp.

(73) T. VI, p. 126.

(74) La Reine Marguerite, femme de Philippe III, mourut en 1611. Le procès qui entraîna la mort de Rodrigo Calderón, marquis de Siete Iglesias, lui fut intenté neuf ans plus tard, après la mort de Philippe III et la destitution de Lerma.

(75) Ce fut un procès d'intention que celui de Rodrigo Calderón. Il représentait la politique de Lerma ; on lui attribua hâtivement l'empoisonnement de la Reine bien que personne, à la Cour, n'y crût réellement. Arrogant, dépensier, peu lui importaient les moyens de s'élever. La Reine, scandalisée par son manque de moralité, demanda sa destitution en tant que secrétaire. Lerma laissa apparemment sacrifier son ami, devant les menées des religieux, conseillers de la Reine, qui fomentèrent toute l'affaire. Lerma une fois évincé, tous les griefs amassés contre Rodrigo Calderón furent repris par ces mêmes religieux, et c'est en 1621, neuf ans après la mort de la Reine, qu'il fut décapité.



et de l'autre, Lerma et son secrétaire, semblait mettre fin à des dissensions fort graves, et les bruits de tentatives d'empoisonnement par Calderón sur la Reine Marguerite d'Autriche avaient fait long feu. Calderón n'avait pas été exécuté, mais un célèbre médecin se vit impliquer dans l'affaire. C'est là, à notre avis, que Tirso fait œuvre originale. On avait prétendu que Luis Mercado, à l'incitation de Rodrigo Calderón, avait donné un breuvage à la Reine. En réalité cette dernière était morte après avoir mis au monde celui que l'on appela Caro, du fait qu'il avait coûté la vie à sa mère. Tirso a-t-il voulu démontrer combien il était facile de ternir la réputation d'un grand praticien, de l'accuser d'un crime que même un Juif ayant quelques motifs de venger les siens, ne s'était pas résolu à commettre, à une époque où les mœurs étaient encore plus barbares ? L'accusation, jointe à d'autres soucis familiaux, devait précipiter la mort de Mercado qui ne survécut pas à la Reine. Le drame de Tirso, en nous incitant à rouvrir le dossier de la pharmacopée de l'époque, pose à nouveau le problème des empoisonnements, la difficulté que l'on avait à doser certaines potions dont les vertus curatives étaient aussi réelles, à faible dose, que le pouvoir vénéneux. Il rappelle la médiocrité de bon nombre de médecins et apothicaires du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est au Docteur Nicasio Mariscal et à son livre sur *El libro de la peste del Dr Luis Mercado*, que nous devons les détails suivants : « Las pruebas en que se basa tan monstruosa afirmación son todas por el estilo de ésta : Que le había dado un remedio (à la reine) *al que llamó digital*, para provocar la evacuación, y que dijo el Dr Sola que en toda su vida le oyó ni leyó, e Espinosa, que en treinta y cuatro años que era boticario ni le había hecho ni oído » (76). Ainsi un médecin attaché à la Cour et un apothicaire n'avaient jamais entendu parler de digitale. Certes, il fallait l'utiliser judicieusement, mais elle fut toujours considérée comme un vomitif et un purgatif puissant. Mercado avait pourtant écrit des livres sur la gynécologie et l'obstétrique (77), mais les soins à donner aux parturiantes étaient limités, une preuve en est le nombre de morts, chez des jeunes femmes, des suites de fièvres puerpérales. Avait-il voulu lui soutenir le cœur, après des pertes de sang dangereuses ? C'était là une autre vertu de la digitale (78). L'incurie et l'ignorance de ses

(76) Bibl. clas. de la Medicina, p. I, Madrid, 1921, p. 33.

(77) Cf. Luis Mercado et la peste, Y. David-Peyre, *La peste et le mal vénérien dans la littérature ibérique du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle*. Thèse complém. Poitiers, 1967. Entre autres ouvrages et outre *El libro de la Peste* qui fit autorité à l'époque, Mercado a écrit *De mulierum, virginum et viduarum, de steriliū et praegnantium, de puerperarum et nutricum affectionibus*.

(78) La digitale, si connue de nos jours dans les affections cardiaques, fut utilisée, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle en des circonstances très diverses : nous renvoyons à la *Flore Médicale*, Ed. Panckoucke, Paris, 1816, t. 3, p. 162-166.

Les médecins du XVIII<sup>e</sup> Siècle utilisaient cette plante pour ralentir les pulsations et savaient qu'à forte dose elle entraînait des Cardialgies.



contemporains imputèrent à Luis Mercado, dont ils étaient jaloux, une tentative d'autant plus grave qu'il était médecin de la Reine et du Roi depuis deux générations ; personne n'y vit une dernière tentative dans un cas désespéré à l'époque <sup>(79)</sup>. Le rôle d'Ismaël, aux prises avec sa conscience, prend alors pour le public un relief encore plus dramatique. Mercado était mort lorsque la pièce fut écrite. On pouvait faire revivre le drame en le transportant dans un temps reculé. Tirso ne se fait pas faute de souligner combien les puissants de ce monde faisaient peu de cas de leurs semblables et combien le personnage du médecin est proche du drame, le côtoyant sans cesse, sans cesse à la merci de menées politiques ou de délations injustifiées.

Morel-Fatio et Blanca de Los Ríos ne font qu'effleurer le problème qui nous occupe, mais il était bon, croyons-nous, d'insister sur la personnalité de Luis Mercado.

Lorsque Morel-Fatio évoque le caractère d'un Don Çag et d'un Don Habraam, il ne met pas en lumière cette contradiction cependant apparente : l'attachement des princes pour leurs médecins juifs, la tradition bien établie chez les Grands de confier leur personne à des réprouvés, et ce, malgré le mépris et la haine que ces « physicos » pouvaient déchaîner par ignorance parfois et souvent par envie de la part des chrétiens qui se voyaient évincés de l'entourage royal.

La vraisemblance du drame apparaît par contre plus grande à l'époque même de Tirso, puisque, depuis la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la richesse de la littérature anti-juive ne fait que s'accroître, et que l'ennemi des chrétiens, vengeur de sa race et justicier, est repris par Salustio del Poyo, plus âgé de quelques années que Tirso de Molina. Faut-il croire, par là, que Tirso épousait forcément la façon de voir de ses devanciers ? Il semble bien que, dans la *Prudencia en la Mujer*, la similitude historique et hautement dramatique que nous avons signalée ait été le motif tentant par excellence. Tirso l'utilisa peut-être à des fins politiques, comme il avait utilisé le thème de *Burlador de Sevilla* à des fins édifiantes, pour faire entendre aux femmes de l'époque des vérités assez rudes sur leur légèreté. Avec Don Juan, il avait transporté sur la scène un véritable sermon de Carême <sup>(80)</sup>. Afin de ne pas heurter de front son auditoire, il avait transposé l'action, la faisant se dérouler en Italie et à une époque antérieure à celle de Philippe IV. Dans le cas présent, il

---

(79) D'après Salomon R. Kagan, *Jewish Medecine*, Luis Mercado était *converso* ...

(80) L'expression est de M. Ch. Aubrun, « Bulletin Hispanique », 1, LIX, janvier-mars 1957.

s'agissait de rendre encore plus tangible la similitude entre le temps où se déroula la *Prudencia en la Mujer* et celui où la pièce fut représentée : le rapprochement entre le médecin juif empoisonneur et le Dr Mercado facilite l'entreprise.

Dans ce cas, la qualité de juif n'est que secondaire et n'implique pas, chez Tirso, une position antisémite. C'est en observateur et en directeur de conscience habitué à scruter les âmes qu'il étudie son personnage. Le déchirement d'Ismaël, ses qualités humaines que Tirso, nous l'avons vu, n'a garde de minimiser, la lutte qui s'engage entre l'homme et le défenseur d'une foi, nous prouvent l'art du dramaturge et la finesse du psychologue, l'esprit équitable, aussi, de qui s'est penché sans parti pris sur des cas réels que ses amis portugais ne manquèrent pas de lui soumettre.

Pouvons-nous voir dans cette équité, qui rend plus noire encore l'âme du très catholique Infant, une influence du séjour de Tirso au Portugal ? Il est difficile de savoir avec certitude si le dramaturge prit connaissance de la riche littérature déontologique dont les principaux auteurs sont des Juifs ou des néo-chrétiens. Il aurait pu en apprécier la hauteur morale et la profonde humanité. Depuis Assaph jusqu'à Zacuto Lusitano, en passant par Zaalon<sup>(81)</sup>, nous nous trouvons en présence d'une longue tradition qui bannit les médecins cupides et déloyaux, les faux savants, les praticiens aux mœurs dissolues, tout autant que le fait la déontologie chrétienne. Tirso n'a jamais épargné les médecins de sa foi, car il vivait à une époque où le Recteur de Coimbre, aussi bien que le Roi Philippe IV, déploraient le relâchement des mœurs et la décadence médicale de la péninsule<sup>(82)</sup>. Tirso voulut-il faire la part des choses entre le mouvement politique anti-juif et ce que nous apprennent

---

(81) La Prière médicale attribuée à Maïmonide est d'un certain Zaalon. Cf. *Supra* le chapitre consacré au médecin et à la déontologie médicale dans la littérature. Assaph, Amato Lusitano et Zacuto Lusitano forment avec Zaalon une famille importante et d'origine hébraïque, qui a pu inspirer les nombreux dialogues où le portrait du médecin idéal tient la première place.

(82) Le Dr Nicasio Mariscal rapporte à ce sujet deux opinions caractéristiques : « Porque hemos sido informados de personas doctas y zelosas del bien comun que en esto nuestros reinos hay mucha falta de buenos médicos, de quien se pueda tener satisfaccion, y que se puede temer, que han de faltar para las personas Reales, etc. » in *Nueva Recopilacion*, libro III, titulo XVI, ley II, sous le regne de Philippe IV. Cette citation se trouve dans l'ouvrage cité plus haut, p. 101.

A la même page, l'auteur rappelle ce qu'écrivait Ch. Daremberg : *La médecine, histoire et doctrine*, appendice V : *Médecins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1865 : « Si l'on voulait prendre la peine de feuilleter les volumineux *Mémoires* de Hérouard, premier médecin de Louis XIII, on trouverait bien d'autres preuves du savoir des médecins d'alors, et du rôle qu'ils jouaient au XVII<sup>e</sup> siècle, qui est l'un des plus tristes que la médecine puisse compter dans ses annales ».

les différents serments ou prières médicales de double tradition judaïque et portugaise ? Il se peut, si l'on considère le pathétisme du personnage mis en scène, sa lutte solitaire et finalement la victoire qu'il remporte sur ses ombres intérieures.

### b) LE MEDECIN MAURE

Alors que le personnage du médecin juif préoccupe les écrivains de la péninsule, celui du médecin maure n'apparaît que rarement, dans les œuvres de quelque notoriété tout au moins. S'il arrive à Lope d'y faire allusion, il s'agit simplement d'un naufragé qui se fait passer pour médecin auprès d'un musulman. Ce « médecin par la grâce de Mahomet » emploie ce stratagème pour se tirer d'un mauvais pas <sup>(83)</sup>. Laguna, par contre, traitera plus amplement le sujet dans son *Viaje de Turquía* tandis que Tirso évoquera le personnage du praticien musulman dans *Los Lagos de San Vicente*.

Le personnage, cependant, aurait pu tenter davantage les écrivains de l'époque, fort bien instruits de ce que l'Europe devait à la célèbre Ecole de Cordoue, et tout particulièrement à Avicenne. Son nom revient, il est vrai, comme un *leit-motiv* sous les plumes les plus diverses, dès que le médecin est en cause. Il restait pour les Espagnols de la Renaissance le maître incontesté dans l'art de guérir, l'auteur des *Canons* au programme de toutes les grandes Universités occidentales. Certes, sa philosophie, raison première de la célébrité d'Ibn Sina au Moyen Age, avait cédé le pas à ses connaissances médicales. Mais il semble que cette époque, pour les écrivains qui nous occupent, était bel et bien révolue. Titre de gloire pour l'Espagne, elle ne suscitait plus cet intérêt qui se reflète dans les personnages de la littérature.

Pourtant, la vie des médecins précurseurs de l'Ecole de Cordoue était aussi riche en tribulations que celle des médecins juifs. Le Pr Marcel Sandrail retrace, dans son étude sur *La pensée médicale de l'Iran*, la carrière d'Avicenne, son existence de vagabondage et d'aventure, les persécutions auxquelles il est en butte, les étapes de son œuvre <sup>(84)</sup>. Mais Avicenne n'est pas un cas isolé. Avenzoar est,

---

(83) Lope de Vega, *Viuda casada y doncella*, Obras de Lope de Vega, Madrid, 1930, p. 470 et suiv.

Feliciano : ? Por dónde tienes la borla ?

Celio : ? por la gran casa de Meca  
y el zancarrón de Mahoma.

(84) Marcel Sandrail, *art. cité*.



à Séville, un de ses meilleurs disciples. Averroès connaît à Cordoue une gloire comparable à celle d'Ibn Sina en Perse. Grand médecin et grand philosophe comme son maître, il devait exercer une forte influence sur le Moyen Age Occidental. Honoré et exilé alternativement comme Avicenne, cet ancien gouverneur d'Andalousie mourait en exil à Marrakech, en 1198. Le cas enfin de Maïmonide<sup>(85)</sup> démontre combien il était difficile de dissocier, dans cette Ecole Andalousie, les deux religions : juive et musulmane, les deux manières de penser et d'envisager la science médicale.

Juifs et Musulmans rendirent possible, dans le creuset ibérique, la fusion de toutes les connaissances prises à la Perse, à l'Egypte, à la Syrie, l'élaboration méthodique d'un art de guérir susceptible d'être transmis, traduit et diffusé. Maïmonide, disciple lui aussi d'Avicenne, doit à Averroès et à Ibn Tufaïl<sup>(86)</sup> ses connaissances en histoire naturelle, en médecine et en philosophie. Sa vie mouvementée, son départ d'Espagne au moment où les Almohades forcent les Juifs à abdiquer leurs croyances<sup>(87)</sup>, son séjour à Fez où il doit, par prudence, pratiquer la religion islamique, ne l'empêchent aucunement d'élaborer une œuvre importante. Son cas représente une forme de marranisme qui devait se répandre à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, et qui aurait pu inspirer des dramaturges. Il était considéré par les savants de Fez comme un bon musulman et lorsqu'il fut de nouveau inquiété pour son crypto-judaïsme, ce fut un éminent confrère, théologien et poète musulman, Abul Ibn Moïscha, qui le protégea de la fureur des disciples de Mahomet.

Si les Arabes, donc, se montrèrent aussi intransigeants que le furent les catholiques envers les Juifs, ils subirent également, après 1492, les mêmes pressions de la part des chrétiens espagnols. Une lettre de Clénard en fait foi<sup>(88)</sup>. Le savant, à la fois helléniste et arabisant, écrivait en 1541 à Jacques Latomus pour lui faire part des difficultés qu'il avait à trouver, en Espagne, un Arabe susceptible de lui expliquer certains passages délicats. Il avait trouvé, à Séville, un vieux potier qu'un ami de Coimbre lui avait recommandé. D'origine musulmane, il connaissait fort bien l'arabe, à tel point que le Commandeur Grec, ami également de l'humaniste, avait parfois recours à lui pour des traductions. C'était là une référence de poids. Mais le potier ne voulut pas accéder à la requête de Clénard. Pré-

---

(85) Henri Serouya, *op. cit.*

(86) *Id.*, *ibid.*, p. 1.

(87) E.-G. Browne, *La Médecine Arabe* (tr. fr.) Paris, 1933.

(88) Alphonse Roersch, *Correspondance de Nicolas Clénard*, Bruxelles, 1941, I, p. 151. « *Aiebat sese jam senem praeterea aliis distractum negotiis (nam simul et medicinam meditatur in Triana, hoc est hispalensi suburbio) non posse mihi vacare* ».



textant son travail et le fait qu'il exerçait la médecine à ses heures de loisirs, tout comme les Juifs la pratiquaient, il ne voulait pas priver de ses humbles lumières les familles pauvres de Triana. En réalité, ce vieux potier fort sage et qui passait pour un espagnol chrétien, ne voulait pas attirer l'attention des curieux et risquer de compromettre ainsi la réputation dont il jouissait. L'intérêt de cette anecdote est de nous permettre un rapprochement entre Juifs et Musulmans, qui pouvaient, tout en exerçant un métier manuel, pratiquer aussi la médecine.

Il est bon de rappeler, également, que l'un des principaux livres écrits par Maïmonide est le *Guide des égarés*, où l'auteur traite des grands problèmes métaphysiques et moraux, où il tente de dissiper les doutes des Israélites en matière de judaïsme, et où il essaie de faire la synthèse entre la foi et la philosophie. A côté de Talmud, ainsi que le souligne Henri Serouya <sup>(89)</sup>, il place Aristote. Or, cette œuvre fut écrite en arabe avant d'être traduite en hébreu par Ubn Tibbon en 1204. On sait combien il regrettait de ne l'avoir pas lui-même rédigée en hébreu, au point d'écrire, peu avant sa mort, à son fidèle disciple (en 1200) : « ce serait une grande joie pour moi que de rendre le produit du vol à son propriétaire » <sup>(90)</sup>, car, remarque Serouya : « il avait le sentiment d'avoir pris injustement quelque chose à la langue hébraïque en rédigeant l'œuvre en arabe » <sup>(91)</sup>.

La science de l'Ecole de Cordoue arrivait jusqu'au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle à travers des noms prestigieux mais dangereux à prononcer, lorsqu'il s'agissait de leur pensée philosophique. Du point de vue médical, ils n'étaient pas encore passés à la légende. Les diverses épidémies de peste donnèrent une nouvelle vogue aux compositions compliquées de la médecine arabe. Les pilules de Rhazès apparaissent dans les traités de préservation et dans toutes les thérapeutiques curatives. Nous renvoyons, à ce sujet, à Andrés Laguna, à Luis Mercado et à bien d'autres médecins que les grandes épidémies rendirent célèbres <sup>(92)</sup>.

L'intérêt des deux textes où apparaît le médecin musulman est de nous le présenter sous un jour assez inattendu et assez semblable de la part du médecin du XVI<sup>e</sup> et du dramaturge du XVII<sup>e</sup> siècle.

Lorsque Matalascallando, protagoniste du *Viaje de Turquía*, s'étonne de l'intérêt témoigné par le Pacha pour un médecin chré-

---

(89) Henri Serouya, *op. cit.*, p. 53 et suiv.

(90) *Id.*, *ibid.*, p. 24.

(91) *Id.*, *ibid.*, p. 24.

(92) Cf. Y. David-Peyre, *Manuel Alvares ou la synthèse de la littérature médicale sur la préservation contre la peste*, in Bull. des Etudes Portugaises, 26, 1965, p. 73, et *La peste et le mal vénérien dans la littérature ibérique du XVI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*. Thèse compl. Poitiers, 1967.

tien, Pedro de Urdemalas le narrateur, lui explique que les médecins et les apothicaires turcs ne manquaient pas mais qu'ils n'étaient guère instruits. Ils sont reconnaissables, dit-il, à leur « bonnet rouge haut comme un pain de sucre »<sup>(93)</sup>. C'est ce bonnet que portent aussi les médecins juifs dont il va faire la critique, dans le même chapitre. Mais, comme les Turcs n'ont aucune connaissance d'Avicenne et s'adonnent aux pratiques de sorcellerie et de magie, le Pacha préfère confier sa personne aux médecins juifs. « Les Turcs et les Grecs sont ignorants, quant aux médecins qu'on y trouve, ils sont tous sorciers et superstitieux »<sup>(94)</sup>. Pedro revient sur leurs pratiques lorsqu'il écrit :

« ...mais c'était des médecins qui exerçaient selon leur loi, au moyen de mots et de sacrifices dans lesquels ni les Juifs, ni moi-même, n'osions intervenir ; et aucun ne venait qui ne promît de lui rendre la santé dans les trois jours. Et il les croyait tous. Les docteurs de la Loi de Mahomet lui dirent que les médecins n'entendaient rien à cette maladie et ne sauraient la guérir ; elle lui était venue de ce que certains, lui voulant du mal, avaient prononcé certaines formules contre lui ; car c'est là une de leurs superstitions : si quelqu'un vous veut du mal il lit, au-dessus de votre tête, certaines phrases d'un livre vous rendant aussitôt incapable de parler ou de marcher ou de voir, ou tout autre chose semblable et le remède contre cela était de chercher des lecteurs réputés capables de conjuguer ces formules et de permettre la guérison. La plaisanterie lui coûta plus de sept mille ducats »<sup>(95)</sup>.

Lorsque Pedro évoque les médecins arabes célèbres, il s'arrange pour reporter le mérite de ces derniers sur l'Espagne. D'ailleurs, il cite de mémoire et se trompe lorsqu'il affirme : « La (médecine) que connaissent ces messieurs, ce qui est peu pour ne pas dire rien, leur vient d'Avicenne et d'Averroés, l'un de Cordoue, l'autre de Séville, deux villes espagnoles »<sup>(96)</sup>. Il est permis de s'étonner de la minceur des références, du son livresque qu'elles laissent entendre. Pourrions-nous dire que c'est une preuve de plus en faveur du roman documenté ? Ce serait confondre preuve et impression et ajouter une référence aussi mince que celle de l'auteur ! Les précisions données par lui peuvent avoir été copiées d'une Relation de Voyage ou empruntées à un narrateur au retour d'un séjour dans ce pays. Le cas du médecin juif, par contre, est si connu, si actuel

---

(93) *Op. cit.*, N.B.A.E., p. 50.

(94) *Id.*, *ibid.*

(95) *Id.*, *ibid.*

(96) *Id.*, *ibid.* Avicenne était souvent cité, comme natif d'Andalousie alors qu'il n'avait jamais mis les pieds en Espagne ! Averroés naquit à Cordoue.

lorsque Laguna écrit, et d'autant plus actuel que Laguna est un néo-chrétien qui devait connaître fort bien ses confrères, que les anecdotes abondent et que l'auteur a l'embarras du choix. L'incapacité des médecins musulmans y est soulignée à plaisir et Laguna s'oppose en cela aux opinions d'un homme fort averti tel que Clénard. Un trait sur lequel insiste Laguna se retrouvera chez Tirso. Il s'agit du rôle secondaire joué par le médecin, simple auxiliaire d'Allah et non plus de son efficacité de praticien ; cependant, cette disposition d'esprit pouvait avoir une répercussion sur son art : croyant ne pouvoir influencer que faiblement sur la durée de la vie humaine, il ne se tracasse pas outre mesure d'une issue funeste et ne craint guère de se voir imputer la mort du malade ; afin de développer ce thème, Pedro de Urdemalas utilise l'anecdote du barbier chirurgien portugais, attaché aux Turcs, sur la galère : on lui demande d'examiner un Turc très mal en point ; il se rend compte par le pouls, et l'examen des signes visibles, qu'il va bientôt mourir, et le lui déclare. Le Portugais soutient alors le contraire :

« Allons, mes frères, que me donnerez-vous ? Je vais vous le guérir avec l'aide d'Allah ».

Et, aussitôt le Portugais se met à confectionner un breuvage qu'il fait ingurgiter de force au malade. Furieux, Pedro essaie de s'y opposer, et, lorsqu'il se trouve devant le barbier, celui-ci lui tient ce langage :

« Croyez-vous être dans votre pays, croyez-vous gagner quelque chose au moyen de vos pronostics ? Prenez garde de ne jamais considérer un malade comme perdu, mais au contraire de promettre à tous la santé ; car je veux que vous le sachiez, les Turcs sont très différents des Chrétiens, et jamais ils ne rendent le médecin responsable de la mort ; selon eux, chacun porte écrit sur son front ce qu'il adviendra de lui et le moment où son heure viendra ; en outre, sachez qu'ils promettent beaucoup mais tiennent rarement leur promesse ».

Pedro avoue que ce sage conseil, donné par un captif de longue date, lui donna beaucoup à réfléchir et qu'il en fit dorénavant son profit.

Tirso de Molina, au siècle suivant, nous offre un portrait qui semble être, lui aussi, plus littéraire que conforme à la vérité ou à l'observation directe. Dans *Los Lagos de San Vicente*, le Roi Maure, père de l'héroïne Casilda, se plaint de ce que la science médicale arabe ne soit d'aucun secours à sa fille. Il déplore l'impuissance des médecins. Seul Allah peut guérir ; les médecins, dont le plus grand fut arabe — il s'agit d'Avicenne — ne sont que des auxiliaires.

Il fait un parallèle entre la renommée de Cordoue, la réputation de Rhazès et de Mansour, et le peu d'efficacité de leur médecine : « Cordoue a fait don d'un Avicenne. Elle a vu naître un Rhazès et un Mansour, mais sa renommée a été plus grande que son efficacité »<sup>(97)</sup>. Ali, serviteur du Roi, défend la doctrine médicale arabe : « C'est de l'hypocrisie que de vouloir ignorer les effets de sa doctrine ». C'est alors que le Roi va distinguer Arabe et Morisque : comme la médecine est devenue morisque, il est normal que l'Infante, fidèle à sa loi, ne puisse plus trouver de remèdes qui lui conviennent ! Le passage, quoique court, offre quelque intérêt : s'agit-il chez Tirso d'un parti-pris ? Nous ne le pensons pas. Il se fait simplement l'écho du Coran. Mahomet connaissait, paraît-il, un médecin du VI<sup>e</sup> siècle : Haretz Ben Caladah, et aurait suivi ses conseils d'hygiène, recueilli ses leçons et résumé les connaissances de ce médecin dans le recueil appelé *Médecin du Prophète*. Mahomet témoigna de l'estime pour les médecins : « A celui qui a rendu la vie à un seul homme, il sera tenu autant compte par Allah que s'il l'avait rendue à l'humanité entière »<sup>(98)</sup>. Mais l'importance accordée à la doctrine médicale est toute relative. La maladie y est considérée comme une expiation et comme une purification, et dans ce cas, Allah le Dieu unique peut, lorsqu'on lui adresse des prières ferventes, accorder la santé. Remarquons en passant que cette formule est semblable à la célèbre phrase d'Ambroise Paré : « Je l'ai soigné, Dieu l'a guéri ». Le Roi mis en scène par Tirso apparaît ici comme un fervent adepte du Coran. Tirso en profite pour faire l'apologie de Cordoue, mais lui aussi, comme Laguna, risque de nous induire en erreur par la façon dont il évoque Avicenne : « Cordoue nous a donné un Avicenne » !!! Que veut dire Gabriel Tellez ? Peu lui importe, croyons-nous, que le public ne sache pas qu'Avicenne n'a pas foulé le sol d'Espagne et que seules ses œuvres sont arrivées jusqu'à la ville andalouse, à l'époque où la curiosité d'un Calife cultivé le poussa à faire traduire par un moine byzantin du nom de Nicolas tous les livres écrits en grec, en latin et en arabe, qui affluent de

---

(97) Tirso de Molina, *Obras completas*, II, p. 27.

Tello : es posible que no habrá  
remedio ?

Rey : Ya no lo espero.  
Arabia médicos da  
por ser patria del primero ;  
pero la salud, Ala.  
Un Avicena ha ofrecido  
Córdoba, en ella ha nacido  
un Rasis, un Almanzor ;  
mas fue su fama mayor  
que sus efectos han sido ...

(98) *Coran*.



toutes parts en Andalousie. Il s'agissait d'Abderrhaman III, dont le fils, Hakem, sut continuer l'œuvre, de sorte que la science médicale se répandit dans tout l'Occident, grâce à ce centre de diffusion que l'on appela alors « Perle du Monde ». Peu importe à Tirso que Rhazès soit né en Perse à Khorāṣān, comme le célèbre Haroun-Al-Rachid, et qu'il n'ait jamais connu l'Espagne. Certes, son œuvre fut, comme celle des sommités juives et arabes de l'époque, traduite à Cordoue ou à Tolède, autre centre célèbre par ses traducteurs. Parmi celles-ci se trouvait un livre dédié au protecteur du médecin : le Prince Almansour ; c'est pourquoi elle s'intitulait : *Le livre de Médecine d'Almansour*. Cet ouvrage est du grand médecin persan Rhazès (mort entre 903 et 923) et il est effectivement dédié au Prince Mansūr Ibn Ishāq, son protecteur. Mais si Tirso se réfère véritablement à un médecin du même nom, on peut hésiter entre deux auteurs qui vécurent à plus de quatre siècles d'intervalle, mais persans eux aussi comme Rhazès. La « *Matière médicale* » fut écrite en 950 par Mansūr Muwaffaq de Hérat, tandis que l'*Anatomie* illustrée est due à la plume de Mansūr Ibn Muhamad qui la composa en 1396. Ces deux ouvrages devaient retenir également l'attention de l'Occident. De toute façon, Tirso qui devait avoir eu vent du livre de Rhazès et peut-être de l'*Anatomie* illustrée, confond sans sourciller les noms, les œuvres et les dates au seul profit de Cordoue <sup>(99)</sup>.

Tirso est plus près de la vérité lorsqu'il fait dire au Roi que la médecine est devenue morisque. Non seulement cette remarque situe la période historique où se déroule l'action : postérieurement à 1492, mais elle suggère l'attachement des Espagnols aux médecins arabes comme aux médecins juifs. Clairvoyants et efficaces, ils jouirent de la faveur des Grands qui se firent leurs complices pour qu'ils puissent rester en Espagne malgré les mesures d'expulsion. Les crypto-musulmans purent se maintenir eux aussi lorsqu'ils étaient bons praticiens, dans leurs prérogatives. Beaucoup se convertirent avec plus ou moins de foi. C'est ce que laisse entendre le personnage de Tirso.

---

(99) Le *Kitābu l-Mansūri* est le *Liber Almansoris* des éditions en latin. La *Matière Médicale*, que Tirso aurait pu difficilement connaître est, d'après E.G. Browne, le plus ancien manuscrit persan connu en Europe. Le Dr Seligmann en a publié une édition à Vienne en 1859.

L'« *Anatomie* » a mérité une étude du Dr Karl Sudhoff (*Studien in Geschichte der Medizin*, Heft 4, Leipzig, 1908).

En ce qui concerne la Médecine Arabe, cf. Edgar G. Browne (*Arabian Medicine*), Médecine Arabe, éd. française mise à jour et annotée par H.-P.-J. Renaud, Paris, Larose, 1933.

Cf. *Histoire générale des Sciences*, publiée sous la direction du Professeur René Taton, Paris, 1965, t. I.

De ces deux exemples on peut retenir l'utilisation littéraire, par deux écrivains que près d'un siècle sépare, de faits assez connus pour qu'un quelconque lecteur ou auditeur puisse s'y intéresser ; mais cette connaissance reste assez superficielle pour que des erreurs flagrantes soient relevées et pour que le lecteur ou l'auditeur se contente de notions souvent vagues et parfois désuètes. En effet, Laguna semble décrire, plus qu'un état de fait contemporain, un trait que l'on a reproché dès le Moyen Age aux médecins de l'Islam : une prédilection marquée pour la magie et une certaine recherche qui tient compte des superstitions. Ainsi les Arabes ont-ils été les premiers alchimistes ; mais ils s'y sont adonnés sans mesure, gaspillant un argent et un temps précieux, profitant de la crédulité publique et se livrant à des rêves incompatibles avec leur modération et leur intelligence. Leur science des onguents, des parfums et des formules les incitaient à des essais dont Laguna s'est fait complaisamment l'écho. Tirso a surtout insisté sur la décadence médicale, décadence réelle, si l'on pense que les meilleurs médecins étaient restés en Espagne ou en Italie. De plus, ainsi que nous l'avons maintes fois souligné, la décadence médicale était générale au XVII<sup>e</sup> siècle et l'on ne sait trop ce qu'aurait pensé un Pacha, des soins de certains médocastres que les auteurs Espagnols et Portugais mettent en scène sans la moindre aménité.

## CHAPITRE II

### LA MEDECINE A TRAVERS LE ROMAN

Il serait fastidieux de passer en revue les innombrables médecins dont la qualification peut être réelle, usurpée ou feinte selon les cas, et qui apparaissent dans la littérature romanesque de la péninsule, car une bonne partie d'entre eux ne joue qu'un rôle épisodique. C'est ainsi que, dans le *Diablo Cojuelo*, Velez de Guevara évoque, en un tableau rapide, un médecin appelé de nuit, pour soigner une femme en proie à un mal de matrice. Le personnage fait parfois l'objet de conversations plus ou moins désobligeantes où la critique et l'humour utilisent les lieux communs de la littérature déontologique. Protagoniste d'un conte lestement rapporté, le personnage peut ressembler aussi à ce Docteur Grazziano que la commedia dell'arte s'est complue à brocarder, à moins qu'il ne descende en droite ligne des Contes et Nouvelles du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle <sup>(1)</sup>. Les combats singuliers et les accouchements clandestins des romans de chevalerie, des romans pastoraux et des romans dits byzantins, nécessitent souvent l'aide du médecin mais d'une façon anecdotique. Nous ne nous y arrêterons pas. Cependant avant de choisir quelques exemples de héros dont le comportement ne peut être négligé sans porter atteinte à l'intérêt romanesque de l'œuvre, nous évoquerons Pedro Recio de Agüero, né au village de Tirteafuera, entre Caracuel et Almodávar del Campo <sup>(2)</sup>.

#### *Cervantès devant les médecins*

Alors que Cervantès a témoigné d'un intérêt passionné pour les maladies, physiologiques ou psychiques, que l'Alferez Campuzano a

---

(1) Cf. Zorita, *Storia della letteratura italiana*, t. 3.  
Mariotti, *Il teatro in Italia nei Sec. XVI - XVII - XVIII*, Firenze, 1874-1886.  
*Les cent nouvelles nouvelles*, Bibl. Elzevirienne. Paris, 1858.  
(2) D. *Quijote*, t. 2, chap. 47.

vulgarisé, grâce au don d'observation de l'auteur, le traitement du mal français et l'emploi des bois sudorifiques, alors que Grisóstomo, Cardenio, le Licencié de Verre et les pauvres fous de l'hôpital du Nonce de Tolède, ou de Séville, nous ont conduit de la maladie érotique à la démence, grâce toujours à la plume de Cervantès, le médecin n'apparaît qu'en arrière-plan dans ses livres. Il a cependant eu pour amis des sommités telles que Francisco Díaz l'urologue auquel il dédia un sonnet <sup>(3)</sup>, le Dr Gregorio Lopez Madera médecin de Juan de Austria et aux côtés de Cervantès pendant la bataille de Lépante <sup>(4)</sup>. Par son père qui était chirurgien, il dût connaître Juan de Vergara et Cristóbal de Vega, ainsi que l'écrit le Dr Leopoldo Cortejoso dans son étude sur *Miguel de Cervantes médico de su tiempo* <sup>(5)</sup>. Mais, d'après le Dr D. José Riquelme Salazar <sup>(6)</sup>, Cervantès s'inspira, dans son évocation de Pedro Recio, de médecins réels. On a retrouvé, en effet, parmi les auteurs de vers laudatoires adressés à Cristóbal Perez de Herrera et inclus dans l'édition du *Compendium totius medicinae ad tyrones* <sup>(7)</sup>, un Dr Pedro Díaz de Agüero. D'autre part, Philippe III fut soigné par un certain Celedonio Pardo y Agüero que Cervantès connut certainement. Il est donc probable qu'il fait allusion à l'un ou à l'autre <sup>(8)</sup>.

En ce qui concerne les sources où Cervantès a pu puiser ses connaissances nous renvoyons à la riche bibliographie médico-littéraire qui a trait à son œuvre <sup>(9)</sup> ; le chapitre qui nous intéresse met aux prises Sancho et le médecin, mais n'a aucune prétention érudite ; bien au contraire, il s'attache à défendre un seul point de vue, celui du malade ou de l'homme bien portant que l'on met à la diète. Certes, le fait de choisir comme défenseur du bien manger un avocat tel que Sancho Panza ne manque pas d'humour et le comique de la situation est rehaussé par la répétition d'un même manège qui oppose l'homme de bon appétit et le disciple de la diététique, devant

---

(3) Le Dr Rafael Mollà y Rodrigo a publié dans la « Biblioteca clásica de la medicina española », t. 2, Madrid, 1923, une édition avec étude préliminaire du *Tratado de todas las enfermedades de los riñones, vejiga, y carnosidades de la verga, y urina*, del Dr Franciso Díaz, d'après l'édition de Madrid, 1588. Cette édition ne comporte que les deux sonnets laudatoires dûs à la plume de Lope de Vega. Le sonnet de Cervantès se trouve dans l'exemplaire de la « Biblioteca del Palacio Real » (cf. *op. cit.*, p. 33).

(4) Lopez Madera a soigné Cervantès lorsqu'il fut blessé à Lépante.

(5) Dr Leopoldo Cortejoso, *Miguel de Cervantes, médico de su tiempo*, E.C.E., Madrid, 1964.

(6) Dr. José Riquelme Salazar, *Consideraciones médicas sobre la obra cervantina*, Madrid, 1947.

(7) *Compendium totius medicinae ad tyrones*, Madrid, 1614.

(8) *Id.*, *ibid.*, p. 66-67.

(9) La Bibliothèque Nationale de Madrid a réuni au titre Cervantès une abondante collection de tirés à part provenant de revues médicales.



un défilé de plats succulents ; par les sentences en latin qui ne laissent place à aucune discussion ; par le geste péremptoire du bras et de la baguette.

Mais Cervantès, par le truchement de Sancho, prend position dans un débat d'actualité. Nous avons signalé l'importance de la tempérance à une époque où il existait deux sortes d'individus : les « Camacho » et les « Alonso Quijano », ceux dont la table était un défi lancé à la pauvreté et à la disette, et ceux qui se contentaient d'une maigre pitance. Cristóbal Perez de Herrera, médecin du Roi Philippe III, l'exhorte, dans son *Remedio para el bien de la salud del cuerpo de la república* écrit à Madrid en 1610, à mettre un terme aux dépenses somptuaires et s'attache à démontrer que la sobriété est salutaire à la fois pour l'individu et pour la collectivité. Rédigée quelque temps après la parution de *D. Quichotte*, cette adresse au Monarque nous éclaire sur ce point. La situation était si précaire que l'Etat se voyait acculé à la faillite. Tous les expédients lui étaient bons et les « arbitristas » se pressaient au chevet de la République comme les rebouteux et les empiriques au chevet d'un malade abandonné par les médecins. Nous avons examiné cet ouvrage dans notre étude sur la peste et le mal vénérien, rappelant qu'avec la peste, la disette, la guerre, la sécheresse, le typhus avaient réduit l'Espagne à la misère et que chacun craignait de voir à nouveau « cette faim universelle mère de mille maux... » <sup>(10)</sup>. De toutes les réformes préconisées par Herrera afin d'y remédier, nous ne rappellerons que celle de la table. Herrera entendait par là réduire le train de vie de certains nobles et de riches marchands dont le menu ne comptait pas moins de onze à quinze plats principaux. Il estimait qu'il ne fallait pas dépasser le nombre « de quatro a seis platos a lo más, con otros tantos principios y postres <sup>(11)</sup> ». Le Portugal, de son côté, avait publié une réglementation dans le même sens. On peut mesurer par conséquent le gaspillage qu'un repas entraînait, même si les domestiques y trouvaient leur compte. En outre de tels régimes favorisaient l'apparition de la goutte :

y assi mismo parece convenir mucho, se ponga orden en la mucha desorden que ay en los platos y comidas, que con causa de tantas enfermedades y neccesidad : y al fin siendo superfluas las goçan los despenseros, compradores y cozineros, con lo que se aprovechan y los demás citados que andan entre ello, que quando llegan a la mesa los platos, se les ha sissado y hurtado la mitad del valor dellos, no comiendo más ni mejor los amos ni conbidados, embaçándose y aun ahitándose con tantos man-

---

(10) Cf. *op. cit.*, thèse complémentaire, 1967.

(11) Dr Cristobal Pérez de Herrera, *op. cit.*, fol. 15.

jares diferentes, de que proceden también muchas enfermedades de almas y cuerpos y grandes necessidades y menoscabo de hazienda <sup>(12)</sup>.

Ce passage éclaire d'un jour nouveau la vogue des Régimes de Santé et fait comprendre pourquoi les théologiens et les écrivains spirituels unissaient leurs voix à celle des médecins. C'est ainsi que Fray Luis de Granada vante la vertu du jeûne dans son *Tratado de la Oración y consideración*. Il intitule le 1<sup>o</sup> paragraphe d'un chapitre : « De cómo el ayuno ayuda para alargar la vida más que todas las medicinas » et le second : « de cómo el ayuno ayuda para conservar la salud » <sup>(13)</sup>. Il utilise même un véritable apologue. Il s'agit d'une anecdote vécue et dont l'auteur fut, dit-on, le témoin en Italie. Un homme était si goutteux qu'il ne pouvait se mouvoir. Il se retrouva en prison, du fait d'ennemis qu'il avait dans la ville. On lui donnait chaque jour une ration d'eau et de pain pour hâter sa mort. Quatre ans n'y suffirent pas. Les changements survenus au bout de ce temps firent en sorte que notre podagre fut libéré, mais en bonne santé « porqué salió de todos sus males libre como una manzana y ligero y suelto de todos sus miembros y vivió y vive hoy en día, rogando a Dios todos los días por quien le puso en aquella prisión ; porque pretendien do darle la muerte prolija, le libró de otra mas prolija en que él vivía y le dio salud y alegre vida » <sup>(14)</sup>.

On se rappellera le cas de Charles Quint, si glouton qu'il était incapable de suivre les prescriptions des médecins et qu'il les choisissait de préférence bienveillants vis-à-vis de sa gourmandise et de ses excès. Il mettait donc en péril une vie qui ne lui appartenait pas dès qu'il était souverain. C'est bien l'argument que défend Pedro Recio, devant le nouveau gouverneur.

Yo, señor, soy médico asalariado en esta ínsula para serlo de los gobernadores della, y miro por su salud mucho más que por la mía, estudiando de noche y de día y tanteando la complexion del gobernador para acertar a curarle cuando esté enfermo, y lo principal que hago es asistir a sus comidas y cenas.

Que lui laissera-t-il manger ? Quelques crêpes roulées et de fines tranches de pâte de coing qui suffiront à calmer son appétit et seront d'une digestion facile.

En arrière-plan de ce tableau comique transparaît, à notre avis, l'amertume de qui a bien du mal à vivre et à nourrir sa famille, se

---

(12) *Id.*, *ibid.*, fol. 15.

(13) Fray Luis de Granada, B.A.E., t. 8, p. 85.

(14) *Id.*, *ibid.*, p. 85, col. a.

contentant de l'ordinaire des auberges de campagne, à une époque où la disette et la pauvreté étaient le lot de bien des Espagnols. Cervantès, par expérience, sait qu'un métier qui ne permet pas de se nourrir ne vaut rien : « ... que oficio que no da de comer a su dueño no vale dos habas » et que l'amaigrissement n'augure rien de bon « como si no fuese mayor mal la flaqueza que la calentura ». Ainsi que le rappelle le Dr Riquelme, la fièvre était traitée, à l'époque, par une diète au lait en petite quantité, « ce qui diminuait d'une façon alarmante le complexe vitaminique et les protéines si nécessaires au maintien de l'équilibre des éléments physiochimiques ». C'est en effet ce déséquilibre qui peut rendre critique une maladie par ailleurs guérissable. Cervantès prend donc parti et minimise l'importance des phénomènes fébriles. L'exagération de certains l'exaspère ; mais pour ne pas chagriner ceux de ses amis qui sont de bons médecins, il aura soin de faire venir Pedro Recio d'une petite université, afin de pouvoir le traiter d'ignorant et lui donnera un compagnon de médiocrité : il s'agit du praticien Miguel Turra, responsable d'un véritable meurtre sur une femme enceinte qu'il n'a pas hésité à purger.

Le prétexte d'une farce jouée à Sancho permet à Cervantès d'évoquer en une scène vivante et animée les règles déontologiques, les mœurs médicales et les abus d'une époque, de faire connaître son point de vue, et de faire entendre, avec bonhomie malgré des allusions assez claires à l'actualité, la voix du bon sens.



Certaines similitudes dans la façon de concevoir le personnage du médecin nous ont incitée à étudier, dans la même optique, trois auteurs, Laguna, Espinel et J. de Alcalá, malgré l'antériorité du premier.

#### *La matière médicale à travers le « Viaje de Turquía ».*

Pedro de Urdemalas, principal protagoniste du *Viaje de Turquía*, a retenu l'attention de bien des critiques. Est-il inventé de toutes pièces, est-ce le reflet du narrateur ? Est-ce vraiment un étudiant d'Alcalá qui se fait passer pour un médecin ou un médecin qui se dissimule sous le travesti de l'étudiant ? Nous renvoyons aux différentes études qui concernent l'élaboration de l'œuvre et la personnalité de l'auteur : Schevill, Markrich, Dubler et surtout M. Marcel



Bataillon<sup>(15)</sup>. Pour notre part, nous croyons à la création d'un personnage romanesque à partir d'éléments vécus, de documents empruntés à des chroniques ou des Relations de Voyages et de traits pris sur le vif. Et c'est parce que nous sommes convaincus qu'un écrivain profane en matière de médecine n'aurait pu utiliser avec tant d'à-propos une telle somme de connaissances et d'observations, que nous allons tenter, en donnant plus d'ampleur à un travail déjà entrevu par M. M. Bataillon<sup>(16)</sup>, de cerner le personnage de Pedro de Urdemalas du point de vue médical, de discerner en lui le pli du médecin et de dégager ce qui fait son originalité, en tant que création littéraire.

Même si l'on veut encore considérer le *Viaje de Turquía* comme une autobiographie de Villalón, il n'en offre pas moins l'exemple d'un héros de roman devenu médecin de fortune et amené, tout le temps de sa captivité chez les Turcs, à se faire passer pour tel. Nous essaierons donc, tout d'abord, de relire le roman en oubliant la polémique qu'il a suscité et ce que M. M. Bataillon a appelé la « signature dissimulée » du grand médecin ; en effet, l'expérience bolonaise que l'auteur du *Viaje de Turquía* « prête généreusement à Pedro de Urdemalas », selon la phrase de son commentateur, lui est commune avec Andrés Laguna. Le professeur Busacchi de la Faculté de Bologne devait retrouver, sur la demande de son collègue du Collège de France, le nom de Laguna parmi les médecins inscrits sur le *Libro Segreto* comme Docteur *honoris causa*, de 1545 à 1555<sup>(17)</sup>.

Envoyé aux galères, Pedro de Urdemalas devient donc médecin malgré lui et réalise des cures miraculeuses de la part d'un néophyte, lorsqu'il se trouve à Constantinople. Oubliant ce qu'en ont dit les commentateurs, suivons, de notre côté, les discussions entre Urdemalas et le Pacha, Urdemalas et la fille du Pacha, Urdemalas et les médecins juifs, ainsi que celles qui l'opposent parfois à Matalascalando et Juan de Voto a Dios, ses amis retrouvés.

Les préoccupations de Pedro de Urdemalas sont de deux sortes : elles versent tantôt sur les médecins et la médecine, sur leurs prérogatives, leur valeur, la place qu'ils occupent dans leur pays ; tantôt

---

(15) Cf. Rudolf Schevill, *Erasmus and Spain*, *Hispanic Review*, VII, 1939, pp. 93-116, William L. Markrich, *The « Viaje de Turquía » : a study of its sources, authorship and historical background*, sommaire dans *Bull. Hisp.* LVIII, 2, avril-juin 1956, C.E. Dubler, *La « Materia medica » de Dioscórides*, *Transmisión medieval y renacentista*, vol. IV. D. Andrés Laguna y su época, Barcelona, 1955, M. M. Bataillon, *Le docteur Laguna auteur du Voyage en Turquie*, Paris, 1958.

(16) Marcel Bataillon, *op. cit.*, pp. 79-84.

(17) *Id.*, *ibid.*, et V. Busacchi, *Gli studenti spagnnoli di medicina e di arti in Bologna dal 1504 al 1575*, in *Bull. Hisp.*, *op. cit.*



sur la thérapeutique et sur les relations entre le médecin et son malade. Nous commencerons par les premières qui sont, comme nous allons le voir, assez variées, mais n'apportent pas de preuves décisives à ce que nous voulons démontrer.

Aux chapitres intitulés : « Muere Sinan Bajá » et « Hacia Italia », nous nous trouvons en présence de discussions à la mode, certes, mais toutes vibrantes d'un prosélitisme à peine contenu touchant la supériorité du médecin sur le théologien. C'était, nous l'avons dit, un exercice d'Ecole dans lequel excellaient la plupart des humanistes portugais et espagnols. Comme nous avons tenté de le souligner, c'était là une mode littéraire nourrie des principes déontologiques judéo-chrétiens mais renforcée par une évolution sociale irréversible. Il se peut donc que Laguna, néo-chrétien, se soit laissé tenter par cet exercice. Dans le premier chapitre cité, il oppose le théologien qui, de sa chaire, tente de sauver des âmes et de réunir des aumônes pour racheter les captifs, sans en mesurer le résultat dérisoire, alors que le médecin qui soigne ces captifs ou le frère de la Merci ou de la Miséricorde qui s'offre à leur place, se rendent compte, par l'expérience, de tout ce qui reste à faire et du nombre d'âmes qui, reniant la loi du Christ, épousent la religion de Mahomet<sup>(18)</sup>. Est-ce aller trop loin que d'y retrouver un écho de ceux qui, par leur indifférence, laissent dans l'ignorance et sans soutien les nombreux convertis juifs du Portugal et de l'Espagne ?

Au chapitre intitulé « Hacia Italia »<sup>(19)</sup>, le caractère du médecin se précise et apparaît derrière la controverse. Non seulement il reproche aux théologiens de ne savoir ni grec ni latin et de se référer à un hétérodoxe tel qu'Averroés, mais il les tient pour incapables de commenter les Pères de l'Eglise, faute de connaître les langues anciennes. M. M. Bataillon a souligné, à propos du *Discours de l'Europe*<sup>(20)</sup>, la coquetterie du médecin-humaniste, en matière de grec<sup>(21)</sup>. Ne retrouvons-nous pas ici cette même tendance ? Enfin, le médecin défend avec ardeur sa discipline lorsqu'il oppose l'attitude sclérosée des scolastiques et l'esprit critique des médecins :

Mata : Pourquoi ai-je entendu dire que les médecins étaient de meilleurs philosophes que les théologiens ?

Pedro : Parce que les théologiens sont tellement attachés à Aristote qu'il leur semble être parole d'Evangile et qu'ils tiennent pour impossible de le contredire, sans

---

(18) *Viaje de Turquía*, N.B.A.E., t. II, Madrid, 1905 (pp. 1-149), p. 87 et suiv.

(19) *Id.*, *ibid.*, p. 70.

(20) Andrés Laguna, *Discurso sobre Europa*, Joyas Bibliográficas, Madrid, 1962.

(21) *Sur l'humanisme du Docteur Laguna*, deux petits livres latins de 1543, Romance Philology, vol. XVII, 2, nov. 1963, pp. 207-218.

se demander s'il est dans la bonne voie et comme s'il n'avait pas proféré mille sornettes et mille mensonges ; tandis que les médecins sont toujours prêts à combattre pour la vérité. Quand Platon dit mieux, ils réfutent Aristote. Et quand c'est Aristote, ils disent librement que Platon ne savait pas ce qu'il disait. Dites, pour l'amour de moi à un théologien qu'Aristote, en un certain passage, ne sait pas ce qu'il dit et vous verrez qu'il vous lapidera ; et si vous lui demandez pourquoi il y voit la vérité, il vous répondra, dans sa grande simplicité et d'après son peu de science, que c'est parce que c'est Aristote qui l'a dit » <sup>(22)</sup>.

Nous pouvons rapprocher cette attitude de celle que Laguna garda toujours lorsqu'il écrivit sur la peste ou lorsqu'il ajouta à la science de Dioscoride ses propres observations.

Nous retrouvons également dans les discussions de Pedro de quoi compléter une étude du médecin, tel que l'époque le voyait, ce qui n'implique nullement que Pedro soit Laguna, mais outre un certain mépris pour le chirurgien, commun à toutes les sommités des siècles qui nous occupent, nous percevons tout au long du roman l'amour de l'herborisation. Arrêtons-nous à cet aspect de l'œuvre. Au mois de mai, Pedro va herboriser à une trentaine de kilomètres de Constantinople :

A cette époque, je rapportais certaines herbes et tenais un livre où elles étaient dessinées et qu'en médecine on appelle herbier. J'en choisisais quelques-unes et me rendais au pavillon du Pacha et je les lui montrais, au naturel ou reproduites, ce dont il était le plus satisfait des hommes <sup>(23)</sup>.

Il insiste à diverses reprises sur la mauvaise habitude des médecins juifs d'utiliser des herbes séchées qu'ils disaient venir de très loin et faisaient payer très cher alors qu'elles avaient perdu toute vertu. Les médecins juifs étaient d'accord : « Aucun doute que si on pouvait les trouver (fraîches) elles fussent mille fois meilleures ». Pedro se fait fort de les leur procurer. Amon le prend alors au mot et lui demande de rapporter un peu de centaurée. Et voilà Pedro accompagné de ses gardiens et muni d'une bêche, qui se rend sur une petite colline proche du jardin du Pacha. Peu de temps après, de retour au Palais, non seulement il rapporte le pouliot, la menthe sauvage et le calament, mais aussi cette centaurée qui paraissait si rare à Amon Ugli le juif <sup>(24)</sup>.

---

(22) *Viaje de Turquía*, op. cit., p. 87.

(23) *Id.*, *ibid.*, p. 31.

(24) *Id.*, *ibid.*, p. 31.

La première remarque à faire est qu'il s'agit de plantes très banales qui croissent toutes en abondance dans le bassin Méditerranéen. Il était par conséquent divertissant, pour lui qui les connaissait, d'entendre dire aux médecins juifs qu'elles venaient de contrées aussi diverses que Chypre, Candie, l'Inde et Damas ! La seconde a trait aux vertus de ces plantes. Le pouliot ainsi que la menthe sauvage ont, selon les médecins de l'époque et selon Chaumeton, l'auteur de *La Flore Médicale* éditée par Panckoucke<sup>(25)</sup>, des propriétés toniques et réchauffantes. Elles peuvent agir sympathiquement sur la peau, faisant transpirer abondamment, et excitent la sécrétion des urines. Ces deux sortes de menthe étaient aussi, selon la même autorité, utilisées dans les cas de goutte atonique, d'hypochondrie et contre les flatuosités<sup>(26)</sup>. La centaurée possède aussi des qualités diurétiques, elle croît en telle abondance dans les régions du Moyen Orient que les Juifs aussi bien que les Arabes s'en servaient pour assaisonner l'agneau pascal. Les Arabes étaient friands des jeunes pousses, très tendres au mois de février et au mois de mars. Il n'était pas étonnant que Pedro en trouvât, et en pleine floraison, au mois de mai<sup>(27)</sup>. Amon Ugli était-il si mal renseigné ou prenait-il le chrétien pour un parfait ignorant ? Quant à l'utilisation du calament, nous la retrouvons chez Lopez de Villalobos, dans des cas de digestion difficile :

« De flaqueza y corrupción de la digestion »

.....

La causa de aquesta es la gran repleción  
que nuestro calor hace mortificar ;  
También calidades serán causa destas,  
gastando o matando la dicha calor,  
materias o ventosidades allí puestas :  
comer muchas veces, no estando digestas  
las viandas passadas ni hechas humor.

« De la cura »

.....

xarabe de ysopo y el calamento  
para digestión de la flema darán  
y con diaturbit purgarán con buen tiento,  
y estíptico azeyte le pon en unguento,  
y emplastros de almástiga y ámbar harás<sup>(28)</sup>.

Il s'agit bien d'une plante dite froide et susceptible de tempérer la

---

(25) *Flore Médicale*, Paris, 1814, t. 5.

(26) *Id.*, *ibid.*

(27) *Id.*, *ibid.*, t. 2.

(28) Lopez de Villalobos, *Sumario de la medicina en romance trovado*, éd. E. García del Real, Madrid, 1948, p. 291.

chaleur anormale d'une mauvaise digestion, selon les données galéniques. Or, dans quel cas ces plantes, choisies par les médecins juifs, sont-elles prescrites ?

Il est traité, tout au long du chapitre, d'un cas ancien d'hydropisie. C'est une maladie que l'on retrouve chez les romanciers et les peintres du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. Rappelons le tableau de la femme hydropique de Gérard Dow (1613-1680) que l'on peut admirer au Musée du Louvre. La jeune fille en larmes, aux genoux de la malade dont le teint pâle et l'abattement indiquent qu'il s'agit d'un mal grave, témoigne de l'anxiété qu'une semblable affection était en droit de causer. Nous n'avons jamais rencontré d'exemple aussi minutieusement étudié, de cas aussi bien traité, que celui de Cinan Baxa <sup>(29)</sup>. Ce dernier est très souffrant :

Des suites d'un refroidissement, son ventre et son estomac s'enflèrent de flatuosités à en éclater ; les Juifs, qui sont si curieux, vinrent tous le voir ; moi, qui étais arrivé le premier, je voulus leur dire de lui faire prendre un lavement, mais l'interprète n'osait le lui signifier <sup>(30)</sup>.

Malgré les lavements, le Pacha ne peut se débarrasser d'une hydropisie ancienne, aggravée par le manque de sévérité des médecins, toujours prêts à lui complaire en lui laissant enfreindre son régime ; et malgré les électuaires et les sirops appropriés :

Dieu consentit à ce que la bourse (de son estomac) devînt aussi grosse que sa tête... et je commençai à lui appliquer des emplâtres et onguents qui affinèrent la peau de sorte qu'il commença à suer de l'eau claire comme celle d'une rivière, et vous jugerez vous-mêmes en quelle abondance, lorsque je vous dirai que je fis un trou dans le lit pour qu'elle puisse s'écouler dans un bassin. Je pense qu'il en distillait trois onces et demie par heure, de telle sorte que pour un peu je pourrais vous dire quelle quantité et quel poids d'eau cela représentait au total <sup>(31)</sup>.

Pedro tient à ajouter quelques détails : il s'agit de *once ocas*, soit quatre livres médicinales liquides, c'est-à-dire quarante onces. A peine Matalascallando a-t-il le temps de s'étonner de la métamorphose de l'air en eau par voie naturelle que Pedro reprend son discours :

L'humeur était restée ; il fallait en délivrer le Pacha. Il était temps, car cette humeur épaisse le mettait en danger :

---

(29) Les peintres flamands et hollandais ont par contre souvent peint des femmes hydropiques. Cf. Mendez Nieto et les soins donnés à son père hydropique.

(30) *Viaje de Turquía*, op. cit., p.

(31) *Id.*, *ibid.*, p. 51.



« ... Lorsque je vis qu'il (l'aposthème) prenait une couleur plombée, qu'il le faisait terriblement souffrir et se gangrenait, je fus d'avis qu'on le lui ouvrît, alors que les protomédecins proclamaient hautement le contraire, tant ces malheureux craignaient d'ouvrir et de saigner des aposthèmes » (32).

Tous ces détails pourraient être une preuve de la curiosité médicale d'une époque pleine d'espoir en la médecine. Mais il en est un au premier abord comique, qui nous a paru dépasser les connaissances d'un profane. Devant l'étonnement ironique de Matascallando qui a peine à croire que l'air se soit transformé en eau et la réplique immédiate de Pedro, la réaction du lecteur est d'admirer l'esprit d'à-propos de ce dernier, son sérieux imperturbable devant les pointes apparemment justifiées de son ami. Or, si nous nous reportons, une fois de plus, à Villalobos, nous apprenons que ce médecin classait les cas d'hydropisie en trois grandes catégories, appelées d'après Hippocrate et Galien, anasarque, ascite et tympanite (33) ; la première est caractérisée par l'œdème des membres, la seconde par un gonflement aqueux et la troisième par un gonflement dû aux flatuosités. Nous retrouvons dans le récit du narrateur cette triple description accompagnée des thérapeutiques en usage. La thérapeutique arabe à base de plantes et préconisée par les médecins juifs n'est nullement négligeable et Pedro le montrera, puisqu'il apporte dans un temps record, soufflant et transpirant, les diverses herbes qui vont être jetées dans le chaudron préparé et déjà bouillant. Il reproche tout au plus à ces protomédecins de ne faire aucun effort pour se procurer des plantes fraîches, d'en ignorer la provenance et de se montrer timorés et indécis lorsqu'ils constatent que le mal empire dangereusement. Il adjoindra donc à la pharmacopée de l'Ecole de Cordoue une thérapeutique chirurgicale déjà en honneur en Espagne lorsque Villalobos était le médecin des Rois Catholiques.

Examinons maintenant ce que proposa Pedro et pourquoi il prit ces risques. Pedro n'innove pas lorsqu'il prescrit l'incision pour l'écoulement du liquide. Il semble connaître fort bien Hippocrate pour qui il existe deux sortes d'hydropisie : la tympanite et l'ascite ; « dans toutes les deux, l'eau est entre les intestins et le péritoine, mais dans la première il y a plus de gaz que d'eau ». Mais il est plus proche encore de Galien qui en distingue trois (34). Les lave-

---

(32) *Id.*, *ibid.*, p. 51.

(33) *Sumario ...*, *op. cit.*, pp. 302-304.

(34) Galien, *Les six principaux livres de la thérapeutique ...*, Lyon, 1558, in-16, feuillet 288 r/ et v/.

Galien, pour sa part, distingue les formes « *ascites* » de caractère aqueux, « *tympanites* » où dominent les flatuosités et la « *leucophlegmatica* » où domine la matière phlegmatique. Le passage de Galien est plus proche que celui d'Hippocrate sur les mêmes affections, des descriptions du *Viaje...*, p. 50.

ments dont a besoin le Pacha, le gonflement des viscères, l'apparition de tumeurs, le mélange de gaz et d'eau rappellent étonnamment ce qu'en écrit Hippocrate dans son *Pronostic* :

Chez ceux dont l'hydropisie a son point de départ dans les régions lombaires et iliaques, les pieds enflent ; il survient des diarrhées rebelles qui ne font pas cesser les douleurs des flancs et des lombes et qui n'amollissent pas le ventre. Toutes les fois qu'elles tirent leur origine du foie, il y a de la toux et des envies continuelles de tousser sans expectoration notable ; les pieds enflent, le ventre est resserré, et le malade ne rend que quelques excréments durs, et encore par l'action des remèdes ; il se forme dans le ventre, tantôt à droite, tantôt à gauche, des tumeurs qui se relèvent et s'affaissent alternativement <sup>(35)</sup>.

Alors qu'il ne faut pas trop boire, les protomédecins juifs gavent de lait leur malade, et n'osent, répétons-le, prononcer le mot de lavement. Le gonflement est tel que le ventre risque d'éclater ; Pedro ne rejette ni les emplâtres ni les onguents, pour amincir la peau et permettre un passage au liquide. Mais, étant donné que cette enflure ou aposthème prend une mauvaise couleur, c'est encore à Hippocrate qu'il se réfère ainsi qu'à son commentateur Galien pour rendre compte du danger couru par le patient. Dans ce cas il faut recourir à l'incision (paracentèse) pour évacuer les eaux. Et, lorsque les tumeurs commencent à se former, puis deviennent proéminentes c'est « qu'elles diffèrent de celles qui se forment dans les flancs, en ce que celles-ci se vident par pression, étant composées d'une humeur phlegmatique et non pas, comme celles-là d'un pneuma flatulent » <sup>(36)</sup>. Pedro se trouve devant le pire des cas accompagné de syncope ; en effet, on croit le Pacha mort. Ne seraient-ce pas ces effets épileptiformes dont parle Hippocrate et qu'il considère d'un pronostic très fâcheux ? La crise, il est vrai, n'a pas eu lieu en présence du chrétien et nous ne saurons rien de plus. Mais la gangrène apparaît et la description rappelle, cette fois, ce qu'en dit Villalobos dans son *Sumario de la Medicina : De las señales comunes a todas, y de la cura*. Il s'agit toujours des trois sortes d'hydropisie. Dans les trois cas :

... tenga muy buen regimiento  
e coma muy poco manjar y no beba,  
y siendo su causa algún fluxo retento,  
aqueste se abra sin detenimiento  
y los quartos dias un vómito mueva <sup>(37)</sup>.

---

(35) *Dict. de Médecine Andral et Begin*, Paris, 1829, et *Hippocrate, Œuvres*, 1 vol., Paris, Charpentier, s. d., p. 425.

(36) *Id.*, *ibid.*, p. 425.

(37) *Sumario de la Medicina, op. cit.*, pp. 302-303.

Villalobos, pour l'ascite, préconise des confortatifs et des emplâtres qui font mûrir la tumeur : il les appelle « abridores ». Mais dès qu'apparaît un aposthème, de quelque nature qu'il soit, il faut le saigner :

si viniere apostema, deveysle sangrar <sup>(38)</sup>.

Il est parfois nécessaire, après l'avoir ouvert, de le refermer pour que le malade ne s'épuise pas outre mesure car, Pedro insiste ; lorsque les chirurgiens eurent fait leur travail :

« il en sortit une grande quantité de matière <sup>(39)</sup>. Mais pour que (le Pacha) ne perdît pas connaissance, je fis refermer (l'aposthème) afin qu'il n'en sortît plus rien, et que l'on recommençât l'opération par trois fois » <sup>(40)</sup>.

Cela étonne Matalascallando :

N'était-ce pas mieux d'opérer en une seule fois, puisqu'il s'agissait de matière corrompue ? Quel mal y avait-il à le débarrasser de toute la matière ?

Pedro : Il pouvait en mourir, car perdre ce qui est mauvais est aussi débilisant que perdre ce qui est bon.

Ecoutons maintenant Villalobos lorsqu'il parle d'ulcération :

la ulcera es llaga do ya está presente  
el podre o humor de corrupta natura ;  
el vulno en tomalle la sangre es su cura  
después que salió cantidad necesaria  
y si es menester, e desangralle procura ;  
si el caso lo quiere, hacerle has costura,  
después defensivo es la cura ordinaria <sup>(41)</sup>.

C'est ce différend qui, opposant les tenants de la médecine arabe et ceux de l'Ecole hippocratique et galénique, va amener Pedro à parler des chirurgiens. Là encore transparait, à travers le soi-disant étudiant, certaine condescendance du maître vis-à-vis du subalterne, reflet également de la pensée d'un homme intelligent et érudit tel que Villalobos :

« Remite lo que queda de la cura »  
Y quiero dexas lo de los cirujanos,  
pues no han menester en su oficio sumario,

---

(38) *Id., ibid.*, p. 305.

(39) *Viaje ..., op. cit.*, p. 51.

(40) *Id., ibid.*, p. 51.

(41) *Id., ibid.*, p. 51.

mayormente en esto do hay obra de manos,  
que sólo en costumbre, si no son livianos,  
consiste su sciencia y está su inventario ;  
y pues que las vúlneras han de venir  
a ulceras luego, allí mirará  
aquello que al caso se deve sentir,  
por do al libro tercio deveys recurrir ;  
también adelante veréis algo más <sup>(42)</sup>.

Plusieurs paragraphes du chapitre « Disputas con los médicos del Baxá », sont une glose de la strophe de Villalobos. Si certains médecins laissent les chirurgiens et les barbiers saigner et purger sans leur permission, c'est parce qu'ils ne sont pas de bons praticiens et ainsi « les mauvais médecins ont introduit cette coutume, ne sachant rien, de se débarrasser sur eux ; et les confesseurs ne pouvaient les absoudre, car ils sont mille fois homicides ; il était bon, puisqu'ils persistaient dans leurs erreurs sans peur d'offenser Dieu, que la justice les châtiât <sup>(43)</sup> ». C'est pourquoi le chirurgien n'est qu'un exécutant habile et il est au médecin ce que le bourreau est au juge il ne sait quelle peine donner mais il peut se charger de son exécution. Et Pedro d'ajouter : « Ainsi le médecin doit guider le chirurgien :

coupe ce bras, incise l'autre, change cet emplâtre, nettoie cette plaie, fais-la saigner pour que la matière ne s'y écoule pas, applique cet onguent, prépare cette mèche, fais suivre tel ou tel régime dont dépend en grande partie la guérison <sup>(44)</sup>.

Le cas de l'hydropisie nous paraît donc assez symptomatique : il fallait que l'auteur fût remarquablement au courant de la médecine pour composer ainsi, en filigrane, sous les boutades et les sophismes dont il dit user abondamment pour convaincre ses malheureux confrères, un petit traité de la maladie.

Passons maintenant à un second exemple : l'asthme du Pacha.

Cette maladie n'a guère intéressé les écrivains, et c'est le seul cas que nous ayons trouvé en littérature. Pedro spécifie qu'il s'agit d'un asthme chronique, puisque le Pacha en souffrait depuis douze ans. La médication ? Des sirops appropriés et, quelques jours après, des tablettes contre la toux et des pilules. Sa thérapeutique est classique : le sirop facilite l'expectoration et calme la toux ; les pilules laxatives font évacuer les mucosités non expectorées. C'est ce que préconise Villalobos dans les soins à donner en cas d'asthme.

---

(42) *Sumario de la medicina*, op. cit., p. 372.

(43) *Viaje ...*, op. cit., p. 51.

(44) *Id.*, *ibid.*, p. 51.



xaarabe de aquila para madurar  
la flema, y con garico puede purgar  
y diacalamiento tras esto usarés <sup>(45)</sup>.

Il est vrai qu'on appelait asthme une difficulté respiratoire due à une hyperdilatation des bronches dont la cause n'est pas toujours facile à déceler. Considérons le malade : il est grand, fort, puisque Pedro le dit d'une taille gigantesque ; gros mangeur, il souffre d'hydropisie ; sanguin et pléthorique, il est possible qu'il respire difficilement des suites d'un emphysème d'origine hydropique, ou de congestion des bronches. C'est pourquoi, en bon disciple de Galien, Pedro va tenter une saignée. L'auteur en profitera pour actualiser et vulgariser, au moyen du roman, une polémique dont le début se situe au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. La phlébotomie est-elle aussi salutaire que le croient les tenants de la médecine arabe aussi bien que ceux d'Hippocrate et de Galien ? Le parti adverse est représenté ici par les médecins juifs qui s'éloignent d'Avicenne autant que de Galien. Ce qui est nouveau, chez l'auteur, c'est la précision plausible avec laquelle il décrit le cas. Lorsqu'il s'agit du médecin de fortune de la *Picara Justina* <sup>(46)</sup>, de l'apprentissage du jeune assistant dans le *Donado hablador* <sup>(47)</sup> ou des expériences rapportées par Vicente Espinel <sup>(48)</sup>, il est facile de déceler le vrai et le faux, la caricature et le dessin pris sur le vif. Dans le *Viaje de Turquía*, Pedro offre au lecteur, sous des apparences d'humour ou de charge, des données qu'un examen attentif révèle exactes. C'est ce que les précisions sur la saignée de deux livres faite en deux mois nous ont amenée à conclure. Devant l'étonnement de ses confrères, et peut-être de Matalascallando et Juan de Voto a Dios, Pedro souligne que « c'était un homme très vaillant, de stature gigantesque et haut en couleur ». Il s'agissait donc d'un tempérament sanguin et pléthorique. Aussi n'a-t-il aucune crainte, malgré le médecin juif qui lui apporte un livre en hébreu dans lequel il est spécifié que le corps de l'homme ne contient que dix-huit livres de sang. Sans doute, répond l'étudiant, lorsqu'il s'agit d'un homme de carrure normale, mais dans le cas du Pacha la quantité de sang doit être de cinquante livres. Deux livres prélevées ne peuvent nuire <sup>(49)</sup>. Non seulement il est rare de trouver, en litté-

---

(45) *Sumario de la medicina*, op. cit., pp. 274-275.

(46) Dans le cas de la *Picara Justina*, l'auteur, que Fouché-Delbosc a identifié avec un médecin du même nom, manie très habilement et a bon escient les termes médicaux ; mais il se plaît à faire ressortir la précarité des connaissances du barbier de village singeant un médecin.

(47) Jerónimo de Alcalá, *El donado hablador*. Il s'agit d'un roman à la défense de la médecine, écrit par un médecin.

(48) Vicente Espinel, *Marcos de Obregón*.

(49) *Viaje de Turquía*, op. cit., pp. 28-29.

rature, de telles précisions, mais il est peu fréquent de se montrer galéniste aussi convaincu, sans citer Galien, et ce, à diverses reprises, en particulier au sujet de la quantité de sang retirée. Le XVI<sup>e</sup> siècle et le XVII<sup>e</sup> siècle sont bien plus téméraires sur ce point, que Galien, généralement assez prudent. Nous trouvons, à l'article *Saignée* du *Dictionnaire de Médecine*, d'Andral, Begin, etc.<sup>(50)</sup>, les précisions suivantes : Rivière avait retiré, à l'époque, trois livres de sang à deux femmes atteintes de pleurésie. Zacuto Lusitano, de son côté, conseillait quarante-deux onces, ce qui fait plus de deux livres, dans un cas similaire. Quant à Ambroise Paré, il recommandait, dans les cas de plaies à la tête, la quantité effarante de vingt-sept palettes, c'est-à-dire plus de six livres de sang. Sydenham était également partisan des saignées abondantes, surtout lors de la première phlébotomie, afin que la réaction salutaire fût plus forte.

Les deux livres préconisées par Pedro font l'effet d'une thérapeutique très modérée et, de surcroît, très appropriée. Le même *Dictionnaire* d'Andral donne sur l'asthme des indications précieuses :

Durant l'accès, il se manifeste ordinairement des signes non équivoques de congestion pulmonaire, aussi la saignée est-elle conseillée par tous les auteurs comme le premier des moyens à employer, lorsqu'il n'y a pas de contre-indication ... Hippocrate, dans ses *Epidémies*, donne le conseil de saigner hardiment quand la respiration est très gênée, lors même que le malade serait atteint d'hydropisie<sup>(51)</sup>.

Nous voici donc revenus au cas précis du Pacha, pour lequel Pedro s'astreint à appliquer le précepte d'Hippocrate, mais avec la prudence galénique et non, comme le fera un siècle et demi plus tard un célèbre praticien italien, Baglivi, qui développe ainsi le précepte du médecin de Cos :

*Asthmata vehementia quandoque in imminens mortis periculum conjiciunt aegrotum; a morte liberat phlebotomia citissime instituta, et si necessitas urgeat repetita, ut eodem tempore in ambobus brachiis imperata*<sup>(52)</sup>.

Begin, spécialiste de l'asthme et praticien connu du XIX<sup>e</sup> siècle, indique que la saignée doit surtout apporter un soulagement immédiat, mais qu'il faut continuer la cure par une thérapeutique appro-

---

(50) *Op. cit.*, t. 14, p. 451 et suiv.

(51) *Id.*, *ibid.*, t. 3, p. 616 et suiv.

(52) *Id.*, *ibid.*

priée. Or, elle est, à peu de choses près, la même que celle des siècles précédents : potions et sirops antispasmodiques, laxatifs composés d'évacuants, pour faciliter l'excrétion bronchique, et un régime doux et léger ; c'était sans doute la chose la plus difficile à faire accepter à un malade de la taille du Pacha.

En ce qui concerne la saignée, Pedro reviendra à plusieurs reprises sur son utilité, notamment chez les nombreux malades captifs, pour qui il se montre libéral dans la saignée et prudent dans la purgation. Il saignera la fille du Grand Turc avec clairvoyance et retenue, car c'est indispensable, bien qu'elle se montre plus terrifiée encore que les médecins de son père.

Le cas de peste, plus que les deux précédents, nous invite à penser au Dr Laguna : l'étudiant fait d'abord une description minutieuse, à l'intention de Matalascallando :

Pedro : si vous laissiez sans soins (les malades) pendant douze ou quinze heures, les taches apparaissent, ce qui ne laisse guère d'espoir.

Matal. : Qu'appellez-vous taches ?

Pedro : Quand (les malades) vont mourir, il leur sort des taches violacées, et quand elles apparaissent, même s'ils semblent aller mieux, ils meurent de telle sorte que jamais on n'en a vu réchapper lorsque les taches sont violacées ou noires ; si elles sont rouges, certains en réchappent <sup>(53)</sup>.

Ainsi que nous avons essayé de le démontrer dans notre étude sur la peste vue par les écrivains de l'époque, il est difficile de voir en l'auteur du passage un profane. Pedro revient à plusieurs reprises sur des détails peu connus alors : il compare la petite tumeur maligne à un pois chiche, signale l'enflure des ganglions à l'aîne et à l'aisselle, enregistre les poussées de fièvre, les accidents qui entraînent la mort ou l'inutilisation d'un membre. Puis il indique comment on pouvait se soigner, car lui-même, se sentant atteint à une jambe, demande au chirurgien de la galère de lui retirer deux livres de sang en une seule fois ; ensuite, il se purge sans utiliser de sirops <sup>(54)</sup>. Quels pouvaient être les documents à la portée des écrivains de l'époque ? Lorsque le *Viaje de Turquía* est rédigé, autour de 1556-1558, on avait déjà écrit sur la peste, mais il fallait attendre l'étude faite en espagnol par Luis Mercado pour savoir déceler par la couleur la gravité de ces tumeurs ou leur bénignité et pour pouvoir reconnaître à coup sûr les bubons pesteux des autres

---

(53) *Viaje ...*, *op. cit.*, p. 38.

(54) *Id.*, *ibid.*, p. 38.



bubons. Ce livre fut publié sous le règne de Philippe III <sup>(55)</sup>. Par contre Laguna fut un des médecins les mieux renseignés sur ce fléau. Il devait rédiger, d'abord en latin puis en espagnol, des recommandations pratiques sur la préservation et le traitement de la peste. Nous avons pu comparer l'opuscule en latin et l'édition du Discours en espagnol qui se trouve à la Bibliothèque de Madrid <sup>(56)</sup>. Alors que Laguna insiste, dans sa première étude, sur la composition des remèdes à appliquer, il est plus explicite, dans la version espagnole, sur la façon de reconnaître les bubons pesteux. Voici ce qu'il écrit :

Pour la plupart, la fièvre pestilentielle débute habituellement par un léger frisson, entre cuir et chair, accompagné d'envie de vomir, d'une profonde envie de dormir et d'une grande lassitude dans tout le corps ... Ces signes sont suivis de douleurs à la gorge, aux aisselles et à l'aine ... le visage est cramoisi, les ongles couleur de plomb ; puis apparaissent sur tout le corps des taches rouges, violettes et bleues, grosses comme des lentilles, et quelques tumeurs : crois-moi, l'état du malheureux est digne de commisération... <sup>(57)</sup>.

Est-ce une coïncidence ? Les données étiologiques de Laguna et celles que nous trouvons dans le roman sont très voisines. Le pois chiche se substitue, dans la comparaison, aux lentilles, et les couleurs rouges et violacées du bubon naissant sont remplacées par une couleur fauve (color leonado). Au lieu de taches bleues, Pedro évoque des taches noirâtres. Si nous passons à la thérapeutique, Pedro dit avoir expérimenté la double saignée alors que lui-même fut touché. Il précise qu'il n'a pas pris de sirop « purgueme sin jaropar ». Laguna, dans son *Traité*, préconise la saignée au pied s'il s'agit de ganglions (secas) situés à l'aine, au bras lorsque le gonflement apparaît aux aisselles. Le bras ou le pied opposé peuvent aussi être saignés pour détourner les humeurs du point atteint. Si plusieurs points sont atteints, il faudra alors avoir recours à la quadruple saignée : aux deux bras et aux deux jambes, en retirant ce qui représentait la valeur d'une bonne saignée. Selon la thérapeutique en honneur, comme nous l'avons indiqué précédemment, il faut compter entre une et trois livres de sang. La thérapeutique d'accompagnement, selon Laguna, comprend un grand nombre de préparations magistrales, mais il faut surtout, et à tous les stades

---

(55) *El libro de la peste*, éd. Dr Nicasio Mariscal, Madrid, 1921, réd. facsimile de Madrid, 1595.

(56) Nous devons la photocopie de l'opuscule en latin à l'amabilité de M. M. Bataillon. Il s'agit du *Compendium curationis* ... Strasbourg, 1542. L'opuscule en espagnol s'intitule : *Discurso breve sobre la cura y preservación de la pestilencia*, Amberes, 1556.

(57) *Id.*, *ibid.*, fol. 34 r/.



de la maladie, purger le patient autant qu'il peut le supporter. C'est ainsi que nous pouvons lire dans le *Compendium curationis, precautionis morbi* <sup>(58)</sup>, la liste des plantes qui entrent dans la composition de purges légères et même des clystères, qui faisaient se voiler la face aux médecins juifs. Lorsqu'en 1540, alors que Laguna était à Metz, la peste fit de terribles ravages, il s'employa à arrêter le fléau et étudia la maladie de telle sorte qu'il fut célèbre grâce aux guérisons qu'il obtint. En outre, lorsque Salamanque fut aussi touchée, il écrivait, à la demande des habitants et des médecins, son *Discurso breve sobre la cura y preservación de la pestilencia*. Il était alors attaché à la personne de Jules III. C'est l'édition de ce Discours que nous avons utilisée pour notre comparaison sur la peste <sup>(59)</sup>.

On dirait que Pedro s'ingénie à décrire des maladies qui n'attirent que rarement les écrivains, à l'exception de la peste, assez terrifiante pour susciter de multiples réactions littéraires. Après l'asthme et l'hydropisie du Pacha, nous voici devant un cas de maladie féminine : la fièvre puerpérale.

Il s'agit de la fille du grand Turc, belle-sœur de Sinan Baxa. La jeune femme est réticente et d'autant plus craintive que son mari assiste, suivant la coutume turque, à une entrevue extraordinaire, car Pedro ne devrait pas pénétrer dans ses appartements. Mais, devant la gravité du cas :

Il me laissa l'interroger tant que je le voulus et tant que ce me fut utile pour connaître l'origine de la maladie ; elle était causée par une fausse couche qu'une contrariété avait entraînée et les médecins n'avaient pas osé lui faire de saignée ; mal purgée, elle fut prise de fièvre continue <sup>(60)</sup>.

Pedro se heurte aux désirs de la Sultane qui ne veut ni purgatifs ni saignées. La phlébotomie est la seule thérapeutique d'urgence. Aussi à la faveur d'un garrot à la cheville et d'un pédiluve, notre étudiant réussira à la saigner par surprise. Le soulagement est tel qu'elle se prêterait volontiers à l'opération pratiquée sur l'autre jambe. Après cette nouvelle preuve de l'excellence de la saignée, Pedro lui administrera des sirops émolliants et non irritants pour contrebalancer l'effet des purges répétées dont la Sultane fort affaiblie ne veut plus entendre parler. Rien n'est laissé au hasard. Etant donné sa faiblesse la Sultane ne peut supporter que les laxatifs peu irritants (jarabes) :

---

(58) *Compendium, op. cit.*, 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> feuillets.

(59) Cf. note 43.

(60) *Viaje de Turquía, op. cit.*, p. 39-41.

Je préparai donc un sirop appelé rosat ou de neuf infusions, un peu aigrelet, et lui en administrai cinq onces à prendre le matin pendant les deux jours qui restaient. Comme il avait meilleur goût que le premier, elle prit tout en une fois et cela la secoua de telle sorte qu'elle évacua treize fois ; elle en fut toute étourdie et prise de crainte.

Non seulement ce passage est très voisin de celui où Laguna raconte comme il purgea le Cardinal Mendoza, dans son *Dioscoride* <sup>(61)</sup>, mais il corrobore la thérapeutique de l'époque. Écoutons Garcia da Orta et son interlocuteur Ruano dans l'un de ses fameux *Colloques* :

Ruano : Puisqu'en allant à Ormuz vous avez parlé avec les Maures de la Perse, dites-moi ce que vous savez de cette rose persique, ainsi que l'appelle Avicenne et que nous appelons sucre rosat d'Alexandrie ; les Perses la tiennent-ils pour résolutive, comme nous, nous tenons celles qui nous ont été apportées de là-bas et plantées ici ?

Orta : C'est un remède fort employé par les habitants de Perse et d'Ormuz et lorsqu'on veut se purger légèrement, on prend une bonne quantité de ces roses dont on prépare une forte décoction et de cette décoction on fait boire dix onces avec un peu de sucre et l'on évacue cinq à six fois et parfois dix ou douze. Et un fort honorable gentilhomme m'a dit avoir évacué plus de douze fois et ce gentilhomme était si récalcitrant qu'il restait un mois sans évacuer. Mais en vérité, ceux à qui j'ai donné ce laxatif ne sont jamais allés au bassin plus de six fois <sup>(62)</sup>.

Tous les détails se retrouvent dans le *Viaje* car ces roses, ainsi que le confirme Orta, sont « estipticas e purgam comprimendo ». Il n'est pas étonnant poursuit-il qu'elles supportent de nombreuses décoctions (neuf infusions) comme tout ce qui est styptique. Dans le *Viaje de Turquía* la thérapeutique est semblable. La Sultane a pris cinq onces de cette tisane, c'est-à-dire la quantité normale, puisqu'elle avait déjà bu deux doses du premier sirop. Ces cinq onces étaient à prendre en deux fois (deux onces 1/2). Or, dans la *Flore Médicale* de Chaumeton, nous lisons cette précision : « leur sirop se donne ordinairement à la dose de 32 à 60 grammes (environ une ou deux onces) dans le cas de simple laxatif ». La dose,

---

(61) Marcel Bataillon, *op. cit.*, p. 82, et *Viaje de Turquía*, p. 41.

(62) García da Orta, *Coloquios dos simples e das drogas*, éd. Conde Ficalho, Lisboa, 1895, t. II, p. 401.

plus que doublée, consistait en une véritable purge et les suites rapportées par Pedro sont normales et en accord avec l'expérience relatée par Garcia da Orta.

Il ne s'agit pas d'un cas isolé et cette guérison va lui valoir d'autres consultations féminines :

Comme la maison était vaste et que j'avais le temps, j'en profitais pour soigner des personnes d'importance, principalement des femmes de capitaines et de marchands : les unes voulaient avoir des enfants, d'autres voir revenir leurs règles, d'autres souffraient d'un vieux mal de matrice... » <sup>(63)</sup>.

Le narrateur avoue qu'il usait, pour satisfaire tout le monde, d'un subterfuge. Remarquons qu'il s'ingéniait à ne pas enfreindre le code déontologique, très strict en la matière <sup>(64)</sup>. Il va leur administrer un électuaire tel qu'elles ne pourront pas en absorber les doses voulues tant il est amer. Il s'agit du *girapliga logodion*, mot que l'on retrouve déjà chez Villalobos dans des cas de stérilité, et dans la *Pícara Justina*, probablement pour le cas inverse ! Une fois de plus, c'est à Galien que nous devons nous reporter. Trois préparations avaient contribué à sa célébrité : la thériaque, la hière et la *picra*. Galien avait simplifié la composition de cette hière, purgation à la coloquinte à laquelle cette plante donnait une amertume semblable à celle de l'aloès. La *picra* était un autre électuaire purgatif à base, principalement, d'aloès. Durant le Moyen Age, un médecin du nom de Logadius composa une hière de trente et une plantes <sup>(65)</sup>. La hièrapicra, ou girapliga Logadion était donc la composante des deux purgatifs, transformés par les soins de Logadius. Pedro, au courant des formules plus simples de Galien, va s'empresse d'en fabriquer un bocal entier <sup>(66)</sup>. Tous les dictionnaires médicaux de l'époque ou du XIX<sup>e</sup> sont d'accord pour signaler l'amertume insupportable de la mixture. C'est pourquoi Pedro l'ordonne, sachant que la cure sera écourtée et qu'il aura toujours une possibilité d'expliquer l'inefficacité du remède. En réalité, ce mélange des deux purgatifs devait pouvoir, par les fortes coliques qu'il occasionnait, nettoyer l'utérus de tout ce qui empêchait la fécondation, d'où le

---

(63) *Viaje ...*, op. cit., p. 43.

(64) D'après tous les serments hippocratiques ou prières de médecins hébraïques, l'abortif ou *movitus* ne doit être administré qu'en cas de danger de mort, et encore ...

(65) *Dict. de la Médecine*, op. cit., et *Dictionnaire des sciences médicales*, Panckoucke, Paris, 1816, t. 17. On y retrouve les deux compositions.

(66) *Viaje ...*, op. cit., p. 43.

traitement prescrit par Villalobos <sup>(67)</sup>. Mais c'était surtout un emménagogue puissant à cause des propriétés de l'aloès et enfin un abortif du fait de la coloquinte <sup>(68)</sup>. Tout dépendait des doses prescrites et, une fois encore, on croirait, par la bouche de Pedro, entendre parler Galien ou son éminent disciple et traducteur, Andrés Laguna. Si donc Pedro n'enfreint pas le code médical, c'est parce que l'amertume de la drogue décourage les malades. Son utilisation ambiguë nous vaut ici une anecdote à la manière de celles que Galien nous conte dans sa *Thérapeutique*, anecdote savoureuse qui dépasse de beaucoup les connaissances d'un profane.

Nous en arrivons à un autre aspect, paramédical celui-là, du *Viaje de Turquía*. Afin de rechercher les sources galéniques des indications médicales, nous avons parcouru avec attention la *Thérapeutique* <sup>(69)</sup> du médecin de Pergame. On lui a souvent reproché le manque de concision et de sobriété. Du point de vue littéraire la facilité de Galien ne manque pas d'agrément, car il avait coutume d'émailler ses observations d'histoires et d'anecdotes ; nous en avons retenu trois qui pourraient être à la source de certaines pages du *Viaje*. La première se développe à travers tout un Livre de la *Thérapeutique*. Il s'agit d'une polémique qui oppose Galien aux Thessaliens partisans de la Méthode, entendons *Methodus curationis*, ou peu soucieux de celle-ci. Galien les appelle méthodiques et améthodiques. Il s'ensuit de longues discussions entre le Médecin de Théagène, Thessalus, et lui-même. On croirait entendre les discussions qui opposent les médecins juifs et le Galien espagnol, Pedro de Urdemalas. L'influence d'ouvrages comme *De la meilleure secte*, à *Trasybule*, ainsi que *Des sectes, aux étudiants* <sup>(70)</sup> transparaît suffisamment pour que l'auteur du *Viaje de Turquía* puisse difficilement être ignorant de la médecine et particulièrement des écrits de Galien <sup>(71)</sup>. Nous retrouvons, en particulier, l'attaque contre les empiriques,

---

(67) Si aculpa el esperma en el concebimiento,  
Ya es dado el remedio de restaurallo,  
y si la matriz tiene tal nocumento,  
padesce frialdad, según tu pensamiento,  
con cosas calientes es bien remediallo :  
xarabe de rayzes, xarabe de cantuesos,  
harán digestiones la flemosidad,  
geralogodión evacua la grueso,  
y con tragectorio un liquor muy espeso  
do esté policaria y centáurea le echad.

(68) *Flore médicale*, op. cit., t. 1 et 3.

(69) *La thérapeutique*. Il s'agit du *Methodus medendi* qui connut, du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle de nombreuses éditions en grec, en latin et en français. Nous avons utilisé la traduction du Dr Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, t. II, 1854-1856.

(70) *Id.*, *ibid.*

(71) *Viaje de Turquía*, op. cit., p. 90 et suiv.



en l'occurrence contre cette vieille femme, moitié rebouteuse, moitié sorcière, qui prétendait préparer, pour le Pacha, un pain qui lui rendrait la santé <sup>(72)</sup>.

On sait l'importance accordée par Galien, par Laguna et par Pedro de Urdemalas, à la connaissance des herbes et aux préparations médicinales. Galien avait projeté un long voyage qui le conduirait en Palestine et où il retrouverait son ami Boétus. Celui-ci venait de mourir lorsqu'il y arriva. Il explora cependant le pays, en quête de plantes et de minéraux indispensables à la composition de nombreuses drogues. Il apportait un grand soin à sélectionner des produits comme la balsamine et l'asphalte. Lors de son périple sur les rivages de la mer Morte, à Jéricho et en Galilée, il achetait à des caravanes le nard indien qu'il était si difficile de trouver à l'état pur. De Phénicie et de l'île de Chypre il rapporta des plantes et des minéraux. Son *abrégé de la composition et des médicaments* le rendit célèbre ; et ce dispensatoire connu au XVI<sup>e</sup> siècle un tel succès que chaque apothicaire voulait le posséder <sup>(73)</sup>. Le chapitre où Pedro de Urdemalas donne de véritables leçons de botanique aux médecins juifs rappelle à la fois Galien et le commentateur de Dioscoride, Andrés Laguna.

Enfin, la sûreté du médecin qui sait rendre infaillible son diagnostic, un certain cabotinage devant malade et médecins ébahis, sont deux traits que l'on retrouve à la fois chez Galien, chez Laguna et dans le *Viaje de Turquía*. Nous ne retiendrons comme exemple que celui, fort connu, qui met en scène Galien et Marc-Aurèle : l'empereur fut pris de tranchées violentes, suivies de diarrhée et de fièvre, malgré la *hiera picra* qui lui avait été prescrite. Ses médecins l'entouraient et lui prenaient le pouls : il allait entrer dans un accès de fièvre. Pas un mot de la part de Galien, pas un geste non plus. A quoi bon refaire les gestes de ses confrères ? Il se décide enfin, à la demande de l'Empereur, et se livre à un examen attentif. Il s'agit d'une indigestion et un peu de poivre dans du vin devrait suffire à hâter une digestion retardée... Mais de la laine trempée dans l'huile de nard chaude et mise en compresse sur l'estomac conviendra mieux, par la douceur de la thérapeutique, à un Empereur. Pas de *hiera picra*, pas de thériaque compliquée. Galien, sans aucune fausse modestie, rapporte la fin de l'entretien :

---

(72) *Viaje de Turquía*, op. cit., p. 108. Cette attaque assez violente, malgré l'humour du conteur, rappelle celle de Rodrigo de Castro, autre médecin-philosophe imprégné des lectures de Galien, dans son *Medicus Politicus*.

(73) Cf. *De simplicium medicamentorum facultatibus* et *De medicamentorum facultatibus secundum locos et secundum genera*.

— Nous n'avons, dit-il en parlant de moi, qu'un médecin ; c'est le seul honnête homme que nous possédions <sup>(74)</sup>.

Cette consultation n'a-t-elle pas inspiré l'auteur du *Viaje de Turquía* lorsque Pedro de Urdemalas décide d'inciser l'aposthème du Pacha ? « Yo hablé el postrero de autoridad y dije... » <sup>(75)</sup>. N'est-ce pas là le ton de Galien, lorsqu'il s'oppose aux prescriptions de ses confrères ? N'est-ce pas la même satisfaction de soi, la même autorité malgré la déférence de l'un et de l'autre devant deux Grands de ce monde ?

Il ne s'agit certes pas de preuves, mais d'un faisceau de coïncidences de plus en plus nombreuses : Galien et Laguna sont les médecins de personnages illustres ; tous deux aiment les voyages, la nature, l'herborisation ; tous deux cotoient les Conquérants, sont curieux de leurs coutumes ; tous deux traversent une épidémie de peste. L'un et l'autre s'intéressent à la chirurgie et vitupèrent contre ceux qui manient le scalpel et la lancette inconsidérément. A ce propos le *Viaje de Turquía* est plein d'enseignements <sup>(76)</sup>. Tous deux

---

(74) Cité par Laignel-Lavastine, *Histoire de la Médecine*, op. cit., t. 1, p. 402, et repris par P. Boussel, *Présence de Galien*, op. cit.

(75) Il serait intéressant de rapprocher les discussions de Pedro de celles de Galien devant les médecins, lorsqu'il s'agit d'inciser un aposthème. Cf. Galien, *Les six principaux livres de la thérapeutique*, Lyon, 1558, in-16. Au folio 174/v., Galien étudie le phlegmon du foie. Il illustre sa leçon d'une anecdote sur la mort de Théagène, mal soigné par son médecin Attalus qui lui avait assuré la guérison : « lors je lui répons en cette manière : Que dirais-tu s'il mourait après qu'une sueur petite et lente apparaîtra ? Te souviendras-tu bien de ce que tu as promis et ne changeras-tu point dorénavant d'opinion ? Après ces paroles, Attalus s'en est allé se moquant... ». Théogène devait mourir en effet subitement, peu après.

Comparons le ton du *Viaje de Turquía* et cet autre passage (*id.*, *ibid.*), concernant la thérapeutique à observer dans les cas de tumeurs ou de phlegmons : « Car je le suadais et conseillais d'appliquer aucuns cérats de telle manière après le cataplasme, et m'efforçois de lui déclarer par ordre toute la curation, à celle fin qu'il composa les epithèmes de matière mêlée... Mais Attalus me rompant mon propos me dit en cette manière : Si je n'avais pas si bonne réputation et estime de toi, je n'eusse rien enduré de ces propos. Car tu me suades et me conseilles (comme si j'étais ignorant) les remèdes auxquels les anciens médecins ont périclité et mis les patients en danger devant que la vraie médecine fût inventée par nous docteurs et maîtres ». Thessalus, médecin méthodique, veut à son tour défendre son propos... Puis, au folio 176/r., Galien traitera, dans un même ton enjoué où le dialogue apparaît pour rompre la monotonie de l'exposé magistral, des erreurs des médecins nouveaux qui rejettent les Anciens. Rappelons le passage où Pedro de Urdemalas évoque les jeunes médecins juifs épris de nouveautés et les nombreuses sectes qui opposent les praticiens (*Viaje*, « Disputas con los médicos del Bajá », p. 50 et suiv.).

(76) L'importance de l'œuvre chirurgicale de Galien est primordiale : Il avait été choisi, aux jeux de Pergame, pour donner les premiers soins aux gladiateurs blessés ; en outre, il pouvait anatomiser à loisir les animaux présentés dans l'arène. Son *Traité sur la Dissection* fut repris par tous les anatomistes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, particulièrement par ceux que Rodrigo de Castro cite dans son *Medicus Politicus*. Parmi les chapitres les plus connus,

partagent ce penchant pour l'anecdote exemplaire, le conte didactique qui illustrent aussi bien les ouvrages du médecin de Pergame, les Commentaires de Laguna et les expériences médicales de Pedro de Urdemalas. Un cas ambigu, sans doute, que celui de ce personnage, mais que l'on peut difficilement évoquer sans voir se dessiner, en arrière-plan, celui du médecin humaniste, disciple fervent de Galien, combatif et ergoteur, humoristique et ironique, qui répond assez bien à celui d'Andrés Laguna.

*Marcos de Obregón ou l'érudition médicale.*

La date de publication de *Marcos de Obregón* est postérieure d'une soixantaine d'années<sup>(77)</sup> à celle du *Viaje de Turquía*, puisqu'elle date de 1618. Vicente Espinel n'était pas médecin ; étudiant, chapelain, écuyer du comte de Lemos, il mena une vie d'aventures et de désordre qui le rapprochent du héros du *Viaje* ; mais cela ne l'empêcha pas de faire son chemin et de terminer son existence au sein d'une société choisie, s'adonnant à la musique et à la poésie. Sa vie peu exemplaire lui offrit de multiples péripéties qu'il utilisa avec bonheur dans son roman. Nous nous limiterons à l'étude du personnage du médecin et à la vision de la médecine, telle qu'elle put apparaître à l'époque ; étudiant à Salamanque l'auteur connut les professeurs en renom sur qui couraient maintes anecdotes. Il y fit un séjour fort court puisqu'il y demeura de 1570 à 1572, date de la fermeture de l'Université, lors du scandale suscité par l'emprisonnement de Fray Luis de León. Le héros évoque, entre autres, le docteur Medina « catedrático de primas<sup>(78)</sup> », qu'il dut connaître personnellement. Nous pensons qu'il s'agit de Cosme de Medina dont Maximiano Lemos cite le nom dans son *Historia da Medicina Peninsular*<sup>(79)</sup>. Vicente Espinel fut nommé un peu plus tard aumônier de l'Hôpital de Ronda et, bien qu'il séjournât plus souvent à Madrid qu'en Andalousie, cette nomination lui permit de bien connaître le milieu médical et de camper avec à-propos le personnage de son roman. En outre il fréquenta Cervantès et Lope de

---

nous citerons : *Sur la dissection des muscles, Sur la dissection des veines et artères, Sur la dissection des nerfs* (Cf. P. Boussel, *op. cit.*, bibliographie). Laguna-Urdemalas reprend à sa façon et à son compte, l'examen des connaissances chirurgicales, et cela, à diverses reprises, dans le *Viaje de Turquía* (en particulier, p. 51 et suiv.) N. B. A. E.

(77) Le *Viaje* aurait pu être composé vers 1557. Cf. M. Bataillon, *op. cit.*, p. 78-79.

(78) N. B. A. E., t. 18, p. 401.

(79) *op. cit.*, p. 23.



Vega, amateurs, l'un et l'autre de cas médico-littéraires, amis l'un et l'autre de sommités dont les Grands savaient retenir les services <sup>(80)</sup>, lecteurs insatiables enfin de Levinus Lemnius, Huarte de San Juan et autres médecins philosophes.

A la lecture du *Marcos de Obregón*, si riche en anecdotes, en apophtegmes, en observations et en aventures, on ne peut s'empêcher d'évoquer le *Viaje de Turquía*. Espinel en eût-il connaissance ? Même s'il s'intéressa aux ouvrages sur la peste de l'illustre médecin, il n'est pas sûr que ce roman documenté soit arrivé jusqu'à lui sous le nom de son auteur. Le nom de Villalón par contre, était familier à Vicente Espinel ; mais il s'agissait du précepteur des enfants de Don Pedro de Castro dont Espinel fut l'écuyer et non du Villalón à qui fut attribué le roman ; enfin cette attribution suggérée par Serrano y Sanz risquait fort de n'avoir pas effleuré les lecteurs de l'époque <sup>(81)</sup>.

Un fait est cependant certain, il est aussi difficile de reconnaître chez Espinel ce qui est autobiographique, documenté ou romancé que chez Andrés Laguna. Les deux romans posent les mêmes problèmes : quand y a-t-il observation directe, où commence la fiction ? Espinel doit beaucoup à Lope <sup>(82)</sup> et à Cervantès dont il fut l'ami. Menendez y Pelayo, pour sa part, se demande s'il avait été vraiment captif <sup>(83)</sup> et si l'épisode de l'île de Cabrera, alors qu'il se dit prisonnier des pirates africains qui le conduisent à Alger, n'a pas été suggéré par certaines scènes de la *Diana enamorada* de Gil Polo. On pourrait aussi évoquer certaines pièces de Lope, par exemple *Viuda, casada y doncella*, où des faux médecins tentent des cures invraisemblables pour se tirer d'affaires, où les pirateries, les sauvetages, les naufrages, les fuites, les reconnaissances, viennent mettre un terme, par un dénouement heureux, à d'invraisemblables tribulations. On pense également au *Cautivo* de Cervantès et aux histoires qu'il pouvait raconter à la manière de celles qui composent les *Nouvelles Exemplaires*. Il se peut enfin, malgré les réserves que nous venons de faire, que le *Viaje de Turquía* n'ait pas été étranger à la trame du roman.

L'accrochage entre les Turcs et les Chrétiens, le stratagème qui permet à Marcos de Obregón de guérir de mélancolie la fille de

---

(80) Lope de Vega dédia à Henrique Jorge Henriques deux sonnets destinés au *Retrato del perfecto médico* ; Cervantès en composa un à l'adresse de Francisco Díaz fameux chirurgien spécialiste de la lithotomie et auteur du *Tratado de todas las enfermedades de los riñones, vejiga, y carnosidades de la verga y urina* (15558).

(81) Le *Viaje* fut attribué par Serrano y Sanz à Cristóbal de Villalón, cf. *Hist. de la lit. española* Hurtado y Palencia, p. 447.

(82) Lope de Vega cite Vicente Espinel dans son *Laurel de Apolo*.

(83) Menendez y Pelayo, *Orígenes de la novela*, I, 481. c. 1.



son maître barbaresque, font penser aux péripéties du *Voyage* qui se termine par une capture, et au stratagème de Pedro qui se fait passer également pour un médecin et guérira, plus tard, la fille du Pacha <sup>(84)</sup>.

Les soins donnés à un membre de la famille lui vaudront d'autres clients : une autre jeune femme veut faire soigner sa mélancolie de même que, dans le *Viaje...*, Pedro est assailli de supplications, après quelques cures providentielles <sup>(85)</sup>.

Dans les deux romans l'auteur rend vraisemblable, par des références aux études, aux coutumes médicales, une thérapeutique étonnante de la part d'un profane, qu'il s'agisse de Pedro ou de Marcos. Nous savons en effet que le docteur Sagredo lui-même tient en haute estime ce laquais dont les connaissances sont dignes d'un assistant. Les discussions déontologiques, l'exposé des querelles entre médecins de la vieille Ecole et médecins modernes, la peinture des mœurs médicales répandues en Espagne, rappellent souvent des passages du *Viaje de Turquía* où Pedro de Urdemalas discute des mêmes sujets avec Sinan Pacha <sup>(86)</sup>. Si Pedro profite d'un petit livre que son père lui a légué pour soigner les galériens et alléger de ce fait sa captivité en bénéficiant de la bienveillance du subrécargue, Marcos va utiliser ses connaissances pour avancer ses affaires, dans le cœur d'une jeune fille <sup>(87)</sup>. Urdemalas sert comme médecin et soigne des femmes, ce qui, en Turquie, est une marque de confiance de la part d'un dignitaire tel que Sinan Pacha. Marcos soigne la fille de son maître ainsi qu'une dame de haut rang à Alger et en Turquie <sup>(88)</sup>. Il semblerait, si Espinel a connu le *Viaje...* qu'il ait imaginé deux personnages distincts en s'inspirant de Pedro de Urdemalas : le véritable médecin, Sagredo, et le valet-médecin servi par des études antérieures.

M. Albert Mas a collationné dans une thèse complémentaire non imprimée les éléments qui forment la documentation des deux romans : documentation sur les Turcs et sur Alger, vie des pirates, des captifs, des renégats qui donnent mouvement et réalité aux deux ouvrages. On pourrait faire, nous semble-t-il, des découvertes sur les sources utilisées <sup>(89)</sup>. Mais il y a aussi l'érudition médicale

---

(84) Cf. *Marcos de Obregón*, éd. cit., pp. 432-433, pp. 435-437. *Viaje de Turquía*, p. 48.

(85) *Marcos de Obregón*, p. 437, *Viaje...*, p. 43 et suiv.

(86) *Marcos...*, pp. 386-387. *Viaje...*, p. 48 et suiv.

(87) *Marcos...*, pp. 437 et 439.

(88) *Viaje...*, p. 43. Mata. : ? Pues una cosa la más notable de todas cuantas podéis contar decís así como quien no dice nada ?

(89) Albert Mas, *Les Turcs dans la littérature espagnole du Siècle d'Or*, Paris, 1967, 2 vol. Dans les sept pages qu'il consacre à *Marcos de Obregón*, il ne retient pas la possibilité d'un fonds commun de documents qui aurait pu

qui devrait être, dans l'un ou l'autre cas, à peu près semblable si l'auteur du *Viaje de Turquía* n'était pas un médecin mais un profane, ainsi que l'ont prétendu, en réponse à la thèse soutenue par M. Bataillon, William Markrich et C.E. Dubler <sup>(89 bis)</sup>.

L'étude du cas ambigu d'Andrée Laguna-Pedro de Urdemalas conduit à la conclusion en faveur du médecin, car, seul, répétons-le, un médecin pouvait se risquer à de telles marques d'érudition. Vicente Espinel campe, lui aussi, un médecin et son héros. Marcos va également se livrer à quelques supercheries qui tourneront en sa faveur. Mais ce médecin, avec quelle prudence le fait-il parler ! Certes il évoque ses connaissances hippocratiques et le *Descanso* 1<sup>o</sup> présente un cas de goutte dont le héros va dissenter savamment. La goutte était un mal à la mode qui hantait les maisons confortables et les Palais. Quevedo, Gracián, Figueroa la chanteront en prose et en vers imitant en cela Lucien et sa *Tragopodagra* <sup>(90)</sup>. Vicente Espinel en connaissait tous les symptômes, toutes les tracasseries, toutes les thérapeutiques plus ou moins inopérantes, car il souffrit lui-même de cette infirmité ainsi que nous l'apprennent ses biographes. Un autre héros de roman de mœurs, Estebanillo Gonzalez suivit, quelques années plus tard, la même thérapeutique, qui se composait de bains de sudations et d'onctions qui n'ont rien de commun avec les onctions mercurielles si souvent évoquées durant les épidémies vénériennes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle.

De la même façon, Marcos saura décrire la gale et son traitement parce qu'il en a été lui-même atteint. Mais que penser des connaissances médicales du héros, en dehors des maladies qu'il a contractées <sup>(91)</sup> ? Lorsqu'il évoque certains traitements prescrits par

---

inspirer à la fois Andrés Laguna, auteur présumé du *Viaje de Turquía*, et Vicente Espinel. Aucune allusion, non plus, n'est faite à ce livre comme source d'inspiration de ce dernier. Par contre, A. Mas suppose, sans toutefois l'affirmer, que Vicente Espinel a utilisé, dans son roman, des données vécues et des éléments recueillis durant sa captivité : « Si vraiment ce roman est autobiographique, l'auteur suit chronologiquement les événements de sa propre vie et compose son épisode algérois pour cette unique raison et non par goût pour les choses turques » (p. 548, t. 1).

Le manque de relief des récits de captivité donne, par contre, à M. Mas, l'impression « qu'il n'a jamais vécu à Alger » (*id.*, *ibid.*).

La seule source d'imitation retenue par l'auteur est *El Cautivo* de Cervantès. Il n'en est pas moins vrai que Cervantès n'y fait aucune allusion aux médecins et à la médecine, tandis que Vicente Espinel semble, sous cet aspect, suivre les traces de Laguna.

(89 bis) M. Bataillon, *op. cit.*, bibliographie et p. 63 et suiv.

(90) En 1538, Laguna traduisait et publiait la *Tragopodagra* de Lucien à Ségovie.

(91) Vicente Espinel avait contracté la gale, alors qu'il était étudiant, des fièvres tierces alors qu'il s'embarquait à Santander ; la peste, en outre, s'était déclarée sur les bateaux de l'« Armada ». Mais il souffrit par dessus tout de la goutte, sur laquelle il revient à plusieurs reprises (cf. pp. 379-386-418-420).

lui, il manie l'humour le plus noir ; ainsi, avoue-t-il avoir aidé de pauvres diables à trouver un métier lucratif : celui de chanteurs aveugles, de faiseurs de romances et de débiteurs de prières, en les débarrassant du don de la vue. La préparation ordonnée était la suivante : un onguent à base d'oxyde de zinc et de vert-de-gris, « atutia y cardenillo ». Or, qu'il s'agisse de l'oxyde de zinc ou du sulfate de cuivre ou verdet, l'un et l'autre produits étaient utilisés dans les blépharites ciliaires et dans les irritations de la cornée. Ce trait rappelle la mise en garde de Rodrigo de Castro, défenseur de la pharmacopée galénique et détracteur violent de la chimiothérapie instaurée par Paracelse et ses disciples <sup>(92)</sup>. L'ignorance où se trouvaient bien des praticiens de cette nouvelle Ecole des doses exactes à prescrire, les conduisaient à de véritables désastres. Dans le cas présent, des doses trop fortes entraînaient la cécité <sup>(93)</sup>. Il s'agit d'une boutade qui a pour origine une réalité regrettable. Si les remèdes ne sont pas de l'invention de l'auteur, ils ne dépassent pas les connaissances qu'un homme, cotoyant sans cesse des médecins à l'hôpital de Ronda, était capable d'assimiler. Il se montre toutefois plus compétent que le Docteur Sagredo toutes les fois qu'à la théorie du médecin il répond par la mise en pratique : au *Descanso* 4<sup>e</sup> il évoque la thérapeutique draconienne des jeunes médecins, se faisant l'écho du *Medicus Politicus* publié pour la première fois quatre ans avant *Marcos de Obregón*. Les nombreuses sudations : « veinteidos sudaciones y unciones » lui valurent ces mêmes troubles que ressentent les amateurs imprudents de « saunas » répétées : « intercadencias del pulso », ce qui correspond à des battements de cœur irréguliers et précipités <sup>(94)</sup>. Il s'agit donc, pour Vicente Espinel, de faire l'éloge des médecins prudents qui ne se risquent pas d'une manière irréfléchie à l'utilisation de méthodes qu'ils méconnaissent et de faire le procès de ces jeunes médecins imbus d'une science à peine assimilée. Il illustre une déontologie éprouvée telle qu'on la trouve chez Henrique Jorge Henriques, Rodrigo de Castro, Amato et Zacuto Lusitano, esquissant ainsi le portrait du médecin idéal face à celui de l'empirique protégé par les préjugés de l'époque. Quoi de mieux, finalement, que le bon sens et l'expérience personnelle, chez un médecin ?

L'érudition médicale de Vicente Espinel ne dépasse pas, tant s'en faut, celle d'un Cervantès, d'un Lope ou d'un Tirso. Il a lu les traités déontologiques, les ouvrages que la bibliothèque de Ronda possédait et c'est sans doute grâce à ces lectures que les

---

(92) Cf. *supra*, Rodrigo de Castro et la déontologie.

(93) *Marcos* ..., p. 379.

(94) *Id.*, *ibid.*, p. 386.



personnages du Docteur Sagredo et de son serviteur ont quelque relief. L'épisode de la guérison de la jeune fille mélancolique, que nous évoquerons ultérieurement, rappelle l'Histoire du Roi Seleuco et de son médecin Erasistrate, qui connut une vogue particulière durant les siècles qui nous occupent. Nous verrons dans une prochaine étude comment ce récit de l'Antiquité fut propagé et recueilli par plusieurs écrivains espagnols et portugais n'ayant aucune connaissance spéciale de médecine, si ce n'est celles communes aux grands humanistes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle <sup>(95)</sup>.

Le héros du roman est déjà un homme d'âge lorsqu'il devient *ayo de médico* ; il a appris beaucoup au hasard de ses aventures, et l'on peut supposer que les conversations qu'il dit avoir eues avec le médecin et sa femme ont été effectivement entendues et recueillies lorsqu'il était aumônier, entre 1582 et 1598. Son âge lui fait préférer les médecins de l'ancienne Ecole, ce qui peut correspondre au choix de Vicente Espinel. C'est parce qu'il n'a pas été lui-même préparé à recevoir purges et saignées selon son tempérament, c'est-à-dire par des sirops et des laxatifs doux, qu'il s'oppose à la pratique des saignées abondantes et des purges répétées. Mais cela coïncide peut-être avec ses lectures : les querelles qui confrontaient Guy Patin à certains de ses confrères, qui opposaient les tenants de la thérapeutique arabe à Brissot, le théoricien et le défenseur de la saignée, se sont répandues dans toute l'Europe et n'ont épargné ni l'Espagne, ni le Portugal où Brissot lui-même vint porter la bonne parole. A la question, faut-il être soigné par un médecin d'âge ou un jeune médecin, il se fait l'écho des médecins philosophes qui l'ont précédé, par une anecdote qui met en lumière la nouvelle manière : ou l'on guérit, ou l'on meurt des suites du traitement. Leyva de Aguilar, dans son *Desengaño del mal uso del tabaco*, tiendra, en 1634, le même discours <sup>(96)</sup>.

Vicente Espinel, enfin, en préconisant l'étude du tempérament, se montre plus enclin à la philosophie qu'à la médecine et suit les règles édictées par Huarte de San Juan, tout comme l'ont fait Lope, mais surtout Cervantès et comme le fera Leyva de Aguilar. Ainsi, lorsque Sagredo veut saigner sa femme pour faire disparaître les hématomes que présente son corps après une chute, Marcos lui fait remarquer que les hématomes ne sont que des symptômes mais qu'il ne connaît pas la cause occulte qui seule peut permettre de s'acheminer vers la guérison. Mais tout cela ne dépasse guère ce que l'on peut apprendre en lisant certains aphorismes d'Hippocrate ou de Galien.

---

(95) Cf. notre étude « La mélancolie dans la littérature », à paraître.

(96) *Op. cit.*, fol. 136 et suiv.



Marcos s'attache bien davantage à la façon dont le médecin doit se présenter ; il ne doit se signaler ni par d'énormes lunettes, ni par une bague à la pierre démesurée ; il ne doit pas prendre un air suffisant, utiliser un jargon ridicule ; or ce dernier conseil est illustré d'un trait qu'il a recueilli directement de la bouche de Don Pedro de Castro <sup>(97)</sup>. Le médecin ne doit pas non plus prononcer à tort et à travers des sentences en latin, citer à tout bout de champ ses auteurs. Là aussi, il s'agit d'une impression personnelle : lui-même s'est laissé prendre à la facilité de parole d'un ami dont la jeunesse et l'inexpérience lui valurent de côtoyer la mort. Ainsi, lorsque le Docteur Sagredo oublie ces règles élémentaires de mesure et de bon goût, Marcos, dont l'âge est déjà respectable, se permet de le taquiner en le contrefaisant : « y luego dije yo, vendrá el artur meridional » <sup>(98)</sup>.

Un autre trait mineur à rapprocher de ceux que l'on trouve dans le *Viaje de Turquía* est l'historiette du barbier portugais, frère de celui que Pedro de Urdemalas rencontre sur la galère turque : elle témoigne du nombre d'anecdotes attribuées au Portugais par les Espagnols quelque peu imbus de leur supériorité. Laguna et Espinel écrivent leur roman à l'époque où le Portugal est sous la domination des Rois d'Espagne et où de nombreux Portugais venaient louer leurs services et gagner quelque argent chez leurs voisins.

Que conclure du rapprochement, sinon qu'il est une preuve de plus en faveur de la thèse de M. Bataillon ? Les connaissances médicales ne dépassent pas celles que peut avoir tout homme instruit que la fréquentation du monde médical a habitué à un certain langage professionnel ; elles n'ont aucune commune mesure avec la riche documentation sur la médecine, le médecin, les relations médecin-malade, le médecin juif, le médecin turc, les maladies, les thérapeutiques employées, réunis sur un ton plaisant et humoristique par l'auteur du *Viaje de Turquía*.

*Le « Donado Hablador » ou la vie d'un médecin.*

Si le Docteur Sagredo mérite quelques critiques de la part de Marcos de Obregón, il n'en va pas de même pour le médecin dont

---

(97) Le Comte de Lemos, Pedro de Castro, accueille les propos à la fois truculents et scatologiques de son médecin avec la même bonne humeur que le fit le duc d'Albe en entendant une anecdote aussi rabelaisienne de la bouche de Villalobos.

(98) Marcos de Obregón, p. 386.

Alonso, valet de nombreux maîtres et protagoniste du *Donado Hablador* <sup>(99)</sup>, devint le serviteur à Séville ; alors que le roman picaresque s'attache à la critique sociale, fût-elle teintée d'humour et de bonne humeur, l'épisode qui réunit Alonso et son maître le médecin conduit au contraire à une défense systématique de ce dernier par l'homme qui le sert.

Après quelques expériences malheureuses qui le conduisirent, comme bien d'autres héros du genre, jusqu'à la ville andalouse où il tenta d'exercer le rude métier de débardeur des quais, le jeune homme se rend compte que sa constitution fragile ne lui permettra pas de continuer bien longtemps ce travail. Il se rend alors sur la place où l'on vient louer les services de ceux qui cherchent une occupation.

víneme a la lonja a buscar quien me diese de comer <sup>(100)</sup>.

C'est alors qu'il aperçoit un homme de bonne mine :

vi entre los que estaban con atención mirando, que pasaba un hombre de buena edad, gentil presencia et bien aderezado, con una gruesa mula con su gualdrapa (propio hábito de letrado y de médico) <sup>(101)</sup>.

Comme ses congénères, Alonso a le sens de l'observation, nous dirions même qu'il a des dons de maquignon. Il a tôt fait d'évaluer la mule « una gruesa mula », ce qui va à l'encontre des idées reçues sur la monture de bien des médecins. L'homme n'est point jeune, il a bon air : il ne s'agit donc pas d'un de ces assistants frais émoulus de la Faculté avec encore moins de barbe que de pratique. Or il n'est escorté d'aucun écuyer, d'aucun serviteur. Alonso va donc se présenter à lui dès qu'il en aura l'occasion : lorsque le médecin mettra pied à terre pour visiter un malade.

Est-ce par curiosité que le garçon veut occuper cette place ? Par désir de constater le bien-fondé de tout ce que l'on colporte sur la profession ? Tout lui paraît préférable au métier de débardeur ; aussi ne tient-il pas compte des avis de son futur maître sur le travail qui l'attend :

Como mi arte y modo de vivir es tan trabajoso, y aunque contra mi voluntad, tan forzoso de que andemos tres ... yo, mozo y mula, ... no puedo excusarme de recibiros <sup>(102)</sup>.

---

(99) Jerónimo de Alcalá Yáñez y Rivera, *Alonso, mozo de muchos amos o El Donado hablador*, 1<sup>re</sup> parte, Madrid, 1624 ; 2<sup>e</sup> parte, Valladolid, 1626.

(100) B.A.E., t. 18, p. 517, col. a.

(101) *Id.*, *ibid.*, p. 517, c. b

(102) *Id.*, *ibid.*, p. 517, c. b.

L'auteur répond implicitement aux poètes satiriques qui, comme Quevedo et bien d'autres, campent une mule étique, tout juste bonne pour l'abattoir, lorsqu'ils ne considèrent pas cet équipage comme un luxe ou un miroir aux alouettes. Cette mule, répond l'auteur Jerónimo de Alcalá, est nécessaire autant que le valet :

Cansaros teneis, porque gracias a Dios, tengo mucho que visitar <sup>(103)</sup>.

Mais il sera bien payé, bien soigné et bien traité. C'est donc dans un climat de confiance et de sympathie que se conclut ce marché.

Dès les premiers jours, Alonso est capable d'évaluer le travail fourni par son maître ; au fur et à mesure qu'il en connaît les servitudes, il se remémore les lieux-communs qui circulent :

Gane de comer el médico cuanto quisiere, tenga el crédito y opinión que pudiere desear, todo es poco para el continuo trabajo y cuidado de su vida, el no tener hora segura de día y de noche, fiesta ni Pascua para su descanso y quietud <sup>(104)</sup>.

Alonso a pu voir, au cours de ses errances, des galères rester au port pendant l'hiver, jamais il n'a vu son maître prendre un réel repos. Par n'importe quel temps, il doit se mettre en route :

el médico aunque se conjuren contra él las nubes, despidiendo temerosos rayos y más aguas que arroja el Nilo ... ha de salir a visitar, y sufrir así las inclemencias del tiempo que corriere, ya del gran frío del invierno, ya del intolerable calor del verano... <sup>(105)</sup>.

Le médecin arrive parfois chez un malade qui l'a appelé inconsidérément pour une vétille, sans tenir compte des lieues à parcourir. Aussi son valet se promet-il, s'il lui arrive d'avoir des enfants, de ne jamais les inciter à suivre des études médicales <sup>(106)</sup>. Enfin, les quolibets traditionnels n'épargnent ni le maître ni le serviteur :

¡ veis allí al criado del matasanos ! <sup>(107)</sup>.

L'auteur enchaîne en rappelant tout ce qui a été écrit sur le médecin, s'inspirant sans doute de très près de Mateo Alemán ou d'un modèle pris par ce dernier ; car il reprend en particulier le thème

---

(103) *Id.*, *ibid.*, *ibid.*

(104) *Id.*, *ibid.*, p. 518, a.

(105) *Id.*, *ibid.*

(106) *Id.*, *ibid.*

(107) *Id.*, *ibid.*

des trois visages du médecin : visage d'ange, visage d'homme et visage de diable <sup>(108)</sup> ; mais contrairement à Guzmán de Alfarache qui ironise sur la cupidité du praticien <sup>(109)</sup>, il souligne les difficultés qu'il a à percevoir des honoraires bien gagnés ; Alonso s'étonne de la duplicité du malade prêt à donner ses biens pour la santé, plus réticent dès qu'il va mieux et finalement désagréable avec son médecin, lorsque ce dernier réclame son dû ; il est surpris de la fausseté de certaines assertions, telles que celles qui attribuent les honneurs et les dignités à Justinien, la richesse à Galien.

Nous nous trouvons donc, en ce début du XVII<sup>e</sup> siècle, devant un plaidoyer « pro medico » tel qu'il nous est apparu dans les Dialogues des humanistes. Ce plaidoyer s'appuie sur tous les arguments que nous avons vu développer par ses prédécesseurs : utilité de la médecine et des médecins assortie des citations traditionnelles de l'Écclésiastique et de l'évocation de saint Paul ; discrimination des bons et des mauvais médecins, attaque violente contre les charlatans, rebouteux et guérisseurs des deux sexes, utilisation de l'*exemplum*, suivant les règles de la scolastique : *exemplum* emprunté à l'Antiquité, *exemplum* puisé dans l'Écriture Sainte, *exemplum* tiré du merveilleux, anecdote replacée dans l'actualité <sup>(110)</sup>. Puis l'auteur plaide non-coupable pour le médecin qui ne réussit pas à sauver son malade : la médecine est une science conjecturale et difficile, le praticien n'est pas Dieu et s'il pouvait guérir tous ses clients il serait alors l'égal du Créateur. Il rappelle aussi que Dieu envoie des châtiments ou des épreuves parmi lesquelles on doit compter la maladie, longue, incurable ; devant celle-ci, le médecin et sa science sont impuissants <sup>(111)</sup>. Il est curieux de voir un homme du XVII<sup>e</sup> siècle reprendre les arguments que les épidémies de peste et de typhus avaient remis en honneur et que Pedro Ciruelo développa, un siècle auparavant, dans son *Hexamerón teologal* <sup>(112)</sup>.

Ce plaidoyer se déroule au cours du Chapitre VI, mais accompagné, en contre-point, d'un réquisitoire, beaucoup plus original, contre le malade. Après avoir développé le thème de l'avarice, qu'Érasme considère comme une forme d'impiété, Jerónimo de Alcalá relate une anecdote : celle de la femme qui trouve exorbitant de payer cinquante réaux pour faire venir une sommité de la

---

(108) Cf. note 131, p. 54.

(109) Cf. note 132, p. 55.

(110) B.A.E., t. 18, pp. 518-519.

(111) *Id.*, *ibid.*, pp. 520-521.

(112) Pedro Ciruelo, *Hexamerón teologal sobre el Regimiento medicinal contra la Pestilencia*, Alcalá de Henares, 1519.

Ch. *La peste et le mal vénérien* ..., *op. cit.*, chap. IV, La Peste, et Pedro Ciruelo, le point de vue du Théologien, pp. 74-96.



Faculté de Valence, en pleine chaleur, alors qu'il lui faut parcourir à dos de mule quatre lieues aller-retour. Non contente de l'appeler trop tard au chevet d'un mari presque moribond à qui l'on ne peut prescrire qu'un onguent réconfortant et un cordial, avant de lui faire donner l'extrême onction et de le confesser, elle l'accuse d'avoir causé cette mort inéluctable <sup>(113)</sup>. Malheureusement l'auteur, désireux d'introduire l'historique de la médecine et les mesures prises par Rome pour faire expulser tous les empiriques, fait dissenter la femme du mourant comme une femme savante. Curieuse épouse, en vérité, qui cite Galien et les historiens mais ignore que le médecin qu'elle a fait appeler est l'un des plus réputés de Valence et ne se rend pas compte de l'état de son mari... Mendez Nieto et Laguna démontrèrent plus de talent dans leur façon de romancer les leçons de leurs maîtres <sup>(114)</sup>.

L'injustice du malade incurable, l'oubli du client convalescent, l'ingratitude de l'homme guéri, ne seraient rien s'il n'y avait « la continua murmuración », qui n'est, semble-t-il, qu'une façon de motiver l'avarice du client, de se donner bonne conscience. Or cette médisance continuelle n'a d'égale que celle des médecins entre eux ; « quien es de tu oficio es tu enemigo » dit un proverbe que rapporte l'auteur, désabusé par les dissensions, les rivalités des spécialistes, toujours à l'affût d'une erreur possible dans le diagnostic du confrère. Ce climat de luttes et de défiance incite le praticien à vouloir gagner coûte que coûte de la notoriété, au risque de commettre des irrégularités déontologiques. Sans doute le maître d'Alonso n'est-il capable que de fautes vénielles telles que celle d'abuser de pronostics. On se souvient de la fierté de Galien <sup>(115)</sup>, dont l'infailibilité en ce sens devint proverbiale, de l'opinion de Rodrigo de Castro <sup>(116)</sup> sur l'art du pronostic, et de l'historiette racontée par Mendez Nieto à ce propos <sup>(117)</sup>. L'auteur a sans nul doute lu Galien et ses commentateurs :

Pedíanle a mi amo algunos deudos y amigos de los enfermos que visitaba, cuando estaban ya cercanos para morirse, que los dijese a qué hora de la noche acabarían, pareciéndoles que el médico experimentado y docto tiene obligación de saber día y hora en que ha de morir el enfermo, siendo, como es, engaño manifiesto, pues esto es negocio reservado a la eterna sabiduría del Señor <sup>(118)</sup>.

---

(113) B.A.E., t. 18, p. 518, b.

(114) *Id.*, *ibid.*, p. 519, a.

(115) Cf. *supra*, ch. II, p. 91.

(116) *Id.*, *ibid.*, p. 90 et note 157.

(117) Cf. *supra*, ch. III, p. 186.

(118) B.A.E., t. II, p. 520 a.

En outre, alors que l'on s'attend à une mort prochaine,

contra toda humana esperanza se reparan las fuerzas, cobran aliento los pulsos y el ya muerto en la opinión de todos vuelve a nueva vida ; ... pero enfadábame yo de que mi amo señalaba, no sólo el día sino la hora, y la desmenuzaba y partía en cuartos, y si pudiera determinar minutos en que el enfermo había de morir, hiciéralo sin duda según era de presumido <sup>(119)</sup>.

Maladroitement, l'auteur nous fait oublier l'intérêt du passage par une suite de considérations sur l'erreur humaine, démontrant une fois de plus que l'anecdote alertement contée, la comparaison heureuse ne sont que prétextes à des développements sentencieux et moraux, totalement étrangers à la trame romanesque.

Le deuxième réquisitoire est prononcé avec violence contre les empiriques, les charlatans, les guérisseurs qui ont l'oreille des malades plus que le bon médecin « harto de estudiar toda su vida, sin tener otro modo de vivir que andar de casa en casa » <sup>(120)</sup>.

Malgré la sympathie et l'admiration que lui inspire un homme que rien ne rebute, Alonso se fatigue à son tour de la vie qu'il mène. Certes il a compati aux découragements du médecin :

considerábale algunos días sin paciencia, y más cuando sus enfermos se partían contra su voluntad desta vida miserable y corta para la otra eterna y perdurable : aquí era ello, el afligirse, el melancolizarse, y verdaderamente tenía razón, porque siempre le echaban la culpa que le había sangrado, o no le purgó, o le visitó tarde, y no cada día dos veces <sup>(121)</sup>.

mais le désir de connaître d'autres contrées est le plus fort et Alonso prend congé de son maître pour aller visiter Valence.

Le chapitre consacré au médecin n'offre pas les qualités romanesques que l'on retrouve dans d'autres épisodes tels que celui de l'hidalgo dont la femme était laide et des gitans <sup>(122)</sup>, mais il apporte par contre des éléments probablement vécus par l'auteur. En effet, ce dernier n'était pas un écrivain mais un médecin, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de médecin. Il étudia la médecine à Valence, mais exerça à Ségovie, où il naquit en 1563. A la différence de Laguna, ségovien et médecin comme lui, il ne possède pas l'art de l'affabulation et utilise avec moins d'adresse et de talent les éléments passés ou contemporains qu'il veut introduire dans son œuvre.

---

(119) *Id.*, *ibid.*, p. 520 b.

(120) *Id.*, *ibid.*, p. 519 a.

(121) *Id.*, *ibid.*, p. 520 a.

(122) 1<sup>re</sup> partie, ch. IV, p. 502 et suiv. - 2<sup>e</sup> partie, ch. II, III, IV, p. 543 et suiv.

Pour se sentir plus à l'aise dans la défense de la médecine et des praticiens, il la confie au valet déjà âgé et le genre dialogué qu'il choisit l'incite immanquablement aux interpolations sentencieuses et au parti-pris didactique. Il est par contre normal qu'il ne fasse pas parler son ancien valet comme un médecin et que l'arrière-plan médical se réduise à des considérations de seconde main. Il eût été invraisemblable que le Vicaire et Alonso fissent preuve d'une érudition de spécialistes. Cependant, au cours du récit et en dehors du chapitre VI, certaines connaissances de la part d'Alonso témoignent de sa familiarité avec les auteurs médicaux les plus connus.

C'est au chapitre IX de la seconde partie qu'Alonso disserte sur le teint que devait avoir la Vierge, teint qui révèle le tempérament que l'Écriture lui prête, selon la doctrine des tempéraments de Galien. L'auteur a-t-il lu Huarte de San Juan et son *Examen de Ingenios* ? Il ne cite jamais son nom, mais, nous le savons, cela n'est pas une preuve. Le portrait biotypologique que Huarte fait de Jésus-Christ peut avoir incité Jerónimo de Alcalá à refaire cette même étude sur la personne de la Vierge. A l'époque où l'auteur était étudiant à Valence, l'*Examen de Ingenios* y était publié <sup>(123)</sup>. Voici ce qu'Alonso dit :

Y las que por alguna enfermedad y pasión del hígado tienen alguna especie de tiricia, aunque hayan tenido el color del rostro encarnado, se le vuelve en otro a modo de dorado muy claro, mezclándosele mucha cantidad de cólera con la porción de la sangre ; y de esta suerte pudo ser que por la poca salud, entrando ya en edad la Reina del Cielo, y tratando ásperamente su delicado y virginal cuerpo, mudase de color su cara de rosicler que era en trigueño tostado <sup>(124)</sup>.

Alonso cite le *De Temperamentis* de Galien, mais l'on sait que ce livre est à la base des études biotypologiques et caractérologiques de Huarte de San Juan <sup>(125)</sup>.

Dans un autre chapitre <sup>(126)</sup> il se réfère de nouveau à l'influence de la nourriture sur le tempérament et sur la complexion. Alors qu'il mangeait à contrecœur l'ordinaire des Gitans parmi lesquels

---

(123) *Examen de Ingenios para las ciencias* ... en Valencia, en casa de Pedro de Huete, 1580, ainsi que l'indique M. de Iriarte, *op. cit.*, p. 103.

(124) B.A.E., t. 18, 2<sup>e</sup> partie, cap. IX, p. 571.

(125) M. de Iriarte, *op. cit.*, ch. III, pp. 140-151.

En ce qui concerne l'étude biotypologique de Jésus, elle fut supprimée par ordre de l'Inquisition, en 1584. Il est probable que l'édition de Valence est passée à travers l'expurgation, lorsqu'elle fut publiée à Valence. Cf. à ce sujet le ch. II de M. de Iriarte : « Intervención inquisitorial », pp. 87-100.

(126) B.A.E., t. 18, 2<sup>e</sup> partie, cap. III, p. 547 et suiv.

il se vit contraint de vivre, il s'étonnait de leur teint qui était celui des gens bien nourris, alors qu'ils ne disposaient que de mets grossiers et qu'ils buvaient de l'eau. Ils lui apparaissaient tous

como si verdaderamente estuvieran de ordinario mirando por su salud con particular vigilancia y cuidado, o tuvieran delante de sus ojos para cada comida, el « *De victus ratione* o el *Régimen salernitano*. Echaba de ver ser verdadero el dicho del filósofo que dice que naturaleza con poco se contenta : « *natura parvo contenta est* » <sup>(127)</sup>.

De ses études à Valence, Jerónimo de Alcalá conserve un souvenir excellent qui transparaît dans les propos d'Alonso. Ce dernier se remémore son arrivée au bord du Turia, ses promenades dans le quartier des Ecoles :

Llegué al Estudio General, de donde han salido y salen cada día tan excelentes médicos, pues sin adulación ni encarecimiento, ni en los de Alcalá ni Salamanca, los hacen ventajas <sup>(128)</sup>.

L'auteur, dans son plaidoyer, n'oublie donc pas de réhabiliter les médecins de Valence et des études que les castillans se plaisaient à décrier, rehaussant par la médisance la valeur de Salamanque ou d'Alcalá, dont l'éclat s'était à l'époque quelque peu terni, ainsi qu'en font foi les archives universitaires <sup>(129)</sup>.

La réhabilitation du praticien n'eût pas été complète sans l'évocation, même rapide, du médecin idéal tel que la tradition le dépeint. Il fallait, puisqu'il ne s'agissait pas, avec le *Donado Hablador*, d'une véritable étude de déontologie, trouver le moyen d'introduire dans le chapitre une conclusion digne du plaidoyer. C'est alors, nous semble-t-il, qu'intervient ce que l'on pourrait à juste titre considérer comme le violon d'Ingres de l'auteur, la peinture à laquelle il ne cesse de porter un intérêt soutenu. Mais le genre préféré d'Alcalá est à la ressemblance de son œuvre d'écrivain : didactique et édifiant. Dans la deuxième partie du roman, Alonso devenu apprenti peintre, reprend son maître Panarro à cause de sa maurophilie qui l'incite à ne peindre que des scènes qui se passent chez les musulmans et l'exhorte à représenter des épisodes de l'Écriture ou de la Vie des Saints <sup>(130)</sup>. On le sent également très au courant du symbolisme iconographique et de l'allégorie pieuse et l'on peut penser que lui-même s'essayait à la peinture ou qu'il avait

---

(127) *Id.*, *ibid.*

(128) *Id.*, *ibid.*, 2<sup>e</sup> parte, cap. VII, p. 523.

(129) Cf. *infra*, la dégradation de l'enseignement médical, p.

(130) B.A.E., t. 18, 2<sup>e</sup> parte, cap. IX, p. 569 b.



plaisir à examiner de très près les toiles qui ornaient les églises ou les palais de Ségovie <sup>(131)</sup>. N'aurait-il pas lui-même imaginé un tableau allégorique représentant la médecine et le médecin ? Lorsqu'Alonso veut consoler son maître de ses déboires professionnels il lui dit :

Vuesa merced no tiene que cansarse ; que mientras no tuviere las propiedades y condiciones de un maravilloso hieroglífico, donde se pinta por excelencia el buen médico, no tiene porque quejarse ni hay para que se queje <sup>(132)</sup>.

C'est alors que l'auteur introduit la description d'un tableau, dans lequel une jeune fille belle et avenante, un sceptre où s'enroule un serpent à la main, accompagne un homme portant longue barbe et chapeau ceint de laurier. Il est âgé et digne. Un dragon, un corbeau, une poule et une chouette lui font escorte et la « doncella » a deux grandes ailes déployées. Avec beaucoup d'ingéniosité, l'auteur déchiffre cette allégorie à la manière des blasons, de sorte que toutes les qualités requises, toute l'éthique qui gouverne la relation médecin-malade se trouvent représentées dans les différents symboles <sup>(133)</sup>. Il serait curieux de savoir si cette peinture a véritablement existé à Ségovie ou si elle est née de l'imagination du peintre-amateur que semblait être Jerónimo de Alcalá ; c'est le seul cas rencontré dans la littérature péninsulaire où l'iconographie fait irruption dans la littérature sous la forme d'un curieux blason de la famille médicale à laquelle l'écrivain appartient.

Les passages qui rappellent la profession de l'auteur ne manquent donc pas d'intérêt, mais sont peu nombreux si on les compare à ceux du *Viaje de Turquía*. Jerónimo de Alcalá apparaît par contre sous le jour du moraliste chrétien, grand lecteur des ouvrages d'apologétique et d'exégèse. Ami d'études du futur archevêque de Charcas et de Jean de la Croix, il écrivit des livres de caractère religieux tels que les *Verdades para la vida cristiana, recopiladas de los Santos y graves autores* (Valladolid, 1632) et des *Milagros de Nuestra Señora de Fuencisla* (Salamanque, 1615). Ce dernier ouvrage n'eut pas le succès escompté. Il ne semble pas pouvoir échapper à cette tendance, car, dans la 2<sup>e</sup> partie du *Donado Hablador* le sujet en est repris et traité, sans doute d'une façon plus amène <sup>(134)</sup>.

---

(131) *Id.*, *ibid.*, p. 568-569 a.

(132) *Id.*, *ibid.*, 1<sup>re</sup> partie, cap. VI, pp. 521 b.

(133) *Id.*, *ibid.*, pp. 521-522.

(134) Cf. 2<sup>e</sup> partie, cap. XI, pp. 573-576 a.

Alors qu'Alonso eut quitté le peintre, il se rendit à Ségovie et vint adorer la Vierge de Francisla. Arrivé à cet endroit de son récit, il raconte au Vicaire

Différent, par le ton, du roman de *Guzmán de Alfarache*, dont Alcalá s'inspira pourtant à trois reprises au moins, dans son évocation des médecins <sup>(135)</sup>, *El Donado Hablador* s'apparente davantage à *El escudero Marcos de Obregón*, par la mesure des jugements portés sur la société, le désir de substituer au pícario traditionnel un héros repentant non par hypocrisie mais par désabusement, devant la vanité du monde. Si l'intention didactique de l'auteur est louable, elle n'est pas aussi heureuse que chez Vicente Espinel, dont l'art de bâtir une trame et de la développer ne se dément jamais, malgré son propos de moralisateur. Mais, ce qui est original, chez Jerónimo de Alcalá, c'est l'introduction, au cours du récit, d'un personnage qui lui est connu, non en tant qu'individu, car il ne lui donne pas de nom, mais en tant que représentant anonyme d'une profession qui lui est chère. C'est l'*ars medica*, décrite et brocardée parfois à juste titre mais aussi par pure tradition satirique, que l'auteur défend ; c'est pour des confrères obscurs, méconnus, soucieux de leurs malades, ainsi qu'Alonso le confiait au Vicaire, au point de se désespérer et d'en devenir mélancoliques, qu'il plaide. Les seules critiques virulentes qu'il profère ont pour but de mettre en garde contre les charlatans et guérisseurs, appelés à tort empiriques et responsables du discrédit dans lequel on tient la médecine. Par contre, les successeurs de notre médecin-homme de lettres vont ouvrir la voie à un genre beaucoup plus violent, à travers une peinture haute en couleurs d'un monde ambigu d'empi-

---

une histoire ayant trait à Notre-Dame de Froncislá et à un miracle datant du XIII<sup>e</sup> siècle, sans doute la plus intéressante du recueil publié antérieurement à Salamanque, à l'occasion de grandes fêtes qui se déroulèrent à Ségovie en présence des Souverains. L'auteur n'oublie pas de mentionner cet ouvrage :

« ... de cuya fiesta escribieron elegantemente el licenciado Simón Díaz que al presente asiste como administrador de la sagrada ermita, y Frutos de León, hijos de Segovia ; y también escribió, aunque sucintamente, el doctor Jerónimo de Alcalá Yáñez, médico cirujano, una breve relacion et un pequeño librito dedicado a la muy noble y leal ciudad de Segovia » (p. 574 b).

(135) Outre l'allégorie des trois visages du médecin évoquée également par Vicente Espinel et Jerónimo de Alcalá, rappelons l'anecdote du médecin charlatan qui tire au hasard de sa manche ou de sa poche différentes prescriptions et les donne aux malades avec ces mots encourageants : « Dios te la depare buena ». 1<sup>re</sup> partie, p. 79, Ed. Bibl. Románica.

L'un et l'autre enfin rappellent la question des honoraires, mais, alors que le praticien vient chercher son malade jusque dans l'église où il s'est rendu, Alonso rappelle que l'époque où il tournait le dos au client en tendant la main en arrière est bien révolue :

« Ya se pasó el tiempo en que contaban que los médicos, pareciéndoles indigna cosa recibir pagas por sus visitas, volvían la mano para atrás, como teniéndolo por cosa indigna que se premiase con el dinero un deseo y una propia voluntad de procurar la salud al enfermo ; pero ya en nuestros miserables tiempos, antes es necesario abrir las manos y ponerlas delante, y aun pedir que los paguen ... (p. 518 a). (Cf. *supra*, Personnage du médecin, note sur Jacques Laignet, p. 55).

riques occasionnels qui nous conduira alors jusqu'au seuil de la satire la plus grinçante du monde médical.

Après cette étude où l'Espagne est fort bien représentée, une remarque s'impose : l'absence de références portugaises, alors qu'au contraire le Dialogue didactique était remarquablement illustré par les écrivains lusitans. Le roman de chevalerie et le roman pastoral s'attachent sans doute à transposer sous des déguisements princiers et le travesti des Bergeries, des cas psycho-pathologiques dont l'amour malheureux ou impatient est la cause première ; mais le médecin, répétons-le, n'y apparaît qu'en arrière-plan et d'une façon épisodique. Sa présence n'y est pas utile. Lorsqu'il s'agit de romancer une réalité ou de la transcrire dans toute sa crudité, l'écrivain portugais, semble-t-il, s'abstient ; il préfère peut-être aussi ne pas porter préjudice à une profession et à un personnage qui ont contribué au renom européen de la nation. Nous nous trouvons donc devant une démarche comparable à celle qui incita le Portugal à faire silence sur les ravages causés par le mal vénérien, tout en s'efforçant d'y remédier par la création d'un hôpital réputé dans la péninsule entière : o Hospital de Todos-os-Santos. La dérision est interdite aussi bien vis-à-vis du médecin et de l'art médical que de la maladie ; et il faudra attendre *A Arte de furtar* pour voir apparaître une satire plus proche, cependant, du pamphlet salulaire que de l'ironie plaisante.

Le théâtre offrira-t-il un choix plus équilibré d'illustrations littéraires, c'est ce que nous allons examiner dans le prochain chapitre.





### CHAPITRE III

#### LE MEDECIN A TRAVERS LE THEATRE

L'importance de la littérature dramatique péninsulaire ne permet, dans les limites de cette étude, qu'un choix strict parmi une multitude d'exemples où le médecin apparaît, entouré de personnages avec lesquels il vit, auxquels il parle et sur qui il peut avoir une action psychologique et dramatique d'un indéniable intérêt humain, actuel ou historique.

C'est ainsi que nous renvoyons à l'étude du Dr A. Albarracín Teulón sur *La medicina en el teatro de Lope de Vega* <sup>(1)</sup>, ainsi qu'à celle du Dr Rafael Sancho de San Román intitulée *La medicina y los médicos en la obra de Tirso de Molina* <sup>(2)</sup>. Une troisième étude toute récente de Florencio L. Perez Bautista, *La medicina y los médicos en el teatro de Calderón de la Barca* <sup>(3)</sup>, vient compléter l'examen de cette prestigieuse époque de l'art théâtral en Espagne. En ce qui concerne le Portugal, nous avons déjà cité dans notre chapitre premier l'abondante bibliographie concernant la matière médicale et les médecins chez Gil Vicente <sup>(4)</sup>. Or, il est à remarquer qu'à de rares exceptions près, tous ces ouvrages ont été écrits par des médecins dont la culture littéraire permettait de semblables analyses. Il n'en est pas moins vrai que leur optique n'est pas celle du non médecin. Nous tenterons donc une approche différente de ces dramaturges et de leur œuvre, approche considérablement facilitée par ce travail indispensable de recherche et de classification auquel se sont livrés tous leurs commentateurs. C'est en partant de ces éléments que nous essayerons de pénétrer plus avant les secrets de l'alchimie littéraire et artistique.

---

(1) *Op. cit.*

(2) *Op. cit.*, Salamanca, 1960.

(3) Salamanca, 1968.

(4) Cf. *supra*, Le personnage du médecin (chap. 1).

Parmi l'ensemble des exemples recueillis, tantôt par eux, tantôt par nous-même, nous avons laissé sciemment de côté toutes les manifestations névrotiques des personnages, manifestations réunies sous le vocable si ambigu de mélancolie, tous les cas de médecins amenés à traiter des cas de folie, vraie ou fausse et, tout particulièrement, de mélancolie érotique. Les éléments réunis jusqu'à ce jour sont assez importants pour faire l'objet d'une étude à part centrée, non plus autour du médecin mais du malade diversement blessé par Eros.

Les analyses réunies dans ce chapitre ne représentent donc pas un travail exhaustif, mais tout au plus une illustration de cet intérêt constant témoigné par les écrivains dramatiques de l'époque vis-à-vis de la relation médecin-malade transposée sur scène. Quelle curiosité, quelles angoisses ont pu inciter ces écrivains à choisir de tels sujets et ce faisant à dévoiler chaque fois un peu d'eux-mêmes, de leurs craintes, de leurs observations ou de leurs espoirs ? De quels ouvrages relais se sont-ils inspirés, pour se documenter et ne pas trahir la vraisemblance ? Sans doute verrons-nous souvent réapparaître le nom d'un de ces ouvrages précédemment étudiés, intermédiaires entre la médecine et la philosophie d'une part, la médecine et la littérature de l'autre. Nous assisterons aussi au cheminement d'une pensée devenue, dans la péninsule, traditionnelle, certes, mais transfigurée, métamorphosée par le génie ou le talent du dramaturge.

### *Lope de Vega.*

Si nous commençons par Lope de Vega, nous devons avant tout rappeler qu'Albarracín Teulón a fort bien discerné, dans son érudition, trois sources possibles : la lecture originale des médecins, les connaissances scientifiques et pseudo-scientifiques qui circulaient, à l'époque, en Espagne, enfin, l'imagination et la fantaisie d'un artiste qui, selon les besoins de la cause, restitue un thème, classique en soi, mais complètement rénové ou embelli. Il nous reste cependant à développer ce dernier point, entrevu par Albarracín Teulón. Comment, en effet, un esprit curieux et inquiet à la fois, a su tirer parti de ses connaissances, comment et pourquoi il a été amené à faire un tel choix, et de quelle façon il nous incite à conclure : « eso es de Lope », faisant de son érudition le révélateur de sa pensée et de son art.

Il est évident que Lope ne pouvait guère échapper aux théories de l'époque et que citer Hippocrate ou prouver que l'on connaît

Avicenne est à la portée de tous les écrivains qui ne s'en firent pas faute, même dans les *farces* et les *entremeses*, les plus banals et les plus dépourvus de valeur. Il est plus intéressant, par contre, de rechercher ce que d'autres ne citent pas, parce que souvent il s'agit d'auteurs contemporains ou morts depuis peu de temps ; leurs œuvres sont alors évoquées dans peu de livres, et leur nom ne figure pas encore dans ce genre d'ouvrage où les esprits curieux aiment à réunir leurs connaissances et celles de leurs contemporains ; la citation marginale des références exactes est alors, pour l'écrivain, un précieux auxiliaire. Sous cet aspect, la *Dorotea* est peut-être l'œuvre de Lope où se trouvent consignés le plus de noms dont certains représentent, de nos jours, fort peu de choses. N'y a-t-il pas là, dans ce choix, des indications précieuses ?

Le pas le plus décisif a été fait, en ce sens, par M. Edwin S. Morbey, lorsqu'il publia, en 1952, un article sur *Levinus Lemnius et Leo Suabius dans La Dorotea* <sup>(5)</sup>. Nous évitant un travail de patiente recherche sur ces deux noms cités, l'article de Morbey ajoute en outre un jalon de plus aux divers travaux qui ont été faits. Montesinos, dans le livre qu'il consacre au dramaturge, tendait à démontrer que, bien souvent, l'érudition de Lope était une érudition à bon marché, un reflet de certaines œuvres en vogue telles que l'*Officina* de Ravisius Textor <sup>(6)</sup>. Menendez y Pelayo, dans ses *Estudios sobre el teatro de Lope* <sup>(7)</sup>, le considérait comme le poète espagnol le plus cultivé et le croyait plus érudit qu'on le suppose habituellement. Jameson, dans *Knowledge of classical literature et The source of Lope de Vega's erudition* <sup>(8)</sup>, soutient le point de vue de Menendez y Pelayo. Morbey, grâce aux citations en latin de Levinus Lemnius, montre à la fois comment Lope de Vega savait se tenir au courant de toutes les œuvres de quelque notoriété à l'époque, et comment aussi il savait, en une économie prudente, nous éblouir d'une érudition copieuse réunie, non par lui, mais par Lemnius.

L'auteur de l'article semble croire que Lemnius doit être parfaitement connu des lecteurs et ne donne aucune indication sur l'époque à laquelle il vivait ni sur les recherches auxquelles il se livrait, excepté toutefois à la page 113, où apparaît une note bibliographique du livre dont il tire ses citations. La portée de cette petite étude est plus grande qu'elle ne le paraît, si l'on pense que Levinus

---

(5) M. Edwin S. Morbey, Université de Californie, Berkley, « The Hispanic Review », vol. 20, 2, Apr. 1952.

(6) Montesinos, *Teatro antiguo español*, VIII, pp. 242-245-276-282.

(7) Menendez y Pelayo, *Estudio sobre el teatro de Lope*, ed. Ac. Esp. (1890-1914), II, p. 172.

(8) B. Hi., XXX-VIII (1936), p. 444-501 et Hi. Review, V (1937), p. 124-129.

Lemnius est le nom latinisé du Flamand Luis Lemmens qui écrivit, en 1561 : *De habitu et constitutione corporis*, après avoir connu un légitime succès grâce au *De miraculis oculis naturae et de vita recta instituenda*, en 1559<sup>(9)</sup>. Il est abondamment cité par le Père de Iriarte, dans l'œuvre qu'il consacre à Huarte de San Juan<sup>(10)</sup>. L'auteur le rapproche de Marsile Ficin dont il cite l'ouvrage *De triplici vitae*<sup>(11)</sup>. Selon lui, Lemnius aurait fortement influencé le Docteur Huarte de San Juan, et il est certain que ce livre était bien connu à l'époque de Lope de Vega. Il ne s'agit pas d'une œuvre à proprement parler scientifique, mais d'une œuvre d'érudition écrite d'une façon agréable, dans laquelle l'auteur s'attache à décrire d'innombrables curiosités. Malgré sa rédaction en latin, il fut assez répandu pour mériter une traduction en italien, peu de temps après qu'il eut été publié à Anvers puisqu'elle voyait le jour à Venise en 1563. C'est cette édition en italien que nous avons personnellement compulsée à la Bibliothèque Nationale de Madrid<sup>(12)</sup>. Il n'est pas étonnant que Lope, épris comme Levinus Lemnius de curiosité, ait été attiré par cet érudit. Peut-être même est-ce Lemnius qui a donné à Lope l'idée de se caractériser lui-même selon ses théories ; précurseur de Huarte, dans l'étude des tempéraments, il choisit, comme le fit dans son *Examen de Ingenios* le médecin navarrais, des personnages célèbres connus universellement ; ainsi, dans son livre II du *De habitu et constitutione*<sup>(13)</sup>, il prend comme exemple susceptible d'illustrer pour le plus grand nombre de ses lecteurs sa théorie, le Roi Philippe II, cas de tempérament chaud et humide. L'ouvrage dut passionner Lope, car nous retrouvons deux autres citations de l'auteur ; l'une apparaît dans *Las ferias de Madrid* :

Esta agua es cosa aprobadísima,  
Libino Lemnio escribe mil secretos ;  
mas puòdese tomar de tal manera  
que estrague mucho el cuerpo y queme el hígado ;

---

(9) Lievin Lemmens était originaire de Zélande. Né en 1505, il mourut probablement en 1570. Il était humaniste, médecin, théologien. Ses études portèrent sur l'astrologie, la température, les miracles cachés de la nature. Il ne faut pas le confondre avec Simon Lemm Margadant, appelé aussi Lemnius, qui enseignait la philosophie à l'Université de Wittemberg et dont les écrits déplurent à certains réformateurs suisses, ce qui l'obligea à s'enfuir à Worms.

(10) *Op. cit.*

(11) Marcile Ficin, *de triplici vitae*, Bâle, 1532.

(12) Levinio Lennio medico zirizeo, *De gli occulti miracoli*, un Venetia, 1563.

(13) Le titre complet est le suivant : *De habitu et constitutione, corporis, quam graece χρᾶσιν triviales complexionones vocant, Libri duo. Omnibus quibus secunda valetudo curae est apprime necessarij, ex quibus proclive erit corporis sui conditionem, animique motus ac totius conservandae sanitatis rationem adamussim cognoscere. ANTUERPIAE. Apud Guilelmus Simonem, 1561. Cum privilegio.* (8°, 9 f. plus 145 fol. plus 13 f.).



poca y a tiempo, anima y restituye  
el perdido color <sup>(14)</sup>.

Albarracín cite ce passage sans s'attacher au nom mentionné. La seconde citation se trouve dans *Viuda, casada y doncella* : Feliciano qui se fait passer pour médecin, disserte sur la connaissance des herbes :

Levinio, un grave doctor,  
trata esta materia bien,  
Virgilio dice también  
que es ciencia de mucho honor <sup>(15)</sup>.

Certes, cette recette de cordial et cette opinion botanique ne sont que brouilleries recueillies au passage. Ce qui devait retenir davantage le dramaturge en quête de personnages vraisemblables était cette étude des tempéraments à laquelle il dut, hors de son pays, la célébrité. Mais alors, pourquoi Lope va-t-il chercher si loin ce que Huarte de San Juan, bien connu par son *Examen de Ingenios*, lui permettait de connaître et d'utiliser ? A ce sujet, voici ce qu'écrit M. de Iriarte :

El problema de Examen de Ingenios como tal, halla claro y preciso eco en varias comedias de varios autores, y algunas en el mismo título. Tal en *La prueba de los Ingenios* de Lope de Vega. El asunto es la prueba del ingenio de varios pretendientes, de los cuales será preferido quien muestre mayor agudeza dialéctica, que esta comedia está influida por la lectura del *Examen*, lo deducimos, no solamente del título, sino del contenido de varias escenas y del desarrollo de los conceptos. Agítanse muchos que se refieren a temperamentos y caracteres y una de las disputas versa sobre « ingenio y condición de las mujeres », de lo cual son ejemplos los siguientes versos <sup>(16)</sup>.

Suit une longue citation de l'acte III <sup>(17)</sup>.

Le titre, en effet, est transparent et Lope ne jugeait pas utile de citer par son nom un auteur dont se sont inspirés Tirso, Cervantès, Quevedo et Alarcón, pour ne mentionner que les plus grands. Quoi qu'il en soit, Lope préfère citer Lemnius. Coquetterie d'érudit ? peut-être. Nous ne sommes pas, pour notre compte, aussi certaine que Iriarte de l'influence de Huarte sur un passage des *Locos de*

---

(14) R.A.E., V, acte II, p. 106.

(15) R.E.A., X, p. 473.

(16) *Examen de Ingenios*, Baeza, 1574.

(17) M. de Iriarte, *op. cit.*, p. 303.

*Valencia* <sup>(18)</sup> où l'Espagnol envisage une fois de plus le lien entre caractère et tempérament. Ou si Lope pense à Huarte, il le fait, dirions-nous, en surimpression, comme s'il tenait compte de l'influence de Lemnius sur Huarte, lui laissant de ce fait l'honneur de sa théorie, sans méconnaître pour autant le disciple. En tenant compte de la déformation littéraire, du travestissement habile des sources d'inspiration en vue de la création artistique, Lope nous apparaît comme également capable de s'inspirer de l'un et de l'autre.

Le cas de la *Dorotea* attire notre attention sur la prédilection de Lope pour le caractère de l'amoureux mélancolique <sup>(19)</sup>. Albarracín Teulón nous donne, en ce sens, une riche moisson de références <sup>(20)</sup>. Or, si Huarte traite des mélancoliques et des phrénétiques <sup>(21)</sup>, voici comment est libellé le chapitre 2 du Livre II du *Miraculis oculitis naturae* ... :

*Melancholicos, maniacos, phreneticos, quique ex alia causa furore preciti sunt, non nunquam linguam alienam personare quam non didicerunt, nec tamen esse daemniacos* <sup>(22)</sup>.

---

(18) Lope, comme nous l'avons fait remarquer, se classe lui-même parmi les mélancoliques ; il devait écrire, non sans un certain sourire, la tirade suivante du troisième acte de la *Prueba de Ingenios* :

Florela. ? Sabeis vos, París, cuál sea  
el mejor temperamento  
para la gran excelencia  
del Ingenio ?

París. Sí

Florela. Cuál es ?  
para que sus partes sepa.

París. El melancólico

Florela. — Niego.

Florela. Sequedad, melancolía  
acompañan la grandeza  
del ingenio, aunque Galeno  
estas partes diferencia :  
melancolía con cólera  
y sangre pura, gobiernan  
los ingenios altamente,  
y estas dos vemos que reinan  
en millones de mujeres ...

(19) ? Ya hablais en filosofía ?  
Y aun teneis mucha razón :  
que el ingenio tiene aumento  
con el buen temperamento ;  
y la buena complexión  
ayuda a su movimiento.  
Porque del alma ya es llano  
que ha de ser el cuerpo humano  
de sus obras instrumento. (II, 2).

(20) A. Albarracín Teulón, *op. cit.*, pp. 125-154.

(21) Ed. Austral, p. 153 et suiv.

(22) Levinus Lemnius, *op. cit.*

Voilà une question qui suscita des débats passionnés et repris par presque tous les médecins spécialisés dans l'étude de tels cas <sup>(23)</sup>. Lope se trouvait alors à Madrid et fort bien placé pour être au courant de tout ce que les beaux esprits devaient connaître. C'est en 1605 qu'étaient publiées les *Disputationes medicae* de García Carrero, médecin de Alcalá de Henares, discussions qui reprennent les caractérisations de Levinus Lemnius et de Huarte de San Juan au sujet, tout particulièrement, de la mélancolie <sup>(24)</sup>. C'est juste avant que Lope terminât la rédaction de la *Dorotea* que le Docteur Gutierrez de Godoy publia, en 1629, ses *Disputationes philosophicae* où l'étude des tempéraments en relation avec les humeurs tient une grande place. Or, nous retrouvons la mélancolie comme tempérament majeur dans un très grand nombre de comedias de Lope, dont les principales sont : *El Acero de Madrid*, *la Prueba de los Ingenios*, *Viuda casada y doncella*, *La quinta de Florencia*, *Lo que hay que fiar del mundo*, *La boda entre dos maridos*, *la doncella de Simanca*, *la Dorotea* où Fernando, le jeune amoureux mélancolique, est Lope de Vega en personne, et enfin *Los locos de Valencia* dans laquelle l'auteur décrit un cas de phrénésie.

Mais là ne semble pas se borner l'intérêt de Lope pour un tel genre d'études où la médecine et la psychologie ne sont guère dissociables. Nous avons trouvé dans *La Dorotea* un nom que Morbey ne semble pas avoir retenu. Il s'agit de Triverio, dit Triveris Brachelius, ou, en français, Jérémie Drivère, dont nous avons pu lire l'édition publiée à Lyon sous le nom de *Epitome sur les trois livres des tempéraments de Galien* <sup>(25)</sup>. Sans doute que ce nom est arrivé jusqu'à Lope par un autre ouvrage ; sa référence est très claire et se rapporte aux mêmes préoccupations :

Lo que sé es que aquel gran médico Triverio dijo, en su *Método* que la buena figura de la cabeza indicaba el temperamento del cerebro ; nunca me parecía que la tenías tu bien hecha <sup>(26)</sup>.

Malgré la futilité de telles querelles rappelons, au passage, qu'un autre médecin italien dont nous allons parler bientôt, il s'agit de Pierre d'Abane, disputait pour savoir si une tête petite était de meilleur augure qu'une tête volumineuse, et cela dans son *Liber*

---

(23) C'est à un cas similaire que se rapporte Lope, dans sa dédicace au Docteur Matías de Porras, au début de *El valor en las mujeres* : « Aquí conoció v.m. un hombre, que, vuelto loco, de amores de una señora título, escribió excelentes versos siendo ignorante » (R.A.E., X, p. 113).

(24) Cf. chap. 10 cité par Iriarte, *op. cit.*, p. 284.

(25) Lyon, chez Loys Cloquemin et Est. Michel, 1577, in-16° et Lyon, chez Raymond Rigaud, 1615.

(26) *La Dorotea* Esp. Calpe, Ip. 66-67.

*compilationis physonomiae*, que, d'autre part, Pierre d'Abane eut l'honneur de diverses rééditions au XVI<sup>e</sup> siècle, malgré les soupçons qui pesaient sur son orthodoxie, et que l'œuvre de ce médecin, philosophe astrologue et alchimiste, est abondamment commentée dans un livre de Rodrigo de Castro, le *Medicus Politicus* <sup>(27)</sup>.

Ce sont donc trois médecins célèbres que Lope cite à l'appui de la vraisemblance de ses personnages, et c'est cela, croyons-nous, le but de celui-ci : se documenter, recueillir les éléments susceptibles de l'aider à bâtir des personnages cohérents, de leur donner une apparence de diversité alors qu'ils se réduisent finalement aux quatre types caractérologiques conventionnels. Subjugué par son cas, c'est sans déplaisir qu'il campe son propre personnage, celui qu'il connaît le mieux et peut plus facilement projeter en dehors de lui-même. Quoi de plus important que l'étude de toutes les conséquences qu'une telle typification peut entraîner lorsque des incidences physiologiques, donc survenant du dedans, peuvent faire varier à l'infini les incidences imposées du dehors par l'écrivain-démiurge ? N'est-ce pas finalement ce en quoi excella Shakespeare ? Il ne s'agit donc pas uniquement de la manière d'être, de se tenir, de parler, de réagir devant une situation donnée, mais d'enrichir le dénouement de conséquences physiologiques, passionnelles et de là spirituelles de haute teneur romanesque et dramatique.

Mais, remarquons-le, Lope choisit toujours, de préférence, à des ouvrages austères et de caractère scientifique, ceux dont la présentation était aimable. Laissant Hippocrate et Galien, il préfère leurs commentateurs, tels Triverio et Levinus Lemnius dont les deux études ne sont, ainsi que l'écrit M. de Iriarte, ni scientifiques à proprement parler, ni systématiques. Ce sera aussi le cas de Marcile Ficin. César, personnage de *La Dorotea*, le cite :

De dos maneras dice Marcilio Ficino que se cura el amor : una por naturaleza otra por diligencia ; ... y hasta que todo se templa, es imposible que cese la inquietud en que viven. Todo eso quiere espacio de tiempo, y en los hombres melancolicos mayor que en los joviales y alegres, y más si tienen à Saturno con Marte retrógrado o al sol opuesto <sup>(28)</sup>.

Lorsque César évoque Platon <sup>(29)</sup>, il le fait par l'intermédiaire de Marcile Ficin. C'est qu'en effet le monde de la Renaissance connut Platon grâce à Marcile Ficin et par l'intermédiaire de la version qu'en donna le célèbre philosophe platonicien. Huarte eut entre les

---

(27) *Op. cit.*, pp. 195-196.

(28) *Dorotea*, éd. cit., II, p. 155.

(29) *Id.*, *ibid.*, p. 58.



maines une édition du XVI<sup>e</sup> d'Alda Manuce<sup>(30)</sup>. Il en existait une autre de Bâle et Levinus Lemnius l'utilisa probablement. Ce qui pouvait mériter l'attention de Lope était son ouvrage déjà cité, le *De triplici vitae*, où il traite de la vie saine, de la vie longue et heureuse . « *de vita sana, de vita longa, de vita caelitus comparanda* ». Ce traité du bien vivre, riche en conseils diététiques, s'intéresse aussi bien aux caractères et aux humeurs (complexions), à la pharmacie, aux différents climats, aux occupations de l'homme, à son hygiène, afin de tendre le plus possible vers la sagesse. Son père était médecin et grâce aux longues conversations qu'il eût avec lui, il put recueillir d'innombrables conseils dont il fit profiter ses contemporains. Mais, ce qui l'éloigne de Huarte de San Juan est justement ce qui le rapproche de Lope de Vega : l'extrême importance accordée à l'astrologie dans la vie humaine. Il n'était certes pas le seul de son époque et l'on est étonné, sous cet aspect, de ne pas retrouver un nom bien connu sous la plume de Lope, celui de Pierre d'Abane, le Conciliateur, compatriote de Marcile Ficin dont l'œuvre fut réimprimée à la Renaissance, et défenseur zélé de l'influence des astres sur la propension de l'homme à choisir une carrière. Si Marcile Ficin est le quatrième écrivain susceptible d'enrichir d'éléments nouveaux la collection que Lope semble vouloir constituer, il l'est surtout du fait qu'il accorde un large crédit à l'astrologie. Dans sa recherche de la vérité ou du moins de la vraisemblance des caractères par rapport aux actions du personnage, l'auteur a donc recours à l'astrologie et nous nous demandons alors si l'opposition de Huarte n'a pas engagé Lope à passer son nom sous silence, puisque notre médecin était un des principaux réfuteurs de ce que pensaient Ficin, Abane et bien d'autres. L'impulsion issue, selon le dramaturge, d'un déterminisme astral, peut expliquer dans une certaine mesure le manque de dessin dans les caractères de son théâtre : caractères esquissés puis rapidement abandonnés dans leur élaboration psychologique, au profit de l'impulsivité, du mouvement, du dynamisme vital. Ce sont des forces, mues par des impulsions plutôt que de véritables caractères. Nous retrouvons en effet chez Lope cette tendance au sensualisme qui fait agir un personnage en fonction d'une psychologie proposée sans doute mais, surtout, en fonction d'un tempérament, c'est-à-dire d'un ensemble de données constituées par le corps, les sensations plus que les idées et dont le *primus motus* serait donné par les conjonctions astrales de la naissance. Le raisonnement ne serait donc qu'accident, le tempérament serait très difficilement modifiable puisque marqué par des forces transcendantes.

---

(30) M. de Iriarte, *op. cit.*, p. 139.

Il ne faudrait pas en déduire que Lope croit aveuglément aux influences astrales, et les discussions qu'il prête aux personnages en désaccord en est une preuve. Mais il est attiré par cette pseudo-science, il y voit une richesse d'effets innombrables à utiliser et Lemnius le passionne davantage que ne le fait Huarte. Pour la même raison appelle-t-il notre attention sur Jean-Baptiste Lavanha, Portugais qui enseigna à Madrid ; c'est ce que nous apprend César :

Esto estudié en mi tierna edad del doctísimo portugués Juan Bautista Lavaña y sólo tal vez juzgo por curiosidad y no de otra suerte, algún nacimiento <sup>(31)</sup>.

Selon la biographie de Lope par del Arco y Garay <sup>(32)</sup>, c'est en 1586 que le dramaturge étudia l'astrologie avec le célèbre professeur. Ce dernier, cosmographe de Philippe II, avait sans nul doute fait l'horoscope du monarque comme Levinus Lemnius avait fait l'examen de son caractère d'après son tempérament. Philippe II s'était rendu, à l'époque, à Ziereiksee et avait fait la connaissance du Flamand. compléter cette étude par l'horoscope était tentant ; comme Pierre d'Abane — que certains critiques ont confondu avec un autre médecin cité par Lope, *el trevisano*, voulant voir sous ces deux noms le même personnage — on pourrait proposer une explication des vocations par les signes sous lesquels on naissait. C'est ainsi que le médecin qui naît sous les signes de Mars et du Taureau, du Scorpion et de Vénus, a les qualités requises pour exercer sa profession, mais se trouve par là même enclin à la débauche et aux mœurs dépravées. Ce fut même l'un des arguments dont se valurent les défenseurs des bons médecins, afin d'excuser ceux d'entre eux dont les mœurs n'étaient pas irréprochables ! Même le sage, le prudent Henrique Jorge Henriques, donne, dans son *Retrato del Perfecto Médico*, une large, trop large place au déterminisme astral et à l'intérêt de l'Astrologie judiciaire. Il faudra attendre le *Medicus Politicus* <sup>(33)</sup> de Rodrigo de Castro pour trouver une réfutation serrée et fort pertinente des diverses erreurs répandues par les écrits du Conciliateur <sup>(34)</sup>. Est-ce coïncidence ? Lope de Vega semble ignorer le nom et l'œuvre de ce détracteur de l'astrologie élevée au rang de science et toute puissante en médecine.

Certes, la curiosité de Lope ne faisait courir aucun risque à

---

(31) *Dorotea*, II, p. 203.

(32) del Arco y Garay, *La sociedad española en la obra de Lope de Vega*, Madrid, 1942.

(33) *Op. cit.*, chap. III, p. 5.

(34) *Id.*, *ibid.*, à peu près tout le chapitre III et le chapitre consacré à la fascination sont consacrés à une réfutation serrée des erreurs propagées par le Conciliateur.

ses contemporains et l'astrologie était une merveilleuse source de coups de théâtre, un *deus ex machina* susceptible de jeter le trouble dans les actions humaines, de commander les maladies et la guérison, dans un monde chrétien où la nostalgie du merveilleux médiéval n'est pas encore estompée ; c'était une force terrible, dépendant certes de Dieu, menée et guidée par Lui mais assez redoutable pour représenter aux yeux des contemporains un *fatum* aménagé selon la perspective chrétienne, reflet du Destin païen que le christianisme a destitué.

Nous évoquerons cette vieille gravure du Moyen Age reproduite dans le livre d'Emile Mâle<sup>(35)</sup> où la Fortune aveugle est remplacée par une Fortune clairvoyante, mais intermédiaire de Dieu, artisan de ses décisions, qui fait tourner une roue à laquelle se cramponnent nobles ou manants, de pauvres humains rapidement précipités de la gloire à la misère. Quelle richesse de situations dues à son influence ! Quel parti à tirer des longues discussions où se perdaient défenseurs et détracteurs de l'astrologie, discussions que Lope sait si bien animer et entretenir dans maintes comedias, en dehors de *La Dorotea* et de son protagoniste César, maître « en el modo de alzar figuras ». Lope ne s'intéresse, soulignons-le, qu'aux thèmes susceptibles d'offrir matière à ces discussions que le public ne boude nullement et c'est d'une façon amusante et amusée qu'il évoque l'art des pronostics ou de l'astrologie judiciaire. Ce sont là prétend-il, passe-temps de femmes<sup>(36)</sup> et Tello, personnage de *Sin secretos no hay amor* méprise carrément ceux qui croient à ces sornettes<sup>(37)</sup>. La seule branche de l'astrologie judiciaire à laquelle peut s'intéresser un médecin est celle où sont étudiés avec soin les jours critiques des maladies, selon la théorie d'Hippocrate. D'ailleurs Lope a, dans un sonnet, utilisé le jargon des astrologues qui est dans ce cas le même que celui des médecins, s'appuyant sur les

---

(35) Emile Mâle, *L'art religieux en France XII - XIII - XIV<sup>e</sup> s.*, Paris, 1922.

(36) Lope de Vega, *El arenal de Sevilla*, ed. Rivadeneyra, III, 545 - C :

! O flaqueza de mujeres  
faciles para creer  
cualquiera superstición !  
? Quién es fácil de creer  
la engañosa geomancia ?  
La mujer. ? Quién en las suertes ?  
La mujer.

(37) Lope de Vega, *Sin secretos no hay amor*, AC. N. 11, 158 - b, 161 - a.

Tello : ? No has visto los desatinos  
que dicen, dando mil cercos  
a lo que ha de suceder,  
por conjeturas y enredos ? ...

(vient ensuite une parodie des pronostics et de l'astrologie).



conjonctures astrales, pour savoir quel jour il faut purger ou saigner selon les tempéraments <sup>(38)</sup>.

Il est curieux, d'autre part, que Lope ne se soit pas davantage intéressé aux effets médicaux de cette pratique autorisée aussi bien par la Faculté que par l'Eglise. Henrique Jorge Henriques <sup>(39)</sup> en proclame les mérites et Rodrigo de Castro lui-même, qui suit sur bien des points son illustre devancier, accorde à cette branche de l'astrologie le même crédit qu'Hippocrate, c'est-à-dire, qu'avec beaucoup de bon sens, il fait remarquer que, dans les cas aigus, mieux valait soigner tout de suite que d'attendre une conjoncture, favorable peut-être, mais que le malade ne pourrait plus voir <sup>(40)</sup>.

Alors que Lope a mis en scène tant de malades et tant de maladies, alors qu'il puise si souvent ses idées dans la science d'Hippocrate avec cet esprit, ce « donaire » qui lui est particulier, pourquoi semble-t-il, de parti-pris, s'écarter de l'astrologie judiciaire ? Superstition, crainte de provoquer les astres ? Nous ne saurions le dire. Dans ce cas précis, comme dans d'autres que nous avons déjà signalés il n'a garde de faire preuve d'ironie et d'esprit satirique. Et ce sera vrai, aussi, pour l'alchimie. Voilà encore une science qu'il aime évoquer et qui exerce sur lui une véritable fascination.

C'est sans doute sur un ton amusé que Lope se réfère à la fontaine de jouvence et aux diverses manières de conjurer l'impuissance, la vieillesse, qui guettent l'homme, les maladies qui rendent la femme dolente et peu apte à la vie de Cour telle qu'elle apparaît dans le théâtre de l'époque, les premières atteintes à la beauté, à la fraîcheur de la femme encore vigoureuse. Mais, quel que soit le ton, nombreuses sont les références précises à des recettes, des secrets d'alchimistes, à Raymond Lull ou Arnaud de Villeneuve. Tableau de mœurs rehaussé d'érudition ? La fréquence avec laquelle ces touches répétées apparaissent dans l'œuvre de l'écrivain, la complaisance avec laquelle il y revient est, croyons-nous, symptomatique du point de vue psychologique. Cela ressemble à une obsession.

Gaston Bachelard a fort bien mis en lumière ce que révélait l'étude de l'alchimie, hors d'un intérêt historique certain mais relevant de l'érudition. L'alchimie et toute les pratiques annexes indiquent, selon lui, une réflexion profonde, mystérieuse, de l'homme sur lui-même et sur son rôle dans le monde. Elle nous dévoile donc toute une psychologie des rapports de la conscience et de l'inconscience. Elle éclaire d'une lumière nouvelle l'homme de tous les

---

(38) « Quéjase de que le aborrece Juana hablando con un astrólogo ». *Poesías líricas*, B.A.E.

(39) *El retrato del perfecto médico*, Diálogo 3°, pp. 188 et suiv.

(40) *Medicus politicus*, chap. 2 (lib. II), p. 57.



temps dans les profondeurs de son inconscient. Les études de Jung sur les rêves sont peut-être dépassées de nos jours et il n'est pas de notre propos de juger Lope par ses hantises. Mais les images et les symboles oniriques n'en gardent pas moins des rapports avec ceux des alchimistes. Or s'il est vrai que notre inconscient n'est pas étranger à notre adhésion aux idées et aux tendances de la vie consciente, il reste intéressant de se pencher sur les préférences de l'artiste qui concrétise ses rêves, ses impulsions dans les créations de sa fantaisie. Lope sourit, mais tout en souriant, il donne ses recettes. Les a-t-il essayées ? S'il ne l'a pas fait, n'en aurait-il pas grande envie ?

L'alchimiste expose ses leçons comme un récit de rêve. Le secret qu'il inscrit dans ses grimoires lui a été donné par un rêve, la nuit, et non en laboratoire, pendant le jour : « L'eau philosophique, l'eau des sages, te sera donnée pendant ton sommeil <sup>(41)</sup> ». Cette eau qui rénove, qui rajeunit, cette eau absolue, primitive, dont une goutte a le pouvoir de purifier une masse d'eau indéfinie, l'alchimiste ne se lassera jamais de la rechercher. Cette quête inlassable de la source de jouvence est bien l'image, le symbole type de ce rêve de l'homme. C'est la recherche de la substance d'espoir, de la matière d'espérance qui fixera à jamais notre besoin de durer et de croire en l'immortalité de la matière elle-même. Rappelons que, déjà vieux, usé par une existence orageuse et par les chagrins qu'il connut après la mort de son fils Carlos Felix et pendant la longue maladie de Marta de Nevares, c'est dans la *Dorotea* <sup>(42)</sup> qu'il caresse avec le plus de mélancolie et de regret les vieux rêves de rajeunissement et de vigueur. Lorsqu'il évoquera les « desmayos de Vénus » il citera non seulement Lull, mais Ficin et Arnaud de Villeneuve. Le procédé sera le même que celui dont nous avons étudié le processus. Il cite Villeneuve à travers Leo Suabius qui résume lui-même l'œuvre de Paracelse. Leo Suabius sera donc une nouvelle source d'érudition <sup>(43)</sup> qui lui évitera bien des lectures. Mais, pour com-

---

(41) Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1965.

(42) *Dorotea*, II, p. 131.

(43) Edwin S. Morbey, *op. cit.* Ainsi que le fait remarquer l'auteur, le passage relatif aux *desmayos de Vénus* (p. 131), dans la *Dorotea*, pourrait venir d'un emprunt fait à Arnaud de Villeneuve. Mais l'expression ne se trouve pas dans le *De conservar la juventud y retardar la vejez*. Elle est la traduction de *aut immodesta venere exhaustos ac delassatos*, expression que l'on retrouve dans un passage indiquant la même recette d'eau potable, chez Lemnius, *De astrologia*. Lorsque Lope cite Arnaud de Villeneuve, il s'agit d'un emprunt non à Lemnius mais à Suabius, dans un résumé qu'il nous donne de l'œuvre de Paracelse. Lope, suivant la même méthode, cite Suabius dans *La Dorotea* : « que de esta suerte, según doctrina de Leo Suavio ». Si Lope évoque Paracelse, c'est que ce dernier est cité par Suabius ainsi que deux autres noms que nous retrouvons dans le même passage : Draconeto Bonifacio et Teodoro Gaza. Une fois encore, un ensemble de citations érudites provient d'un seul et unique auteur.

pléter le tableau des recherches du temps dans le domaine de l'alchimie, Fernando, d'un ton moqueur et narquois va jeter un nom, négligemment, lorsqu'il entrera chez Gerardo : il s'agit du Trevisano, médecin du XVI<sup>e</sup> siècle, mort à Padoue en 1583. Il se peut qu'il l'ait connu à travers les discussions qu'il eut avec Juan Bautista Lavana. L'œuvre qui donna quelque célébrité à ce médecin fut le *Chimico miraculo quod lapidum philosophicum appellant* <sup>(44)</sup>. Soulignons que l'évocation de ce nom est faite sur un ton ironique qui ne risque pas de prêter à confusion. On voit très mal, en Espagne, des défenseurs du médecins maudit que fut Paracelse. Ce dernier prétendait avoir trouvé l'élixir de jeunesse et le Trevisano, à la fois médecin et alchimiste, était un de ses disciples ; son livre fut publié en Suisse comme ceux de son illustre devancier. Il s'intéressait aux relations de l'âme et du corps, à celles de la matière et de l'âme comme Paracelse s'intéressait à cet être inquiétant qu'il prétendait pouvoir faire vivre : l'homonculus. Tout cela ne laissait pas de sentir le fagot. Est-ce parce que Pierre d'Abane fut condamné, puis absout, puis recondamné après sa mort — il mourut en 1316 — que Lope ne le cite pas ? Faisait-il l'erreur, encore vivace de nos jours, de le confondre avec ce Trevisano, parce que lui aussi s'était intéressé à l'alchimie ? Nous ne saurions le dire. Colle, citant le Conciliateur, ainsi appelé parce qu'il avait essayé de concilier les opinions des aristotéliens et des platoniciens, écrit au sujet de son alchimie :

The *Conciliator* where Peter speaks of two friends who had told him that they had succeeded by the art of decoction in making silver which was true to every examination but from which they had not profited much openly <sup>(45)</sup>.

Il est curieux de retrouver sous le nom du Trevisano cette même alchimie pratiquée par Gerarda dans le but analogue de récupérer de l'argent ! Quelle qu'en soit la véritable raison, nous avons tenté d'expliquer cette pratique dans une autre étude (« Papeles de son Armadans - Junio 1971 »). Lope, en se faisant l'écho de cette alchimie, rappelle le nom d'un auteur connu à l'époque et témoigne une fois encore de l'intérêt qu'il prend au passage de l'alchimie à la chimie. Peu lui importe, sans doute, que le dépositaire de la

---

(44) Bernardo Trevisano est né en 1507, à Padoue. Il enseigna la Philosophie à Salerne, dès l'âge de dix-huit ans. Puis, revenu à Padoue, il y étudia la médecine. Professeur de philosophie et de logique à l'Université de cette ville, il y termina ses jours comme professeur de médecine. Son traité d'alchimie le rendit célèbre.

(44 bis) Cf. Thorndike, *History of magic or experimental science*, V, p. 58 - 549.

(45) Colle, *Monography*, 1824, III, 146.

mystérieuse science, Paracelse, ne fasse pas preuve d'un esprit scientifique suffisant et que ses théories philosophiques rendent suspectes ses intuitions de chimiste.. Remarquons une fois de plus que s'il profite de ses lectures pour recueillir des faits curieux souvent hétéroclites, utilisées ensuite sans idées préconçues et au gré de sa fantaisie, il semble s'être adressé à un ou plusieurs auteurs dans un but assez précis. Paracelse, répétons-le, prétendait avoir trouvé l'élixir de jouvence, les recettes de Villeneuve étaient très répandues et transmises de génération en génération ainsi qu'en fait foi le nombre incroyable de rééditions<sup>(46)</sup>. Pierre d'Abano s'y intéressait et Trevisano, disciple de Paracelse, ne manquait pas de perpétuer la tradition. Lope, l'éternel amoureux, n'était-il pas sensible à tout ce qui lui laissait quelque espoir de ne pas vieillir ? Sans croire, comme Farinelli, cité par del Arco y Garay, qu'il n'ait pas été « tanto por encima del modo de pensar y sentir supersticioso de su pueblo »<sup>(47)</sup> nous pensons que cette érudition était la conséquence de cette quête d'espoir. Hanté par la maladie — les lettres du dramaturge en témoignent — il transporte jusque dans sa correspondance ce mirage d'éternelle jeunesse qui pour lui est synonyme d'amour. Nous y retrouvons aussi sa préoccupation, son humeur mélancolique qu'il attribue comme les médecins qu'il a lus, à la décomposition des humeurs et à l'approche de la vieillesse, mais aussi à la prédisposition de l'homme soumis aux astres dès sa naissance.

Pour qui oublie l'homme et se laisse séduire par le dynamisme de ses pièces et le côté passionnel de son existence, cet autre Lope de Vega dont la correspondance est le reflet devient insolite. Souvent souffrant, sujet aux douleurs, aux refroidissements, aux migraines que l'usage du « brasero » ne fait qu'aggraver, il se sent parfois las et découragé. Le « Phénix » qui fut adulé et aimé est alors prêt à demander l'aide de quiconque lui redonnera allant et vigueur. Excepté de rares pointes, aucune acrimonie envers les médecins désarmés. Ce désir de conserver sa jeunesse, que l'on retrouve surtout dans ses lettres et dans *La Dorotea*, le Dr Albarracín Teulón l'a souligné dans son étude. Il croit en voir un autre indice dans la peinture assez sombre que Lope nous a donné de la vieillesse

---

(46) Nous renvoyons les curieux de bibliographie à l'étude d'Eduardo García del Real : *Parábolas de Meditación del maestro Arnaldo de Villanova*, con un estudio preliminar acerca del autor y sus obras. Sur les deux vol., le premier est entièrement consacré à cette étude et le second au texte. Il s'agit du tome XI de la Biblioteca clásica de la medicina española, Madrid, 1936. Cf. pp. 128-145. Selon Guy Beaujouan, il est difficile d'établir une chronologie entre Abano et Arnaud de Villeneuve, car l'alchimie d'Arnaud de Villeneuve est apocryphe.

(47) del Arco y Garay, *La sociedad española en la obra de Lope de Vega*, Madrid, 1942.



qui met un point final à ces jeux dont toute son œuvre est le reflet  
(48). Certes, celui qui a écrit :

Contra mi la carne viene  
de dulce deleite armada (49)

ne peut que par imagination revivre les épisodes les plus héroïques  
de sa vie amoureuse ; il pourrait répéter à son propre compte les  
vers de Ronsard :

... Quant à moi je ne sais  
Si j'ai l'œil chassieux, si j'ai perdu courage,  
Si mes cheveux sont noirs, ou si blancs je les ai,  
Car jamais je n'appris à mirer mon visage.  
Mais puisque le tombeau me doit bientôt avoir,  
Certes, tu me devrais d'autant plus être humaine,  
Que le vieil homme doit, au jamais, recevoir  
Ses plaisirs, même au temps qu'il sent la mort prochaine (50).

Il semble bien qu'Albarracín Teulón n'ait pas retenu cet aspect  
psychologique de l'intérêt de Lope pour tout ce qui a trait à la  
médecine, à ceux qui ont écrit sur l'art de guérir et de prolonger  
la vie et sur le secret de l'éternelle jeunesse.

*Tirso de Molina.*

Alors que la *comedia* multiplie les exemples risibles de méde-  
cins infatués de leur science ou incapables de soigner leur malade,  
alors que le faux médecin ou que le déguisement d'un valet ou  
d'un charlatan offrent, presque à coup sûr, une source de comique  
bien accueillie du public, il arrive plus rarement aux dramaturges  
de nous offrir un personnage à la fois aimable, érudit, et repré-  
sentant dignement la profession qu'il a choisie. Or c'est le cas de  
Tirso de Molina, dans *El amor médico*.

Le protagoniste est pourtant une femme travestie en homme,  
ce qui induirait le spectateur à ne pas prendre au sérieux ce méde-  
cin imberbe. Cette femme est jeune et jolie et le XVII<sup>e</sup> siècle,  
malgré quelques cas d'héroïnes rebelles à leur condition de

---

(48) Albarracín Teulón, *op. cit.*, p. 51.

(49) Lope de Vega, *La devoción al Rosario*, R.A.E., II, acte 2.

(50) Ronsard, *Odes*, Quand je veux en amours ... Paris, 1930.



femme<sup>(51)</sup>, n'est pas enclin à accepter ce genre de révolte, puisque Doña Jerónima, tel est le nom du personnage, est obligée, pour pratiquer son art, de se faire passer pour un homme. Il est vrai que l'amour est la cause de ce travesti qui lui permet de suivre à Coimbre celui qu'elle aime. La façon dont Tirso campe son personnage pose un problème de méthode : devra-t-on l'étudier en tant que personnage de médecin ou en tant que reflet, incarné et vivant, des principes de déontologie médicale ? Nous avons opté pour cette dernière possibilité, tout en nous rendant compte des multiples facettes sous lesquelles on peut observer un tel personnage.

Le passage qui nous intéresse met en scène la malade Doña Estefania, Don Rodrigo et Don Gaspar et le médecin Doña Jerónima. Doña Estefania n'a point découvert la supercherie et est tombée amoureuse du pseudo-médecin. Pour l'instant, Doña Jerónima apparaît dans le plein exercice de ses fonctions.

Tout d'abord, elle se montre aimable avec la jeune fille ; elle lui fait compliment de sa beauté, mais ce n'est pas une simple formule, car voici comment elle est amenée :

- D. Iñigo : Vengais Doctor en buena hora  
pues no está buena Estefania.  
D. Jer. : Que mucho si es tan hermosa.  
D. Gaspar : Pues repugna la salud a la hermosura ?  
D. Jer. : ¿ Eso ignora Vuesamerced<sup>(52)</sup> ?

Doña Jerónima va développer devant Don Gaspar, dont elle est amoureuse et qui la considère comme son rival dans le cœur d'Estefania, un de ces nombreux paradoxes que l'époque aimait à manier<sup>(53)</sup>. Leur résolution pouvait être spirituelle et humoristique, comme le *Paradoxe sur les Chancres*, de Gaspar Hidalgo<sup>(54)</sup>, elle pouvait être savante et rappelait alors la façon dont Villalobos résolvait ses célèbres *Problemas*<sup>(55)</sup>. Etant donné l'extraordinaire audience de ce médecin-écrivain du XVI<sup>e</sup> siècle, on peut penser qu'il fut l'inspirateur d'un genre dans lequel les médecins excellaient.

---

(51) Tirso a campé le personnage de Da Jerónima en pensant à Doña Feliciano Enrique de Guzmán qui utilisa justement le travesti et mena une vie aventureuse. Cf. Ed. des *Obras completas*, de Blanca de los Ríos, t. II, p. 960 et suiv.

(52) *Amor médico*, éd. cit., t. II, p. 989.

(53) Y. David-Peyre, *La peste et le mal vénérien...*, p. 219 et suiv.

Il y a une similitude à faire ressortir entre les *Problèmes* et les *paradoxes* ; ces derniers peuvent être uniquement apparents, il en existe des burlesques, comme il existe des *Problèmes* burlesques sans le savoir. Les médecins ont excellé dans ce genre et se sont inspirés d'une tradition qui remonte aux célèbres *Problèmes* d'Aristote.

(54) Y. David-Peyre, *op. cit.*, *ibid.*

(55) Villalobos, *Problemas*, B.A.E., t. 36.

Tirso de Molina, dans ce duel érudit, met en présence une amoureuse et un indifférent, et, avec une habileté consommée, il va faire en sorte que Doña Jerónima attire, enfin, l'attention de Don Gaspar. L'hommage à la beauté de la jeune Estefania est en quelque sorte une première passe d'escrime, pour éveiller la méfiance du jeune homme, à son tour amoureux d'une indifférente ; la résolution du paradoxe va lui permettre de briller. Elle expose en effet avec maîtrise la théorie de Galien qui tendait de nouveau à se substituer à celle d'Hippocrate. Galien, rappelons-le, prétendait que la santé était due à l'équilibre des humeurs et sa thérapeutique consistait à rétablir cet équilibre rompu. Jerónima connaît donc Galien, dont elle a également étudié les causes dites occultes ; elle sait en disserter selon les principes des dogmatiques. Si nous nous replaçons dans la lumière de l'époque, nous reconnaitrons qu'il ne s'agit pas d'un étalage impertinent de science ; nous y retrouvons les dissertations que la médecine dogmatique de Galien imposait aux médecins. Tirso se fait l'écho de la querelle qui opposa pendant des siècles les empiriques, plus proches des théories d'Hippocrate que des dogmatiques et des méthodiques<sup>(56)</sup>. Alors qu'Hippocrate s'était éloigné d'une médecine philosophique qu'il considérait comme impropre, Galien se montra physiologiste, mais aussi philosophe et psychologue plus peut-être encore que médecin. Doña Jerónima explique à Don Gaspar, qui n'en croit pas ses oreilles, la théorie de Galien sur la circulation du sang. Remarquons ce qu'en dit Don Gaspar : « Ello está muy bien probado ». Ce qui importe, en effet, est le raisonnement. Peut-être y a-t-il des médecins, parmi le public, qui mettront en doute la théorie galénique. Tirso ne semble pas connaître les conceptions nouvelles qui, depuis le livre *Christianismi restitutio* de Miguel Servet, commençaient à se propager en Europe. Que Tirso n'évoque pas les découvertes de son compatriote, n'a rien d'étonnant. Miguel Servet, compagnon de Vésale alors que tous deux étaient à Paris, eut le malheur de vivre à une époque de luttes religieuses et de déplaire en même temps aux catholiques et aux protestants, qui le firent brûler, lui et ses livres, sur le bûcher. Il est peu probable que Tirso n'ait pas connu le nom de ce théologien qui étudia la théologie à Toulouse et suivit les cours de droit et de médecine de l'Université de Paris. De l'avis même de son professeur d'anatomie, Gunter Andernach, il était un fort bon anatomiste et possédait une vaste culture. Son enthousiasme pour la physiologie

---

(56) Le principal mérite d'Hippocrate fut d'observer les maladies, les réactions des malades, en dehors de tout parti-pris philosophique, de ne prescrire qu'une thérapeutique simple, de prévenir la maladie par un régime de santé (de *victu ratione*), de choisir les remèdes selon les résultats et les maladies en agissant par comparaison.

apparaît dans son ouvrage *Christianismi restitutio*, qui est un ouvrage de théologie et qui lui valut sa condamnation. Près de soixante ans se sont écoulés entre la divulgation de la nouvelle théorie de la circulation du sang et la publication de *El amor médico* <sup>(57)</sup>. Le public est-il informé des progrès de la physiologie ? Si Tirso est au courant des recherches de Realdo Columbo, de Cesalpino, de Fabricio Acquapendente, et enfin de Miguel Servet <sup>(58)</sup>, il est astreint à suivre les directives des Théologiens spécialisés contre qui un Servet et plus tard un Harvey eurent à lutter pour faire admettre leurs théories. L'enseignement classique, dans les Universités et les Collèges, continuait à honorer les maîtres de la scolastique malgré l'influence de la Renaissance. C'est à Etienne Gilson que l'on doit la vision la plus ample et la plus exacte des connaissances de l'époque ; dans un livre intitulé *Descartes, Harvey et la scolastique* <sup>(59)</sup>, il mentionne les *Commentarii collegii Conimbricensis societatis Jesu in Libros Aristotelis qui Parva naturalia appellantur*, Lugduni, 1597. Cette mise à jour de ce que doivent enseigner les professeurs des universités offre pour notre propos un triple intérêt. D'abord parce qu'elle résume les connaissances à retenir au sujet de la circulation du sang, ensuite, parce qu'elle a été

---

(57) *La Christianismi Restitutio* fut écrite en 1546, Blanca de los Rios situe *El amor médico* entre 1619 et 1625. Nous avons indiqué, au sujet de la peste de Coimbre (*op. cit.*, p. 153) que la preuve avancée par l'auteur espagnol est sujette à caution. Blanca de los Rios évoque une épidémie de 1619 qui aurait donné à Tirso l'idée d'écrire sa comedia. Or il semble bien qu'elle ait confondu avec l'épidémie de 1519. En outre, nous avons essayé de démontrer que l'actualité d'un tel fléau eût interdit à Tirso de l'utiliser dans une intrigue aussi légère.

(58) Le traité *De re anatomica* de Realdo Columbo fut publié par ses fils après sa mort, en 1559.

Cesalpino publia deux livres, les *Peripateticae Questionae* (1517) et les *Medicae Questionae*, dans lesquels il expose les traits essentiels de ses doctrines sur la présence de deux vaisseaux, l'un entrant, l'autre sortant, dans chaque ventricule, et sur l'observation de ce qui se passe lorsque l'on place une ligature, pour une saignée. La veine se gonfle toujours au-dessous et non au-dessus de la partie à saigner :

*Debuisset autem opposito modo contingere, si motus sanguinis et spiritus a visceribus fit in totum corpus* « (*Medicae questionae*) ».

Fabricio Acquapendente s'est intéressé aux valvules veineuses ; ce ne fut pas une véritable découverte, mais il fut le seul à tirer des conséquences positives d'une découverte faite trente ans auparavant par le Dr João Rodrigues de Castelo Branco (Amato Lusitano). Nous renvoyons, en ce qui concerne l'historique de la découverte de la circulation sanguine, au livre fort clair du Dr Rocha Brito, *Harvey e a circulação do sangue*, Porto, 1944.

Miguel Servet, rappelons-le, voulut faire œuvre de théologien et louer Dieu à travers sa créature, comme le firent les écrivains scientifiques du XVI<sup>e</sup> siècle : « *In cor est prius quam in hepar a Deo inspirata/ Adamae anima, et ab eo hepatis communicata* » écrit-il, car selon lui, l'esprit vital fait partie intégrante du sang et passe des artères dans les veines à travers des anastomoses ; c'est à partir de ce concept que Servet découvrit la circulation pulmonaire.

(59) E. Gilson, *Descartes, Harvey, et la scolastique*, Paris, Vrin 1930.



écrite par des Jésuites de Coimbre, ville où a séjourné Tirso de Molina et où il a pu puiser les éléments dont il avait besoin ; enfin parce que l'ouvrage ne mentionne ni Servet, ni Realdo Columbo, ni Cesalpino, ni Acquapendente.

Gilson se réfère à un second ouvrage, celui de Jean Fernel, publié après la mort de celui-ci, c'est-à-dire après 1558. Il s'agit du *Universa medicina* <sup>(60)</sup>. Les Jésuites durent s'inspirer de cet ouvrage, car, ainsi que le fait remarquer Rocha Brito dans son étude *Harvey e a circulação do sangue* : « tout ce qui, sur ce sujet, est de Fernel, est accepté par la scolastique, bien que la réciproque ne soit pas toujours vraie » <sup>(61)</sup>. Le premier ouvrage, agréé par la censure ecclésiastique, se fonde presque entièrement sur les connaissances galéniques, comme le livre de Fernel, bien que ce dernier témoigne d'un esprit plus libre vis-à-vis d'Aristote.

Ne demandons pas à Tirso, par conséquent, d'être d'un esprit plus renaissant que ses pairs et de ne pas tenir compte de ce qui était encore l'apanage d'une minorité, d'autant plus que les théories galéniques, en ce qui concerne la circulation, se maintinrent au Portugal jusqu'à la réforme du Marquis de Pombal <sup>(62)</sup>. Il ne faut pas trop prendre au sérieux, cependant, ce que dit Jerónima ; sans vouloir faire une charge, Tirso se divertit aux dépens de ceux qui admirent davantage un syllogisme qu'une observation. Jerónima terminera donc sa démonstration par le mot grec « symptomas » qui fait de l'effet mais n'éclaircit pas le sens du mot « accident ». Nous reviendrons sur les théories énoncées par Jerónima, sur le mauvais œil et son explication logique dans une étude sur la mélancolie érotique. Notons au passage qu'il s'agit d'une réminiscence galénique des *esprits subtils* qui peuvent se propager d'une personne à une autre par le regard <sup>(63)</sup>. Ces esprits infectent le sang d'autant plus que celui-ci est délicat. Tirso est ici l'émule de Lope qui introduit également cette théorie dans *La Dorotea* <sup>(64)</sup>. Autre réminiscence galénique, cette classification des humeurs et des remèdes en quatre catégories correspondant aux quatre éléments : terre - eau - air - feu. La maîtrise que déploie Jerónima étonne peut-être Gaspar. Estefania la trouve quelque peu ridicule :

---

(60) Fernelius, *Universa medicina*.

(61) Cf. n. 8, *op. cit.*, p. 52 : « ... tudo quanto é de Fernélio, é aceito pela escolastica, embora a reciproca nem sempre seja verdadeira ».

(62) *Id.*, *ibid.*, p. 62.

(63) Cf. Marcile Ficin, *Epidemiarum Antidotus*, Basileae, 1532.

(64) « Llámame un barbero presto, sangraréme de la vena del corazón y luego que se haya ido me quitaré la venda ; que si el amor, a los principios pasa por aquellos espíritus sùtiles de átomo en átomo, a inficionar la sangre, y en la más pura tiene asiento, sacándola saldrá también con ella ; que si hasta los desmayos del ánimo es aforismo físico en casos lo piden, ¿cuál se puede ofrecer como éste ? » sc. 2.



No gasteis señor Doctor  
de aformismos tanta copia  
que es almacén ordinario  
de todo médico broma <sup>(65)</sup>.

Elle lui demande de parler en langue vulgaire, car les expressions latines, fort judicieuses d'ailleurs, la déroutent.

Jerónima lui prescrira donc en espagnol un régime, tel que tous les médecins d'alors, imbus d'Hippocrate et de Galien, en prescrivaient <sup>(66)</sup>. L'intérêt de la scène, sans doute ralentie par les digressions de Jerónima et par l'énumération des simples destinés à accompagner les aliments, rebondit grâce à Don Gaspar et fait bifurquer la conversation vers une autre vision du médecin. Après le praticien en action, voici le personnage tel qu'il doit se présenter aux yeux du malade. Don Gaspar ne laisse pas d'être surpris de voir un jeune esculape sans trace de barbe. Quiteria, la servante, rapporte à sa maîtresse qu'on la surnomme, à cause de cela, « el Hipócrates capón ». Comme la plupart de ses compatriotes, Don Gaspar établit une corrélation entre la barbe et le savoir <sup>(67)</sup>, or, Jerónima est « sin autoridad de barba ». De plus elle est petite : « breve de persona », et « de edad no muy dotora » <sup>(68)</sup>. Décidément, on croirait entendre les clients de Mendez Nieto <sup>(69)</sup> ; par contre, le chevalier ne se laisse pas éblouir par un costume coûteux, comme ces derniers, et s'étonne, avec courtoisie, certes, de la coquetterie du jeune médecin :

suple lo limpio y pulido  
las letras, que serán pocas  
de quien, en lugar de texto  
gasta el estipendio en ropa <sup>(70)</sup>.

A croire que les tentatives de Jerónima n'ont pas eu sur le galant l'effet espéré ; aussi s'abritera-t-elle derrière le roi des philosophes « el filósofo monarca », dont elle connaît, comme tout bon scolas-

---

(65) *Amor médico*, II, 7.

(66) D'Hippocrate et son *De victu ratione* à Lobera de Avila et son *Banquete de los nobles caballeros* en passant par le *Regimen Sanitatis* de Salerne, la tradition est continue ; mais les épidémies ont contribué, périodiquement, à donner une nouvelle vogue à ces traités. Cf. *La peste et le mal vénérien*..., p. 50 et suiv.

(67) Cf. *supra* : *Le portrait du médecin*.

(68) *Amor médico*, II, 7.

(69) Cf. *supra*, *le portrait du médecin* d'après Mendez Nieto.

(70) *Amor médico*, *ibid.*

tique qui a suivi les cours de Coimbre, *les Problèmes* <sup>(71)</sup>. Elle citera ensuite et à deux reprises Ausone, assortissant sa réponse de divers exemples mythologiques. Tirso de Molina, comme Lope de Vega, comme Laguna, a lu Ravisius Textor et Levinius Lemnius <sup>(72)</sup>. Les citations en sont facilitées. Tirso s'inscrit dans la lignée d'Aristote, d'Hippocrate et de Galien lorsqu'il disserte de l'influence des humeurs sur les facultés spirituelles de l'homme. M. de Iriarte, dans son étude sur Huarte de San Juan, indique certains passages de Tirso où celui-ci, s'inspirant des théories du Navarrais, joue sur le titre de son ouvrage *El examen de Ingenios* <sup>(73)</sup>. Le monologue de Jerónima confirme cette inspiration; elle veut prouver que la corpulence est contraire aux facultés nécessaires à l'étude :

Por esto el muy corpulento  
es húmedo y no hay cosa  
de las cuatro cualidades  
que así destruya las obras  
de la ánima racional  
como la humedad, que borra  
las imágenes y especies  
del discurso y la memoria.  
Esto no hay en los pequeños  
cuya sequedad corpórea  
no permite que la carne  
se dilate correosa ... <sup>(74)</sup>.

C'est à Héraclite qu'elle empruntera une sentence connue :

*Est animus sapientissimus  
splendi siccus.*

Il ne s'agit pas, ici, d'écrire un panégyrique des femmes petites tel

---

(71) Les Problèmes appelés couramment *Problèmes d'Aristote* ne sont qu'une attribution, mais ils n'en exercent pas moins une certaine influence dans la Péninsule; M. de Iriarte, dans son étude sur Huarte de San Juan (*op. cit.*), écrit à la p. 146 : « He dejado para el final el referirme a ciertos escritos, que parecían exigir nuestra primera atención, a saber los *Problemas*, transmitidos bajo el nombre del Estagirita. Hoy se les mira sólo como una colección tardía de su escuela, que tuvo ciertamente boga e imitadores, alguno muy interesante en la España seiscentista. En el *Examen* es muy frecuente su uso.

Pero nós engañaríamos si les atribuyéramos una influencia profunda en las ideas del libro. Su asunto es fragmentario apto para excitar la curiosidad, para ilustraciones accidentales, pero sin mayor transcendencia ». L'utilisation qu'en fait Tirso illustre parfaitement l'assertion de M. de Iriarte.

(72) Huarte, nous le verrons bientôt, constitue pour Lope et Tirso une source commune. C'est un des traits d'union entre l'Antiquité et l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle.

(73) *Id.*, *ibid.*, pp. 306-307

(74) *Amor médico*, II, 7.

celui que composa l'Archiprêtre de Hita <sup>(75)</sup>, mais de démontrer l'influence de la physiologie, du tempérament, sur les facultés intellectuelles ; cet essai transposé à la scène n'est pas une gageure d'érudit mais une façon de rendre les personnages vraisemblables, selon les quatre types de la caractérologie, ainsi que l'a fait de son côté Lope de Vega, disciple lui aussi de Huarte de San Juan. Jerónima est présentée comme un fort bon médecin <sup>(76)</sup>, et sans doute a-t-elle raison, malgré une pointe de fatuité, d'ajouter :

... de forma  
que la falta de mi cuerpo  
en el espíritu sobra <sup>(77)</sup>.

Après s'être défendue en s'inspirant de Huarte, elle va répondre à Don Gaspar en citant les *Epidémies* d'Hippocrate. Ce dernier réclame du médecin un certain nombre de qualités, ce qui est vrai ; mais les *Epidémies* sont des observations cliniques, des rapports faits sur chaque malade. C'est par contre dans le *Médecin* que l'on trouve les conseils au praticien relevés par Jerónima. N'est-ce pas là un clin d'œil de Tirso adressé au public érudit ? Tirso paraît s'inspirer des sources très sûres et le *Médecin* d'Hippocrate était alors trop connu pour qu'une telle erreur pût se glisser sous la plume du dramaturge. Il se peut, aussi, qu'une édition des *Epidémies* ait été suivie de différents petits Traités, comme cela arrivait fréquemment <sup>(78)</sup>. Que demande-t-on au médecin ?

Il est de règle, pour un médecin, de conserver, autant que sa nature le lui permet, le teint frais et l'embonpoint, car le vulgaire s' imagine qu'un médecin qui n'a pas bonne apparence ne doit pas bien soigner les autres. Il faut qu'il soit propre sur sa personne, qu'il ait un vêtement décent, et des parfums suaves dont l'odeur ne soit désagréable à personne ; car cela plait beaucoup aux malades ; il doit rechercher cet esprit de modération ... Il doit joindre de belles manières à des mœurs douces, et s'il se montre tel, il passera aux yeux de tous pour un homme respectable, pour un philanthrope et un observateur des convenances <sup>(79)</sup>.

---

(75) Libro de Buen Amor, t. II, p. 252-254 « La Lectura », Madrid, 1913. (Espasa-Calpe).

(76) *Amor médico*, II, 8.

(77) *Id.*, *ibid.*, II, 7.

(78) Nous avons relevé de nombreux cas de livres réunis sous une même reliure dans l'étude du médecin devant sa bibliothèque, chap. II (*supra*).

(79) Hippocrate, *Œuvres complètes*, Charpentier, s. d., « du Médecin », p. 24.

A part l'embonpoint qui contredirait les théories caractérologiques, et que nous traduirions plutôt par santé florissante, ce qui est le cas de Jerónima, elle suit point par point les avis d'Hippocrate :

La curiosidad del traje  
ni afectada ni pomposa  
sino limpia y aliñada,  
en el médico, ocasiona autoridad y respeto  
y más cuando se acomoda  
con ella cara apacible,  
que : *praestantissima forma*  
*digna est imperio* <sup>(80)</sup>

on comprendra aisément les excès que de tels aphorismes pouvaient entraîner.

entre seis o siete cosas  
que el médico ha de tener,  
con que Hipocrates le adorna  
en sus Epidemias, pide  
que el vestido corresponda  
al buen rostro : *quod est pulchrum*  
*amicum est* ... <sup>(81)</sup>.

N'est-ce pas son propre portrait que Jerónima dépeint, dans les vers qui suivent ? La beauté, dit-elle, doit être accompagnée d'un extérieur soigné sans qu'il en coûte exagérément, de manières aisées, d'amabilité ; il faudra, en outre, sentir bon et bien parler. Estefania ne s'y trompe pas et ne se lasse pas d'entendre ce qu'elle estime être un portrait fort ressemblant. C'est ainsi qu'elle fera répéter à l'avenant médecin qui la trouble tant, les « six ou sept choses » recommandées par Hippocrate :

Agrado, lenguaje, forma,  
vestido, limpieza olor ... <sup>(82)</sup>.

Il ne s'agit pas de coquetterie déplacée mais d'un devoir, car il est prouvé que l'aspect, la voix du médecin exercent un pouvoir qui peut être bénéfique. La preuve est faite dans le cas présent, elle dépasse même ce que recommande la décence : non seulement la jeune Estefania lui voue une foi aveugle, mais elle est amoureuse de ce praticien ambigu, et Don Gaspar, loin d'admirer objectivement une tête bien faite sous des dehors d'adolescent, se découvre une jalousie croissante pour la jeune Esculape. Pour comble de

---

(80) *Amor médico*, II, 7.

(81) *Id.*, *ibid.*

(82) *Id.*, *ibid.*



malheur, Jerónima s'est fait des ennemis parmi ses confrères moins heureux qui la voient aspirer au professorat :

Das en querer catedrar  
de vísperas o maitines,  
con que médicos ruines  
no te acaban de envidiar  
.....  
que en médicos y poetas  
la envidia es sarna incurable ... (83).

Tirso a su parfaitement insérer dans la trame de sa comedia, des éléments de déontologie fort sérieux et puisés à de bonnes sources.

*Calderón de la Barca.*

Se référant à la façon dont les grands dramaturges du XVII<sup>e</sup> siècle rendent sensibles, à la scène, les caractères de leurs personnages, Mme Blanca de Los Ríos écrit :

de lo que digo del carácter téngase por dicho de la expresión que de el se arranca y se engendra y portanto en Lope suele ser lírica apresurada y difusa ; en Calderón, artificioso discreto anegado en pompas culteranas, y en Tirso, la propia verdad, el cálido aliento de la vida (84).

Cette opinion, nous l'avons remarqué, peut s'étendre à la façon dont Lope et Tirso conçoivent toute attaque à la santé du corps et de l'âme et, par contre-coup, la relation médecin-malade. Est-ce vrai de Calderón ?

Si les connaissances médicales du dramaturge sont assez importantes pour que l'on ait écrit une étude sur le sujet, elles s'intègrent à l'œuvre calderonienne d'une façon originale. Ainsi Florencio L. Perez Bautista remarque-t-il, d'une part, que l'importance accordée aux névropathies pour ne pas dire à la folie, est considérable chez l'auteur, et que, d'autre part, aucune pièce ne compte parmi les personnages principaux, de médecin. Ces deux particularités réduisent par conséquent notre champ d'investigation et nous orientent vers quelques exemples dans lesquels le médecin apparaîtra en arrière-plan et d'une façon anonyme et générale. La troisième et pertinente remarque de l'auteur a trait à l'importance de l'allégorie et du symbole, en particulier celle du médecin « a lo

---

(83) *Id.*, II, 8.

(84) Tirso de Molina, *Obras dramáticas completas*, op. cit., T. 1, p. 43-44.

divino » accompagnée des métaphores de la maladie et du malade appliquées le plus souvent à l'âme souffrante et au pécheur. Est-ce à dire que l'évocation du médecin tel qu'on le côtoie chaque jour est négligeable ?

Ce serait faire bon marché d'un certain nombre d'allusions souvent prêtées aux personnages comiques du théâtre, et dans lesquelles le praticien se trouve quelque peu malmené : c'est Morón le serviteur qui s'écrie, dans *El astrólogo fingido* :

y yo iré dando alaridos,  
como un médico que iba  
diciendo en el lugar :  
« ¿ Hay enfermos que curar ? <sup>(85)</sup>.

assimilant la profession médicale au métier du raccommodeur de porcelaine.

C'est un paysan, Gil, qui prétend, dans *La devoción de la Cruz* :  
Mato solo más que juntos  
un médico y un estío <sup>(86)</sup>.

Dans l'*auto sacramental* de *Andrómeda y Perseo*, le Libre-Arbitre tient le rôle du fou. Il répond à une question d'Andrómeda sur la façon de retarder la mort :

¿ Qué haré para no morir ?  
No llamar médicos, ser  
alegre, comer, beber <sup>(87)</sup>.

Mais, lorsque l'évocation d'une maladie introduit implicitement le désir de guérir, le médecin, sans que son nom soit prononcé, se révèle indispensable et bénéfique : ainsi l'un des personnages de *Amor, honor y poder* conseille-t-il à l'un des protagonistes de tout dire de ce qui le chagrine, comme s'il parlait à un médecin :

Contarla procura ;  
que ningún médico cura  
sin informarse del mal <sup>(88)</sup>.

De même, dans *El veneno y la Triaca* :

Para curarte yo es fuerza  
que vengas tu voluntaria,  
no yerres la confesión ;

---

(85) *El astrólogo fingido*, Jornada II.

(86) *La devoción de la cruz*, Jornada III.

(87) *Andrómeda y Perseo*.

(88) *Amor, honor y poder*, Jornada II, voir également *Los dos amantes del cielo*, Jornada II.

di de tu daño las causas,  
sin callar ninguna, que ésta  
es la mayor circunstancia :  
¿ Qué sientes ? ... <sup>(89)</sup>.

Nous renvoyons à l'étude citée où l'auteur souligne la position de Calderón vis-à-vis des médecins, position opposée à celle des graciosos qui, eux, se rapprochent plus de la verve de Góngora que de l'ironie de Quevedo :

Sobre la curación de la enfermedad, Calderón elogia cuánto el saber y la industria humana ponen en manos del médico para el tratamiento de las dolencias. Antes de seguir más adelante, hay que poner bien de manifiesto que, en toda la obra del dramaturgo, existen dos posturas ante el binomio Medicina-Médicos : de seriedad y de mofa. La primera a cargo del hidalgo, la segunda del villano ... <sup>(90)</sup>.

Le cas le plus curieux de métaphore « a lo médico » est sans conteste celui que Calderón développe tout au long de *El médico de su honra*. Le passage où D. Gutierre, médecin de soi-même, s'applique à trouver une thérapeutique pour soigner son honneur, mérite d'être reproduite *in extenso* :

Yo os he de curar honor,  
y pues al principio muestra  
este primero accidente  
tan grave peligro, sea  
la primera medicina  
cerrar al daño las puertas,  
atajar al mal los pasos  
y así os receta y ordena  
*El médico de su Honra*  
primeramente la dieta  
del silencio que es guardar  
la boca, tened paciencia ;  
luego dice que apliqueis  
a vuestra mujer finezas,  
agradados, gustos, amores,  
lisonjas, que son las fuerzas  
defensibles, porque el mal  
con el despego no crezca ;  
con sentimientos, disgustos,  
celos, agravios, sospechas

---

(89) *El veneno y la triaca*.

(90) Florencio Perez Bautista, *op. cit.*, p. 21.

con la mujer, y más propia,  
aun más que sanan enferman <sup>(91)</sup>.

Ce dernier exemple, comme les précédents, prouve que le dramaturge n'utilise la matière médicale ou le médecin qu'au second degré métaphorique, comme si le corps, les maux, la trivialité qui s'attache aux soins à donner et aux maladies qui abaissent l'homme, n'étaient pas dignes d'être transposés à la scène. L'on pourrait faire la même remarque en ce qui concerne les citations précises de thérapeutique et de plantes médicinales. Encore faut-il faire une exception pour toutes les drogues qui entrent dans la composition des breuvages si souvent évoqués dans son œuvre. Il y aurait toute une étude à faire sur l'emploi des poisons hallucinogènes chez Calderón. S'il se détourne du prosaïsme et de la banalité, il recherche ce qui peut rompre ce prosaïsme. C'est ainsi qu'il rajeunit, dans *La vida es Sueño*, le thème des magiciennes telles que Circé, déjà développé dans l'*auto sacramental* intitulé *Los encantos de la culpa* <sup>(92)</sup>. Clotaldo, sur les ordres de Basilio, a préparé un breuvage « grâce à certaines herbes dont le pouvoir tyrannique et la force secrète » troublent de telle sorte le jugement que la victime, privée de mouvement, aliénée au véritable sens du terme, ressemble à un cadavre vivant. La préparation est si active que « sens et puissances en sont endormis » <sup>(93)</sup>. A-t-on, pour administrer le breuvage, fait appel à un médecin ? Ce serait enfreindre le code déontologique et la morale chrétienne. Clotaldo n'est qu'un instrument passif, un subalterne, qui se plie à la volonté de Basilio. C'est un empirique dangereux (« Si souvent, Sire, l'expérience nous a appris, et c'est exact, que la Médecine abonde en secrets naturels » <sup>(94)</sup>) et la morale ne l'embarrasse guère. C'est grâce à un puissant narcotique que l'on va enlever Sigismund de sa prison. Dans ce cas la vraisemblance médicale est respectée, car le jusquiame utilisé est susceptible, donné à haute dose, de produire une paralysie temporaire des extrémités ; il s'agit chez le dramaturge, dont la préférence dans de semblables cas va à l'imprécision, d'une concession exceptionnelle <sup>(95)</sup>. La connaissance de la matière médicale est sans doute

---

(91) Jornada III, esc. XII.

(92) Cette comedia écrite en 1635 reflète les connaissances du temps. L'influence narcotique de certaines plantes est connue alors depuis plus d'un siècle, donc vulgarisée et presque un lieu commun dont Cervantès lui-même n'a pas dédaigné l'importance dans *El Celoso extremeño*.

(93) *La vida es sueño*, Jornada II, esc. 1.

(94) *Id.*, *ibid.*

(95) Calderón a dû puiser aux sources traditionnelles : *Histoires Naturelles* de Pline, Dioscoride et les Commentaires de son œuvre, en particulier ceux de



nécessaire, car elle dispense des moyens utiles à la dramatisation de l'action ; elle donne du relief à ce qui serait banal, en assombrissant les personnages ; leur démarche tortueuse n'a que faire d'un médecin, fût-il sujet à caution. C'est peut-être pourquoi l'œuvre de Calderón est d'autant plus pauvre en médecine qu'elle est plus riche du point de vue toxicologique.

L'on peut étendre cette remarque au *Médecin de son Honneur*, bien que, dans cette dernière pièce, la saignée sans ligature <sup>(96)</sup> ait été préférée au breuvage toxique. C'est que l'action se déroule, non plus dans des pays lointains ou imaginaires, mais à la Cour d'Espagne, où la déontologie et la justice du Roi ne sont pas de vains mots. D. Gutierre prend ses précautions :

Este fue el mas sutil medio  
para que mi afrenta acabe  
disimulada, supuesto  
que el veneno fuera fácil  
de averiguar, las heridas  
imposibles de ocultarse ... <sup>(97)</sup>.

L'idée de la saignée est machiavélique mais vraisemblable. Là aussi nul besoin de faire appel à un médecin. Le gentilhomme a tout prévu : il dira comment Da Mencía est morte. Souffrante, une

---

Laguna (*op. cit.*). Il cite les plantes utilisées : opium, pavot, jusquiame :

Con la bebida, en efecto  
que el opio, la adormidera,  
el beleño compusieran,  
bajé a la carcel estrecha  
de Sigismundo (*id.*, *ibid.*)

Il ne s'est pas donné la peine de rechercher l'origine de l'opium, qui est, en fait, extrait du pavot. Chaumeton, dans sa *Flore médicale*, t. 4, p. 175, précise que le jusquiame était le narcotique le plus dangereux car il causait sur le système nerveux une si violente excitation qu'il produisait l'aliénation mentale, et consécutivement, la stupeur.

(96) La saignée sans ligature est un élément dramatique qui a été également évoquée par Lope de Vega dans *La dama melindrosa* ou *Los melindres de Belisa* :

Es muerte a Séneca hurtada.  
dulcemente moriré  
que será cosa famosa  
morir en filosofía  
y de muerte de sangría  
que daré limpia y hermosa.  
! Ea, llámame un barbero ;  
diré que quiero sangrarme  
y después podré quitarme  
la venda hasta el fin postrero.

Ce suicide déguisé conserverait, ainsi que le désire Belisa, une allure esthétique, un calme stoïque qui ne manquerait pas de grandeur.

(97) *Médico de su honra*, Jornada III, esc. XII.

saignée pouvait la soulager. On l'a trouvée baignant dans son sang. La ligature s'était défaite. Par un surcroît de prudence, D. Gutierre prétend qu'un médecin renommé a prescrit cette saignée. Il reste dans le vague et pour cause ; l'habitude voulait qu'un médecin se désintéressât de l'application de cette thérapeutique et laissât ce soin à un barbier-chirurgien ou même à un barbier de village. C'est donc une demi-vérité, un mensonge vraisemblable que l'époux confie au roi :

Un Médico, que lo es  
el de mejor nombre y fama  
y el que en el mundo merece  
inmortales alabanzas,  
la recetó una sangria  
porque con ella esperaba  
restituir la salud  
a un mal de tanta importancia <sup>(98)</sup>.

La louange adressée à un médecin imaginaire détourne ainsi les soupçons que l'on pourrait avoir sur la nécessité de cette saignée funeste. En outre, les règles déontologiques ne sont pas violées puisque Ludovico est conduit à perpétrer ce meurtre sous la menace d'un poignard. On peut tout au plus lui reprocher sa lâcheté, que lui-même reconnaît. Que peut un barbier contre un homme riche, noble et puissant ? Calderón se garde bien de montrer au barbier le visage de Da Mencia. Est-ce seulement par recherche de vraisemblance dramatique, car le meurtre doit avoir lieu dans le plus grand secret. Ludovic ne sait pas où il est ; (il usera du subterfuge de la main sanglante sur le mur, renouvelant celui d'Ariane et de Thésée, pour s'y reconnaître) <sup>(99)</sup>. Il ne sait qui lui ordonne la saignée et sur qui il va la pratiquer. Cette dernière précaution permet le déroulement de l'action car, à la vue de cette femme d'une grande beauté, le plus lâche pourrait, comme Ismael le médecin Juif de *La Prudencia en la Mujer* de Tirso, renoncer à semblable horreur. L'intervention d'un véritable médecin était encore ici impossible, d'autant plus que la personnalité de D. Gu-

---

(98) *Id.*, *ibid.*, esc. XIX.

(99) *Id.*, *ibid.*, esc. VIII

Fáltame ahora de avisarte,  
señor, que saqué bañadas  
las manos en roja sangre,  
y qué fui por las paredes,  
como que quise arrimarme,  
manchando todas las puertas,  
por si pueden las señales  
descubrir la casa.

terre eût incité le praticien à venir surveiller lui-même cette opération ; l'éloigner du chevet de sa malade eût alors été dangereux. Ludovic, par sa supercherie, va découvrir le propriétaire de la maison et prévenir le Roi, rachetant ainsi un moment de terreur <sup>(100)</sup>. Calderón, on le voit, ne mésestime ni la moralité des médecins, ni celle de leurs auxiliaires aussi humbles soient-ils.

De tous les exemples réunis par Florencio L. Perez Bautista le cas du *Médecin de son Honneur* est celui qui met le mieux en lumière le mépris pour la souffrance corporelle. Les seules maladies dont s'inquiète Calderón sont celles qui mettent l'âme en danger et les blessures de l'honneur. Peu importe la mort, peu importe la souffrance si le destin supérieur et surnaturel de l'homme est sauvegardé. C'est sans doute cette déshumanisation de l'être qui faisait écrire à Mérimée « ce qui lui manque, c'est la vérité humaine ». Les maladies passent, les hommes souffrent, guérissent et meurent, le temps s'écoule... Ce qui intéresse Calderón, au-delà de l'accidentel, de ce songe qu'est la vie, c'est justement ce qui est éternel. Cette vision de l'homme et de son destin dépasse singulièrement ce « discreto » assorti de préciosité évoqué par Blanca de Los Rios.

\*  
\*\*

Le déguisement appartient sans doute à tous les genres littéraires, qu'il s'agisse du roman, du théâtre ou de la poésie romanesque comme la poésie pastorale. Cervantès, en Espagne, s'est complu à multiplier les cas où héros et héroïne utilisent soit le déguisement, soit le travesti <sup>(101)</sup>, comme s'il avait voulu réécrire, imitant en cela l'érudit ridicule de l'épisode de la Cueva de Montesinos, « les transformations du poète au grand nez » <sup>(102)</sup>. L'apparition des masques, des faux nez, des représentations burlesques au château des Ducs adjoindra même aux métamorphoses ovidiennes une touche italienne qu'aucune étude, nous semble-t-il, n'a mise en lumière dans la perspective du déguisement. L'art de la métamor-

---

(100) Calderón protège ainsi Ludovico du châtimement céleste, annoncé par la moribonde :

... « Inocente muero ;  
el cielo no te demande  
mi muerte ». Esto dijo y luego  
expiró. (esc. VII)

(101) Citons comme exemples les personnages de Dorotea et de Claudia travesties en hommes, l'intendant des ducs, travesti en femme, les divers amis de don Quichotte déguisés en Caballero de los Espejos et Caballero del Bosque.

(102) *Don Quijote*, II a parte, cap. 24.

phose, en effet, semble prendre en Espagne une importance de plus en plus grande au fur et à mesure qu'avance le XVII<sup>e</sup> siècle ; ne suit-il pas, en cela, la réaction de l'individu devant la décadence d'un siècle qui s'annonçait encore moins calamiteux qu'il le fut ? Le déguisement n'est-il pas, en fin de compte, le seul moyen terre à terre de se métamorphoser sans l'aide des Dieux, échappant ainsi, pendant de brefs instants, à notre humaine condition, lorsqu'elle devient trop lourde ou trop étouffante ? Sur ce point, Carmen Bravo Villasante<sup>(103)</sup> et M. André Nougué<sup>(104)</sup> ont écrit des chapitres assez nourris pour que nous ne nous y étendions pas. Nous nous bornerons, pour notre part, à examiner le déguisement à la fois romanesque et théâtral lorsqu'il apparaît sur scène sous les traits du personnage du médecin ou du barbier chirurgien.

### *Le déguisement chez Lope de Vega*

C'est au théâtre de Lope de Vega que nous demanderons les premiers exemples du faux-médecin, revêtant le costume de la profession, procédé laissé dans l'ombre par Albarracín Teulón dans son appendice sur le médecin dans la société<sup>(105)</sup>. Qu'apporte à la pièce ce genre de personnage, du point de vue comique ou simplement psychologique, ou du point de vue de la connaissance des mœurs de l'époque ? Devrait-on situer ces créations dramatiques dans la perspective de la satire ?

Nous nous arrêtons d'abord sur le déguisement du valet de Licardo, Beltrán, subterfuge le plus employé ; Beltrán, soucieux du bonheur de son maître, endosse la robe du médecin afin d'approcher Belisa et de lui prescrire les promenades susceptibles de faire disparaître sa langueur et de favoriser les rencontres avec Lisardo. Trouver un vêtement sera facile : une notation rapide du costume nous met au courant du déguisement<sup>(106)</sup> et nous reconnaitrons aisément le personnage, familier au public qui le voit si souvent parcourir sur sa mule, ou s'il est riche, dans une litière,

---

(103) Carmen Bravo Villasante, *La mujer vestida de hombre en el teatro español (XVI-XVII)*, Madrid, 1955.

(104) André Nougué, *L'œuvre en prose de Tirso de Molina*, Thèse, Toulouse - 1962.

(105) A. Albarracín Teulón, *La medicina en el teatro de Lope de Vega*, Madrid, 1954, p. 353 et suiv.

(106) Cf. *supra*, *Le personnage du médecin*, p.



les rues de la capitale<sup>(107)</sup>. Sans doute s'agit-il d'une charge ; cependant l'apparition du personnage n'est pas le fait d'une satire, mais d'une nécessité dramatique indispensable à l'intrigue. Il faut donc que le subterfuge, dont l'intérêt principal n'est pas le comique, qui vient, lui, en seconde position, reste dans les limites de la vraisemblance telle qu'on l'entend à l'époque. Les familiers de Belisa, la tante, Teodora, le père, Prudencio, Lope ne les présente pas comme les parents faciles à berner, les paysans balourds de la farce. Il faut que le déguisement soit assorti de bon sens et de mesure et d'un comique qui ne tombe pas dans le burlesque :

yo voy fingiendo, mi querido esposo,  
que estoy descolorida y opilada,  
para engañar a padre tan celoso  
y una tía tan mal intencionada<sup>(108)</sup>.

Fort bien gardée, Belisa ourdit toute l'intrigue : elle feindra des évanouissements, on lui donnera des médicaments inoffensifs, « aunque mi amor no teme un rayo », nous dit-elle. Mais elle croit possible de faire pénétrer chez elle un véritable médecin. Lisardo, loin d'accepter aveuglément ce qui serait une grave entorse à la déontologie médicale, rend indirectement hommage à la profession lorsqu'il se demande :

Lisardo : ¿ ... dónde habrá doctor  
que ayude a mi justo amor ?  
Riselo : Justamente habeis dudado.  
Aunque más amigo sea,  
ninguno lo querrá hacer,  
aunque le conste el saber  
el buen fin que se desea.  
Es el médico oficio  
de mas confianza<sup>(109)</sup>.

Il ne s'agit donc pas, de la part de Lope, de faire la satire du personnage. La profession n'a rien à voir avec le subterfuge. Par contre, Beltrán saura-t-il assumer le rôle qu'on lui confie ? Ce sera parfaitement vraisemblable si nous l'en croyons, car :

---

(107) Lope de Vega, *Lo que pasa por la tarde*. R.A.E., t. II, p. 324.

— ..... ya es ido  
el médico ; ya le aprestan  
su litera.

— ? Es uso, agora ?

— Litera llaman las letras  
los latinos, y así van  
los que las tienen en ellas.

(108) *El acero de Madrid*, I, 3.

(109) *Id.*, *ibid.*

... yo sé que no haré mal  
lo que los dos pretendéis.  
Un poco sé de latín  
de los récipes, y haré  
con este poco que sé  
que tenga salud <sup>(110)</sup>.

Ce Beltrán rappelle les coutumes universitaires de l'époque, grâce auxquelles les étudiants pauvres qui servaient les écoliers fortunés avaient le droit de suivre, debout et au fond des classes, les leçons magistrales. Ils pouvaient ainsi faire repasser leurs cours à leurs jeunes maîtres et même, s'ils étaient intelligents, devenir bacheliers. S'ils ne pouvaient arriver jusque là, ils reprenaient leur métier de valet auprès d'un jeune seigneur de la Cour. Ils ne gardaient pas moins quelque teinture du savoir appris à Alcalá ou à Salamanque. Beltrán est de ceux-la et il aura vite fait de se mettre au courant :

mas que me vengo a quedar  
con doctor de opilaciones <sup>(111)</sup>.

La vraisemblance est encore renforcée par l'air mélancolique, le teint pâle de la jeune amoureuse qui grignote, pour tromper son ennui, ce *barro portugués* d'où vient tout le mal. Quoi de plus normal qu'une amie s'inquiète et conseille à Belisa de recevoir un médecin de son entourage ! Et Prudencio d'ouvrir sa porte au médecin :

Sospecho que está opilada ...  
agora es buena ocasión de curarla ... <sup>(112)</sup>.

C'est alors que Belisa, avec un art consommé, va jouer de sa mélancolie, non sans un sourire contenu ; par sa mimique gracieuse, elle exprime alors les mille nuances de son amour secret qu'elle dissimule habilement sous les différents symptômes de la chlorose. L'arythmie du pouls sera alarmante ; la langueur le fera filer. Aussi doit-elle tendre l'autre poignet. L'humour léger de Lope tient dans les deux ordres donnés par Beltrán avec assurance : « el pulso venga » et « venga ese otro pulso ». Peut-être Lope se rappelait-il la célèbre consultation d'Erasistrate, devant le Roi Seleuco, anecdote dont Camoens s'inspira dans la comédie du même nom ? D'après ce médecin, les pulsations changeaient de rythme lorsqu'un sentiment très fort perturbait les sens du sujet. De là à les attribuer à des poignets différents, il n'y avait qu'un pas. Suit la description ambiguë de la maladie : oppression d'une tante obsédante et mé-

---

(110) *Id.*, *ibid.*

(111) *Id.*, *ibid.*

(112) *Id.*, I, 6.

fiente, opilation causée par le désir sans cesse réprimé de parler à qui l'on veut, étouffement dû à un père constamment sur le qui-vive. Tout cela constitue un comique de bon aloi qui requiert la connivence du public et assure ses suffrages. Les quelques invraisemblances notoires sont rendues possibles par le fait que Prudencio ne sait pas le latin. Lisardo insistera sur ce point, en aparté :

« si estos supiesen latin soy perdido... » <sup>(113)</sup>. Dieu merci, la citation macaronique du pseudo-Galien passa parfaitement, ainsi que celle de Laguna, dont la notoriété est grande et dont le seul nom donne du poids aux citations truquées. Il s'agit ici de l'importance de l'astrologie judiciaire. Lope aurait pu forcer l'allusion. Il rend la plaisanterie drôle, plus par sa façon d'estropier le latin que par son désir de se moquer de cette pratique. On y retrouve le penchant de Lope pour l'astrologie <sup>(114)</sup> et la science des conjonctures astrales. Chacune des prescriptions de Beltrán évoque une thérapeutique en honneur dans des cas de mélancolie érotique. Nous nous contenterons donc de souligner ici que Lope l'utilise comme élément lyrique et poétique, lorsqu'il s'agit de la musique et du chant, symbolique et légendaire, lorsqu'il s'agit de mots rares, curieux, exotiques, grâce auxquels les trois règnes, minéral, végétal et animal introduisent dans la *comedia* leurs vertus et leurs secrets. Mais l'art de Lope réside dans la manière voilée et quelque peu ambiguë dont il utilise cette science, mystérieuse comme celle que nous livrent, à mots couverts, les vieux grimoires du Moyen Âge. Que ce soit la bague, gage d'amour, mais aussi bénéfique par sa pierre, ou l'ongle de la grande bête, cet animal « que adora a las mujeres », ou bien encore les accords de la guitare, ces éléments évoquent pour nous les tapisseries précieuses où, près d'une femme jouant du luth d'un air rêveur, une licorne se tient, soumise et adorante, telle Lisardo le faux « platicante » devant la jolie Belisa, si ému, si amoureux, que c'est d'une main tremblante qu'il saisit le poignet de sa bien-aimée. Quoi de plus naturel et plus plausible que cette intercadence du poulx « algo febricitante, intercadente y dudoso » ? <sup>(115)</sup>.

L'eau ferrugineuse, dont les effets sont bien connus, permet à Lope de broder, autour de la source bienfaisante, de divertissantes arabesques dont les motifs ont été esquissés par Beltrán dans son rôle de médecin : musique, promenades, grand air, arbres verts, qui forment un cortège éminemment poétique autour du thème de

---

(113) *Id.*, I, 7.

(114) Cf. *La Dorotea*.

(115) *Id.*, I, 7.

la mélancolie. Mais toute plaisanterie a une fin. L'introduction de l'arbre qui parle eût pu transformer la pièce en farce, et Teodora en une niaise, alors qu'elle ne l'est pas. Donc, la supercherie sera éventée à temps et le seul moyen de ne pas faire s'arrêter une cure commencée sous de si bons auspices, sera de rendre Teodora amoureuse elle aussi.

Nous constaterons que, dans cette pièce, le médecin et la médecine ne sont nullement en butte à la satire, que la vraisemblance est respectée malgré la fantaisie de l'intrigue, que ni la profession, ni la déontologie médicale ne sont mises en cause. Il ne s'agit ni de satire, ni même d'ironie, mais d'humour, léger et primesautier ; Lope a su poétiser les habitudes médicales d'une époque et les mettre au service de l'amour qu'il connaissait si bien.

La véritable imposture, nous la trouvons dans *Viuda, casada y doncella* <sup>(116)</sup>. Au cours d'une traversée, alors qu'il fuit la justice de son pays, à la suite d'un duel, Feliciano essuie une tempête et voit son bateau arraisonné par les barbaresques. Afin de ne pas être traité comme un simple esclave, il se fait passer pour médecin. Il soigne alors une jeune femme, aimée d'Haquelme le Maure. L'apparition de Feliciano et sa belle tournure causent une telle impression que Fatima tombe amoureuse de lui et l'aide à s'échapper pour pouvoir partir avec lui et l'épouser en Espagne. Tout au moins l'espère-t-elle.

L'intérêt de cette pièce est de mêler le déguisement du médecin chrétien et les vêtements des personnages maures, selon la mode turco-mauresque de l'époque. Depuis le règne de Philippe II, le pittoresque oriental, la curiosité que suscitent les enfants de Mahomet, produisent en littérature la floraison de l'exotisme. Mais la façon dont l'intrigue est menée nous rappelle que cette curiosité apparaît dès le XVI<sup>e</sup> siècle : les voyages, les contacts établis avec l'Orient, les échanges épistolaires entre les Gouvernements et leurs envoyés dans les pays lointains, créent un courant littéraire où biographie, observation directe et romanesque s'enchevêtrent de telle sorte qu'il est difficile de faire la part de la réalité et de l'affabulation. Il en naissait un genre : le roman documenté, dont le *Viaje de Turquía* de Laguna et les *Peregrinações* de Fernão Mendes Pinto sont de remarquables exemples. Or, le personnage de Lope rappelle celui de Andrés Laguna, Pedro de Urdemalas ; lui aussi, afin de ne pas être traité en esclave, va se faire passer pour médecin sur la galère turque où il est embarqué. Lope de Vega cite abondamment Laguna ; ce n'est pas une raison suffisante pour qu'il ait connu cette œuvre, si longtemps attribuée à un autre voyageur : Cristóbal

---

(116) *Obras de Lope de Vega*, R.A.E., Madrid, 1930, p. 470.



de Villalón. Nous ne ferons que rapprocher certains passages de la *Comedia* et du *Voyage* afin d'en faire ressortir les ressemblances.

Au cours du *Coloquio II* <sup>(117)</sup>, Pedro de Urdemalas raconte comment le bateau qui le conduisait à Naples fut pris par les Turcs devant l'Ile de Ponce et comment il sut éviter la rame et les coups de fouet :

Llegóse a mí un cautivo que había muchos años que estaba allí, y preguntóme qué hombre era, y si tenía con que me rescatar, o si sabía alguno oficio ; ... a lo qual rogué que me dicesse qué oficio estimaban en más, y dixo que médicos y barberos y otros artesanos, y acordé, pues no sabía ninguno, que la mejor era decir que era médico, pues todos los errores había de cubrir la tierra y la culpa de los muertos se había de echar a Dios <sup>(118)</sup>.

Lope situe l'attaque du bateau de Feliciano devant les Iles Baléares, après une forte tempête, et Feliciano utilise le même subterfuge pour ne pas prendre la rame. Si cette imposture peut avoir des suites graves en Europe, elle peut se réaliser plus facilement dans un pays

en que jamás echan la culpa de la muerte al médico sino que cada uno tiene en la frente escrito lo que ha de ser de él y que es cumplida la hora <sup>(119)</sup>.

Lope rend la supercherie plausible en situant Feliciano en terre maure. Un autre détail, alimentaire celui-ci, se retrouve chez Laguna et chez Lope. Alors que les amis de Urdemalas lui demandent ce qu'il avait à manger, il leur répond : « Bizcocho remojado y un plato de miel » <sup>(120)</sup>. Plus loin, Pedro insiste sur la ration de vingt onces de biscuit qu'il recevait aux galères. Ce biscuit était fait de « harina sin cerner » par conséquent de couleur bise. Lorsque Haquelme veut traiter le faux médecin selon son rang, il appelle son valet Tarife :

Cúbrele, y parte Tarife  
para que a comer les den.

Tar. : conserva. Trae el esquife.

Haqu. : ¿ Bizcocho blanco ?

Tar. : También <sup>(121)</sup>.

Lope fait la différence entre le biscuit noir que l'on réservait aux esclaves et le blanc que l'on donnait aux prisonniers de haute

---

(117) N.B.A.E., t. II, p. 10.

(118) *Id.*, *ibid.*, p. 15.

(119) *Id.*, *ibid.*, p. 20 a.

(120) *Id.*, *ibid.*, p. 14 b.

(121) R.A.E., *op. cit.*, p. 470.

condition. C'était l'alimentation, sur les bateaux des musulmans. Alors que Urdemalas est vêtu par Sinan Baxa d'une longue tunique orientale (dolamán), Lope n'oublie pas, non plus, de draper Feliciano dans une cape maure (aquicelgazen). Comme Urdemalas, Feliciano met à profit ses connaissances de la botanique médicale ; tandis que Pedro fait, autour de Constantinople, une riche moisson de simples afin de confondre les herboristes et les médecins juifs qui entourent Sinan Baxa, Feliciano les fait rapporter de Tlemcen :

A Tremecen luego torna  
que he de buscar unas hierbas ...  
et plus loin  
No hay tanto conocimiento  
de yerbas allá en España  
que algunos piensan que daña  
su falso conocimiento.  
Levinio, grave doctor,  
trata esta materia bien.  
Virgilio dice también  
que es ciencia de mucho honor <sup>(122)</sup>.

Il semble aussi que le dialogue entre Feliciano et Haquelme sur la médecine soit un écho des conversations que Pedro avait, alors qu'il soignait Sinan Baxa, avec ses confrères musulmans et juifs. Mais si Lope a pu, en lisant le *Viaje de Turquía* ou tout autre document où Laguna aurait lui-même puisé ses connaissances, avoir l'idée de mettre en scène un semblable déguisement dans une intrigue au goût du jour, là s'arrête la similitude. Feliciano est un imposteur et ne cherche à guérir personne. Il se rend compte des possibilités d'évasion offertes par sa supercherie. De plus, les dialogues ne dépassent pas le niveau des lieux communs et de la vulgarisation médicale telle que l'ouvrage répandu de Levinus Lemnius a pu la diffuser en Espagne. Quelques recettes archiconnues contre la mélancolie, quelques mots savants placés à propos, quelques idées toutes faites sur les mérites de la médecine occidentale et les diplômes délivrés à Bologne suffiront amplement pour créer l'illusion. L'arythmie du pouls utilisée dans *El Acero de Madrid*, y est évoquée pour les mêmes raisons ; procédé inutile, simple ornement, puisque Haquelme a fait son diagnostic lui-même : « un fuego que el alma siente », tel est son mal. Cependant, quelle que soit la facilité de l'effet, il faut noter un détail en faveur des connaissances de Lope, détail puisé peut-être chez Laguna : les musulmans n'avaient pas l'habitude de prendre le pouls aux malades. Pedro s'aperçoit de leur étonnement :

---

(122) R.A.E., *op. cit.*, p. 493.

... Los turcos que dormían en mi ballestera no dejaron de notar y maravillarse, que nunca habían visto en su tierra tomar el pulso, que por tentar en la muñeca dijese lo que estaba dentro y que muriese <sup>(123)</sup>.

On comprend mieux, à la lumière de cette citation, l'étonnement de Haquelme, qui ignore que les pulsations peuvent rendre compte de l'agitation de l'âme.

Remarquons enfin le dialogue très courtois entre Feliciano et Haquelme au sujet de la médecine dans leurs pays respectifs. Lope, jusque dans cet éclairage particulier, garde le ton aimable qui est celui du théâtre ou des romances teintées de maurophilie. Bien mieux, il le transpose sur le plan médical.

Le troisième exemple est différent des deux premiers, car il met en scène une femme qui se déguise et se travestit en même temps puisqu'elle va se faire passer pour un chirurgien-barbier. Il s'agit de l'héroïne de *La hermosa aborrecida*. Lope a transposé à la scène un véritable roman aux péripéties sans nombre et dont il promet encore une suite :

prometiéndole al Senado  
para después de algún tiempo  
darle la segunda parte  
de tan extraño suceso <sup>(124)</sup>.

C'est une des *comedias* où l'auteur risque le plus grand nombre d'invraisemblances <sup>(125)</sup>. Mais ce qui nous intéresse, c'est le vêtement de chirurgien endossé par une femme, seul cas, à notre connaissance, dans la littérature. Il est vrai que, pour rendre le fait plus plausible, Juana a commencé par être barbier. Elle se présente à son nouveau maître comme un étudiant pauvre désireux de gagner sa vie en pratiquant les rudiments de cet art :

---

(123) *Viaje de Turquía*, éd. cit., p. 21 b.

(124) *La hermosa aborrecida*, B.A.E. (34), Obras de Lope de Vega, t. II.

(125) Sancho abandonne sa femme Doña Juana pour se faire soldat. Il prétexte la pauvreté de son foyer, qui lui pèse. De sa Navarre natale, Juana va le retrouver à Grenade, pendant le siège. Malgré la haine de son époux, qui motive le titre de *Hermosura aborrecida*, elle veut rester à Grenade. Il menace alors de la tuer. Arrive la Reine Isabelle la Catholique. Juana se jette à ses pieds et lui confesse son chagrin. Alors que Ferdinand, afin de récompenser Sancho, le prend à son service, la Reine fait le même geste vis-à-vis de Juana. Sancho fait alors promettre à Juana de ne dire à personne qu'elle est sa femme, si elle veut vivre. Il lui donne même l'idée de le faire passer pour mort et de raconter qu'il perdit la vie aux mains des Arabes. C'est après cette série d'épisodes romanesques qu'au III<sup>e</sup> acte Juana opère des guérisons miraculeuses sous le nom de Rodrigo ; l'action rebondit alors car une jeune fille, Constanza, la prenant pour un homme, tombe amoureuse d'elle. Cotarelo y Mori souligne bien d'autres péripéties au tome VI de la R.A.E.

- Juana : ... mis padre pobres son ;  
mi amparo en las letras fundo  
Barb. : Si aprender oficio fuera  
vuestro intento, yo os mostrara  
el mío.  
Juana : No me excusara  
si arte noble aprendiera.  
Barb. : Ser barbero y cirujano  
¿ no es arte noble ?  
Juana : Sí es.  
Bel. : Y aun oficio que en un mes  
podreis curar cualquier sano.  
Juana : Lo que toca cirujía  
me parece que aprendiera  
si viesa merced quisiera  
tenerme en compañía. <sup>(126)</sup>

Lope, avec beaucoup de précision, nous montre comment, en débutant par l'art de faire des saignées, de poser des sangsues et de porter les premiers secours à un blessé sous la direction d'un barbier, on pouvait acquérir peu à peu les connaissances d'un chirurgien. Le barbier avait souvent essayé ses talents sur les animaux avant de se risquer sur ses semblables. C'est bien là le *maestro* barbier, vétérinaire et aussi poète épris d'aventure, que l'on retrouve parfois sur les galions qui vont en Amérique. Il y soigne les hommes malades, les animaux que la traversée malmène, ou ceux qui mettent bas alors qu'on les transporte dans les nouveaux pays. Il divertit de leur mélancolie ou de leur humeur sombre, sinon belliqueuse, les hommes d'équipage, par des chansons accompagnées à la guitare.

Pour faire ce métier, nul besoin de connaître le latin et les études sont relativement plus courtes que celles de l'étudiant en médecine. En passant, Lope souligne le rôle ingrat que joue auprès du médecin le « Praticante ». Ancêtre de l'interne, il suivait le praticien dans ses déplacements, l'aidait dans les plus basses besognes, en s'y substituant, tenait l'urinoir, maniait la lancette et servait surtout à démontrer publiquement que son maître avait fort à faire et que sa clientèle lui permettait de s'adjoindre un auxiliaire. Il était, comme la mule, l'un des éléments essentiels à son train de vie. C'est pourquoi Lope fait dire à Juana qu'elle préfère être chirurgien-barbier, car avec un médecin elle perdrait son temps. Nous avons quelques indications sur la tenue de l'aide-barbier :

---

(126) *La hermosura aborrecida*, éd. cit., p. ou R.A.E. t. VI, p. 268.



un simple manteau et, en guise de ceinture, une espèce de cordon où pend l'étui qui contient les instruments.

Mais Doña Juana, au début de l'acte III, a changé d'état.

(Sale doña Juana con ferreruelo y sombrero, o alguna gorra si le estuviere bien, y un vaquero negro, y sus guantes de médico) <sup>(127)</sup>.

Le *ferreruelo* ou cape courte est porté couramment à l'époque. Le chapeau et les gants sont les seules marques caractéristiques ; Lope une fois de plus, ne se préoccupe pas des détails. En outre, on donnait facilement le titre de Doctor à tout étudiant qui avait passé deux ans dans une Université ; voici comment on évoque le jeune chirurgien :

|                                |             |
|--------------------------------|-------------|
| La cura la atribuyen           |             |
| a un doctor de nuestra tierra, |             |
| a un cirujano mancebo ;        | plus loin : |
| Urb. mas va de bien en mejor   |             |
| por un famoso doctor           |             |
| navarro ... <sup>(128)</sup>   |             |

Lope ne semble pas vouloir transformer tout de go Juana en docteur parce qu'il tente, au sein d'une histoire romanesque et invraisemblable, de nous offrir une vraisemblance de détail ; aussi, au milieu des extravagances les plus inouïes, sommes-nous étonnés de voir comment il prend soin de nous dire que, grâce à la pratique chirurgicale acquise sur les champs de bataille, Juana connaît une renommée extraordinaire. Cela est un trait de mœurs digne d'être signalé, car nombreux sont les étudiants pauvres qui, après fort peu de temps passé à Salamanque, arrivèrent à une dextérité remarquable par la seule pratique des blessés sur les lieux de la guerre. La raison pour laquelle Lope a préféré, dans cette pièce, le déguisement du chirurgien, c'est qu'il la situe au moment de la bataille que les Rois Catholiques livraient contre les Maures devant Grenade. On sait que le crédit accordé à la chirurgie était grand à l'époque et que le règne d'Isabelle connut les premiers hôpitaux de campagne : les antennes situées à proximité des lieux de combats. Ce fut Isabelle qui fit règlementer l'art de la médecine et de la chirurgie. Cela permettait enfin au dramaturge de recréer une ambiance vraisemblable autour d'une intrigue échevelée, d'insuffler une vie plus réelle à des épisodes, par ailleurs difficilement adaptables à la scène <sup>(129)</sup>.

---

(127) *Id.*, *ibid.*, acte III, sc. 1.

(128) *Id.*, *ibid.*, R.A.E., t. VI, p. 275.

(129) En 1477, Isabelle la Catholique fonda les « protomédicats », tribunaux d'Alcaldes et d'examineurs spécialisés : médecins, chirurgiens, apothicaires, herboristes, droguistes. Elle institua également des services d'hôpitaux mili-

Lope, encore une fois, ne fait aucune critique, ne se permet aucune satire ; il se contente d'utiliser les éléments de la vie quotidienne et de les agencer dans un cadre réel au gré de sa fantaisie. Ici, l'imposture est encore plus légère que dans le cas de Beltrán, puisque Juana a établi sa renommée sur une suite de guérisons prodigieuses.

*Le déguisement chez Tirso de Molina.*

C'est à Tirso de Molina, disciple enthousiaste de Lope de Vega, que nous allons demander d'autres exemples de déguisement. L'un des plus intéressants est le personnage du *gracioso*, Pinzón valet de Felipe, dans la *Fingida Arcadia*. Nous ne reviendrons pas sur le but que se proposa l'auteur en écrivant cette pièce, vers 1621. Blanca de los Rios l'a amplement démontré dans son préambule à la *comedia* <sup>(130)</sup>. Nous renvoyons le lecteur à cette étude. Nous rappellerons simplement que Tirso, par la voix de Felipe, voulait défendre son maître Lope de Vega des attaques de ses détracteurs et glorifier le nouveau théâtre que l'un et l'autre devaient rendre si célèbre. Or, si Tirso se plaît à citer la majeure partie des œuvres poétiques de Lope, il résume en quelques vers l'évocation de son théâtre :

Angela.      Resucitó villancicos  
                  en su mocedad cantados,  
                  y agora en Belén honrados  
                  entre amorosos pellicos.  
                  Todas estas son comedias.

Sans doute qu'en prononçant ces mots, Angela montre les rayons d'une bibliothèque chargés des œuvres du maître. Lucrecia, lectrice infatigable de Lope renchérit :

                  Decimaséptima parte  
                  ha impreso.  
Angela.      No hay que espantarte  
                  que aun esas no son las medias  
                  que tiene escritas.

---

taires (cf. H. Perez del Pulgar, *La crónica de los Reyes Católicos, don Fernando, Doña Isabel*, Valladolid, 1565).

Ce n'est qu'à partir de 1490 que la chirurgie, jusque là aux mains des barbiers, fait quelques progrès. Une école est fondée à Salamanque par A. Amiguet et Juan Valls. Donc, Juana avait encore le droit d'exercer sans être taxée d'imposture, à l'époque où Lope situe la pièce.

(130) Tirso de Molina, *obras completas*, t. II, pp. 1375-1389.



bon aloi. Comme Beltrán, Pinzón aime à évoquer les vétérinaires : son irrévérence est d'autant plus grande qu'il s'adresse à une femme noble. Beltrán, à l'acte I, proclame ses mérites :

Belt.    Sábete que sé curar.  
Leon.    ¿ Cómo ?  
Belt.            He curado un cuartago  
                  que después del de Santiago  
                  con que le suelen pintar,  
                  no tiene bestia Madrid,  
                  aunque no las tiene malas,  
                  cómo él. Fáltanle unas alas <sup>(134)</sup>.

Pinzón, il est vrai, garde sa comparaison irrévérencieuse pour Lucrecia à qui il dit à l'oreille :

                  ... Mensajero  
soy de Anfriso, que me envía  
.....  
y porque teme la envidia  
de sus contrarios soberbios,  
en figura de doctor,  
ya que no de albéitar, vengo  
a visitaros <sup>(135)</sup>.

Les deux valets se sont déguisés pour rendre service à leurs maîtres respectifs. Ceux-ci prendront le pouls des deux jeunes femmes, toutes deux en proie à des maux qu'elles se sont inventés : l'une l'opilation et l'autre la folie amoureuse, greffée sur un délire d'imagination semblable à celui de D. Quichotte. Tirso, enfin, utilise, comme Lope les connaissances médicales de l'époque avec assez de justesse et d'à-propos pour que la vraisemblance soit respectée et que les latinismes, mêmes lorsqu'ils sont corrects, ne soient pas un obstacle à la compréhension d'un bon mot ou d'une plaisanterie. Il est rare, d'ailleurs, que les citations latines de Tirso ne soient pas exactes, ainsi que nous avons tenté de le faire ressortir dans le chapitre sur Tirso et la déontologie. Chez l'un et l'autre, enfin, les listes de remèdes, les régimes à suivre, s'appuient sur la connaissance des simples et des drogues qu'Amato Lusitano et Laguna ont fait connaître à travers l'œuvre traduite de Dioscoride, et de celles que le Portugais Garcia da Orta et le Sévillan Luis Monardes ont vulgarisées <sup>(136)</sup>.

---

(134) *Acero de Madrid*, I, 11.

(135) *La Fingida Arcadia*, II, 14, p. 1413.

(136) Amato Lusitano, *In Dioscoridis Anazerbei de medica materia* libros quinque, enarrationes, Venitiis, 1553.



Ne devrait-on y voir qu'une imitation, de la part de Tirso ? Certes non, et le but de Tirso est de rappeler au public la maîtrise d'un auteur qu'il vénère tout en plaisantant certaines tendances du théâtre de Lope. Ainsi présente-t-il une héroïne dont l'esprit est quelque peu hanté par le romanesque pastoral. Il fera comme Cervantès vis-à-vis de son héros et tentera de soigner le mal par le mal. Alors qu'à Don Quichotte on essaye d'opposer des déguisements afin de le faire parvenir à une plus saine vision des choses, Pinzón le faux médecin utilise, comme thérapeutique, une fiction que la littérature a mise à la mode. C'est pourquoi le personnage de Pinzón prend un sens différent : il exerce d'abord sa science d'emprunt sur de jeunes personnes en âge de savoir ce qu'elles doivent faire. Nul ne sera trompé ou, si cela arrive, puisque Lucrecia se croira bernée par le stratagème de Pinzón et qu'Alejandra, à son tour, va tomber amoureuse de Felipe, ce ne sera pas du fait de Pinzón. Son personnage se revêt d'une ambiguïté qu'il n'a pas voulue, sa supercherie se retourne contre lui, et il va devoir jouer lui-même un double rôle qui risque fort de se terminer par une bastonnade. Tirso a, en quelque sorte, accumulé sur le personnage du faux médecin toutes les possibilités qu'une littérature riche en thèmes baroques lui permet d'utiliser. S'il force ainsi le personnage du point de vue de l'action, il va aussi le forcer du point de vue du comique, en multipliant les *aparte*, en le forçant à invectiver son maître et à le traiter d'âne bête ou peu s'en faut <sup>(137)</sup>, en lui accordant une vitalité à toute épreuve et une drôlerie certaine. Nous n'en donnerons qu'un exemple : alors qu'il a effrayé Angela en lui

---

Andrés Laguna, *Pedacio Dioscorides Anazarbeo, acerca de la materia medicinal y de los venenos mortíferos*, Salamanca, 1566.

Garcia da Orta, *Coloquios dos simples e drogas*, Goa, 1563.

Nicolas Monardes, *Historia medicinal de las cosas que se traen de nuestras Indias orientales*, primera parte, Sevilla, 1569, segunda parte, Sevilla, 1571.

(137) *La fingida Arcadia*, III, 11, p. 1429 :

Rogério - ? Qué es esto ?

Pinzón - Riñas de casa ;  
es éste : nuestro pasante,  
una mula con albarda.  
Sácame de mis casillas.  
! Jesús, Jesús !

Carlos - ? Pues qué pasa ?

Pinzón - Examinábale agora  
de la suerte que curaba  
un romadizo, y responde  
que de la vena del Arca  
le saquen seis escudillas ;  
miren qué médico sangra  
con romadizo ; un jumento  
sois, un buey. Decid : ? no manda  
Galeno *in flebotomia* ...

prescrivant quinze cent ventouses, il revient aussitôt sur son ordonnance et ne lui en prescrit que six, dont une scarifiée <sup>(138)</sup>. Avec un laconisme tranchant, il laissera tomber le nom de Laguna, se bornant à une citation encore plus lapidaire : elle tient en effet dans un seul mot, proféré en fin de tirade, isolé du contexte et comique par sa seule sonorité : *de cucurbitis* <sup>(138 bis)</sup>. Tout le monde connaissait la signification du mot, puisqu'il s'agit des ventouses. Or avec la purge, la saignée et le clystère, on pouvait le considérer comme un des quatre mots-clefs de la thérapeutique en honneur. Il est certain que Laguna s'est préoccupé de ce remède <sup>(139)</sup> mais la trouvaille de Tirso est d'avoir isolé ce mot et de l'avoir préféré à une référence plus longue et plus savante, et trop souvent utilisée par les écrivains comiques.

La *Fingida Arcadia* fut écrite entre 1621 et 1623 ; c'est-à-dire à peu près à la même époque que *El amor médico*. Nous avons essayé de montrer comment Tirso pouvait s'être inspiré de situations et de personnages mis à la scène par Lope de Vega et connus en 1618, date où *El Acero de Madrid* figure dans le catalogue que Lope a publié avec le *Peregrino en su patria*. Est-ce une simple coïncidence ? Nous allons retrouver, chez Tirso, avec *El amor médico*, des situations et des personnages que Lope a utilisés dans *La Hermosura aborrecida* ; la *Hermosura aborrecida* se trouve justement citée dans la même liste que *El acero de Madrid* et a été publiée également en 1618. Dans les deux pièces, les auteurs nous mettent en présence de deux femmes qui ont recours au travesti pour pouvoir suivre l'homme qu'elles aiment, l'une à Grenade où va se livrer la fameuse bataille engagée par les Rois Catholiques, l'autre au Portugal. A quelle époque se situe la pièce de Tirso ? à l'époque des Rois Catholiques ; le frère de l'héroïne trouvera la mort en Navarre, où s'est livrée une terrible bataille, dont parle également l'héroïne de la *Hermosura aborrecida*. L'une et l'autre vont donc se travestir en homme, la première va exercer avec maîtrise l'office de chirurgien-barbier, la seconde va devenir professeur à la Faculté de Coimbre. Toutes deux seront célèbres par leur habileté et toutes deux éveilleront d'amoureux sentiments

---

(138) - 138 bis) *Id., ibid., III, 7, p. 1426* :

Alejandra - ? Cuántas ?

Pinzón -                      Apela si cuentas  
                                 hoy con las mil y quinientas,  
                                 que todas son provechosas.  
                                 Mas no la echen sino seis,  
                                 la una de ellas zajada,  
                                 que esto a Laguna le agrada,  
                                 *De Cucurbitis.*

(139) *Andrés Laguna, Comentarios de Dioscorides, op. cit.*

dans le cœur de deux jeunes filles peu physionomistes <sup>(140)</sup>. Là s'arrêtent les analogies et Tirso a fait de Doña Jerónima un personnage moins invraisemblable, plus cohérent et dont il n'a pas caché la ressemblance avec Doña Maria de Guzmán, célèbre à l'époque. Si, chez Lope, le personnage de Juana est un travesti surprenant dont le romanesque devait séduire l'imagination des jeunes recluses de l'époque, il n'apparaît aucunement comme un personnage attachant. Par contre, Tirso a chargé son héroïne d'une indéniable signification : il lui a reconnu les capacités d'un homme, et l'utilise pour défendre en public des prérogatives que l'Espagne ou le Portugal étaient loin d'accorder aux femmes. Est-ce pour cela que Tirso, comme Lope, a situé l'action à un moment où Isabelle rendit possible par son royal exemple, ce qui ne l'était pas avant elle ? Rappelons qu'elle fit elle-même des études de latin fort poussées, sous la direction de La Latina, fille de l'illustre Nebrija ; que la Galinda étonna la Cour par sa science ; que la Renaissance enfin, avec Marguerite de Navarre et Louise Labbé, fit une place aux femmes dans les cénacles poétiques. Par le truchement de ce « médecin-chapon », Tirso va faire la critique des mauvais médecins et des charlatans ; il donne à ses contemporains, toujours à travers son héroïne, une leçon de déontologie médicale <sup>(141)</sup>, le tout assorti de citations judicieuses et de formules empruntées aux sources les plus sûres. Nous sommes par conséquent très loin des invraisemblances accumulées par Lope dans *La Hermosura aborrecida*.

Il semble en tous cas que le personnage du médecin, vrai ou faux, déguisé ou travesti, ait connu une vogue toute spéciale entre 1610 et 1623 puisque cinq pièces, dues aux deux plus grands auteurs dramatiques, utilisent ces personnages dans des situations analogues. Dans tous les cas cités, la maladie et l'art de guérir ne seront que des ressorts secondaires. Le *primus motus* sera l'amour : partagé dans *El Acero de Madrid* par la malade et l'assistant, dans la *Fingida Arcadia* par la malade, l'assistant, et une seconde héroïne. Le médecin sera dans ces deux cas le catalyseur. Dans *La Hermosura aborrecida* et *El amor médico*, c'est l'amoureuse qui devient médecin pour sauver son amour ; mais son travesti suscitera le même *quiproquo* en faisant naître à son tour un amour malheureux. Dans *Viuda casada y doncella*, c'est en prévision d'un amour possible que le personnage se fait passer pour médecin, mais cet

---

(140) Il s'agit de Costanza dans *La hermosa aborrecida* et d'Estefanía dans *El amor médico*.

(141) Il semble bien que Tirso ait conçu en même temps le personnage de Pinzón et celui de Jerónima. Pinzón esquisse à l'acte II, scène 14, le portrait du médecin, véritable *medicus politicus* tel que nous le présente Rodrigo de Castro.



amour qu'il inspirera sera pour lui un moyen et non une fin, puisque la jeune mauresque l'aidera à s'évader. Tirso n'a pas dû trouver à son goût ce cynisme assorti d'une couardise peu commune.

Toutes ces pièces mettent l'accent, non plus sur le personnage du médecin, dans la relation médecin-malade, mais sur le patient ou la patiente, dans l'optique particulière de la mélancolie amoureuse, réelle ou feinte ; étude que nous nous proposons de mener à bien ultérieurement.

*Le « Doctor Carlino » de Góngora.*

Góngora est peu connu comme écrivain de théâtre ; pourtant, l'une des deux pièces qui portent sa signature met en scène un faux médecin particulièrement attachant, tant sa clientèle a de plaisir à le recevoir. C'est à Cordoue que Góngora écrit *El Doctor Carlino*. Quatre ans après, en 1617, il repartira pour Madrid et reviendra dans sa ville natale après une grave maladie. Il mourra en 1627, sans avoir mis la dernière main à cette comédie. Dans son ouvrage, *Etudes sur l'œuvre poétique de D. Luis de Góngora y Argote* <sup>(142)</sup>, M. Robert Jammes réserve à cette pièce un long chapitre qu'elle partage avec *Las firmezas de Isabel*. Nous y renvoyons le lecteur, tant pour l'analyse de l'œuvre que pour la place qu'elle occupe à l'époque où le nouveau théâtre connaissait, grâce à Lope de Vega et à Tirso de Molina, un extraordinaire succès. Nous retiendrons, parmi de nombreuses et pertinentes remarques, le caractère injouable d'un théâtre qui demanderait à être représenté devant un rideau, à la manière des pièces de Lope de Rueda, alors que la mode est au théâtre dit « de apariencias » dont les scènes changent de décor avec une rapidité incroyable, tout en obéissant de façon stricte aux règles des unités. L'auteur souligne aussi l'art avec lequel Góngora traite un sujet mineur réservé, à l'époque, au genre des « entremeses » où la farce et le burlesque font accepter ce que le sujet offre de scabreux ou d'immoral. Nous y apporterons cependant quelques réflexions qui ont pour but de compléter certains jugements et d'approfondir l'étude du personnage savoureux et humoristique du Docteur Carlino.

M. Robert Jammes qualifie le personnage de médecin marron. Une déviation de sens fait que, de nos jours, l'expression prête à confusion et risque de fausser le caractère du protagoniste ; il faudrait, en effet, qu'il fût médecin, or il n'en a que les apparences et, loin d'être antipathique au public, il se fait peu à peu admettre

---

(142) Thèse, Bordeaux, 1967.



malgré son comportement. Trop malin pour commettre des délits graves, il ne se livrera pas, comme le médecin marron, à l'exercice d'une science véritablement acquise, mais détournée de son but au mépris de la déontologie et de la morale chrétienne. Il ne délivrera pas d'ordonnances de complaisance, ne prescrira pas d'abortifs, ne composera pas de drogues contenant du poison et susceptibles d'entraîner la mort d'un tiers. Il ne gagnera pas des sommes illícites par la pratique clandestine de son art.

Le docteur Carlino est un faux médecin et, à la différence du médecin marron, il ne peut discréditer une profession qu'il a usurpée, un corps dont il ne fait pas partie. D'ailleurs, il confesse, en un monologue cynique, les fautes qu'il a commises, pour, dit-il, mourir en paix avec lui-même et avec les autres, dans le cas où l'on réclamerait la mort du pécheur. Lors du décès de son frère qui, lui, avait reçu les insignes de docteur, la tentation fut la plus forte et il s'empara de la barrette, de la bague, « *precioso engaste en un guijarro fino* »<sup>(143)</sup>, il jugea plus prudent de s'éloigner de Valence où son frère et lui-même étaient connus, après avoir roulé dans une mallette le précieux parchemin quelque peu truqué. Poussé par la nécessité, il considérerait l'« *iluminado pergamino* » comme un héritage légal dont il pourrait se servir dans une autre province, exerçant ainsi la profession de médecin en toute impunité. Le plaidoyer de Carlino mérite examen :

Un pobre aragonés soy,  
nacido en Calatayud,  
de humildes padres mas limpios  
como un rayo de la luz.  
Fuime a Valencia, muchacho,  
a donde en mi juventud  
fui demonio por Valencia  
encarnado y aun azul<sup>(144)</sup>.

L'humour de Góngora y apparaît d'une légèreté railleuse ; Carlino, impudent et imposteur, a des accents lyriques qui sonnent à peine faux : ses parents, pauvres mais dignes, qu'aucun sang maure ou juif n'a entachés, se sont saignés aux quatre veines pour lui permettre de recevoir la même éducation que son frère. Mais il fait, à Valence, les quatre cents coups. Pourquoi ce rappel de la pureté du sang, si ce n'est, à notre avis, en vue du rapprochement que l'on est tenté de faire entre le personnage et les nombreux néo-chrétiens d'origine juive ou musulmane, devenus médecins et

---

(143) *Obras completas*, par Millé y Jimenez, 6<sup>e</sup> éd. Aguilar, Madrid, 1966 p. 827.

(144) *Id.*, *ibid.*, pp. 827-828.

inquiétés pour leurs origines ? Est-ce malignité de la part de Góngora ? Nous ne le croyons pas et laissons à Quevedo le soin d'user de telles armes vis-à-vis de ses adversaires. En outre, Góngora n'attachait guère d'importance à ce qu'il considérait comme des plaisanteries éculées qui ne pouvaient causer aucun préjudice. Artigas, dans son étude biographique du poète, rapporte en appendice l'anecdote suivante :

Estando enfermo, le pidió con gran encarecimiento al médico (se llamaba Mendoza), le curase con toda puntualidad, asistencia y vigilancia, porque estando bueno deseaba llevarle a cazar liebres con podencos, aludiendo al origen morisco del doctor, porque à los moriscos los llamaban perros <sup>(145)</sup>.

Il s'agissait, non de blesser, mais de faire un jeu de mots, plaisir auquel Góngora résistait difficilement. Rien de comparable avec les insinuations malveillantes de Quevedo sur la prétendue descendance juive du poète qui ne semble pas s'être inquiété outre mesure de ces médisances ; cet état d'esprit permet peut-être d'éclairer la tirade de Carlino et d'en dégager une certaine ironie : avec quel lyrisme le faux médecin proclame-t-il la pureté de son sang alors qu'il apparaît, tout au long de la pièce, comme un escroc inoffensif, certes, mais dépourvu d'honneur et de scrupules ! Cependant, malgré ses tares, il demeure sympathique et l'on rejoint ici M. R. Jammes qui remarque justement que la manière de peindre, même lorsque le désir de satiriser n'est pas exclu, reste, chez Góngora, esthétique. Le poète, en effet, ne dépasse pas la mesure, ne fait pas basculer la pièce dans le sordide. Carlino, répétons-le, est prudent dans l'imposture ; psychologue averti, il étudie les faiblesses de ses confrères supposés, se rend indispensable par son affabilité, détend l'atmosphère par ses traits d'humour. Il n'a garde d'oublier qu'il en sait tout juste assez pour abuser un entourage peu cultivé :

Aprendí allí lo que basta  
para engañar al común  
con dos o tres aforismos  
del médico de Corfú <sup>(146)</sup>.

---

(145) App. IV, p. 1218 (n° 20) Millé y Jimenez.

Robert Jammes reprend les exemples d'Artigas (*Biografía*, pp. 367 à 379) à la p. 27 de sa thèse.

(146) O. C., *éd. cit.*, p. 828.

Curieuse façon, au premier abord, de désigner Hippocrate. Góngora, pour les besoins de la rime, choisit la ville grecque de Corfou. Il s'agit ici de la partie prise pour le tout, et peu importe au poète que l'auteur des *Aphorismes* soit né à Cos.

C'est avec désinvolture qu'il avoue son incompetence :

Sangro a tiento y purgo a vuelo.

Se prendre soi-même ou vouloir se faire prendre au sérieux serait d'une impardonnable légèreté ; mieux vaut s'en tirer par une pirouette et dissimuler son ignorance derrière des plaisanteries :

Con los de mi facultad  
soy un mico de Tolú  
que con monerías granjeo  
amistad y gratitud <sup>(147)</sup>.

Carlino se livre même à une profession de foi burlesque et non plus satirique. Comme il y a l'anti-héros, il y a l'anti-médecin, et dans ce cas particulier, Góngora n'a aucunement l'intention de dénoncer l'incapacité des médecins. Ainsi que l'écrit M. R. Jammes, « aux valeurs officielles reconnues par la société de son temps (Góngora) oppose des valeurs en sens inverse que l'on peut appeler, toujours en se situant au niveau de l'époque, des anti-valeurs » <sup>(148)</sup>. Sans doute n'y a-t-il pas, chez Carlino, proclamation ou exaltation de sa supériorité ; tout au plus y a-t-il, face à une médiocrité dorée maintenue intelligemment dans l'ombre, la bêtise, la cupidité, l'orgueil de ceux qui, niaisement, se laissent prendre au piège d'un individu malin sachant jouer de leurs faiblesses et tirer partie de leurs défauts. Il y a donc satire, mais au second degré, en quelque sorte. De même, si Góngora ne fustige pas le corps médical comme le fait Quevedo, au moins suggère-t-il, par la peinture qu'il fait de son personnage, les défauts reprochés le plus communément à ses confrères. Pourquoi ergoter avec eux ? « entretenir une discussion avec le Docteur Dindangdux, quand je ne puis entretenir une mule par manque de picotin ? » <sup>(149)</sup>. Soyons sérieux, semble nous dire Carlino : ce serait la seule façon de dévoiler l'imposture ! Mais Góngora nous rappelle, par ce biais, les discussions des médecins réunis au chevet du mourant, ergotant sans vergogne et incapables de lui porter secours ; leur désir de paraître doctes aux yeux des autres, leurs politesses empoisonnées. Carlino, d'une phrase, fait le procès de ces collèges de médecins qui font « beaucoup de bruit pour rien, coups de chapeaux et démentis » <sup>(150)</sup>. Donner des soins

---

(147) *Id., ibid.*, p. 828.

(148) Robert Jammes, *op. cit.*, p. 53.

(149) *O. C., éd. cit.*, p. 828.

(150) *Id., ibid.*

? Yo conferencias en juntas  
que el horno son del Padul,  
pocas joyas y muchas voces  
sombrazos y mientes tu ?  
Abrenuncio Satanás. (p. 828)

Ce passage rappelle une phrase de la *Moria* d'Erasme.

qui entraîneraient la mort du malade, Carlino s'y refuse ; ce serait dangereux et peu rentable. Pourquoi tuer la poule aux œufs d'or ?

.....  
que mi negocio es solapo  
lisonja y solitud ... (151)

Il sera bon de ne choisir que des malades imaginaires et la seule ponction licite sera celle de leur argent :

curo las damas del pueblo,  
y trato de la jumentud ...  
de los galanes, y a todos  
soy médico de orozuz (152).

Le mot *jumentud*, par sa ressemblance avec *juventud*, situe les blancs-becs et les jeunes bœufs des deux sexes qui requièrent ses soins. L'étrangeté exotique du mot *orozuz* rend encore plus chers les bons offices de ce médecin à la réglisse, nous pourrions traduire médecin à la guimauve, qui absorbe la substance du malade plus qu'il n'est absorbé (*dulce y chupativo*) et qui prolonge outre mesure une cure, saignant avant tout le malade de la veine du coffre (153).

Y a-t-il meilleure clientèle que celle des jeunes femmes opilées ? Leur manie de mâcher de l'argile fait que les petits cruchons en terre parfumée se convertissent, pour le médecin, en mine d'or du Pérou :

los búcaros, para mi,  
son las minas del Perú  
según tengo de opiladas  
infinita multitud (154).

A partir de cette évocation une fois de plus exotique, l'esthétique reprend ses droits sur la satire et le portrait burlesque, sans s'éloigner de certaines habitudes que la déontologie médicale réprouve : les médecins étaient invités à ne pas succomber aux charmes de leurs clientes. Enríquez Gómez, quelques années plus tard, ne se fera pas faute d'attaquer les médecins galants ; Carlino n'a cure de la morale :

Visítolas, y a las bellas  
como si fueran laud,

---

(151) *Id.*, *ibid.*, p. 828.

(152) *Id.*, *ibid.*, p. 829.

(153) La vena del arca est la veine mésentérique, dans la région abdominale où sont situés les hypocondres. Le jeu de mots est donc facile.

(154) *Id.*, *ibid.*, p. 829.



busco en el traste del brazo  
consonancia de salud <sup>(155)</sup>.

Le musicien qu'était Góngora apparaît ici : son personnage, tendrement penché sur la blancheur d'un bras, tel le joueur de luth en train d'accorder l'instrument, évoque les gravures de Laignet et d'Abraham Bosse <sup>(156)</sup>, dont la vogue fut si grande au XVII<sup>e</sup> siècle. Ces consonnances de santé sont les cadences et les intercadences du pouls qui donnent le ton au médecin. Cette façon inattendue d'interpréter l'harmonie des humeurs, source de santé, en termes musicaux, convient tout à fait à Góngora, mais n'est pourtant pas originale. Avant lui, Jerónimo de Miranda, auteur supposé du *Diálogo da perfeçam e partes que sam necessárias ao bom médico* <sup>(157)</sup>, écrivait :

vos no sabeis que nuestro cuerpo está compuesto en proporción por do algunos filósofos quisieron que nuestra alma no fuesse otra cosa sino una armonía a manera de un instrumento de cuerdas templadas y como afloxando y quebrándose las cuerdas, se desconcierta la música ni más ni menos se acaba la vida desconcertándose los humores que en el cuerpo sano estaban concordes <sup>(158)</sup>.

On ne pouvait, d'une façon plus brève ni plus poétique, condenser en quelques lignes l'opinion des philosophes. Góngora a eu le mérite de nous en donner une évocation aussi brève mais plus esthétique.

Lorsque Góngora évoque la saignée, il rejoint d'autres dramaturges et d'autres écrivains qui mettent en scène le faux médecin et le font assister à l'opération. Sa présence inutile est rendue vraisemblable par l'habitude de l'époque : les médecins assistent le chirurgien, tenant au besoin le chandelier au-dessus du patient ; car ils laissent aux chirurgiens-barbiers le maniement de la lancette, indigne d'eux. Ils condescendaient parfois à guider leur assistant de leurs connaissances théoriques ; mais bien souvent ils ne connaissaient que les rudiments de l'anatomie et de la pratique chirurgicale. Grâce à ce trait de satire indirecte, le poète prend le pas sur l'observateur ironique, puisqu'il peut, tout à loisir, admirer et faire admirer la cheville de la malade, « trozo de márfil cual no los vio Calicut » <sup>(159)</sup>.

---

(155) *Id.*, *ibid.*, p. 929.

(156) Outre le recueil de gravures intitulé *Les Proverbes de Laignet*, on comparera avec profit les tableaux dessinés par Abraham Bosse et accompagnés de légendes en vers et les descriptions des écrivains de l'époque. Laignet : XVII - Bosse : 1602-1676.

(157) Lisboa, 1562.

(158) *Id.*, *ibid.*, fol. 13/r.

(159) *O. C.*, *éd. cit.*, p. 829.

Góngora rappelle aussi que certains médecins aiment à amuser leur clientèle féminine en lisant ou faisant semblant de lire dans les lignes de la main. João de Barros, dans *Ropica Pnefma*, dénonce cette coutume, tout en reconnaissant, du point de vue psychologique, l'efficacité indéniable du procédé :

E mais, às vezes leixava o pulso e tomava a mão ao paciente, e ensinava-lhe que era e linha da vida e como estava rameficada em honra e outras graças e fábulas que obram mais na saude que duas oitavas de escamonea <sup>(160)</sup>.

La remarque a d'autant plus de poids qu'il s'agit non d'une femme mais d'un homme, réputé moins influençable. Amador Arrais, dont le frère médecin avait commencé à composer le *Diálogo das queixas dos enfermos*... <sup>(161)</sup>, reprend presque mot pour mot l'anecdote contée par João de Barros et que Góngora évoque dans les vers suivants :

Miro manos y sé dellas  
lo que sabe un avestruz,  
a lo cual acuden todas  
como moscas a alajud <sup>(162)</sup>.

Mais, en fin de compte, qu'obtient Carlino ? de quoi se nourrir et se vêtir, des dons en nature... et de toute nature ; mais cela ne lui permet pas, et il l'avoue avec esprit, d'acheter une mule : de la verve et non de la hargne, un dessin humoristique et non une caricature, voilà ce que nous offre le poète.

La littérature satirique antérieure aurait pu inciter Góngora à faire preuve d'une ironie plus mordante, pareille à celle de ses premières *Letrillas*. Ces compositions, il est vrai, reprennent des lieux communs usés par un siècle et demi de bons services. La *letrilla* « Ya de mi dulce instrumento » est un modèle du genre : antérieure aurait pu inciter Góngora à faire preuve d'une ironie plus mordante, pareille à celle de ses premières *Letrillas*. Ces compositions, il est vrai, reprennent des lieux communs usés par un siècle et demi de bons services. La *letrilla* « Ya de mi dulce instrumento » est un modèle du genre :

del doctor mal entendido,  
de guantes no muy estrechos,  
con mas homicidios hechos

---

(160) *Ed. cit.*, p. 46.

(161) *Diálogo primeiro das queixas dos enfermos e curas de médicos*, éd. cit.

(162) *O. C.*, éd. cit., p. 829.

que un catalán forajido ;  
si son de puñal buido  
las hojas de su Galeno ;  
y si partir puede el freno  
y el dinero con su mula ;  
mate, y sírvale de bula  
la carta que trae consigo :  
y diga que yo lo digo <sup>(163)</sup>.

Le thème du médecin morticole apparaît encore dans la *Letrilla*  
« Buena Orina y buen color » :

Balas de papel escrito  
sacan médicos a luz  
si son balas de arcabuz  
para vidas infinitas ... <sup>(164)</sup>.

Même idée développée dans la *Letrilla* « que pida un galán Minguiña » :

Que sea médico grave  
Quien más aforismos sabe,  
bien puede ser.  
Mas que no sea más experto  
el que más hubiera muerto  
no puede ser <sup>(165)</sup>.

Ces quelques citations, que l'on pourrait multiplier <sup>(166)</sup> sans qu'aucun trait original puisse les diversifier, mettent en relief, par contre, la différence de ton du *Doctor Carlino* où les topiques

---

(163) *Id.*, *ibid.*, 110 - 1595, p. 310.

(164) *Id.*, *ibid.*, 103 - 1591, p. 299.

(165) *Id.*, *ibid.*, 95 - 1581, p. 285.

(166) Il faudrait citer également la letrilla : « Será lo que Dios quisiere » (B.A.E. Letr. Atribuibles) : t. 32, p. 398.

Que habrá gran copia imagino,  
de médicos y letrados  
más de ellos graduados  
por un conde palatino ;  
con la fe de un pergamino  
destruyen media Castilla,  
uno en mula otro en silla.

La letrilla : « Mucho tengo que reir » : B.A.E., t. 32, p. 398.

Médico aunque es lego  
que a la menor calentura  
su cara no siendo cura  
da el olio y entierra luego  
y aunque la ciencia le niego  
le concederé de grado  
un pergamino arrollado  
y un engastado zafir,  
mucho tengo que reir.

font place à des remarques autrement spirituelles. En outre, Góngora y a accordé au tableau de mœurs une place privilégiée, puisque le personnage principal nous incite à le suivre chez ses clients. Non seulement il élève le ton du burlesque lui conférant, ainsi que le fait remarquer M. R. Jammes, un rôle esthétique, mais encore il conserve à la femme, aussi niaise et superstitieuse fût-elle, sa grâce et son charme. En cela il peut être rapproché de Lope de Vega, qui n'a jamais défiguré ou enlaidi un personnage féminin.

Le second trait original du passage appartient à la forme qui est plus un pastiche qu'une parodie. La poète semble avoir voulu insérer dans la pièce un romance morisque assonancé en *u* dont il recrée l'atmosphère, puisqu'il évoque la vie à Cordoue et un cadre qui fut celui de bien des romances artistiques du genre. Nous nous introduisons derrière lui dans ces patios noyés d'ombres, nous soulevons une tenture derrière laquelle s'égrainent des rires mal contenus, nous écoutons derrière une porte les chuchotements étouffés d'un gynécée composé de jeunes filles et de jeunes femmes à l'imagination vagabonde pour qui le Docteur Carlino est le Loaysa du *Jaloux d'Estrémadure* de Cervantès. On les devine, se précipitant vers leur ami, lui racontant leurs misères secrètes, leurs maux, leurs aventures imaginaires, leurs secrets. Góngora, par la seule magie des consonances arabes, par l'évocation des noms célèbres dont il pare les jeunes filles, va se pasticher lui-même, imiter ses propres romances en donnant à cette scène un vêtement au goût littéraire de l'époque. En même temps, il va dépayser le lecteur par la musicalité des mots rares ou bizarres, se rapprochant une fois encore de Lope par l'art d'introduire l'exotisme au théâtre <sup>(167)</sup>. Comme pour Lope, les mots, en dehors de la réalité qu'ils représentent, semblent avoir exercé sur le poète une fascination d'ordre musical. Leur sonorité éveille en lui un ensemble d'images qui projettent le lecteur dans les temps révolus et lui imposent, selon sa culture, l'évocation de récits, de chroniques ou de légendes.

---

Dans « Válgame Dios qué ventura », Góngora écrit encore :

Que el médico laureado  
en sus curas salga cierto  
más por los hombres que ha muerto  
que no por los que ha sanado,  
con ventosas y sangrías  
que de un dolor de costado  
despache un hombre en tres días  
y que le paguen la cura,

! Válgame Dios qué ventura ! (B.A.E., t. 32, p. 387).

Cf. également « Si sus mercedes me escuchan ... (Aguilar, 31 - 1590, p. 119).

(167) *La peste et le mal vénérien ...*, op. cit., p. 277.



Lope nous avait donné une description lyrique du Nouveau-Monde, alors qu'il s'agissait d'introduire sur scène le gaïac et la salsepareille utilisés dans le traitement du mal vénérien. L'auteur va encore plus loin, puisqu'il subordonne le texte au besoin de la rime afin d'introduire le plus d'évocations arabes possibles <sup>(168)</sup>. Par cette accumulation de mots inusités, il transporte Carlino et ses clientes hors d'un monde coutumier moins chatoyant et plus trivial, il esthétise une époque en parant les plus humbles concepts d'une musique et d'une couleur inaccoutumées ; c'est ainsi qu'il fait une incursion gourmande dans les dépenses cordouanes où le pain d'épice, la réglisse, le couscous, voisinent avec les beaux jambons de montagne qui apportent leur démenti catholique aux affirmations musulmanes de la semoule. La marjolaine dégage un arôme plus doux lorsqu'elle s'appelle almoradux, l'ambre et l'ivoire se font plus rares et plus précieux si Calicut et Ormuz servent de cadre. Mais l'accord se fait lorsque les gants d'ambre, mode de l'occident, font appel aux concrétions orientales ; lorsque la beauté du diable est l'apanage des jeunes cordouanes dont on ne saurait dire si les aïeules furent chrétiennes, juives ou musulmanes. Le proxénétisme de Carlino, enfin, perd de son réalisme cynique lorsqu'il se pare des vêtements somptueux de la légende.

Hablo a Blanca flor en Flores  
a Lindaraxa en Gazul <sup>(169)</sup>.

Malheureusement, l'état inachevé de la pièce ne permet pas de jugement définitif sur l'art dramatique de l'auteur. La pièce n'en fut pas moins goûtée par les contemporains du poète, puisque le nom du personnage principal, ainsi que quelques traits de sa personnalité, furent retenus par Solis y Rivadeneyra, à l'époque où le futur moine historien de l'Amérique n'était pas encore entré dans les ordres et publiait à la Cour ses pièces profanes.

*Le « Doctor Carlino » de Solis y Rivadeneyra.*

La comparaison entre *El Doctor Carlino* de Góngora et la pièce du même nom de Solis y Rivadeneyra met en relief l'originalité du poète. Nous ne reviendrons pas sur le rapprochement déjà fait par M. Robert Jammes et sur les conclusions auxquelles nous souscrivons entièrement. De la malice et de la verve cynique du premier

---

(168) Mico de Tolú, alcuzcuzu, orozú, almoradux, etc ...

(169) *O. C.*, éd. cit., p. 829.

il ne reste qu'un léger reflet. Carlino, avec Solis, reste sans doute l'usurpateur, le faux-médecin dont Góngora campe le personnage, mais il est encore plus circonspect que son modèle. Il utilise le même procédé de présentation que lui en un monologue entendu seulement par le public :

Doctor : ... Ahora, señores, que  
estamos solos aquí,  
porque vuestra duda sé,  
quien soy os diré, quien fui  
y quien pienso seré <sup>(170)</sup>.

Il ne fut pas, comme le modèle, frère d'un véritable docteur de l'Université de Valence, mais serviteur de cet aimable plaisant qui se faisait passer pour son frère et honora, par sa réputation fallacieuse, la ville de Cadix. Il est compréhensible que ce serviteur d'un faux-médecin ne se risque pas à donner des soins et à formuler des ordonnances. Serviteur d'un médecin véritable, il eût pu, comme les assistants, recueillir quelques bribes de cette science et les utiliser à bon escient. Mais dans son cas, il n'en était pas question. Il est vrai que le public peu informé, ne connaissant que de nom et de renom la pièce de Góngora, pouvait supposer que le modèle pratiquait réellement la médecine. Pourtant Solis a soin de préciser les talents du Docteur Carlino :

y del aprendí también  
lo embustero y lo aviado,  
que dirán los que me vea  
que soy el mismo mismado <sup>(171)</sup>.

« El mismo mismado », c'est-à-dire un entremetteur, un « buscoaficios » tel qu'on en trouve un exemple dans *La hija de la segunda Celestina*. S'il a usurpé à son tour ce qui l'avait été déjà une première fois (nombre y grados quitados), c'est pour pénétrer facilement dans les alcôves :

Con el ser médico allano  
cuantas casas hay y gano  
nombre de atinado y bueno  
sin que el libro de Galeno  
me haya tomado una mano <sup>(172)</sup>.

Solis, comme Góngora, fait prononcer à son personnage des vers de romances connus qui lui tiennent lieu d'aphorismes :

---

(170) B.A.E., t. 38, p. 43, acte 1°.

(171) *Id.*, *ibid.*

(172) *Id.*, *ibid.*

Harto os he dicho, miradlo <sup>(173)</sup>.  
Rappelons que Góngora faisait dire à son héros :  
Agora lo veredes, dijo Agrajes <sup>(174)</sup>.

Solis, par contre, n'a aucunement utilisé, en tant que tel, le faux-médecin. Il n'a esquissé aucune satire autour du personnage, et si nous avons rappelé cette inspiration c'est surtout pour mettre en valeur le talent de Góngora qui nous conduit dans l'intimité des jeunes belles de l'époque, malades imaginaires et malades d'amour, puériles, gourmandes, spirituelles et autrement attachantes que les jeunes sottes et les intrigantes mûres du « teatro de figurón » aussi audacieuses, sans doute, dans leur comportement, mais moins vives dans leurs réparties. Góngora apporte ainsi un reflet du disciple d'Esculade et nous entraîne à sa suite dans un monde ambigu et baroque, paré des scintillements de l'esprit andalou.

Cette métamorphose que Tirso a su utiliser grâce à son goût du déguisement s'enrichit chez Góngora des éléments esthétiques qu'offrent le langage, la syntaxe, qui donnent toute sa valeur au mot rare, l'introduction habile du thème morisque, et enfin la transfiguration des gestes coutumiers et des tics du médecin. Antonio de Solis se défend d'avoir imité son devancier ; il aurait été plus à l'aise dans une création de toute pièce, car il apporte au style de cette comédie un sourire plus ironique, une connaissance du monde plus désabusée, des situations qui ne manquent ni de finesse ni de piquant. Il n'empêche que notre préférence va à l'andalou.

#### *Quevedo et le faux-médecin.*

En 1643, fut publiée une petite pièce intitulée *El Médico* et attribuée à Quevedo. Il s'agit, comme dans les pièces précédentes, d'un faux-médecin. Dans une conférence qui date de 1934, José Goyanes y Capdevila étudiait les principaux passages où Quevedo égratignait les médecins et la médecine ; mais il n'est pas fait mention de *l'Entremés*. Ce dernier, par contre, était cité par Carlos María Cortezo en marge de son Discours de Réception lu à la Real Academia Española, en 1918, mais sans aucun commentaire, dans les « Notas adicionales al discurso ». Il nous a semblé intéressant d'y revenir.

---

(173) Romance de Montesinos.

(174) Phrase célèbre, prononcée par Amadis de Gaule.

Quevedo, afin de donner quelque vraisemblance au déguisement, se fait l'écho de la carence des praticiens dans les campagnes et les bourgades, où le barbier se chargeait des premiers soins ; il fallait, ensuite, transporter le malade à une ville plus importante, car si un médecin se dérangeait, il en coûtait gros à la famille du malade. C'est pourquoi le sacristain peut assurer au personnage déguisé en médecin, Bras Mojón, qu'il ne risque guère d'être dévoilé :

El daño os aseguran,  
ser aquí en un lugar de cien vecinos  
de médico y razón capaz indinos,  
y para fin de nuestras pretensiones,  
jamás digais más destas dos razones.  
Si está el enfermo de peligro ajeno,  
habéis de responder siempre : « pues bueno » ;  
y cuando diga que el peligro siente,  
« yo se lo quitaré muy brevemente » (175).

C'est pour la même raison que le barbier se prenait souvent pour un Esculape :

Barbero : ... ¿ qué médico me iguala en hacer curas ? (176).

Une joute s'engage entre les deux personnages ; on pourrait l'appeler le jeu des demi-vérités ; toutes les fois que le barbier affirme sa science médicale, les autres personnages le reconnaissent ; mais ce ne sera qu'une demi-vérité, puisque la comparaison ne tient que par les insuffisances du médecin : comme le médecin, le barbier tue son monde, comme lui il a le droit d'être assimilé au curé, puisqu'il apporte l'extrême onction ; comme le médecin il jargonne le latin et reproche à Bras Mojón de fonder sa science sur des connaissances insuffisantes :

*vis argumentare mecum*  
maricón, falso dotor  
que en letras góticas fundas  
tu agudeza y tu opinion (177).

Tous deux se retrouvent enfin d'accord pour prélever sur le mort le tribut qui leur est dû :

El doctor y el barbero se han encontrado,  
para ser de la muerte dos tributarios.

---

(175) B.A.E., t. 69, p. 75.

(176) *Id.*, *ibid.*

(177) *Id.*, *ibid.*



Guantes y sortija, señal es cierta  
de que queda la muerte junto a la puerta <sup>(178)</sup>.

Il s'agit bien de satire au second degré puisque, devant le faux praticien, le barbier hausse le ton et imite le médecin dans ce qu'il a de ridicule. Satire au second degré ce déguisement auquel personne ne croit puisque Juana, méfiante, lui apporte du vin blanc en guise d'urine, afin de voir sa réaction. Quevedo accumule les invraisemblances, les balourdises avec une férocité à peine dissimulée. La première partie de la tirade :

¿ Sabes qué son hipocondrios  
y las partes del pulgón <sup>(179)</sup> ...

évoque un lourdaud tel que Rueda et Timoneda en campent dans les *Pasos* et *Entremeses* ; par contre, la seconde partie de la tirade :

¿ Tu sabes qué es medicina ?  
sangrar ayer, purgar hoy ...

pourrait être dite par l'auteur lui-même, tant elle rappelle les *letrillas* ou les *romances* de la même veine écrits sur les mêmes sujets.

En bref, même à travers le déguisement, la médecine et le médecin sont concernés, visés, aussi impitoyablement que dans l'œuvre satirique en vers de Quevedo, au contraire de ce que nous avons remarqué chez Lope ou chez Tirso. Le seul but de cet *entremés* est de faire rire aux dépens de la profession. Les moyens ne sont pas neufs et n'ajoutent rien au talent de l'auteur.

Peut-on dire, par contre, que cette pièce ne soit pas marquée de sa personnalité ? et n'y peut-on pas retrouver, comme dans le *Doctor Carlino* pour Góngora, certains traits qui rappellent sa meilleure veine ? Quevedo utilise dans *El Médico* les mêmes éléments que Góngora dans sa pièce ; Bras Mojón, dans son nouveau rôle, s'inquiète de gagner sa vie en tuant : ¿ « Al fin habemos de vivir matando ? ». Car c'est selon lui une caractéristique du médecin. Le barbier admire sa tournure et le voyant « de buen talle » ne doute pas un seul instant de sa profession, car le médecin doit être bien mis et de tournure élégante. Comme chez Góngora, le faux-médecin de Quevedo viendra de Valence. On a beaucoup épilogué sur les allusions des satiriques à la Faculté de Valence, à cause d'un diction : *médicos de Valencia, faldas largas y poca ciencia*. Est-ce

---

(178) *Id.*, *ibid.*

(179) *Id.*, *ibid.*

vraiment un signe de médiocrité, est-ce une précaution de l'impos-  
teur afin de détourner les curieux de possibles investigations ? La  
Faculté était cependant renommée depuis Torella ; malheureuse-  
ment le fait de se trouver hors de la juridiction castillane lui faisait  
du tort. La consultation de Bras Mojón rappelle par certains traits  
celle de Carlino, mais en plus grotesque. Mêmes lieux communs  
tendant à décrier la profession : « sangrías purgas y ventosas »  
sont les thérapeutiques préconisées par Carlino et Bras Mojón <sup>(180)</sup>.  
Le « y esotro kirieleyson » rappelle le charabia de Góngora mais  
avec, en plus, une intention macabre. La tirade qui débute par :

¿ sabes tu qué es medicina ?

rappelle aussi à bien des égards le soliloque de Carlino et sa « vir-  
tud chupativa »

dar dineros al concejo,  
presentes el que sanó ...  
contradecir opiniones,  
culpar al que murió siempre  
de que era desordenado,  
y ordenar su talegón ... <sup>(181)</sup>

Sans doute le burlesque est-il plus appuyé, les mots déformés à  
plaisir, selon les recettes du genre. Mais alors que dans la pièce de  
Góngora la mort et la maladie ne rôdent pas autour de la clientèle  
très particulière de Carlino, elles restent à l'affût, malgré la bourde,  
dans la pièce de Quevedo : « Kirieleyson, matar un lechón y veinte  
amigos, dos tributarios de la muerte, queda la muerte junto a la  
puerta », tels sont les rappels incessants de Quevedo. Même jeune,  
la femme craint la mort, avant ou après l'amour ; à croire que dans  
chaque étreinte, le partenaire se demande s'il ne va pas trouver,  
dans ses bras, la *pelona* au rire sardonique ; un reflet de cette  
constante apparaît ici :

una niña de amor morir se quiere :  
médicos la curan mas no la entienden ;  
que le den el acero todos le mandan ;  
moriráse la niña si no se sangra.

Personne n'est en sécurité, même avec le barbier :

Camina barberón de los infiernos  
Hérodes retratado en niega-yernos ;  
¿ sangrais, si acertais, a mi marido ? <sup>(182)</sup>

---

(180) *Id.*, *ibid.*

(181) *Id.*, *ibid.*

(182) *Id.*, *ibid.*

La mort-par amour, la mort-faute d'amour, la mort-faucheuse, la mort-sentinelle, le suppot d'enfer, l'exécuteur des basses-œuvres, cette vision à la fois d'angoisse et d'horreur grotesque prend tout son relief et grimace à côté d'un faux-médecin, ou d'un vrai barbier, pour qui la vie du patient n'a d'autre prix que celui qui lui est prélevé. Nous sommes loin de la joie de vivre et de la verve subtile d'un Góngora.

Cet examen met en lumière la diversité des transpositions à la scène d'un même personnage, mais tous ces exemples témoignent chez leurs auteurs, d'un désir de plaire et de divertir, et non d'un propos moralisateur. Ils se sont attachés davantage à une conception théâtrale, où la répartie brillante, la vivacité des répliques font le succès de la pièce ; mais cela ne les empêche nullement, à travers une esthétique différente et une optique personnelle, souvent originale, de proposer aux spectateurs des thèmes de réflexion sur l'homme, ses faiblesses, ses obsessions ou ses aspirations. Il ne s'agit donc pas de critique sociale délibérée, même lorsque Quevedo décoche sans en avoir l'air quelques traits acérés. Nous restons encore dans le domaine du comique, macabre, peut-être, mais aucunement didactique. Il nous reste maintenant à franchir ce seuil.

#### *Le médecin dans le théâtre portugais.*

Si le Portugal s'est signalé par la qualité de sa littérature didactique, s'il a préféré à la peinture réaliste des individus et de la société une vision romanesque idéalisée à travers les hauts faits de la chevalerie et le bucolisme du genre pastoral, il peut s'enorgueillir d'une littérature dramatique dont les enseignements sur la vie et les mœurs de l'époque sont souvent originaux.

#### *Gil Vicente.*

Si Gil Vicente met en scène des médecins, c'est afin d'accroître la variété de ses personnages, de parachever la fresque sociale dont la peinture lui tient particulièrement à cœur. De ce point de vue, nous nous sommes attachée à souligner l'intérêt d'une telle peinture et sa portée pour la connaissance de l'époque. Il ne s'agit pas de types, comme cela est souvent le cas chez le dramaturge, mais d'individus doués d'une personnalité sur laquelle les spectateurs ne se méprenaient pas. Peut-on dire cependant que leur présence au chevet du prêtre malade d'amour change quoi que ce

fût dans le déroulement de l'action ? Peut-on véritablement parler de développement dramatique devant ce constat d'impuissance en présence d'un mal que seul l'objet en cause peut guérir ? Par contre, c'est avec la curiosité du spécialiste et les talents du psychologue que Gil Vicente se penche sur les différentes maladies névrotiques qu'il attribue à ses personnages, afin de créer les rebondissements, de retarder ou de précipiter l'action, suivant une vraisemblance physiologique capable de créer l'illusion. Enfin, et en dehors de toute préoccupation dramatique, Gil Vicente aime évoquer la matière médicale, l'utiliser aussi, en compatriote averti de Garcia da Orta et de Cristovão da Costa <sup>(183)</sup>.

#### *Camoens.*

Des illustres médecins de Coimbre ou de Lisbonne, on passe, avec *El-Rei Seleuco* <sup>(184)</sup> de Camoens, à la transposition sur scène d'une anecdote historique, fréquemment utilisée par les écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle, et tout spécialement par les Portugais <sup>(185)</sup>. On connaît l'histoire d'Erasistrate, médecin grec attaché à la personne du Roi dont le fils Antioco tombe amoureux de Stratonice, jeune épouse d'un monarque âgé. Cette histoire contée par Plutarque, puis par Valère Maxime, fut reprise par Apien et Lucien. D'Aubignac rappelle en quelques lignes qu'elle met en lumière :

... l'adresse du médecin qui fit passer devant les yeux de ce jeune prince, malade depuis longtemps, toutes les dames de la Cour, afin de juger par l'émotion de son poulx celle qu'il aimait et qui causait sa maladie <sup>(186)</sup>.

---

(183) Garcia da Orta, *Diálogo dos simples e das drogas*, éd. cit.

Cristovão da Costa ou Christophe de la Costa, *Traité des drogues et médicaments*, éd. A. Colin, Lyon, 1619.

(184) Camoens, *El-Rei Seleuco*, éd. Sa da Costa, t. III.

(185) Jorge Ferreira de Vasconcelos écrit dans sa *Comédia Eufrosina*, « Mal fezereis vos como Seleuco que deu sua propria mulher Estratónica a Antioco seu filho, sabendo ser elle namorado della que era sua madrastra ». Ed. Aubrey Bell (Lisboa, 1919, p. 302).

Amador Arrais et son frère Jerónimo ont donné le nom d'Antioco au héros du 1<sup>o</sup> *Diálogo das queixas dos enfermos e curas dos médicos*, dont la mélancolie n'est cependant pas érotique. L'anecdote y est d'ailleurs contée.

João de Barros évoque l'anecdote dans *O espelho de Casados*.

Rodrigo de Castro, dans son *Medicus Politicus*, suit fidèlement le récit de Plutarque.

Parmi les Espagnols, nous citerons : Juan de Pineda, Sabuco de Nantes, Vicente Espinel. Moreto écrit une pièce intitulée *Antíoco y Seleuco*.

L'anecdote fut aussi reprise par Erasme, *De laude medicinae*, et Ravisius Textor, dans son *Officina*. etc...

(186) Cité par Pires de Lima dans son introduction à l'édition de Porto, 1941, dans « Coleção Portugal ».



Camoens désigne Erasistrate par « Um Físico » sans préciser son nom. Il le montre perplexe, après une consultation des plus sérieuses et une étude des causes possibles de la maladie :

Empero yo determino  
de experimentar la verdad,  
y hacer una habilidad,  
que declare es agua o vino  
esta su enfermedad.  
Porque toda esta mañana  
tengo estudiado su mal,  
sin ver causa efectual  
de su dolencia inhumana,  
ni otra de su metal <sup>(187)</sup>.

On peut être surpris, en effet, en s'apercevant du trouble enregistré par les pulsations du malade, lorsqu'il entend prononcer le nom de Stratonice sa belle-mère. Le rôle du praticien est ici de première importance puisque, par le diagnostic, il va susciter un coup de théâtre et permettre une issue heureuse à ce qui aurait pu devenir tragique. Nous nous proposons, dans une prochaine étude, de comparer à cette anecdote d'autres histoires de provenance arabe ou persane, reprises par Avicenne lui-même, dans son *Qanun* et susceptibles d'être revenues en Espagne. Elle pouvait être transmise par voie orale ou par les traductions faites sous la direction d'Alphonse le Sage ; car cette façon de guérir le mal d'amour après l'avoir diagnostiqué grâce à un tel procédé, réapparaît plus ou moins travestie dans de nombreux ouvrages de la littérature péninsulaire <sup>(188)</sup>.

Le médecin campé par Camoens est divertissant par son actualité. Il lui faut supporter un valet effronté, bouffon mais plein d'esprit, véritable *gracioso de comedia* qui fait oublier l'historicité de l'intrigue et qui cite, non sans à-propos, des vers empruntés à la poésie populaire ou aux romans de chevalerie ; il a, lui aussi, l'âme endolorie, bien que pour des motifs terre à terre :

Pero una melecina  
le he de pedir, Dios queriendo  
porque ando atribulado,

---

(187) *El-Rei Seleuco*, éd. cit., p. 115.

(188) Vicente Espinel, dans *Marcos de Obregón*, semble connaître la tradition médicale arabe, qui a souvent soigné par des procédés psychiques ; il l'applique pour guérir de sa mélancolie la fille de son maître en Turquie.

y no se parte de mi  
con este nuevo cuidado  
para un sayo esfarrapado  
que me dicen hay allí <sup>(189)</sup>.

L'impression de modernité qui se dégage de la pièce, les saillies de la servante qui voit non sans un certain mépris ces jeunes nobles mourir d'amour, faute d'autres occupations plus sérieuses, la parodie de l'amour chevaleresque dans la bouche des valets, ont contribué, sans doute, à une interprétation tendencieuse de la pièce, dans laquelle certains critiques ont voulu voir des allusions au mariage de D. Manuel déjà âgé, avec D. Leonor, pourtant fiancée au fils de ce dernier, le futur D. João III <sup>(190)</sup>.

Bien plus que le personnage du médecin, ce qui semble intéresser Camoens est le mal d'amour et ses symptômes, ainsi que les différentes thérapeutiques essayées pour soulager Antioco ; c'est aussi l'influence qu'a pu avoir sur les esprits, au Palais comme dans la rue, la mode chevaleresque et pastorale qui sévissait alors. Les éditions à bon marché passaient de mains en mains et les passages versifiés connaissaient une diffusion orale extraordinaire.

Camoens, comme Gil Vicente, fut un observateur curieux ; il eut en outre comme ami Garcia da Orta <sup>(191)</sup>, qui lui apprit à connaître les simples et les drogues et les maladies les plus fréquentes chez les marins, comme en témoigne plus d'un passage des *Lusiades* <sup>(192)</sup>. Si le médecin de *El-Rei Seleuco* est indispensable au dénouement de cette pièce, il n'en est pas le protagoniste le mieux dessiné.

*Jerónimo Ribeiro.*

C'est dans *o Auto do Físico* <sup>(193)</sup> d'un disciple de Gil Vicente et de Camoens, Jerónimo Ribeiro, que l'on trouvera un médecin

---

(189) *El-Rei Seleuco*, éd. cit., p. 118.

(190) Cf. Augusto Pires de Lima, Intr. à l'éd. citée et *História da literatura portuguesa*, Saraiva e Lopes, p. 313-333.

(191) Camoens a composé pour son ami un long poème laudatoire que l'on trouve dans la première édition des *Diálogos dos simples e drogas das Índias*, Goa, 1563, et dans l'édition du Conde Ficalho, Lisboa, 1891, t. I.

Cf. les études de Afrânio Peixoto, *Estudos Camonianos*, Coimbra, 1932 ; *A medicina nos Lusíadas*, Rio de Janeiro, 1924.

Maximiano Correia, *Sobre a Medicina dos Lusíadas*, Conf. prononcée à l'« Associação dos médicos do Centro de Portugal », 25 juin 1920.

(192) Cf. Américo Pires de Lima, *A botica de Bordo de Fernão Magalhães* in « Anais da Faculdade de Farmácia do Porto », vol. IV, 1942.

(193) Jerónimo Ribeiro, *Auto do Físico*, Impr. Nacional de Lisboa, 1918.

moyen, appartenant à la bourgeoisie de Lisbonne, dans l'accomplissement de ses fonctions quotidiennes. Nous l'avons déjà évoqué en étudiant le personnage du médecin.

Il s'agit une fois encore d'un cas de mal d'amour, mais, alors que les deux premières pièces ont comme protagonistes malheureux un prêtre et un prince, la troisième nous présente un jeune blanc-bec, « um salsa verde » dira le valet du médecin, prêt à se laisser bernier par Inès la servante, qui sans en parler à sa maîtresse, laisse des espoirs au jeune écuyer et lui soutire argent et présents pour le prix de ses services illusoires. C'est elle qui lui donnera l'idée de venir consulter le médecin en se faisant passer pour un malade.

Le médecin, nous l'avons dit dans un précédent chapitre, ne se laisse nullement abuser. Il diagnostique un cas de mélancolie et y voit l'influence d'une imagination débridée, sans songer un instant que sa fille est la cause de cette dolence amoureuse.

On le voit dans l'accomplissement de sa tâche, puis aux prises avec son valet, bouffon lui aussi, comme le valet Sancho, dans *El-Rei Seleuco*, mais avec moins de verve, et d'une catégorie au-dessous. F.M. Esteves Pereira, dans son étude de la pièce de Ribeiro, a fait un rapprochement entre *Os Enfatriões* de Camoens et *O auto do Físico* :

As figuras Alcmena, Brómia e Felisco, têm respectivamente semelhança com a Filha do Físico, à Moça Inês e o Moço Mamede ; e os dois Enfatriões com o Escudeiro e o Estudante ; Jupiter finge ser Enfatrião para enganar Alcmena, o Escudeiro finge ser o Estudante, para casar com a Filha do Físico <sup>(194)</sup>.

Nous pensons, pour notre part, que Jerónimo Ribeiro a bâti sa pièce en introduisant dans la même intrigue des personnages et de l'« auto » *Os Enfatriões* et de *El-Rei Seleuco*, car on peut établir un parallèle entre le Físico et Sancho d'une part, le Físico et Mamede de l'autre : mêmes jeux de scène où le maître est excédé par les défauts du serviteur, où il en fait part aux spectateurs, non sans réprimer une forte envie de rire ou de sourire ; mêmes discussions au sujet de la mule, que l'un ne selle pas convenablement et que l'autre laisse divaguer pendant que le médecin visite ses malades, mêmes familiarités du valet vis-à-vis du maître, même désir enfin, chez Sancho et Mamede, de montrer quelques connaissances apprises au service du praticien. Sancho s'intéresse aux symptômes du prince, Mamede joue les médecins, de connivence avec la fille du

---

(194) *Id.*, *ibid.*, p. 16.

Físico. L'une et l'autre pièce donnent de l'époque et de la vie quotidienne, que ce soit au palais ou dans la capitale, une impression de réalité et de mouvement.

Jerónimo Ribeiro fait preuve de psychologie dans le dessin de ses personnages. Ce n'est pas du pauvre bônêt qu'il faut attendre de l'initiative et Inès se révèle être une digne émule de Brigida Vaz, la célèbre entremetteuse de Gil Vicente, intrigante intéressée, curieuse et bavarde, malgré de solides qualités et une certaine franchise vis-à-vis de ses maîtres. C'est elle qui donnera à l'écuyer l'idée de se faire passer pour un client afin d'apitoyer sur son sort et d'intéresser le médecin dont il veut devenir le gendre. C'est elle encore qui l'incitera à prendre la place de l'étudiant annoncé par lettre et prétendant à la main de la jeune fille. Jerónimo Ribeiro est le seul, à notre connaissance, à avoir utilisé au théâtre cette supercherie. Lope de Vega, au contraire, fait pénétrer chez le père de la jeune fille, dans *El acero de Madrid*, un faux médecin et un faux assistant. En outre, il y a connivence de la part des amoureux, tandis que dans la pièce portugaise le père et la fille ne se doutent nullement des manigances d'Inès. Mamede n'est qu'un comparse, parfois en contradiction quant à la manière de procéder. Il lui arrive aussi d'avoir une suggestion heureuse :

Pois sabe que á de fazer :  
em entrando a de gemer  
dar ûus ais muito doridos <sup>(195)</sup>.

Lorsque la situation se retourne contre l'écuyer et contre Inès, Mamede pense surtout aux conséquences, funestes pour Inès, du mariage et du départ de l'écuyer qui veut faire pénitence au couvent :

Essas serão hûas ydas  
de quem terey bem saudade :  
pois sele vay meter frade,  
vayte tu às convertidas,  
pedirás pela cidade <sup>(196)</sup>.

Mais l'étudiant gagne le cœur de la fille du médecin, et comme il est jeune il connaît les exigences de l'amour. C'est donc en son nom que tout sera pardonné, après qu'Inès ait fait amende honorable. Comme dans *A farsa dos Físicos*, l'amour sera vainqueur et la pièce se terminera avec la venue des musiciens, en chansons.

---

(195) *Id.*, *ibid.*, p. 32.

(196) *Id.*, *ibid.*, p. 67.



Si donc le médecin apparaît dans la littérature dramatique portugaise, c'est en raison des exigences du mal d'amour qui est le véritable ressort des trois pièces évoquées. Par contre, lorsque la matière médicale est introduite au théâtre, elle l'est en tant que réalité connue de tous, utilisée par tous, par conséquent susceptible de retenir l'attention de tous les spectateurs, quelle que soit leur origine. Les découvertes botaniques devenaient tangibles, chez les herboristes et les apothicaires qui recevaient par bateau les drogues nouvelles, car Lisbonne, comme Séville où Monardes composait son livre sur les plantes récemment importées d'Amérique (197), recevait les produits des deux Indes. Camoens tira de ses connaissances des effets esthétiques et poétiques qu'il utilisa surtout dans ses *Lusiades*. Ami de Garcia da Orta, l'auteur des *Simples e Drogas da India*, alors à Goa comme lui, il fut un maître en la matière ; mais c'est encore à Gil Vicente que l'on doit l'introduction de ce savoir remis en honneur par la Renaissance et les voyages, dans bon nombre de pièces. Chiado, de son côté, mit en scène quelques personnages en quête de remèdes : l'un contre la bronchite, l'autre contre un mal de matrice (198). Lui aussi fait preuve de certaines connaissances pharmaceutiques. Mais le médecin n'a pas de place dans son œuvre ; la classe sociale qui y est représentée est trop humble pour pouvoir assumer les frais d'une consultation et elle préférera avoir recours aux empiriques ou aux connaissances divulguées par les *Trésors des Pauvres*, dont les éditions se multiplient (199). Mais là encore, ce sont les névroses qui offrent le plus d'intérêt, qui sont les plus nombreuses. Nous nous sommes attachée à suivre leur développement au Portugal, à travers la littérature, depuis la parution du *Leal Conselheiro* jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, dans une étude annexe (200).

Le Portugal réagit donc, une fois de plus, différemment de l'Espagne devant le personnage du médecin et ses rapports avec le malade ; se détournant délibérément de la satire et de l'ironie, le théâtre, s'il accepte une vision malicieuse du praticien, préfère conserver de cette relation une vision didactique et lyrique à la fois.

---

(197) Monardes (Nicolas), *Histoire des simples médicaments importés de l'Amérique*, Trad. A. Colin, Lyon, 1619.

(198) Cf. *A prática das oito figuras*, in Alberto Pimentel, *Obras do poeta Chiado*, Lisboa, 1889.

*O auto das regateiras*. *Id.*, *ibid.*

(199) Nous nous référons principalement au *Thesaurus Pauperum* de Arnaud de Villeneuve et au *Thesaurus Pauperum*, de Pedro Hispano.

(200) Article à paraître.



## CHAPITRE IV

### DU BURLESQUE A LA SATIRE

Notre approche du médecin au théâtre nous a conduite à l'examiner tantôt dans ses fonctions réelles, tantôt dans ses fonctions usurpées, sans qu'il y ait eu à proprement parler satire, puisque le fait de feindre ne met pas en cause la profession simulée. Il eût été cependant loisible d'étudier la pièce attribuée à Quevedo, *El médico*, en tant que satire d'une manière d'être et d'une manière de faire. C'eût été la situer sur le même plan que des œuvres secondaires, *loas* ou *entremeses*, dont la portée n'avait aucune commune mesure avec cette caricature tragi-comique de la profession médicale, dont le contrepoint serait une méditation, non moins caricaturale, de la mort. Considéré sous cet angle, *El médico* méritait de figurer à côté des créations de Lope de Vega ou de Tirso.

Nous avons cru bon, par contre, de regrouper un certain nombre d'exemples en prose ou en vers, qui, sans atteindre à la satire véritable, entraînent le lecteur ou le spectateur hors de la réalité, dans un monde caricatural ou burlesque dont la démesure détruit en quelque sorte le propos didactique. Or, il y a deux façons d'accéder à ce plan : par le truchement de héros qui ont quelque expérience de ce qu'ils déclarent connaître, ou par l'intermédiaire de personnages parodiques chez qui s'affrontent l'astuce et la simplicité. Nous allons pénétrer dans ce monde à la suite des premiers, particulièrement nombreux dans le roman et au théâtre. Ils forment en quelque sorte une corporation, malgré leur diversité apparente ; ils peuvent être considérés comme des *empiriques* tels que le XVII<sup>e</sup> siècle entend ce mot. Issus d'une réalité sociale ils nous permettent d'aborder, du fait même de leur existence et de leur actualité, le problème de la satire médicale et de sa virulence.

Celse, dans son *De re medica* <sup>(1)</sup>, donne une définition des

---

(1) Celse, *De re medica*, trad. par M. Ninnin, 2 vol., Paris, 1753, t. 1, pp. 10 - 16.

premiers empiriques, adeptes de l'Art médical, au même titre que les méthodiques et les dogmatiques. Ils formaient l'une des sectes les plus importantes et l'on comptait parmi eux d'éminents praticiens, tel Serapion, ou Aeschrion de qui Galien apprit l'art de préparer les médicaments. Ils se bornaient à observer la nature et à en tirer des enseignements ainsi qu'à expérimenter diverses thérapeutiques, afin d'ériger en règles les traitements qui avaient réussi. Ils s'opposaient donc aux dogmatiques dits dogmatiques rationnels qui donnaient au raisonnement la première place, cherchant en outre les causes occultes des maladies et des vertus thérapeutiques.. C'était donc le raisonnement et non la connaissance qui séparait ces deux sectes. Les méthodiques rejetaient l'une et l'autre doctrine. Comme les dogmatiques, cependant, ils s'essayaient à approfondir la connaissance qu'ils avaient du corps humain mais réprouvaient la vivisection pour ne s'en tenir qu'à l'anatomisation des cadavres ; comme les empiriques, ils estimaient impossible de découvrir les causes cachées qu'une nature incompréhensible et insondable nous cèle. Ils ne voyaient dans la maladie que la variante de mélanges d'atomes : « ou trop, ou trop peu » ; et conduits par quelques règles majeures, ils comparaient les malades et les maladies et soignaient par similitude les cas qu'ils jugeaient voisins.

Quelle que soit l'opinion que l'on pouvait avoir sur ces trois sectes, il ne s'agissait en aucune façon de charlatans.

Les empiriques ne furent pas toujours considérés comme des réprouvés et, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le médecin Thomas Courval-Sonnet auteur de *Satires* parfois virulentes, reconnaissait que :

ces empyriques usaient de médicaments bons et salutaires, rejetant les poisons et venins mortifères, desquels se servent pour le jour d'huy nos charlatans empoisonneurs (2).

Cependant, Courval, comme Rodrigo de Castro et, avant eux, tous les médecins qui se prévalaient d'Hippocrate et surtout de Galien, appartenait à la secte des dogmatiques. Dans toute l'Europe apparut, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, un phénomène social : la prolifération des empiriques auxquels venaient s'adjoindre d'innombrables adeptes arrivés d'un peu partout, issus de toutes les classes et porteurs, parfois, de diplômes dont il eût été difficile d'estimer la valeur. Malheur à qui s'y laissait prendre, mais écoutons Courval :

Il est beaucoup plus dangereux aux hommes de tomber entre les mains des empiriques et des charlatans qu'entre les ongles

---

(2) Courval-Sonnet (Thomas), *Satires*, 1627, cité par le Dr Franck Clément, *Regard sur la satire médicale au XVII<sup>e</sup> siècle*, Bordeaux, 1935.



des corbeaux, d'autant que les corbeaux ne mangent que les morts et les charlatans les vivants dont ils tirent et sucent la mouëlle et se repaissent de leur substance et bien souvent leur ostent la vie avec leurs mortels poisons et médicaments sophistiqués ... Combien voit-on fourmiller d'empiriques ! Combien de petits barbiers à simple semelle ! combien d'herboristes et simplistes à la douzaine ! combien de petits frequenelliers d'apothicaires lesquels préparent médecine à quelconque sorte et espèce de maladie, sans aucune considération ni distinction et sans l'avis et le conseil des médecins. Combien y a-t-il de religieuses, combien de vieilles édentées, ridées, bavardes, bigottes, porte-chandelles, porte-capés, qui se meslent effrontément de médecine, conjurent les fièvres, exorcisent les chancres et les hémorroïdes, charment la teigne, soufflent le feu volage, remettent la poitrine et mille autres rêveries ... (3).

« La querelle entre Paris et Montpellier avait permis à tous les gens sans aveux d'exploiter la crédulité du peuple sous le titre de docteur » écrit le Dr Franck Clément dans sa thèse *Regard sur la satire médicale au XVII<sup>e</sup> siècle* (4). Il se peut, mais en supposant que les déplacements des professeurs d'une Faculté à une autre eussent pu faire dégénérer cette querelle entre deux Universités françaises en querelle européenne, il semble que la prolifération de ces soi-disant empiriques a des causes beaucoup plus profondes et plus complexes lorsqu'il s'agit de la péninsule ibérique. Ces causes transparaissent dans la satire de Courval :

La plupart sont apostats, vagabonds, voleurs, débauchés, séducteurs, bannis, exilés de leur pays, athéistes, prêtres, moines, religieux, cordonniers, savetiers, cardeurs, drapiers, tisserands et meuniers, regrattiers d'amour, femmes impudiques et débauchées, putains publiques, lesquelles après avoir passé par les picques et estre quarées de chancres, gonorrhées, mal de Naples, gratelle des Indes et autres appenages bordelesques, encore toutes moites de la décoction de Chine ou de Gaiag, ou nouvellement sorties du fourneau ou cage idrotique d'un barbier, se vantent d'avoir appris dans ces écoles et classes sudorifiques et diététiques, tous les plus grands et occultes secrets de l'art médecine ... (5)

Il faut tenir compte, dans ce passage, du parti-pris du satirique qui tend à créer un effet d'accumulation où s'unissent l'horrible et le grotesque, mais cette recherche d'effet mise à part, la vision

---

(3) *Id.*, *ibid.*

(4) Franck Clément, *op. cit.*

(5) Cité par Franck Clément, *op. cit.*

est malheureusement juste. En compagnie de médecins dont l'expérience et le don d'observation tenaient lieu de théorie, les empiriques se recrutaient selon divers critères.

Les barbiers-chirurgiens, ainsi que leurs assistants, certains chirurgiens aussi, à qui la méconnaissance du latin et le manque de moyens pécuniaires interdisaient de plus grands espoirs, pouvaient se faire passer pour des empiriques. Dans la même catégorie figuraient les anciennes ventrières et sages-femmes à qui Damian Cabron avait donné un statut au même titre que les chirurgiens <sup>(6)</sup>. Elles se spécialisaient dans la guérison des maladies de la femme et des jeunes enfants et s'entendaient à dépister les indices du mal vénérien.

En une deuxième catégorie l'on trouvait les herboristes ou simplistes, souvent d'anciens esclaves, des juifs, et des maures chassés de leur pays, des aventuriers revenus des Indes occidentales avec quelques secrets de rebouteux, quelques drogues miraculeuses et des formules magiques recueillies au cours de leurs voyages. Ceux-là s'étaient déjà fait passer, en Amérique, pour des médecins célèbres chassés par la médisance ou la calomnie, dénoncés au Saint Office ou pour toute autre raison vraie ou fausse, mais en tous cas invérifiable.

Il y avait les moines ou les renégats, pénitents ou tartuffes auréolés d'aventures tel en France le fameux moine dont la méthode de taille de la pierre avait hâté le trépas d'un bon nombre de courtisans, pourtant prévenus par le chirurgien de Louis XIV, Georges Mareschal. Ce moine, Frère Jacques, portait l'habit de Recolet. Courval ne l'a pas connu mais il répond au portrait de certains illuminés dont la profession s'enrichit. Il paraissait, écrit Dionis, simple et ingénu ; il était sobre, ne vivant que de potage et de pain ; il n'avait point d'argent et ne demandait que quelques sols pour faire repasser ses instruments ou pour raccommo-der ses souliers. Il s'était fait une religion à sa mode, avec des vœux dont il laissait la liberté à son évêque de le dispenser quand il voudrait » <sup>(7)</sup>. A ceux-là se mêlaient les juifs, fils de médecins, tels que les évoque Pedro de Urdemalas, gardant précieusement un livre, hérité de leur père, où ils puisaient leur science... <sup>(8)</sup>.

Il y avait enfin tous ceux et celles qui firent métier de ce qu'ils apprirent par expérience dans les « fourneaux ou cages idrotiques des barbiers » : d'anciens soldats des guerres d'Italie

---

(6) Damián Cabrón, *Libro de arte de comadres, comadronas, y del regimiento de las preñadas y paridas y de los niños*, Mallorca, 1541.

(7) Dr J. Colombe, *Portraits d'Ancêtres - IV Georges Mareschal* in « Hippocrate » n° 7, août-sept. 1948.

(8) Cf. *Supra*, *Le médecin juif*.

ou des Indes, des filles de joie repentantes, habiles en la préparation des onguents et des poudres ; on pouvait observer un véritable chassé-croisé entre la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, les Indes et l'Afrique du Nord, de sorte qu'il était facile d'échapper à la police ou à la justice et de berner à loisir les badauds, qu'ils soient du Campo di Fiore, du Pont-Neuf, du Mentidero ou des degrés de San Felipe. Tels étaient la couleur, le cosmopolitisme, la diversité d'appartenance qui caractérisaient les empiriques, types rêvés pour le romancier en quête de personnages. Mais avant d'en évoquer la transposition littéraire, nous nous arrêterons au cas réel d'un Portugais du nom de Miguel Dias Pimenta.

Ce Pimenta que l'*Enciclopédia Portuguesa e Brasileira* décore du nom de « médico famoso »<sup>(9)</sup>, fut en réalité un colporteur, un « mascate » disent les Brésiliens, arrivé à quinze ou seize ans à Pernambouc, de son bourg natal de Landim, dans l'Archevêché de Braga. Il était connu en 1695, comme un marchand prospère qui jouissait de la considération de ses concitoyens. Par permission spéciale de l'Inquisition, il devint Familier du Saint-Office et l'on sait que ce titre n'était accordé qu'après un processus fort long appelé « *Habilitação do Santo Ofício* ». Il n'était pas converso, comme Simão Pinheiro Morão, médecin, comme nous l'avons vu, formé à Coimbre, mais impitoyablement poursuivi pour son ascendance juive ; tout au contraire il veillait avec un soin jaloux sur la croyance des émigrés. Mais c'était là une charge honorifique et Pimenta était un négociant prospère. Lorsqu'il se rendait sur les bateaux à quai pour surveiller les débarquemens, il se trouvait fréquemment en présence d'esclaves noirs atteints de ce que l'on appellerait aujourd'hui une rectite gangréneuse. Comme, très souvent, des vers se logeaient dans les ulcères rectaux, on baptisa ce mal « *a mal do bicho* ». Grâce à la connaissance qu'il avait d'un peu de chirurgie et de médecine, des secrets recueillis chez les Indiens, et des vertus des plantes qu'il allait parfois chercher fort loin au gré de ses déplacements, Pimenta devint un expert en ce genre de maladie tropicale ; il sauvait de la mort des esclaves encore jeunes laissés pour compte, et les revendait, en bonne santé, au bout de quelques mois de traitement. L'homme de négoce réapparaît donc clairement derrière le philanthrope ; c'est ainsi que, dans ses *Notícias*, Pimenta indique que l'« *impalalá* », autre maladie tropicale, lui est mal connu ;

---

(9) Morão, *Rosa e Pimenta, noticia dos três primeiros livros em vernáculo sobre a medicina no Brasil*, Estudo crítico de Gilberto Osório de Andrade, Introduções históricas, interpretações e notas de Eustáquio Duarte, Pernambuco, Arquivo Público Estadual, 1856, p. 375 et suiv.



por a experiência que dêle tenho ser feita em muitos poucos sujeitos, para o que os comprei doentes <sup>(10)</sup>.

Il ne les eût pas achetés s'il n'avait su en tirer ensuite un bon prix. Ses *Notícias* méritèrent cependant, par le nombre des exemples, par les observations, les remarques consignées tout au long de chaque maladie, l'estime des médecins et le nom de *Traité de Pathologie tropicale*. Ce *Traité* devait être publié en 1707.

Il s'agit bien, avec Pimenta, d'un empirique tel que Pinheira Morão les décrit dans son *Tratado único das bexigas e sarampo* et avant, dans l'ouvrage édité en 1695 « *As queixas que em ecos formam os Arrecifes de Pernambouc, contra os abusos médicos* » <sup>(11)</sup>.

Cet exemple et celui de Frère Jacques en France, représentent les deux pôles de l'empirisme dont le roman, ainsi que nous allons le voir, nous offre des cas aussi nombreux que variés.

#### *Quelques portraits d'empiriques.*

Nous avons évoqué, à travers les *Diálogos Familiares* de Juan de Pineda, un médecin médiocre, que nous avons appelé le médecin pauvre parce qu'il n'avait pu dépasser le Baccalauréat de médecine. Il nous servira maintenant de point de départ à l'examen de l'empirique en Espagne. Après des études de théologie qui ne le mènent nulle part, « yo cursé primero bien en teología, y oponiéndome a beneficios nunca me dieron alguno y me moría de hambre » <sup>(12)</sup>, il suivit, durant trois ans, les cours de médecine, mais devenir licencié coûtait cher. Contre un bon repas, il obtint un titre palatin, avec lequel il put s'installer <sup>(13)</sup>. S'il n'offre aucune commune mesure avec les charlatans qui prolifèrent en Europe et en Amérique, il n'en reste pas moins un médiocre, qui a choisi une profession sans vocation et qui exerce sans en avoir réellement le droit : on peut le considérer comme un empirique.

Marcos de Obregón a parcouru un plus long chemin, car lui n'a pas fait d'études médicales ; il a beaucoup appris au détriment de ceux qui lui faisaient confiance <sup>(14)</sup> et il illustre parfaitement, l'expérience une fois acquise, l'opinion de Courval, car il se garde de la saignée et de la purge, ainsi que des médicaments chimiques :

---

(10) *Id.*, *ibid.*

(11) Cf. Lyrisme et déontologie : Simão Pinheiro Morão, *supra*.

(12) Juan de Pineda, *Diálogos familiares*, B.A.E. 161, Dial. 1<sup>o</sup>, p. 18 a.

(13) *Id.*, *ibid.*, cf. Le portrait d'un médecin pauvre, cit. p. 181.

(14) Marcos de Obregón, Descanso 1<sup>o</sup>, p. 379.



ses premiers essais, dans les cas de blépharite, l'ont rendu méfiant ; ses oraisons médicales, plus spectaculaires, étaient moins nocives :

que por la excelente gracia que tengo de curar por ensalmos, puedo usar de ellos como uso del oficio con tanta aprobación y opinión de todo el pueblo ; que me ha valido tanto el buen puesto en que estoy, junto con traer unas cuentas muy gruesas, unos guantes de nutria y unos anteojos que parecen más de caballo que de hombre, y otras cosa que autorizan mi persona, que estoy tan acreditado que toda la gente ordinaria de esta corte y de los pueblos circunvecinos acuden a mi con criaturas enfermas de mal de ojo, con doncellas opiladas, o con heridas de cabeza y de otras partes del cuerpo, y con otras mil enfermedades con deseo de cobrar salud <sup>(15)</sup>.

Marcos ne va pas jusqu'à rejeter la science livresque et lui-même remarque qu'un bon médecin connaîtra « las causas ocultas » :

Los grandes médicos que yo he conocido y conozco, en llegando al enfermo procuran con gran cuidado saber el origen, causa y estado de la enfermedad, y el humor predominante del paciente, para no curar al colérico como al flemático, y al sanguíneo como al melancólico, y aun, si es posible ; aunque no hay ciencia de particulares saber la calidad oculta del enfermo y de esta manera se acierta la cura y se acreditan los médicos.

Mais Marcos place au-dessus de tout l'expérience :

Más sabe un experimentado sin letras que un letrado sin experiencia <sup>(16)</sup>.

C'est ce manque d'expérience qu'il reproche à son maître et il trouve fort bon que celui-ci s'en aille en Castille afin de pratiquer sa science. Malgré les instances de ce dernier, il ne partira pas avec lui, car le climat y est trop froid.

Avec beaucoup de mesure, Vicente Espinel a romancé dans les six premiers *Descansos* de la première partie du *Marcos de Obregón* cette querelle, exposée brièvement, entre les vieux et les jeunes médecins, ceux de la vieille Ecole et les *Neotéricos*, entre les dogmatiques, les méthodiques et les empiriques. Marc l'empirique remplit d'admiration le théoricien, le rationnel sans pratique qu'est le Docteur Sagredo, adepte des thérapeutiques de choc :

Es muy de médico viejo, dijo mi amo, andar tan despacio como vos quereis, y mirar en esas niñerías : ya los neotéricos vamos

---

(15) *Id.*, *ibid.*, p. 379.

(16) *Id.*, *ibid.*, p. 390.

por otro camino ; que para lo que es de curar, tenemos el método de purgar y de sangrar, con algunos remedios empíricos de que nos valemos <sup>(17)</sup>.

Si Sagredo, beau parleur, ergoteur sans faille, s'étonne : « no he visto, en mi vida, dijo el doctor escudero tan licenciado » <sup>(18)</sup>, il traite cependant de futilités, d'enfantillages, les règles déontologiques évoquées par son écuyer et préconisées par le célèbre Luis del Valle, médecin de Salamanque <sup>(19)</sup>.

L'auteur a, en outre, brossé un portrait exact de ce que pouvait devenir un homme intelligent qui puise son expérience dans ses propres maladies, dans ses rapports avec les médecins qui l'ont soigné, et dans l'imitation des grands praticiens qu'il a connus : façon de se présenter, de traiter le patient, d'appliquer à bon escient des règles qui ont fait leurs preuves dans les relations médecin-malade. Il n'en tue pas plus que d'autres et ceux qui restent sont assez nombreux pour lui faire de la publicité ; il se fait aimer de sa clientèle et de celle aussi de son maître. Le théoricien s'incline au point de vouloir emmener son écuyer en Castille. Mais aux deux-tiers de sa vie un homme ne peut supporter de tels changements. Nous ne sommes donc pas, avec Marcos de Obregón, devant un cas invraisemblable, nous n'abordons pas non plus la satire.

Il est assez symptomatique, écrivions-nous dans notre précédente étude <sup>(20)</sup>, que l'un des premiers romans écrits en espagnol, au XVI<sup>e</sup> siècle, *La Lozana andaluza*, ait eu pour thème le mal vénérien. *La Gentille andalouse*, publiée en 1528 par un prêtre, Francisco Delicado, et publiée à Venise, est une série de carnets de notes, « mamotretos » dans lesquels l'auteur met en scène, en des dialogues vivants, une suite de personnages campés en quelques traits. L'héroïne, que l'on a souvent comparée à un héros picaresque, est d'origine juive et connaît des mésaventures dans lesquelles elle risque de perdre la vie : un père sourcilieux intime à son fils l'ordre de l'abandonner alors qu'elle est non seulement son amante, mais la mère de ses enfants. Remise entre les mains d'un marin pitoyable, elle est débarquée en Italie, où elle se livre à la prostitution, par nécessité mais aussi par goût, tout en conservant sa liberté. Les métiers de la Célestine lui sont connus et lui ouvrent les portes qui lui étaient encore fermées, celles de femmes de Rome.

---

(17) *Id.*, *ibid.*, p. 386.

(18) *Id.*, *ibid.*, p. 387.

(19) Luis del Valle, comme Alderete, autre professeur de Salamanque, est cité par ses étudiants mais ne figure pas parmi les auteurs médicaux.

(20) *La peste et le mal vénérien dans la péninsule ...* pp. 241-253.

Intelligente et pleine d'esprit, aguerrie aux affaires, elle devient l'une des meilleures empiriques de l'endroit.

Nous l'avions étudiée dans une optique particulière, pour ce qu'elle révélait de la manière dont on soignait et dont on supportait alors le mal vénérien. Rappelons que Francisco Delicado fut également atteint et qu'il dédia au Gaïac, à l'instar de Castillejo, un poème en latin. L'héroïne laisse apparaître derrière elle un arrière-plan social et historique fort instructif mais aussi une hantise qui se substitue à celle de la faim dans les romans picaresques traditionnels : la hantise de la guérison, bien qu'à son avis, si l'on veut passer pour fou, l'on n'a qu'à se déclarer capable de guérir le mal français ! (21). Nous avons insisté sur les divers symptômes du mal habilement évoqués au fur et à mesure que l'auteur dépeint et fait évoluer son personnage, sur la façon dont on adoucissait les douleurs, dont on « blanchissait » le malade afin de le rendre inoffensif. Mais Aldonza aspire à être placée plus haut dans la hiérarchie des adeptes de l'*Ars Medica*, ainsi que nous allons tenter de le prouver.

#### *Empiriques en jupons.*

Parmi les personnages féminins, la « Lozana andaluza » mérite donc de figurer à côté de Marcos de Obregón, par l'expérience, le bon sens et le talent qui lui valut sa renommée d'Avicenne en jupons. Empirisme sans doute, mais empirisme d'utilité publique reconnue par deux médecins de ses amis :

me aveys llevado de las manos más de seys personas que yo curava, que como no les duelen las plagas, con lo que vos les aveys dicho, no vienen a nosotros, y nosotros, si no duelen las heridas, metemos con que duelan y escuezgan, porque vean que sabemos algo quando les quitamos aquel dolor (22).

Quant au second médecin, il se plaint de ne rien gagner :

yo querría más vuestros presentes que mi ganacia, que es tan poca, que valen más las candelas que gasté estudiando que quanto he ganado después endevinando los pulsos (23).

---

(21) *La gentille andalouse*, trad. A. Bonneau, Lausanne, 1962, p. 324.

(22) Nous renvoyons également à l'article du Dr Luis Granjel, *El saber médico de Aldonza*, « *La Lozana Andaluza* », separata de Imprensa médica, Lisboa, 1957 (XXI Maio 1957), 12 p.

Passage cité par L. Granjel dans l'édition de A. Vilanova, Madrid, 1952. Parte 3 a Mamotreto LIX, p. 240.

(23) *Id.*, *ibid.*, Parte 3 a Mam. LXI, p. 247-248.

La Lozana Andaluza connaissait tous les secrets concernant les vertus des plantes et la fabrication des onguents. Luis Granjel, dans un article intitulé *El saber médico de Aldonza*, « *La Lozana Andaluza* », a mis en relief cet aspect du personnage :

Sabe la Lozana hacer afeites, y esta habilidad suya fue la que le permitió cosechar más remuneradores frutos en Roma... Empezó a saber de ellos, aún niña, al lado de su madre ; después los enriqueció en su viaje por el Mediterráneo oriental acompañando al mercader italiano por quien abandonó, para no volver a ella, la tierra nativa ; pudo así hacer suya algo de la sabiduría llegendaria del misterioso Oriente. Le oímos decir a la Lozana, haciendo cuentas de sus habilidades « sé hacer alheña, y mudas, y tez de cara, que deprendí en Levante, sin lo que mi madre me mostró »<sup>(24)</sup>. Repite en otra ocasión « vengo de Levante y traigo secretos maravillosos, que máxime en Grecia se husan mucho »<sup>(25)</sup>. « Yo he andado en mi juventud por Levante, só estada en Nigroponte y he visto y oydo munchas cosas »<sup>(26)</sup>.

A cette époque les Turcs se trouvaient en Grèce et les captifs chrétiens apprirent bon nombre de recettes de médecine populaire pendant leur captivité. En outre, Aldonza nous informe d'une autre source : elle fréquentait les femmes juives, très au courant elles aussi de secrets curatifs de toutes sortes. C'est par le biais des juives *conversas*<sup>(27)</sup>, devenues courtisanes afin de gagner leur vie, que Francisco Delicado introduit l'arrière-plan judéo-roman de son ouvrage. Luis Granjel rappelle d'ailleurs que « la suposición bastante verosímil, de que pertenecía a una familia de judios conversos ayuda a explicar esta voluntaria expatriación », se référant au départ définitif de l'auteur pour l'Italie, alors qu'il venait d'entrer dans les ordres. Cela explique peut-être, également, la connaissance approfondie qu'avait Delicado des mœurs des colonies juives exilées à Rome, de leurs connaissances en matière de drogues, de préparations, de secrets, hérités d'Avicenne, de Maïmonide ou d'Averroès.

Mais la Lozana dut son savoir très spécialisé à l'épidémie de syphilis qui décimait les armées des guerres d'Italie, et par voie de conséquences, les habitants de Rome. Tous venaient à elle à cause d'un certain onguent dont elle avait le secret et qui faisait merveille. Elle était capable aussi de soigner une prostate, ce *mal de ijada* si souvent évoqué dans le théâtre burlesque du XVII<sup>e</sup> siècle. Toute jeune déjà elle était réputée pour ses cures :

---

(24) *Id.*, *ibid.*, Parte 1 a Mam. VII, p. 23.

(25) *Id.*, *ibid.*, Parte 3 a Mam. XL, p. 189.

(26) *Id.*, *ibid.*, Parte 3 a Mam. XL.

(27) *La peste et le mal vénérien ... op. cit.*



No se os acuerda quando estava por ama del hijo de vuestro amo, qué concurrencia tenía de villanos que me tenían por médica, y venían todos a mí, y los dezía, andaos a vuestra casa y echaos una ayuda, y sanavan ? <sup>(28)</sup>.

Elle savait préparer des électuaires :

« de la flor de nogal, para tiempo de peste ; de orégano y hierba buena, para quien pierde el apetito » <sup>(29)</sup>.

Elle-même fait le tour de ses connaissances et nous rappelle ses talents :

Sé quitar ahitos, sé para lombrizes, sé encantar la terciana, sé remedio para la quartana y para el mal de madre... sé cortar frenillo de bovos y de no bovos, sé hazer que no duelan los riñones y sanar las renes y sé medicar la natura de la muger y la del ombre, sé sanar la sordera y sé ensolver sueños, sé conocer en la frente la phissionomía, y la chiromancia en la mano, y prenosticar <sup>(30)</sup>.

Mais Aldonza est passée maître en la préparation des emplâtres à poser sur la matrice, après les accouchements difficiles.

Aldonza est, comme Marcos de Obregón, l'illustration de ce qu'écrivait Courval-Sonnet. Mais pas plus que Vicente Espinel, Francisco Delicado n'a voulu faire œuvre de satirique ; nous faisons nôtre l'opinion du Docteur Granjel, lorsqu'il écrit :

Sea o no crítica la intención que guía a Francisco Delicado al relatarnos, con menudo pormenor, la vida de su heroína, cierto es que en el libro se nos ofrece un fidedigno cuadro, minucioso y objetivo, de la vida diaria en los bajos fondos de la colonia hispanorromana, afincada en los barrios populares del Trastevere por los primeros decenios del quinientos, de la que fue nuestro autor espectador atento y perspicaz <sup>(31)</sup>.

Aldonza, la gentille andalouse, fit une adepte en la personne de la *Pícara Justina*, l'héroïne du roman de Francisco de Úbeda. Ce dernier, comme Francisco Delicado, connaît maints détails de la vie des femmes *conversas* de l'époque et les introduit habilement dans la trame du récit. Était-il, comme certains le pensent, d'origine hébraïque ? M. M. Bataillon rappelle cette possibilité dans son

---

(28) *Lozana andaluza*, parte 3 a, Mam. XLVI, p. 189 (trad. éd. cit.).

(29) *Id.*, *ibid.*, parte 1 a, Mem. II, p. 10.

(30) *Id.*, *ibid.*, parte A a, Mam. XLII, p. 177-178.

(31) Luis Granjel, art. cit., p. 2-3.

cours au Collège de France sur la *Pícara Justina* <sup>(32)</sup>. On pourrait y voir une explication à l'intérêt des deux héroïnes pour l'empirisme. Justina, comme Aldonza, doit sa science à une expérience personnelle, ainsi qu'elle le rappelle avec humour, lorsqu'elle s'adresse à l'unique cheveu rescapé de son aventure vénérienne :

... antes pretendo descubrir mis males ; porque es cosa averiguada que pocos supieran vivir sanos, si no supieran de lo que otros han enfermado. Que los discretos escriben el arancel de su propia salud en el cuerpo de otro enfermo. Y no hay notomía que menos cueste y mas valga que la que hace la noticia propia y la experiencia ajena <sup>(33)</sup>.

Qui, en outre, mieux que la femme, saura appliquer maints secrets semblables à ceux que l'on monnayait au siècle précédent sur la Place du Campo di Fiore à Rome ? C'est ce qu'elle répond au lecteur :

¿ Sabes a qué voy ? A que nadie se espante si nos viere a las mujeres fingidoras, disimuladas, recetistas, bizmadoras, saludadoras, y todo sobre falso, que todo es heredado, y más que yo me callo <sup>(34)</sup>.

Elle est de celles que Courval évoque, et transmet la bonne parole. La voici dans une auberge, mais l'aubergiste se tord de douleur, en proie à une indisposition causée par la fatigue et aussi par un refroidissement ; elle ne s'inquiète guère de ses hôtes, qui s'attendent plutôt à la voir trépasser sous leurs yeux. Justina, de connivence avec un autre voyageur qui revient chez lui, chargé de ventouses pour sa femme, affirme que ce dernier est médecin :

era el médico de mi lugar, y que era muy inteligente y cursado en semejantes necesidades <sup>(35)</sup>.

Elle prétend que son compère, après l'examen accoutumé, lui donnera ses instructions :

Sentóse el médico graduado en mi escuela ; tomóla el pulso, el cual con la inquietud andaba tan recio como mazo de batán. Advertíle por señas que le hiciese sacar la lengua, y la tentase estómago, hígado y espaldas, haciéndola volver y revolver barras por momentos ... Nos salimos afuera yo y el hermano médico a consultar el mal y la cura ; y a fe que he oído yo a buenos

---

(32) Cours du Jeudi, 1962-1963.

(33) Francisco Lopez de Ubeda, *La Pícara Justina*, B.A.E. t. 33, p. 52 a. Le discours de Justina, devenu chauve, à cet unique témoin de ses débordements ne manque pas d'humour.

(34) *Id.*, *ibid.*, p. 134, b.

(35) *Id.*, *ibid.*, p. 134, b.

médicos, que en graves enfermedades iban con menos tiento que yo en la ocasión <sup>(36)</sup>.

Grâce à cette supercherie, Justina compose un emplâtre émollient dont les ingrédients entreront également dans la composition d'un plantureux repas. Est-ce pure fantaisie ? Certes non et c'est bien pourquoi l'aubergiste trouve la thérapeutique normale ; voici la composition qu'Aurelius Cornelius Celse prescrit dans certains cas d'opilation ou de mal de matrice :

Il faut faire des frictions sur tout le corps mais principalement sur le ventre ou les jarrets ; on n'use que d'aliments de la classe moyenne ; on applique tous les trois ou quatre jours de la graine de moutarde sur le bas-ventre jusqu'à ce qu'il y ait rougeur ... On peut employer aussi l'axonge récente de porc, qu'on mêle avec des blancs d'œuf ou les blancs d'œuf avec de l'huile rosat, à quoi on ajoute des fleurs de rose pulvérisées, afin qu'ils prennent plus facilement consistance ... <sup>(37)</sup>.

... Si le flux menstruel est trop considérable, on doit appliquer sur les aines et sur les mamelles, les ventouses avec scarification ... <sup>(38)</sup>.

Dans le cas de l'aubergiste, la mixture agit comme un enveloppement et soulage la patiente :

... cubríla el rostro y arropéla ; como todo su mal era cansancio y frío, con ropa y calor descansó <sup>(39)</sup>.

Lorsque Justina revient, après un succulent dîner, elle retrouve la malade toute joyeuse :

Halléla medio loca de contento, dándome por lo hecho más gracias que si yo fuera el mismo *Benedicamus Domino* en persona <sup>(40)</sup>.

L'art du conteur, le tableau réaliste peint avec verve et truculence fait oublier un instant que la marge de vraisemblance est respectée et que seule la caricature quelque peu poussée fait basculer dans le burlesque des faits cependant pris à la réalité ; car, ne l'oublions pas, Francisco de Úbeda était médecin.

C'est à *La Picara Justina* que Tirso emprunta sans doute le conte relaté dans les *Cigarrales de Toledo*. Il s'agit du même scéna-

---

(36) *Id.*, *ibid.*, p. 135, a.

(37) *Celse*, *éd. cit.*, t. 1, p. 401-402.

(38) *Id.*, *ibid.*

(39) *Picara Justina*, *op. cit.*, p. 135, b.

(40) *Id.*, *ibid.*, p. 135, b.

rio : l'épisode se déroule dans une auberge où arrive le narrateur accompagné de son valet. L'aubergiste, elle aussi, se trouve mal en point, mais il s'agit d'un accouchement long et douloureux ; l'Esculape en herbe est le valet Carrillo et il use du même procédé que Justina. La différence réside dans le nombre des ingrédients nécessaires ; outre le saindoux et les œufs, il faut ajouter du vin, du safran, du sucre, de la canelle et un peu de vinaigre. Mais, Carrillo veut faire sa cuisine tranquillement :

Sálganse de la cocina, que no quiro sepan el secreto deste remedio que me enseñó mi madre, partera de Mocejón.  
¡ Verán la dicha que se les sigue de haberme tenido hoy por su huésped ! Creyéronle todos que no hay cosa más acreditada entre les ignorantes que la Medicina, aunque la administren bárbaros ! (41).

Sans doute Tirso n'a-t-il pas tout à fait tort de traiter le valet Carrillo de barbare. Cependant ce qu'il demandait pour composer l'emplâtre ne pouvait guère éveiller de soupçons car, dans certains cas douloureux, ainsi que l'écrit Cornelius Celse :

outre ces remèdes, il est à propos d'employer dans toutes les douleurs de la matrice, des potions faites avec les substances odoriférantes, comme le nard, le safran, le cinamome, la canelle et d'autres semblables (42).

L'emplâtre arrive d'ailleurs à délivrer la parturiente d'un énorme nourrisson, activant les contractions de la matrice, et sans doute les mouvements de la mère brûlée par l'emplâtre.

#### *Un apprenti-médecin.*

Estebanillo Gonzalez est aussi un héros de l'empirisme heureux pour lui mais désastreux pour les malades de l'hôpital sur lesquels il fait ses premières armes. Sous ce jour, la vraisemblance, aussi mince soit-elle, d'un semblable personnage soulève le problème, malheureusement toujours d'actualité, de l'aide et des soins hospitaliers. Là encore, la vision burlesque et humoristique fait oublier la critique implicite et la satire sous-jacente.

Devenu garde-malade, il est chargé de pratiquer les saignées : pour tout garrot, il possède un lacet chapardé à une fille d'auberge.

---

(41) Tirso de Molina, *Los Cigarrales de Toledo*, éd. Aguilar, p. 229.

(42) Celse, *op. cit.*, t. 1, p. 402.



Il tire sa lancette et, appliquant ce qu'il a lu dans un manuel, le long du chemin, « transhojando los libros de mi postrer amo », il veut rompre convenablement la veine :

la rompí tan bien que más pareció la herida lanzada de moro que lancetada de barbero derecho. Al fin salí tan bien de ella, que solamente quedó el doliente manco de aquel brazo y sano del izquierdo, por no haber llegado a él la punta de mi acero, de que Dios libre a todo fiel cristiano... (43).

Dans la nuit, croyant bien faire, il accède aux implorations d'un soldat qui souffre d'une fièvre tierce et lui apporte un cruchon d'eau froide que le malade boit tant et si bien qu'il en meurt. L'exagération du trait rend tout juste supportable l'évocation d'une réalité corroborée par toutes les allusions éparses dans la littérature (44). La véritable parodie, dont on ose rire avec l'auteur, est dans la description du char carnavalesque où le malade est un âne que l'on fait mine de soigner et à qui l'on donne un lavement. Qui fait le médecin ? Estebanillo, naturellement :

Tomábale yo el pulso con mucho reposo, pedía la orina, la cual me daba la afligida dueña con tristes suspiros ; tomábola yo en la mano derecha, y con la izquierda me ponía unos anteojos, y mirándola, haciendo con ella puchos espantosos y arqueando las cejas, alzaba el orinal, y de bote y voleo me bebía toda la orina haciendo muchos ascos. Con los labios hacía señales al barbero para que le echase las ventosas, el cual llegando a la cama y sacando de la cesta media docena de grandes ventosas, le metía a cada una media libra de estopas, y encendiéndolas a la luz de una vela, se las iba pegando en el pescuezo, y del fuego de la estopa y pelo del jumento se levantaban una gran humareda... (45)

La parodie est totale : tous les gestes, toutes les expressions rappellent ce qu'on a lu sur le médecin. La bête n'est pas plus mal traitée que les malades qu'Estebanillo avait tenté de soigner. On devine que l'animal mécontent donnait des ruades et poussait des braiements tonitruants. La parodie devient scatologique lorsque l'on veut

---

(43) Estebanillo Gonzalez, B.A.E. t. 33, p. 300.

(44) Cf. Francisco Santos, *Día y noche de Madrid*, B.A.E., t. 33, p. 421 a.

Absorto estaba Onofre habiendo entrado dentro y viendo tantas salas, todas llenas de enfermos, y deteniéndose a la puerta de una, que su rótulo decía que eran incurables, oyó una lastimosa voz que se quejaba de su afán ...

Andrés Laguna, *Viaje de Turquía*.

Lope de Vega, *Juan de Dios y Antón Martín*.

*Los locos de Valencia*.

(45) Estebanillo Gonzalez, *op. cit.*, p. 336, a.

lui donner un lavement et Estebanillo n'est pas épargné lorsque, voulant attacher de nouveau l'âne qui ruait dans toutes les directions.

yo, porque no peligrara mi estercolado jeringador, pensando que me tuviera respeto por ser doctor, me llegué a su merced por volverlo a ligar y arroparle, porque no se resfriase mas no atendiendo a las insignias de mi ropa y sortijón, o creyendo que le había errado la cura, como suelen hacer los muchos parientes suyos, me dio dos pares de coces tan bien pegados en la boca del estómago ... que dio conmigo sobre las tablas el carro <sup>(46)</sup>.

La plaisanterie, malgré sa truculence et sa grossièreté, fit mourir de rire le gentilhomme pour qui le char avait été monté et rempli de plaisir les serviteurs. On peut toujours se demander si son Altesse se divertit de la plaisanterie rabelaisienne ou de la vision parodique du médecin et de ses assistants. Il est probable qu'il s'en amusa pour l'une et l'autre raison.

*L'empirique dans le théâtre portugais :*

*Une commère portugaise : Brásia Dias.*

Les exemples offerts par le théâtre ne sont pas moins nombreux, mais nous nous intéresserons d'abord à ceux qui mettent en scène des personnages vraisemblables, ayant eu comme Aldonza, comme Justina, et comme Estebanillo, qui connaissait fort bien les thérapeutiques de la goutte et les bains sudorifiques pour les avoir expérimentés, l'occasion de pratiquer leur science, avec plus ou moins de succès.

C'est le Portugal qui, dès 1524, nous offre le premier exemple en date avec le personnage de Brásia Dias donneuse de clystères « cristaleira » et commère du prêtre amoureux de *A farsa dos Físicos*. Nous ne nous y étendrons pas, car Rocha Brito, dans son commentaire de la pièce <sup>(47)</sup>, s'applique à démontrer que, derrière les prescriptions effarantes de la vieille femme, apparaît un arrière-plan médical des plus sérieux à l'époque. Voici comment il la présente :

... uma personagem extremamente burlesca, a matrona e comadre do cura, Brásia Dias, misto de bruxa e mulher de virtude, diagnosticando e discutindo em pé de igualdade com os clínicos, propondo mézinhas risíveis, embora todas existentes nos tratados

---

(46) *Id.*, *ibid.*, p. 336, b.

(47) Rocha Brito, *Auto chamado a farsa dos físicos*, éd. cit.

da época, inventando dietas asombrosas e em desarmonia com o estado do doente, ditando sentenças aos próprios físicos, que Gil Vicente vai estendendo ao comprido, diante do público sonridente e interessado <sup>(48)</sup>.

Elle connaît parfaitement cette science « profane, intuitive et empirique » qui peut guérir, ou être inopérante mais qui tue rarement, grâce au clystère, antidote des indigestions et des occlusions provoquées par des régimes trop riches. Et si son personnage est burlesque, il ne s'oppose pas à celui des médecins ; en effet, alors que chacun d'eux prescrit une thérapeutique différente également inefficace pour qui connaît, comme le serviteur, la cause nullement « occulte » de la maladie, Brásia Dias épuise également son savoir, avec la même assurance et pour des résultats aussi dérisoires ; il y a donc parallélisme dans les jeux de scène et non antagonisme ; en outre chaque trait divertissant, dans la peinture des médecins, a une correspondance sur le plan burlesque où se situe principalement la commère, de sorte que les jeux de scènes se répondent pour, finalement, s'unir à un moment précis de la consultation. Le burlesque est provoqué par le dessin plus appuyé chez la matrone, plus délié chez les médecins, par certaines mimiques aussi, propres à la farce. Ainsi Brásia prévient-elle les spectateurs qu'un besoin pressant la force à sortir :

nam posso mais aqui estar  
que ando destemperada,  
como eu for estancada,  
viray com mais de vagar <sup>(49)</sup>.

On l'imagine tenant son ventre à deux mains.. Mais se jugeant indispensable, elle revient donner quelques conseils au malade ; malheureusement le premier, puis le second, puis le troisième médecin arrivent ; le même jeu de scène doit se répéter : la matrone prend la porte, puis revient avec un praticien, discute, donne son point de vue et repart, toujours les mains sur le ventre ; mais apparaît le second etc... La curiosité est plus forte que les coliques. Quant à son langage, il est le langage comique tel que l'emploie le *gracioso* de la comedia, en particulier celui de *El amor médico* <sup>(50)</sup> de Tirso ; là encore apparaît la connaissance du peuple et sa

---

(48) *Id.*, *ibid.*, p. 19.

(49) *Id.*, *ibid.*, p. 111.

(50) *El amor médico*, Acte I, sc. 1 :

« Estás fuera de sentido,  
Señora, que a esto me obligas ?  
Repliqué : Gentil humor !  
Sacarle a un embajador  
un puchero de boñigas ... »

façon de s'exprimer que Gil Vicente a su si bien utiliser ; qu'il s'agisse de la *priorisa* (pleurésie) ou du *cadarro* (catarrhe) on retrouve ces mots dans les textes de l'époque et les formules des guérisseurs, conservées par tradition orale.

Brásia Dias rappelle la commère de la *Comédia de Rubena* <sup>(51)</sup>, Ginebra ; celle-ci moitié ventrière, moitié Célestine, aide Rubena à accoucher. Elle l'encourage, lui raconte des histoires pour la détendre, lui conseille de mordre dans une masse-pain alors qu'elle fait les derniers efforts pour expulser le marmot. Mais elle connaît, comme la sorcière qui va évoquer les diables et leur demander aide et assistance lorsque l'enfant est né, les formules qu'utilisent guérisseurs et sorciers contre le mauvais œil et la possession. Doit-on y voir, même à l'époque, les vestiges d'une tradition moyenâgeuse ?

Des documents réunis par Pedro A. d'Azevedo témoignent au contraire de l'actualité de ces pratiques du vivant de Gil Vicente. Voici ce qu'il écrit au sujet des *benzedores et feiticeiros do tempo d'El-Rei D. Manuel* <sup>(52)</sup> :

Em resultado da política centralizadora, levada a cabo com vigor pelos reis da 2a dinastia, conservamos nos registos da chancelaria, real uma pequena colecção de documentos relativos a benzedores e feiticeiros, e o que é o mais notável, algumas fôrmulas para benzer e uma série de actos de feitiçeria, por certo muito inocentes.

As cartas de perdão passadas a alguns indivíduos por benzerem, a par de outros privilégios para empregar igual processo, mostra plenamente que esta classe de peritos estava considerada do mesmo modo que os médicos e tabeliães, só lhes era permitido o emprego da sua arte, quando para isso tinham licença real.

Ao contrário do que seria de esperar, a criação do Santo Ofício não fez diminuir a princípio muito a menção destes casos nos Registos das chancelarias reais, donde são tirados os presentes documentos ; só nos últimos tempos, faltando ao tribunal os cristãos-novos, se dedicaram com o maior afinco e pouco proveito à extirpação da feitiçaria <sup>(53)</sup>.

Rappelons que Rodrigo de Castro dans son *Medicus Politicus*, consacre plusieurs pages à ces pratiques et indique même le nom

---

(51) *Comédia Rubena*, O.C. Sa da Costa, vol. III, p. 16.

(52) *Revista Lusitana*, t. 3, 1893-1895.

(53) *Id.*, *ibid.*, p. 329.



portugais dans le contexte latin, cela en 1614<sup>(54)</sup>. Sousa Viterbo, dans son livre *Notícia sobre alguns médicos portugueses...* cite trois célèbres guérisseurs de l'époque, tous trois ayant vécu au début du XVII<sup>e</sup> siècle : António de Morim, Isabel de Macedo, et Maria de Gouveia<sup>(55)</sup>.

Ce qui ressort des études de Pedro d'Azevedo et aussi de celles de Tomás Pires sur les amulettes encore employées au XVIII<sup>e</sup> siècle au Portugal et dans d'autres pays<sup>(56)</sup>, c'est la croyance en toutes ces pratiques, le droit de les exercer d'une façon parfaitement licite et la double approbation du Roi et du Tribunal de l'Inquisition. Elles nous permettent de mieux comprendre l'ambiguïté du mot empirique qui pouvait qualifier tout individu doué d'un pouvoir quelconque de guérir, reconnu publiquement par une quelconque autorité.

« *Um negro, mestre de medicina* ».

C'est encore au Portugal que nous demanderons un second exemple, assez curieux, et le seul que nous ayons trouvé dans la péninsule ; il s'agit d'un médecin-chirurgien, très certainement de formation empirique, dont l'originalité est d'être noir. Il apparaît dans une pièce anonyme appelée du nom de l'un des personnages : *Auto de Vicente Anes Joeira*. L'édition consultée à la Bibliothèque Nationale de Madrid porte la date de 1574 :

Auto novamente feyto, no qual se contem muytas graças ; e tem hũa carta muito graciosa, e entrão as figuras seguintes : Hũa regateyra, hũa sua filha, hũa comadre, hum vilão marido da regateyra, hũ ratinho por nome Vicente Anes Joeira, hũ Clérigo, dous escudeyros que dão hũa música no meyo do Auto, *hum negro, mestre de medicina*, hum ratinho seu moço, que o negro ensina a curar<sup>(57)</sup>.

Comme Baltasar Días, l'auteur de l'*Auto* fait parler au noir un jargon assez compréhensible mais qui tient compte de la pronon-

---

(54) *Medicus Politicus*, éd. cit., p. 223-224.

*Est genus hominum, quod alexicacos vocant, Hispani Benzedeiros hoc est salutatores seu empsalmatores, eo discrimine, quod isti affirmant se sanare vi orationis, quam conceptis verbis discunt, illi vi salive et halitus, quem aegro inspirant... et illi, quos Hispani Zauris seu veedores vocant, ea videre affirmant, quae abdita sunt, in terrae visceribus ...*

(55) *Revista Lusitana*, t. 5, 1897-1899, *Superstições Portuguesas no século XVI*, p. 203. Pedro de Azevedo cite Viterbo ; III, 20.

(56) A. Thomas Pires, *Revista Lusitana*, 3. 1893-1895.

(57) 2 pliegos, 10 folios, Rares 3103/9687.

ciation défectueuse de ceux de sa race. Si Baltasar Dias se contentait de mettre en scène de jeunes enfants ou quelques esclaves, hommes ou femmes, Gil Vicente lui-même à qui l'on doit la fixation littéraire du langage des noirs au théâtre, ne met en scène, pour sa part, qu'une catégorie plus humble d'individus<sup>(58)</sup>.

Cette pièce mériterait sans doute une édition critique, car elle fourmille de notations savoureuses sur l'époque, les habitudes, la façon de tester, d'écrire, de parler, en un mot, de vivre. Le pauvre Mestre, car il mérite ce titre quelque peu vilipendé, a fort à faire entre un aide ignare et lourdaud et un paysan, sot fieffé et de surcroît amoureux d'une jeune fille prénommée Manadella. Vicente profite de ce que la famille de Manadella est partie en pèlerinage à St Jacques pour se marier avec elle. A peine le prêtre les a-t-il bénis que la jeune épousée s'évanouit, ce qui motive l'arrivée de Mestre Tomé. Le nom peut être une indication, car l'île de São Tomé appartenait déjà aux Portugais. Le diagnostic fait perdre au pauvre Vicente le peu d'idées qu'il a :

Negr. Mosara a ca sacutay  
sabe boso homem orrado  
esse muer sa prenhado

Manadella enceinte ? Vicente ne veut pas le croire et s'irrite :

agora prenha meu pey  
vos soys o mestre chapado ...

Le Mestre ne pense qu'à faire revenir la jeune femme de son évanouissement :

Negr. sabe boso que ha de fazer  
bay dar boso a beber  
agoa no erba viola  
entom torna a mi ber<sup>(59)</sup>.

On se doute que Vicente se met en quête d'un instrument de musique (viole) alors que le médecin veut préparer une infusion de violettes dont Amato Lusitano indique les propriétés. Selon lui elles sont très employées dans les malaises féminins ; elles régularisent le flux menstruel et peuvent même, en infusion concentrée, activer l'accouchement. Certains l'employaient comme abortif. Malheureusement Vicente revient avec un rebec dont il fait boire une décoction à sa femme. Mestre Tomé l'envoie alors chercher

---

(58) Paul Teyssier, *La langue de Gil Vicente*, Paris, 1959, pp. 243-350.

(59) *Auto de Vicente Anes Joeira*, éd. cit.

de la bourrache ; cette fois-ci les vertus de la plante ne sont pas en cause : c'est un cordial et un exhilarant, sans doute, mais c'est surtout le mot qui intéresse l'auteur car on peut le confondre avec le mot *borracha* qui veut dire caoutchouc ; Vicente va rapporter une outre frottée de poix... De plus en plus horrifié par la bêtise du garçon, Mestre Tomé se rabat sur une purge légère. Et Vicente rapportera, faute de puce, car c'est ce qu'il a compris, un énorme poux. Cela rappelle le *gracioso* de Tirso qui, au lieu de rapporter des marguerites du jardin (boninas), rapporte de la bouse de vache (boñigas), car il est espagnol et ne comprend pas le portugais.

Nous sommes ici dans le monde de la farce telle qu'elle est représentée sur les tréteaux du Pont-Neuf ou dans les cours des auberges qui, dans la péninsule, tiennent lieu de théâtre.

Gonçalo n'est pas plus débrouillé ; il essaie de recueillir quelques bribes du savoir du « Mestre ». Celui-ci le fait asseoir :

- Negr. Ora sus sentar calado,  
toma um pouco tremêтина  
Gon. que saiba a salva regina  
isso é bem escusado  
Negr. e cõ erba doradinha  
fará muito bo mézinha  
para quê te dor de casado <sup>(60)</sup>

Nous supposons que l'odeur de la térébenthine évoque chez le jeune Gonçalo le parfum de l'encens, fort employé également en médecine, à moins que *salve* et *regina* ne lui rappelle la sauge et la résine. Son maître préfère ne pas relever l'erreur et lui indique la composition d'une huile contenant de la térébenthine et de la doradille. La doradille ou *asplenium* est indiquée comme composante d'un onguent dans la pharmacie de Bord de Magellan <sup>(61)</sup>. Cet *asplenium scolopendrium* avait, disait-on, de multiples propriétés, car les feuilles en étaient : réfrigérantes, desséchantes, astringentes, vulnéaires ! Amato et Laguna, à l'époque donc où la pièce fut écrite déclaraient usurpées la plupart de ces vertus... Le « Mestre » s'en servait encore pour atténuer, par friction, les douleurs propres aux « femmes mariées ».

Dans cette pièce, comme dans celle de Gil Vicente, il n'y a pas critique mais juxtaposition d'un empirique consciencieux et de deux personnages burlesques, par leur sottise et leur simplicité.

---

(60) *Id.*, *ibid.*

(61) Américo Pires de Lima, *A botica de Bordo de Fernão Magalhães*, Porto, 1942, Separata dos « Anais da Faculdade de Farmácia do Porto », vol. IV.

Le XVI<sup>e</sup> siècle n'est pas le seul à avoir porté à la scène, d'une manière objective ces empiriques qui irriteront tant le siècle suivant : Lope de Vega, dans *El engaño en la verdad*, en un Dialogue entre Leonardo et Belardo, démontre que la foi en l'action de la Nature n'est pas morte :

Leonardo : Danteo que me ha curado,  
¿ donde estudió ?

Belardo : No ha estudiado,  
y es médico y cirujano.  
Mucho ha visto, y la experiencia  
diz que habilita une peña  
y lo que esta arte enseña  
es lo más cierto, y no es ciencia.  
Naturaleza asegura,  
y sin aynuda me fundo,  
que no hay médico en el mundo  
que sane una calentura,  
y en caso de cirugía,  
desde el pie hasta la cabeza  
obra la Naturaleza  
mil milagros cada día.  
Con aceite del candil,  
y con bálsamos nos cura,  
y aun da que hacer al cura  
si se pierde el carril <sup>(62)</sup>.

On ne pouvait donner meilleure définition de ce que le siècle appela des empiriques.

#### *Le valet singe son maître*

Le second groupe de pièces burlesques met en scène de véritables parodies, de la part, le plus souvent, des valets ou des serviteurs désireux de se divertir aux dépens d'un client plus simple qu'eux, ou de gagner quelque argent ou quelques victuailles, grâce au bonnet et au manteau de leur maître.

Jerónimo Ribeiro introduit, dans son *Auto do Físico* <sup>(63)</sup>, un véritable *Entremés* dont les deux protagonistes sont la fille du médecin et le valet Mamede. La jeune fille incite Mamede à revêtir le costume de son père et à recevoir un pêcheur ; mais la

---

(62) Lope de Vega, *El engaño en la verdad*, R.A.E. V, p. 228.

(63) Jerónimo Ribeiro, *op. cit.*, p. 60.





Por certo que estou tão fraco  
que comera algum bocado <sup>(66)</sup>.

Ce « divertissement » introduit un personnage humble, aux prises avec les difficultés de l'existence ; le poisson qui se fait rare, le prix du loyer et la note des commerçants, ne lui permettent pas de payer en espèces. On le voit tirer de sa poche quelques pièces de cuivre toutes poisseuses d'écailles, mais où ne brille aucune monnaie d'argent. Il laissera son adresse pour que le médecin aille rendre visite à sa femme : dans l'Alfama, près du Tage ; et l'on se doute que le menu du praticien s'enrichira de sardines reçues en guise d'honoraires.

\*  
\*\*

Bien que plus nombreux dans le théâtre du XVII<sup>e</sup> siècle en Espagne, les bouffons déguisés en médecins apparaissent aussi au XVI<sup>e</sup> siècle, grâce à Lope de Rueda, qui écrivit, vers 1550, *El paso del médico simple y Coladilla, paje, y el doctor Valverde* <sup>(67)</sup> Il s'agit d'un page gourmand qui veut manger à peu de frais en faisant revêtir au niais Monserrate, le costume du Doctor Valverde :

Tu has de saber que, como nostramo es médico, tengo entendido que ha de venir hoy una mujer de Ruzafa que tiene su madre mala <sup>(68)</sup>.

Coladilla va donc lui donner les insignes :

... Que yo sin tener letras ningunas, me obligo a graduarte de médico ;

Monser. : De merdico querras decir ?

Colad. : Sí, hermano <sup>(69)</sup>.

Ainsi la fille de la malade, n'y voyant que du feu, remettra aux deux acolytes l'argent et la brioche qu'elle a promise au médecin. La mise en scène est réduite au minimum ; le costume du médecin n'est pas décrit et seul le bonnet a quelque importance :

Colad. : Ora, quitate la caperuza y ponte este bonete.

Monser. : ¿ Eso tengo que poner ? Quitá allá diablo que paresceré monseñor o nigromántulo <sup>(70)</sup>.

---

(66) *Id., ibid.*, p. 61.

(67) Lope de Rueda, Madrid.

(68) *Id., ibid.*, p. 9.

(69) *Id., ibid.*, p.

(70) *Id., ibid.*, p.

D'après les ressemblances trouvées par le niais, il devait s'agir d'un bonnet allongé à la manière des tiares ou des bonnets de nécromanciens. Mais tout le burlesque et la force comique proviennent du galimatias, dont on n'avait pas encore abusé à l'époque. Lope de Rueda se montre orfèvre en la matière lorsque Coladilla, frotté de quelques connaissances dues à de longues heures passées près des malades, avec son maître, souffle à Monserrate les réponses aux questions de la cliente, dont la mère est souffrante. Un exemple suffira :

Monser. : Bien dices, Iremos por el cuxo de merdicina. No cumpre más. Desta vez quedará draguado de tu mano ; y si ello es así y viene en efecto, ¡ pardiez que me dir merdicando de casa en casa, ganando réales y bollos mantecadas ! (71)

Après les *quid pro quo* traditionnels dans la farce, alors que Coladilla se contente de vouloir faire saigner la patiente, Monserrate, pris d'inspiration soudaine, donne à la brave femme un flacon de « sangre blanco » pour remplacer le sang de la saignée. Il s'agit malheureusement de *soliman* (72), cette eau à laquelle bien des femmes durent des rides précoces ou la perte de leurs cheveux. Ce sublimé corrosif affinait la peau du visage et des bras, et pour cause, et blondissait la chevelure. La Celestine et toutes les marchandes d'onguents et de lotions firent fortune grâce à cette préparation si souvent évoquée en littérature. La femme du médecin gardait une fiole de cette eau sous son lit. C'est ce que le niais va faire boire à la cliente de son maître. Cette farce termine en véritable *exemplum*, car elle met en garde les spectateurs. Quant au Docteur Valverde, il doit répondre devant la loi de ce meurtre par imprudence, puisqu'il est responsable des serviteurs, niais ou non, qui vivent sous son toit. Les alguacils sont à sa porte et s'en vont avec lui et Monserrate.

Les autres exemples de farces et d'*entremeses* que nous avons relevés datent du siècle suivant, exception faite, sans doute, d'une pièce anonyme que Cotarelo y Mori fait figurer au tome 17 de la N.B.A.E. et s'intitule : *El doctor simple*. La trame est la même, bien que l'on ait pris soin de changer le nom des personnages : le médecin devient le Docteur Lorenzo, Coladilla devient Perico, quant au niais, il ne porte plus de nom et n'est signalé que comme

---

(71) *Id.*, *ibid.*, p.

(72) *Soliman* ou en français : sublimé, composé de chlore et de mercure. Les poètes satiriques du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> s. ont écrit maints *sonnets* et *letrillas* adressés à des femmes qui en avaient fait un malencontreux usage. (Cf. aussi en France, St-Amant, le Sieur de Cygogne et Mathurin Régnier).

*El Bobo*. Comme dans les farces du Moyen Âge, le niais boit l'urine apportée par la fille de la patiente et préconise comme cordial un *rejalgar* qui est un sulfure d'arsenic de couleur rouge que les Arabes utilisaient en médecine mais à très faible dose et qui servait, au XVI<sup>e</sup> siècle, de mort aux rats et de poison. On comprend l'étonnement de la cliente ... La farce est agrémentée d'une seconde consultation :

Salazar : Yo vengo aqui con un a extrema necesidad y es que ha dado súpitamente un dolor de corazón a mi mujer; y así vengo a que vuesa merced le de remedio porque se está muriendo.

Monsserrate va prescrire une saignée de trois-cents onces de sang <sup>(73)</sup>. La confiance est pourtant supérieure à la surprise et Salazar s'en va convaincu par l'assurance du faux-médecin, qui l'étourdit de ses raisonnements.

Au tableau suivant, la femme et Salazar reviennent accompagnés d'un alguacil, demander justice, l'une pour sa mère qui se meurt à cause de l'emplâtre à l'arsenic, Salazar, pour sa femme morte de la saignée. La morale à tirer de la pièce lui donne, comme dans *El médico simple*, une résonance plus profonde.

On peut penser qu'au XVII<sup>e</sup> siècle Quiñones de Benavente s'est inspiré de Jerónimo Ribeiro dans son *Entremés del doctor y del enfermo*, car le malade est en fait amoureux fou de la fille du Docteur Garatusa. Cotarelo y Mori précise que l'*entremés* a été joué à l'occasion de la Noël et du Corpus-Christi, à Madrid, en 1664. A la différence de l'*Auto do Físico*, Tomasa, la fille de Garatusa, est consentante, mais son père s'oppose au mariage, sans doute parce que Crispin est pauvre. Ce dernier se fait passer pour un riche *Indiano*, revenu depuis peu d'Amérique. Le canevas est par conséquent moins mince, la pièce s'enrichit d'un personnage nouveau et d'actualité et le trait satirique n'en est pas absent puisqu'on jouera sur la cupidité du médecin. En outre, avant que Garatusa ne fasse venir chez lui Crispin qui s'est inventé une maladie, Mormojón, plus proche du *gracioso* que du niais, raconte à son maître une série d'anecdotes sur les médecins et leurs défauts, afin de lui expliquer pourquoi il ne veut plus le servir. Le fait même de mettre

---

(73) Bobo : mira ; yo mando que le sangre y que le saquen trescientas onzas de sangre de la vena de los pies.

Salazar : trescientas onzas de sangre señor doctor, a una mujer de tan poco sujeto que en todo su cuerpo no debe tener veinte onzas de sangre ! ...

Válame Dios y que poco muestra saber este Doctor ...



dans la bouche du *gracioso* ces topiques sur la pratique médicale, enlève une partie de leur mordant au profit de la force comique.

Quiñones de Benavente, par le truchement de Mormojón, rappelle que les médecins sont médisants et qu'au rebours de ce que recommande la religion chrétienne, ils ne veulent pas le bien de leurs semblables, ce qui les priverait de clients :

Mormojón : Los doctores non son como Dios manda  
que sean, los cristianos ; pues nos dice  
que se amen los unos a los otros,  
y estos haceis al contrario bien vosotros,  
pues en lugar de amarnos y querernos  
como en la ley de Dios está ordenado,  
más deseais dolores de costado,  
calenturas, tercianas y otros males  
de que enferman también muelos reales (74).

L'auteur a lu Quevedo, car la suite du passage remet en mémoire les supercheries des praticiens désireux d'accroître leur clientèle (75). Par delà Quevedo, Mormojón reprend l'anecdote où Galien, sachant observer les indices qui pourraient l'aider, se montre de première force dans un diagnostic compliqué.

Dicen que había un doctor de media talla,  
que para acreditarse en el oficio  
dando de que era sabio algún indicio,  
siempre que visitaba algún enfermo  
miraba si en el suelo había caídas  
cortezas de melón o de granada,

---

(74) *Entremés del Doctor y el enfermo*, N.B.A.E., t. 18 (t. 1, vol. 2<sup>o</sup>) de la Colección de entremeses, Madrid, 1911, p. 601.

(75) Quiñones de Benavente, dans son *Entremés famoso : el Murmurador*, N.B.A.E., t. 18, p. 526, fait dire à Pedro, l'un des personnages :

Que haya hombre tan mal intencionado  
que diga que hay doctor en esta Corte  
que para acreditarse de visitas,  
porque sus letras y ellas son poquitas,  
entra a orinar en todos los portales  
y saliendo después, hablando recio,  
los hombre que se ofrecen al encuentro  
piensan todos que sale de allá dentro,  
donde apenas teniendo una visita,  
con sólo aquesta traza se acredita,  
no lo puedo sufrir ? Pues, mordaz lengua,  
a los señores médicos te atreves  
y con seguridad sus purgas bebes ?

Il est clair qu'il se réfère au passage de Quevedo que nous avons cité (*Libro de todas las cosas y otras más*) sur la manière de faire soi-même sa publicité dans la ville. Cela est une preuve de la connaissance que Quiñones de Benavente avait de l'œuvre de Quevedo.

y tomándole el pulso a tal doliente  
le decía, mostrándose sapiente :  
« vuesamerced ha comido ... » lo que vía  
y con eso su fama se extendía <sup>(76)</sup>.

Alors que chez Jerónimo Ribeiro il n'y avait, excepté le mal d'amour, aucun subterfuge, Quiñones va introduire un galimatias plus compliqué, qui rappelle celui de la fort bonne pièce déjà citée, *La prueba de los Doctores*, de Castillo y Solórzano <sup>(77)</sup>, mais en plus burlesque et en plus baroque. Garatusa s'irrite devant les explications insensées du faux malade, ponctuées de « Yo me daré a entender, atienda un poco » <sup>(78)</sup>. Le dénouement rappelle celui de certains contes italiens dont la *beffa* est dirigée contre un quelconque Dottore Graziano. Il s'agit ici du père de Tomasa, qui, en fin de compte, pardonne aux jeunes amants et accorde sa permission.

Le galimatias de Crispin, les anecdotes de Mormojón poursuivi par son maître armé d'un bâton pour le faire revenir, la scène burlesque où Mormojón comprend mal ce qu'on lui demande et où Crispin, dès que le valet revient, se reprend à gémir, font oublier une certaine justesse dans le dessin des personnages et une critique sous-jacente bien que sans méchanceté. Ainsi, lorsque Mormojón conclut :

crítico es este mal pues no se entiende ... <sup>(79)</sup>

il introduit une double satire : d'abord, l'emploi exagéré que l'on faisait de la méthode des jours décroîtives, sans bien savoir à quoi elle se rapportait et de la complexité des calculs astronomiques et astrologiques que requerrait la détermination des Crises ; ensuite, la tendance qu'avaient les médecins à appeler critiques les maladies qu'ils n'arrivaient pas à diagnostiquer alors que leur seule gravité était de ne pas être révélées à temps par le praticien.

Quiñones de Benavente compte un grand nombre d'*Entremeses* où apparaît le personnage du médecin, mais il lui fait tenir un rôle

---

(76) *El doctor y el enfermo*, op. cit., pp. 601-602.

(77) *Vide Supra*, chap. I « Le personnage du médecin ».

(78) Nous n'en donnerons qu'un exemple :

Aqueste mal me sube y me descende  
por estos telegrafos con tal fuerza,  
que no hay quien sus disignios aparte o tuerza  
de estos métodos rígidos en todos ;  
y son los espicinios de mil modos,  
desabridos, picantes y traviesos,  
que no tienen conmigo paz mis huesos (p. 603).

(79) *Id.*, *ibid.*, p. 603.

allégorique, tradition que nous avons déjà signalée, et qui mérite, répétons-le, une étude à part où de telles pièces devront figurer <sup>(80)</sup>.

Il en est d'autres, enfin, dont le burlesque ne détruit pas le propos véritablement satirique et dont le personnage, cynique et parfois grinçant est plus proche de ceux de Quevedo ou de Enriquez Gómez que de ceux des auteurs précédemment examinés.

---

(80) Nous citerons : *El entremés famoso de los cuatro galanes*, N.B.A.E., t. 18, p. 519. Le docteur vient soigner l'amour malade. Sa façon de consulter, les phrases consacrées alternent avec les remèdes tels que l'argent : *ungüento mejicano*, *l'orozuz*, dont on prend l'or en laissant le *zuz* (*orozuz* signifie réglisse); on donnera des pilules de jalousie pour que la bourse soit moins constipée...

Contre la mélancolie :

Recipe musicorum uncias cuatro  
sirupe de poetas,  
duas dracmas, infusión de castañetas  
porque con esto y fricación de manos  
si estamos buenos, quedaremos sanos.

*El entremés de Juan Rana* : les malades qui lui demandent de les guérir sont : six personnes qui sont tombées malades de manger un lapereau ! puis des malades d'amour : une opilée de neuf mois ... une jeune fille qui a, en guise de taie sur l'œil (souvent suite de syphilis), une tante qui la surveille, un malade de jalousie, qui devra vomir la jalousie dont il a une indigestion.

*El entremés cantado : el Doctor*, p. 548. Bezon voit arriver des malades de toute sorte : malades d'amour, de cupidité, une femme qui dépense trop, des malades de l'importunité d'un galant, ou fatigués d'avoir la même belle, etc. Tous les remèdes prescrits le seront en termes médicaux.





## CHAPITRE V

### *LA SATIRE*

Il est facile de confondre critique et satire, d'autant plus que les écrivains qui s'y consacrent passent imperceptiblement de l'une à l'autre. Alors que la critique est l'exercice du jugement, de la réflexion parfois amère, parfois désabusée, la satire implique un parti pris : celui de ridiculiser et de blesser s'il le faut, à des fins morales et salutaires ; c'est ce que cherche souvent à faire Quevedo. Mais avant d'aborder avec lui la satire du médecin et de la pratique médicale, il est loisible de se demander pourquoi la véritable satire était absente des œuvres précédentes, alors que l'Espagne connaît une longue tradition, depuis Martial et Juvénal en passant par l'Archiprêtre de Hita. Il est sans doute nécessaire de rappeler l'influence du règne de Philippe II, dont l'austérité ne favorisait guère un genre se réclamant des irrévérences d'un Menippe ou de celles plus élaborées d'un Lucien, chez qui, ainsi que l'écrit A. Coster <sup>(1)</sup> « le dialogue grave rejoint la comédie déchaînée », dans un dialogue en prose à la fois fantaisiste et mordant. A la vigilance du Monarque s'ajoutait la dictature de l'Index déjà existant sous Charles Quint et que nous avons évoquée au sujet d'Erasme et de son œuvre. Si l'atmosphère était fatale à l'esprit railleur et à l'irrévérence à l'égard des prêtres et des moines, l'était-elle autant lorsqu'il s'agissait des médecins et de la médecine ? Non, si l'on s'en tient à la critique du mauvais médecin et aux lois déontologiques en honneur ; et c'est ce que, depuis Erasme, se sont appliqués à faire les écrivains de la péninsule. Avec l'avènement de Philippe III et de Philippe IV, le genre satirique reprend ses droits, une plus grande liberté d'esprit s'instaure et en outre, il était beaucoup moins compromettant d'attaquer les médecins que de tourner en ridicule les vices et l'immoralité d'un prêtre ou d'un moine. C'est

---

(1) A. Coster, *Baltasar Gracián*, 1601-1658, rev. Hisp. 1913, XXIX, 347.

peut-être ce qui explique cette floraison d'œuvres mineures dont toute originalité est absente, mais qui pouvaient, par une nouveauté relative, attirer sur leurs auteurs un succès d'actualité. Nous nous bornerons, dans les limites de cette étude, aux seuls ouvrages qui méritent, selon nous, un examen.

« *Pica y no muerdas* » ou la devise de Cervantès.

Cervantès mourut trop tôt pour connaître le plein épanouissement du genre, mais eût-il vécu plus tard, nous ne croyons pas que son tempérament l'eût incité à l'ironie ou au sarcasme. Le « *pica y no muerdas* » du Chien Scipion à son compagnon Berganza s'applique parfaitement à l'auteur des *Novelas Ejemplares*, comme elle pourrait s'appliquer aussi bien à Lope, pourtant son cadet, mais dont la vision lyrique du monde produit chez le lecteur ce même mouvement vers les autres, cette même sympathie que l'humanité foncière de Cervantès fait naître entre nous et ses personnages.

Nous citerons cependant, le seuil du genre ayant été cette fois franchi, le passage où le Licenciado Vidriera fait le point sur la question qui lui est posée :

Preguntóle entonces (el boticario) qué sentía de los médicos, y respondió esto :

— *Honora medicum propter necessitatem, etenim creavit eum Altissimus. A Deo enim est omnis medela et a rege accipiet donationem. Disciplina medici exaltabit caput illius, et in conspectu magnatum collaudabitur. Altissimus de terra creavit medicinam, et vir prudens non abhorrebit illam* <sup>(2)</sup>.

C'est donc par une constatation positive que le Licenciado ouvre le débat, et une constatation de poids puisqu'il s'agit de ce verset de l'*Ecclésiastique* que tous les défenseurs de l'*Ars médica* citent à l'appui de leur plaidoyer. Pour les mauvais médecins, il n'y a qu'à en prendre le contrepied, « porque no hay gente más dañosa para la República ». L'explication est classique et le principal argument est l'impunité dont ils jouissent puisque, la plupart du temps, les lois édictées à cet effet ne sont pas appliquées. Nous retrouvons la critique traditionnelle, ramassée ici en quelques lignes, mais développée par Pline :

Le médecin est l'unique artiste que nous croyons sur parole dès l'instant où il se fait appeler médecin, et cependant il n'est

---

(2) *El licenciado Vidriera*, Espasa Calpe, Madrid, 1943, t. II, pp. 55-56.

point d'art où l'imposture ait des conséquences plus désastreuses ... En outre, aucune loi punissant l'ignorant qui cause la mort, ne nous protège, aucun exemple de vindicte publique contre sa témérité. Le médecin apprend à nos dépens et expérimente en donnant la mort ... (3)

Enfin, les délits ne peuvent être découverts puisque la terre a tôt fait de les dissimuler aux yeux du monde. N'y aurait-il pas là matière à plusieurs épigrammes ? Sans doute, si Cervantès se plaisait à insister sur ces points. Mais, avec une certaine élégance, il assortit cette sévérité d'une anecdote, relatée avec art, dans la meilleure tradition du conte italien :

Acuérdaseme que cuando yo era hombre de carne y no de vidrio como agora soy, que a un médico, destos de segunda clase, se le despidió un enfermo por curarse con otro (4).

L'imprévu du contexte, sa drôlerie, l'euphémisme employé par le Licencié : « destos de segunda clase » transpose la critique dans un tout autre registre. Le lecteur oublie de s'indigner en entendant la réflexion pédante de l'ignorant. En effet, le premier médecin examine d'un air supérieur l'ordonnance prescrite par son confrère à son ancien malade :

El boticario le respondió que allí tenía una receta de purga, que al día siguiente había de tomar el enfermo ; dijo que se la mostrase, y vió que al fin della estaba escrito « *Sumat diluculo* » y dijo : « Todo lo que lleva esta purga me contenta, sino este *diluculo* porque es húmedo demasiadamente » (5).

Or, *diluculo* indiquait simplement l'heure matinale à laquelle devait être prise cette purge.

C'est ainsi qu'après avoir équilibré louange et censure, Cervantès achève par une historiette divertissante et par un sourire un tableau de mœurs qu'Horace n'aurait pas désavoué.

#### *Quevedo et la médecine.*

Parmi les nombreuses études que la satire de la médecine et des médecins a suscitées, trois analyses méritent d'être retenues. La première en date est le discours prononcé, en 1918, par le Dr

---

(3) Pline l'Ancien, *Histoires Naturelles*, livre XXIX.

(4) *Licenciado Vidriera*, éd. cit., p. 56.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 57.

Carlos María Cortezo, lors de son admission à la Real Academia Española. Le sujet était le suivant :

¿ Porqué siendo la medicina una noble aspiración al bienestar humano, al remedio al dolor y a la prolongación de la vida, la literatura y el arte se han encarnizado en satirizarla ?

La seconde est une conférence prononcée en 1934 à l'Académie Nationale de Médecine, par le Dr José Goyanes y Capdevila, sur

La sátira contra los Médicos y la Medicina en los libros de Quevedo.

La troisième figure dans les *Opúsculos histórico-literarios* du Docteur Amezua y Mayo <sup>(6)</sup>, dont le mérite est d'examiner en médecin et en critique littéraire, la satire de Quevedo qu'il appelle « varón de muchas almas », en la replaçant dans une époque qu'il connaît parfaitement.

La première souligne la présence constante du thème tout au long de la littérature péninsulaire, et ce, depuis l'époque romaine ; la seconde s'efforce d'approfondir l'examen de cette satire chez Quevedo, de la rattacher aux différentes formes de la littérature en général et aux genres particulièrement adoptés par l'époque et par la péninsule, de mettre en lumière, aussi, les causes historiques et scientifiques qui déterminèrent un ensemble d'attaques aussi violentes que concertées.

Après Astrana Marín <sup>(7)</sup> et Cortezo, Goyanes y Capdevila met l'accent sur un épisode de la vie de Quevedo qui a pu motiver ou tout au moins orienter une tendance naturelle à la satire telle qu'elle apparaît dans la « Letrilla satírica XIII » de ses *Obras festivas* :

Oyente, si tú me ayudas  
con tu malicia y tu risa,  
verdades diré en camisa,  
poco menos que desnudas.

Goyanes y Capdevila écrit en effet :

Su encono contra los médicos se exacerbó quizá por dos motivos particulares. Fue uno el duelo que tuvo Quevedo con el médico del duque de Lerma, Pedro Martín de Andueza ; el otro una desgraciada sangría que le propinó un barbero en Villanueva de los Infantes, a donde fue desde la Torre de Juan Abad, y de la cual se cuenta que estuvo a la muerte <sup>(8)</sup>.

---

(6) Amezua y Mayo, *Opúsculos*, éd. cit.

(7) Astrana Marín, *La vida turbulenta de Quevedo*, Madrid, 1945.

(8) Goyanes y Capdevila, *op. cit.*, p. 13.



Carlos María Cortezo mentionne les deux lettres qui nous intéressent, alors que Goyanes y Capdevila n'en cite qu'une. Il s'agit des *Cartas IV et V* de Quevedo, écrites en 1612. L'une est adressée au Médecin du Duc. C'est une provocation en duel. L'autre est écrite à un inconnu et prouve que le duel a bien eu lieu ; le ton en est mordant et parfois désagréable. En voici la fin :

Si el de Lerma os pregunta por mi salud otra vez, decidle que Quevedo sigue amándole y deseando servirle, y que ya está en disposición de ello, porque va mejor del arañazo que le dió el gato de Hípocrates y Galeno ; pero que le perdone si por algunos días no visita su cámara su dolorido doctor, que culpa suya fue hurgar al león siendo tímida la zorra... De mi cama-Quevedo <sup>(9)</sup>.

Ainsi que le fait remarquer Cortezo, les traits décochés par Quevedo avant cette date ne dépassent pas la commune mesure, mais on ne peut en dire autant des multiples attaques ultérieures éparses dans une œuvre considérable. Goyanes y Capdevila a fort bien répondu à la question posée par son prédécesseur, pourquoi cet attachement de Quevedo, lorsqu'il s'agit de la médecine et des médecins. Pourquoi ce parti pris, cette systématisation qui écarte par principe toute louange, toute reconnaissance impartiale du plus infime mérite ? C'est, écrit-il parce que les maladies, les graves épidémies de typhus, de fièvre, de peste, s'abattent sur l'Europe, parce que les médecins capables de diagnostiquer ces épidémies, et d'autres maladies telles que la diphtérie et la variole, des fièvres intermittentes comme les fièvres tierces et les fièvres quartes, sont incapables de les enrayer ; parce que les médecins n'ont à leur disposition que peu d'éléments d'observation : pouls, urine, et qu'un médecin médiocre devient, dans ce contexte, dangereux et meurtrier ; c'est parce que la thérapeutique est le plus souvent inefficace et que le recours à la saignée et aux purges peut devenir un acte criminel, si le médecin manque de mesure et de prudence. Cette noble aspiration dont parle María Cortezo, « no pasaba de ser una noble aspiración, cuando era noble. Como decíamos antes, hoy no se puede satirizar a la Medicina en cuanto ciencia, pero sí a sus apóstoles, cuando convierten su apostolado para sus fines lucrativos <sup>(10)</sup> ». Telle est la vision réaliste et impartiale d'un médecin d'aujourd'hui. Nous renvoyons donc le lecteur à Goyanes y Capdevila. Nous nous contenterons de compléter certains aspects entrevus par lui.

Il serait inexact de dire que Quevedo s'est borné à l'attaque des

---

(9) Carlos María Cortezo, *op. cit.*, cité p. 71. cf. O.C. Madrid, Aguilar t. II

(10) Goyanes y Capdevila, *op. cit.*, p. 11.

praticiens et de la médecine en général. Les maladies y trouvent leur place : celles dont on ne meurt pas et dont on peut se moquer ; qui rendent le malade ridicule, parfois grotesque, qui rompent l'harmonie des lignes, l'amaigrissent, lui font le teint jaune et terreux : ce sera le cas des jeunes chlorotiques, qui semblent chercher dans l'argile portugaise les sels minéraux et le fer que réclame leur sang appauvri ; ce sera également celui des chancreux dont le mal vénérien a épargné la vie mais qu'il a marqué de ses stigmates. Il y a les maladies déformantes : l'hydropisie et l'opilation de neuf mois. Et dans tous ces cas, fort nombreux au demeurant, la médecine et les médecins cessent d'être en butte à la satire. Nous sommes devant une peinture où Quevedo excelle. M. Amédée Mas, dans *La caricature de la femme du mariage et de l'amour dans l'œuvre de Quevedo* <sup>(11)</sup> analyse longuement l'art de la caricature physique et morale, art rehaussé par le mouvement que l'écrivain sait donner à son style, par le langage approprié à cet art du mouvement, qu'il s'agisse d'expressivité descriptive, de caricature ou de parodie burlesque ; et ce qui est dit au sujet de la femme peut être transposé lorsqu'il s'agit du médecin et du malade. Nous nous contenterons donc de compléter toutes ces études par quelques réflexions.

Il semble que Quevedo se joue à lui-même une comédie aux innombrables facettes, dans laquelle l'*ars medica*, une et multiple, tient un rôle de premier plan et a droit au titre de thème littéraire. Ce rôle, nous allons essayer de l'isoler à travers les divers procédés utilisés par Quevedo, dans sa satire en prose et en vers.

La satire en prose retient par le dynamisme et la vie qui animent les personnages et si leur langage n'est pas langage de théâtre, leur défilé gesticulant ou guindé nous incite à transformer l'œuvre de Quevedo en une vaste scène et à étudier les procédés de l'auteur comme s'il s'agissait d'une composition dramatique : car il agit comme un véritable metteur en scène ; pour représenter cette mise en scène aux personnages si variés, il ne recherche pas l'originalité : les Anciens lui offraient un genre qui convenait parfaitement à sa verve et où il ne faut chercher ni plan ni logique ; il s'agit de rêves. Le décor en est flou, changeant, souvent sombre, et il peut demeurer le même pendant le défilé des personnages. La fantaisie, l'imagination, doivent suppléer à la sobriété du décor comme au Moyen Age et comme au XVI<sup>e</sup> siècle. Les titres des *Sueños* <sup>(12)</sup> y invitent (*El Juicio Final, Zahurdas de Plutón, Sueño del Infierno...*) Le décor change cependant dans cette composition différente qu'est *La hora de Todos* et une lumière apollinienne remplace les ombres dansantes

---

(11) Paris, 1957.

(12) *Los Sueños*, Espasa Calpe. ou O.C. Madrid. Aguilar t. I. *La teori de Todos*. id. *ibid.*

du domaine de Pluton : ombre et lumière, comme chez les plus grands peintres de l'époque. Ces décors servent de toile de fond aux différentes phases d'une comédie étrange. *El Sueño de las Calaveras* est là pour annoncer ce qui va suivre. Sorte de Loa, de Prologue, où sont rapidement présentés, comme dans la *Commedia dell'arte*, — un bref salut, une pirouette, une œillade ou un galop apeuré — les différents personnages qui réapparaîtront, à diverses reprises, sur la scène :

Venía gente con gran ruido tras un médico ... « Eran hombres que había despachado sin razón antes de tiempo ... » « pues enseño a matar, bien puedo pretender que me llamen Galeno ... » « Ante este doctor han pasado los más difuntos con ayuda del boticario y del barbero » ... « El médico y el barbero andaban a daga mis muertes y toma las tuyas » ... « un médico pensando en un orinal y un boticario en una medicina ».

Ces notations brèves, ramassées comme des symboles chimiques, évoquent aussi les soties du Moyen Age et leur allégorie simplifiée.

Le corps de la pièce nous est donné par le chemin de l'Enfer avec *Las Zahurdas de Plutón* et si Quevedo s'abrite derrière une phrase habile : « los sueños son las más veces burlas de la fantasía y ocio del alma », c'est afin de faire revenir sur scène, à son corps défendant, comme une légion de diables, médecins et apothicaires :

No digo porque fuese menor et batallón de los Doctores (12 bis). Les apothicaires défilent lentement, chargés de leurs fautes, écrasés par la verve mordante de l'auteur. Ce sont eux les alchimistes véritables et non point Avicenne, Abdérite, Geber ou Ramon Lull. Le théâtre s'éclaire d'un foyer rougeoyant, comme chez Pierre Breughel, et le regard perçoit tout l'appareil baroque d'une arrière boutique pleine de fioles, d'alambics, de creusets, d'immondices et d'herbes séchées : la transformation est lente mais certaine et l'or de la caisse est de l'or transmuté ; or, le crapaud, or, l'onguent, or, les mouches et le fumier. La vision se suffit à elle-même et l'on peut oublier qu'il s'agit de la satire contre l'argent qui ne garde de son origine ni la forme ni l'odeur.

Après cet acte d'exposition où les mouvements sont mesurés, où l'on a le loisir d'admirer chaque touche, de savourer chaque pointe, un second acte commence où reviennent nos personnages ; il s'agit de *La visita de los Chistes*.

La foule des personnages donne une impression carnavalesque de cavalcade. Les mules harnachées de noir ont une allure sautillante, indécise, qui donne le mouvement général de cette multitude désor-

---

(12 bis) *El Sueño del Infierno ozahurdas de Pleitón*. ed. cit. p. 151.



donnée, agitée, qui défile sur un fond sonore de clameurs d'agonisants et de glas. On se croirait devant une *Ost antiqua* où chaque trait, chaque visage, chaque emblème : clystère, spatule, seringue, prennent des proportions démesurées et se déplacent en un mouvement qui s'accélère.

Avec *La Hora de todos*, la sarabande devient presque intenable ; on croirait une parodie de ces ballets qui couronnent les représentations. C'est un divertissement burlesque et féroce à la fois où chaque personnage s'avance au bord de la scène et déclame son morceau de bravoure. Ceux-ci ressemblent fort à ce qu'ils étaient tout au long des *Sueños*, mais en pleine lumière cette fois, des pantins grimaçants et désarticulés, poussés par une force qui les dépasse et les projette en avant. A tout seigneur tout honneur et Quevedo fait donner le branle à un médecin :

en aquel instante, yendo al ojeo de calenturas, paso entre paso, un médico en su mula, le cogió la hora, y se halló de verdugo, perneando sobre un enfermo, diciendo « *credo* » en lugar de « *recipe* », con aforismo escurridizo (p. 231).

Un peu plus loin, deux rufians sont pendus ; passent deux médecins :

y viéndolos, empezaron a llorar como dos criaturas y con tantas lágrimas que unos tratantes les preguntaron si eran sus hijos los ajusticiados, y respondieron que no les conocían, empero que sus lágrimas eran de ver morir dos hombres sin pagar nada a la Facultad. Les cogió la hora, y columbrando el ahorcado a los médicos, les dijo : ¡ Ah señores Doctores ! Aquí tienen vuestras mercedes lugar, si son servidos, pues por los que han muerto merecen el mío y por los que saben despachar, el de verdugo. Algún entierro ha de haber sin Galeno. Si yo hubiera usado de receta como de daga, no estuviera aquí aunque hubiera asesinado a cuantos me ven. Una docena de misas les pido, pues les es fácil acomodarlas de uno de los infinitos codicilos a que dan prisa (p. 245-246).

L'intérêt de la satire en prose de Quevedo est aussi l'importance accordée aux accessoires de cette mise en scène ; l'auteur n'omet aucun détail se référant aux différents métiers. Dans cet amoncellement d'éléments hétéroclites qui constituent une véritable brocante de la superstition, de la folie, de la douleur humaine, les emblèmes des médecins, des apothicaires et des chirurgiens, des barbiers et des arracheurs de dents, n'occupent pas une moindre place. Nul besoin du latin macaronique. Qu'il suffise de donner vie, individualité, vertu « *sui generis* » aux formules véritables dont les médecins parent leurs ordonnances, d'orner une phrase de mots grecs dont le mystère s'effacerait dans une traduction espagnole. Il n'y a qu'à évoquer la



musique stridente des instruments chirurgicaux ; la trousse est ouverte et Quevedo fait l'inventaire : « ensuite venaient les chirurgiens armés de pinces, sondes, cautères, ciseaux, rasoirs, scies, limes, tenailles et lancettes ». On croirait voir les planches d'un livre de chirurgie, de Guy de Chauliac ou de Daza Chacón, s'animant soudain d'une vie propre, car « parmi eux s'élevait une voix très douloureuse à entendre : coupe, arrache, ouvre, sectionne, dépèce, pique, poins, ampute, tranche, déchire, brûle ». Il ne s'agit pas d'une satire abstraite, car le lecteur se retrouve à l'époque où la chirurgie connaît un véritable renouveau. Chaque allusion évoque un geste, une douleur, un cas précis qui peut être un jour le nôtre.

Nous avons assisté jusqu'ici à des mouvements de foule. Comment Quevedo traite-t-il les vedettes ? Tantôt il présente des abstractions, des symboles de l'orgueil, de la suffisance ; tantôt il isole un personnage et en décrit, impitoyable, les gestes, les poses, les grimaces, les intonations et les ridicules :

La vista asquerosa de puro pasear los ojos por orinales, y servicios. Las bocas emboscadas en las barbas ... sayos de resabios de vaqueros ; guantes en infusión, doblados como los que curan, sortijón en pulgar con piedra tan grande que cuando toma el pulso pronostica al enfermo la losa <sup>(13)</sup>.

Tout est dit sur l'homme : son physique, son comportement moral, les conséquences psychologiques qui en découlent, les notations plastiques. Dans ce décor irréel où le temps est aboli, où la satire atteint toutes les époques confondues en une seule vision, apparaissent aussi des personnages célèbres, consacrés par l'histoire ou même la légende : Geber, Lull, Paracelse, Hippocrate, Galien, tous pêle-mêle puisque les années n'ont plus de prise sur eux. Enfin, dans *La hora de todos* les personnages de la mythologie recouvrent une humanité éphémère, une truculence que sut aussi leur rendre un contemporain de Quevedo, Velazquez, le peintre de Bacchus et de Vulcain, mais avec, en plus, un ferment de picarisme encanaillé et facétieux. Dans cette immense farce où la tragédie frôle le Grand-Guignol, toutes les castes sont confondues ; ainsi, le monde médical offre les promiscuités les plus insolentes : médecins, chirurgiens, apothicaires, barbiers sont sur le même plan ; bien plus, le médecin est souvent la risée des autres, là-haut, sur l'Olympe, comme en-bas dans les Enfers... Le voici qui joue le rôle de *figurón*, ce fâcheux que Moreto ou Solis ont rendu célèbre. Parfois aussi il n'est qu'un déguisement et nous assistons aux pantalonnières d'un valet astu-

---

(13) Quevedo II. *Los Sueños*, t. 1 Madrid Espasa Calpe. s. d. p. 201 ou O.C. Madrid. Aguilar t. 1 p. 175. *La Fortuna con sesos la hora de Todos*. id. ibid.

cieux. Comme dans la comédie italienne, la satire et l'ironie sont rehaussées, dans le dessin des personnages, par l'art de la déformation que Valle Inclán et le cinéaste Buñuel transposeront, l'un à la scène, l'autre à l'écran. Cette vision particulière tend à renverser les valeurs consacrées, à en détruire l'unité souvent factice, à en multiplier la virtualité, comme en un palais de glaces où dans la décoration baroque qui dissimule sous une luxuriance d'ornement une architecture classique. De même que Quevedo rabaisse les Dieux de l'Olympe au rang des humains, de même fait-il disparaître le piedestal sur lequel la société hausse des professions libérales qu'il démontre usurpées : les vices et les ridicules ébranlent toute l'échelle sociale dont Quevedo voudrait maintenir les traditions. Plus le piedestal est haut, plus la chute est spectaculaire et c'est ce qui arrive aux femmes, aux médecins et aux hommes de loi, à qui l'on confie inconsidérément ce que l'on a de plus précieux :

la honra está al arbitrio de las mujeres, la vida en manos de los doctores, la hacienda en la pluma de los escribanos <sup>(14)</sup>.

Quevedo, nous l'avons vu, a exercé ses talents de comique dans la pièce *El Médico* <sup>(15)</sup>. Au moins lui est-elle attribuée. Nous y avons retrouvé ce double mouvement de raillerie et d'amertume. Rien n'y est bien neuf et l'on y retrouve les lieux communs utilisés depuis Martial, Juvenal, Pline et Saint-Grégoire. L'action y est réduite, ainsi que le nombre de personnages et le côté burlesque, les farces de la commedia dell'arte qui agrémentent une trame réduite à un canevas nous incitaient à l'étudier avec les pièces du théâtre burlesque. Or, ce sont l'impression d'amertume, l'obsession du macabre, la marque originale propre à Quevedo qui nous en ont détournée.

Reçoit-on la même impression dans la satire en vers ? La facture classique (sonnets), traditionnelle (romances et letrillas), ne permet plus la fantaisie débridée des *Sueños* ou de *La hora de todos*. Ces formes imposées requièrent le raccourci déformant, le trait dépouillé, la phrase à la fois lapidaire et pittoresque qui isolent et portent au premier plan le jugement satirique. On fera abstraction, cependant, de certains romances assez longs dont le faux lyrisme renforce ce jeu entre la fiction et la réalité dans lequel l'auteur excelle.

La satire en vers joue, elle aussi, sur deux claviers : celui de l'observation objective, mais sans tendresse et celui du parti pris péjoratif. Bien des pièces versifiées, ainsi que nous l'avons observé en étudiant le costume, la mise et les gestes coutumiers du médecin, ont davantage recours à l'humour et à la caricature qu'à l'ironie et

---

(14) *Sueños*. ed. cit.

(15) *Op. cit.*, *supra*, Le médecin à travers le théâtre.

au sarcasme. Mais Quevedo semble vouloir tenir une nouvelle gageure et, à partir de quelques topiques repris à satiété : le médecin-tueur, le médecin-intéressé, le médecin-mule, le médecin à la mode, il va ciseler le langage, modeler le concept, pétrir la phrase, inlassablement, implacablement ; or, le même sourire, la même raillerie repris jusqu'à l'obsession, accumulent une puissance de satire peut-être supérieure à celle de l'ironie et du pamphlet. Le sonnet XXXIII du *Parnaso* en est un exemple :

La losa en sortijón pronosticada  
y por boca una sala de viuda,  
la habla entre ventosas y entre ayuda,  
con el dñe a cenar poquito o nada.  
La mula en el zaguán tumba enfrenada,  
y por junio un « arrópenle si suda ».  
No beba vino, menos agua cruda,  
la hembra ni por sueños ni pintada...

Que reproche-t-il au médecin si ce n'est ce que Martial reprochait à ceux de Rome ? ce que Charles Quint reprochait à ceux de la Cour ? Quevedo, emporté par l'image, par l'idée-clef à développer, s'éloigne sans doute de « la verdad en camisa » qu'il nous promet dans une *letrilla* <sup>(16)</sup>. Il y a satire parce qu'il fait preuve de parti-pris. Peu importe si Charles Quint faillit mourir à plusieurs reprises de ses excès, et si, goutteux, syphilitique, souffrant d'accès de fièvre et d'ulcères, il se priva finalement lui-même de vins, de femme et de banquets dans sa retraite de Yuste. Ce que l'auteur veut nous imposer c'est la vision de la dalle funéraire, de la veuve, si l'on écoute ce que dit le médecin (boca) du catafalque (mule caparaçonnée de noir) ; le tout assorti des interdits qui permettent au patient non plus de vivre mais de mourir lentement.

Ce sont l'ignorance, la pose, la pédanterie, les ambitions démesurées et scandaleuses que Quevedo veut combattre, non seulement chez le médecin mais chez tous ceux qui veulent usurper une place <sup>(17)</sup> dans l'ordre social tel que l'auteur le conçoit. En outre, ce qui est ridicule chez les uns est dangereux et criminel chez le praticien. Sans doute, dans la satire en vers comme dans la satire en prose, et malgré les restrictions imposées à la fantaisie de l'écrivain, sa prédilection pour les calembours et les jeux de l'esprit en général lui

---

(16) *Obras festivas*, letrilla XIII, déjà citée.

(17) A Mas, *op. cit.*, p. 329, l'a souligné : « Sa haine de *novedades* a donc pour origine le respect de l'ordre naturel et social. Mais il a, bien entendu, une racine plus profonde que nous avons rencontrée maintes fois dans cette exploration, c'est le *desengaño*, le désabusement, la conscience de la vanité de l'agitation humaine ».

fait oublier son propos satirique ; c'est ce qui faisait écrire à M. A. Mas que Quevedo était souvent :

conduit dans sa satire non pas toujours par le fil des idées et des choses mais bien souvent par le fil des mots... et souvent l'on ne saurait dire si l'impulsion vient des mots ou des choses <sup>(18)</sup>.

Cela est vrai pour la satire des femmes ; ce l'est également pour la satire en prose du médecin et de la médecine ; la satire en vers peut aussi être, chez lui, un réquisitoire lorsqu'il s'agit d'une attaque précise :

El doctor en medicina  
más experto y más bizarro  
es de condición de carro,  
que si no le untas rechina.  
Al pulso la mano inclina  
y quiere, ved que invención,  
que le den bello doblón  
por infernales bebidas... <sup>(19)</sup>

Malgré les reminiscences classiques très justement évoquées par Cortezo <sup>(20)</sup>, peut-on croire qu'il ne s'agisse que d'un jeu ? Non, car derrière la vision satirique se dissimule trop souvent celle, obsédante, de la mort : d'une mort retardée ou accélérée, jamais d'une mort sereine dès que le médecin s'en mêle. L'horreur de l'appareil puant et sale des clystères, des services, des flacons d'urine, des odeurs fétides, déclenche chez Quevedo une réaction que M. A. Mas a justement qualifiée de rétractile <sup>(21)</sup>. Développant, ensuite, la remarque de Leo Spitzer sur la structure caractéristique des phrases du *Buscón*, qui commencent par un élan et s'achèvent dans une chute, M. A. Mas apporte une réserve :

Bien plus que des « spéculations morales dégradées », nous voyons dans le dessin de ces phrases la figure abrégée du mouvement satirique propre à Quevedo. Les illusions s'y dégonflent, ce sont bien en général des vanités ; mais il y a deux façons

---

(18) *Id., ibid.*, p. 374.

(19) Cité par Cortezo, p. 75.

(20) Carlos María Cortezo a consacré plusieurs pages de son discours à la genèse de cette tradition reprise et maintenue par l'Espagne, de la p. 33 à la p. 43, *op. cit.* Nous y renvoyons le lecteur.

(21) A. Mas, *op. cit.*, p. 331 : « Revenons à l'intuition centrale, à ce mouvement rétractile que nous sommes induits à répéter en nous lorsque, en lisant Quevedo, nous croyons épouser les mouvements les plus intimes de son âme ; un mouvement assez exactement inverse des mouvements d'expansion et de dilatation que nous font éprouver Cervantès et Lope ».



de s'attaquer aux vanités : on peut le faire dans l'esprit de l'Ecclésiaste, des Danses de la Mort, des Autos sacramentales, et c'est là proprement l'esprit du *Desengaño*, ou bien le faire dans un esprit purement satirique, pour le malin plaisir d'arracher des masques et de crever des sacs de vent : naïveté ou imposture <sup>(22)</sup>.

Or, y a-t-il *desengaño* plus profond que lorsque le malade croit être guéri et qu'il traîne une lente agonie ? Y a-t-il désillusion plus amère que de s'apercevoir de la vanité, de l'ignorance et de la négligence d'un médecin ? Si le premier mouvement de Quevedo est d'arracher des masques et de dégonfler des baudruches, son second mouvement est de mobiliser les *Danses macabres* remises en honneur par les épidémies de peste et de typhus, et les allégories des autos sacramentales : nous choisirons comme exemple l'épithaphe à un médecin :

Yacen de una home en esta piedra dura  
el cuerpo yerto y las cenizas frías,  
Médico fue, cuchillo de natura,  
Causa de todas las riquezas mías ;  
y agora cierro en honda sepultura  
los miembros que rigió por largos días,  
y aun con ser muerte yo, no se la diera,  
si de él para matarle no aprendiera <sup>(23)</sup>.

C'est ainsi que, dans sa satire du médecin et de la médecine, qu'elle soit en prose ou en vers, Quevedo révèle, avec son obsession de la mort, son horreur des vanités et des singeries, son respect de l'échelle naturelle et sociale que les médecins de la nouvelle Ecole tendent à vouloir renverser à leur profit, avec leur suffisance et leur ambition. Il arrache alors le masque, les oripeaux, l'argent et les mots sous lesquels se dissimule la médiocrité meurtrière. Suivant le rythme naturel de son style, alors que la Camarde préside à la mascarade, la raillerie combative vient dans un grand rire, pourfendre l'objet privilégié d'une ironie faite d'amertume et de désillusion.

#### *Gracián et l'allégorie médicale.*

Gracián, comme Quevedo, a fustigé les médecins et la médecine, mais les allusions directes au personnage sont beaucoup plus rares, et l'on est frappé par l'utilisation du langage et de la matière propres à l'Art médical, sur le mode allégorique, dans le développement de thèmes qui n'ont, en eux-mêmes, aucun rapport avec lui.

---

(22) *Id.*, *ibid.*, p. 332.

(23) Cité par Carlos María Cortezo, *op. cit.*, p. 75-76.

C'est ainsi que, dans le *Criticón*, la Philosophie Morale prépare à l'assistance qui entoure le maître de maison Salastano une thériaque de sa façon :

Sacó en primer lugar unas hojas, que parecían de DÍCTAMO, gran contraveneno, y mostró estimarlas mucho, si bien a algunos les parecieron secas, y aun frías, de más provecho que gusto, pero de verdad muy eficaces, y aseguró haberlas cogido por su mano en los huertos de Séneca. En un plato que pudo ser fuente de doctrina puso otras diciendo :

— éstas aunque más desabridas son divinas. Allí vieron el Ruibárbaro de Epicteto, y otras purgativas de todo exceso de humor para aliviar el ánimo. Para apetitivo y regalo hizo una ensalada de los diálogos de Luciano, tan sabrosa que a los más descomidos les abrió el gusto, no sólo de comer, pero de rumiar, los grandes preceptos de la prudencia ... (24)

On croirait entendre un médecin évoquant les diverses potions salutaires dont il expliquerait les propriétés. De même, dans la crise IX de la première partie, se montrera-t-il familiarisé avec le langage anatomique appliqué à la *Moral anatomía del hombre* ; la crise III de la 3<sup>e</sup> partie qui a pour titre la *Verdad de parto*, commence par l'allégorie de l'homme malade (enfermó el hombre de achaque de sí mismo) soigné par deux sortes de médecins : ceux du Ciel et ceux de la Terre.

Si l'on fait abstraction des digressions sur les maladies, ménins de la Mort aussi actifs que divers (25), il reste fort peu de pages pour la satire, directe ou indirecte, du médecin et de sa profession. En vérité, une seule est consacrée au personnage en chair et en os et aux dangers que l'on court à se remettre entre ses mains. Si l'on prend garde au titre de la crise, *Estado del Siglo*, on se rend compte de ce qu'a d'actuel, du point de vue de Gracián, cette satire directe dont le dessin, par contre, est absolument classique et dépourvu des ornements baroques de l'allégorie. Critilo observe ce siècle qui est le sien et, après avoir vu, en compagnie du sage Chiron, défiler l'hypocrisie, le mensonge, le juge, le militaire, il aperçoit :

aquel otro que también viene a caballo para acaballo todo (26).

Il s'agit bien du médecin puisqu'il a pour obligation « de hacer los malos buenos ». Mais, contrevenant aux règles de déontologie, « de los buenos hace malos y de los males peores ». Pourquoi ? parce que sans être un criminel (porque querría a los hombres ni mal muertos

---

(24) *El Criticón*, 2<sup>e</sup> parte Crisis II, El museo del discreto.

(25) *Id.*, 3<sup>e</sup> parte Crisis XI, La suegra de la Vida.

(26) *Id.*, 1<sup>e</sup> parte Crisis VI, Estado del Siglo.

no bien vivos), il veut gagner largement sa vie ; en effet, afin de pouvoir manger il fait en sorte que les autres gardent la diète ; il grossit quand ses clients maigrissent ; pire que le bourreau qui épargne la souffrance à celui qu'il pend, celui-là fait en sorte que le malade continue à vivre tout en mourant. Le réquisitoire est complet et cependant, après avoir rejeté un dicton populaire suivant lequel, où il y a plus de Docteurs il y a plus de douleurs, Gracían donne le coup de grâce : personne ne peut juger du Médecin avant de s'être confié à ses soins ; avant on en a aucune expérience ; après, il est trop tard car la mort a fait son œuvre. Mais l'auteur prend soin, après ce portrait digne de Quevedo, de donner la clef allégorique du tableau :

Pero advertid que no hablo del médico material sino de los morales, de los de la República y costumbres, que en vez de remediar los achaques e indisposiciones por obligación, ellos mismos los conservan y aumentan, haciendo dependencia de lo que había de ser remedio <sup>(27)</sup>

Ce procédé rappelle celui que Quevedo a si souvent utilisé, et qui tend à évoquer deux plans en même temps : le plan de la réalité et celui de l'allégorie, de façon à ce qu'une même satire ambiguë seulement en apparence, vise la profession du médecin et celle des conseillers de la République. Par contre, la différence apparaît dans les éléments mêmes du portrait, dans l'intellectualisation de la critique, alors que Quevedo tend toujours à matérialiser le plus possible son propos, à le faire entrer en quelque sorte dans le quotidien, même si ce quotidien ressemble aux peintures de Jérôme Bosch.

Il lui arrive cependant, parfois, de ne pas avoir recours à l'allégorie et, dans *Los prodigios de Salastano*, nous verrons Critilo mettre en doute ce que l'on rapporte sur le serpent basilic dont la vue seule est capable de tuer. Salastano va alors évoquer les médecins, mais, au lieu d'actualiser le débat, comme dans *El estado del Siglo*, il va prendre à témoin l'Antiquité :

¿ si no decidme ? ¿ Un médico en viendo un enfermo, no le mata ? ¿ Qué veneno como el de su tinta en un récipe ? ¿ Qué basilisco m s criminal y pagado que un Herm crates, que aun so ando maté a Andr goras ? Digoos que dejan atrás a los mismos basiliscos, pues aquéllos, poniéndoles un cristal delante, ellos se matan a si mismos, y éstos, poniéndoles un vidrio, que trajeron de un enfermo, con sólo mirarle le echan a la sepultura, estando cien leguas distante <sup>(28)</sup>.

---

(27) *Id.*, *ibid.*

(28) *Id.*, 2  parte Crisis II, Los prodigios de Salastano.



Il s'agit, bien entendu, de l'épigramme que Martial écrivit sur la mort de son concitoyen Andragoras :

*Lotus nobiscum est, hilaris cenavit et idem inventus mane est mortuus Andragoras. Tam subite mortis causam, Faustine, requiris ? In somnis medicum viderat Hermocratem* <sup>(29)</sup>.

et peut-être également de cette autre, quant à la faculté de tuer,

*Nuper erat medicus, nunc est vespillo Diaulus ; quod vespillo facit, fecerat et medicus* <sup>(30)</sup>

L'évocation est rapide et dépouillée : un seul ustensile rappelle sa profession : *el vidrio*, l'urinal où l'on mire les eaux du patient.

Gracián, dans une seconde allégorie : *l'homme malade de soi-même* <sup>(31)</sup>, va évoquer, en un procédé parallèle à celui que nous venons d'examiner pour le portrait du praticien, la profession à travers la visite. Deux sortes de médecins, du Ciel et de la Terre sont envoyés par le Créateur vigilant, auprès de la créature. Que font les premiers ? Ils sont intransigeants sur la diététique et sur les prescriptions ; ils ordonnent des remèdes nombreux et efficaces, ils appuient leurs conseils sur la citation de textes « éternels et magistraux » ; purges et saignées ne seront pas superflues pour purger les humeurs néfastes, réduire la concupiscence, limiter les abus. Mais le malade ne veut pas comprendre et trouve ces médecins odieux. Il prête donc une oreille plus attentive aux médecins de la Terre : ceux-ci sont agréables, indulgents. Ils permettent des écarts, prétextant que ce qui plaît ne peut faire de mal et rappelant par leur thérapeutique celle de Caton qui prônait de temps à autre l'ivresse et les banquets, comme moyen efficace de nettoyer l'estomac et purger les humeurs. Point de textes, point de citations ; des remèdes

---

(29) *Œuvres complètes*, Ed. Garnier, Paris, 1931, vol. 1, p. 47.

Après s'être baigné avec nous et dîné joyeusement, Andragoras a été trouvé mort le lendemain matin. Faustin, tu veux savoir la cause d'une mort si soudaine ? Il avait vu en rêve Hermocrate, son médecin.

(30) *Id.*, *ibid.* Naguère Diaulus était médecin. Maintenant il est croque-mort. Il n'a pas changé de métier.

Cf. *id.*, p. 39, une variante sur ce thème : « *Chirurgus fuerat, nunc et vespillo Diaulus ; coepit quo poterat clinicus esse modo* ». (Il était chirurgien, maintenant il est croque-mort ; ainsi a-t-il choisi la seule clinique qui soit à sa mesure).

Nous citerons enfin cette autre épigramme non moins célèbre : *Nequius a Caro Nihil unquam, Maxime, factum est, quam quod febre perit. Fecit et illa nefas saeva noceus febris saltem quartana fuisset. Servari medico debuit illa suo*. (De Caro medico, vol. II, LX, p. 169) (Carus n'a rien fait de pis que de mourir de la fièvre. La fièvre aussi est bien coupable, la cruelle, la criminelle ! Que n'a-t-elle été fièvre quarte, se réservant pour celui qui s'y était consacré ?)

(31) *Et Criticón*, 3<sup>e</sup> parte, Crisis III, La verdad de parto.



insignifiants, tant et si bien que le malade meurt. Cette fable du bon et du mauvais médecin met en lumière la différence entre Gracián et Quevedo, car Gracián, loin de faire ici le procès de la Médecine aussi rébarbative soit-elle, prend le contre-pied de la plupart des *letrillas* et de la satire en prose de son prédécesseur. Sans doute, comme lui, évoque-t-il les abus : les médecines coûteuses, le médecin cupide, mais, répétons-le, c'est une façon d'actualiser une vieille tradition, de flatter en quelque sorte un auditoire tout disposé à entendre ce genre de satire. Lorsqu'il s'agit de la question si souvent débattue des honoraires, il prend encore, par le biais de l'allégorie, la défense du bon médecin ; et, fidèle à l'ambivalence, il fait en même temps le procès du malade, prêt à répéter des proverbes qui sont souvent mensongers : ainsi, lorsque les Médecins du Ciel prédisent au malade sa mort, ce dernier y voit du mécontentement et de l'intérêt :

antes llamando o un criado le dijo : ¡ Ola hanles pagado a estos médicos ! — Señor, no — y aun por eso me dan ya por desahuciado, pagadles y despedidles <sup>(32)</sup>.

Lorsqu'on aborde la saignée et la purge, le malade répète l'adage, dirigé contre les collègues de médecins : « si de cuatro médicos, los tres dijese que te purgues, y uno no, no te purgues <sup>(33)</sup> ». C'est contre les barbiers qui se veulent plus savants que les médecins que Gracián écrit : « y eso no sería nada si algunos no se metiesen a quererles dar doctrina a ellos-mismos, disputando con el Médico los jarabes y las sangrías <sup>(34)</sup> ».

Quant au cortège de la Mort que Critilo regarde défiler dans *La suegra de la Vida*, il est composé sans doute des Contagions, Pestes et Maladies, mais l'on sait que la Mort en personne va apparaître quand arrivent les médecins :

¿ En qué le conoces ? en que comienzan a entrar los médicos, que son los inmediatos a ella, los más ciertos ministros, los que la atraen infaliblemente <sup>(35)</sup>.

Gracián se rappelle les Danses macabres qui se multiplièrent lors de la première grande épidémie de la peste noire, les estampes dans

---

(32) *Id.*, *ibid.*

(33) *Id.*, *ibid.*

(34) *Id.*, partie 2<sup>e</sup> Crisis IV, El museo del discreto.

(35) *Id.*, 3<sup>e</sup> partie, Crisis XI, La suegra de la Vida.

lesquelles la Mort, cachée derrière un rideau, attend que le médecin ait donné son diagnostic <sup>(36)</sup>.

Gracián est nourri de Saint Ambroise, de Saint Grégoire, de Saint Jean Chrysostome autant que de Martial, de l'Ecclésiastique autant que de Juvenal <sup>(37)</sup> et c'est ce ton que l'on retrouve dans sa satire des médecins ; ton grave et sentencieux, parfois violent comme la diatribe, et qui l'oppose à celui de Quevedo dont il écrit :

Basta, dijo que estas hojas de Quevedo tan sólo son como las del tabaco, de más vicio que provecho, más para reir que aprovechar <sup>(38)</sup>.

Prédication et satire s'allient dans son portrait du médecin, de telle sorte que l'on en reçoit une impression d'ambiguïté ; il n'en reste pas moins qu'au médecin idéal il oppose celui que l'on rencontre trop souvent à son époque, à l'image, devrait-on dire de son époque, ce qui l'induit à s'engager à fond, plus que ne l'a fait Quevedo, et sur un plan beaucoup plus intellectuel, dans la voie de la morale et de l'allégorie.

#### *Góngora et les mauvais médecins.*

Parmi les satiriques, Góngora mérite d'occuper la troisième place par l'abondance des allusions faites à la maladie, au malade et au médecin. M. R. Jammes n'a pas négligé cet aspect de son œuvre :

---

(36) Dans son illustration de *l'Eloge de la Folie* d'Erasmus, Holbein représente la Mort tenant par la main un vieillard appuyé sur une canne ; elle l'entraîne chez le médecin, auquel elle présente le flacon d'urines.

Une caricature, également du XVI<sup>e</sup> siècle, intitulée la Mort-médecin, évoque l'enseignement de l'anatomie à Bologne.

Jacques Laignet, enfin, fait figurer sur la même estampe, une femme en pleurs, un cadavre et un médecin, qui continue, malgré tout, à considérer les urines...

(37) Qu'il s'agisse de Antonio de Guevara, d'Amador Arrais, du Père Antonio Vieira ou de Baltasar Gracián, *l'Ecclésiaste* et Saint Grégoire sont les sources les plus souvent citées ; viennent ensuite Saint Chrysostome et Saint Ambroise. Le premier traitait d'ignorant et de scélérat tout médecin prétendant soigner une maladie dont il ne pouvait se guérir lui-même. Le second fait un parallèle entre le médecin de la Terre, que l'on remercie au moyen d'argent, et le médecin du Ciel, que l'on paie par des prières. Le troisième enfin, accuse la Médecine de « détourner du jeûne, de condamner l'étude et de s'opposer aux exercices spirituels de la méditation ».

De Juvénal, C. M. Cortezo, dans sa conférence, cite le trait suivant : parlant d'un malade affecté de toutes les maladies, il écrivit : elles étaient plus nombreuses que les amants d'Aipias, plus encore que les malades trucidés en un seul automne par le médecin Themison.

(38) *El Crítico*n, 2<sup>e</sup> parte Crisis II, El museo del Discreto.

En fait, c'est toute une époque de l'histoire de la médecine, marquée essentiellement par la scolastique qui est ici en cause <sup>(39)</sup>.

écrit-il, dans l'étude qu'il consacre au poète. C'est, croyons-nous, placer l'écrivain dans un faux éclairage à une époque où la scolastique reste, en dépit des efforts de la Renaissance vers un renouvellement de la méthode critique, la base des études médicales. L'historien Lucien Febvre ne s'y est pas trompé :

Le première Renaissance, ce fut avec son aide même qu'on l'élimina. Ne s'était-elle pas énervée, petit à petit, désagrégée, découragée, en raison de l'immensité tout à la fois, et de la diversité de son effort ? **Que n'avait-elle tenté d'embrasser**, dans sa voracité de jeune géante ? Toutes les Antiquités, sans doute. La grecque et la romaine. La judaïque et la chrétienne. Platon, Plotin, Philon, Aristote naturellement. Plutarque tardivement réincarné en Amyot. Le Cicéron de Dolet, le Sénèque de Montaigne, mais aussi Moïse et saint Paul, saint Jérôme et saint Augustin, Tertullien et Origène, l'Ancien Testament et le Nouveau. Sans parler des legs scolastiques, que les hommes des années 1500 prétendaient n'accepter que sous bénéfice d'inventaire : ils ne vivaient pas moins de ses fortes nourritures. Et leurs descendants en vécurent longtemps. On a fait des livres sur les dettes de Descartes vis-à-vis des scolastiques <sup>(40)</sup>.

Juger cette scolastique comme néfaste serait le fait d'un homme du XIX<sup>e</sup> siècle, mais en aucune manière d'un homme du XVII<sup>e</sup> siècle non médecin de surcroît. Il ne s'agit nullement, pour Góngora, de s'attaquer à la médecine et au médecin, mais aux mauvais médecins et aux charlatans. L'attitude qu'il adopte ne varie guère ; il profite simplement de la plus grande liberté laissée au genre de la satire pour s'exercer à son tour, à la manière d'Horace, de Martial ou de Juvénal, en transposant le personnage dans son époque. Peut-on parler, à travers l'évocation de la *letrilla* « Ya de mi dulce instrumento <sup>(41)</sup> », d'une attitude plus personnelle que devant « Que Pida un galán Minguilla <sup>(42)</sup> » ? Dans la première, Góngora considère « el doctor mal entendido » ce qui revient à dire, comme dans la seconde, celui qui confond savoir et mémoire, ce qui est encore pardonnable, et malheureusement fréquent.

---

(39) R. Jammes, *op. cit.*, pp. 74-78.

(40) Lucien Febvre, de 1560 à 1660, *La chaîne des Hommes*, Art. in *Les Cahiers du Sud*, Recueil collectif consacré au *Préclassicisme français*, Paris, 1952.

(41) Góngora, *O. C. éd. cit.*, 110-1595, p. 312.

(42) Góngora, *O. C. éd. cit.*, appendices.

Que sea médico grave  
quien más aforismos sabe  
bien puede ser.

Le deuxième tercet, par contre oppose d'une manière subtile aux rationnels, les empiriques qui soignaient aux prix d'innombrables morts préalables :

Mas que sea más experto  
el que más hubiere muerto,  
no puede ser.

La pénurie de clientèle, le médecin trop pressé, le pédant, le médisant de ses confrères, l'incompétent, sont de tous les temps alors que la mule, le harnais noir, la bague, la barbe, le bonnet, les gants, appartiennent à l'époque incriminée. Un savant dosage, un nom que l'on connaît, une allusion à l'actualité, donnent l'illusion de la nouveauté et pourtant... l'épigramme écrite en 1622 contre le Docteur Collado, son ami, reprend la tradition de Martial et remet en cause le *clínicus*, mot spirituellement équivoque, puisqu'il dérive du grec *KLINE* qui signifie lit aussi bien que cercueil ! Cette épigramme qui a scandalisé Millé <sup>(43)</sup> n'est qu'un souvenir de Martial ou de Nicarque, disciple de ce dernier <sup>(44)</sup>. Un ami de Baltasar Gracián, Salinas y Linazas, chanoine de Huesca, écrivait en traduisant le poète latin :

Diaulo es hoy sepulturero  
y ha poco que era doctor ;  
lo que hace enterrador  
hizo médico primero <sup>(45)</sup>.

Góngora trouvait plus humoristique de personnaliser l'envoi. La satire de l'auteur s'exerce bien davantage sur les malades et les maladies à la mode et c'est aux opilées, aux grignoteuses d'argile, aux hystériques, aux galériennes de l'amour, suivant une expression que nous lui empruntons, qu'il s'adresse. Nous retrouvons, sous

---

(43) Juan Millé Jimenez, *éd. cit.*

(44) Le Dr Carlos María Cortezo cite deux traductions de Nicarque :

La première est la suivante : « Phedon ne m'a administré ni lavements, ni frictions, mais alors que j'avais la fièvre, je me suis rappelé son nom, et me voilà mort ».

Et la seconde : « Soclès offrit au bossu Diodore de le redresser. Il plaça trois énormes pierres carrées sur son épine dorsale. Diodore mourut, mais il devint aussi droit qu'une règle ».

(45) *Flores de Poetas ilustres, de los siglos XVI et XVII*, Prometeo Valencia, s. d., p. 184. C'est à Salinas Linaza que Gracián adresse *El Realce XVIII de El Discreto*.



forme de *letrillas* ou de *redondillas* les mêmes griefs que ceux dont Cervantès s'est fait l'écho, par le truchement d'un Licencié de Verre, double victime de drogues qui l'ont rendu fou et de médecins qui, lui conservant la vie, n'avaient pu lui rendre la santé de l'esprit.

Pline l'Ancien, pour Cervantès, comme bien avant pour Laguna, dut être pour Góngora une source intarissable. L'actualisation apparaît dans l'évocation de diplômes facilement concédés, puisqu'après la *letrilla* précédemment citée<sup>(46)</sup>, Góngora revient sur le même thème :

Médico es aunque lego  
que a la menor calentura  
su cara no siendo cura  
da el olio y entierra luego.  
Y aunque la ciencia le niego,  
le concederé de grado  
un pergamino arrollado  
y un engastado zafir.  
Mucho tengo que reir<sup>(47)</sup>.

ainsi que sur celui de l'impunité payante :

Que el médico laureado  
en sus curas salga cierto,  
más por los hombres que ha muerto  
que no por los que ha sanado,  
Que de un dolor de costado  
con ventosas y sangrías  
despache un hombre en tres días  
y que le paguen la cura  
Válgame Dios que ventura !<sup>(48)</sup>.

Même tradition renouvelée par l'observation d'un monde qui n'a guère changé, dans l'évocation de ceux qui dépêchent leurs malades parce qu'ils sont trop nombreux ou qui attendent, avec bonhomie, un improbable client :

Nadie le llama, ni a queste  
el ocio no le avergüenza,  
¡ Tenga vergüenza !<sup>(49)</sup>

---

(46) B.A.E., t. 32, p. 499.

(47) *Id.*, *ibid.*, p. 499.

(48) *Id.*, *ibid.*, p. 503.

(49) *Id.*, *ibid.*, p. 498.

*Les disciples de Góngora et de Quevedo.*

C'est la voie ouverte par Góngora et Quevedo qu'ont suivi bon nombre de poètes contemporains de ces derniers, car, à l'exception de Francisco de La Torre<sup>(50)</sup>, qui mourut au XVI<sup>e</sup> siècle et dont la veine est plus classique, tous les satiriques vécurent au XVII<sup>e</sup> siècle. Baltasar del Alcazar<sup>(51)</sup>, Bartolomé Cairasco de Figueroa<sup>(52)</sup>, Salas Barbadillo<sup>(53)</sup>, L. L. Argensola<sup>(54)</sup>, Hurtado de Mendoza<sup>(55)</sup> sont du nombre, ainsi que Jacinto Polo de Medina<sup>(56)</sup>, A. de Solis<sup>(57)</sup>, Trillo de Figueroa<sup>(58)</sup> et bien d'autres que nous oublions certainement et dont les compositions évoquent les mêmes thèmes.

- 
- (50) B.A.E. t. 42, p. 566 : Epigrama  
Cuando os cura el doctor fiel  
el vivir que lograis vos  
es que así lo ordenó él.  
Mas si os morís, caso cruel,  
es que así lo ordenó Dios.  
Ni aun con la muerte escapar  
podeis de pagar su yerro,  
que un doctor puede jurar  
sobre la cruz de un entierro  
que se la habeis de pagar.

(51) Cf. Redondillas sobre *La gota* et a un *giboso de delante*, B.A.E. t. 32, p. 406.

(52) A la astrología et A la salud. B.A.E. t. 42, p. 485 et 495.

(53) Salas Barbadillo, B.A.E. t. 42, p. 563 et suiv.

(54) Bartolomé Leonardo. Argensola, B.A.E. t. 42, p. 360 (trad. de Martial) et p. 318.

(55) A. Hurtado de Mendoza, « Miser Palomo y médico de espíritu », B.A.E. t. 16, p. 446.

(56) Jacinto Polo de Medina. B.A.E., t. 42, pp. 177 à 209.

Romance : en un sabañon en unas manos flacas  
A un borracho que murió del mal de orina  
a un poeta que se sangró  
a una dama habladora que se sangró de la lengua  
a un amigo que estaba de purga  
a cierta dama purgada ...

Ce contrepied du bon goût nous rappelle, en France, Saint Amant, le sieur de Cigogne et Mathurin Régnier.

(57) A. de Solis y Rivadeneyra, B.A.E. t. 42, A un impotente, p. 45, a un enfermo del mal francés, p. 445.

(58) Francisco Trillo de Figueroa, B.A.E. t. 42. Vino a esta ciudad un hombre con nombre de comadrón a curar a las mujeres que no parían. p. 78 - Al sepulcro de un médico astrólogo. p. 94.

Parmi ses compositions, nous citerons, p. 90 :  
Retrato del poeta a unas damas que le pidieron se  
pintara en versos :  
! ... Pues la medicina !  
no hay pulso tan flaco  
que yo no lo esfuerce  
si llevo a tentarlo.  
! Pues el orinal !

Une remarque est cependant à faire : lorsque les Latins font la satire du médecin, ils ont souvent comme cible les médecins grecs qui venaient nombreux à Rome et qui étaient la plupart du temps des empiriques. Après Hermocrate rendu plaisamment célèbre par Martial <sup>(59)</sup>, Phedon, que Nicarque, dans son imitation, a légué à la postérité <sup>(60)</sup>, écoutons ce que dit Juvénal dans sa satire III :

Je ne puis supporter une Rome grecque ... Savez-vous ce qu'est un Grec ? Il nous apporte avec soi un homme à tout faire, grammairien, rétheur, géomètre, peintre, masseur, augure, funambule, médecin, magicien ; un Grec famélique sait tous les métiers <sup>(61)</sup>.

Dans la satire X, c'est un Grec, Themison, qu'il compare à un fléau <sup>(62)</sup>. Lorsqu'il ne met pas en scène un médecin grec, il s'en prend aux charlatans de l'empire :

Parmi ces charlatans, l'un apporte des chants magiques, l'autre vend des philtres thessaliens grâce auxquels la femme abrutira son mari et le fessera à coups de savates <sup>(63)</sup>.

---

Soy en esto un pasmo :  
aunque no lo vea  
con sólo el olfato,  
no hay perro de muestra  
que huela un gazapo  
ni que así la caza  
saque por el rastro ...  
La Sátira V :  
Estáse el otro doctor  
sabio mucho en orinales  
con todos aforismos reales  
tomando el pulso al amor.  
Es él quien siente el dolor  
y Menga quien lo padece ;  
y al paso que el dolor crece  
crecen idas y venidas.  
Concertadme esas medidas ...

(59) Cf. notes, supra.

(60) Cf. note 40.

(61) Juvénal, Satires, Paris, Les Belles Lettres, 1950, Satire III, pp. 26-27.

*Non possum ferre, Quirites*

*graecam urbem ...* v. 60

*Ede quid illum* v. 75

*esse putes. Quemuis hominem secum attulit ad nos :  
grammaticus, rethor, geometres, pictor, aliptes,  
augur, schoenobates, medicus, magus, omnia novit  
Graeculus esuriens.*

(62) *Id.*, *ibid.*, Satire X, p. 132

*... circumscilit agmine facto* v. 218

*morborum omne genus, quorum si nomina quaeras  
promptius expediam quot amaverit Oppia moechos  
quot Themison aegros automno occiderit uno ...*

(63) *Id.*, *ibid.*, Satire VI, p. 55 v. 61 et suiv.

L'arrière-plan médical n'est pas plus avenant, à en croire le poète qui, dans les satires VI et XIV, dénonce la pratique des empoisonnements, des avortements, des onguents et des pommades aux mystérieuses vertus, nuitamment utilisées au sein d'honorables familles <sup>(64)</sup>. Lucien, Apulée, après Horace, fustigeront les mœurs mais tireront des exemples légendaires sinon historiques d'effarantes histoires <sup>(65)</sup>. La satire du XVII<sup>e</sup> siècle, comme nous pouvons nous en rendre compte, est moins virulente contre les praticiens. Par contre, elle suivra les traces des Anciens dans ses adresses aux femmes malades, aux goutteux, aux malades imaginaires, aux fanatiques de l'urinal, de l'astrologie judiciaire, des purges et des saignées, car tout cela, comme les défauts des hommes, est de tous les temps et de tous les pays. Si Jacinto Polo de Medina a la salacité de Martial <sup>(66)</sup>, il écorche aimablement le médecin :

Un doctor ejecutivo  
tan experto y liberal  
que, como lo racional,  
mata ya lo sensitivo,  
disparó, diestro y activo  
en matar y deshacer,  
a un conejo un tiro, ayer ;  
matóle porque se crea  
que hay pólvora escamonea  
como escopeta clister <sup>(67)</sup>.

pour le plaisir de faire un mot d'esprit.

Francisco Trillo de Figueroa s'attaque plutôt à l'astrologue, sans oublier cependant ses talents de médecin :

... Por ser peso la Libra, en muchos pesos  
sisó la carne a quien dejó en los huesos ;  
Leon adonde entraba,  
con su cura veloz curas llamaba  
y siempre en contrabajo,  
echando la salud por el atajo,  
fue con aspecto venenoso y fiero  
matador Escorpión de enero a enero <sup>(68)</sup>.

Cette vision zodiacale fort plaisante n'est malheureusement pas originale et doit beaucoup à la veine de Quevedo. Sa satire « Éstase

---

(64) *Id., ibid.*, Satire VI, p. 68 v. 235-240.

(65) Sur les philtres et les poisons, cf. Apulée, *L'âne d'or*.

(66) Cf. note 48.

(67) B.A.E. t. 42, p. 202.

(68) B.A.E. t. 42, p. 94.



el otro doctor », ressemble fort aux *letrillas* de ce dernier<sup>(69)</sup> et à celles de Góngora.

Les satiriques, donc, semblent plus à l'aise lorsqu'ils peuvent, dans des compositions plus longues, insérer leurs critiques ou leurs caricatures dans la trame d'une historiette à plusieurs personnages où le médecin n'a qu'un second rôle. C'est pourquoi les *saynetes*, les pièces courtes et même la *comedia* présentent fréquemment au cours d'une scène une anecdote en vers ou en prose qui pourrait figurer dans un recueil de satires ou d'épigrammes, suivant l'importance de leur développement. Nous en avons cité des exemples souvent attribués aux *graciosos* ou aux bouffons. Nous ne reviendrons que sur les auteurs dramatiques dont le propos a été, à un moment ou à un autre, de glisser volontairement vers la satire.

#### *Les « graciosos » et la satire médicale.*

Un examen du théâtre de Lope de Vega a mis en lumière le peu de propension de l'auteur pour le genre satirique, si ce n'est à travers les propos d'hommes simples ou de *graciosos*<sup>(70)</sup>. Albarracin Teulón, de son côté, a relevé maints exemples dignes de figurer parmi les *letrillas* et les *redondillas* des recueils de poésie satirique. Cette remarque est aussi valable pour Calderón et pour Tirso, ainsi

---

(69) Cf. Quevedo, B.A.E. t. XIX, p. 131, « Porque el sol se arreboza con la luna » ...

Egalement l'utilisation des signes et des horoscopes dans Marica en el Hospital, t. XVI, p. 581.

(70) Voici deux autres exemples, chez Lope, de *Redondillas* satiriques :

Dans *Mirad a quien alabais* (Acte IV) 461 et 462 B.A.E.

Fabio : Del médico no diré  
que estudia el mal de que cura ;  
no me digan por ventura  
que miento y que no lo sé.

.....  
Al médico doy mil gracias  
pues por no caer enferma,  
la Muerte no es muerta ya  
a las manos de su ciencia.

et dans *La mayor corona* (II, 343)

No dejes médico a vida  
solas las mulas se queden,  
que en la facultad que tratan  
lo mismo que ellos entienden.  
A los reinos enemigos  
los envía si ser quierdes  
dueño de sus monarquías  
que es enviarles la peste.

Lope avait-il lu les Commentaires de Dioscoride de Laguna, où le médecin tient à peu près les mêmes propos ? (Cf. cit. *supra*).

qu'en témoignent les exemples réunis au chapitre du théâtre. Mais, dans le cas de Tirso de Molina, il nous semble intéressant de revenir sur le jugement porté par le Dr Rafael Sancho de San Román <sup>(71)</sup> concernant l'esprit satirique de l'époque vis-à-vis de la médecine et des médecins et sur les traits décochés contre eux par Fray Gabriel Tellez.

Le procès, sans nul doute, est entendu quant aux ridicules extérieurs du personnage ou à la recherche coûteuse de l'apparence, et l'on peut, à travers le théâtre de Tirso, renvoyer dos à dos patient et médecin, le premier n'accordant trop souvent sa confiance qu'à un homme dont le train reflétait, selon lui, les mérites. Que le second fut tenté d'en tenir compte, San Román l'admet volontiers :

Una de las cosas que más sacaba de quicio a nuestro buen mercedario, era sin duda, esa aureola de respetuosidad y misterio que, en mayor o menor grado, siempre ha rodeado a nuestra profesión, y de la que posiblemente abusaran un poco nuestros colegas de antaño, gastando vistosos trajes y empleando con frecuencia indescifrables latinajos <sup>(72)</sup>.

C'est bien ce que Pinzón, dans *La fingida Arcadia*, reproche aux Esculapes de l'époque :

Guantes, latines y mulas  
autorizar han podido  
toda doctora ignorancia,  
y al médico más ruin  
dan opinión y ganancia  
aforismos que en latín  
se llaman pueblos en Francia <sup>(73)</sup>.

Par contre, un passage extrait de *Deleitar aprovechando* (Domingo por la tarde, fol. 85), lui apparaît comme un manquement à l'objectivité et à la bonne foi :

A vosotros albéitares barbones,  
con el médico título arrogantes,  
de pulsos tentaciones y de doblones,  
mulas en mulas, gorgorán en guantes,  
que con recetas derribais Sansones,  
de nuestras vidas pródigos tratantes,  
urracas de aforismos indigestos,  
que siendo simples, ordenais compuestos.

---

(71) *Op. cit.*

(72) *Op. cit.*, p. 72.

(73) *La fingida Arcadia*, acte III, sc. 2.

« En este último parce evidente que Téllez ha perdido un poco los estribos » conclut San Román. Sans doute la verve, le style, la vigueur du trait rappellent le meilleur Quevedo, mais, semble-t-il, San Román n'a pas suffisamment prêté attention au contexte. De quoi s'agit-il en effet ? Il s'agit d'un ensemble de compositions qui ont pour but d'édifier tout en divertissant, de redonner vie à certaines figures du *Flos sanctorum*, à les retremper « dans la vie collective d'une société, dans la récréation d'une époque où s'affrontaient avec tant de force et d'obstination des croyances différentes », pour reprendre l'analyse qu'en fait M. André Nougué dans *L'œuvre en prose de Tirso de Molina* <sup>(74)</sup>.

Ainsi, lorsque Tirso veut dépeindre Saint François Xavier, il le présente sous l'aspect d'un protomédecin de l'âme :

A vosotros aviso, que ha venido  
al mundo un Protomédico navarro  
Doctor a pie, de la humildad vestido,  
que no cura mejor el más bizarro ;  
no registra excrementos no ha tenido  
necesidad de récipes de farros,  
porque a pesar de las flebotomías,  
sin purgas da salud, y sin sangrías

.....

Si lamparones cura el Rey de Francia  
sólo es de aquel cuya garganta toca,  
pero Xavier, sin tanta circunstancia  
la vida y la salud tiene en la boca ;  
y temblais de que os quite la ganancia.  
¡ Albricias !, *turba medicorum* loca,  
que ya el cielo los zafiros pisa ;  
no está en el mundo ya ; matad aprisa.

Il nous a paru intéressant de citer le contexte, afin de faire mieux ressortir le but édifiant poursuivi par Tirso : c'est par rapport aux miracles de Saint François Xavier que le médecin médiocre ressemble plus à un vétérinaire qu'à un praticien. Certes, est-il charitable de rabaisser les uns pour exalter les autres ? L'auteur, à l'occasion de ces récits du temps de Carnaval, rappelle à ses lecteurs ou à ses auditeurs les manquements à la morale chrétienne, les tentations auxquelles ils sont en butte, l'incompréhension qui règne aussi bien en 1635 qu'à l'époque où vivaient les héros ou les martyrs dont il relate l'histoire. Ne se souvient-il pas, en évoquant les médecins indignes de ce nom, de la triste fin du Docteur

---

(74) *Op. cit.*, p. 322.

Mercado, médecin de Philippe III et de la Reine ? Il mourut peu de temps après le procès de Rodrigo Calderón, accusé d'avoir accédé à la demande de ce dernier et d'avoir administré un poison à la Reine. Or ce grand médecin, connu pour son intégrité, s'est vu démentir par des confrères qui, visiblement, n'étaient guère au courant des thérapeutiques d'alors et méritaient bien le titre de vétérinaires <sup>(75)</sup>. Le scandale avait tellement ému Tirso qu'il s'en inspira pour camper le personnage du médecin juif, ainsi que nous l'avons rappelé dans un précédent chapitre <sup>(76)</sup>.

Mais il y a plus, car, après la mort de Philippe III, Philippe IV reçoit des plaintes de tout le royaume au sujet des médecins : les études médicales se dégradent de jour en jour et donnent à des incapables le titre et le bonnet de Docteur. Or il ne s'agit pas chez Tirso d'une haine personnelle à assouvir, comme cela apparaît clairement avec Quevedo, ou d'une tendance à suivre la mode comme semble le croire San Román, lorsqu'il écrit :

El mercedario hombre muy de su tiempo, recae frecuentemente en la fácil crítica, que abundantísima y hasta « con frases hechas », puede recogerse en la literatura de la época <sup>(77)</sup>.

Tirso a donné assez de preuves de son objectivité, preuves que l'ouvrage cité ne met pas assez en lumière ; par exemple, lorsqu'il évoque Coimbre, il en apprécie non seulement le climat, le paysage mais aussi l'Université. Quand D. Jerónima reçoit le bonnet doctoral, elle est devenue un fort bon médecin et sa renommée ne tarde pas à lui valoir une clientèle imposante. Lorsque Caramanchel conte à l'héroïne travestie Don Gil de las Calzas Verdes, sa vie au service d'un médecin, il ne manque pas de souligner les fatigues, les marches, les intempéries, les rebuffades auxquelles son maître doit résister et plus que du médecin c'est le procès d'une clientèle nombreuse et exigeante qu'il présente au public. Sans doute gagnait-il de l'argent, mais il le gagnait mal, ajoute Caramanchel, et pour diverses raisons :

Por mil causas : la primera  
porque con cuatro aforismos  
curaba la calle entera.  
No hay facultad que mas pida  
estudios, libros galenos,  
ni gente que estudie menos,  
con importarnos la vida.

---

(75) Cf. *supra*, p.

(76) *Op. cit.*, cf. chap. III, 2<sup>e</sup> partie, Le Médecin à travers le théâtre.

(77) Sancho de San Román, *op. cit.*, p. 67.



Pero ¿ cómo han de estudiar,  
no parando en todo el día ?

Le médecin doit s'astreindre à un horaire qui laisse peu de place à l'étude, mais qu'il serait facile de rapprocher de celui que de nombreux praticiens se voient dans l'obligation de suivre aujourd'hui ! Peuvent-ils étudier davantage et les quatre purges préparées d'avance ne sont-elles pas les ancêtres de ces digestes de la prescription moderne, nous voulons parler des lexiques pharmaceutiques, bréviaires des médecins pressés ou peu sûrs de leur mémoire ? Mais écoutons plutôt :

Y juro a Dios que teniendo  
cuatro enfermos que purgar  
le vi un día trasladar  
(no pienses que estoy mintiendo),  
de un antiguo cartapacio  
cuatro purgas, que llevé  
escritas (fuese o no  
a propósito) a palacio ;  
y recetada la cena  
para el que purgarse había,  
sacaba una y le decía :  
Dios te la depare buena ... (78)

L'anecdote est assez connue pour qu'elle ne porte pas à conséquence (79), et la manière enjouée dont Tirso la raconte émousse ce que le trait pourrait avoir d'acéré. Aussi, ne peut-on guère parler de véritable satire, mais de burlesque, ainsi que le fait remarquer San Román pour d'autres extraits (80). Ce burlesque rappelle par bien des aspects la *beffa italiana* des contes et nouvelles, à la manière de Boccace, de Bello, de Malespini, et de bien d'autres, où l'on retrouve, à côté des pantalonnades, les facéties écrites aux dépens du médecin. Nous avons affaire à un véritable genre littéraire et il ne s'agit pas de diffamation, mais d'une véritable règle du jeu ; cette tradition du conte burlesque (81) se retrouve dans les *entremeses* et les *saynetes*, d'un intérêt très mince, du XVII<sup>e</sup> siècle espagnol.

Tirso, par conséquent, en auteur apprécié et au fait des goûts

---

(78) *Don Gil de las Calzas Verdes*, Acte I, sc. 2.

(79) L'anecdote, ainsi que nous l'avons signalé, figure chez Mateo Alemán, chez Jerónimo de Alcalá.

(80) San Román, *op. cit.*, pp. 68-70.

(81) Cf. Commentaire et bibliographie de Tirso de Molina, *Les trois maris mystifiés*. (Introduction, traduction et notes par A. Nougué, éd. Montaigne, Aubier, Paris, 1966).

littéraires de son époque, considère la médecine et le médecin sous trois angles différents : sous l'angle didactique, ce qui requiert de fréquentes allusions à la déontologie et aux connaissances alors en honneur, l'angle théologique et spirituel, selon lequel le médecin est médecin du ciel, dans le style allégorique en vogue, et enfin, l'angle satirique où l'auteur, qui s'exprimait souvent à travers ses personnages dans les deux premiers cas, laisse la parole aux valets, aux *graciosos* ou aux paysans dont le franc-parler s'accordait parfaitement avec le genre. Tirso en connaît les règles, traditionnelles et attendues au théâtre, les « ficelles » inusables aussi, et il s'y plie sans toutefois dépasser les limites du rire sain et du bon goût.

*Les « ânes docteurs ».*

Dans un genre mineur, trois écrivains méritent d'être rapidement évoqués pour leur art de la satire au théâtre : il s'agit de Pedro de Morla, Salas Barbadillo, et Quiñones de Benavente.

*El Doctor Rapado* du Licencié Pedro Morla<sup>(82)</sup> n'offrirait guère de différence avec les pièces burlesques signalées précédemment si l'auteur n'y avait introduit un monologue où le médecin fait, avec cynisme et humour, le procès de ceux qu'il appelle les ânes docteurs : « los doctores jumentos ». Il s'agit d'une satire en règle, agrémentée, à chaque quatrain, d'un jeu de mot. En effet, le troisième vers reprend le thème des deux premiers, mais en donnant au mot-clef choisi avec soin, à cause de son double sens, la seconde signification à laquelle personne ne pense.

Son réquisitoire est interrompu par l'arrivée de fous sur la scène : ceux-là le sont doublement, puisqu'ils viennent implorer la guérison !

Yo soy en mi facultad  
el contrario del herrero,  
pues en los hierros acierta  
y yo lo cierto yerro.

Asesino sin peligro  
vengo a ser de todo el pueblo  
pues de todos cuantos mato  
de todos cobro dinero.

---

(82) *Entremés del Doctor Rapado*, N.B.A.E., t. 17.



Le burlesque disparaît pour laisser la place à une critique qui dépasse le trait individuel et s'attaque à l'Université. Cette satire sociale est reprise, semble-t-il, sur un ton humoristique par un autre personnage :

Floro : Agora se ma ha ofrecido un argumento sutil... si es verdad que la ciencia de los médicos está en la barba, más saben los barberos que los médicos porque en sus manos está el dejalos sin ciencia, cuando les quitan las barbas, con rapársela toda, con que vendrán a ser hombres de barba raída y doctores de ciencia rapada <sup>(86)</sup>.

Sous semblable facétie, Floro introduit la querelle si souvent évoquée des barbiers-chirurgiens et, par la réponse de Lelio, la satire des patients, artisans de leurs propres malheurs :

Lelio : Adviertan vuesamercedes que la ciencia de los médicos no está en la barba, para con los hombres sabios, sino en la presunción del vulgar bárbaro que califica los estudios con los años ; y como ha llegado a tanto la miseria con los hombres doctos, que para vivir necesitan de hacer les más ilustres ciencias mecánicas y serviles, es fuerza darle satisfacción al vulgo en lo mismo que él la pide <sup>(87)</sup>.

On croirait entendre Rodrigo de Castro, dans son *Medicus Politicus*, avec, en outre, un reproche voilé adressé aux nobles, aux Grands qui méprisent les « ciencias mecánicas y serviles ». Rares étaient, au XVII<sup>e</sup> siècle, les médecins nobles d'origine, alors que beaucoup sinon la plupart, mouraient anoblis par les monarques qu'ils servaient. Parmi ceux-là, certains regardaient avec mépris les chirurgiens, dont la profession était manuelle et auxquels ils laissaient le soin d'opérer. Cet *entremés* met donc les spectateurs en contact avec les difficultés, non plus burlesques malgré l'allusion à la barbe faite pour fixer l'attention du public, mais vraisemblables, dans un contexte social réel.

Salas Bardadillo est en outre le seul que nous ayons trouvé en Espagne, à reprendre le thème du guérisseur sous son aspect juridique, tel que Pedro de Azevedo l'a présenté, dans son étude sur les *Benzedeiros* <sup>(88)</sup>. Montúfar, « raccommodeur de la Nature », se

---

(86) *Id.*, *ibid.*, p. 268 b

(87) *Id.*, *ibid.*, p. 268 b.

(88) Voir *supra*.



recommande de la nature suprême. Il a reçu un don de Dieu qu'on ne peut garder pour soi et dont il faut faire bénéficier les autres. Au moment où l'actualité nous propose deux procès de mages guérisseurs, suivis et protégés de la police par leurs adeptes, cette pièce du XVII<sup>e</sup> siècle prend un relief étonnant. La justice veut se saisir de Montúfar et envoie un alguacil :

Alguacil : ¡ Téngase a la justicia !

Montúfar : ¿ Qué pretende la justicia en mi casa ?

Alguacil : Saber de vuesamerced con qué licencia se ha entremetido a ser curandero, sin acudir a hacer su examen delante de los señores proto-médicos, conforme lo tienen dispuesto las leyes destes reinos, que hablan en este caso.

Mais Montúfar se défend d'être un guérisseur :

Yo no soy curandero sino remendón de la naturaleza suprema de quien he sido elegido ; y así viniendo aprobado della, no he menester acudir a otros tribunales.

Alguacil : Gentil respuesta de loco.

C'est alors que l'une de ses clientes, Leonia, veut se battre avec l'alguacil pour défendre le guérisseur. Celui-ci paraît très sûr de soi et achève par une attaque dont le style lapidaire renforce le mordant :

Con la justicia no quiero voces, y menos, con la de los médicos, que ejecuta, no en la hacienda sino en la salud y la vida <sup>(89)</sup>.

On y reconnaît la veine satirique de celui qui fut arrêté et condamné à deux ans d'exil — ramenés fort heureusement à six mois — pour avoir attaqué, dans différentes satires, certains alguacils qui menaient une existence irrégulière.

Le troisième écrivain qui mérite d'être cité est Quiñones de Benavente, dont on connaît la facilité et la fécondité théâtrale. Lui aussi, comme Tirso, mais dans un genre mineur, a observé médecins et malades, a utilisé les déguisements, les feintes, a mis en scène le médecin *a lo divino* et l'allégorie médicale. Mme Hannah Bergman, dans son étude des types et des caractères dans le théâtre

---

(89) *El remendón de la naturaleza*, éd. cit., p. 271.

de Quiñones de Benavente <sup>(90)</sup>, ne nous semble pas avoir accordé assez d'attention à ces variations autour du même personnage. Nous n'évoquerons, pour notre part, que l'*Entremés cantado del Doctor* <sup>(91)</sup> où Bezón, revêtu du classique costume, bien reconnaissable à la scène : manteau et bonnet, bague et gants, récite à son public quatre *redondillas* satiriques :

Un mal letrado, señores,  
no tendrá en su vida pan  
porque carece de ley  
como la necesidad,

mas un doctor, aunque tenga  
las letras de ayer acá,  
con dos guantes y una barba  
empieza luego a ganar.

Yo no sé más que mi mula  
mas si veo un orinal  
diré lo que tiene dentro  
a veinte pasos y más.

Si muere, llegó su hora ;  
si vive me hago immortal.  
Bien haya la ciencia, amén,  
donde no se puede errar <sup>(92)</sup>.

Mais aussitôt l'*entremés* chanté se transforme en allégorie des malades et des remèdes spirituels ou psychologiques présentés en termes médicaux.

L'*entremés famoso El enfermo* <sup>(93)</sup> offre une variante de la visite, dans le sens où le *gracioso* est le personnage satirique, et non l'auteur, et où ce même *gracioso* ne se contente pas d'une épigramme mais organise sa satire autour du déroulement de la consultation. Ironique devant le détachement du médecin alors qu'il annonce la sénescence par dénutrition, de son malade, ironique devant la pose de son maître, ironique devant ses oracles.

Le médecin se vante de sa science et demande des honoraires élevés, ce qui provoque une escarmouche entre le *gracioso* et lui :

---

(90) Hannah Bergman, *Luis Quiñones de Benavente y sus entremeses*, Madrid, Castalia, 1965, pp. 139-142.

(91) *Entremés cantado del Doctor*, N.B.A.E., t. 18, n° 254.

(92) *Id.*, *ibid.*, p. 586.

(93) *El entremés famoso El enfermo*, N.B.A.E., t. 18.

No debo más de ver todos mis libros  
de ciencia, echando el caudaloso resto.  
Gr. Como tan poco don se verá presto <sup>(94)</sup>.

Ce qui est peut-être encore plus vivant, dans ces tableaux de genre de la vie madrilène vue à travers la satire et l'humour, est la représentation allégorique ou réaliste des maladies qui agissent sur le personnage à la manière d'un révélateur, et lui confèrent un caractère plus marqué qui renouvelle les types traditionnels, leur donnant ainsi plus de relief et d'existence.

### *Le point de vue du Portugal.*

Alors que le Portugal est représenté dans le genre comique et burlesque par le théâtre de Gil Vicente et de Jerónimo Ribeiro et que la littérature satirique proprement dite y est fort honorablement cultivée au XVII<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse de la critique de l'individu, des classes sociales ou des professions, le médecin, pourtant évoqué sur la scène, disparaît et semble, une fois de plus, volontairement épargné. Lorsque les écrivains portugais s'inspirent de Góngora ou de Quevedo, ils composent des tableaux de genre, des pochades rapidement esquissées où les tares, les travers et les ridicules sont marqués d'un trait sûr et qui ne manque pas de force. Nous en avons maints exemples avec les œuvres du Capitão Bonina, pseudonyme, dans le siècle, de celui qui fut plus tard Frei António das Chagas <sup>(95)</sup> ; et dans des recueils poétiques tels que *O Postilhão de Apolo* et *A Fenix renascida* <sup>(96)</sup>, avec telles pièces de vers où la scatologie apparaît sous les aspects malodorants de purges ou de troubles intestinaux... Par contre, de charmants tableaux de genre décrivent, en un style qui rappelle Góngora, une saignée ou un évanouissement, dans l'alcôve d'une jeune et jolie malade.

---

(94) *Id.*, *ibid.*, p. 794.

L'évocation de la relation médecin-malade, allégorique ou non, est abondante chez Quiñones de Benavente ; nous renvoyons aux pièces suivantes :

*El entremés famoso de los cuatro galanes*, t. 18, p. 519.

*El entremés famoso El murmurador*, *id.*, p. 526.

*El entremés de Juan Rana*, *id.*, p. 547.

*El entremés del doctor y del enfermo*, *id.*, p. 600.

*El entremés famoso de la antojadiza*, *id.*, p. 809.

*Baile Cantado de Al cabo de los bailes mil*, p. 825

qui reprend la tirade de Juan Rana sur la médecine et les praticiens.

(95) Cf. Maria de Lourdes Belchior Pontes, *António (Frei) das Chagas, Um homen e um estilo do século XVII*, Lisboa, Instituto da Alta Cultura, 1953.

(96) *Postilhão de Apolo*, 2 vol., Lisboa, 1761 (1<sup>er</sup> vol.) 1762 (2<sup>e</sup> vol.).

Cf. également *A Fenix renascida* ou obras poéticas dos melhores ingenhos portugueses, Lisboa, 1746.

Les disciples de Quevedo comptent parmi les plus célèbres écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais, si Rodrigues Lobo évoque dans *O Hospital de Cupido* <sup>(97)</sup>, les anomalies de l'amour, qu'elles soient physiques ou psychologiques, et fustige les individus, le médecin n'y a pas sa place. Il n'est pas concerné, non plus, lorsque Francisco Manuel de Melo <sup>(98)</sup> fait médire ses Fontaines ou ses Horloges bavardes. Seul l'*Arte de Furtar* <sup>(99)</sup> le mettra en cause, lui et sa profession, mais dans un sens précis et limité que nous analyserons plus avant.

*Le « Siglo pitagórico » de Enríquez Gómez.*

Situer une œuvre aussi hybride que celle de ce Juif ibérique, que certains font naître au Portugal et que d'autres disent espagnol, nous nous référons à Antonio Enríquez Gómez, posait un problème de méthode <sup>(100)</sup>. Arrivé en France en 1636, il vécut, dit-on dans l'entourage de Louis XIII, puis partit pour Amsterdam. Poète lyrique, il composa divers poèmes d'assez médiocre facture ; satirique, il écrivit le *Siglo pitagórico* publié à Rouen en 1644, dans lequel il allie curieusement la veine didactique et épigrammatique, les vers et la prose, la satire et la peinture de mœurs « costumbristas », le merveilleux et le picaresque. En effet, cet ouvrage pourrait être le roman d'une âme picaresque, puisqu'elle change de corps et de maître, à chaque Transmigration ; la cinquième Transmigration est à elle seule un court roman du genre édité séparément sous le nom de *La vida azarosa de Don Gregorio Guadaña* <sup>(101)</sup>.

Etant donné la place accordée au médecin et à la médecine aussi bien dans la Cinquième que dans la Huitième Transmigration, il nous a semblé nécessaire d'examiner cet ouvrage en tant que *compendium* de toutes les connaissances que la déontologie, la littérature didactique et la littérature satirique pouvaient proposer à un écrivain représentatif de son époque, aussi bien par sa verve

---

(97) Francisco Rodrigues Lobo, *O Hospital de Cupido*, éd. des Obras de Francisco Rodrigues Lobo, de Ricardo Jorge, Coimbra, 1920.

(98) Francisco Manuel de Melo, *Apólogos dialogais*, éd. Sa da Costa, 2 vol. Cf. Jean Colomès, *La critique et la satire de F. Manuel de Melo*, Paris, 1969.

(99) *Arte de furtar*, Lisboa, 1744.

(100) Barbosa le fait figurer dans sa *Bibliografia* comme Portugais. Amador de los Ríos le dit Ségovien. Cejador et Menendez y Pelayo le font naître à Cuenca. Son nom véritable était Enrique Enríquez de Paz.

(101) Antonio Enríquez Gómez, *Vida azarosa de D. Gregorio Guadaña*, B.A.E. XLII, 563 et éd. Revista Literaria ; Novelas y Cuentos publicación semanal, 4 Marzo de 1951, Madrid.



que par une vie faite de tribulations <sup>(102)</sup>. En ce qui concerne sa biographie et ses ascendances, nous renvoyons aux travaux de M.I.E. Revah <sup>(103)</sup>.

En cette quatrième décennie du XVII<sup>e</sup> siècle, la péninsule vit un temps de désabusement sur le plan historique et sur le plan social. Du point de vue médical, les illusions s'évanouissent et avec elles l'enthousiasme vis-à-vis du praticien et de ses substituts. Le reflet de la déontologie, en littérature, accuse la même désillusion et après les remarquables professions de foi viennent les réflexions sur la distance qui sépare la morale idéale et l'anti-morale des morticoles.

C'est bien à Enríquez Gómez que nous devons la plus curieuse et la plus complète transcription littéraire donnée à l'énoncé de règles couramment enfreintes qui composent l'éthique de l'époque. Si cette parodie est surtout sensible dans la *Cinquième Transmigration*, elle est reprise dans la *Huitième*, dont le style a la vigueur et le mordant de celui de Quevedo.

Enríquez Gómez, dans cette vaste fresque satirique des mœurs, a recours à la métempsychose comme les picaresques ont recours au truchement de maîtres issus de différents milieux. L'auteur enchaîne les unes aux autres plusieurs vies : la cinquième sera celle de D. Gregorio Guadaña.

L'Auteur cité par M. M. Bataillon dans son *Introduction au roman picaresque* <sup>(104)</sup>, fut étudié par Amador de los Ríos, qui consacre deux chapitres à sa vie et à son œuvre, mais s'attache particuliè-

---

(102) Bien que pratiquant la religion catholique, il dut s'expatrier pour ne pas être inquiété par l'Inquisition. En 1636, alors qu'il était capitaine, il passe la frontière. Mais en 1660, alors qu'il était à Amsterdam, il fut brûlé en effigie à Séville, avec d'autres judaïsants. Il connaissait et fréquentait la colonie portugaise juive de Rouen, à laquelle s'adressera quelque temps plus tard le Père António Vieira (cf. note *supra*).

(103) Voici ce que M. I. S. Revah a écrit et dit sur Antonio Enríquez Gómez, dont la famille est originaire de Cuenca.

1° - Un pamphlet contre l'Inquisition d'Antonio Enríquez Gómez, la seconde partie de la « Política Angélica » (Rouen, 1647).

2° - Le destin des Marranes Espagnols illustré par l'histoire de la famille d'Antonio Enríquez Gómez (résumé dans *Bulletin de la Société Ernest-Renan*, n° 13, 1964, pp. 111-113).

3° - Un Mémoire espagnol : l'écrivain Antonio Enríquez Gómez (résumé dans *Bulletin de la Société Ernest-Renan*, n° 14, 1965, pp. 113-115).

4° - La vie et l'œuvre d'Antonio Enríquez Gómez (conférences à la IV<sup>e</sup> Section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, dont les résumés sont publiés dans :

97<sup>e</sup> année *Annuaire 1964-1965*, pp. 274-276.

98<sup>e</sup> année *Annuaire 1965-1966*, pp. 303-310.

99<sup>e</sup> année *Annuaire 1966-1967*, pp. 338-341.

100<sup>e</sup> année *Annuaire 1967-1968*, pp. 373-374.

101<sup>e</sup> année *Annuaire 1968-1969*, pp. 326.

(104) M. Bataillon, *Le roman picaresque*, Paris, 1931, p. 37.

rement à l'aspect dramatique et lyrique. Du *Siglo pitagórico*, il retient surtout la « sátira de las costumbres del siglo XVII, en la cual se propuso ridiculizar los vicios que plagaban aquella sociedad, moralizando el asunto y sacando de una opinión falsa una doctrina verdadera... En todas esas composiciones despliega Enríquez Gómez una admirable travesura, manifestando que hubiera obtenido brillantes resultados del cultivo de la novela picaresca que con tanto éxito había inaugurado Timoneda en su *Patrañuelo* y que se había desarrollado después en mano de Hurtado de Mendoza, con el *Lazarillo de Tormes* »<sup>(105)</sup>. Mais c'est à Valbuena y Prat que l'on doit des vues nouvelles sur ce *Siglo pitagórico*. Il y voit en effet l'influence de la société française, surtout dans la manière dont Enríquez Gómez traite la vie de Don Gregorio. Le roman, où la femme n'est pas aussi malmenée que dans ceux de l'Espagne, annonce déjà *Gil Blas de Santillane*<sup>(106)</sup>. Il a fallu attendre 1967 pour qu'une édition critique du *Siglo pitagórico* soit présentée comme thèse de troisième cycle en Sorbonne<sup>(107)</sup>. Le texte est plus complet que celui que nous possédons dans la petite édition populaire de la « Revista literaria », devenue presque introuvable<sup>(108)</sup>.

Il s'agit d'un genre qui n'est pas neuf et qui doit beaucoup à Quevedo et peut-être à Mateo Alemán<sup>(109)</sup>. Le monde dépeint par Gregorio Guadaña est assez limité, les emprunts faits aux *Sueños*, innombrables ; mais il nous intéresse particulièrement à cause des deux premiers chapitres : « Cuenta D. Gregorio Guadaña su patria y su genealogía », et « Cuenta D. Gregorio Guadaña su nacimiento prodigioso ». Grâce à ces deux chapitres, Enríquez Gómez ébauche un roman picaresque où se trouvent réunis les principaux personnages dont le rôle est de soulager la douleur physique et de se trouver en contact perpétuel avec la maladie et le malade, donc des personnages que leur profession oblige à se plier à certains impératifs traditionnellement imposés depuis le serment d'Hippocrate. Or, Gregorio va, en quelque sorte, démasquer ses ascendants,

---

(105) José Amador de los Ríos, *Estudios históricos, políticos y literarios sobre los Judíos de España*, Madrid, 1848, chap. VII et VIII, pp. 568 à 607.

(106) Angel Valbuena y Prat, *Historia de la literatura española*, vol. III, pp. 146-150.

Il serait intéressant de comparer ce qu'écrivait Enríquez Gómez avec les dessins et estampes d'Abraham Bosse qui vécut à la même époque et fut protégé par Louis XIII. Abraham Bosse fut inquiet en tant que protestant.

(107) Thèse de Troisième cycle soutenue par Ch. Amiel à la Fac. des Lettres et Sc. Humaines, Nanterre, 1967.

(108) Cf. note 101.

(109) Sans doute l'ouvrage n'apparaît pas comme un chef-d'œuvre du genre et son originalité est contestable. Cependant, la connaissance du milieu médical à travers la littérature qui le prend comme cible vaut la peine d'être soulignée.

et, comme il sied à tout roman picaresque, en faire des anti-héros, plaçant sa généalogie sous le signe de la dérision.

En effet, le héros de notre histoire n'est pas un pícáro à la manière de Lazarillo, il l'est à la manière de Guzmán de Alfarache, pour ne prendre comme points de comparaison que les deux plus célèbres personnages du genre. Il n'est poussé ni par la nécessité, ni par la faim, et sa généalogie n'a pas le caractère de celle de Lázaro. Si ce dernier, comme l'indique M. Marcel Bataillon, est le reflet littéraire de la réalité<sup>(110)</sup>, le pícáro Guzmán semble être, comme Gregorio Guadaña, un reflet de la réalité au second degré, puisque la mode de l'étudiant encanaillé — « el estudiante apicarado » — a incité de jeunes nobles à imiter, dans la vie, le héros populaire, et l'écrivain à replacer ce nouveau « pícáro » de plus haut vol dans la littérature. Mais la satire de la généalogie n'en reste pas moins, dans l'un et l'autre cas, un des traits essentiels du roman picaresque. L'anti-héros se targue avec superbe et hauteur d'ancêtres que la décence et le bon goût inciteraient à passer sous silence. Il s'agit ici d'un ensemble de personnages à première vue fort honorables : le père, médecin, la mère, sage-femme, les oncles, apothicaire et chirurgien ; certes, le niveau est inférieur lorsque Gregorio remonte à la génération antérieure : un grand-père arracheur de dents, une grand-mère infirmière et spécialisée dans les clystères, une cousine qui dirige une école on ne peut plus particulière<sup>(111)</sup>, un cousin alchimiste, un bisaïeul guérisseur et une arrière-grand-mère fort adroite à conserver aux femmes leur beauté. L'honorabilité apparente de sa famille est d'autant plus plausible que l'on assiste chez elle à une véritable promotion sociale ; on voudrait, nous dit Gregorio, le voir se diriger dans la carrière du droit, réputée, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, comme plus lucrative, depuis que les Lettres ont pris le pas sur les Armes et que la médecine elle-même a dû s'incliner devant les juristes en ce qui concerne le nombre des clients<sup>(112)</sup>. Nous laisserons Gregorio à ses études ou mieux à ses aventures madrilènes, pour nous arrêter particulièrement à sa toute première aventure : celle de sa naissance, matière du chapitre second, et pour suivre, dans la trame du roman, la satire habilement tissée contre les mauvais praticiens.

Si, selon l'expression d'Américo Castro, le roman picaresque

---

(110) *El sentido del Lazarillo de Tormes*, L.E.E., Paris, 1954, p. 28.

(111) L'édition de Rouen est, à ce sujet, beaucoup plus explicite que les éditions expurgées qui circulent en Espagne.

(112) Cette assertion devient un lieu commun que l'on retrouve dans toute la péninsule. Cf. notre étude, *Le thème de la Maladie et le personnage du médecin*, dans « *Ropica Pnefma* », in « Bull. des Et. Port. », Nouv. série, XXVII, 1966, p. 105 et suiv.



naît « comme une réaction anti-héroïque »<sup>(113)</sup> contre l'épopée, la chevalerie et les romans qui s'en inspireraient, Gregorio Guadaña est bien l'anti-héros, le personnage insignifiant par excellence, dont l'irruption dans un monde à sa mesure passerait inaperçue s'il ne prenait soin de nous informer lui-même et à la première personne de cet important événement. Or, le roman autobiographique commence avant la naissance de Gregorio, lorsque celui-ci, peu enthousiasmé de naître dans ce monde de larmes, fait tous ses efforts pour ne pas y être projeté, renouvelant la tentative d'Enrique de Villena enfermé dans une conserve, dans l'attente de jours meilleurs. C'est ainsi que notre personnage, devenu *patient*, va être en mesure d'introduire, d'une façon toute pragmatique, des individus à qui l'Université a conféré, certes, certaines prérogatives, mais assorties d'un bon nombre d'obligations. Si nous considérons celles-ci comme le reflet d'une vision idéale et même chevaleresque, l'*Ars Médica*, par ce qu'elles impliquent de servitude et d'honneur, nous pourrions mesurer toute l'amertume que recèle la satire de Enríquez Gómez, à l'égard du médecin, du chirurgien, de la sage-femme, de l'apothicaire, tous quatre soumis, au XVII<sup>e</sup> siècle, à un code particulier à leur profession.

De propos délibéré, Gregorio va faire le procès de ceux qui devraient avoir la morale la plus haute et l'honneur le plus piquant. Ce n'est pas neuf, et nous n'avons qu'à nous reporter à l'œuvre satirique de Quevedo. Mais, lorsque celui-ci met en scène un médecin ou un apothicaire, il le fait dans un intermède burlesque ou au gré d'un Rêve qui le présente dans une longue cohorte à l'enchaînement inattendu et baroque. C'est aussi le procédé employé par Gracián. Enríquez Gómez procède, par contre, d'une façon méthodique, orchestrant l'ensemble en un *crescendo* satirique qui répond au *minuendo* moral de sa parentèle. Il prend, dans la façon d'agir de chaque personnage, le contrepied du code déontologique des médecins, chirurgiens et apothicaires et celui, plus récent, puisque Damian Cabrón en est l'auteur, des sages-femmes. Or, dans ce chapitre, Gómez témoigne d'une parfaite maîtrise des règles du genre picaresque. Ses personnages n'ont d'honorable que les titres. Dans cette vision terre-à-terre et parfois cynique, il semble prendre plaisir à réunir tout ce que Quevedo, dans ses *Sueños*, a proféré contre eux. De Guzmán il choisit la théorie de l'anti-honneur comme il a emprunté à Lazarillo la figure de l'anti-héros. C'est le monde vu de l'intérieur, la négation de l'éclat qui lui reste encore, la dérision de la charité et de l'abnégation que recommande Hippocrate ; ce

---

(113) Américo Castro, *Perspectiva de la novela picaresca*, in *Hacia Cervantes*, Taurus, Madrid, 1957, p. 83.



sont les pratiques repréhensibles qui dénaturent et rabaissent une des plus réelles vocations du monde. Nous allons tenter de rattacher aux véritables codes les pratiques de ces personnages.

Le serment d'Hippocrate est formel en ce qui concerne les femmes enceintes. Il ne leur sera donné ni abortif, ni poison <sup>(114)</sup> ; mais on ne défend pas d'abuser l'entourage sur l'opilation d'une jeune malade. Ici, le code est respecté ; il est tout au plus interprété. Car, écrit Enríquez Gómez :

mi padre daba remedios para fingir opilaciones, y mi madre a los nueve meses desopilaba a todas <sup>(115)</sup>.

L'auteur joue sur le mot opilation, comme l'ont fait tous ceux qui ont tracé le portrait des jeunes imprudentes obligées d'avoir recours aux ruses d'une sage-femme ou même d'une entremetteuse pour dissimuler leur faute à leur entourage. Il n'y a point tromperie, puisque la jeune fille est d'accord pour se dire opilée. Il s'agissait, répétons-le, d'une occlusion ou du mauvais fonctionnement du foie ou de l'intestin qui causait des ballonnements et ternissait le teint. On y retrouvera, quelque peu interprétée, l'observance du Serment d'Assaph :

Vous ne divulguez aucun des secrets qu'on vous a confiés et n'acceptez à aucun prix de nuire ou de détruire <sup>(116)</sup>.

Certes, le médecin trompe la famille, mais il garde le secret de sa jeune malade ; non seulement il n'encourt aucune sanction, car il connaît les dangers de l'avortement pour la patiente, et sur ce point les traités sont formels <sup>(117)</sup>, mais il se livre à une pratique lucrative puisqu'il applique une double thérapeutique librement consentie, celle nécessaire au cas réel et l'autre destinée à tromper l'entourage ; au surplus, sa femme y trouve son profit, surtout lorsque l'accouchement se fait à domicile :

el sobreparto curaba él, y el parto ella, y todo quedaba en casa <sup>(118)</sup>.

L'impression d'ambiguïté est renforcée par ce qui suit :

No se daba mano mi tío a llenar su botica y mi padre a vaciarla, y entre los dos había cuenta de medio partir cada mes <sup>(119)</sup>.

---

(114) Serment d'Hippocrate, *Œuvres complètes* en 1 vol., Charpentier, Paris, s. d.

(115) *Op. cit.*, p. 2 b.

(116) Prière médicale, *op. cit.*, p. 40.

(117) Les salpyngites et les infections mortelles étaient fréquentes.

(118) *Vida azarosa*, p. 2 b.

(119) *Id.*, *ibid.*, p. 3 a.

Aurions-nous eu quelques doutes sur l'appât du gain de la famille, cet exemple de dicotomie nous l'enlève, et nous rappelle en même temps qu'il s'agit là d'une pratique fort enracinée ; Amato Lusitano s'en est gardé, pour le bon renom de la profession :

... Je n'ai pas favorisé de médecin plus qu'il n'était juste, sauf celui qui, d'après mon jugement, s'est distingué par la connaissance de son art et la bonté de son âme <sup>(120)</sup>.

De toute évidence, l'oncle apothicaire ne ressemblait pas à ce dernier :

Un tío mío, hermano de mi padre, era boticario, pero tan redomado que, haciendo un día su testamento, ordenaba que le diesen sepultura en una redoma para venderse por droga ... los pobres que caían en ella (la botica) en vez de llevar la cama a cuestras, los llevaba a ellos <sup>(121)</sup>.

Le fait qu'Amato Lusitano soit le seul, parmi les auteurs des serments et des prières que nous avons lus, à mentionner l'entente préalable des médecins et des apothicaires à des fins lucratives, peut être considéré comme preuve de ce que cette pratique date du XVI<sup>e</sup> siècle. Une des façons de contenter les apothicaires était d'établir une ordonnance démesurément longue. L'habitude de telles prescriptions naquit en même temps que la thérapeutique arabe, très complexe. La thériaque pouvait se composer de plus de cent plantes différentes. Le fait de prescrire en latin rendait toute vérification impossible :

Si un enfermo había menester un jarabe, mi padre le recetaba diez, y si una medicina, veinte <sup>(122)</sup>.

L'art de faire traîner en longueur une cure est considéré comme repréhensible :

*Non differat morbos,  
Curet citó, tutó et incuncté,  
parvum morbum non attollat,*

sont trois aphorismes parmi les quatre-vingts sentences du *Medicus* de Zacuto Lusitano <sup>(123)</sup>.

---

(120) Amato Lusitano, *op. cit.*

(121) *Vida azarosa*, p. 2 b.

(122) *Id.*, *ibid.*, p. 3 a.

(123) Zacuto Lusitano, *Introitus Medici, ad Praxin*, Amstelodami 1967, cité par Luis de Pina, *Juramentos médicos* separata da Imprensa Médica, Lisboa, 1952.

Amato, pour sa part, proclame :

Je n'ai jamais provoqué ni prolongé une maladie <sup>(124)</sup>. Notre médecin, par contre, ne s'embarrassait pas de scrupules :

cuando él conocía la enfermedad corta le largaba la rienda, y cuando se caminaba mucho, se la tiraba, y entre andadura y trote, nunca la dejaba llegar a la posada de la salud, antes la rodeaba por el camino de la muerte, sesteando todos en casa de mi tío el boticario <sup>(125)</sup>.

Ces mêmes pratiques étaient courantes, chez les chirurgiens peu honnêtes tels que son oncle maternel, Quiterio Ventosilla, car :

sus ungüentos eran bufones de las heridas ; entretenían un año o dos las llagas <sup>(126)</sup>.

Il est vrai qu'il s'agissait d'un buveur invétéré, capable uniquement de saigner le matin à jeun ; maladroit et dangereux pour ses malades, son occupation la plus agréable était cependant d'anatomiser, ce qui eût dû le rendre habile. On l'imagine, pourchassant les chiens, poursuivant, même après leur mort, les pauvres de l'hôpital, car il disait souvent que c'est en ouvrant les morts que l'on guérissait les vivants :

... pero yo nunca le vi abrir ninguno que no le abriese primero la sepultura <sup>(127)</sup>.

Autant dire qu'il tuait ses patients pour le plus grand bien de l'humanité future, et lorsqu'ils en réchappaient, il fallait d'urgence appeler le médecin : en cela, il lui ouvrait toutes les portes :

era la llave de mi padre, y con ella abría todo el lugar <sup>(128)</sup>.

Sans doute, depuis Hippocrate, la chirurgie était-elle réservée plus spécialement à des praticiens qui n'étaient pas médecins mais qui avaient acquis dans le maniement des instruments chirurgicaux une longue pratique :

Je ne taillerai point les personnes qui ont la pierre ; je laisserai cette opération à ceux qui en font profession <sup>(129)</sup>.

---

(124) Amato Lusitano, *op. cit.*

(125) *Vida azarosa* ..., p. 3 a.

(126) *Id.*, *ibid.*, p. 3 b.

(127) *Id.*, *ibid.*, p. 3 a.

(128) *Id.*, *ibid.*, p. 3 a.

(129) Hippocrate, *Serment*, *op. cit.*, p. 3.

Cet axiome devenait parfois dangereux, lorsqu'il s'agissait de chirurgiens - barbiers peu versés en anatomie. La main inexperte et tremblante du chirurgien buveur nécessitait donc, dans le cas présent, le renfort d'un médecin. Il n'était pas rare que le Licencié sût disserter et citer des textes, après n'avoir reçu qu'un enseignement livresque de l'anatomie. Rappelons aussi que ce n'est qu'après 1550 que fut ouvert, à Coimbre, le premier amphithéâtre de dissection et que l'anatomie y fut pratiquée, ainsi qu'à Valladolid, Salamanque et Alcalá de Henares<sup>(130)</sup>. Il arrivait encore aux médecins de se disputer quelques cadavres de pendus et d'aller dans le plus grand secret déterrer des morts, afin d'enseigner à leurs disciples ce qu'ils avaient eu eux-mêmes bien du mal à apprendre. Or, Hippocrate ne s'est pas contenté de la connaissance livresque et tout un passage de son *Medicus* est réservé à la connaissance de la pratique chirurgicale, à l'hygiène scrupuleusement respectée qu'une telle pratique nécessitait, et à l'utilisation des divers instruments connus à son époque<sup>(131)</sup>. Il s'agit, dans son serment, de ne pas empiéter sur l'art d'un confrère, fût-il considéré comme inférieur. Il ne s'agit, en aucun cas, de faire fi de cette science qui demande un doigté exceptionnel et que la guerre rend indispensable<sup>(132)</sup>. Comme le médecin n'a pas cette dextérité, car la chirurgie, dans son étymologie, est bien l'art manuel dans ce qu'il a de plus délicat, mieux vaut profiter des talents d'un autre. Après Hippocrate, Assaph évoquera la taille, mais dans un tout autre but. Il déconseille la hâte :

Ne vous hâtez pas non plus à couper la chair humaine avec des instruments de fer ou avec le cautère, et ne prenez jamais de décision sans avoir, au préalable, deux ou trois fois, bien examiné les faits<sup>(133)</sup>.

---

(130) Cf. A. Rocha Brito, *As primeiras disseções humanas na Universidade de Coimbra*, « Folia anatómica Universitatis Conimbrigensis » XVII (1942) - Maximiano Lemos, *Estudos de História da Medicina Peninsular*, Porto, 1916, p. 34. En 1554, Salamanque n'avait pas encore de chaire d'Anatomie, mais on l'enseignait cependant si l'on en croit Jerónimo de Miranda, qui dans son *Diálogo da perfeição e partes do bom médico*, fait dire à Hernán Nuñez, professeur à Salamanque :

« pues que aun que (los médicos) hayan leido en los libros la interior compostura del hombre, pero conviene que la vean, como los geógrafos y astrólogos se ejercitan en los mapas y otros instrumentos », à quoi Filiatro répond :

— « A esa causa me parece se ha hecho en esta universidad y en la de Coimbra y Valladolid cátedra de anatomía de los que justificaron » (p. 13 v.)

(131) Hippocrate, *éd. cit.*, pp. 26-27.

(132) *Id.*, *ibid.*, p. 30.

(133) Assaph, *op. cit.*, p. 40.



Ce conseil pouvait, en effet, sauvegarder un individu et le protéger d'une intervention inutile. Mais il faut voir, dans cette règle de sagesse, un corollaire d'une grande portée éthique chez les Hébreux :

Vous ne provoquerez pas davantage une infirmité à l'homme<sup>(134)</sup>.

Alors qu'Amato Lusitano garde le silence vis-à-vis de la chirurgie, Zacuto, nous l'avons dit, conseille au médecin de solides études en anatomie et en chirurgie :

*In arte anatomica sit optime instructus,  
In chirurgica facultate sit versatus* <sup>(135)</sup>.

Cet ensemble de conseils laisse entrevoir deux écoles : celle qui considère la chirurgie comme une faculté dont peut se dispenser le médecin, celle au contraire qui accepterait difficilement un médecin qui ne pût pratiquer, le cas échéant, la chirurgie. Cela semble être l'opinion des Hébreux, et comme nous l'avons vu, et pour des raisons diverses, on ne peut connaître le corps humain sans en connaître l'anatomie <sup>(136)</sup> ; soigner constitue un devoir et tout médecin hébreu doit être philosophe, médecin de l'âme et chirurgien en même temps <sup>(137)</sup>. Sa position est alors théologique.

Le converso qu'était Enríque Gómez le savait. Avec le XVII<sup>e</sup> siècle, l'attitude vis-à-vis des chirurgiens se modifie lorsqu'ils sont médecins comme Mestre Fernando, l'un des personnages de Gil Vicente que nous avons évoqués précédemment. A la même époque, Estebanillo González, perclus à force de boire, tarabusté par la goutte et par les rhumatismes, les tient en haute estime. Il nous les décrit au moment où ils arrivent à l'hôpital, suivis de leurs assistants :

Al instante llegaron, aligerando todos a un tiempo de capas y sombreros, empezaron a destripar estuches, a limpiar sierras, y a afilar navajas, a hacer hilas y a romper paños, haciendo capirotada de huevos y cocimientos de vino <sup>(138)</sup>.

Rien de satirique dans la description de ce ballet ; et, un peu plus

---

(134) *Id., ibid.*, p. 40.

(135) Zacuto Lusitano, *op. cit.*, p. 34.

(136) Les Hébreux pratiquèrent l'anatomie et leurs connaissances furent recueillies et confirmées par les Arabes. A ce propos, nous renvoyons à une étude de H. Holzhammer, *Réflexions sur le sens biologique du ch. 12 de l'Ecclésiaste*, « Revue d'Histoire de la Médecine hébraïque », 57 (oct. 1957), p. 111, et à une note du Dr I. Simon.

(137) Cf. notre chapitre sur le Médecin Juif.

(138) *Vida y hechos de Estebanillo Gonzalez*, B.A.E., t. 33, p. 331.

loin, lorsque « tullido y desacomodado », Estebanillo consent à demander conseil, il s'adresse à deux médecins-chirurgiens :

... consulté la enfermedad con el licenciado Estanca, cirujano de opinión, ciencia y experiencia, y con el Doctor Tamayo, cirujano de su majestad, los cuales me condenaron a ser gato de algalia y caballo de juego de cañas <sup>(139)</sup>.

L'œuvre de Celse, depuis un siècle, était relue et commentée. L'hygiène et la propreté des instruments n'étaient pas oubliées dans ces commentaires qui se souvenaient en outre du Serment d'Hippocrate. Tel n'est pas le cas de Quiterio : son aspect négligé, ses mains sales ne sont pas engageants et :

jamás abrió postema que no la hiciese <sup>(140)</sup>.

Nous apercevons, derrière l'évocation du chirurgien, un arrière-plan de connaissances qui ne se bornent pas aux serments médicaux inspirés de celui d'Hippocrate, mais s'étendent aux livres de l'Art, de la Loi, du Médecin et du Chirurgien, du maître de Cos, et aux Commentaires de Galien.

La huitième transmigration de l'âme qui renaît dans le corps d'un médecin dépasse encore davantage, par la variété des griefs faits aux mauvais praticiens, la violence traditionnelle héritée des Traités déontologiques. Cette âme apparaît, sous sa nouvelle forme, tel un Avicenne avorton, un vicaire de la mort dont l'acolyte serait l'apothicaire. Ce Docteur a obtenu des Parques elles-mêmes une licence d'assassinat !

Sa science est contenue dans une demi-douzaine d'ouvrages d'Avicenne et un quintal de livres composés par Galien. La proportion, remarquons-le, est respectée, si l'on compare au poids les écrits de l'un et de l'autre ; mais, ce qui apparaît ici comme une boutade n'est que la réalité observée au moyen d'un verre grossissant. Les contemporains de Zacuto Lusitano confondaient facilement le savoir et l'épaisseur des livres ; dans *Don Gil de las calzas verdes* de Tirso de Molina, la femme du médecin reproche à son mari de perdre sa santé sur des grimoires sans devenir plus riche pour cela. En effet, certains lisaient avec fruit de véritables Sommes, mais d'autres se contentaient de les posséder et de laisser la pous-

---

(139) *Id.*, *ibid.*, p. 360.

(140) Hippocrate, *Serment*, *éd. cit.*, « il veillera à ce que tout ce dont il se sert soit parfaitement convenable, et particulièrement sur ce qui doit être en contact avec les parties malades.

et, *Vida azarosa* ..., p. 4.

sière faire son œuvre<sup>(141)</sup>, tandis qu'ils subtilisaient leur clientèle aux plus studieux. C'est pour cela que Zacuto met en garde les praticiens contre la manie de la compilation désordonnée :

*habeat libros sed paucos.*

ou contre celle, encore plus répandue, des citations abusives :

*sit studiosus et optimis utatur autoribus,*

afin de ne pas imiter l'Avicenne de la *Transmigration* qui non seulement lisait peu mais qui, lorsque cela lui arrivait, interprétait à rebours les textes examinés<sup>(142)</sup>.

La pratique abusive de la saignée est le fait du XVII<sup>e</sup> siècle et notre Avicenne s'avère dangereux dès qu'il commence à exercer : au bout de quarante jours il avait pratiqué trois mille saignées. Purgeait-il ? Le résultat était aussi désastreux :

él pase lo purgado  
que no tiene recurso  
la salida de un curso y otro curso<sup>(143)</sup>.

Zacuto recommande cependant :

*rectitudine in evacuationibus observet ;*

ce qui est valable aussi bien pour la purge que pour la saignée. Donc, il ne faut agir que si la nature se refuse à évacuer d'elle-même :

*si natura non movet, necesse est ut evacuet.*

Si la nature fait son office, le médecin doit cesser toute thérapeutique :

*medicus, si natura movet, aut movit, ab evacuatione cessare debet.*

Zacuto Lusitano envisage l'évacuation des humeurs avec toutes ses conséquences, ce qui nous vaut quinze règles à suivre<sup>(144)</sup>. La satire de Enríquez Gómez vise également le médecin qui ne reconnaît pas les jours décrétoires qui, suivant les conjonctions astrales, permettent ou non le traitement avec saignée.

---

(141) *Don Gil de las Calzas verdes*, I, 2.

(142) *Transmigración* 8, p. 183-184.

(143) *Id.*, *ibid.*, p. 183.

(144) Zacuto Lusitano, *op. cit.*

Les notions de chirurgie de ce dernier ont été acquises aux dépens des vivants peu fortunés obligés de passer par l'hôpital ; ils subissaient alors le même sort que les criminels qui servaient de cobayes aux chirurgiens novices.

L'auteur profite de cette liaison facile pour évoquer en une vision de Grand Guignol les visites d'hôpital du médecin incapable, renforçant l'opinion de Tirso qui écrit, dans *Deleitar aprovechando* :

... estotros (los médicos), deseaban, no la salud que les defraudaba de sus estipendios ; pero la vida sin ella, sí, que les alargaba la ganancia <sup>(145)</sup> ...

de sorte que, par voie de conséquence, un malade nécessairement n'était guère intéressant :

... no lo he visitado sino sola una vez, y esa ... tant limitadamente como los médicos que curan de limosna ... <sup>(146)</sup>

On a souvent reproché à Enríquez Gómez de s'être inspiré de Quevedo et d'avoir composé son œuvre de ce dont l'illustre écrivain n'avait pas voulu. Dans cette transmigration, le disciple s'efforce à quelque objectivité : le débat s'élève et, en quelques vers nous est brossé un portrait dont les couleurs sont moins noires.

Zacuto rappelle l'origine sacrée de la profession, par cet axiome :

*Medicus sit divinis numinis cultor.*

Or, bien souvent, le mauvais médecin se refuse à cette dignité. Il soigne « al vuelo », à la va-vite, ce qui va à l'encontre du conseil suivant lequel :

*rationalem profiteatur artem, et recte teneat in quam difficili arte versatur,*

ce qui exclut toute hâte. A l'inverse de ce qui lui est recommandé, et tout comme le père du héros Don Gregorio Guadaña, il met un an à guérir ce qui pourrait l'être en quatre jours, ne visite pas les pauvres, partage gains et remèdes avec l'apothicaire, visite quatre mille fois le riche. S'il sait qu'un malade a de l'argent, sa conscience ne se montre pas trop intransigeante et la maladie traîne tant et si bien que le patient en meurt juste au moment où, pris de remords, le médecin indélicat s'engage à mener rondement la cure <sup>(147)</sup>. Le

---

(145) Tirso de Molina, *Deleitar aprovechando*, éd. cit., Lunes par la mañana, fol. 104.

(146) *Id.*, *Los Cigarrales de Toledo*, Introducción.

(147) *Transmigración* 8, éd. cit., p. 189.



pauvre, quand il est visité, est dépêché en deux consultations, ce qui parfois lui permet d'échapper au médecin !

Afin de renouveler l'art de la paraphrase déontologique, l'auteur introduit plus de vivacité dans le style de la satire, grâce au dialogue entre l'âme transmigrée et le corps qui l'abrite. Lorsqu'elle lui reproche son manque de science et de conscience, le médecin la menace d'une purge mortelle que seule l'immatérialité spirituelle rend inefficace. Il est curieux de retrouver en plein XVII<sup>e</sup> siècle l'influence des Dialogues d'Erasme qui se fit sentir surtout au XVI<sup>e</sup> siècle, en Espagne ; et il est loisible de se demander si cette survivance littéraire n'est pas due à l'éloignement de sa patrie dans lequel Gómez se trouvait, à l'isolement de l'auteur qui habitait alors la ville de Rouen, accueillante aux émigrés néo-chrétiens ou judaïsants <sup>(148)</sup>.

Grâce à la forme dialoguée, Gómez laisse au praticien la faculté de se défendre, même si cette défense, bien tardive, n'est qu'une façon de se disculper. Il n'en est pas moins vrai que l'entourage du malade est pour beaucoup dans l'attitude désinvolte des médecins. Pourquoi, en effet, ne donnerait-on pas des remèdes illusoire lorsque le malade lui-même les sollicite et le traite d'incapable lorsqu'il semble hésiter au moment de rédiger l'ordonnance ?

Qui ne connaît pas, aujourd'hui, les mécanismes psychosomatiques qui permettent de mettre en condition le patient, de calmer son anxiété et de retarder une médication peut-être inutile ? C'est sous le nom de *placebo* que l'on désigne les compositions anodines ou même neutres auxquelles on attribue la vertu que requiert l'état du malade, c'est-à-dire celle d'un tranquillisant, d'un somnifère ou d'un analgésique. Le Dr Delay et le Dr Mainzer ont étudié attentivement ce que l'on appelle l'*effet placebo* ; celui-ci peut s'expliquer par l'influence psychique du médecin, par sa personnalité, par son pouvoir de persuasion et même, suivant les auteurs de cette étude, par ses titres et ... le montant des honoraires ! De nos jours, comme à l'époque où fut écrite la *Transmigration*, se pose, vis-à-vis de cette thérapeutique bénigne un problème moral. Doit-on y voir un mensonge ou une dernière tentative alors que tous les autres essais ont échoué ? Le texte de Enríquez Gómez témoigne de l'existence d'une telle inquiétude, puisque le médecin peut être facilement blâmé et taxé de malhonnêteté <sup>(149)</sup>.

---

(148) Cf. Thèse 3<sup>e</sup> cycle citée précédemment.

(149) Il faut remarquer, à la défense du *placebo*, qu'actuellement, des laboratoires d'expertise des médicaments nouveaux utilisent le procédé suivant : on donnera la même apparence à des médicaments « neutres » que l'on administrera à un certain nombre de malades, tandis que l'on fera prendre le médicament réel à un même nombre d'autres malades, pour départager ce qui revient

Une autre strophe<sup>(150)</sup> pose à son tour un problème d'une actualité aussi évidente : doit-on tenter successivement des thérapeutiques différentes lorsque le cas s'avère complexe ? Devant l'insistance du malade, nous dit l'auteur, le médecin donne un sirop qui rend ses humeurs turbulentes, ce qui entraînait à l'époque la saignée ; or, le XVII<sup>e</sup> siècle fut le siècle de la saignée et Calderón s'est appuyé sur un cas extrême de pratique sans ligature dans le *Médecin de son Honneur*. Le malade déshydraté a une sensation de brûlure intérieure renforcée, probablement, par un accroissement rapide du taux de l'urée dont le nom même se passe de commentaire. Mais les médecins d'alors attribuaient aux saignées répétées un mécanisme biologique inconnu. Cette soif, cette impression de brûlure, donc, était considérée comme la conséquence d'humeurs putrides retenues dans le corps ; d'où les purges et autres évacuatifs aussi dangereux. Le malade mourait-il de la saignée, des humeurs corrompues, de l'évacuatif ? Peu importe, car le sirop inopportun sollicité par le malade en était la cause initiale mais oubliée<sup>(151)</sup>.

Dans le cas burlesque pris sur le vif évoqué par l'auteur, le médecin hésite à écouter les doléances de son client mais point assez, car il oublie la règle de Zacuto :

*Medicus curat cito, tuto et incuncte.*

Maïmonide met en garde contre les mauvais conseils de l'entourage :

Eloigne de leur lit les charlatans, l'armée des parents aux mille conseils et les gardes qui savent toujours tout, car c'est une engeance dangereuse qui, par vanité, fait échouer les meilleures intentions de l'Art et conduit souvent les créatures à la mort<sup>(152)</sup>.

Chaque strophe de la *Transmigration* peut être considérée comme un cas d'observation médicale. Les faits sont consignés d'une façon lapidaire à la manière des fiches rédigées, pour chaque malade, par le médecin ou le chirurgien.

A la strophe suivante, Don Cosme veut guérir en quatre jours<sup>(153)</sup>. L'auteur, par dérision, lui donne le nom de l'un des deux saints patrons de la médecine. Méfions-nous des instances d'un client

---

au psychosomatisme et ce qui est dû aux propriétés chimiques du médicament expérimenté. Ce dernier ne sera considéré comme intéressant que si son activité apparaît très supérieure à celle du *placebo*.

(150) *Transmigración* 8, p. 192.

(151) *Id.*, *ibid.*, p. 193.

(152) Luis de Pina, *Juramentos médicos*, *op. cit.*

(153) *Transmigración* 8, p. 193.

riche et important (il s'agit de *Don Cosme*). Alors que, dans ce cas, la règle donnée par Zacuto n'a pas été transgressée :

*medicus rectitudinem in evacuationibus observet,*

alors qu'on n'a pas prescrit de médicaments trop forts, imitant en cela l'illustre Portugais qui écrivait :

dans les prescriptions thérapeutiques et dans les combinaisons de médicaments, j'ai toujours tenu compte des forces physiques du malade <sup>(154)</sup>.

alors qu'on a choisi le moment propice à l'évacuation :

*medicus ad evacuationes tempus aptum eligat,*

on obtempère devant les injonctions du client, semblable, en cela, à l'un des médecins de Charles Quint <sup>(155)</sup>.

Afin de rompre le jeûne plus vite, il faut déclarer une guerre ouverte à la maladie. Alors, on purgera douze fois de suite malgré l'avis prudent de Zacuto :

*Medicus, locum per quem evacuatio est facienda, animadvertat.*

Don Cosme est au plus mal et sera terrassé en même temps que sa maladie, par cette « guerre ouverte ». On réunit alors un collège de médecins, mais trop tard : l'irascible malade se fâche parce que personne ne veut rien risquer. L'auteur mêle habilement la charge et la réalité :

*llega su hora, muere desta suerte.*

¿ Pues quién tiene la culpa desta muerte ?

demande le pauvre disciple de la Parque <sup>(156)</sup>.

Non sans quelque raison, Gómez évoque la jeune femme, sans doute enceinte, mais qui cache son état à son médecin, se laisse saigner par lui tant et si bien qu'elle en meurt. Le désir de cette femme n'était-il pas d'avorter ? sans cela, pourquoi aurait-elle agi ainsi ? Rappelons que les examens gynécologiques étaient peu fréquents et que le praticien se contentait de questionner sa cliente. Ici encore l'anecdote est en rapport avec les règles de Zacuto Lusitano :

---

(154) Luis de Pina, *op. cit.* (Amato Lusitano).

(155) Charles Quint avait préféré renvoyer des médecins pointilleux et ne garder qu'un jeune praticien plus préoccupé de sa position que de la santé du Monarque.

(156) *Transmigración* 8, p. 193.

il faut prendre soin de ne pas traiter de la même façon les hommes et les femmes (*recte attentat, quantum intersit curare morbos virorum et foeminarum*), et de soigner différemment les femmes enceintes et celles qui peuvent supporter des remèdes plus actifs (*in curandis morbis gravidarum strenuam operam impendat*).

Le cas le plus sordide est celui où les parents s'opposent à ce qu'un homme soit sauvé afin d'hériter plus vite <sup>(157)</sup>. Il s'agit alors, de la part du médecin, d'une véritable complicité. N'a-t-il pas touché sa part ? Amato Lusitano connaît les difficultés de certains confrères à rester intègres ; lui-même, dans son testament médical rédigé alors qu'il était revenu à Salonique, écrit :

Je n'ai jamais commis aucun acte malhonnête dans la maison où je prodiguais mes soins, en somme je n'ai exécuté ni commis aucun acte qui ne fût digne d'un médecin célèbre et distingué <sup>(158)</sup>.

Cette phrase laisse dans l'ombre les autres, ceux qui ont une morale douteuse, qui sont pauvres ou chargés d'enfants ...

Même profession de foi chez Zacuto :

*Medicus à rectitudine non recedat, etsi non apareat juvamentum.*

Le manque de moralité du médecin est flétri tout spécialement <sup>(159)</sup> lorsqu'il s'agit de soigner des femmes : qu'elles soient mariées, veuves ou chastes jeunes filles « castas doncellas », le médecin peut se laisser solliciter, par galanterie ou par intérêt, et se prêter à des tentatives coupables. Enríquez Gómez évoque, d'ailleurs d'une façon peu claire, les pratiques d'avortement auxquelles font allusion tous les écrivains médicaux, soit par des saignées intempestives, soit par des breuvages ou des poudres qui constituaient de véritables poisons et mettaient en danger les jours des clientes <sup>(160)</sup>.

La Transmigration se termine par une diatribe de la part de l'Ame qui ne sait ce qu'elle doit flétrir davantage, le manque de savoir, l'inconscience ou la scélératesse du praticien. Elle ne veut plus rester prisonnière d'une semblable créature et s'évade de son corps terrassé par un mal contagieux contracté au chevet d'une

---

(157) *Id., ibid.*, p. 194.

(158) Luis de Pina, *op. cit.*

(159) *Transmigración* 8, pp. 185, 190, 193.

(160) Ces pratiques, bien connues de l'Antiquité, ont été mises en lumière par Juvénal dans ses *Satires*.



dernière victime. L'építaphe qui ornera sa tombe rappelle la manière de Quevedo ; elle n'en a ni la force, ni le mordant :

En esta infausta cabaña  
Física del mundo tumba,  
Yace el Doctor Gatatumba,  
Ministro de la Guadaña.  
El hilo de su maraña  
cierto enfermo descubrió :  
lo que le daba le dio ;  
goce cada cual su suerte,  
que es justo que se de muerte  
a quien matando vivió <sup>(161)</sup>.

Si l'on feuillette les compositions plus courtes de l'auteur, on s'aperçoit de son obsession du médecin, qui revient comme un *leit-motiv*. Ainsi dans la *Canción a la vanidad del Mundo* <sup>(162)</sup>, il disserte longuement sur les faux biens, l'inanité et la vanité de l'homme, proche en cela de Sénèque et bien davantage de Quevedo. Abstraction faite du ton ampoulé et d'un style qui n'est pas toujours heureux, dans sa double imitation de celui de Quevedo et de Góngora, certaines strophes ne manquent ni de souffle, ni de profondeur. Les médecins y ont leur place, dans la relation médecin-malade :

cargados de remedios ignorados  
por ciencia peligrosa redimidos,  
te veo y tus sentidos  
(hidrópicos de vida) ; se han fiado  
del término de pocos acertado,  
y valles y jardines destilando  
gustas lo mismo que te va acabando,  
en vaso tan ligero ... <sup>(163)</sup>

Ses *Letrillas* et ses *Décimas* <sup>(164)</sup> le font figurer parmi les poètes satiriques du siècle. Plus dépouillées, plus rapides, elles sont parfois acérées :

Dos millones de inocentes  
se dan a Hérodes enteros  
y a moneda de tinteros  
se han vendido los pacientes ;  
los muertos y los ausentes  
no valen una memoria

---

(161) *Transmigración* 8, p. 197.

(162) B.A.E., t. 42, p. 382.

(163) *Id.*, *ibid.*, p. 384.

(164) *Id.*, *ibid.*, *Letrillas* V et VI, p. 390-391.

ni los letrados de noria  
los tiestos de alguna rueda <sup>(165)</sup>.

C'était renouveler avec esprit la métaphore classique des ânes médecins.

Dans une *décima* sur ce que doit être la vie d'une veuve éplorée il se montre impitoyable :

Mal haya el Doctor Galeno  
que sin sangre le dejó,  
y pues mi esposo murió  
desjarretado en sangrías  
sángreme todos los días  
que esa muerte quiero yo

mais l'ambiguïté de ces visites journalières s'éclaire bientôt, car le poète précise :

si con el mal tratamiento  
viniere a estar opilada,  
nueve meses retirada  
puede estar en su aposento ... <sup>(166)</sup>

Comme ses prédécesseurs, Enríquez Gómez observe les satellites des médecins et des chirurgiens, les empiriques et guérisseurs qui furent, en France comme en Espagne, la plaie du XVII<sup>e</sup> siècle <sup>(167)</sup>. Cependant, à la différence de ses contemporains, il le fait avec humour et truculence et cela rappelle bien plus les *Mamotretos* de Francisco Delicado que les peintures grinçantes et cyniques qui incitent aux réflexions et aux conclusions sentencieuses.

Voici l'arracheur de dents, entouré de badauds, bouche-bée comme s'ils se préparaient à supporter eux-mêmes l'extraction ; ce bonimenteur est orné d'un collier de molaires, preuve de son habileté, et transformé par la magie verbale de l'auteur en « rosario de huesos al cuello » ; sur l'éventaire se trouvent des flacons de toutes espèces, depuis l'eau-forte jusqu'à l'eau de toilette ou la lotion de beauté, arsenal illusoire et coûteux que Bosse, Laignet ou Mazot reproduisirent dans leurs estampes <sup>(168)</sup>. Les détails décrits avec soin,

---

(165) *Id.*, *ibid.*, p. 391.

(166) *Id.*, *ibid.*, p. 390.

(167) Le Dr J. Thomas a écrit, dans la revue « Les Cahiers de Marottes et de Violons d'Ingres », nouv. série, n° 18, Paris, s.d., *Les Theriacleurs dans les Textes et les Estampes*, pp. 23 à 38.

(168) Bosse, Laignet et Mazot sont tous trois de l'époque de Louis XIII.

les remarques plaisantes qui accompagnent la description en font de charmants tableaux de mœurs au goût de l'époque <sup>(169)</sup>.

Aldonza Cristel, la donneuse de lavements, est une digne émule de la Celestine et aussi de la Gentille Andalouse ; nous pénétrons à sa suite dans ces *Bains* à la mode fort peu évoqués sous la plume des Espagnols, parce que sans doute interdits, et où se retrouvaient à l'abri des curieux et des mauvaises langues, les libertins et les courtisanes et où venaient suivre des « traitements » les femmes stériles <sup>(170)</sup>.

Poseía el secreto de una agua tan excelente que a la más estéril hacía fecunda a los primeros tres vasos ; gustaban mucho las cortesanas de esta agua, porque era destilada por unos arca-  
duces de tal artificio, que mal año para el de Juanelo ... <sup>(171)</sup>

C'était enfin Belona Lagartija, dont les pensionnaires étaient des « raccommodeuses » de premier ordre et des spécialistes en une chirurgie esthétique que nous pourrions qualifier de chirurgie de la tromperie.

Aucune hargne, aucune aigreur contre ces petites-gens, artisans de la santé, qui se devaient de vivre chichement grâce aux ressources de leur imagination et de leur faconde, plus que par leur don de guérir que le Ciel leur avait légué.

Le majordome <sup>(171 bis)</sup> de Louis XIII pouvait les observer à loisir dans l'entourage de ce Roi qui, de son côté et comme son père guérissait par attouchement les écrouelles. Il pouvait les retrouver à Rouen lorsqu'il débarqua et fut accueilli par les expatriés de la péninsule, en particulier les Juifs portugais, ainsi qu'on les nommait sans distinction, pour être les plus nombreux. La Picara Justina, comme Aldonza, étaient d'ascendance juive.

Par contre un portrait, celui de l'alchimiste, nous déçoit presque sous la plume d'un homme libéré des tracasseries de l'Inquisition et protégé par Louis XIII, dont la bienveillance s'étendit aussi aux réformés tels qu'Abraham Bosse et Théophraste Renaudot. L'alchimiste Crisóstomo Candil, fils d'apothicaire, se ruine à trouver la pierre philosophale. Gómez nous rappelle qu'à cette époque déjà,

---

(169) Nous n'oublierons pas de citer les petits maîtres hollandais :  
Johan Victors (1620-1675) « Le dentiste » (Ryks Museum d'Amsterdam)  
Gerard Dou (1613-1675) « l'arracheur de dents » (Musée de Dresde)  
« le dentiste » (Musée Feyler à Haarlem)

Adrien Brouwer (1608-1640) « l'opération » (Anvers)  
Jean Steen (1625-1679) « l'opération » (Musée de Rotterdam)  
« Le fameux dentiste », de Teniers.

(170) Cf. Dr Cabanès, *La vie thermale au temps passé*, Paris, Albin-Michel, 1934 - *Villes d'eaux à la mode au Grand Siècle*, Paris, Albin-Michel, 1936.

(171) *Vida azarosa de D. Gregorio Guadaña*, éd. cit., p. 4 a.

(171 bis) On a écrit tout au moins, qu'il le fut.

l'Espagne était le premier pays d'Europe pour la production du mercure, grâce aux mines d'Almadén :

Bullía como un azogue a fuerza de tratar con él, y tenía trasladada a su casa las minas de Almadén con calidad de dar su alma a la piedra filosofal, a quien adoraba por fe aunque mala <sup>(172)</sup>.

L'auteur ne dit mot de la nouvelle thérapeutique des disciples de Paracelse, cependant connue et divulguée en France au moment où il y résidait. Rodrigo de Castro en parle longuement, rappelons-le, dans son *Médicus* en 1614, et Van Helmont est à l'ordre du jour <sup>(173)</sup>. Nous y voyons une double raison ; s'il est dans le propos d'Enríquez Gómez de donner à ses personnages espagnols de la vraisemblance, il ne peut en faire des spagirites, des disciples de Paracelse, interdit dans la Péninsule ; il n'évoque l'alchimie qu'en vertu d'une tradition bien établie depuis le duc de Villena et reprise dans l'épisode romanesque du *Diablo boîteux*, de Velez de Guevara. L'alchimiste du *Diablo conjuelo* peut enfermer un diable dans un flacon, mais il n'exerce pas la médecine. Sa situation d'exilé et de judaïsant interdit à l'auteur de ranimer des querelles dangereuses pour ses compatriotes et coreligionnaires. En outre, et cette raison est peut-être plus valable, il écrit son livre au moment où la querelle qui oppose Guy Patin et Renaudot atteint son paroxysme. Renaudot était docteur de l'Université de Montpellier, dont les vues anti-galéniques et les audaces spagiriques étaient dénoncées avec virulence par l'Université de Paris. En 1642 le Roi, protecteur comme Richelieu, de Théophraste Renaudot, est en très mauvaise santé, puisqu'il souffre de ce que l'on appelait haut-mal, malgré une amélioration due à l'âge. Il était souvent victime de syncopes et de malaises d'origine intestinale et mourut de péritonite en 1643 <sup>(174)</sup>. Il eût été déplacé de la part d'Enríquez Gómez d'évoquer dans ses descriptions le médecin maudit et ses disciples, même sous couvert de plaisanterie,

---

(172) *Id.*, *ibid.*, p. 4 b

(173) Pierre Breughel représente un alchimiste dans son laboratoire.

Le « Mercure Galant » de 1678 reproduit le Laboratoire des Capucins du Louvre, qui ressemble étrangement à celui d'un Alchimiste.

Thomas Gérard, peintre qui s'occupait d'alchimie (né à Anvers en 1663), peint un cabinet de consultation également assez étrange (Anvers).

(174) Ces renseignements se trouvent dans une fort intéressante étude du Dr Trenel, Médecin de l'Asile Sainte-Anne, et publiée tout récemment dans la revue « *Histoire de la Médecine* », 19<sup>e</sup> année, mars 1969 et suiv. sous le titre : *L'épilepsie de Louis XIII*.



d'autant plus que Renaudot mourut en 1642, vengé quelque temps après par l'un de ses fils, qui écrivit *L'antimoine triomphant* <sup>(175)</sup>.

Ce qui, en conclusion, retient l'attention sur l'œuvre de Enríquez Gómez, est la différence de ton dans l'évocation de ces gagne-petits des arts de guérir la douleur physique en ce qu'elle a de plus terre-à-terre et de plus burlesque et dans la diatribe qui s'adresse à un corps médical peu digne de ce nom. Nous reviendrons à l'environnement qui était le sien. Il avait écouté des médisants — le médecin Guillemeau lui-même — colporter que le premier médecin du Roi, Jean Heroard de Vaugreneuve, avait été d'abord vétérinaire, puisqu'il avait écrit une *Hippostologie* <sup>(176)</sup>. Il était au courant des médications évacuatrices réitérées et des saignées répétées dont son maître le Roi était la victime au point d'en mourir, aux mains de Bouvard, successeur malheureux d'Heroard... Il était en France durant toute la cabale contre Renaudot et les partisans de l'antimoine <sup>(177)</sup>. Devant un tel ensemble de mesquineries, de vanité et de médiocrité touchant le corps médical, quelle pouvait être la réaction d'un crypto-juif, ami des sommités médicales de l'époque, grâce à la colonie de Rouen et à celle d'Amsterdam ou d'Anvers, toutes en relations suivies les unes avec les autres ? Et c'est sans doute dans cette optique que l'auteur s'inspira, pour écrire sa satire médicale, des préceptes de Zacuto Lusitano, celui-là même qui, un an avant sa mort et deux ans avant celle de Louis XIII, composait la lettre dédicace qui accompagne la deuxième édition lyonnaise de son œuvre, celui-là même qui fut en relations épistolaires avec Rodrigo de Castro et recevait son *Medicus politicus* <sup>(178)</sup>. Il serait intéressant de savoir si Louis XIII connut Zacuto par l'intermédiaire de Gómez

---

(175) Il s'agit d'Eusèbe Renaudot et de son ouvrage *L'antimoine triomphant*. Les deux frères étaient médecins, mais furent en butte à Fagon, premier médecin de Louis XIV.

(176) Dr Trenel, *art. cité*.

(177) Cf. Paracelse et Van Helmont.

(178) Cf. Chap. III de notre 1<sup>re</sup> partie (*supra*).

(178 bis) Gallardo, dans son *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*, cite un poème de Agustín Salazar y Torres (1642-1675) non publié et qui semble être une paraphrase résumée d'une composition de Enríquez Gómez. Il se peut que Salazar ait pu se procurer les ouvrages de Enríquez Gómez alors qu'il était à Mexico. Le style en est plus dépouillé et la syntaxe plus simple. Nous citons à titre de curiosité, pour sa ressemblance avec la *Canción a la vanidad del mundo* et la *Octava transmigración*, le passage qui se réfère aux médecins :

.....  
Que en libro de Galeno poco doto  
y en Fenes de Avicena no perfecto,  
un cuerpo cura con juicio boto

ou si ce dernier lut l'*Introitus Medici* alors qu'il était au service de Louis XIII.

Si sa bienveillance, parfois douce-amère, pouvait aller vers les empiriques et charlatans plus prompts à exploiter la bêtise humaine qu'à tuer, elle ne pouvait s'exercer à l'égard de ceux que leurs titres protégeaient de toute sanction ; car leur médiocrité faisait d'eux, pour reprendre l'expression du Licencié de Verre, « la corporation la plus nuisible de la république ».

---

donde hay complicación de enfermedades  
y de humores contrarios terremoto ;  
aplica sobre mil contrariedades  
remedios a una sola con que aviva  
de las otras las fuerzas y ruindades. (p. 380)

.....  
Así culpan a expertos cirujanos  
algunas veces médicos no tales  
de torpes o piadosos o inhumanos,  
y puestos ellos a curar los males  
que dolorosa cirugía enmienda,  
se ve bien que ellos no son iguales.  
Darán los puntos como el que remienda,  
Harán por muchas gordos candelones  
y aun no sabrán ligaros una vena (p. 381).

Ceci est la seule défense clairement exprimée des chirurgiens experts et adroits, supérieurs aux médecins incapables d'apporter les premiers soins à un blessé.

.....  
Los médicos a tiempo así viendo  
que la salud las bolsas les apura  
(se dice) la querrían ver muriendo.  
Mas ella vive del morir segura  
porque es tan avisada y recatada  
que nunca con los médicos se cura ... (p. 381).

Le ton mesuré renforce la satire qui, sans doute, s'applique aux médecins de Mexico, parmi lesquels les empiriques et charlatans étaient, comme nous l'avons dit, innombrables. Salazar appuie ici la thèse de Mendez Nieto.

.....  
Vereis tocar al médico la mano  
al vario pulso del doliente amargo,  
y prometer de darle en breve sano.  
Recepta luego un récipe muy largo  
para cargar la cuenta del cuitado  
(quizá tiene el derecho de aquel cargo)  
y habiéndole sangrado y desangrado,  
dado el ruiubarbo y aun la escamonea,  
aun nunca queda el pulso concertado.  
Vuelve al jarabe y otra vez emplea  
lanceta y purga, y pócima bebida  
en quien con falta de virtud pelea,  
hasta que aquella, extinta y consumida  
el cuerpo frío y sin remedio queda  
desamparado de calor y vida. (p. 382)

*Deux pays, deux optiques.*

De l'étude des textes qui s'étend sur une période de près de deux siècles, tant au Portugal qu'en Espagne, se dégagent des tendances qui méritent l'analyse.

En un premier temps qui se situe dans le premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle, le médecin est l'objet d'une critique qui ne manque pas d'humour mais qui vise rarement la notion d'*Ars medica*. C'est le cas de João de Barros, dont *Ropica Pnefma* offre une critique alerte du médecin et se rapproche d'Erasme dans sa façon primesautière de dépeindre l'Entendement qui se veut médecin de l'Ame. Mais son propos <sup>(179)</sup>, ainsi que nous avons essayé de le démontrer dans une étude antérieure, est de divertir plus que d'instruire et la vraisemblance, plus que la vérité scientifique en elle-même, lui suffit. Quelques mots au sujet du manque d'anatomisation, du trop grand nombre de médecins formés à la légère, et dotés d'un bagage trop sommaire, lui permettent de composer un portrait-charge à l'aide de quelques anecdotes et de laisser entendre que la médecine en elle-même n'est pas responsable <sup>(180)</sup>. Là réside sans doute le mérite de João de Barros. Avant lui, Gil Vicente avait mis en scène des médecins célèbres à l'époque ; mais son but était de divertir et le fait d'avoir campé des praticiens illustres induits en erreur par un prêtre amoureux, d'avoir transcrit des actes médicaux complètement erronés, des diagnostics et des thérapeutiques inefficaces, ne mettait en cause ni la médecine, ni les études médicales, et la satire était dirigée vers un tout autre objet. João de Barros semble donc être le premier à regretter un certain conservatisme dans l'Université. A l'époque, Montpellier est le point de mire du bassin méditerranéen ; la Raison le sait fort bien, puisqu'elle apostrophe la Volonté :

Vai-te a Mompelher se quiseres entender em tuas digestões materiais, e como recebem força ou fraqueza com a boa e má disposição corporal, ca nesta terra não se faz natomia <sup>(181)</sup>.

Il fallut attendre en effet le XVII<sup>e</sup> siècle pour que la Faculté de Médecine de Coimbre ait son amphithéâtre de dissection <sup>(182)</sup>.

Le personnage du médecin n'est ni plus ni moins attaqué que dans les autres pays de l'Europe. L'auteur l'évoque dans un essai

---

(179) *Ropica Pnefma*, éd. cit., p. 33 et suiv.

(180) *Id.*, *ibid.*

(181) *Id.*, *ibid.*

(182) A. da Rocha Brito, *As primeiras dissecções humanas na Universidade de Coimbra*, « *Folia anatomica Universitatis Conimbrigensis* », XVII (1942).

de satire sociale qui rappelle par moment la revue effectuée par la *Moria* d'Erasme. Comme ce dernier, il nous entretient, par la voix de l'Entendement, de tous ces gens qui ne choisissent pas un métier ou une profession parce qu'ils se sentent une vocation, mais par intérêt <sup>(183)</sup>. Comme il se doit, sa référence aux médecins est comprise dans le paragraphe consacré aux philosophes, puisque ces deux enseignements étaient, de son temps, donnés dans la même Faculté. Ce ne pouvait être un reproche à faire aux médecins, puisqu'ils étendaient leurs connaissances à l'Homme tout entier. Mais l'Entendement avoue que la philosophie avait perdu beaucoup de son attrait depuis le Moyen Age et c'est ce qui l'avait décidé à abandonner St Thomas pour Aristote, parce que l'on expliquait Aristote aux futurs Galiens avec, bien entendu, les *Fen* d'Avicenne <sup>(184)</sup>. Mais c'est surtout la pratique qui l'intéressait ; l'Entendement y brillait comme il le pouvait :

se me achava antre médicos de linguajém, falava latim, e antre latinos, em grego uns versos de Homero que trazia decorados, com que não ousavam de me responder cuidando serem autoridades dos originais de Galeno e Dioscórides. E com esta sagacidade, quando nos ajuntavamos vinte e trinta em conselho de uma efímera dalgum príncipe, todos a uma voz se iam com a minha <sup>(185)</sup>.

C'est ainsi que João de Barros laisse entendre qu'en 1532, certains Esculapes ne craignaient pas d'usurper des titres gagnés sans trop de peine. Sans prononcer leur nom, il semble bien vouloir évoquer les empiriques chez qui la pratique, au bout de quelques années passées aux dépens des premiers malades, remplaçait le manque de théorie et de méthode. Mais la satire n'est pas virulente et la foi en la médecine n'est pas perdue. On plaisantera les tics du médecin, ses manies, son amour du lucre, du faste, sa suffisance même, une certaine légèreté mondaine peu édifiante, mais, parallèlement, paraîtront des dialogues et des ouvrages de déontologie qui tenteront de faire le point et d'établir une différence entre les bons et les mauvais médecins, les bonnes et les mauvaises études médicales, tout en proclamant les bienfaits que les hommes doivent à l'*Ars* et à ceux qui dispensent soins et réconfort.

Il n'empêche que la dégradation des études est un fait dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle met en cause les professeurs et les proto-médecins, mais aussi les malades désireux de se faire

---

(183) *Ropica Pnefma*, p. 36.

(184) *Ropica Pnefma*, p. 46.

(185) *Id.*, *ibid.*



soigner à bon compte et prêts à accueillir les charlatans de tout poil. Elle met en cause, d'une façon indirecte, le départ de bon nombre de praticiens judéo-chrétiens qui s'expatrient volontairement ; ce sera le cas d'Amato Lusitano au XVI<sup>e</sup> et de Rodrigo de Castro à la fin du même siècle. Antonio Baião confirme cette impression par ses recherches sur les procès inquisitoriaux intentés aux Portugais du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle <sup>(186)</sup>. Lorsque Henrique Jorge Henriques déplore certaines coutumes universitaires, il s'agit de celles de Salamanque <sup>(187)</sup>, mais ce sont des individus qui sont jugés et non des institutions. Coimbra est-elle hors de cause ? Rocha Brito, dans *A Faculdade de Medicina e o Renascimento* <sup>(188)</sup> ainsi que dans *A farsa dos Físicos de Gil Vicente vista por um médico* <sup>(189)</sup> nous donne une idée de la rapidité avec laquelle certains amateurs étaient promus médecins, et cela, au moment où D. João III réformait l'Université et l'installait définitivement à Coimbra. Alors qu'un étudiant devait passer normalement sa licence et son doctorat en médecine après quatre ou cinq années d'études, puis obtenir le droit d'exercer cet art en subissant un examen devant le proto-médecin du royaume, nombreux étaient ceux qui passaient par maille. Certains proto-médecins transformaient leur charge en un commerce très lucratif de passe-droit et le scandale fut tel que Diogo de Murça, recteur de l'Université, se vit, vers la même époque, obligé de protester avec force, mais vainement, contre cet abus <sup>(190)</sup>.

Que pensaient, à ce propos, les frères Arrais ? Le *Dialogo 1<sup>o</sup>* ne fait aucune allusion aux études médicales du temps de l'auteur, Amador. Sans doute ce premier dialogue fut-il composé en partie par son frère, médecin lui-même. Le personnage d'Antioco est campé avec un art consommé. L'unité psychologique n'est pour ainsi dire jamais prise en défaut. Antioco pleure sur lui-même, sur sa mélancolie qu'aucun praticien n'a su guérir. Il reproche sans doute à ceux qui essaient en vain de le soulager de n'avoir pas mis beaucoup d'application à leurs études. Le reste lui est indifférent et il rapporte tout à son cas. L'auteur a voulu, aussi, faire le panégyrique d'Hippocrate, mais surtout de Galien, de sorte que la satire des études médicales est totalement absente du Dialogue. Le protagoniste est

---

(186) Antonio Baião, *Episódios dramáticos da Inquisição portuguesa*, Lisboa, 1936.

(187) *Op. cit.*, p. 117, p. 212.

(188) *Biblioteca da Faculdade de Medicina de Coimbra*, Coimbra, 1937.

(189) « Biblos », XII (1936), p. 355.

(190) Cf. aussi Ed. par les Laboratoires de Beintica de *A farsa dos Físicos*, où le commentaire de Rocha Brito est accompagné de nombreux documents d'archives, rendant compte de l'enseignement et des examens de médecin.

beaucoup trop impartial pour qu'une discussion sur l'actualité médicale puisse être menée avec fruit <sup>(191)</sup>.

Ce qui, dans le *Dialogue* de Jerónimo de Miranda, pourrait être retenu, n'est pas le fait d'un Portugais, mais du Commandeur grec, Hernán Nuñez, principal interlocuteur du Colloque : *Da Perfeição e partes de bom médico* <sup>(192)</sup>.

Rodrigo de Castro, dans son *Medicus Politicus* <sup>(193)</sup>, ne fait que reprendre ce que son maître Henrique Jorge Henriques avait écrit dans son *Retrato del Perfecto Médico*. Par contre, il se montre l'adversaire des empiriques et de tous ceux qui se réclament d'une expérience quelconque pour exercer un métier pseudo-médical : rebouteux, guérisseurs, herboristes, barbiers saigneurs <sup>(194)</sup>.

Il attaque directement aussi les chirurgiens portugais qui sont, comme en Allemagne et dans les autres pays nordiques, des barbiers habiles à manier la lancette. Pour lui, seuls les Français, les Italiens et les Espagnols, sont dignes de porter le nom de médecins-chirurgiens :

*Utramque consuetudinem diversis in locis adhuc hodie servari videmus : nam maximo abusu per totam Germaniam barbitonsoribus praestantissimam hanc medicinae partem concreditam cernimus, idque fere in Lusitania observatur ; econversó vero in Hispaniâ, Galliâ et Italiâ medici chirurgi inveniuntur, qui omnia ac singula artis praecepta, tum ad manus operam, tum ad victus rationem recte instituendam, tum ad corpus pro necessitate evacuandum, sufficienter callent* <sup>(195)</sup>.

Il ne semble pas que la critique du médecin ait eu une grande place dans la littérature portugaise, alors qu'en Espagne l'on s'efforce, à la même époque, d'accentuer la différence qui sépare le médecin idéal du médecin réel, le médecin théorique ou méthodique et l'empirique. L'humour, la jovialité, font place à l'ironie qui se teinte, suivant les cas, de férocité ou de désillusion. La mort devient la compagne inséparable du praticien, comme chez Quevedo ou chez Gracián, chez Góngora ou chez Enríquez Gómez.

N'apparaît pas non plus au Portugal cette floraison de farces qui, en Espagne, complètent les séances dramatiques des *corrales* des places de villages mais aussi des grandes villes. Le personnage du médecin y laisse souvent la scène à ses usurpateurs : valets,

---

(191) *Diálogo primeiro das queixas do enfermo e cura dos médicos*, op. cit., fol. 15 à 33.

(192) Jerónimo de Miranda, op. cit., p. 6.

(193) Rodrigo de Castro, op. cit., p. 26.

(194) *Id.*, *ibid.*, p. 70.

(195) *Id.*, *ibid.*, p. 68.

assistants, barbiers, faux-médecins par amour ou par intérêt. En Espagne, la satire cède le pas au burlesque, et la truculence facile du Moyen Age fait irruption au théâtre avec la dérision et le désabusement. Le personnage grotesque fait de nouveau recette, la médecine est démystifiée et perd les lauriers dont la Renaissance l'avait couronnée. Comment réagira le Portugal ?

C'est à l'*Arte de furtar* que nous emprunterons la réaction contre la facilité, l'intérêt et l'ignorance. On a attribué longtemps à Antonio Vieira cet *Arte de furtar / espelho de enganos / teatro de verdades / mostrador de horas minguadas / Gazua geral / dos reinos de Portugal / oferecida a el-Rei nosso Senhor / D. João IV / para que a emende* <sup>(196)</sup>. L'édition qui date de 1652 est imprimée à Amsterdam mais il y a de nombreuses chances pour que ce ne soit ni le lieu ni la date de la première publication.

Sa vivacité, son audace, son naturel, ne lui auraient pas épargné les tracasseries et peut-être la condamnation inquisitoriale. Mieux valait garder l'anonymat. Jaime Brasil, dans sa préface à l'édition populaire qu'il publia à Lisbonne en 1937, rappelle que cet anonymat fut jalousement gardé. Le premier critique qui tenta de démontrer qu'il ne s'agissait pas d'une œuvre du Père Vieira fut Francisco José Freire, auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle, affilié au mouvement de « a Arcádia » sous le nom de plume de Cândido Lusitano <sup>(197)</sup>. Mais les raisons données manquaient de solidité. Pedro José da Fonseca pense que l'auteur voulut imiter Vieira et y voit un pastiche assez heureux. C'est enfin entre 1940 et 1946 que la polémique reprit de plus belle du fait de trois articles publiés par un père Jésuite, Francisco Rodrigues <sup>(197 bis)</sup>.

---

(196) Amsterdam, 1652, et Lisboa, 1937, Ed. Livraria Peninsular.

(197) Cf. *Carta apologética*, Fascicule daté de Borba, 20 février 1744, 26 p. et écrit sous la forme d'une lettre d'un provincial à un habitant de Lisbonne. Suivant Cândido Lusitano, c'est une œuvre indigne d'un Jésuite et le style est différent de celui de Vieira. Mais d'autres critiques tout aussi versés que ce dernier dans la connaissance des œuvres du Padre Vieira jugèrent tout autrement l'*Arte de furtar*, lui reconnaissant un mérite littéraire indéniable et de nombreuses ressemblances stylistiques.

Camilo Castelo Branco, dans son 2<sup>e</sup> vol. *Curso de literatura portuguesa*, 1876, fait un rapprochement entre *Os apólogos dialogais* de Francisco Manuel de Melo, et *Arte de furtar*, en insistant sur la plus grande agressivité de l'anonyme vis-à-vis des temps corrompus et de la dépravation morale de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

(197 bis) Dans ses trois articles consacrés à l'*Arte de furtar*, Francisco Rodrigues fait état d'un document trouvé dans les Archives romaines de la Compagnie. Le premier fait allusion à celui-ci sous le titre de *Resolução de um antigo problema* ; Porto, 1941. Le second, qui date de 1944, est consacré à l'examen d'un fac-simile du document, très lisible et qui donne comme auteur de l'*Arte de Furtar* le Père Manuel da Costa C. J. A la même époque, Joaquim Ferreira publie un livre intitulé *Manuel da Costa e Ca e a « Arte de Furtar »*, livre qui reprend la thèse soutenue en 1917 par Solidónio Leite, un brésilien



Quelles que soient les hypothèses concernant l'attribution de l'ouvrage <sup>(198)</sup>, la critique est d'accord pour y voir l'une des œuvres les plus intéressantes du XVII<sup>e</sup> siècle. Selon Fidelino de Figueiredo :

é uma admirável reportagem de factos através das altas esferas da administração e da justiça dentro da estrutura dum paradoxo : antiguidade, nobreza e universalidade do roubo ... <sup>(199)</sup>

En ce qui concerne le personnage du médecin, il est quelque peu épargné à cause de ce qu'en a dit l'Écriture :

Milhares de exemplos há que explicam bem esta espécie de furtos, e melhor que todos o que poderemos pôr nos físicos ; mas manda a sagrada Escritura que os honremos *propter sanitatem* e assim é bem que lhes guardemos aqui respeito, ainda que a verdade sempre tem lugar <sup>(200)</sup>.

Aussi l'auteur prend-il sa revanche sur les apothicaires qui vendent à prix d'or des herbes desséchées ou des substituts inefficaces. « Mais comme il y a place pour la vérité », l'attaque est aussi dure

---

qui soutient que l'auteur du pamphlet est António de Sousa e Macedo. La revue « Brotéria » donne un compte rendu de ce livre dans son numéro de 1944 (vol. XLI, fasc. 4, pp. 344 et suivantes). Francisco Rodrigues répond par un troisième article publié également à Porto. C'est alors qu'à São Paulo paraît un ouvrage en deux volumes, intitulé *A arte de furtar e o seu autor*, S. Paulo, 1946, dans lequel le Brésilien Afonso Pena Junior reprend la thèse de son compatriote Solidônio Leite et de Joaquim Ferreira. En 1962, « Broteria » publiait un article de J. Pereira Gomes, *O autor de Arte de Furtar*, vol. LXXV, n° 4, oct. 1962. A. J. Saraiva et Oscar Lopes soulignent, dans la *História da Literatura portuguesa*, que Francisco Rodrigues est le seul à avoir vu l'original du fac-similé publié.

(198) Parmi les noms avancés, nous citerons João Pinto Ribeiro, promoteur de la révolution du 1<sup>er</sup> décembre 1640 ; Tomé Pinheiro da Veiga, proposé par le Père João Batista de Castro, dans son ouvrage *Mapa de Portugal* (XVII<sup>e</sup> s.) ; Diogo de Almeida et Duarte Ribeiro, mais sans aucun fondement sérieux ; enfin, Jaime Brasil, dans l'analyse critique qu'il fait de ces attributions dans l'édition citée, avance, pour sa part, le nom d'Antonio da Silva, proposé par le bibliographe Ataíde e Melo. Le critique trouva à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne deux ouvrages de Silva, *Juizio o vaticínio político* et *Instrução politica dos legados*, fort ressemblants à l'*Arte de furtar*, par les épisodes contés et le style. Pour notre part, nous avons été frappée par la ressemblance avec certains épisodes d'un ouvrage écrit par un médecin espagnol dont le ton mordant et le style sont très voisins. L'auteur de l'*Arte de furtar* en a-t-il eu connaissance ? Il s'agit de *La desordenada codicia, dirigida al ilustrísimo y Excelentísimo Señor D. Luys de Rohan, conde de Rochefort*, du Dr Carlos García, Paris, Adriano Tiffeno, 1619. Nous ne citerons que le titre d'un chapitre : Cap. VI, p. 158 « ... Proviendo que todos de cualquier calidad que sean, son ladrones ». Suit un passage sur les médecins et les apothicaires, qui font argent de tout « ... echando mano de la (droga) más barata, sin considerar qual humor se ha de purgar y que virtud tiene lo que aplica : con que hurta la honra y la reputación del médico, y la vida del doliente » (p. 159).

(199) *História da literatura clássica*, 3<sup>e</sup> época.

(200) *Arte de furtar*, cap. IV, p. 70.



contre les protomédecins qui ont comme tâche de surveiller ces abus et de faire ce que l'on appelait des prélèvements dans les divers bocaliers, au moyen d'une baguette, afin de retourner les herbes, poudres et autres mixtures, de les respirer et d'en estimer la fraîcheur. Or, poursuit l'auteur, que font-ils d'autre sinon « de varejar as boticas para recolher dinheiro »<sup>(201)</sup>. Dès qu'un médecin-inspecteur était annoncé, nous apprend-il, les apothicaires de la région visitée se prêtaient mutuellement les drogues et les ingrédients dont ils manquaient et qu'ils étaient tenus de posséder. Ironisant alors sur les privilèges des apothicaires et des médecins qui tuent impunément, il vitupère contre ceux qui

depois de vos darem com as costas no adro e com vosso pai na cova, demandam vossos herdeiros que lhes paguem a peçonha com que vos tiraram a vida e o trabalho que tiveram em vos apressarem a morte, com sangrias peores que estocadas, por serem sem necessidade ou fora de tempo<sup>(202)</sup>.

Suivent deux anecdotes empruntées, très probablement, aux recueils de contes italiens du Moyen Age. Il s'agit d'un Cardinal qui appelle à son chevet un médecin. Il reconnaît en sa personne le vétérinaire de Rome. Celui-ci préférerait être médecin car lorsque les malades trépassaient, il n'avait rien à payer, tandis que quand les animaux mouraient, il devait en rembourser le prix à leur propriétaire. L'auteur rappelle alors la coutume en usage à la Cour de France, où, paraît-il, on ne payait le médecin de la famille royale que lorsque le patient était guéri. Le Portugal, au contraire, vénère à tel point les médecins que plus le malade végète, mieux il traite son médecin. L'autre anecdote a trait à ce médecin roué qui soignait un malade pour un aposthème alors qu'il s'agissait seulement d'une épine. Le père étant absent, le fils, également médecin, rendit visite au client de son père et retira l'épine. Le malade guérit immédiatement à la plus grande joie du fils, qui dût déchanter lorsque son père s'exclama :

pois daí comerás para bēsta. Não vias tu, selvagem, que enquanto se queixava das dores continuavam as visitas, e se acrescentavam as pagas ? secaste a leite à cabra que ordenhávamos<sup>(203)</sup>.

Ces anecdotes n'offriraient guère qu'un intérêt mineur si l'auteur *da Arte de furtar* ne se demandait à quoi était due semblable décadence. Il reproche aux étudiants de suivre la carrière de méde-

---

(201) *Id.*, *ibid.*, p. 72.

(202) *Id.*, *ibid.*, p. 72.

(203) *Id.*, *ibid.*, p. 74.

cin parce qu'ils n'ont pas les moyens de faire d'autres études. Il conseille de mieux payer le médecin lorsqu'il vous guérit, de ne lui payer que des soins brefs, et de ne pas le payer lorsque le malade meurt. Il rappelle aussi une mesure prise par le Roi D. Sebastião :

El-Rei D. Sebastião começou a aplicar algum cuidado nesta parte, mandado à Universidade de Coimbra que escolhessem, de todos os gerais, os estudantes mais hábeis e nobres e que os aplicassem à medicina, com promessa de grandes acrescentamentos <sup>(204)</sup>.

Mais, poursuit-il, mieux vaudrait envoyer les jeunes gens en Chine, empire qui possède la meilleure médecine du monde. Si les médecins chinois méritent un tel éloge, c'est parce qu'ils ont un diagnostic presque infallible et que leurs connaissances des drogues leur permet une thérapeutique de premier ordre. C'était critiquer implicitement l'incompétence des médecins et des apothicaires lorsqu'il s'agit des simples et des drogues. En effet, leur ignorance est coupable lorsque l'on pense que Amato Lusitano, Laguna, Garcia da Orta, Monardes et bien d'autres, avaient traduit Dioscoride, enrichi le patrimoine des Grecs et des Latins par des voyages à l'Est et à l'Ouest, que Mathiole avait dessiné admirablement les plantes décrites ; cela avait été l'avis de Laguna, qui avait copié purement et simplement les plantes du médecin botaniste et naturaliste italien ! Malgré cela, certains apothicaires se laissaient abuser par des ramasseuses d'herbes, et influencer par des contes de bonnes femmes ou d'esclaves venant des pays exotiques. L'*Arte de furtar* corrobore, en cela, l'opinion de Rodrigo de Castro qui met en garde contre ceux qu'il appelle « parfumeurs » : les *seplasiarii* ignorants :

*In cognitione quidem, quia emunt ab herbulariis aut mulierculis simplicia quas non agnoscunt, atque ita alia pro aliis plerumque sumunt, preter medici institutum. In electione insuper errare contingit, dum viliora aut adulterina emunt, et in compositionibus usurpant, ideoque mirum non est si aut inutilia saepe evadant, aut etiam nociva, nam ex uno pravo ingrediente nedum ex multis totum compositum depravatur, ut Galenus saepius monet. In collectione vero, quia intempestive colliguntur, atque adeo vel ante tempus putrescunt vel corrumpuntur vel nundum suas vires habet, aut etiam amiserunt, ut Dioscorides annotavit in proemio suis operis* <sup>(205)</sup>.

On peut conclure, par conséquent, que le premier temps est commun à l'Espagne et au Portugal et l'on peut y voir deux raisons :

---

(204) *Id.*, *ibid.*, p. 74.

(205) *Medicus politicus*, éd. cit., p. 70.

l'influence subie par toute l'Europe, d'une Renaissance qui replace l'homme et ses problèmes au premier rang de l'actualité et renoue, d'autre part, avec des traditions littéraires telles que la satire lucianesque et le dialogue ; le fait aussi que l'Espagne et le Portugal sont, pendant deux siècles, gouvernés par les mêmes monarques et connaissent une symbiose spirituelle qui se reflète dans la littérature péninsulaire. Cette symbiose se manifestait particulièrement dans l'ordre de la médecine, puisque Portugais et Espagnols étudiaient et enseignaient tantôt à Coimbre, tantôt à Salamanque et qu'on les retrouvait à Toulouse, Montpellier, Paris, Padoue, Salerne, Bologne, pour ne parler que des pays les plus voisins.

Cependant, les ouvrages à la louange de la médecine et du médecin digne de ce nom sont plus nombreux au Portugal, si l'on compare le volume de la production littéraire de chaque pays et l'importance des ouvrages consacrés à la médecine et aux praticiens. Le ton, en outre, est plus austère et aussi, lyrique. L'influence judaïque, croyons-nous, en est une des causes profondes, ainsi que les habitudes d'expression des écrivains portugais. Lucien est plus proche de l'Espagne. Cette différence apparaît clairement lorsqu'on étudie le burlesque et lorsque ce burlesque choisit comme thème le mal vénérien <sup>(206)</sup>. Les panégyriques humoristiques d'un Mosquera de Figueroa, d'un Cetina, d'un Castillejo n'ont pas eu leur pendant au Portugal, pourtant aussi touché que l'Espagne <sup>(207)</sup>, et, lorsque, par hasard, on découvre une pièce de vers traitant de ce sujet, elle est restée inédite à l'époque ; nullement burlesque, elle prend le ton d'une invective vibrante et véhémement contre la France et la reine de Portugal, d'origine française ! La satire est donc passée de l'alcôve à la vie politique <sup>(208)</sup>.

#### *La Médecine et l'Université.*

Si le Portugal fait un aussi grand cas de l'*Ars medica*, il n'en connaît pas moins les failles, ainsi que le prouve l'*Arte de furtar*.

---

(206) *La peste et le mal vénérien ...*, *op. cit.*, chap. V, De l'observation au burlesque.

(207) *Id.*, *ibid.*, chap. VII, Le Portugal devant le mal vénérien.

(208) Francisque Michel, *op. cit.*,

Enfermo do mal francês

Ha anos está Portugal ...

mais ce mal, c'est une Reine française, la femme de Dom Pedro II, qui l'a propagé :

De uma reina Francesa

que aqui veio a Portugal,

se pegou tão grande mal

nesta nação portuguesa ... (p. 243 et suiv.)

(Satire datant de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle).



Il faut dire que la décadence universitaire a des causes différentes de celles de l'Espagne ; dès le XVI<sup>e</sup> siècle, un changement de dynastie mettait en péril les *conversos*. Une seconde *diaspora* allait priver le Portugal d'un grand nombre de sommités, au profit de la France, de la Hollande, de l'Italie<sup>(209)</sup>. Certains même gagnaient Salonique, comme Amato Lusitano<sup>(210)</sup> ou entrevoyaient la possibilité de rejoindre Constantinople, à l'occasion d'un pèlerinage à Jérusalem<sup>(211)</sup> ; d'autres enfin, restent sujets du Roi mais se mettent hors de portée des tribunaux : c'est le cas de Garcia da Orta, qui s'installe à Goa<sup>(212)</sup>. Autre sujet d'inquiétude pour la couronne portugaise, est le nombre de médecins ou d'assistants qui partent pour l'Afrique ou pour le Brésil : certains d'entre eux veulent échapper à l'Inquisition comme Mendez Nieto<sup>(213)</sup> ou comme Simão Pinheiro Morão<sup>(214)</sup> ; d'autres veulent tout simplement faire fortune et voir du pays<sup>(215)</sup>. Il est difficile, alors, d'être rigoureux et de s'assurer des capacités d'un Portugais loin de toute source de renseignements, en l'occurrence Coimbre, Lisbonne ou Salamanque : c'est le cas de Pimenta, célèbre empirique qui, n'étant pas médecin, écrivit un livre qui lui valut une certaine notoriété parmi les médecins et qui, outre son négoce de commerçant, joua un rôle assez triste comme familier du Saint-Office et dénonciateur de familles soupçonnées de judaïsme<sup>(216)</sup>.

Cette dispersion, également néfaste pour les Espagnols et pour les Portugais<sup>(217)</sup>, pourrait expliquer dans une certaine mesure la désillusion des Portugais et de certains Espagnols qui voient les médecins restants succomber sous le poids de leurs responsabilités et les médicastres dangereux profiter de cette situation et proliférer, certains qu'ils étaient de s'enrichir en peu de temps.

---

(209) Zacuto Lusitano fut expulsé par un édit signé de Philippe IV (1625) et il mourut à Amsterdam dix-sept ans après.

(210) Amato Lusitano (João Rodrigo Catelo Branco) étudia à Salamanque, s'enfuit au Portugal, puis, victime de l'Inquisition, s'établit successivement à Anvers, Ferrare, Ancone, Rome, Pesaro et Raguse, puis il se fixa à Salonique, où il revint à la religion juive et mourut de la peste en 1568.

(211) Cf. Marcel Bataillon, *Le Docteur Laguna auteur du Voyage en Turquie*, Paris, 1958, pp. 61-62.

(212) Garcia da Orta, ami de Camões, fut brûlé en effigie au Portugal, lors d'un auto da fé.

(213) *vide supra*.

(214) *vide supra*.

(215) Cf. Morão, Rosa e Pimenta, *Notícia dos três primeiros livros em vernáculo sobre a medicina no Brasil*, Estudo crítico de Gilberto Osório e Eustáquio Duarte, Pernambuco, 1956, p. 138. Rosa partit comme volontaire et le Roi lui en donna l'autorisation, alarmé par l'épidémie de peste qui ravageait alors Pernambuco. L'unique médecin, probablement Morão, était mort de la « pestilence ».

(216) *Id.*, *ibid.*, pp. 375 et suiv.

(217) *Id.*, *ibid.*, p. 144.



Par contre, la violence de l'Espagne devant la floraison d'empiriques peut s'expliquer du fait que la concurrence entre Universités est de plus en plus grande. Le Portugal ne connaît que l'alternative entre Coimbre et Lisbonne, seules habilitées à décerner des diplômes. L'Espagne assiste à une véritable lutte d'influences : les Castillans se divisent au sujet de Salamanque et d'Alcalá de Henares, mais sont unanimes à mépriser Valence. Or, Jerónimo de Alcalá tente de détruire ce préjugé dans *El donado Hablador* <sup>(218)</sup>. Lope de Vega situe dans le premier des Hôpitaux psychiatriques connu en Europe, à Valence, l'une de ses comedias, *Los locos de Valencia* <sup>(219)</sup>. Valladolid a ses défenseurs, Osuna ses détracteurs ; Séville et Cordoue défendent leurs positions du point de vue de la médecine et de l'arabisme. Chacune tente de drainer le plus d'étudiants possible mais peut difficilement supporter la comparaison avec Coimbre et Salamanque, avec Alcalá et Valladolid. Alors, on délivre des diplômes avec plus de complaisance. Rappelons que Paris, en 1220, avait donné le signal d'une plus grande liberté en créant une Université libre qui nommait ses propres professeurs. Góngora, Quevedo, Solís et bien d'autres se font, dans leur théâtre, l'écho de cette compétition <sup>(220)</sup> et du mépris dans lequel on tenait certains centres d'enseignants. La décadence fut, semble-t-il, plus rapide et plus critique qu'au Portugal.

En ce qui concerne le troisième temps, celui de la désillusion, s'il n'est pas reflété dans la littérature au Portugal comme en Espagne, c'est d'une part, parce que la littérature satirique est comme nous l'avons déjà indiqué, beaucoup moins riche au Portugal qu'en Espagne, d'autre part, parce que les incendies et le tremblement de terre de Lisbonne privèrent les archivistes de bon

---

(218) Jerónimo de Alcalá, *El Donado hablador*, B.A.E., t. 18, chap. VII, p. 523.

Une fois arrivé à Valence et après avoir quitté le médecin qu'il servait à Séville, Alonso rentre au service d'une veuve valencienne. Il se promène dans les rues de la ville et, arrivé devant les bâtiments de la Faculté, il fait l'apologie de la Faculté de Médecine en ces termes :

Llegué al Estudio general, de donde han salido y salen cada día tan excelentes médicos, pues sin adulación ni encarecimiento, ni en los de Alcalá ni Salamanca, los hacen ventaja.

(219) *Locos de Valencia*, A. I., 1.

Valerio : Tiene Valencia un hospital famoso  
adonde los frenéticos se curan  
con gran limpieza y celo cuidadoso.

(220) Góngora, *E Doctor Carlino*, éd. cit., p. 827-828.

Quevedo, *El Médico*, B.A.E. t. 69, pp. 515 et suiv.

Barbero : Su ciencia nos declara su buen talle.  
? Donde está graduado ?

Sacristán : Por Valencia;  
Tiene gran opinión, notable ciencia.

nombre de documents. De plus, le Portugal, trop occupé à secouer le joug de l'Espagne et à faire face aux attaques hollandaises contre le Brésil, paraît éviter toute publication susceptible de saper les forces d'un pays par une auto-critique désabusée.

Cette dégradation de l'enseignement et des connaissances était-elle l'apanage de la Péninsule ?

Une brève revue de ce qui se passait en France nous permettra de nous faire une opinion plus exacte sur les réactions péninsulaires. L'autonomie nouvelle des Universités entraînait une concurrence bénéfique, sans doute, lorsque les professeurs de renom étaient invités pendant plusieurs mois, et parfois pendant plusieurs années, par une Faculté riche. Mais la tradition du voyage chez les membres du corps professoral rendait possibles des départs fréquents et des remplacements beaucoup moins bénéfiques. Certains Maîtres, désireux de s'enrichir et de se faire une réputation, vendaient à prix d'or une science qui n'était pas de leur crû en démarquant impudemment une science recueillie en un autre pays. Rappelons comment Villarroel, en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, se fit passer pour un grand mathématicien à la Faculté de Salamanque <sup>(221)</sup>. Le brassage souvent salutaire de connaissances apportées par des hommes venus d'horizons très divers, facilitait aussi le charlatanisme et l'imposture dont la littérature a su tirer parti. En ce qui concerne la médecine, les engouements et les modes passaient la frontière aussi bien qu'aujourd'hui. Francisque Michel <sup>(222)</sup>, Luis de Pina <sup>(223)</sup>, Maximiano Lemos <sup>(224)</sup>, nous en fournissent maints exemples, et les mêmes faits se reproduisent en-deçà et au-delà des Pyrénées.

Or, que se passe-t-il à Paris autour de 1642 ?

Richelieu, protecteur de Théophraste Renaudot, vient de mourir. La cabale sourde menée contre le médecin éclate au grand jour. Renaudot n'avait pas caché auprès des Grands du Royaume son découragement devant la manière dont la Faculté organisait son enseignement. Entre autres sujets de discorde, il avait osé s'élever contre la dégradation de l'enseignement médical depuis le début du siècle. Si l'on examine les statuts de cette Faculté, on retrouve des listes de questions dont l'intérêt pratique nous échappe, tant la littérature et la théologie y ont de part, et l'on s'aperçoit qu'elles ressemblent étonnamment aux thèses soutenues dans la Péninsule.

---

(221) *Vida*, tomo I<sup>o</sup>, trozo 3<sup>o</sup>.

(222) Francisque Michel, *Les Portugais en France, les Français au Portugal*, Paris, 1882. Tout le chapitre qui concerne le monde médical.

(223) Luis de Pina, *Medicina embarcadiça, et As ciências na história do império colonial português*, Porto, 1945.

(224) Maximiano Lemos, *Medicina peninsular*, Porto, 1916 - *História da Medicina portuguesa*.

C'est en 1644 que le Doyen de la Vigne prononcera ses fameuses *Orationes duae*, qui devaient porter un coup funeste à l'œuvre de Renaudot <sup>(225)</sup>.

Les empiriques avaient autant d'audience en France que dans la péninsule. Nous avons cité le moine Récolet, frère Jacques. Il fallut la mort du Maréchal de Lorges pour mettre un terme à sa popularité <sup>(226)</sup>, et cela en 1694. Il fallut aussi attendre 1689 pour pouvoir modifier des statuts désuets qui réglementaient, depuis 1634, chirurgiens et barbiers <sup>(227)</sup>.

La situation médicale française à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, telle que la résume Pierre Bourgeois, est effarante. Pourtant l'Edit Royal de Marly, qui date de 1707, avait essayé d'apporter quelques améliorations. Si la Faculté de Médecine de Paris et celle de Montpellier délivraient des titres de Docteurs, la plupart des Facultés secondaires n'avaient que quelques professeurs, parfois même un seul ; « certains diplômes de Docteurs étaient délivrés sur simple demande, mais après avoir acquitté les droits, et le diplôme était envoyé par voie de poste » <sup>(228)</sup>.

Cette évocation rapide permet de comprendre quel désenchantement se cachait sous la peinture de ces figures grimaçantes, parfois injustes, mais trop souvent justifiées de la satire, et sous les attaques mordantes de l'ironie et du pamphlet.

L'Espagne de Philippe III n'offrait pas un tableau très différent, malgré l'éclat qui continuait à s'attacher au nom de Salamanque. C'est en 1617, peu de temps après la première édition du *Medicus Politicus* à Hambourg, que fut publiée une ordonnance royale dont la teneur nous éclaire sur l'Enseignement médical de la célèbre Faculté. Cette ordonnance, transcrite intégralement en appendice par l'auteur, se trouve dans la *Historia pragmática e interna de la Universidad de Salamanca* de Enrique Esperabé Arteaga <sup>(229)</sup>. Elle fit suite à une information parvenue au Roi et selon laquelle le royaume manquait de médecins compétents, capables de soigner la

---

(225) Dr Paul Helot, *Contribution à l'existence effervescente de Théophraste Renaudot*, in « *Histoire de la Médecine* », mars 1964.

Voici quelques exemples : la guérison de Tobie par le foie de poisson est-elle naturelle ? (Isaïe, chap. VII, vers. 15).

Celui qui mange du miel et du beurre sait-il éprouver le mal et le bien. etc. (art. 39 des Statuts de la Fac. de Méd. de Paris).

*Orationes duae* Magister Michaelis de la Vigne, Vernonaei, doctoris medici et medicae Fac. Paris. Decani, Parisiis, Claudium Morlot MDCXLIV.

(226) Dr J. Colombe, *Portraits d'ancêtres : IV Georges Mareschal*, in « *Hippocrate* », n° 6-7 août-sept. 1949, p. 13-13.

(227) *Id.*, *ibid.*

(228) Pierre-Bourgeois, *Deux périodes révolutionnaires de la médecine, 1793 et 1968* in *Réalités - Médecine*, déc. 1968, p. 29, 30.

(229) Salamanca, 1914, pp. 701-702, tit. CLX.



famille royale. Nous ne sommes plus au temps où François 1<sup>er</sup> réclamait un médecin juif à son cousin. Le Roi dut s'en émouvoir, puisqu'il ordonna une enquête. Celle-ci révéla que l'enseignement se détériorait à tel point que les textes traditionnellement enseignés étaient remplacés par le cours que Luis Mercado avait rédigé à son propre usage : *Les Institutions*. Mais alors que ce cours était un très valable compendium de connaissances très sûres, tel que Rodrigo de Castro en préconisait la composition, les étudiants le considéraient comme l'unique source de connaissances à retenir, pour devenir eux-mêmes médecins !

L'ordonnance reflète les principaux griefs que les auteurs satiriques du XVII<sup>e</sup> siècle font aux jeunes praticiens : répéter des phrases apprises par cœur et mal assimilées, se contenter d'à peu près, étayer des diagnostics sur des notions vagues, sans remonter aux sources véritables, méconnaître l'anatomie et n'avoir que souverain mépris pour ceux qui pouvaient l'enseigner. Les enquêtes faites auprès de la Faculté par les envoyés du Roi nous en révèlent les causes : le professeur arrive, sort de sa serviette une liasse de notes qu'il se met à dicter aux étudiants. Ceux-ci grattent le papier sans qu'aucun commentaire vienne éclairer ce qu'ils transcrivent et sans qu'ils aient le loisir de poser la moindre question. Tant pis si le texte est mal pris ou si certains passages restent obscurs. Chaque étudiant, de retour dans sa chambre ou dans la pension d'un quelconque Licenciado Cabra <sup>(230)</sup> l'apprendra textuellement.

Or, ce n'était pas ainsi que l'on enseignait au XVI<sup>e</sup> siècle. Le maître lisait le texte original de sommités médicales, l'expliquait et le commentait au fur et à mesure, devant un auditoire attentif qui s'appliquait à fixer en son esprit les commentaires du professeur. Ces commentaires donnèrent souvent lieu à la publication d'un ouvrage : souvenons-nous des médecins célèbres qui enrichirent et parfois corrigèrent les ouvrages d'Avicenne, de Galien et même d'Hippocrate <sup>(231)</sup>. Revenu dans le silence de sa chambre, le futur médecin tentait alors de rédiger plus clairement ce qu'il avait retenu. Le rôle du valet, étudiant pauvre bien souvent, qui suivait les cours debout dans le fond de la salle ou du cloître, consistait à suppléer à la mémoire défaillante de son jeune maître. C'est pourquoi le personnage d'un Beltrán, dans *El acero de Madrid*, ou d'un Pinzón, dans *La fingida Arcadia*, n'a rien d'in vraisemblable.

Nous pouvons nous demander si les *Institutions* de Luis Mercado furent choisies pour des raisons particulières. La lecture de

---

(230) Cf. Quevedo, *El Buscón*.

(231) Cf. *Medicus Politicus* (chap. II de la 1<sup>re</sup> partie, Le médecin devant sa bibliothèque).



l'« Estudio preliminar acerca del autor y sus obras », du Dr Nicasio Mariscal <sup>(232)</sup> est à ce point de vue fort instructive : Luis Mercado, malheureusement soupçonné de meurtre, involontaire ou non, sur la personne de la Reine, se retira à Valladolid lapidé par la valetaille du Palais Royal que les Souverains y possédaient. Il était pourtant l'un des plus grands médecins de l'époque et l'un des plus féconds aussi ; ses ouvrages sont innombrables et publiés par les plus grandes villes de l'Europe : « *tam Hispani quam Galli ; tam Itali quam Germani praedicant ... Lugduni, augustae Turinorum ...* » ainsi que l'indique l'éloge en latin qui figure au début du tome IV de l'édition de Valladolid parue en 1605 <sup>(233)</sup>. En ce qui concerne les *Institutiones*, Nicasio Mariscal écrit :

Además hay algunas obras sueltas que no se llegaron a coleccionar. Entre éstas figuran unas instituciones de Medicina, y otras de cirugía que escribió por orden de Felipe II para que sirvieran de texto a los que aspirasen al título de médico y cirujano, respectivamente. Esta Real Orden tan honrosa para nuestro protagonista, contiene párrafos como el siguiente — y no hay que olvidar que el infatigable monarca no ponía sólo su firma en sus reales despachos — : « confiando yo de vuestras letras, prudencia y experiencia, que las sabreis hacer y disponer como es menester, os la he querido cometer y encargar como por la presente lo hago, para que vos ordeneis y recopileis dichas instituciones : para las cuales de aquí adelante han de ser examinados los dichos médicos y cirujanos » y está fechada en San Lorenzo, a 20 de setiembre de 1593 » <sup>(234)</sup>.

Ces Institutions, écrites à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, furent donc maintenues au programme jusqu'en 1617 au moins, date du compte rendu fait au Roi Philippe III, c'est-à-dire pendant au moins vingt-quatre ans. Comme, d'autre part, les étudiants négligeaient la lecture des originaux, et précisément la lecture d'Avicenne, que Mercado enseignait à Valladolid, en dehors des *Institutiones*, on peut penser qu'ils ne connaissaient pas grand chose à certains aspects de la matière médicale, que Mercado avait traités dans d'autres ouvrages tels les fièvres, le poulx, les urines et d'autres encore <sup>(235)</sup>.

---

(232) *El libro de la Peste del Dr Luis Mercado*, éd. cit.

(233) *Id.*, *ibid.*, pp. 104-105.

(234) *Id.*, *ibid.*, pp. 48-49.

(235) Le titre porté par cet ensemble de cours était le suivant : *Institutiones ad usum et examen eorum qui luxatoriam autem exercesu - Institutiones chirurgicae jussu regio factae pro chirurgis in praxi examinandis : authore L. Mercado, in duos libros dissectae ... Anno 1594*. Cf. autres éditions citées par Nicasio Mariscal, p. 105.

En outre, le tome II de ses œuvres complètes comporte les matières non expliquées dans ces *Institutiones* : *De recto praesidiorum artes, de Febrium*

Nous nous garderons de souscrire à l'opinion de Sprengel qui estime Mercado barbare et obscur et le juge plus philosophe que médecin <sup>(236)</sup>. Bien des professeurs de médecine auraient pu suivre avec fruit son exemple et, lorsque l'on compare l'Espagne à la France, à la même époque, lorsque l'on suit la cabale montée et dirigée par Guy Patin, on se demande, en relisant les discussions dont retentissait la Sorbonne, si l'esprit critique était aussi généralisé en France que le veut Sprengel. Molière eut-il écrit de la même façon sur les médecins, s'il en avait été vraiment ainsi ?

---

*essentia, de Pulsus arte et harmonia, de Morbi Gallici et de Morbis haereditariis.*

En ce qui concerne la lecture d'Avicenne, Leon Corral, dans son livre cité par Mariscal *El derribo de la Universidad de Valladolid en 1900, datos para la Historia*, art. VIII, *la Cátedra de Mercado*, Valladolid, 1918, transcrit ce qu'il a pu déchiffrer sur l'un des murs du bâtiment :

El D. D. Luis de  
Mercado, cathco.  
de Prima de Avicena: Protho.  
Medico gen. l destos reinos  
Medico de Cámara de los Sres  
Reies Phelipe 2º y Phelipe 3º  
e Famoso Escritor.

(236) Sprengel (Kurt) *Histoire de la Médecine depuis ses origines jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle*, trad. de l'allemand, par Jourdan, Paris, 1815. 10 vol. (t. 3 et 4).

Cf. également *Hist. de la Medicina* de García del Real, p. 277.

## CONCLUSION

Si l'on compare la transposition littéraire du médecin et de ses rapports avec les autres personnages de fiction, en Espagne et au Portugal, une constante se dégage, déjà entrevue dans l'étude des fléaux que constituèrent, à la même époque, la peste et le mal vénérien. Alors que le Portugal s'avère plus didactique et plus enthousiaste, plus lyrique, même, vis-à-vis de l'*Ars medica* et du praticien, alors qu'il préfère garder le silence à l'heure de la désillusion plutôt que d'offrir une caricature de ce qui lui valut une haute réputation, l'Espagne ne craint pas de réagir avec violence et de proposer au lecteur une vision dérisoire du praticien aussi bien que du malade, de même qu'elle ne craint pas de faire rire aux dépens des déchéances corporelles causées par les blessures de Vénus.

Prise dans son ensemble, la littérature péninsulaire apparaît enrichie, chacun des deux pays apportant à l'autre un complément harmonieux. En outre, elle invite le lecteur quelque peu perspicace à tirer profit d'une des plus riches collections de documents humains, directement présentés ou transfigurés par l'art de l'écrivain, mais insuffisamment utilisés par l'Histoire ou la Critique ; ils démontrent que la littérature de la péninsule ibérique n'est pas aussi désengagée que certains le prétendent, à l'époque des grands courants européens, qu'elle prend part, au contraire, et d'une manière passionnée, au vaste mouvement qui, peu à peu, va aboutir à la désacralisation de la médecine, exercée pendant le Moyen Age par les moines. Alors, la médecine offrait aux Grands la possibilité de se soigner, puisqu'ils pouvaient attacher à leur personne des praticiens célèbres, tandis que la petite bourgeoisie et les roturiers devaient s'adresser aux monastères, seuls centres dispensateurs des soins nécessaires. L'acte médical ne se faisait guère chez le particulier, à moins qu'un Grand ne lui envoyât aimablement son propre médecin. Celui-ci était souvent un Juif car les Juifs, depuis le haut Moyen Age, exerçaient en dehors des centres réguliers. Le XVI<sup>e</sup> siècle et le XVII<sup>e</sup> siècle, avec la création de Facultés de plus en plus nombreuses et les facilités accordées aux étudiants grâce à l'imprimerie et à la diffusion des connaissances, vulgarisèrent l'acte médical. Le médecin pénétra alors chez le particulier, devenant le

témoin de son existence et de sa vie sociale. Il était alors le confesseur et le dépositaire de secrets, il soignait les femmes aussi bien que les hommes, il apparaissait donc comme un personnage, un héros littéraire de choix : l'écrivain eut tôt fait d'en percevoir les multiples possibilités, qu'il utilisa suivant ses propres tendances et son propre tempérament, ainsi que nous avons essayé de le prouver.

Cette évolution entraînait avec elle un bouleversement spirituel. La relation médecin-malade est basée sur la confiance, quelles que soient les époques considérées. L. Portes en a donné une très belle formule : « une confiance rejoignant une conscience » <sup>(1)</sup>. N'est-ce pas ce que nous suggère la prière d'Assaph ou le Testament médical d'Amato Lusitano ? Cette réunion demande plus qu'une connaissance technique et si une telle connaissance s'avérait insuffisante alors, par rapport à nos jours, elle représentait sur le Moyen Age une extraordinaire avance. Il existait au moins ce « lieu d'âme », cette zone mystérieuse qui permet justement la rencontre de la confiance et de la conscience. Les psychologues consommés qu'étaient les théologiens et les médecins humanistes demandaient au praticien d'être avant tout philosophe, de connaître l'homme, d'en respecter l'éthique, car que la conscience vînt à manquer, la confiance devenait désillusion, aigreur, révolte. Or, la désacralisation de la médecine n'impliquait pas son détachement de l'éthique religieuse et il est bon de remarquer, avec M. Jean-Paul Valabrèga, que la conception sacerdotale en médecine est une constante « basée sur un fonds commun anthropologique dont l'exploration psychologique une nouvelle fois s'impose » <sup>(2)</sup>.

De tout temps aussi, la position du médecin fut une position de donnant face à l'implorant qu'était le malade. Les innombrables rappels au concept des honoraires démontrent tout au long de l'Histoire la différence entre une marchandise monnayable et les bienfaits rétribuables du praticien. L'acte médical est tantôt considéré sans prix et toute compensation prend l'allure d'offrande. Tantôt il est ravalé au rang de prestation de service et l'action de grâce fait place au marchandage. Les écrivains péninsulaires ont, nous l'avons vu, fort bien illustré le débat et utilisé, dramatiquement, la précarité de la guérison. Dans quelle mesure le médecin a-t-il répondu aux espoirs de l'homme, devant le renouveau médical de la Renaissance ? Portugais et Espagnols se sont appliqués à répondre à cette question. Ils ont transposé dans la fiction l'attente

---

(1) L. Portes, *Du consentement du malade à l'acte médical* (Com. à l'Acad. des Sc. Morales et Politiques, 30 janv. 1950).

(2) Jean-Paul Valabrèga, *La relation thérapeutique malade et médecin*, Paris, 1962.



et l'angoisse du malade devant un praticien qui joue de cette attente afin de renforcer son prestige ou de le maintenir. Valabrèga, dans son chapitre « Attente, prestige et argent », a étudié de nos jours ces trois facteurs, comme le firent, mais sous les aspects de l'affabulation ou de la farce, les écrivains du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. Or, le malade, comme les enfants ou les angoissés, ne sait et ne veut attendre et réclame l'immédiateté quasi-magique de la guérison. Nous croyons lire, malgré la modernité de l'ouvrage, les mises en garde de Zacuto Lusitano ou de Rodrigo de Castro, les dialogues que Lope, Tirso, Quevedo, João de Barros ou Gil Vicente, font tenir à leurs personnages.

Les progrès de l'anatomie et des sciences naturelles, les découvertes de nouvelles drogues et la remise à jour des connaissances de l'Antiquité avaient redoré le prestige des médecins malmenés par les écrivains du Moyen Age, dans les fabliaux, les farces et dans les contes italiens. Ils n'étaient plus les mires, agissant sur la maladie comme les sorciers primitifs sur les esprits mauvais ; ils devenaient les détenteurs d'une science et guérissaient, mais toujours avec l'aide de Dieu à qui l'on devait, selon leurs propres dires, une partie de l'instantanéité du don magique de santé. D'instruments ils devenaient collaborateurs de la divinité. Mais dès lors leur responsabilité s'accrut, car toute faillite entraînait un jugement de valeur. Une mission si haute n'admettait plus la médiocrité, ainsi que la littérature didactique du XVI<sup>e</sup> siècle se plaît à le souligner. Le mythe du surhomme, amoindri par la désacralisation de la médecine, resurgit sur le plan professionnel et cette suprématie résistera aux assauts conjugués de la laïcisation et de la société de consommation dans laquelle le médecin devient fournisseur de médicaments et restaurateur de santé.

Que la perte de prestige, pour les raisons que nous avons données, entraîne, avec la désillusion, la révolte et le mépris, la floraison du genre satirique nous en apporte une preuve. Mais, on peut voir aussi dans l'insistance de l'écrivain à satiriser une autre cause encore plus profonde que l'alarme déguisée sous l'ironie ou le sarcasme. Le médecin est, avec le prêtre, celui qui approche l'homme de plus près. Le serment qu'il prête est un rite initiatique qui rappelle les vœux prononcés par l'homme d'église. Comme le confesseur, il s'immisce dans la vie intime du patient. Mais il enfreint en outre les tabous traditionnels, examine les corps dévêtus, les organes, l'urine, les matières fécales. Chirurgien, il découvre le fonctionnement interne du corps, comme le confesseur se penche sur les régions obscures de l'âme. « Tu sacerdoces es, medice » est un vieil adage. Il serait bon, alors, de tenir compte, dans la satire ou la critique, des réactions de pudeur violentée, de l'humiliation du

patient devenu objet entre les mains de qui le soigne. N'est-ce pas un transfert d'humiliation que l'on retrouve chez Quevedo ou chez Molière ?

Ce qu'un psychologue moderne a fort bien mis en lumière a été illustré avec talent et perspicacité par les écrivains ibériques d'autant plus attachés à la quête de l'homme qu'elle leur apparaissait, sous cet angle, nouvelle et riche d'enseignements. Le médecin-chirurgien, par ses connaissances et sa pratique, reliait l'homme de la Renaissance au macrocosme dont il était, non plus comme au Moyen Age, un instrument passif, mais une réplique active. Il était en outre susceptible de retarder la mort et accusé de pouvoir la donner impunément, capable de balayer de l'esprit du malade l'effroi ou les superstitions, alors que le confesseur peut tout au plus adoucir le passage de la vie à la mort. Malheur à qui ne saurait assumer une telle tâche. Il sera rejeté, raillé, désavoué. L'enjeu est trop important pour que le faux-Dieu ne soit pas renversé. C'est sans doute pourquoi la littérature ibérique s'est attachée avec une telle constance aux multiples utilisations de semblable thème, car selon le mot de J. Reverzy, « ce n'est pas seulement la maladie, mais la mort elle-même, qui circule entre le médecin et le malade » (3).

---

(3) J. Reverzy, *Le Passage*, Julliard, 1954.

## APPENDICE I

### QUELS SONT LES AUTEURS QU'IL FAUT LIRE ET QUELLE DOIT ETRE LA BIBLIOTHEQUE D'UN MEDECIN

Chapitre IX du *Medicus politicus* de Rodrigo de Castro, *op. cit.*

Les Grecs.

• p. 85.

Il faut que dès maintenant le futur médecin s'arrête au seuil de l'art médical et qu'après avoir imploré la puissance divine, s'il fait effort pour parvenir au faite de la Médecine, il passe en revue non pas n'importe quels écrivains, mais (comme nous l'avons dit) les plus éprouvés, c'est-à-dire ceux-là que la longue suite des temps a fait approuver : Grecs, Latins, Arabes. Parmi eux, les Grecs sont considérés comme les pères de toute la Médecine qui se pratique chez nous, étant donné que ce sont eux qui l'ont inventée, fait progresser, perfectionnée et enrichie d'une manière étonnante : je veux parler d'Hippocrate, Platon, Aristote, Théophraste, Dioscoride, Galien, Aretée, Oribase, Alexandre de Tralles, Paul et Aetius et plus près de nous Actuarius. Et parmi eux, qu'il fréquente bien sûr Hippocrate en tant qu'inventeur et chef de file ; mais qu'il fréquente Galien, non seulement en tant que continuateur et commentateur très sûr mais aussi comme un guide qui nous initie toujours très graduellement aux mystères de la médecine. En effet, Hippocrate est certainement un créateur éminent de la médecine — et même le plus éminent — ; chez lui se trouvent les principes de la profession tout entière ; mais ses pensées, assurément remarquables, nous ont cependant été transmises avec une trop grande concision, sans doute en usage, à l'époque, dans les Lettres. C'est pourquoi, les aphorismes de ce grand homme, ses pronostics, ses prorrhétiques, ses traités des épidémies et des maladies aiguës doivent non seulement être lus de bout en bout à maintes reprises, mais encore confiés à la mémoire. Quant à Galien, c'est bien là celui qu'il faut souvent feuilleter, de nuit comme de jour, dont il faut lire avec soin les ouvrages, à partir desquels on peut concevoir une juste idée de la médecine. Et il ne suffit pas de l'avoir lu une seule fois. Il y a en effet des livres dont la lecture devra non seulement

être faite une seconde fois mais recommencée à plusieurs reprises. Et notre fréquentation de Galien sera celle, non pas d'un étranger, mais d'un familier, uniquement quand on aura consacré à une lecture très serrée de cet auteur toute la durée des études médicales. En effet, Galien à lui seul vaut tous les autres auteurs. De ses ouvrages se dégage une certaine conception très complète grâce à laquelle on peut se considérer non seulement galéniste mais plus encore bon médecin. En effet, celui-ci a d'abord dressé un exposé très clair des sectes de son temps, nous disant laquelle on devait préférer. Il a ensuite exposé la dissection, les différences spécifiques entre la santé et ce qui a trait à une bonne constitution d'une part, et toutes les maladies d'autre part, en une méthode inspirée justement d'Hippocrate car il n'en existait aucune auparavant. En outre, il a exposé la nature des symptômes, la manière précise de conserver la santé et de la recouvrer et a rédigé un long inventaire des instruments et de la matière médicale. Si bien que celui qui s'est appliqué à une fréquentation assidue de Galien ne juge pas nécessaire de chercher ailleurs. Et si nous voulions user de mots justes, seuls Galien et Hippocrate mériteraient, en médecine, le nom d'autorités (1). En effet, tous ceux qui ont écrit après eux, assurément, ne sont pas à mépriser mais ils n'ont fait que perfectionner un art découvert par ceux-là.

*Hippocrate  
et Galien  
principaux  
auteurs  
de Médecine.*

*Les Latins.*

*Les Arabes.*

Parmi les écrivains latins, il faut recommander principalement Cornelius Celse, Scribon le Grand, Pline le Jeune, Quintus Serenus, Caelius Aurelianus, Theodorus Priscianus. Et parmi eux, Celse réclame pour lui la première place en raison de sa théorie condensée certes, mais exceptionnelle qui lui a valu le nom d'Hippocrate latin. La fréquentation, en outre, d'écrivains arabes, est tout à fait indispensable et surtout celle d'Avicenne, Averroès, Rhazès, Abenzoar, Mesué et Serapion qu'il faut recommander de préférence, tant pour leur doctrine excellente, que pour le nombre de choses et de très bons médicaments dont ils restent pour nous les inventeurs. Il va donc à contretemps, le jugement de ceux qui entreprennent d'ensevelir dans les ténèbres de l'oubli, les Arabes et les écoles qui en sont issues. En effet, quoique leur plus grand éclat se soit situé en ce temps inique où des enseignements meilleurs, délaissés et enterrés, végétaient en un total oubli, ils nous ont laissé des idées dignes d'être mises en lumière et constamment rappelées. Ne soyons donc pas soumis à l'autorité du seul Galien au point de passer pour jurer sur ses paroles, ce que font ceux qui méprisent tous les Arabes et les barbares ; mais à condition que cette liberté soit le propre de vrais philosophes et médecins\*, c'est-à-dire une liberté capable, à la manière des abeilles, de choisir tout ce qu'il y a de meilleur. Car peu importe de savoir qui

\* p. 86.

(1) Il me semble qu'il y a là un jeu sur les différents sens de « auctor » : à la fois « modèle », « maître », « fondateur » et « écrivain ».



Les ouvrages  
de Rhazes  
et Avicenne.

a parlé (qu'il ait été Grec, Arabe, Hébreu ou Latin) pourvu qu'il ait dit vrai : ce n'est pas en effet une religion que ces auteurs enseignent mais la médecine. Platon est un ami, Socrate également, mais la vérité bien plus encore. Il ne manque pas d'hommes éminents pour reconnaître une composition bien ordonnée — ce qui manque assurément à Galien —, chez Averroès et chez Avicenne ; chez ceux-là, en revanche, le manque d'art dans le style a été relevé par Fernel, qui eut le dessein, au siècle précédent, de faire oublier leurs noms en publiant un ouvrage remarquable et d'une forme élégante, où il a embrassé la quasi-totalité de la médecine, et même, pourrait-on dire, la totalité, à condition qu'on veuille bien y ajouter, par emprunt à Galien ou à d'autres, l'art des crises et des jours décroîtaires, ainsi que le traitement des maladies, en s'inspirant de Rhazès et d'Avicenne ; enfin, d'examiner avec soin un certain nombre d'opinions nouvelles qu'il introduit ici et là. Or, il semble qu'il ait écrit ce livre, dans l'espoir peut-être d'être un jour commenté dans les Académies à la place d'Avicenne, ce qu'il a finalement obtenu, après sa mort, en Allemagne car : « L'Envie se repaît des vivants, après la mort elle se tient tranquille ».

Le choix  
des livres  
de Galien.

De fait, devant le grand nombre et la diversité des ouvrages des auteurs médicaux et notamment de Galien, la nécessité d'un choix entre eux s'impose. En effet, ils font partie de ceux qui ont écrit beaucoup d'ouvrages. Et l'on peut comparer l'ensemble à une très vaste plaine où, presque toujours, l'ivraie et autres mauvaises herbes poussent avec le froment. Et pour cette raison, celui qui veut acquérir, sans perte de temps, une solide formation théorique, doit lire assidûment le petit traité *De la définition de l'art médical* et *Le véritable art médical* dans lesquels Galien saisit brièvement l'ensemble des possibilités de la médecine (le premier opuscule étant surtout une étude analytique, le second plutôt une synthèse). Lire ensuite *De l'usage des parties du corps humain* où vraiment son génie, la pénétration de son jugement, l'ampleur de sa connaissance théorique et de sa connaissance pratique se manifestent très ouvertement et qui est par là d'un très grand intérêt pour les médecins. Y ajouter une lecture assidue des livres *De la préservation de la santé* mais lire de préférence, à maintes reprises, *Des caractères distinctifs et des causes des maladies et des symptômes*, étant donné que cet ouvrage aplanit très largement la voie à ceux qui possèdent déjà une doctrine pour l'apprentissage et l'exercice de la médecine et qu'il pose les principes qui permettent de parvenir à la perfection dans cet art ; et puisque toute l'activité de la médecine consiste à lutter contre les maladies et les symptômes, il est bon de se familiariser aussi avec le traité *Des caractères distinctifs des fièvres* et surtout *De la localisation des affections*, qui, composé par un Galien déjà avancé en âge, doit être estimé à très juste titre,

Quels sont  
les livres  
de Galien  
qu'il faut lire  
de préférence ?

\* p. 87.

tantôt pour la supériorité de la théorie, tantôt pour la clarté dans la présentation d'idées très remarquables, étant donné que ce livre expose d'une façon très appropriée \* le siège et la véritable origine des affections internes, ce qui est très difficile. D'autre part la *Méthode de traitement* ou *Thérapeutique* est d'une si grande importance pour tous ceux qui entreprennent d'apprendre et d'exercer cet art que, sans elle, on peut difficilement faire œuvre valable en médecine. En effet, que tu cherches une connaissance de toutes les maladies, ou bien une méthode sûre de traitement, ou bien un nombre abondant de remèdes, tu le trouveras dans cet ouvrage que Galien, déjà âgé, a publié, avec ordre et à-propos. La lecture des *Deux livres à Glaucon* n'est pas non plus inutile : dans le premier, il disserte non sans art sur les fièvres, dans le second sur les tumeurs contre nature. En ce qui concerne aussi ce problème, il faut lire le *De la méthode de traitement par saignée* et aussi le *Contre Erasistrate et les Erasistratiens* où l'on trouve de très beaux préceptes médicaux. Ensuite le traité *Des crises* où tu apprendras les circonstances favorables aux maladies, les caractères spécifiques des crises et les symptômes de ces mêmes crises, toutes choses très utiles pour établir un diagnostic (c'est là la principale source de l'admiration qu'inspire un médecin). En enfin *De la possibilité de remèdes naturels*, nécessaire au médecin comme le feu et l'eau à la vie humaine et comme leurs outils aux autres artisans : voilà ce que cet ouvrage livre avec une abondance exceptionnelle aux médecins. Très proches de ces ouvrages sont le traité *Des remèdes possibles suivant les lieux et suivant les cas* où une brève enquête est menée sur un assez grand nombre de maladies et où sont livrées avec une exactitude exceptionnelle les règles de fabrication des médicaments. De même qu'en effet Galien est l'auteur du traité *Des aliments* d'après un livre d'Hippocrate, dans tout art il faut être d'abord artisan puis se mettre à l'ouvrage soi-même. Il a été posé que l'on est artisan durant le temps où l'on apprend à connaître les propriétés simples de toute la matière qui est soumise à l'art en question ; puis tôt après, les combinaisons de ces propriétés, en quantité et en qualité. Mais il faut lire avec une rare application les *Commentaires* de ce même Galien sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, les *Prorrhétiques*, les *Epidémies* et surtout *Du régime alimentaire dans les cas de maladies aiguës* (que je verrais volontiers édités en un seul et même volume) car un trésor inépuisable de médecine s'y trouve caché. Et ce sont là, sans pour cela négliger les autres, les livres de Galien où le médecin doit fréquemment s'exercer et d'où il retirera d'incomparables services et le nom de grand médecin. Trois remarques brèves cependant :

1<sup>re</sup> remarque. 1° (ce que nous avons déjà indiqué plus haut). Que personne n'aille penser que Galien ne se trompe jamais et qu'on doit donc juger sur ses paroles comme sur des oracles, surtout si le passage en question a été critiqué avec de solides raisons à l'appui, par un auteur venu après lui\*.

\* p. 88.

2<sup>re</sup> remarque. 2° Que le médecin ne voit pas là un obstacle toutes les fois qu'il remarque que Galien se contredit car celui-ci a en effet tant écrit, à différentes époques et en différentes occasions, qu'il est inéluctable qu'il se contredise parfois. En ce cas, on devra toujours considérer comme préférable et plus véridique l'opinion qu'on lit en plusieurs endroits et qui semble plus conforme à la raison.

3<sup>re</sup> remarque. 3° Qu'il nous soit interdit de proférer les nombreux et inutiles mots injurieux et combien acerbes auxquels nous nous laissons généralement entraîner, poussés par l'envie et le vif désir, qui semble nous tourmenter, de réfuter les autres. Voilà ce que, chez tous les écrivains, on doit toujours rejeter — ainsi que toutes les propositions et conjectures étrangères à la médecine qu'on pourra aussi à l'occasion trouver chez eux.

Les Ecrivains modernes.

Les quatre points qui font de quelqu'un un bon écrivain.

Mais puisque, de notre temps et du temps de nos ancêtres, se sont distingués, par leur science remarquable, des hommes qui, chacun à leur manière et d'une façon admirable, ont perfectionné, élargi, éclairé de leurs commentaires l'Art médical, de ces hommes-là aussi, un médecin doit de temps en temps lire les écrits — non pas n'importe lesquels mais uniquement les ouvrages qui révèlent une théorie éprouvée, de la personnalité et une habile expression. Ces ouvrages devront satisfaire à quatre nécessités essentielles : le choix du sujet, le fond, la vigueur de l'expression et le style. Si des figures de style viennent s'y ajouter, elles sont sans doute de peu d'utilité mais contribuent au charme de l'ouvrage. Je signalerai brièvement quelques-uns de ces écrivains afin que le médecin ne dépense pas inutilement son argent et son temps auprès de gens qui ont mis par écrit leurs rêves plutôt que des idées claires, et afin que sa bibliothèque soit garnie d'un petit nombre d'auteurs — mais d'auteurs choisis — et pourvue du strict nécessaire plutôt que surchargée. C'est pourquoi, outre les Grecs, Latins et Arabes (que nous avons passés en revue plus haut et qui doivent conserver la première place car sans eux il n'y aurait aucun médecin), il est permis, à la place d'une explication trop longue donnée par ceux-là, d'avoir recours parfois à des auteurs modernes. En anatomie, on fera une place à : André Vesale de Bruxelles, Rufus d'Ephèse, Réald Colombo, Gabriel Fallope, Valverde, Jean Vassée, Les Anatomistes. André du Laurent. En botanique à Dioscoride et ses principaux commentateurs : Mathiole de Sienne, André Laguna, Les Botanistes. Léonhard Fuchs, Adam Léonicène, Amatus Lusitanus, Rembert Dodonée, Matthias Lobellius et à un homme



exceptionnel : Jean Ruel qui a écrit un ouvrage étonnant sur *L'histoire des plantes*, et enfin Charles de Lescluse sur les plantes originaires des deux Indes. En chirurgie, on louera surtout Guy de Chauliac, Jean de Vigo, Tagaut, André Valcarcel, Ambroise Paré, Antonin Chaumette, Juan Fragoso — si on traduisait ses ouvrages si utiles d'espagnol en latin \*. En plus, parmi ceux qui ont embrassé presque l'ensemble de la médecine en un seul ouvrage, outre Avicenne et Averroes déjà cités plus haut, les meilleurs ont été : Ishac, le fils adoptif du roi d'Arabie, Nicolas Fiorentino, Jean Fernel, Jean Gonthier d'Andernach dont nous possédons deux volumes sur l'une et l'autre médecine, l'Espagnol Cristóbal de Vega, le Français Jean de Gorris pour ses *Définitions médicales*, Valleriole pour ses *Lieux communs*, Luis Mercado pour ses *Indications médicales* et Georgius Bertinus-Campanus qui, en vingt livres, a fait tenir avec bonheur l'ensemble de la médecine. Et Arétée de Cappadoce sur la manière de discerner et de soigner les maladies aussi bien aiguës que chroniques. En histoire naturelle, outre Aristote, *Histoire des animaux* et *Des parties des animaux*, faire aussi figurer Pline, Aelianus, *Histoires diverses*, Conrad de Gesner, *Des animaux*, Guillaume Rondelet, *Des poissons*. Parmi ceux qui ont présenté d'une manière profitable et brillante les ouvrages des autres, Galien est le premier, comme nous l'avons dit, pour les ouvrages d'Hippocrate, ensuite Hugo de Sienne et J. de Foro-Livio pour les *Aphorismes d'Hippocrate* et *L'Art médical de Galien*, Gentilis de Fulginio et Jacques Desparts pour les ouvrages médicaux d'Avicenne. Leur ajouter Antoine Musa-Brasavola, Jeremias Brachelius, Leonhard Fuchs, Hollier et surtout Ambrosio Nunes-Lusitano sur les trois premiers livres des *Aphorismes d'Hippocrate*, Benedictus Victorius-Faventinus et les commentaires très savants et très clairs de Joannes Braucus-Petravitanus sur les *Pronostics d'Hippocrate*, François Vallès sur les *Des épidémies*, Thomas Rodrigo de Veiga, de Lusitanie, sur *L'Art médical de Galien*, sur le traité *De la localisation des affections* et *Des caractères distinctifs des fièvres*, Luis de Lemos sur la *Méthode de traitement*, Jean Valeriola sur le *Des maladies et des symptômes*, Stephanus Atheniensis sur les *Deux livres à Glaucon*. Les controversistes (ou ceux qui ont écrit avec bonheur des controverses médicales) sont : Pierre d'Abane qui, pour cette raison, fut appelé « Le Conciliateur » ; François Valles de Covarrubia pour ses *Controverses médicales* dont sont très proches les *Controverses* de Sylvaticus, les *Explications* de Valleriole et la *Somme* de Thomas Del Garbo. Pour ce qui est des avis et des lettres en médecine, les meilleurs ont été : Hugo Senensis en personne, Bartholomaeus de Montagnana, Joannes Baptista-Montanus, Jean Manardi pour ses *Lettres* qui ont été consignées en une doctrine très dense et très exceptionnelle. Il est permis de leur ajouter les *Avis* et *Lettres* de Joannes Cratones ;

Les Chirurgiens.

\* p. 89.  
Ceux qui ont  
embrassé  
l'ensemble de  
la Médecine  
en un seul  
ouvrage.

Les  
Naturalistes.

Les  
Commentateurs  
d'Hippocrate  
et de Galien.

Les  
Controversistes.

Les Rédacteurs  
d'avis  
et de lettres.



*Les Praticiens.* et toutes celles qui sont publiées, jointes tantôt a ces dernières lettres, tantôt à celles de Matthiole, enfin les Avis de Solenandrus. Parmi les praticiens, outre Avicenne, on aura surtout sous la main Thomas\*, *Des approches*, et Herculanus — deux auteurs très riches dont le premier se recommande principalement pour la densité de la doctrine, le second pour la facilité des remèdes (Mesué leur ressemble beaucoup), Leonardus Jachinus, écrivain énergique et vigoureux, Antoine Donati d'Altomare remarquable pour ses justifications reposant sur Galien, Jean Hollier, J. Silvius, Guillaume Rondelet, Gordon Vasco de Tarente, Joannes Guainerius — se recommandant tous pour l'abondance de leurs remèdes. Ne pas mépriser non plus Leonellus, Victorius Faventinus, Pascal, la *Médecine empirique* de Guilelmus de Varignana, Antonius Benevenius sur les maladies peu fréquentes, les *Remarques* de Joannes Scenchus et de François Valleriola, les *Centuries* d'Amato Lusitano et les *Cures* de Fourest. Pour les maladies particulières : Jules Paumier sur le mal français et sur la morsure de chien enragé ; l'ouvrage de Luis Mercado et notre ouvrage sur l'ensemble de la médecine des femmes ; Hieronymo Mercuriale et Leonello Faventino sur les maladies infantiles, et pour d'autres traitements médicaux spéciaux : Pedro Bravo sur le traitement par purgatifs et Botal sur la saignée. Les rédacteurs de dispensaires qui ont décrit les diverses préparations (aussi bien déjà décrites par d'autres que récemment rédigées de main de maître) sont : Mesué, astre rendu brillant par les annotations de Manlius, lumière des apothicaires et trésor des parfumeurs ; Valerius Cordus, le dispensatoire général et particulier de J. Wecker ; le dispensatoire Noribergensien et Augustéen ; les secrets d'Evonymus et la *Pharmacopée rétablie* de Du Chesne. Au sujet de la diète aussi bien totale que partielle, ont écrit d'une manière louable : Ishac dont nous avons fait mention auparavant ; très utile, surtout, son livre contenant les très riches scolies de Pedro Hispano qui fut ensuite nommé pape sous le nom de Jean XXI. Mais sur le régime alimentaire de ceux qui ont la fièvre, c'est surtout Brudo Lusitano, fils de Dionysio, qui a publié une belle et savante étude. Et ces écrivains qui constituent la bibliothèque du médecin ont tous, surtout, une doctrine remarquable. Or, si d'autres semblent mériter d'y entrer en raison de leur époque et de leurs études, ils pourront, avec l'accord des savants, être ajoutés à ce nombre. Voici cependant une tâche très utile : celle de dresser, en une série qui va de la tête aux pieds (1), l'inventaire des noms de tous ceux que nous aurons appris à connaître, pour avoir été les meilleurs dans telle ou telle étude médicale ou dans le traitement d'une maladie ; ou bien de consigner les noms de ceux qui ont

*\* p. 90.*

*Sur les maladies spéciales.*

*Les Rédacteurs de dispensaires.*

*Les Diététistes.*

---

(1) La plupart des traités sur la Médecine commencent par la tête et se terminent par la plante des pieds (N. DU T.)

écrit isolément sur une maladie nouvelle, ou assez rare, de sorte que, le moment venu, il ne soit pas nécessaire de lire tous les auteurs — pénible perte de temps — mais que l'on puisse atteindre le but aussitôt. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent en ce domaine et non sans une grande fatigue \*, un jour, si Dieu prolonge la durée de ma vie, je le communiquerai aux tenants de la Médecine, tout simplement et de grand cœur. Et je voudrais qu'agissent de même tous ceux qui désirent promouvoir l'intérêt public.

\* p. 91.

Tous les  
autres auteurs  
en dehors de  
la Médecine  
que le médecin  
doit avoir  
sous la main.  
Les Poètes.  
L'Agriculture.  
Les  
Historiens.

Il est en outre d'autres auteurs vers lesquels le médecin peut parfois se tourner, non pas comme vers des concitoyens mais comme vers des étrangers ; parmi les poètes, Homère, Virgile, Lucrèce, car des écrivains très illustres et très anciens ont pris l'habitude de citer leur témoignage. En outre, sur l'agriculture, Marcus Caton, Marcus Varron, Palladius et Columelle. Parmi les historiens : Hérodote, Strabon, Theodorus Siculus, Tite-Live, Tacite, Justin, Plutarque et parmi les modernes : De Thou pour l'histoire de France ; Jean Mariana : histoire d'Espagne ; Saxo Grammaticus : du Danemark ; Sleidanus : d'Allemagne ; Tracagnota : d'Italie ; Emanuel Meteranus : de Belgique ; Paulus Jovius : les affaires turques ; Petrus Bizarus et Ioannes Thomasius-Minadous : l'histoire de Perse ; Barros et Pedro Maffei : de l'Inde et aussi Damian de Goès et Pierre Martyr ; Michaël Menander pour les peuples du Nord ; Josèphe : pour l'histoire juive ; et l'histoire du Nouveau Monde, écrite par divers auteurs ; et les rapports généraux de Jean Botero, principalement son histoire sacrée des rois et des Machabées. Et pendant tes moments perdus, il te sera utile de t'y consacrer, non seulement pour améliorer et enrichir la science médicale, mais aussi pour adapter à notre époque les exemples de jadis, auprès de malades que protègent de grands hommes de la Politique ou des Lettres. A cet usage de très nombreux écrits politiques ont vu le jour en notre siècle si fertile en cette sorte d'ouvrages : on doit être toujours attentif aux découvertes qui peuvent s'y trouver concernant les mœurs des médecins, une question médicale ou même un perfectionnement et élargissement de l'Art médical. On inscrira ces découvertes en réserve dans deux répertoires : dans l'un seront notés les lieux communs de médecine, dans l'autre, les pensées d'autres auteurs afin de pouvoir, de toute façon, les relire à plusieurs reprises de sorte que la mémoire les saisisse plus facilement. On se gardera, en effet, de faire comme les marchands qui font le négoce en grand avec l'argent d'autrui : soyons, quant à nous, abondamment pourvus, non pas des biens d'autrui, mais de biens personnels. Et mettons la plupart de ces biens en réserve dans la mémoire, ce dépôt de la doctrine, cette gardienne très sûre que nous portons toujours en nous. Les livres, au contraire, sont des réserves, que l'on n'a pas toujours l'occasion de faire circuler en tout lieu ou de lire partout. Et ce ne sont pas seulement

Les Politiciens.

Répertoires  
ou  
lieux communs.

La mémoire :  
gardienne de  
la doctrine.

Les livres :  
des cabinets.

- des pensées et des centons qu'on doit apprendre par cœur mais aussi certains écrits qu'il est indispensable de confier intégralement à la mémoire comme les *Aphorismes* et les *Pronostics* d'Hippocrate \*. Pour une bonne mémoire, cinq conditions sont requises :
- \* p. 92.
- 1° avoir un esprit libre de tout souci et de toute préoccupation : c'est pour cette raison que Platon disait dans le *Timée* que les enfants ont une bonne mémoire.
- 2° Repasser dans son esprit et à diverses reprises ce qu'on doit confier à la mémoire : ainsi l'estomac étreint plus étroitement les aliments qu'il accueille avec plaisir et il les digère mieux.
- Une comparaison.
- 3° Etre ordonné (se reporter au chapitre 8).
- 4° Se livrer fréquemment, non seulement à des redites, mais aussi, par ses lectures, à des confrontations avec d'autres lectures et à des dissertations qui sont établies pour une double raison :
- Pourquoi les dissertations ont été établies ?
- 1) pour se former par des exercices ;
- 2) pour rechercher attentivement et faire reconnaître la vérité.
- 5° Utiliser les promptuaires déjà cités où sont consignés lieux communs, causes, symptômes et autres phénomènes semblables. De temps en temps aussi, réduire à un abrégé ce avec quoi on veut se familiariser est un très bon moyen de perfectionner la mémoire. D'ailleurs il convient de faire des dissertations et des confrontations rigoureuses, fines, vigoureuses, et pénétrantes pour surprendre les erreurs des malades et de ceux qui les assistent, subtiles et exemptes de toute futilité, mais surtout de « logomachie » ou de recherche dans le vocabulaire. On aura garde aussi de ne pas se détourner de la recherche principale sous l'effet de petites questions étrangères qui naissent de problèmes accessoires. Ne faisons pas comme ceux qui font route de nuit : en suivant de petits feux allumés un peu partout et dispersés çà et là dans la campagne ils s'éloignent bien loin de leur chemin. C'est pourquoi il faut répondre aux « questions accessoires d'une façon accessoire » (1), et serrer de près l'investigation du sujet présenté. Et même si ces remarques semblent puériles, on a dû leur faire une plus grande place parce qu'il ne faut pas les mépriser comme choses de peu d'importance puisque, sans elles, les grandes découvertes ne peuvent exister (2).
- De quelle nature doivent être les dissertations.
- Eviter la logomachie.
- Une comparaison.

---

(1) En grec dans le texte.

(2) Nous remercions bien vivement notre collègue, M. Louis Holtz, professeur de latin, et son étudiante, Mlle Thérèse Flahaut, de leur collaboration dans la traduction de ce chapitre.



« Je jure par Dieu l'Eternel et par ses dix commandements les plus sacrés, qui furent remis sur le mont Sinaï, par l'intermédiaire de Moïse, au peuple délivré de l'esclavage d'Egypte, que rien ne m'a guidé davantage dans mes écrits médicaux que la transmission fidèle des faits dans toute leur intégrité.

« Je n'ai rien dissimulé, ni ajouté, ni changé par un effet d'ornement.

« Je me suis toujours efforcé à apporter aux hommes ce qui était utile.

« Je n'ai loué, ni blâmé quiconque afin de le disposer à l'indulgence. par satisfaction personnelle, mais uniquement si la vérité l'exigeait.

« Si je me trompe, que je subisse la colère éternelle de Dieu, de son serviteur Raphaël, et que rien ne réussisse selon mes vœux dans l'art de guérir. Quant aux honoraires qu'il est coutume de donner aux médecins, je ne les ai pas particulièrement sollicités. J'ai soigné beaucoup de malades, non seulement avec dévouement, mais aussi souvent gratuitement. C'est avec générosité et courage que j'ai refusé les honoraires qui m'ont été offerts par un grand nombre de gens, plus dans l'intention de rendre aux malades, grâce à mon travail et mon dévouement, la santé qu'ils ont perdue, que de m'enrichir, grâce à leurs grandes ou petites libéralités.

« J'ai toujours accordé aux hommes la même place, quelle que soit leur religion ; qu'ils fussent Hébreux, Chrétiens ou adeptes de la loi arabe. Je ne me suis pas laissé impressionner par la position élevée du malade. J'ai prodigué mes soins avec le même dévouement aux pauvres qu'aux gens de naissance très illustre.

« Je n'ai jamais provoqué ou prolongé une maladie. Dans mes diagnostics j'ai toujours exprimé ce que je ressentais réellement.

« Je n'ai point favorisé de pharmacien, plus qu'il n'était juste, sauf celui qui, d'après mon jugement, s'est distingué par la connaissance de son art et la bonté de son âme.

« Dans les prescriptions thérapeutiques et la combinaison des médicaments, j'ai toujours tenu compte des forces physiques du malade.

« Je n'ai jamais divulgué à quiconque le secret qui m'a été confié.

« Je n'ai jamais tendu à quiconque une coupe remplie de poison mortel.

« Aucune femme n'a avorté par mon concours.

« Je n'ai commis aucun acte malhonnête dans la maison où je prodiguais mes soins : en somme, je n'ai exécuté et commis aucun acte qui ne fût digne d'un médecin célèbre et distingué.

« Je me suis toujours proposé comme exemple à imiter, Hippocrate et Galien, les pères de la Médecine.

« Je n'ai jamais méprisé les œuvres de tous ceux qui se sont distingués dans l'art de guérir.



« Je me suis adonné à mes études avec une telle détermination qu'aucune affaire, si importante fût-elle, ne pouvait plus me détourner de la lecture des bons auteurs, ni le sacrifice de tout mon patrimoine, ni les voyages par mer, ni les nombreuses pérégrinations, ni même l'exil. J'ai supporté volontairement cela comme il convient à un philosophe, d'un cœur courageux et indomptable.

« J'ai eu beaucoup d'élèves jusqu'à ce jour, et je les ai traités comme s'ils avaient été mes fils.

« Je les ai instruits avec le plus de sincérité possible en les exhortant à s'efforcer d'égaler les meilleurs.

« J'ai écrit mes livres médicaux sans aucune autre ambition mais avec le seul dessein de veiller de quelque manière que ce soit à la santé des hommes.

« Si j'y suis parvenu, je laisse aux autres le soin d'en juger.

« En tous cas, tel est le but que je me suis proposé et qui a été l'objet de mes prières » (1).

Fait à Salonique en 5319 (de l'Hégire).

---

(1) Cf. *Centuria Septima de Curationem Medicinalium Amati Lusitani, Lusitani Medici-Physici* — Venetia 1566.



## BIBLIOGRAPHIE

1. Abril, Simon. — *Errores*, B.A.E., t. LXV.
2. Alarcón. — *La Verdad Sospechosa*, Paris, Hachette, s. d.
3. Albarracín Teulón, Agustín. — *La medicina en el teatro de Lope de Vega*, Madrid, C.S.I.C., 1954.
4. Alberti Lopez, Luis. — *La anatomía y los anatomistas españoles del Renacimiento*, Madrid, 1948.
5. Alcalá, Jerónimo de. — *El Donado Hablador*, B.A.E., t. XVIII.
6. Alcázar, Baltasar del. — *Poesías*, B.A.E., t. XXXII.
7. Alemán, Mateo. — *Guzmán de Alfarache*, B.A.E., t. III.
8. Amadis de Gaula. — B.A.E., t. XL.
9. Amador de Los Ríos. — *Estudios históricos, políticos y literarios sobre los Judíos de España*, Madrid, 1848.
10. Amezua y Mayo, Agustín. — *Tres humanistas españoles del siglo XVI frente a la medicina*, in « Medicamenta » 135, nov. 1942.  
— *Opúsculos histórico-literarios*, s. d.
11. Amiel, Charles. — *Edition critique de El Siglo Pitagórico*, thèse du 3<sup>e</sup> cycle soutenue à Nanterre, 1967.
12. Ancien Testament. —
- 12 bis. Andrade, Osorio e Duarte, Eustáquio (cf. Pinheiro Morão).
13. Apulée. — *Métamorphoses*, Paris, Garnier, s. d.
14. Arco y Garay (D<sup>r</sup> Ricardo del). — *La sociedad española en la obra de Lope de Vega*, Madrid, 1942.
15. Angensola (los Hermanos). — *Poesías*, B.A.E., t. XLII.
16. Arrais, Amador et Jerónimo. — *Diálogos*, Coimbra, 1589, 1<sup>re</sup> éd.; Coimbra, 1604, 2<sup>e</sup> éd.
17. Arte de Furtar (anónimo). — Lisboa, Ed. Livraria peninsular, 1937.
18. Astrana Marín. — *La vida turbulenta de Quevedo*, Madrid, 1945.
19. Aubrun, Ch. V. — *Le Don Juan*, Sermon de carême, in « B. Hi. », 1, LIX, janv.-mars 1957.
20. Auto de Vicente Ana Joeira (anónimo). — Éd. de 1574 (B.N.M.).
21. Avicenne. — *Canon*, Rome, 1593.
22. Azevedo, Pedro A. de. — *Benzedeiros e feiticeiros do tempo d'El-Rei D. Manuel*, in « Revista Lusitana », t. III, 1893-1895.  
— *Superstições portuguesas no século XVI*, t. V, 1897-1899.
23. Bachelard Gaston. — *La psychanalyse du feu*, Paris, 1965.  
— *La poétique de la Rêverie*, Paris, 1961.
24. Baião, António Simão. — *Episódios dramáticos da Inquisição portuguesa*, Lisboa, 1936-1938.  
— *Escavando no passado*, « Rev. Ocidente », vol. LVI, Lisboa, 1958-1959.  
— *Documentos inéditos sobre João de Barros*, Coimbra, 1917.
25. Barbosa (Diogo, de Machado). — *Biblioteca Lusitana*, 2<sup>e</sup> éd. (4 vol.).

26. Barraud (D<sup>r</sup> G.). — *L'humanisme et la médecine au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1942.
27. Barros, João de. — *Ropica Pnefma*, Ed. I.S. Revah, Lisbonne, 1952-1955 (2 vol.).  
— *Asia*, Primeira Década, Lisboa, Ed. Agência geral das Colónias, 1945.
28. Bataillon, Marcel. — *Sur l'humanisme du Docteur Laguna, deux petits livres latins de 1543*, in « R. Ph. », vol. XVII, 2, nov. 1963.  
— *Le Docteur Laguna auteur du « Voyage en Turquie »*, Paris, 1958.  
— *La profession médicale et son langage devant la littérature* (problèmes espagnols du xvi<sup>e</sup> s.). Conférence prononcée à Paris (17 p.) et publiée in « Acta du X<sup>e</sup> Congrès de la Féd. Int. des Langues et Lett. modernes », Strasbourg, 1966 ; Paris, Klincksieck, 1967.  
— *Erasmus en España*, trad. esp., Mexico.  
— *Études sur le Portugal, au temps de l'Humanisme*, Coimbre, 1952.  
— *Le Roman picaresque*, Paris, 1931.  
— *El sentido de « Lazarillo de Tormes »*, Paris, L.E.E., 1954.  
— *Riesgo y ventura del Licenciado Mendez Nieto*, « Hisp. Rev. », vol. XXXVII, janv. 1969.  
— *Mendez Nieto à l'Université de Salamanque*, « Arquivos da Centro Cultural português », vol. II, Paris, 1970.
29. Beaujouan, Guy. — *Histoire des sciences au Moyen Age dans Histoire générale des sciences*, D<sup>r</sup> U.R. Taton, Paris, 1965 (3 vol.).  
— Avec Yvonne Poulle-Drieux et J.-M. Dureau-Lapeysonnie : *Médecine humaine et vétérinaire à la fin du Moyen Age*, Genève, Droz, 1966 (extrait).  
— *L'Astronomie dans la péninsule ibérique à la fin du Moyen Age*, tiré à part de la Junta de Investigações do Ultramar, Coimbra, 1969.
30. Beja, Frei António de. — *Contra os juizos dos astrólogos*, in « B.B.U.C. », vol. XVI, 1944.
31. Belchior Pontes, Maria de Lourdes. — *Um homen e um estilo do século XVII*, Lisboa, Inst. da Alta Cultura, 1953.
32. Bello, Francisco. — *Parnaso Italiano*, vol. V, Venezia, 1851.
33. Bergman, Hannah E. — *Luis Quiñones de Benavente y sus entremeses*, Madrid, Castalia, 1965.
34. Boccace. — *Contes*, trad. par A. Sabatier de Castre, Paris, Garnier, s. d. (2 vol.).
35. Bonilla y San Martín. — *Luis Vives y la filosofía del Renacimiento*, Madrid, 1929.
36. Bord, Benjamin. — *La femme malade dans l'œuvre des Maîtres hollandais du XVII<sup>e</sup> s.*, in « Aesculape », n<sup>o</sup> 4, avril 1935.
37. Bordeu, Th. — *Recherches sur l'Histoire de la Médecine*, Paris, 1882.
38. Braancamp. — *Gil Vicente*, Lisboa, s. d.
39. Brabant, H. — *Médecins, malades et maladies de la Renaissance*, Bruxelles, 1966.
40. Brasil, Jaime. — *Revisão, actualização notas e prefácio de Arte de Furtar*, Lisboa, 1937.
41. Bravo Villasante, Carmen. — *La mujer vestida de hombre en el teatro español (XVI-XVII)*, Madrid, 1955.
42. Browne, Edward G. — *La médecine arabe*, trad. fr., Paris, 1933.



43. Bullough, Vern L. — *The development of medicine as a profession*, New York, 1966.
44. Cabanès. — *Le costume du médecin à l'étranger*, Longuet, Paris, s. d.  
— *La médecine en caricature*, Longuet, Paris, s. d.  
— *La vie thermale au temps passé*, Paris, 1934.  
— *Villes d'eaux à la mode au Grand Siècle*, Paris, 1936.
45. Cabrón, Damián. — *Libro del arte de comadres, comadronas y del regimiento de las preñadas y paridas*, Mallorca, 1541.
46. Cairasco de Figueroa. — *Poesías*, B.A.E., t. XLII.
47. Calderón de la Barca. — *Obras*, B.A.E., t. VII et LVIII.
48. Camoens. — *Obras completas*, Lisboa, Sa da Costa.  
— *El-Rei Seleuco*, vol. III, Lisboa, Sa da Costa, s. d.
49. Cantel, Raymond. — *Le Portugal dans l'œuvre de Tirso de Molina* (mélanges d'études portugaises offerts à M. Georges Le Gentil), Lisbonne, Instituto para a Alta Cultura, 1949.  
— *Les Sermons de Vieira - Étude de style*, Poitiers, 1959.  
— *Le Messianisme dans la pensée portugaise du XVI<sup>e</sup> s. à nos jours*, « Arquivos do Centro Cultural português », vol. II, Paris, 1970.
50. Cantera Burgos. — *El Judío salmantino Abraham Zacut*, Madrid, 1931.
51. Caro Baroja, Julio. — *Los Judíos en la España moderna y contemporánea*, Madrid, 1961 (3 vol.).
52. Carvalho, Joaquim de. — *Estudos sobre a cultura portuguesa do século XVI*, Coimbra, 1947 (2 vol.).
53. Castelo Branco, Camilo. — *Curso de literatura portuguesa*, 1876.
54. Castillejo, Cristóbal. — *Obras*, B.A.E., t. XXXII.
55. Castillo y Solórzano. — *Prueba de los doctores*, N.B.A.E., t. XVII.
56. Castro, Américo. — *Perspectiva de la novela picaresca*, Madrid, 1957.
57. Castro, Rodrigo de. — *Tractatus brevis de natura et causis pestis*, Hamburgi, 1596.  
— *De universa mulierum medicina*, Hamburgi, 1603-1604.  
— *Medicus politicus*, Hamburgi, 1614.
58. *Catálogo das obras dos séculos XVI e XVII* de la Biblioteca da Faculdade de Medicina do Porto, Porto, 1951.
59. *Catalogue méthodique de la bibliothèque de la ville de Nantes* (cf. Émile Péhant).
60. Celse. — *Traité de médecine*, trad. de Ninnin, Paris, 1753 (2 vol.).
61. *Cent nouvelles nouvelles* (Les). — Bibl. Elzévirienne, Paris, 1858.
62. Cervantes. — *Don Quijote de la Mancha*, éd. fac-similé. Barcelona, 1897, 2 vol.  
— *Novelas ejemplares*, Espasa Calpe, Madrid, s. d.
63. Chaumeton. — *Flore médicale*, Panckoucke, Paris, 1817 (6 vol.).
64. Chiado. — *Obras*, Lisboa, 1889.
65. Chirino de Cuenca, Alonso. — *Menor daño de la medicina, Espejo de la medicina*, con un estudio preliminar acerca del autor por D. Angel González Palencia y D<sup>r</sup> Luis Contreras Poza, B.C.M.E., Madrid, 1945.
66. Cicéron. — *Les Verrines*, Paris, Les Belles Lettres, s. d.
67. Cidade, Hernani. — *O Padre António Vieira - Estudo biográfico e crítico*, 1<sup>er</sup> volume. Antologia de Agência geral das Colónias, 1940 (4 vol.).

68. Ciruelo, Pedro. — *Hexamerón teologal sobre el Regimiento medicinal contra la Pestilencia*, Alcalá de Henares, 1519.
69. Clénard, Nicolas. — *Correspondance de Nicolas Clénard*, texte et trad. par Alphonse Roersch, Bruxelles, 1940-1941 (3 vol.).
70. Clément (D<sup>r</sup> Franck). — *Regard sur la satire médicale au XVII<sup>e</sup> s.*, Bordeaux, 1935.
71. Colle. — *Monography*, London, 1824.
72. Colombe (D<sup>r</sup> Jean). — *Portraits d'ancêtres - IV - Georges Mareschal*, in « Hippocrate », 7, août-sept. 1949.
73. Colombo, Realdo. — *De re anatomica*, 1559.
74. Colomes, Jean. — *O Hospital das Letras*, édition et notes de... Thèse 3<sup>e</sup> cycle, Poitiers, 1966.  
— *La critique et la satire de D. Francisco Manuel de Melo*, Paris, 1969.
75. Comenge, Luis. — *Curiosidades médicas*, Madrid (1886).
76. Coran. —
77. Correia, Maximino. — *Sobre a medicina dos Lusíadas*, Coimbra, 1920.
78. Correia da Silva (A. C.). — *Contribuição dos Portugueses para o conhecimento das Plantas Medicinais do Ultramar*, in « Revista Port. de Farmácia », 12, IV, 1962.  
— *Un boticário na história da expansão portuguesa no mundo*, Porto, 1960.
79. Cortejoso (D<sup>r</sup> Leopoldo). — *Miguel de Cervantes, médico de su tiempo*, Madrid, E.C.E., 1964.
80. Cortezo, Carlos María. — *Discursos leídos ante la Academia Española* (« ¿Porqué siendo la medicina una noble aspiración al bienestar humano, al remedio, al dolor y a la prolongación de la vida, la literatura y el arte se han encarnizado en satirizarla ? »), Madrid, 1918.
81. Costa, Cristovão da. — *Tractado de las drogas y medicinas de las Indias Orientales*, Burgos, 1578.  
— *Traité des drogues et médicaments*, éd. A. Colin, Lyon, 1619.
82. Coster, Adolphe. — *Baltasar Gracián (1601-1658)*, in « R. Hi. », 1913, XXIX.
83. Courval, Thomas Sonnet de. — *Satires*, Paris, 1627.
84. Coury, Charles. — *La médecine de l'Amérique précolombienne*, Paris, Da Costa, 1969.
85. *Crónica de D. Fernando IV.* —
86. Curtius, Ernst Robert. — *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, P.U.F., 1956.
87. Darbord, Michel. — *La poésie religieuse espagnole des rois catholiques à Philippe II*, Paris, C.R.I.E.M., Paris, 1965.
88. Daremberg, Charles. — *Exposition des connaissances de Galien sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux*, Paris, 1841.  
— *La médecine, histoire et doctrine*, Paris, 1865.
89. David-Peyre, Yvonne. — *Maladie et médecin, dans Ropica Pnefma*, B.E.P., N.S. XXVII, 1966, p. 110.  
— *La peste et le mal vénérien dans la littérature ibérique au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> s.*, thèse 3<sup>e</sup> cycle, Poitiers, 1967.

- *L'observation psychopathologique et la fiction dans la folie de D. Quichotte* (plaquette hommage à M. Amédée Mas), Nantes, 1969.
- *Manuel Alvares ou la synthèse de la littérature médicale sur la préservation contre la peste*, in « B.E.P. », 26, 1965.
- 90. Daza Chacón (D<sup>r</sup>). — *Práctica y teórica de Cirugía en romance y en latín*, primera y segunda parte : compuesta por el licenciado Dionisio Daza Chacón, médico y cirujano de S. M. El Rey Don Felipe II, Madrid, 1605 (in-folio).
- 91. Deleito y Piñuela, José. — *La España de Felipe IV*, Madrid, Espasa Calpe, s. d. (7 vol.).
- 92. Delicado (ou Delgado), Francisco. — *La lozana andaluza*, Venise, 1528.  
— *La gentille Andalousse* (trad. A. Bonneau), Lausanne, 1962.
- 93. Descartes. — *Traité des Passions*, Paris, éd. l'Intelligence, 1928.
- 94. Dias, Baltasar. — *Autos e trovas de Baltasar Dias*, pref. notas e gloss. de Alberto F. Gomes, col. « Poetas e trovadores da Ilha », Funchal, 1961.  
— *Bulletin d'Histoire du Théâtre portugais*, t. II, n° 1, 1951 ; t. IV, n° 2, 1952.
- 95. Díaz (D<sup>r</sup> Francisco). — *Tratado de todas las enfermedades de los riñones, vejiga y carnosidades de la verga, y urina*, d'après l'éd. de Madrid, 1588 (commentaires et notes du D<sup>r</sup> Rafael Mollá y Rodrigo), B.C.M.E., Madrid, 1923.
- 96. *Dictionnaire de médecine Andral et Begin*, Paris, 1829.
- 97. *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, 1816.
- 98. *Doctor Simple* (El) (anónimo). — N.B.A.E., t. XVII.
- 99. Driverio, ou Thriverio. — Cf. Brachelius, *Epitome sur les trois livres des tempéraments de Galien*, Lyon, s. d.
- 100. Duarte de Portugal. — *O leal conselheiro*, Ed. de Joseph Piel, Lisboa, 1942.
- 101. Dubler, C. E. — *La « materia medica » de Dioscórides, Transmisión medieval y renacentista*, vol. IV. D. Andrés Laguna y su época, Barcelona, 1955.
- 102. *Ecclésiastique*. —
- 103. Egas Moniz. — *Sobre uma frase do Padre António Vieira*, in « Medicina contemporânea », 1, 1952, Lisboa.  
— *Os médicos no teatro vicentino*, Academia das Ciências de Lisboa, Separata vol. Gil Vicente, Lisboa, 1938.
- 104. Enríquez Gómez, António (ou Henriques). — *El Siglo pitagórico*, Rouen, 1644.  
— *El Peregrino*, B.A.E., t. XXXIII.  
— *Vida azarosa de Gregorio Guadaña*, B.A.E., t. XLII.  
— *Canción a la vanidad del mundo*, B.A.E., t. XVII.  
— *Poesías*, B.A.E., t. XLII.
- 105. Erasme. — *Obras completas* (trad. española), Aguilar, Madrid, s. d.
- 106. Esperabé Arteaga, Enrique. — *Historia pragmática e interna de la Universidad de Salamanca*, Salamanca, 1914.
- 107. Espina, Alonso. — *Fortalitium Fidei contra Judeos : Sarracenos : aliosque christianae fidei inimicos*, Lyon, 1511.
- 108. Espinel, Vicente. — *Relaciones de la vida del Escudero Marcos de Obregón*, B.A.E., t. XVIII.

109. Estebanillo González (anónimo). — *Vida y hechos de Estebanillo González*, B.A.E., t. XXXIII.
110. Esteves Perreira, Francisco Maria. — *Introdução ao «Auto do Físico»* por J. Ribeiro, Monumentos da literatura dramática portuguesa, III, Lisboa, 1918.
111. Falcão de Resende, André. — *Microcosmografia*, 1615.
112. Feijó (Padre Antonio). — *Teatro Crítico Universal*, t. I, 1726.
113. Febvre, Lucien. — *La chaîne des hommes*, in «Le Préclassicisme français», Les Cahiers du Sud, Paris, 1952.
114. *A Fénix Renascida* ou obras poéticas dos melhores ingenhos portugueses, Lisboa, 1746.
115. Ferreira Joaquim. — *Manuel da Costa e Ca. e a «Arte de Furtar»*. Brotéria VI<sup>o</sup>, XLI, fasc. 4, 1944.
116. Ferreira, António. — *A luz verdadeira e recopilado exame de toda a cirurgia*, Lisboa, 1670.
117. Ferreira de Vasconcelos. — *Comédia Eufrosina*, ed. notas por Eugenio Asensio, Madrid, 1951.
118. Figueiredo, Fidelino de. — *História da literatura clássica*, 3<sup>o</sup> época, s. d.
119. Ficin, Marsile. — *De triplici vitae*, Bâle, 1532.
120. Fleury, Maurice de. — *Le médecin*, Paris, s. d., trad. et préface de A. Rocha Brito; *O médico*, Coimbra, 1937.
121. Fracastor. — *Syphilis sive morbus gallicus*, Venetia, 1530.  
— *Syphilis*, trad. de J. Lacombe et Ph. Macquer, Paris, 1763.
122. Fragoso, Juan. — *Cirurgia universal*, 1610.
123. França Carlos. — *Os portugueses no século XVI e a história natural do Brasil*, in «Revista de História», Lisboa, 1926.
124. Frei António das Chagas (ex. Capitão Bonina). — Cf. Maria de Lourdes, Belchior Pontes.
125. Friedenwald, Harry. — *Amatus Lusitanus*, in «Bull. of the Institute of History of Medicine», vol. V, n<sup>o</sup> 7, juillet 1937.
126. Galien. — *Ars medica*.  
— *Thérapeutique*, Lyon, 1537.  
— *Des Sectes, aux étudiants*, trad. du D<sup>r</sup> Daremberg, in *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*.  
— *Que le bon médecin est philosophe* (id., ibid.).
127. Gallardo. — *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*, Madrid, Biblioteca Nacional, 1863-1889 (4 vol.).
128. García Carlos (D<sup>r</sup>). — *La desordenada codicia*, Paris, Adriano Tiffeno, 1619.
129. García del Real, Eduardo. — *Historia de la Medicina en España*, Madrid, s. d.  
— *Introducción a las Parábolas de meditación del Maestro Arnaldo de Villanova*, B.C.M.E., Madrid, 1936.
130. Garrigues, Albert, D<sup>r</sup>. — *Aperçus historiques sur la thérapeutique d'autrefois et d'aujourd'hui*, in «Hippocrate», 1950.
131. Garisson. — *History of Medicine*, Philadelphia, 1960.
132. Gauthiez, Pierre. — *Holbein*, Larousse.
133. Gersão Ventura, Augusta F. — *Estudos vicentinos - I. Astronomia - Astrologia*, Coimbra, 1937.  
— *Notas, acerca de alguno simples em Gil Vicente*, s. d.
134. Gilson, Étienne. — *Descartes, Harvey et la scolastique (Études sur le rôle de la pensée médiévale)*. Paris, Vrin, 1930.



135. Gois, Damiaõ de. — *A Fe, religião e costumes dos Etiópes, súbditos do Preste João*, 1545.
136. Gomez Barroso, Pedro. — *Visitación y conciliación de Médicos de Estéfano*, B. nationale 18052, 1381.
137. Gonçalves Cerejeira, M. — *Clenardo*, Coimbra Editor, 1926.
138. Góngora. — *Obras completas*, Aguilar, 6ª éd., Madrid, 1966.  
— *Poesías*, B.A.E., t. XXXII.
139. Goyanes y Capdevila (D<sup>r</sup> José). — *La sátira contra los médicos y la medicina en los libros de Quevedo* (conf. prononc. en 1934 ante la Academia Nacional de Medicina), Madrid, 1934.
140. Gracián, Baltasar. — *El Criticón*, Ed. Comentada por Romera-Navarro; Pensylvania, Oxford University Press, 1939 (3 vol.).
141. Granada, Fray Luis de. — *Obras*, B.A.E., t. VIII.
142. Granjel, Luis. — *Estudios de Historia de la Medicina - I. médicos del siglo XVI*, Salamanca, 1967.  
— *Estudios de Historia de la Medicina* (nueva serie), t. I, n° 4, s. d.  
— « *La doctrina antropológico-médica de Miguel Sabuco* », in *Humanismo y medicina*, Salamanca, 1968.  
— « *Las ideas antropológico-médicas del Magnífico Caballero Pero Mexía* », *ibid.*  
— « *Médicos y boticarios en un "Coloquio" de Torquemada* », *ibid.*
143. Guevara, Antonio de. — *Epístolas familiares*, B.A.E., t. XIII.
144. Guillén, Felipe. — *Arte de Leste à Oeste*, 1519 (?).
145. Hélot, Paul. — *Contribution à l'existence effervescente de Théophraste Renaudot, un siècle de querelles entre Paris et Montpellier*, in « *Histoire de la Médecine* », mars 1964.
146. Herculano, Alexandre. — *História da origem e estabelecimento da Inquisição em Portugal*, t. I, Lisboa, 1854; t. II, 1855; t. III, 1859.
147. Heredia, Miguel de. — *Operum medicorum quatuor volumina*, Anvers, 1690.
148. Hidalgo. — *Diálogos de apacible entretenimiento*, in *Curiosidades Bibliográficas*, B.A.E., t. XXXVI.
149. Hippocrate. — *Œuvres complètes*, trad. française, Paris, Charpentier, s. d.
150. Hispano, Pedro. — *Thesaurus pauperum*, Francoforti, 1576.
151. Hita, Arcipreste de. — *El Libro de buen amor*, Espasa Calpe (2 vol.).
152. Holzhammer, M.-H. — *Réflexions sur le sens biologique du chapitre XII de « L'Ecclésiaste »*, in « *R.H.M.H.* », n° 57, 1957.
153. Horace. — *Satires*, Paris, Les Belles Lettres, s. d.
154. Huarte de San Juan. — *El examen de Ingenios*, Pamplona, 1578 (cf. également éd. Austral avec préface de Gregorio Marañón).
155. Hurtado de Mendoza. — *Poesías*, B.A.E., t. XVI.
156. Iriarte, M. de. — *El Doctor Huarte de San Juan y su examen de Ingenios*, Madrid-Santander, 1939.
157. Jacme, Jean. — *Traité de Préservation de la Peste*, Lyon, 1476.  
— *Préservatio pestilentie* (sic) *secundum magistrum Johannem Jacobi*, B.N., nouvelles acquisitions latines, 1391, fol. 83-84. V° XIV° s.
158. Jammes, Robert. — *Études sur l'œuvre poétique de D. Luis de Góngora y Argote*, Bordeaux, 1967.
159. Jorge, Ricardo. — *Gil Vicente e a medicina*, in « *A medicina contemporânea* », Lisboa, 1902.

- *Amato e os mestres humanistas de Salamanca*, in « *Medicina contemporânea* », 1908.
- *Pierre Brissot e a Renascença Médica*, in « *Lusitania* », 1925.
- 160. Jorge Henriques, Henrique. — *Retrato del Perfecto médico*, Salamanca, 1595.
- 161. Juvenal. — *Satires*, Paris, Les Belles Lettres, 1950.
- 162. Kagan (Salomon R.). — *Jewish medicine*, Boston, man. méd. Historical Press, 1952.
- 163. La Bruyère. — *Caractères*, Paris, Hachette, 1910.
- 164. Laguna, Andrés. — *Viaje de Turquía*, N.B.A.E., t. II, Madrid, 1905 (attribué à Villalón).
  - *Pedacio Dioscorides Anazarbeo, acerca de la materia medicinal y de los venenos mortíferos*, Salamanca, 1566.
  - *Discurso sobre Europa*, Joyas bibliográficas, Madrid, 1962.
  - *Compendium curationis...*, Strasbourg, 1542.
  - *Discurso breve sobre la cura y preservación de la pestilencia*, Amberes, 1556.
- 165. Laignel-Lavastine. — *Histoire générale de la Médecine*, t. I et II, Paris, 1938.
  - *Histoire des grandes maladies*, Paris, s. d.
- 166. Laín Entralgo, Pedro. — *La relación médico-enfermo*, Madrid, 1964.
  - *La antropología en la obra de Fray Luis de Granada*, Madrid, 1946.
  - *Enfermedad y pecado*, Barcelona, 1961.
- 167. Las Casas (Frei de Bartolomé de). — *Historia de las Indias*, B.A.E., t. LXV.
- 168. Lazarillo de Tormes. — B.A.E., t. III.
- 169. Lemnius Levinus. — *De miraculis occultis naturae et de vitae recta instituenda*, 1559.
  - *De habitu et constitutione corporis*, 1561.
  - *De gli occulti miracoli* (trad. it.), Venetia, 1563.
- 170. Lemos, Maximiano. — *O auto dos físicos de Gil Vicente, Comentário médico*, in « *A medicina contemporânea* », Lisboa, 1920.
  - *Estudos de História da medicina peninsular*, Porto, 1916.
  - *História da medicina portuguesa*, Porto.
  - *Dionísio Daza Chacón* (estudo biográfico), Rev. da Univ. de Coimbra, t. II, 1913.
  - *Contribuições para a história da medicina peninsular: A. Laguna*, Porto, 1913.
  - *A medicina no cancioneiro de Resende*, in « *Separata do Arquivo de história de medicina portuguesa* », Porto, 1920.
- 171. Le Sage. — *Gil Blas de Santillane*, éd. Garnier.
- 172. L'Escluse, Charles de (Clusius). — *Histoire des Plantes...*, par Rembert Dodoens et nouvellement traduite du bas aleman en françois par Charles de L'Escluse, Anvers, 1557.
- 173. Leyva y Aguilar (D<sup>r</sup>). — *Desengaño contra el mal uso del tabaco*, Córdoba, 1634.
- 174. Lobera de Avila, Luis. — *El Banquete de nobles caballeros*, 1530, fac-similé, Madrid, 1957.
  - *Libro de las quatro enfermedades Cortesanas*, 1544.
  - *Sueño anatómico*, in *Libro de Anatomía*, 1542.
- 175. Los Rios, Blanca de. — *Édition critique des Obras dramáticas completas de Tirso de Molina*, Madrid, Aguilar, 1946 (3 vol.).

176. Lucien. — *La Tragopodagra*, Éd. Garnier.
177. Lucrèce. — *De natura rerum*, Paris, Les Belles Lettres.
178. Lusitano, Amato. — *In Dioscoridis anazarbei de medica medica libros quinque...* Lugduni, 1558.  
— *Curationem medicinalium*, cent IV, Burdigalae, 1620.
179. Lusitano, Zacuto. — *Introitus medici, ad Praxin*, Anvers, 1667.  
— *Zacuti Lusitani, Opera*, Lugduni, 1642.  
— *Praxis Historiarum*, Amstelodami, 1641-1642.  
— *Praxi medica admiranda, libri III*, Amstelodami, 1634.  
— *De medicorum principum historia*, Amstelodami, 1636.
180. Luxán, Pedro de. — *Colloquios matrimoniales...*, Toledo, 1570.
181. Madeira Arrais. — *Methodo de conhecer e curar o morbo gallico*, Lisbonne, 1642 ; 2<sup>e</sup> éd., Lisbonne, 1683.
182. Maïmonide. — *Le guide des égarés*, trad. Salomon Munk, Paris, 1856-1866 (3 vol.).
183. Marañón, Gregorio. — *Las ideas biológicas del Padre Feijóo*, Madrid, Espasa Calpe, 1942.
184. Mariana. — *Obras del Padre Mariana*, B.A.E., t. XXX.
185. Markrich, William L. — *The « Viaje de Turquía » A study of its sources, Authorship and Historical Back-Ground* (sommaire détaillé dans « B. Hi. », LVIII, 2, avril-juin).
186. Mariotti. — *Il teatro in Italia nei Sec. XVI-XVII-XVIII*, Firenze, 1874-1878.
187. Martial. — *Euvres complètes*, éd. Garnier, Paris, 1931.
188. Mas, Albert. — *Les Turcs dans la littérature espagnole du siècle d'Or*, Paris, 1967 (2 vol.).
189. Mas, Amédée. — *La caricature de la femme, du mariage et de l'amour dans l'œuvre de Quevedo*, Paris, 1957.
190. Masip Azevedo, Julio. — *Comentario al Quinto diálogo de filosofía natural y moral de Pedro Mercado*, « Revista de la Universidad de Oviedo », I, 3, 1940.
191. Matos, Luis de. — *Les Portugais à l'Université de Paris entre 1500 et 1550*, Coimbra, 1950.  
— *Les Portugais en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Coimbra, 1953.
192. Mauriac (D<sup>r</sup> Pierre). — *Montesquieu connaissait Jean Huarte...*, in « Figaro littéraire », 8 août 1959.
193. Melo, Fr. Manuel de. — *O Hospital das Letras*, texte annoté et commenté par M. Colomès.  
— *Apólogos dialogais*, éd. Sa da Costa (2 vol.).
194. Méndez Nieto, Juan. — *Discursos medicinales* (col. Documentos ineditos para la historia de España), XVI, t. I, Madrid, 1957.
195. Menendez y Pelayo. — *Historia de la poesía castellana en la Edad Media*, Madrid, 1911-1916 (3 vol.).  
— *Orígenes de la novela*, Madrid, 1905-1914.  
— *Estudios sobre el teatro de Lope de Vega*, Madrid, 1919-1925 (6 vol.).  
— *La ciencia española*, Madrid, 1932 (2 vol.).  
— *Historia de las ideas estéticas en España*, Madrid, 1901-1920.
196. Mercado, Luis. — *El Libro de la Peste*, con un estudio preliminar acerca del autor y sus obras por el D<sup>r</sup> Nicasio Mariscal, Madrid, 1921.  
— *Libro de la Peste*, Madrid, 1595.  
— *Institutiones*, Anno 1594.

197. Meseguer, Fernandez (Padre Juan). — Introduction aux *Diálogos familiares* de Juan de Pineda, B.A.E., t. LXI.
198. Mesué. — *De re medica*, Lugduni, 1548.  
— *Opera omnia*, Venetii, 1581.
199. Mexía (ou Mejía), Pedro. — *Diálogos eruditos* compuestos por..., Sevilla, 1570.  
— *Les diverses leçons de Pierre Messie...* mises en françois par Claude Grujet, Parisien, Paris, 1584.
200. Michaud. — *Biographie universelle*, Paris, Leipzig, s. d.
201. Michel, Francisque. — *Les Portugais en France, les Français au Portugal*, Paris, 1882.
202. Millás Vallicrosa, José María. — *Estudios sobre la ciencia española*, Barcelona, 1949.
203. Monardes, Nicolás. — *Primera y segunda y tercera partes de la historia medicinal...*, Sevilla, 1574.
204. Montaña de Montserrat. — *Sueño anatómico*, Valladolid, 1551.
205. Montaigne. — *Essais*, éd. Textes Français.  
— *Voyage en Italie*, intr. et notes d'Edmond Pilon, Paris, 1932.  
— *La Théologie naturelle de Raymond Sebond* (trad. française de Montaigne), Paris, 1612.
206. Montesinos. — *Teatro antiguo español*, VIII.
207. Montvaillant, Monique de. — *La Biologie chez Leibnitz*, Dipl. d'études supérieures de Philosophie, Paris, 1941.
208. Morbey Edwin, M. — *On Levinus Lemnius and Leo Suabius in the «Dorotea»*, in «Hi. R.», 20, 2 April 1952.
209. Mignet, M. — *Charles Quint, son abdication, son séjour et sa mort, au monastère de Yuste*, Paris, 1891.
210. Morel Fatio. — *Études sur l'Espagne*, 3<sup>e</sup> série, Paris, 1904.
211. Moreto y Cabaña, Agustín. — *Antioco y Seleuco*, B.A.E., t. XXXIX.
212. Morla, Pedro de. — *El Doctor Rapado*, N.B.A.E., t. XVIII.
213. Muntner, Sussman. — *The book of medecine, by Assaph*, in «Abraham Levinson anniv. vol. studies in pediatric and medical History», New York, 1949.
214. Navarro, Rafael. — *El Doctor Juan de Valverde de Amusco*, in «Boletín del Colegio de Médicos», n<sup>os</sup> 209-210 Palencia, 1927.
215. Nehama, Joseph. — *Les médecins juifs à Salonique*, in «R.H.M.H.», 8, avril 1951.
216. Nougé, André. — *L'œuvre en prose de Tirso de Molina*, Toulouse, 1962.  
— *Les trois maris mystifiés*, introd., trad. et notes par A. Nougé, éd. Montaigne Aubier, Paris, 1966.
217. Nouveau Testament. —
218. Oriol y de la Madrid, Juan de. — Éd. avec prologue du *Banquete de Nobles Caballeros*, de Juan Lobera de Avila, Madrid, 1952.
219. Orta, Garcia da. — *Colóquio dos simples e drogas da India*, intr. et notas do Conde Ficalho, Lisboa, 1895 (2 vol.).
220. Ovide. — *Métamorphoses*, éd. Les Belles Lettres.
221. Pagel, Walter. — *Paracelse, introduction à la médecine philosophique de la Renaissance*, Paris, 1963.
222. Pehant, Émile. — *Catalogue méthodique de la bibliothèque publique de la ville de Nantes*, Nantes, 1864.
223. Peixoto, Afrânio. — *Estudos Camonianos*, conf. pron. na Associação dos médicos do Centro de Portugal, 25 juin 1920.



224. Pereira Gomes. — O autor da « Arte de Furtar », Brotéria L XXXV, nº 4, outubro de 1962.
225. Peres, Damião. — *Descobrimentos portugueses*, Porto, 1943.
226. Perez Bautista (D<sup>r</sup> Florencio). — *La medicina y los médicos en el teatro de Calderón de la Barca*, Salamanca, 1968.
227. Pérez de Herrera (D<sup>r</sup> Cristobal). — *Compendium totius medicinae ad Tyrones*, Madrid, 1614.  
— *Remedio para bien de la salud del cuerpo de la República*, Madrid, 1610.
228. Peset, V. — « Tres figuras de la psicología médica del Renacimiento », in *Historia de la psiquiatría y la psicología en España*, Madrid, 1954.
229. Pia, Pascal. — *Bouquets poétiques de médecins, chirurgiens, dentistes et apothicaires*, Paris, 1933.
230. Pierre-Bourgeois (D<sup>r</sup>). — *Deux périodes révolutionnaires de la médecine : 1793 et 1968*, in « Réalité-Médecine », décembre 1968.
231. Pimenta. — (Cf. Pinheiro Morão.)
232. Pimentel, Alberto. — *Obras do poeta Chiado*, Lisboa, 1889.
233. Pina, Luis de. — *A cultura anatómica em Portugal*, in « O Instituto », Coimbra, 106-107.  
— *Juramentos médicos*, in « Imprensa médica de Lisboa », 1952.  
— *As « anatomias » de Avila (1542) e Montserrat (1550) e a « Microc osmografia » de A. Falcão de Resende*. Separata do « Jornal do médico », nº 41, Porto, 1942.  
— *S. Francisco Xavier na lição de psicologia do Padre Vieira*, in « Revista de Guimarães », LXIV, dez. 1954.  
— *Medicina embarcada et As ciências na históricas do Império colonial português*, Porto, 1916.
234. Pina Martins, José V. — Art. in « Arquivos do Centro cultural português », vol. I, Paris, 1969, pp. 504-508.  
— *Sobre O conceito do humanismo...*, art. in « Arquivos do Centro Cultural Português », vol. II, Paris, 1970.
235. Pineda, Juan de. — *Diálogos familiares*, B.A.E., t. CLXI, CLXII, CLXIII, CLXIV, CLXV.
236. Pinheiro Morão, Simão. — *Queixas repetidas em ecos, dos Arrecifes de Bernambuco...* Leitura, aplicação e nótulas do D<sup>r</sup> Jaime Walter, Lisboa, 1965.  
— *Tratado único das bexigas e sarampo, offerecido a D. João de Sousa, composto por Romão Mõsia Reinhipo*, Lisboa, 1683.  
— *Morão, Rosa e Pimenta*, ed. por Gilberto Osório Andrade e Eustáquio Duarte, Pernambuco, 1956.
237. Pinto, Fernão Mendes. — *Peregrinações (1614)*, Ed. moderna com um estudo de Costa Pimpão, Porto, 1944.
238. Pinto (Frei Heitor). — *Imagem da vida Cristã*, Ed. moderna Sa da Costa.
239. Pires de Lima, Américo. — *O D<sup>r</sup> Andrés de Laguna, moralista e filósofo*, in « Jornal do médico », VIII, 1946, Porto.  
— *A botica de Bordo de Fernão Magalhães*, in « Anais de Faculdade de Farmácia do Porto », vol. IV, 1942.
240. Pires, Thomáz. — *Amuletas*, in « Revista Lusitana », t. III, 1893-1895.
241. Pison. — *Historia Naturalis Brasiliae*, Lugduni, 1648.  
— *De Indiae utriusque re naturalis et medica*, Amstelodami, 1658.
242. Polo, Gil. — *La Diana enamorada*.

243. Polo de Medina, Jacinto. — *Poesías*, B.A.E., t. XLII.
244. *Postilhão de Apolo*. — Lisboa, 1761-1762 (2 vol.).
245. Quevedo. — *Obras*, B.A.E., t. XXIII et XLVIII, et *Obras completas*, Aguilar, Madrid, 1966 (2 vol.).  
— *El médico* (entremés), B.A.E., t. LXIX.
246. Quiñones de Benavente. — *Entremeses*, N.B.A.E., t. XVIII.
247. Regiomontano. — *Tabulae*, Venitiis, 1524.  
— *Ephemerides*, 1558.
248. Renou, Jean de. — *Œuvres pharmaceutiques*, Paris, 1638.
249. Resende, Garcia de. — *Crónica de D. João II*, Lisboa, 1902.
250. Revah, Israel Salvator. — Édition modernisée de *Ropica Pnefma* avec une étude, cf. João de Barros.  
— *Le colloque de « Ropica Pnefma »*, de João de Barros ; Genèse, structure et technique, in « *Mélanges Bataillon* », Paris.  
— *Une source de la spiritualité péninsulaire au XVI<sup>e</sup> siècle : « La théologie naturelle de Raymond Sebond »*, Academia das ciências de Lisboa, Bibl. de Altos Estudos, 1953.
251. Ribeiro, Jerónimo. — *A farsa do físico*, Lisboa, 1918.
252. Ricard, Robert. — *Estudios de literatura religiosa española*, Gredos, Madrid, 1969.
253. Richer, Paul. — *L'Art et la Médecine*, Paris, 1901.
254. Riese, Walter. — *La pensée morale de Maïmonide, interprétée par les « Huit Chapitres »*, in « *R.H.M.H.* », 54, 1961.
255. Riquelme Salazar (D<sup>r</sup> José). — *Consideraciones médicas sobre la obra cervantina*, Madrid, 1947.
255. Rivière, Lazare. — *Lazari Riverii... opera medica Universa*, Lugduni, 1679.  
— *Lazari Riverii Praxis medica um theoria*, editio nona, Lugduni, 1657.
257. Rodrigues Lobo, Francisco. — *Obras*, Lisboa, 1924.  
— *O Hospital de Cupido*, ed. R. Jorge, Coimbre, 1920.
258. Rocha Brito, Alberto. — *De minimis curo. - O vexame*, Coimbra, 1949.  
— *Harvey e a circulação do sangue*, Porto, 1944.  
— *Introdução ao « Auto chamado farsa dos físicos »*, Ed. Lab. de Bemfica, Lisboa, 1946.  
— *As primeiras disseções humanas na Universidade de Coimbra*, in « *Folia anatómica conibrigensis* », XVII, 1942.  
— *A Faculdade de Medicina e o Renascimento*, Coimbra, 1937.
259. Rodrigues, Francisco. — *O autor da « Arte de Furtar »*. *Revolução de um antigo problema*, Porto, 1941 ; 2<sup>o</sup> art., Porto, 1944.
260. Roersch, Alphonse. — Cf. *Clénard*.
261. Rojas, Fernando de. — *La Celestina*, Madrid, 1913, La Lectura.
262. Ronsard. — *Odes*, Paris, 1930.
263. Rueda, Lope de. — *Registro de representantes : Paso primero, del médico simple* (Las cien mejores obras de la literatura española), vol. 42, Madrid, s. d.  
— *Obras de Lope de Rueda*, Ed. E. Cotarelo y Mori, Madrid, 1908 (2 vol.).
264. Rui de Pina. — *Chroniqua del Rey Dom Joham II*, Coimbra, 1950.
265. Sabuco de Nantes, Miguel. — *Nueva filosofía de la naturaleza del hombre con los Diálogos de la vera medicina*, Madrid, E. Madrigal, 1588, in-12.
266. Sainz de Robles, F.C. — *El otro Lope de Vega*, Austral, s. d.

267. Salas Barbadillo. — *Poesías*, B.A.E., t. XLII.  
— *El remendón de la Naturaleza*, N.B.A.E., t. XVIII.
268. Sanchez, Francisco. — *Quod nihil scitur*, in « *Ideario* », Lisbonne, 1948.
269. Sancho de San Román (D<sup>r</sup> Rafael). — *La medicina y los médicos en la obra de Tirso de Molina*, Salamanca, 1962.
270. Sandrail, Marcel. — *La pensée médicale de l'Iran*, in « *Cahiers des Marottes et Violons d'Ingres* », 33 (n. s.), sept.-oct. 1954.
271. Santo, Francisco. — *Día y Noche en Madrid*, B.A.E., t. XXXIII.
272. Saraiva e Lopes. — *História da literatura portuguesa*, Lisboa, s. d.
273. Sarton, G. — *Introduction to the History of science*.
274. Schevill, Rudolf. — *Erasmus and Spain*, in « *Hispanic Review* », VII, 1939.
275. Schmidt, Albert-Marie. — *La poésie scientifique en France, au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1939.
276. *Schola salernitana*, de valetudine tuenda Lutetiae, 1672, Bibl. de Nantes, n° 15106.
277. Sebond, Raymond. — *Théologie naturelle*, de R. Sebond, trad. de Michel Eyquem, Paris, 1612.  
— *Theologia naturalis, sive liber creaturarum*, Lyon, 1648.
278. Serouya, Henri. — *Maimonide, sa vie, son œuvre, sa philosophie*, Paris, P.U.F., 1951.
279. Servet, Miguel. — *Christianismi Restitutio*, 1546.
280. Sicroff, Albert A. — *Controverses des statuts de pureté de sang en Espagne au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> s.*, Paris, 1960.
281. Silberstein, S. Werner. — *La médecine et la Halakha*, in « *R.H.M.H.* », 54, 1961.
282. Simon (D<sup>r</sup> I.). — *Le « serment médical » d'Assaph, médecin juif du VII<sup>e</sup> s... avec une étude comparative du Serment d'Hippocrate*, in « *R.H.M.H.* », IX, 1951, Paris.  
— *Prière médicale d'un médecin juif d'Egypte du XII<sup>e</sup> s.*, in « *R.H.M.H.* », IX, Paris, 1951.
283. Simón Diaz, José. — *El Judaísmo de Mosen Diego de Valera*, in « *Revista de bibliografía nacional* », VI, 1945.
284. Solis y Rivadeneyra, Antonio de. — *Comedias*, B.A.E., t. XXIII.  
— *Poesías*, B.A.E., t. XLII.
285. Soubiran, A. — *L'Islam, conservatoire de la médecine*, in « *Aesculape* », n° 3, avril 1965.
286. Sprengel, Kurt. — *Histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'au XIX<sup>e</sup> s.*, tr. Jourdan, Paris, 1815 (10 vol.).
287. Sudhoff, Karl. — *Pedro Hispano, ou melhor Pedro Lusitano, professor de medicina y filosofía e, finalmente Papa João XXI*, Coimbra, 1935.
288. Taton, René. — *Histoire générale des sciences*, Paris, 1965 (3 vol.).
289. Textor Ravisius. — *De Officina*, 1522.
290. Teyssier, Paul. — *La langue de Gil Vicente*, Paris, 1959.
291. Thomas, J. Dr. — *Les théracieus dans les Textes et les Estampes*, in « *Cahiers de Marottes et Violons d'Ingres* », nouv. série, n° 18, Paris, s. d.
292. Thorndike. — *History of Magic and experimental science*, New York, 1929-1934 (4 vol.).
293. Thou, Jacques de (Jacobus Thuanus). — *Historiarum sui Temporis*, Londres, 1732.

294. Timoneda, Juan de. — *Obras*, B.A.E., t. LXVIII.
295. Tirso de Molina. — *Obras dramáticas completas*, Ed. crítica por Blanca de los Rios, Ed. Aguilar, Madrid, 1946 (3 vol.).  
— *Deleytar aprovechando*, Bibl. Nationale, Paris, éd. de Madrid, 1677.  
— *Los cigarrales de Toledo*, Madrid, Aguilar, s. d.  
— *Los tres maridos burlados*, B.A.E., t. XVIII.
296. Tornamira. — *Chronographia y repertorio de los tiempos*, Pamplona, 1585.
297. Torquemada, Antonio. — *Coloquios satíricos*, Mondoñedo, 1553.  
— *Jardín de Flores curiosas*, Salamanca, 1570.
298. Torre, Francisco de la. — *Poesías*, B.A.E., t. XLII.
299. Touchard, Henri. — *Le commerce maritime breton, à la fin du Moyen Age*, Paris, 1967.
300. Trenel (D<sup>r</sup>). — *L'épilepsie de Louis XIII*, in « Histoire de la médecine », 19<sup>e</sup> année, mars 1969 et suiv.
301. Trillo de Figueroa, Francisco. — *Poesías*, B.A.E., t. XLII.
302. Úbeda, Francisco Lopez de. — *La pícara justina*, B.A.E., t. XXXIII.
303. Ullersperger, J. B. — *Historia de la psiquiatría y la psicología en España*, trad. de l'allemand par V. Peset, Madrid, 1959.
304. Valbuena y Prat. — *Historia de la literatura española*, Barcelona (4 tomes).
305. Valverde y Amusco. — *Historia de la composición del cuerpo humano*, Venise, 1586.
306. Vega, Lope de. — *Obras*, publ. por la R.A.E., Madrid, 1890 (13 vol.).  
— *Obras*, B.A.E., t. XXIV, XXXIV, XLI, LII, LVIII, CCXI, CCXII, CCXIII, CCXIV, CCXV.
307. Vélez de Guevara, Luis. — *El Diablo cojuelo*, B.A.E., t. XXXIII.
308. Veríssimo Serrão, Joaquim. — *António de Gouveia e o seu tempo*, Coimbra, 1966.
309. Vicente, Gil. — *Auto chamado farsa dos físicos*, Ed. Laboratórios de Bemfica, Lisboa, 1946.  
— *Obras completas*, Sa da Costa.
310. Vieira (Padre António). — *Sermões*, Porto, 1951.
311. Villalobos, Lopez de. — *Sumario de medicina con un tratado sobre las pestíferas bubas*, con un estudio preliminar acerca de su autor, por el D<sup>r</sup> Eduardo García del Real, Bibl. Clás. de la med. española, Madrid, 1948.  
— *Problemas*, B.A.E., t. XXXVI.
312. Villanova, Arnaldo de. — *Thesaurus Pauperum*.  
— *Regimen sanitatis Salerni* (ad calcem: compositum seu ordinatum a magistro Arnaldo de Villanova, Parissii, 1494), Bibl. de Nantes, n<sup>o</sup> 15105.  
— *Libro de medicina llamado Tesoro de los pobres y un regimiento de sanidad*, Sevilla, 1543.  
— *Parábolas de meditación*, B.C.M.E., por D<sup>r</sup> Eduardo García del Real, Madrid, 1936.  
— *Cautelae medicorum, de opificio medici in Breviarium practicae*, 1<sup>o</sup> éd. typ., Milan, 1485.
313. Villarroel. — *Vida*.
314. Virgile. — *L'Enéide*.



315. Vives, Juan Luis. — *De anima et vita*, Basileae, 1558.  
— *Tratado del Alma*, trad. et intr. de Ontañón, La Lectura, Madrid, s. d.  
— *Obras completas*, Aguilar, Madrid, 1947.
316. Witkowski (D<sup>r</sup>). — *Les médecins au théâtre, de l'antiquité au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1905.
317. Zacuto, Abraham. — *El Tratado breve en las influencias del cielo* (édité par J. de Carvalho), in *Estudo sobre a cultura portuguesa del siglo XVI*, Coimbra, 1947.  
— *Almanach perpetuum coelestium motuum*.  
— *Abrahe Zacuti tractatus Astronomie manu et hispanico sermone scriptus*.
318. Zorita. — *Storia della letteratura italiana*, t. III.



## INDEX DES NOMS D'AUTEUR

- Abane, Pierre d' (ou Apone), 65, 90, 91, 133, 134, 302 à 309.  
 Abenzoar, 65.  
 Abril, Simon, 67, 132.  
 Acquapendente, Fabricio, 313, 314.  
 Aeginete, Paul, 62, 70.  
 Aelanius, 81.  
 Aetius, 62, 70.  
 Aires Barbosa, 192.  
 Alarcón, 14, 299.  
 Albarracín Teulón, Agustín, 33, 34, 295 à 310, 326, 419.  
 Albert, le Grand, 65.  
 Alberti Lopez, Luis, 74, 113.  
 Alcalá, Jerónimo de, 53, 123, 257, 267, 284 à 292, 423, 463.  
 Alcázar, Baltasar del, 416.  
 Alexandre de Tralles, 62, 70.  
 Alvares, Fernando, 150.  
 Amador de los Rios, 430, 431, 432.  
 Amezua y Mayo, 95, 166 à 170, 184, 206 à 211, 398.  
 Amiel, Charles, 432.  
 Ancien Testament, *passim*.  
 Andernach Gonthier d', 79, 312.  
 Anghieri, Pierre Martyr d', 88.  
 Apien, 358.  
 Apulee, 418.  
 Arco y Garay (D<sup>r</sup> Ricardo del), 304, 309.  
 Aretée de Cappadoce, 62.  
 Aretius.  
 Argensola (los Hermanos), 416.  
 Aristote, 62, 64, 65, 66, 81, 247, 260, 314, 316, 454.  
 Arquivos, 197.  
 Arrais, Amador et Jerónimo, 17, 29, 31, 63, 170, 196, 197 à 203, 199, 218 à 222, 226, 235, 455 à 461.  
 Arte de Furtar (anónimo), 347, 358, 430, 457, 460, 461.  
 Asensio, Eugenio, 124, 196.  
 Assaph, 96, 98, 99, 153, 244, 435, 471.  
 Astrana Marín, 398.  
 Aubignac d', 358.  
 Aubrun, Ch.-V., 243.  
 Aurelianus, Célius, 19, 20, 64.  
 Auto de Vicente Ana Joeira (anónimo), 383, 384.  
 Averroès, 64, 66 à 68, 81, 90, 105, 135, 246, 248, 374.  
 Avicenne, 30, 64, 65 à 68, 81, 90, 132, 134, 150, 189, 223, 245, 246, 248, 250, 297, 359, 373, 374, 441, 454, 466, 468.  
 Azevedo, Pedro A. de, 382, 383, 426.  
 Bachelard, 306.  
 Bacon, 177.  
 Baião, Antonio Simão, 216, 225, 455.  
 Barbosa, Diogo de Machado, 430.  
 Barros, João de, 4, 7, 8, 24, 29, 37, 40, 87 à 89, 104, 123, 124, 191, 192 à 194, 195, 196 à 199, 217 à 219, 235, 347, 348, 358, 453, 454, 471.  
 Bataillon, Marcel, 88, 89, 100, 109, 115, 122, 140 à 142, 145, 147, 169, 174, 175, 192, 193, 217, 226, 230, 231, 257 à 272, 277, 280, 283, 375, 431, 433, 462.  
 Beaujouan, Guy, 24, 107, 108, 109, 309.  
 Beja, Frei António de, 26, 28.  
 Belchior Pontes, Maria de Lourdes, 429.  
 Bello, Francisco, 423.  
 Bergman, Hannah E., 428.  
 Bocalino, 204.  
 Boccace, 423.  
 Bonilla y San Martín, 172.  
 Bord, Benjamin, 57.  
 Bordeu, Th., 72.  
 Bosse, Abraham, 32, 53, 57, 346, 432, 448.  
 Botal, 84.

- Botero, Giovanni, 87, 89.  
 Boussel, Patrice, 71 à 75, 145, 276, 277.  
 Braancamp, 18, 227.  
 Brabant, 8, 65, 80, 84, 168.  
 Brachelius (ou Thrivière), 81.  
 Braga, Teofilo, 25.  
 Brasil, Jaime, 457.  
 Brassavola, 81.  
 Bravo Villasante, Carmen, 325.  
 Bravo, Juan, 84, 144.  
 Brissot, 118, 121, 122, 282.  
 Browne, Edward G., 246, 251.  
 Brudo, Manuel, 85.  
 Buchanan, 144.  
 Bunel, Jean, 237.  
 Bunuel, 404.  
 Busacchi, V., 258.  
  
 Cabanès, 3, 57, 449.  
 Cabrón, Damián, 83, 368, 434.  
 Cairasco de Figueroa, 416.  
 Calderón de La Barca, 295, 319 à 325, 419, 444.  
 Camoens, 30, 358 à 362.  
 Cândido Lusitano, 458.  
 Cantel, Raymond, 237, 238.  
 Caro Baroja, Julio, 98, 216, 217, 226, 229, 239.  
 Carrero, García, 301.  
 Carvalho, Joaquim de, 26, 27, 106, 109, 170, 193.  
 Castelo Branco, Camilo, 457.  
 Castillejo, Cristóbal, 373, 461.  
 Castillo y Solórzano, 39, 43 à 46, 48, 392.  
 Castro, Alvaro de, 65, 85.  
 Castro, Américo, 107, 433.  
 Castro, Rodrigo de, 15 à 17, 19, 22, 41, 48 à 50, 53, 54, 59 à 94, 98, 99, 102, 104, 106, 114 à 139, 150, 151, 153, 158, 160, 172, 196, 199, 201, 276, 281, 287, 302, 304, 306, 358, 366, 382, 426, 450, 456, 460, 466, 471.  
 Catálogo da Biblioteca de Medicina do Porto, *passim*.  
 Catalogue méthodique de la bibliothèque de la ville de Nantes (cf. Émile Péhant), 81, 52.  
 Caton l'Ancien, 86.  
 Celse, 48, 62 à 64, 75, 79, 125, 133, 134, 173, 199, 200, 201, 365, 377, 378.  
 Cent Nouvelles Nouvelles (Les), 253.  
 Cervantes, 16, 124, 192, 253 à 255, 277, 278, 282, 322, 325, 338, 350.  
 Cesalpino, 313, 314.  
 Chalom Basile, Isaac, 224.  
 Charcot, 191.  
 Chauliac, Guy de, 48, 78, 403.  
 Chaumeton, 246, 261, 272, 274, 322.  
 Chaumette, Antonin, 78.  
 Chiado, 363, 363.  
 Chirino de Cuenca, Alonso, 100 à 108, 165, 167, 169.  
 Ciceron, 44.  
 Cidade, Hernani, 209.  
 Ciruelo, Pedro, 91, 236.  
 Clénard, Nicolas, 19, 67, 80, 131, 132, 145, 204, 225, 246, 247, 249.  
 Clément, Dr Franck, 366, 367.  
 Colle, 308.  
 Colombe, Dr Jean, 368, 465.  
 Colombo, Realdo, 75, 313, 314.  
 Colomes, Jean, 87, 203, 430.  
 Columelle, 86.  
 Comenge, Luis, 114.  
 Constantin, dit l'Africain, 64, 81.  
 Contrera, Luis, 114.  
 Coran, 102, 250.  
 Corella, 168.  
 Cordius, Valérius, 84.  
 Correia, Maximiano, 360.  
 Cortejoso, Dr Leopoldo, 254.  
 Cortezo, Carlos María, 353, 398, 399, 406, 407, 414.  
 Costa, Manuel da, 457, 458.  
 Costa, Cristovao da, 77, 357.  
 Coster, Adolphe, 395.  
 Cota, Rodrigo de, 229.  
 Cotarelo y Mori, 333, 389, 390.  
 Courval, Thomas Sonnet de, 366, 370, 375, 376.  
 Crónica de D. Fernando IV, 239.  
 Cuellar, Enrique, 21, 22, 23, 25, 235.  
 Curtius, Ernst Robert, 100.  
  
 Daremberg, Charles, 70, 72, 126, 274.  
 David-Peyre, Yvonne, 7, 78, 191, 230, 242, 247, 286, 311, 374, 433.  
 Daza Chacón, Dr, 403.  
 Delay, Jean et Mainzer, Jean, 443.  
 Deleito y Piñuela, José, 15.  
 Delicado (ou Delgado), Francisco, 372, 373 à 376, 448.



- Descartes, 177, 313.  
 Dias, Baltasar, 383.  
 Díaz, D<sup>r</sup> Francisco, 254.  
 Díaz de Isla, Ruy, 82.  
 Dictionnaire de Médecine Andral  
 et Bégin, 125, 264, 268.  
 Dioscoride, 62, 74, 76, 118, 158, 176,  
 230, 272, 322, 338, 419, 460.  
 Doctor Simple, El (anónimo), 389,  
 390.  
 Dodonée, Rembert, 77.  
 Driverio (ou Thriverio), cf. Bra-  
 chelius, 301, 302.  
 Duarte, Estáquio, 160, 161.  
 Duarte de Portugal, 100.  
 Dubler, C. E., 257, 280.  
 Dubois, Jacques, 80.  
 Duchesne, Joseph, 84.  
 Du Laurens, 75, 76.  
 Ecclésiastique, *passim*.  
 Egas Moniz, 211, 217.  
 EGINE, Paul d', cf. Aeginete.  
 Encina, Juan del, 153.  
 Enríquez Gómez, António (ou Hen-  
 riques), 36, 37, 38, 53, 62, 111, 393,  
 430 à 452.  
 Érasme, 49, 53, 80, 86, 88, 100, 163  
 à 165, 166, 174, 183, 191, 192, 193,  
 196, 199, 200, 286, 358, 395, 412,  
 454.  
 Esperabe Arteaga, Enrique, 129,  
 465.  
 Espina, Alonso, 239.  
 Espinel, Vicente, 47, 53, 257, 267,  
 277 à 283, 292, 358, 359, 370, 371.  
 Estebanillo González (anónimo),  
 280, 378 à 380, 439.  
 Esteves Pereira, Francisco Maria,  
 361.  
 Falcão de Resende, André, 113, 156,  
 183.  
 Fallope, Gabriel, 75.  
 Farinelli, 309.  
 Faventino, Leonello, 81, 83, 143, 152.  
 Febvre, Lucien, 413.  
 Fenix Renascida, a, 429.  
 Fernel, 67, 80, 82, 90, 314.  
 Ferreira, Antonio, 151, 157.  
 Ferreira, Joaquim, 457.  
 Ferreira de Vasconcelos, 123, 196,  
 358.  
 Ficin, Marsile, 65, 135, 298, 302 à  
 307, 314.  
 Figueiredo, Fidelino de, 458.  
 Figueroa, Francisco, 280.  
 Fiorentino, Nicolao, 80.  
 Fleury, Maurice de, 60, 75, 130.  
 Fonseca, Pedro José da, 457.  
 Fracastor, 82, 110.  
 Fragoso, Juan, 18.  
 França, Carlos, 161.  
 Franco, Francisco, 151.  
 Fuchs, Léonard, 76, 81.  
 Frei Antonio das Chagas (cf.  
 M. Lourdes Belchior Pontes).  
 Freire, Francisco José, 457.  
 Friedenwald, Harry, 234.  
 Galien, *passim* et 65 à 75.  
 Gallardo, 451.  
 García, Carlos D<sup>r</sup>, 453.  
 Garcia del Real, Eduardo, D<sup>r</sup>, 109,  
 110, 116, 127, 168, 169, 309.  
 Garrison, 178.  
 Gauthiez, Pierre, 57.  
 Gersão Ventura, Augusta F., 19, 22,  
 26, 28, 114.  
 Gessner, Conrad, 81.  
 Gilson, Étienne, 313, 314.  
 Glazer, Edward, 197.  
 Gois, Damião de, 87, 88, 192.  
 Gomez Pereira, 110.  
 Góngora, 5, 53, 187, 198, 321, 341  
 à 351, 355, 356, 412 à 416, 429, 447,  
 456, 463.  
 González Palencia, 100, 101, 207.  
 Gorris, 80.  
 Gouveia, António de, 80, 195, 199,  
 217, 218.  
 Goyanes y Capdevilla, D<sup>r</sup> José, 353,  
 398, 399.  
 Gracián, Baltasar, 9, 16, 37, 56, 280,  
 395, 407 à 412, 414, 434, 456.  
 Granada, Fray Luis de, 183, 256.  
 Granjel, Luis, 112, 120, 174, 181, 373  
 à 375.  
 Guevara, Antonio de, 47, 51, 95, 101,  
 117, 166 à 169, 172, 174.  
 Guillén, Felipe, 25.  
 Gutierrez de Godoy, D<sup>r</sup>, 301.  
 Hartzenbusch, 239.  
 Harvey, William, 313, 314.  
 Hélot, Paul, 125, 465.

- Héraclite, 316.  
Heredia, Miguel de, 151.  
Hérodote, 86.  
Hidalgo, Gaspar, 311.  
Hippocrate, *passim* et 65 à 75.  
Hispano, Pedro, 81, 84, 85, 102.  
Hita, Arcipreste de, 317, 395.  
Hollier, 81.  
Holzhammer, M. H., 156, 220, 439.  
Homère, 48, 86, 235.  
Horace, 93, 397, 413, 418.  
Huarte de San Juan, 55, 108, 131,  
177 à 180, 184, 217, 226, 278, 282,  
289, 298 à 309, 316, 317.  
Hurtado de Mendoza, 416, 432.  
Hurtado y Palencia, 278.  
  
Ibn-Abdun, 97.  
Ibn-Tufail, 246.  
Iriarte, M. de, 132, 175, 177, 181,  
289, 298, 299, 316.  
Isaac ou Ishaq (Israëli), 81, 84, 85.  
  
Jacme, Jean, 64.  
Jameson, 297.  
Jammes, Robert, 342 à 346, 349, 351,  
412 à 416.  
Jean de La Croix, 291.  
Jorge, Ricardo, 18, 19, 114, 115.  
Jorge Henriques, Henrique, 13, 14,  
20, 21, 41, 54, 59 à 63, 64, 66, 115  
à 137, 184, 229, 235, 278, 281, 304,  
306, 455, 456.  
Joseph (Flavius Josephus), 87, 89.  
Jove, Paul, 87, 88.  
Justin, 86.  
Juvenal, 51, 395, 404, 412, 417.  
  
Kagan, Salomon R., 243.  
Kerneis, Pierre, 93.  
  
La Bruyère, 102.  
Laguna, Andrés, 10, 49, 52, 71, 73,  
76, 84, 87, 89, 93, 118 à 120, 138,  
140 à 143, 157, 158, 227, 230 à 234,  
245, 247, 249, 251, 257 à 277, 278,  
280, 283, 287, 316, 328, 330, 332,  
338, 340, 379, 385, 419, 460.  
Laignel-Lavastine, 276.  
Laignet, Jacques, 32, 53, 55, 57, 111,  
346, 412, 448.  
Lafin Entralgo, Pedro, 106, 167, 185,  
186, 189, 191, 192.  
  
Lanfranc, 189.  
Las Casas (Frei Bartolomé de),  
160, 161.  
Lavanha, João Baptista, 304, 308.  
Lazarillo de Tormes, 433.  
Leibniz, 123.  
Leite, Solidonio, 457, 458.  
Lemnius Levinus, 86, 184, 278, 297  
à 307, 316.  
Lemos, Luis de, 82, 144.  
Lemos, Maximiano, 18, 19, 20, 60,  
76, 116, 127, 133, 137, 142, 144, 216,  
217, 225, 226, 277, 438, 464.  
Léonicène, 76.  
Le Sage, 432.  
L'Escluse, Charles de (Clusius), 77.  
Lévi-Provençal, 239.  
Leyva y Aguilar, Dr, 6, 55, 56, 131,  
282.  
Lipse, Juste, 204.  
Lobel, Mathias de, 77.  
Lobera de Avila, Luis, 49, 54, 55,  
111 à 113, 156, 171, 179, 183, 315.  
Los Rios, Blanca de, 240, 245, 313  
à 319, 325, 336.  
Lucien, 280, 358, 395, 418, 461.  
Lucrèce, 86.  
Luján, Pedro, 174.  
Lull, Raymond, 65, 306, 307, 403.  
Lusitano, Amato, 49, 76, 93, 96, 98,  
99, 114, 115, 117, 153, 158, 173,  
201, 228, 234, 244, 281, 313, 338,  
384, 385, 436, 437, 439, 446, 455,  
460, 462, 470.  
Lusitano, Zacuto, 16, 17, 49, 60, 76,  
84, 93, 98, 99, 127, 137, 138, 144,  
151, 153, 156, 160, 173, 201, 217,  
244, 268, 281, 436, 439 à 442, 444  
à 446, 462.  
  
Maffei, Pierre, 88.  
Madeira Arrais, 151.  
Maïmonide, 66, 96 à 99, 105, 224,  
246, 247, 374.  
Mâle, Émile, 305.  
Malespini, 423.  
Manardi, 77.  
Manlius, 84.  
Mansur Muwaffaq, 251.  
Mansur Ibn Muhamad, 251.  
Marañon Gregorio, 177, 179, 368.  
Mareschal, Jacques, 368.  
Mariana, 87.

- Mariotti, 253.  
 Mariscal, Nicasio, 242, 244, 270, 467, 468.  
 Marineo Sículo, Lucio, 87.  
 Markrich, William L., 257, 280.  
 Marques Alves Correia, 196.  
 Marques Braga, 15, 153.  
 Martial, 51, 208, 395, 404, 405, 410, 411, 413, 414, 417, 418.  
 Mas, Albert, 279, 280.  
 Mas, Amédée, 178, 400, 405, 406.  
 Masip Azevedo, Julio, 121.  
 Mathiole, 48, 63, 76, 132, 460.  
 Massaria, 151.  
 Matos, Luis de, 170, 199.  
 Mauriac, Pierre, 177.  
 Melo, Fr. Manuel de, 87, 203 à 205, 430, 457.  
 Méndez Nieto, Juan, 10, 11, 32, 52, 53, 58, 139 à 148, 153, 160, 168, 195, 262, 287, 315, 462.  
 Menendez y Pelayo, 153, 229, 278, 297, 430.  
 Mercado, Luis, 80, 83, 120, 152, 185, 242 à 244, 247, 269, 422, 466 à 468.  
 Mercado, Pedro, 120 à 122.  
 Mercuriale, Gerolamo, 83, 152.  
 Meseguer Fernandez (Padre Juan), 183.  
 Mesué, 65, 84, 173.  
 Mexía (ou Mejía), 95, 121, 135, 169 à 174, 175, 184, 195, 196.  
 Micaelis de Vasconcelos, Carolina, 153.  
 Michaud, 86.  
 Michel, Francisque, 464.  
 Millás Vallicrosa, José María, 24, 62, 66, 81, 85.  
 Millé Jimenez, Juan, 341 à 351, 414.  
 Minadoüs, Thomas, 88.  
 Miranda, Jerónimo de, 95, 110, 115 à 118, 122, 170, 184, 347, 438, 456.  
 Mollá y Rodrigo, 254.  
 Molière, 44, 47, 48, 468, 472.  
 Monardes, Nicolas, 77, 338, 362, 460.  
 Montaña de Montserrat, 113, 155, 183.  
 Montaigne, 131, 164, 168, 174, 237.  
 Montesinos, 297.  
 Montesquieu, 132.  
 Montvaillant, Monique de, 123.  
 Morbey-Edwin, M., 297, 301, 307.  
 Morel-Fatio, 240 à 244.  
 Morejón y Chinchilla, 120, 121, 138.  
 Moreto y Cabaña, Agustín, 39, 42, 358, 404.  
 Morla, Pedro de, 424.  
 Mosquera de Figuerosa, 461.  
 Muntner, Sussman, 96.  
 Navarro, Rafael, 176.  
 Nehama, Joseph, 233 à 235.  
 Nicarque, 414.  
 Nifo, Augustino (ou Niphe), 27.  
 Nougue, André, 325, 421, 423.  
 Nouveau Testament, *passim* et 206 à 211.  
 Nunes, Ambrosio, 81, 82, 144.  
 Nuñez, Hernán, dit El Comendador Griego, 110, 116 à 118, 122, 145, 204, 246, 456.  
 Ontañón, 177.  
 Oribase, 62, 70.  
 Oriol y de La Madrid, Juan de, 112.  
 Orta, Garcia da, 7, 30, 77, 160, 176, 182, 272, 273, 338, 357, 360, 362, 460, 462.  
 Ovide, 68, 93.  
 Palladius, 86.  
 Paracelse, 72, 77, 90, 106, 122, 134 à 136, 281, 307 à 309, 403, 450, 451.  
 Paré, Ambroise, 78, 80, 84, 90, 250, 268.  
 Patin, Guy, 84, 125, 282, 450, 468.  
 Paumier, Jules, 82.  
 Peixoto, Afrânio, 360.  
 Péletier du Mans, Jacques, 27.  
 Pena, Alfonso (junior), 457, 458.  
 Pereira Gomes, J., 457, 458.  
 Peres, Damião, 88.  
 Perez del Pulgar, 336.  
 Pereyra, Carlos, 168.  
 Perez Bautista, D<sup>r</sup> Florencio, 295, 319, 325.  
 Perez de Herrera, D<sup>r</sup> Cristobal, 254, 255.  
 Peset, V., 176, 177, 180.  
 Pia, Pascal, 237.  
 Pico Della Mirandola, J., 27.  
 Pierre-Bourgeois, D<sup>r</sup>, 465.  
 Pimenta (cf. Pinheiro Morão), 160, 161, 369, 370, 462.  
 Pimentel, Alberto, 363.

- Pina, Luis de, 91, 95, 96, 113, 127, 156, 183, 209, 216, 217, 436, 464.  
Pina Martins, 197.  
Pineda, Juan de, 15, 52, 63, 67, 87, 132, 176, 181 à 192, 193, 196, 211, 358, 370.  
Pinheiro Morão, Simão, 139, 143, 147, 148 à 161, 194, 230, 231, 370, 462.  
Pinto, Fernão Mendes, 10, 88, 330.  
Pinto (Frei Heitor), 157, 174, 194 à 197, 202, 208.  
Pires de Lima, Américo, 120, 358 à 360, 385.  
Pison, 151, 152, 159.  
Platon, 55, 62, 64, 260, 302.  
Pline l'Ancien, 63, 81, 110, 116 à 118, 172, 199, 200, 322, 397, 404.  
Plutarque, 86, 358.  
Polo, Gil, 278.  
Polo de Medina, Jacinto, 416.  
Portes, Louis, 470.  
Postilhão de Apolo, 429.  
Poyo, Salustio del, 240, 241, 243.
- Quental Vieira, 150.  
Quevedo, 5, 9, 16, 18, 31, 32, 36, 38, 54, 56, 204, 205, 280, 299, 343, 354 à 357, 365, 391, 393, 395, 397 à 409, 411, 416, 418, 419, 422, 429, 430, 431, 434, 447, 456, 466, 471, 472.  
Quiñones de Benavente, 9, 52, 390 à 393, 424, 427 à 429.
- Rabbi Yunde, 224.  
Rabelais, 72, 81.  
Regiomontano, 26.  
Renaudot, Théophraste, 84, 125, 450, 464.  
Renou, Jean de, 8.  
Resende, André, 144.  
Resende, Garcia de, 113, 216.  
Revah, Israel Salvator, 192 à 194, 199, 216 à 218, 222, 223, 226, 431.  
Reverzy Jean, 431.  
Rhazès, 44, 65, 67, 105, 173, 247, 249.  
Ribeiro, Jerónimo, 4, 30, 52, 153, 360 à 363, 386 à 388, 392, 429.  
Ricard, Robert, 170.  
Richer, Paul, 57.  
Riese, Walter, 224.  
Riquelme Salazar (D<sup>r</sup> José), 254, 257.
- Rivière Lazare, 150, 151, 268.  
Rocha Brito, Alberto, 6, 7, 13, 15, 18 à 22, 25, 60, 61, 75, 95, 115, 122, 130, 227, 228, 313, 314, 380, 438, 453, 455.  
Rodrigues Lobo, Francisco, 148, 152, 153, 203 à 205, 430.  
Rodrigues, Francisco, 457, 458.  
Roersch, Alphonse (cf. Clénard), 131.  
Rojas, Fernando de, 100.  
Rondelet, Guillaume, 81.  
Ronsard, 310.  
Rosa, 160, 161.  
Rua, Pedro, 166.  
Rueda, Lope de, 342, 388, 389.  
Ruel, Jean de, 77.  
Rufus, d'Éphèse, 75.  
Rui de Pina, 216.  
Sà de Miranda, 153.  
Sabuco de Nantes, Miguel, 176 à 181, 201, 358.
- Saint-Grégoire, 402, 412.  
Saint Thomas d'Aquin, 65.  
Sainz de Robles, F. C., 337.  
Salas Barbadillo, 416, 424 à 426.  
Salazar y Torres, Agustín, 451, 452.  
Salicet, Guillaume de, 186, 191.  
Salinas y Linazas, 414.  
Sanchez, Francisco, 110.  
Sancho de San Roman, D<sup>r</sup> Rafael, 5, 295, 420 à 424.  
Sandrail, Marcel, 64, 245.  
Santo, Francisco, 379.  
Sanz, Rodrigo, 177.  
Saraiva y Bopes, 193, 197, 198, 199, 221, 457, 458.  
Saxo grammaticus, 87.  
Schevill, Rudolf, 257.  
Schmidt, 27.  
Scribon, 63.  
Sebond, Raymond, 24, 164, 191, 194, 199.  
Sennert, Daniel, 237.  
Sérapion, 65, 66, 368.  
Serenus Quintus, 63, 75.  
Serouya, Henri, 246, 247.  
Serrano y Sanz, 278.  
Servet, Miguel, 312, 313, 314.  
Sicroff, Albert, 107.  
Silberstein, S. Werner, 224.  
Simon, D<sup>r</sup> I., 96 à 99, 220, 439.



- Simón Díaz, 107, 292.  
Sleidan, 87.  
Soares Lusitano, Pero, 209.  
Solis y Rivadeneyra, Antonio de, 350 à 353, 404, 416.  
Soranus, 19.  
Sprengel, Kurt, 468.  
Stace, 44.  
Strabon, 86.  
Suabius, Leo, 307.  
Sudhoff, Karl, 81, 85, 251.
- Tacite, 86.  
Tagault, 78.  
Tarcagnola, Giovanni, 87.  
Taton, René, 67, 251.  
Textor Ravisius, 86, 192, 297, 316, 358.  
Teyssier, Paul, 229, 384.  
Théophraste, 62.  
Thomas, J. Dr., 448.  
Thorndike, 308.  
Thou, Jacques de (Jacobus Tuanus), 87, 195.  
Timoneda, Juan de, 52, 432.  
Tirso de Molina, 4, 5, 34, 36, 39 à 41, 44, 49, 56, 113, 123, 170, 235 à 245, 249 à 252, 295, 299, 310 à 319, 324, 335 à 340, 355, 365, 378, 381, 419, 420, 422 à 427, 440, 442, 471.  
Tite-Live, 86.  
Tomás Pires, Dr, 383.  
Tornamira, 22, 23, 27, 28, 114.  
Torne, F.M., 177.  
Torquemada, Antonio, 95, 169, 174 à 176, 184.  
Torre, Francisco de la, 416.  
Torre, Juan de la, 145.  
Touchard, Henri, 14.  
Trenel, Dr, 450, 451.  
Trevisano (El), 308.  
Trillo de Figueroa, Francisco, 416, 418.
- Ubeda, Francisco López de, 375 à 378.  
Ullersperger, J.B., 176, 177.  
Usque Samuel, 153.  
Valabréga, Jean-Paul, 470.
- Valbuena y Prat, 432.  
Valcarcel, Andrés, 19, 78, 133.  
Valère-Maxime, 358.  
Valle-Inclán, 404.  
Valleriola, 80.  
Valles, Francisco, 81, 82, 110.  
Valverde y Amusco, 75.  
Van Helmont, 134, 450, 451.  
Van Meteren, Emmanuel, 87.  
Varron, 86, 172.  
Vasses, Jean, 75, 76, 80.  
Vega, Cristóbal de, 80, 254, 295.  
Vega, Lope de, 4, 5, 33, 34, 38, 64, 81, 230, 245, 277, 278, 282, 296 à 310, 316 à 319, 323, 326 à 340, 350, 355, 361, 365, 379, 386, 419, 463, 471.  
Veiga, Tomás Rodrigo da, 82.  
Velez de Guevara, Luis, 253, 450.  
Veríssimo Serrão, Joaquim, 195.  
Vesale, 48, 63, 75, 80, 90, 132, 312.  
Vicente, Gil, 4, 13, 15, 18, 19 à 22, 25, 27, 29, 31, 41, 53, 125, 169, 226 à 230, 235, 295, 357 à 362, 380 à 386, 429, 431, 453, 455, 471.  
Vieira, Padre António, 32, 48, 138, 205 à 211, 431, 457.  
Vigo, Jean de, 78, 82.  
Villalobos, Lopez de, 52, 82, 101, 102, 106 à 111, 116 à 118, 166 à 169, 261 à 274, 283, 311.  
Villalón, 73, 278, 330.  
Villanova, Arnaldo de (Villeneuve), 102, 104, 105, 185, 190, 198, 306, 307, 309, 363.  
Villarroel, 147, 464.  
Villena, Enrique de, 108, 434.  
Virgile, 86.  
Vives, Juan Luis, 176 à 179, 192, 194, 199, 202.
- Walter James, 148, 150, 151, 152.  
Wecker, Jacques, 84.  
Wickersheimer, 110.
- Zacchia, 150.  
Zacuto, Abraham, 26, 28, 106, 107, 114 à 137.  
Zahalon, 96 à 98, 244.  
Zorita, 253.



# TABLE ANALYTIQUE DES PRINCIPAUX THÈMES MÉDICAUX

## A

Abortifs, 274, 384, 418, 435, 445, 446.  
Accouchements, 378, 382, 434, 435.  
Age du médecin, 53 à 58, 131, 282, 284, 426.  
Alchimie, 136, 252, 302, 306 à 310, 401, 449, 450.  
Alexandrie (cf. École).  
Aliénation mentale, 176, 181.  
Aliments (cf. Régime).  
Ame - Corps (Relation), 156, 163, 165, 176, 180, 182, 183, 185, 191, 194, 195, 197, 199, 205 à 211, 220, 221, 224, 250, 259, 421, 439.  
Anatomie - anatomistes, 75, 76, 80, 113, 116, 124, 132, 156, 173, 190, 234, 251, 312, 368, 437.  
Anthropologie, 181 à 183.  
Antidotes (cf. Thériaque).  
Antimoine (cf. Iatrochimie).  
Aposthèmes, 262, 276, 440, 459.  
Apothicaires, 49, 52, 151, 175, 362, 436, 458, 459.  
Arts divinatoires, 208, 211.  
Assistants, 49, 267, 334.  
Asthme, 266, 269.  
Astrologie, 21, 22, 26, 27, 91, 106, 107, 114, 133 à 136, 227, 302 à 307, 328, 392, 418, 419.  
Astronomie, 22, 24 à 27, 91, 106, 107, 114, 209, 392.  
Avortement, 342, 368.

## B

Bains, 449.  
Barbiers, 52, 150, 266, 267, 323, 324, 367, 368, 398, 426.  
Bibliothèques, 39, 41, 58 à 95, 130, 150, 151, 174, 204, 233, 281, 298, 336, 440.

Blépharite, 281, 371.  
Botanique, 74 à 77, 134, 151, 158, 159, 176, 260, 261, 272, 276, 331, 362.  
Bubons pesteux, 269 à 271.

## C

Cabale, 90, 134, 234.  
Cachexie, 309, 312.  
Calculs (rein - vessie), 228, 254, 278, 375.  
Caractères (cf. Tempéraments).  
Catarrhe, 171, 382.  
Cécité, 281.  
Chancre, 311, 367, 400.  
Charlatan, 25, 26, 101, 134, 147, 157, 230, 255, 286, 292.  
Chirurgie - Chirurgiens, 20, 49, 52, 78, 79, 118, 132, 133, 150, 227, 234, 235, 254, 265, 266, 269, 276, 323, 333, 340, 347, 367, 368, 402, 403, 437 à 440, 452.  
Chlorose, 299, 328, 400, 426.  
Circulation du sang, 35, 75, 123, 141, 312 à 314.  
Colique, 29, 221, 381, 429.  
Collèges de médecins, 37 à 47, 56, 208, 345, 445.  
Consultations, 18, 22, 29 à 37, 131, 320, 338, 379, 410, 428, 437, 443.  
Costume, 3 à 15, 17, 52 à 56, 188, 231 à 233, 248, 283, 284, 315, 318, 326, 330, 331, 333, 334, 359, 371, 388, 420, 428.  
Crise - Critique, 257, 264, 305.

## D

Décoctions, 272.  
Déontologie, 18, 20, 28, 31, 89, 95, 163 à 211, 218, 231, 253, 273, 279,

281, 287, 291, 311, 322, 323, 327, 338,  
341, 346, 396, 397, 405, 408, 412,  
424, 431 à 451.  
Diagnostic, 17 à 47, 73, 118, 131, 228.  
Drogues, 73, 74, 83, 84, 105, 117, 118,  
131, 228, 359, 460.

## E

Eau ferrugineuse, 329.  
École d'Alexandrie, 62.  
École dogmatique, 125, 366, 371.  
École empirique, 49, 50, 125, 134,  
143, 144, 154, 155, 160, 161, 171, 172,  
175, 177, 196, 230, 231, 281, 363, 365  
à 386, 417, 418, 449, 452.  
École galénique, 23, 34, 61, 68, 75,  
81 à 86, 134, 172, 184, 263, 267, 268,  
273 à 277, 289, 301, 312 à 314.  
École hippocratique, 22, 23, 61, 68,  
75, 81 à 86, 172, 175, 184, 254, 263,  
264, 267, 305, 312.  
École méthodique, 20, 125, 134, 175,  
274, 276, 329, 332, 341, 357, 358, 366,  
371.  
École rationnelle, 125, 134, 154, 366,  
371.  
Emplâtres, 40, 52, 168, 262, 377, 378,  
390, 418.  
Empoisonnements, 83, 239, 240 à  
242, 247.  
Épidémies, 230, 237, 242, 255, 280,  
286, 313, 399, 407, 411.  
Épilepsie, 450, 451.  
Études médicales, 90, 128, 129, 160,  
191, 227, 234, 252, 313.  
Évacuants (laxatifs), 266, 269, 272,  
282, 313, 370, 415, 422 à 427, 438,  
455, 465.

## F

Faux médecins, 35, 56, 101, 245, 278,  
310, 326 à 356, 386 à 393.  
Fétilité, 16.  
Feu, 78.  
Fièvres, 11, 73, 140, 142, 143, 159, 257,  
375, 379, 405, 410.  
Flux (sang), 242.  
Frictions, 40, 385.

## G

Gale, 280.  
Goutte, 166, 255, 256, 280, 380, 405,  
439.  
Gynécologie, 75, 83, 142, 143, 163,  
253, 271, 273, 274 à 275, 385, 435,  
445.  
Gangrène, 264, 265, 369.  
Guérisseurs, 427 à 428.

## H

Hippocratismes (cf. École).  
Honoraires, 20, 39, 50 à 53, 172, 200,  
210, 223, 231, 288, 292, 342, 387, 406,  
411, 443.  
Hôpital, 293, 428, 442.  
Humeurs (Humorisme), 20, 34, 35,  
84, 154, 159, 160, 171, 262.  
Humanisme, 95, 107, 110, 112, 115,  
144, 163 à 211, 276, 277, 286, 298.  
Hydropisie, 143, 262 à 266, 267, 400.

## I

Iatrochimie, 72, 90, 91, 106, 112, 133,  
134, 281, 308, 309, 450.  
Iconographie, 57, 58, 111, 136, 262,  
290 à 292, 305, 346, 409, 412, 432,  
448, 450.  
Indigestions, 275, 381.  
Incision (paracentèse), 264, 265, 276.

## L

Langage médical, 35, 42, 43, 47 à 50,  
144, 146, 221, 254, 283, 315, 328, 356,  
381, 384, 387, 389, 392, 407.  
Lavements (clystères), 32, 36, 57,  
109, 262, 263, 271, 375, 379, 380.  
Lèpre, 205, 449.  
Ligature, 321 et suiv.

## M

Macrocosme, 23.  
Magie, 234.  
Mal de Bicho (rectite gangréneuse),  
369, 370.  
Matière médicale, 117, 118, 120, 133,  
137, 138, 140, 141, 158, 176, 254, 261,  
314, 322, 323, 362, 370.  
Matrice, 253, 363, 372, 378.



Médecins allemands, 75, 95.  
Médecins anglais, 75, 95, 151.  
Médecins espagnols, *passim*.  
Médecins français, 59 à 95.  
Médecins grecs, 59, 64.  
Médecins italiens, *passim*.  
Médecins juifs, 20, 49, 59, 66, 81, 90,  
96 à 105, 108, 109, 153, 156, 172,  
198, 215, 245, 260.  
Médecins portugais, *passim*.  
Médecine arabe, 64, 68, 105, 110, 231,  
245 à 247, 250, 263, 282.  
Médecine maure, 245 à 252.  
Médecine astrologique (astr.-judi-  
ciaire), 19, 21 à 23, 25, 102, 106,  
107, 118.  
Médecine chimique (cf. Iatrochi-  
mie), 90, 281.  
Médecine grecque, *passim*.  
Médicaments, 172, 173, 190, 204, 207,  
338, 339, 362, 374, 377, 389, 448, 452.  
Medicastres, 41, 44, 46, 113, 128, 147,  
172, 187, 248, 249, 341, 413, 421.  
Mélancolie, 30, 31, 34, 176, 178 à 181,  
197 à 203, 278, 279, 282, 296, 300  
à 302, 309, 393.  
Microcosme, 23, 106, 183.  
Mort, 37, 39, 45, 165, 182, 211, 242,  
288, 354 à 356, 365, 367, 402, 405,  
406, 407, 411, 414, 416, 419, 440, 447.  
Mule, 37, 39, 45, 165, 182, 211, 242,  
288, 326, 345, 361, 405, 419, 420.

## N

Névroses, 22, 120, 159, 160, 176, 181,  
197 à 203, 226, 254, 296, 319, 338,  
357, 363, 414.

## O

Odeurs, 16, 17, 252, 318.  
Onguents (Onctions), 221, 252, 262,  
266, 280, 281, 369, 374, 385, 418, 437.  
Opilation, 328, 346, 377, 400, 414, 435,  
448.  
Ordonnances, 48, 200, 227, 231, 397,  
442.

## P

Passions, 162, 164, 176 à 180.  
Peste, 45, 59, 83, 105, 242, 286, 412.

Philosophie antique, 61 à 64, 71, 86  
à 95, 117, 134.  
Philosophie arabe, 64 à 68, 245, 247,  
249.  
Philosophie occidentale, 61, 86 à 95,  
100.  
Physiologie, 302, 312, 313.  
Psychologie, 176 à 186, 203, 226, 244,  
301, 302, 312, 347, 348, 375, 443.  
Pierres, 78, 208, 268, 329, 368, 437.  
Plaies (Blessures), 78, 79, 114, 268,  
323, 379.  
Pleurésie, 268, 349, 389.  
Plantes, 86, 123, 176, 207, 254, 261,  
263, 271, 275, 299, 322, 385.  
Poisons, 83, 119, 165, 208, 236, 322,  
323, 342, 366, 435.  
Potions (Sirops-élixirs), 38, 200, 242,  
249, 262, 266, 269, 270, 272, 322, 378,  
408, 444, 446.  
Pouls, 31, 34, 42, 206, 281, 328, 332,  
358, 376, 416.  
Pronostics, 145, 146, 264, 287, 375.  
Prostate, 374.  
Purges, 37, 38, 83, 102, 122, 169, 200,  
242, 266, 269, 282, 355, 370, 411, 423,  
429, 441, 445.

## R

Remèdes (cf. Médicaments).  
Régimes, 35, 84, 85, 172, 206, 228,  
254 à 257, 266, 289, 303, 315, 358,  
381.  
Répertoires, 85, 86, 89, 141, 174, 192,  
297, 423.  
Rhumatismes, 166, 439.

## S

Sage-femme, 434, 435.  
Saignée (Sang), 22, 38, 52, 83, 102,  
118, 121, 122, 146, 150, 154, 168, 169,  
171, 262, 266 à 269, 271, 282, 323,  
324, 334, 347, 358, 370, 378, 379, 390,  
411, 415, 441, 444, 446.  
Santé, 35, 206 à 208, 222, 256, 290.  
Satire médicale, 18, 37, 53, 103, 147,  
203 à 205, 218, 285, 293, 326, 354,  
365, 395 à 461.  
Sciatique, 168.  
Sectes, 95 à 150, 274, 366 (cf. aussi  
Ecoles).  
Selles, 189, 264.

Serments médicaux, 96 à 100.

Sorcellerie, 91, 147, 230, 234, 252, 275, 314, 322, 368, 382, 383.

Sublimé, 389, 390.

Sudation, 280, 281, 380.

Syphilis, 82, 252, 280, 293, 367, 372 à 374, 405, 461.

## T

Tabac, 159, 282.

Thérapeutique, 31, 40, 42, 52, 73, 131, 141, 143, 144, 148, 151, 159, 167, 174, 191, 207, 259, 261, 263, 268, 272, 274, 281, 322, 329, 338, 360, 365, 372, 377, 422, 425, 435, 443, 450, 452, 453, 455 à 468.

Tempéraments, 108, 132, 282, 288, 298 à 302, 303 à 306, 316, 317, 371.

Thériaque, 275, 408, 436.

Traducteurs, 67 à 69, 121, 132, 223, 234, 246, 247, 251, 298.

Travestis, 34, 310 à 315.

Trésor des pauvres, 101, 102, 104, 363.

Tumeurs, 263, 264, 269, 270, 276.

Toux, 264, 266.

## U

Ulcérations, 266, 369, 403.

Universités, 10, 11, 14, 15, 21, 25, 27, 60, 76, 78, 84, 99, 101, 115, 116, 121, 124, 127, 128, 138 à 140, 145, 150, 174, 230, 233, 235, 257, 277, 288, 290, 301, 328, 334, 337, 340, 351, 365, 427, 438, 461 à 465.

Urines, 32, 42, 44, 58, 81, 189, 259, 261, 387, 390, 410, 416.

Uromancie, 32, 42, 102, 118.

## V

Veine (cf. Saignée).

Ventouses, 40, 339, 355, 376, 377, 379, 415.

Vétérinaires, 47, 334, 337, 421, 451, 457.

Vin, 206.

Vomissements, 142, 270.

Voyages, 86 à 94, 118, 119, 131, 142, 147, 148 à 152, 172. 232, 234, 248, 258, 276.

## TABLE DES MATIÈRES

|                    |              |
|--------------------|--------------|
| PRÉFACE .....      | IX           |
| INTRODUCTION ..... | XIII - XVIII |

### PREMIÈRE PARTIE

#### LE MÉDECIN

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| <p>CHAPITRE I<sup>er</sup>. — <i>Le personnage du médecin</i> .....</p> <p>L'apparence, 3. — L'habit ne fait pas le médecin, ou l'aventure de Méndez Nieto, 10. — Le costume au Portugal et en Espagne, 13. — L'acte médical, 17. — Les consultations de la <i>Farsas dos Físicos</i> et l'arrière-plan des connaissances, 22. — La visite du médecin et l'observation critique au Portugal, 29. — L'interprétation espagnole : Mise en scène et publicité, selon Quevedo, 31. — Lope de Vega et Tirso de Molina, observateurs sans fiel, 33. — Enríquez Gómez, disciple de Quevedo, 36. — Un usage décrié : les collèges de médecins - João de Barros, homme d'esprit ; Antonio de Guevara et la <i>disputatio</i>, l'ironie de Gracián, les sarcasmes d'Enríquez Gómez ; Tirso et le reflet d'une époque, 37. — Vers la satire : le médecin « fâcheux » de Moreto, le burlesque de Castillo y Solórzano, 41. — Le langage des médecins, 47. — Les honoraires, 50. — L'âge du médecin d'après les textes et l'iconographie, 53.</p> | 1  |
| <p>CHAPITRE II. — <i>Le médecin devant sa bibliothèque</i> .....</p> <p>Rodrigo de Castro et le <i>Medicus Politicus</i> : un chapitre réservé à la bibliothèque du médecin, 60. — Les Anciens, 61. — La médecine arabe, 64. — Les commentateurs d'Hippocrate et de Galien, 68. — Hippocratisme et Galénisme de Rodrigo de Castro, 74. — Les médecins modernes, 75. — Eclectisme de R. de Castro, 78. — Les livres non médicaux : culture et érudition, 86. — La bibliothèque, reflet de l'auteur et du « médecin philosophe », 89.</p>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 59 |
| <p>CHAPITRE III. — <i>Une tradition déontologique</i> .....</p> <p>Une double tradition péninsulaire, 95. — La tradition juive des serments et prières médicaux : Assaph Maïmonide, Zahalon, 96. — Des continuateurs : Amato Lusitano, Rodrigo de Castro, Zacuto Lusitano, 98. — La tradition chrétienne : Chirino de Cuenca se veut « cristiano fino », 100. — La relève des médecins humanistes : Abraham Zacuto et Villalobos,</p>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 95 |

néo-chrétiens, 106. — Lobera de Avila et Tornamira, 114. — L'influence d'Amato Lusitano, 114. — Jerónimo de Miranda, 115. — Andrés de Laguna, 118. — Pedro Mercado, 120. — Henrique Jorge Henriques et Rodrigo de Castro, 122. — L'influence du *Medicus Politicus* sur Zacuto Lusitano, 137. — Deux émigrants : le médecin espagnol Mendez Nieto, le médecin portugais Pinheiro Morão, 148-149.

#### CHAPITRE IV. — *Reflet littéraire d'une tradition* ..... 163

*Les dialogues en Espagne* : Érasme et la médecine, 163. — Antonio de Guevara, 166. — Pedro Mexia, 169. — Torquemada et ses *Coloquios satíricos*, 174. — Trois visages de la Renaissance espagnole : Juan Luis Vives, 177 ; Sabuco de Nantes, 179 ; Juan de Pineda ou le portrait du médecin pauvre, 181. — *Les dialogues au Portugal* : João de Barros, 192. — Frei Heitor Pinto, 194. — Les frères Arrais ou la consultation idéale, 197. — Francisco Manuel de Melo et Rodrigues Lobo, 203. — Le Père Vieira et la médecine d'après saint Luc, 205.

### DEUXIÈME PARTIE

#### LA RELATION MÉDECIN-MALADE

#### CHAPITRE I<sup>er</sup>. — *Le médecin juif dans la littérature ibérique* ..... 215

Les Juifs et l'Histoire, 215. — Le praticien juif à travers les dialogues portugais : João de Barros, 218. — Amador Arrais, 219. — Antagonismes, 223. — Gil Vicente et le médecin juif, 226. — Le personnage dans le *Viaje de Turquía* de Laguna, 230. — Le personnage dans la *comedia* - *La Prudencia en la mujer* de Tirso de Molina, 235.

#### — *Le médecin maure* ..... 245

L'arrière-plan médical, 245. — Un thème romanesque chez Laguna, 247. — Un thème historique chez Tirso, 249.

#### CHAPITRE II. — *Le médecin à travers le roman* ..... 253

Abondance des références, 253. — Cervantes devant les médecins, 253. — La matière médicale dans le *Viaje de Turquía*, 257. — Connaissances cliniques (hydropisie, asthme, saignée), 262. — Des précisions sur la peste, 269. — Un cas de fièvre puerpérale, 271. — Arrière-plan galénique, 274. — *Marcos de Obregón* ou l'érudition médicale, 277. — Connaissances de seconde main, 280. — *El Donado Hablador* ou la vie d'un médecin, 283. — Un plaidoyer *promedico*, 286. — Le romancier laisse transparaître le médecin, 288. — Peinture et déontologie, 290. — Jerónimo de Alcalá, médecin et moraliste chrétien, 291. — Absence de références portugaises, 293.

#### CHAPITRE III. — *Le médecin à travers le théâtre* ..... 295

On a déjà écrit sur ce thème, 295. — Lope et la relation médecin-malade, 297. — Le cas « Lope de Vega », 302. — L'érudition de Tirso de Molina, 310. — Tirso et la déontologie, 315. — Calderón et la médecine, 319. — *Le médecin de Son Honneur*, 321. — Le déguisement (faux médecin) au théâtre, 325.



|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |  |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|
| — Chez Lope de Vega, 326. — Chez Tirso, 336. — Góngora et <i>El Doctor Carlino</i> , 342. — <i>El Doctor Carlino</i> de Solís y Rivadeneyra, 351. — Quevedo et le faux médecin, 353.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |  |
| — <i>Le médecin dans le théâtre portugais</i> ..... 357                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |  |
| Gil Vicente, 357. — Camoens évoque Erasistrate, 358. — Jerónimo Ribeiro, 360.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |  |
| CHAPITRE IV. — <i>Du burlesque à la satire</i> ..... 365                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |  |
| Empiriques, charlatans et imposteurs, 365. — L'empirique en France selon le Sieur de Courval-Sonnet, 366. — Un cas historique : Pimenta, un Portugais au Brésil, 369. — Quelques portraits d'empiriques avec Juan de Pineda, Vicente Espinel et Francisco Delicado, 370. — Empiriques en jupon : <i>La Lozana Andaluza</i> et la <i>Picara Justina</i> , 373. — Estebanillo González s'essaie à l'empirisme, 378. — Les empiriques au Portugal : Une commère portugaise : Brásia Dias, 380. — « Um negro mestre de medicina », 383. — La parodie chez Jerónimo Ribeiro, 386. — Le xvr <sup>e</sup> siècle espagnol connaît déjà la satire : Lope de Rueda et Quiñones de Benavente ou les bouffons-médecins, 388.                                                                                                                                                                                                                                                                             |  |
| CHAPITRE V. — <i>La satire</i> ..... 395                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |  |
| Le temps de la satire, 395. — « Pica y no muerdas » ou la devise de Cervantes, 396. — Quevedo et les médecins dans la satire en prose, 397 ; dans la satire en vers, 404. — Gracián et l'allégorie médicale, 412. — Les disciples de Góngora et de Quevedo, 416. — La marque de Martial et de Juvénal, 417. — L'épigramme et la <i>letrilla</i> au théâtre : le rôle des <i>graciosos</i> , 419. — Les « ânes docteurs » ou la satire chez Morla Salas Barbadillo, et Quiñones de Benavente, 424. — Le point de vue du Portugal, 429. — Un modèle de satire : le « Siglo pitagórico » d'Enríquez Gómez, 430. — L'arrière-plan de la société : les gagne-petit de la médecine vus par Enríquez Gómez, 448. — Deux pays, deux optiques, 453. — La dégradation de la médecine au Portugal, 455. — <i>A Arte de Furtar</i> , pamphlet anonyme, 457. — La médecine à l'Université : Fierté du Portugal, 461. — L'Espagne réagit, 463. — La situation en France, 464. — Violence de l'Espagne, 465. |  |
| CONCLUSION ..... 469                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |  |
| APPENDICE I ..... 473                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |  |
| APPENDICE II ..... 482                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |  |
| BIBLIOGRAPHIE ..... 485                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |  |
| INDEX DES NOMS D'AUTEURS ..... 501                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |  |
| TABLE ANALYTIQUE ..... 509                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |  |
| TABLE DES MATIÈRES ..... 513                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |  |











